Le monstre

Vol. XIII

Media amoralia

Et caro verbum facta est deinde verbum in rem machinae vertit. (Évangile selon Saint Jean, révisé et corrigé)

Celui qui accuse a toujours tort. (T. Adorno, révisé et corrigé)

Les discours sont des colliers où les perles n'importent, seul importe le fil. (Anonyme chinois)

Table

Note de l'éditrice 1
I 3
Carrefours 3
Découvertes 3
Mesure 4
Théo et Jules 4
La servante 5
Détails 6
Briques et eau 7
Agressivité 7
Ouvriers 7
Les tiques et le temps 8
Nature-technique 9
Mutisme 9
Philosophes à la mords-moi-le-nœud 11
Là ? 11
Parole 12
Libre arbitre 12
Comprendre 13

Blagues 13
Trop 14
Interprétation 14
Point de discours 15
Kairós 16
Dès 16
Impressions bergsoniennes 17
Couple impossible 19
Sans détours 21
Ordre 21
Les Grecs et nous 22
La force des choses 25
Fleurs artificielles 25
Nancy 25
Pas des pommes 26
1905 26
Idées nues 27
Dîner mathématique 27
Armes 28
Les âmes et la peau 28
Titanic 28
Abstraction 33
Montrer 33
Les amis de Spinoza 33
Le temps 34
Pensex 34
Œufs 34
Échafaud pour la vérité 38
Explication 38
Vérité 38
Femmes et Noirs 38
Soupçon 39
Pragmatisme 39
Détail 39
Raison 40
Les sens et les vaches 40

Les deux Frédéric 42
Ontologie 43
1889 44
Adbusters et Derrida 44
Éloignement 47
Je tue il 47
Boèce 47
Lourdeur 48
Ruelles 48
Chaos 49
Fumons 49
Passé 49
Le corpuscule 49
Temps 55
Surnaturelle 55
II 57
Style 57
Mésanges et chiens 59
Debout les filles ! 60
1953 63
Les lombes 63
Sororité 64
Fils de femmes 64
Ce n'est rien 65
Sacrés corps 67
Femmes et voitures 70
Elfriede Jelinek 70
Sylvie et les hommes 72
Cette aine si propre 73
Talons hauts 75
Elle 75
Cerveau 76
Un clin d'œil à l'image de la femme québécoise moyenne par un quinquagénaire moyen. 76
Femmes 77
Baruya 77
La femme idéale 79

Exégèse, par une militante 80
Jeu pourri 81
Présentation en trois B : Bloom, Bellow et Bovary 81
Du bon usage des concombres 81
Marcela Iacub 82
Étonné 84
Écoute-moi, petit intellectuel de mes deux 84
Encore 85
Synonymes 85
Ma fille 85
Science à l'eau 85
Les mains 86
Mâles et femelles 86
C'est triste 87
Marie 87
Fable 88
Les paroles des femmes 88
Cosmopolitan 89
Sisley 89
Les fantasmes 90
Judith Butler 90
Non c'est non 94
Belles 95
La mode et « Bitch » 96
Trop 96
Plaire 97
Beauté 97
Supériorité 98
Âge 98
Pavie 99
Hommage aux femmes 99
Inrectitude politique 99
Variation autour des mères 100
Non, pas encore ! 101
Disgracieux 101
Une dame 102

Bêtes et goujats 102
La bête 102
Ce n'est que du clonage 103
Sans commentaires 105
C'est pire 107
Grâce et non garce 108
Armées de la peau 108
Cool 109
Canicule 110
Québec hauts et bas 111
Hollande 111
Opium 112
Belles 112
Flora 113
Monica et Martina 113
Dante 114
Marilyn 114
En avion 114
Menteur 115
III 119
École 119
Dressage 119
Déficients 119
Décrochage 119
Le trou de la vie 120
Enseignement et distance 121
Lettre à une jeune professeure 121
Lettre à un vieux prof 125
Gymnases 129
Jeunesse et maternité 129
Logique d'universitaire 131
Proverbes latins 131
Recette 133
Quatre minutes 134
Comprendre 136
Pouture 137

Tu quoque filia mea 137
Riches 138
Enfance 138
Enseignants 140
Argent 140
Ignorance 141
Réveil mécanique 141
Spécialisation 143
Concordia 144
Menteur 145
Devoir 145
Distraction 146
Nuls 146
De Socrate 146
Hasard 147
Péchés 147
IV 149
Sourire 149
Peur de voler 149
Individu 150
Le cellulaire 152
Au travail ! 152
Affamés 153
Clochards 154
Cora 156
Nobel 156
Homo 157
Sauvages 157
Paysans 158
Up to date 158
Déformations professionnelles 158
Publicité 159
Rire et pleurer 159
Photo et mots 160
La bourse 161
Le ski 162

Jeu 163
Style 163
Argent 164
Fin XIXe 164
Ferrari 164
Aider 165
La chute 165
Cervipulation 166
Souliers espagnols 167
Le meunier 168
Les mets intelligents 169
Variété 169
Travailleur 169
Mon char 169
Fiiiiiissssssssssststst 171
Œuvres 171
Poux de San José 173
Todd et pas que Todd 174
Élites 180
Débile 180
RDI. 181
Cultivés 181
Guerre et sang 181
Juges et poètes 182
Sagesse 183
EF103603 183
Lecture 184
Ski et bureaucrates 185
Sujet 185
Induction 186
Suidé 186
Souffle divin 187
Pourboire 187
Business is business 187
Jessie Jackson 187
Monde peureux 188

Plumes et patates 188
Foule 188
Discret 189
Trouver 190
Coups de pieds au c… 190
Droguée et propre 190
Profession 191
Inversion 192
Bleu 192
Rouge et bleu 193
Nom du père 193
Homme normal 193
Traces 194
Émusculation 195
Émusculation et souris 195
Culture qui aide les filles en difficulté 196
Unheimliche 197
Ivrognes 197
Signe de vie 198
Soccer et littérature 198
Rire et frapper 199
Flâner 199
Lynchés 199
Carrière 200
Dernier jour de l'an 200
Conscription 201
Famille 201
Merci 201
Prophète 202
Double peur 202
Tiqqun 203
Trous et tours 205
Caractères 205
Juges 206
Les seigneurs des anneaux 206
Char et vélo 206

V 209
La première fois 209
Recherché par le temps perdu 209
Le sexuel 211
L'enfant et l'espace-temps 212
Persil 213
Glandes 213
Le père 213
La trappe secrète 214
L'amour de la mère 214
L'aiguillette 216
Fétichisme 216
Moteur 218
Thuyas et mois 218
Sabina Spielrein 218
Résistance 220
Index freudien 220
Amitié délicate 226
Je me souviens 227
Une science 227
Conscience 228
Les vrais motifs 228
Le nez 229
Ça 229
Peur 229
L'âge 229
Manies 229
Objet d'étude 230
Au collège 230
Le grand timonier 230
Ô mon ami 230
Bouchon 230
Les grands timides 231
Aimer 231
Amour. 231
Le désir de la patate 231

Un jeu pour génies 232
Honte 233
Freud et la pédagogie 234
États d'âme 235
Folie 237
À ton âge 238
Souffrance 238
Excuses et accusations 239
Faust et Freud 240
Rire 242
Myopes 242
Confiance 243
Parents 243
Pensez 243
Périastre 243
Lou et Sigmund 243
Perroquets 244
Trois hommes et une femme 244
Peu 244
Payer cher ? 245
Solitude 245
Handicap 245
Bébés 245
Sur les rives du St.-Laurent 246
Pédofille 247
Petit 247
Certitudes 247
Irritation 248
VI 249
Définitions 249
Son et lumières 250
L'asperge de Manet 250
Musée Guggenheim 251
Manières de montrer 251
Le côté joli de ma clôture 252
Peintre et fermier 253

Vermeer....253
Courbet et Braque....255
Picasso....256
Goya....261
Pipilotti Rist....262
Aurea mediocritas....263
Vie et art....263
Transformation....265
We must fuck....273
Le parvis....274
La cathédrale....274
Tais-toi et sois artiste....274
Piété....275
Renaissance....275
Zapartistes....275
Montréal : Habitat 67....275
C’est surtout du théâtre....275
Opéra....277
Beaubourg....277
Yellow et Élita....278
Le dernier portrait de Francisco Goya....278
Danto et micropensées....280
Créativité normale....282
Aimer....282
Publicité....282
Poil et poils....283
Pas de dés....283
Kasimir....283
VII....285
Inutiles....285
Souvenir....285
L'holocauste des vieux....286
Vieillir bien....290
Jeunesse pauvre, pauvre vieillesse....291
J’ai bossé toute ma vie pour…....291
Passé....292

Survivre 292
Signes 293
Nos acteurs préférés 293
L'âge 293
209 293
On a 294
Vanité 294
Son dû 294
Et la Shoah ? 295
Vieux rusés 295
Berger 296
Déçu 296
Histoire d'histoires 297
Avant 297
Passé proche 297
Métro 298
Les vieux, derrière 298
Insouciance 298
Drogué 299
Apprendre 299
VIII 301
Se taire 301
Livres 301
Culture 302
École d'écriture 303
New York 304
Matrix 306
Chemise et aubergiste sales 306
Châtaigniers 307
Pensée unique 307
Tourner en rond 308
Pyrénées et Amazonie 309
Poètes 310
Creux 310
L'Atlas 311
L'âme à la plage 311

Experts....313
Concision....313
Chiens....314
Injection létale....314
Indignation....315
Têtes....316
Johnny Cash....316
Radio et musique....316
Sommets....317
Sauter....317
Taylor....317
Joyce et les pamplemousses....318
La fraise des dentistes....318
On en a vu d'autres....320
Pouchkine....321
Baubô, bobo et boubou....322
Déchirure....322
Lait....323
Zeus....323
Bolivar....324
Parler....324
Reine....324
Contexte....325
Corps aux mots....327
Visière....328
Recherche....328
Abellio....329
Sans fin....329
Seniment....329
Érudition....330
Tough guy....331
Les fleurs....331
Camille Paglia....331
C'était, c'est....331
Chêne et châtaignier....333
Poireaux....333

IX....335
Éthique politique....335
Nouveautés....336
1969....337
Agora....340
Désordre alphabétique....340
Tilleuls, hortensia, bergers, technique…....340
Liberté....342
Gratuité....343
Enfer....343
Exagération exagérée....343
Russes et Québécois....343
Homme....344
Manipulatrice....344
Il y a des visages qui…....345
Anti Œdipe....346
Résister....346
Raison économique....347
Madagascar....347
Centre....347
Prière....348
Il se suicida en 1994....348
Vaches....350
Risque....350
Tas de…....350
Nouveaux barbares....351
Zimbabwe....352
Empire....352
Peuples....355
C'est ça (aussi) l'Amérique....355
Ça non....356
Saint Valentin....356
Ce n'est pas un nouveau Vietnam....357
Bête....357
Guerre et politique....357
Bull....358

Les Talibans 358
Publicité 358
Un, deux 359
Suspension 359
Blair le démocrate 362
Staline 363
Services secrets 363
Edgar Varèse et l'Abbé Mugnier 363
Dommage 363
Jenna 363
Multitude 364
Spectacle 365
Sondages 365
Séisme 365
Honte 366
Élections 366
Cinéma 366
Sans ou avec frontières 366
Sans complexes 367
Sealand 368
Vous dites que ça change ? 368
Aaara 368
Copyright 369
La Société du Spectacle 370
Ignacio 371
Classifications 374
Ovec 376
Les États-Unis d'Europe 376
Mitterrand et Chirac 377
Justice 377
Géopolitique enfantine 378
Trop 379
Queimada 379
Descansar 380
Analogies 380
X 381

Animal 381
Cochons et chiens 381
Lait 381
Ânes 381
Amour et amitié mouillée 382
De la supériorité des humains 382
Des chiens, des saucisses et des femmes 383
Vaches 383
Formicophilie et d'autres bidules du genre 384
Cuisses 387
XI 389
Russes 389
Toc… Toc 389
Poireaux 390
Oleg 392
Connaissance 393
Rothschild 393
Bateaux 394
Trompe 394
Montréal au printemps 395
Montréal et Rio 395
Vesoul 395
Le reste. 396
Travaux publiques 396
Lâches 396
Noms 396
Retour au pays 396
Le même 397
Irlande 397
Écrivains bavards 397
Liban 398
Socrates et les bases de données 398
Ration 400

Note de l'éditrice

L'original était une longue suite de fragments où les transitions créaient, parfois, une confusion telle qu'on ne savait plus à quel saint se vouer pour que les caprices des mots ne nous emportent, j'ai décidé de mettre un peu d'ordre en regroupant les textes en chapitre, pour que la lectrice puisse lire sans être continuellement cahotée d'un thème à un autre. Une tentative de donner un titre aux thèmes (politique, philosophie, arts, culture, genre…) ne me convainquit pas : d'une part je trouvais l'approche trop académique et de l'autre ça continuait à déborder. J'ai donc fait disparaître toute référence à ma classification et j'ai réduit les titres à un numéro. Les thèmes hypocritement cachés derrière un numéro ? Oui, mais il y a aussi le fait que la lectrice est libre de donner n'importe quel titre aux chapitres et il est fort probable que ce que j'eus appelé *art* elle l'appellera *culture* et que ce que pour moi était *politique* pour elle sera *sociologique*. Incapable de complètement oublier ma classification, en exergue de chaque chapitre j'ai mis une citation pour ravigoter le titre rachitique.

Vous avez devant vous 544 fragments de longueur très variable, organisés en onze chapitres que je vous conseille de prendre à petites gorgées et, après chaque gorgée, il serait bien de s'arrêter et penser son propre fragment.

Une note à propos du mot « pamplemousse » qui revient plusieurs fois pour caractériser des personnes : pour avoir droit au titre de *pamplemousse* il faut être rond et rouler béat dans les lieux communs d'un progressisme sans épines ou, si vous préférez, sans pensée.

Il faut aussi que je précise que certaines références sont des pures inventions : aux lectrices la tâche de les découvrir, si elles croient que les références ajoutent une valeur quelconque au contenu.

I

Si elle fait attention à son essence, la philosophie ne progresse point. Elle fait du sur place, pour penser toujours la même chose. Avancer, c'est-à-dire s'en aller de cette place, c'est une erreur qui suit la pensée comme l'ombre qu'elle-même projette. (Martin Heidegger, Lettre sur l'humanisme)

*Insister sur la rigueur pour elle-même et au prix de perdre des intuitions profondes est un signe de stérilité (*Mario Bunge)

Carrefours

La liberté, c'est toi — résultat imprévisible de biologie, de langue et de société — mais tu n'es pas libre. Ta trace est unique, mais tu ne la traces point. À chaque carrefour tu ralentis, regardes, penses et choisis le chemin qui t'avait choisi quand tu ignorais l'existence des carrefours.

Découvertes

J'ai découvert Benjamin dans les années 1980. C'était l'époque où, tous les soirs, avant de m'endormir, je lisais un aphorisme de *Minima moralia*, mon piton de secours pour la traversée de la nuit. Un soir, je sentis — assez confusément, je dois l'admettre — que c'était trop : trop de voies sans issue, trop de noir, trop de malheur ; je vis que l'intelligence et la lucidité d'Adorno, si elles continuaient à s'acharner contre le mal absolu, risquaient d'émousser les facultés qu'elles étaient censées aiguiser. Le jour suivant, je lus un essai de Benjamin (je ne me rappelle plus lequel) et ce fut une bouffée d'espoir. Il me fit voir, derrière l'écran d'impuissance érigé par la raison adornienne, des clairières (sic !), des points d'appui et des ponts d'espérance. Benjamin remplaça Adorno. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Benjamin à tort et à travers et, à force de le citer, mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Adorno. La profondeur de Benjamin m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme — je m'en apercevais quand son obscurisme se transformait, dans la bouche de ses adeptes, en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Benjamin : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière benjaminienne ; du flou profond qui rend mystérieux les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les couteaux d'Adorno, contre Adorno aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Wittgenstein il y a cinquante ans. C'était l'époque où Russell et Lénine affûtaient mes pensées. Je sentais, confusément, que trop c'était trop, que l'esprit de Russell et l'engagement de Lénine, à la longue, pouvaient diluer mes facultés que, pourtant, ils étaient censés cristalliser. Wittgenstein fut une bouffée d'espoir. Wittgenstein remplaça Lénine et Russell. Il permettait de voir, derrière les discours huilés et précis des deux grands engagés, des gouffres, des taches de nuances, des ponts de déraison. Depuis, comme tous mes amis, j'ai cité Wittgenstein à tort et à travers et, à force de le citer, mais, surtout, à force de l'entendre citer, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que pour Lénine. Plus

profondément que pour Russel. La profondeur de Wittgenstein m'est alors apparue baigner un peu trop dans l'obscurisme — je m'en suis aperçu quand son obscurisme se transformait dans la bouche de certains de ses adeptes en obscurantisme. Depuis quelques mois j'ai abandonné les lectures de Wittgenstein : je me suis dit qu'il fallait que je laisse tomber la poussière wittgensteinienne ; du flou profond qui rend mystérieux les jeux les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les couteaux de Russell et les fusils de Lénine contre Russell et contre Lénine aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Proust à la sortie de l'adolescence. C'était l'époque où, tous les après-midis je renonçais au football, au billard ou aux cartes pour lire *Ulysses*, mon échafaud de rêves. Un soir, je sentis — assez confusément, je dois l'admettre — que c'était trop : trop de jeux, trop d'érudition, trop de langue ; je vis que la curiosité et l'éclat de Joyce, s'ils continuaient à s'exciter dans le monde des livres, risquaient de me faire perdre l'autre monde même s'ils étaient censés m'aider à le retrouver. Le jour suivant, je commençai à lire de Proust et ce fut une bouffée de compréhension. Il me fit voir, derrière la perfection de l'écran joycien, des bavures, des marais et des fleurs fanées. Proust remplaça Joyce. Depuis, comme tous mes amis, j'ai parlé de Proust à tort et à travers et, à force d'en parler, mais, surtout, à force d'en entendre parler, j'ai commencé à douter. Profondément. Plus profondément que lors de ma crise avec Joyce. La broderie de Proust m'est alors apparue frôler le vide — je m'en apercevais quand ses détails se transformaient, dans la bouche de ses adeptes, en *motisme*1. Depuis quelques mois j'ai abandonné Proust : je me suis dit qu'il fallait que je mette la dentelle proustienne sur mon bonheur-du-jour ; des vaguelettes, qui rendent intelligents les passages les plus ordinaires, je devais me libérer. Je vais reprendre les jeux de Joyce, contre Joyce aussi, s'il le faut. Et il le faut.

J'ai découvert Nietzsche à la fin de l'adolescence. C'était l'époque où je cherchais l'amour n'importe où, la profondeur dans un verre de Martini, le risque dans le poker, la jouissance sous une pute, la poésie dans *Les Fleurs du mal* et la tristesse dans Bergman. Depuis, indifférent aux idioties qu'on s'acharne à débiter, je ne peux plus m'en passer. Ses appels à ne pas céder aux idées coulant béates vers la mer du conformisme continuent à éclairer mes nuits.

Mesure

Dans « *L'homme est la mesure de toutes les choses* », ce n'est pas la perte de Dieu et la mise au centre de l'homme qui sont importantes, mais la divinisation de la mesure.

Théo et Jules2

Jules dit : « On ne peut pas parler de *Hip Hop*, sans le connaître », Théo dit : « On ne peut pas parler de philosophie sans la connaître ». Jules et Théo ont raison. Tu dis : « Oui, mais c'est toute autre chose ». Je dis : « Tu te trompes ». Tu dis qu'on ne peut pas mettre sur le même plan le *Hip Hop* et

1 Émission de chaînes de mots autistes.
2 Theodor Adorno sociologue allemand (1903, 1969). Jules Hâles disque-*jockey* (1979)

la philosophie. Jules dit : « Je ne vois pas pourquoi ». Je dis : « Je ne vois pas pourquoi ». Jules et moi nous sommes des hommes de peu de paroles et nous sommes souvent d'accord. Avec Théo aussi. Mais cette fois non. Théo est d'accord avec toi. Théo pense que la philosophie est autre chose. Je dis : « Théo se trompe ». Il confond la technique philosophique avec la philosophie. Tu dis : « On ne peut parler de Hegel sans connaître Hegel et Kant et Haømalderaq et Platon. » Tu as raison. Je dis : « Le maçon a besoin d'outils ». Surtout les philosophes maçons. Jules ne comprend pas cette discussion. Jules a raison. Je lui dis : « La philosophie est recherche de ce qui est ». Jules me dit « Le *Hip Hop* aussi ». Mais la philosophie n'a besoin que de quelques mots. De très peu de mots. Jules dit : « Comme le *Hip Hop*. » Tu dis : « Non ». Tu dis toujours « non » à ce que tu n'as pas lu dans les livres. Tu dis : « Tu es démagogue ». Je dis que non. Jules et moi nous avons raison. Je dis : « Théo et toi, vous avez tort ».

La servante

« Pas encore », je me suis dit quand Heidegger, au début de *Qu'est-ce qu'une chose* ? parle du puits de Thalès. Pas encore le puits de Thalès, pour nous montrer le détachement de la philosophie des chosettes matérielles ! Mais, en relisant l'anecdote, je m'aperçus que j'en avais un souvenir bien pâle. J'avais gardé seulement le sens, mon sens : je m'étais emmitonné dans une signification paisible et j'avais oublié toutes les aspérités de l'original. Voilà, l'original (pour une traduction en français d'un texte grec d'il y a deux mille trois cents ans, « original » est, bien sûr, une manière de dire) : « *Ainsi on raconte que Thalès serait tombé dans un puits, tandis qu'il s'était absorbé dans l'observation de la voûte céleste. Là-dessus une petite servante thrace, malicieuse et mignonne, l'aurait raillé de mettre tant de passion à gagner la connaissance des choses du ciel, alors que lui demeuraient cachées les choses qu'il avait sous son nez et à ses pieds.* ». Il y en a de la couleur ! Il y en a tellement que je ne suis même plus sûr que ce soit Thalès qui est au centre. Les anecdotes sont terribles ! comme la télé, elles prétendent enseigner tout en divertissant, mais cela crée des effets pervers : quand on retient la signification on les appauvrit, quand on retient la couleur ça devient « anecdotique ». Rien d'étonnant si je n'ai retenu que la signification : c'est le commentaire de l'*autorité* Platon qui, pour me faciliter le passage de l'examen de philo, a délavé l'anecdote : « *Cette raillerie s'applique à tous ceux qui se mêlent de philosophie* ». Ce commentaire, comme tous les commentaires qui ne dépassent pas le stade d'appendices inutiles a éteint dans ma tête tout ce que de vivant il y avait dans la scène. Et dans la vôtre ?

Observons la scène.

La servante non seulement est malicieuse — comment pouvait-on en douter, vu qu'elle se moque du grand savant — mais elle est aussi mignonne, ce qui pourrait expliquer beaucoup de choses.

Côté Thalès : et si, dans les cieux, il cherchait Zeus pour le prier de le transformer en cygne ou en

taureau ?

Côté Platon : veut-il nous montrer pour l'énième fois que la beauté terrestre est sans importance ?

Côté Heidegger : nous donne-t-il une nouvelle démonstration de sa maîtrise de l'art de la manipulation des mots ? « *Et, ne faut-il pas qu'une brave servante ait l'occasion de rire ?* » La « mignonne » qui devient « brave » n'est-ce pas un classique du paternalisme ou d'une vieillesse prude ?3 Ça ferait sans doute trop vert un Heidegger qui dit : (*Et, ne faut-il pas qu'une servante mignonne ait l'occasion de rire ?*) ; trop redondant *« une servante malicieuse »* et trop pédant et presque cucul *« une servante thrace »* — à moins que la servante ne *trace* pas une ligne pour démarquer et ainsi démasque le sage.

Donc notre servante, bien chargée de stéréotypes, fait comprendre au sage qu'il met sa passion à la mauvaise place — notez le paternalisme de notre « notre » digne concurrent du « brave » de Heidegger.

Si elle était malicieuse, comme Platon veut nous faire accroire, elle avait certainement insisté avec ironie et bonhomie sur la « passion » : elle devait le connaître ce sage Thalès qui faisait partie de la société du spectacle de l'époque. Elle avait certainement entendu sa mère parler avec ses copines de ce vieux… de ce vieux… sage, qui n'avait pas toujours été vieux et sage. Elle se souvenait aussi de certains regards qu'il lui avait jetés quand, gamine mignonne, elle jouait sous son nez. Je m'éloigne ? De quoi ? De l'interprétation canonique ? Je cherche. Je prends l'anecdote comme excuse. Je me laisse aller. J'aimerais que vous aussi vous vous laissiez aller. Vous laisser aller à ce bavardage utile, où l'on ne sait même plus s'il s'agit de philosophie ou de n'importe quoi d'autre, ce qui, philosophiquement parlant, est encore de la philosophie.

Si Platon avait fait un commentaire du genre « *Cette raillerie s'applique à toutes celles qui raillent* » ou du genre « *Cette raillerie s'applique à toutes celles qui sont mignonnes* » ou encore « *Cette raillerie s'applique à tous ceux qui ne regardent pas les choses qui sont à portée de nez* », etc. cela aurait, sans doute, dévié le cours de la philosophie. Mais, Platon ne l'a pas fait. S'il l'avait fait, il ne serait pas notre (sic !) Platon, car il serait disparu dans le fleuve de l'oubli comme la malicieuse servante dont on se rappelle seulement qu'elle était servante. Ce qui n'est pas beaucoup, même pour une servante.

Détails

Découvrir que le détail contient le monde a été la révélation de ma vie. Cela m'a permis d'abandonner les « grandes théories » pour observer les « petites choses », toucher les idées et dépouiller les objets et les événements. Cette découverte date d'il y a bien longtemps, mais je n'avais pas vu l'énorme piège qu'elle préparait : l'impulsion à théoriser sur tout. À tuer le détail dans l'œuf

3 Heidegger a oublié de nous dire qu'elle était aussi jeune, petite, etc.

pour en faire une grande théorie.

Briques et eau

Les philosophes qui croient pouvoir isoler des concepts et préparer ainsi des briques pour la construction de la vérité sont naïfs comme le baron de Münchausen qui voulait sortir du marais en se tirant par les cheveux. Ceux qui croient qu'il y a des comportements moins naïfs que celui du baron sont encore plus naïfs que ce dernier. On suggère parfois que les philosophes bâtissent avec ces briques des édifices théoriques. L'image de l'édifice comme celle de la brique est une image mauvaise et fausse même si elle est, sans doute, utile pour ce pan de la pensée conceptuelle chargée de la science et de la technique.

Tout concept, même le plus frêle, se fait une place à coups de coude et, par ce fait même, crée une injustice — théorique — qui sera, un jour ou l'autre, réparée par les concepts bousculés. Tout se passe comme si la conceptualisation devait toujours laisser des restes qui seront récupérés pour devenir le nouveau centre qui a comme restes, entre autres, le vieux centre. Ce va-et-vient de la périphérie au centre est sans solution de continuité, même si la perception historique nous montre des coupures nettes.

L'action de puiser un seau d'eau dans le fleuve turbulent de la vérité est certainement une meilleure analogie que celle de la brique. L'eau du seau est séparée de l'eau du fleuve par le métal du seau, mais, en elle-même, elle ne se différencie pas de l'eau qui coule entre les berges. Malheureusement, il y a une différence fondamentale entre le seau qui contient de l'eau et le « seau des concepts » : les parois de ce dernier sont moins clairement identifiables. Le seau est fait lui aussi d'eau et la seule différence entre l'eau qui fait le seau et l'eau dans le seau est le degré de viscosité. Ce qui ne devrait pas étonner, car dans la pensée il n'y a que du liquide plus ou moins gluant.

En bons descendants des poissons, après avoir abandonné le liquide amniotique, nous vivons dans la mer du langage : une mer où les concrétions qu'on appelle individus surnagent en s'agrippant aux bouées conceptuelles fabriquées dans l'usine-société.

Agressivité

Souvent quand je lis des essais « pensés », j'oscille entre deux sensations également fastidieuses dont je me libère en me laissant emporter par une agressivité salutaire : je vois d'un part l'auteur agrippé à son idée comme un naufragé à la cuisse du compagnon mort, de l'autre les mots qui forment, au hasard de la facilité, une chaîne d'indifférence au monde.

Ouvriers

Si on demandait à un ouvrier de la philosophie à quelle école appartient le philosophe qui, dans une

conférence tenue à Oxford en 1920, prononça la phrase suivante : « *J'estime que les grands problèmes métaphysiques sont généralement mal posés, qu'ils se résolvent souvent d'eux-mêmes quand on en rectifie l'énoncé, ou bien alors que ce sont des problèmes formulés en termes d'illusions, et qui s'évanouissent dès qu'on regarde de près les termes de la formule* », il nous regarderait indigné et, avant de partir en bombant le torse, il ne se priverait pas de criailler : « Mais, c'est banal… Pour qui me prenez-vous… Votre question m'offense… Je ne vous répondrai jamais ». Et bien, ce n'est pas ce qu'il croyait avec une assurance si bête. Ce n'est pas Wittgenstein. Comme d'habitude il se trompe, parce que dans son travail à la chaîne (livres, conférences, articles et, quand il a le temps, cours) il n'a plus le temps pour réfléchir. Travail à la chaîne ? Non. Ce n'est pas un travail à la chaîne, c'est lui qui est une chaîne d'assemblage d'idées reçues. (Le philosophe cité est Bergson).

Les tiques et le temps

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu ni Proust ni Bergson pour savoir que le temps « subjectif » est dans une relation relaxée avec le temps « objectif ». C'est une évidence à laquelle on n'échappe qu'en bouchant les ouvertures de l'esprit avec le mastic des dogmes. Ce qui est moins évident, c'est d'accepter que le temps objectif ne soit pas moins arbitraire que le temps subjectif : que le temps est une invention humaine, en somme. Invention humaine, quand l'homme comptait les couchers du soleil et les passages des saisons, mais humaine surtout depuis qu'il rend le temps abstrait en le mesurant avec un chronomètre. L'homme a inventé le temps parce qu'il avait besoin de le compter pour échanger et pour se rencontrer.

Pour communiquer et commercer.

Quoi de plus normal donc que d'employer ce temps purifié des scories temporelles pour calculer la valeur des marchandises ? Pas besoin d'avoir une théorie à toute épreuve de l'ontologie du temps pour se convaincre. Il suffit de penser aux tiques. Je dis bien aux tiques et pas aux tics, les compagnons des tacs. Les tiques que Jacob von Uexküll rendit célèbres et qui, à leur tour, firent connaître Uexküll dans des milieux autres que celui des zoologistes et des écologistes. Une tique contribua de manière particulière à sa notoriété : celle qui passa dix-huit ans sans le moindre mouvement, faisant la morte dans l'« attente » d'un mammifère qui ne vint jamais. Les dix-huit ans qu'elle passa sans manger, sans boire, sans bouger furent-ils longs ? Question insensée. Le temps des tiques n'a rien à voir avec le temps des hommes (ni avec celui qu'on dit subjectif ni avec l'autre qu'un affuble d'objectivité). La tique n'attendait pas. Elle était là, aveugle à tout ce qui n'était pas acide butyrique, l'acide contenu dans la sueur. Pour ceux qui ne se sont jamais intéressés aux tiques, qu'il suffise de dire qu'elles sont aveugles et sourdes et perçoivent l'arrivée des proies (mammifères) par l'odorat. Lorsque un mammifère passe sous la branche où la tique est posée, l'acide butyrique la force à se laisser choir. Dès qu'elle sent les poils, elle ouvre un sentier, enfonce sa tête sous la peau et

elle suce jusqu'à ce que mort s'ensuive — pas toute de suite, à vrai dire : quand elle a fait le plein elle se laisse tomber par terre et dépose les œufs et, ce qu'il fallait faire ayant été fait, elle rend son âme (si elle en a une) à dieu (s'il en existe un).

Nature-technique

La multitude comme état de nature, mais d'une nature qui n'est plus celle de Hobbes : d'une nature qui est une nature-technique. La vieille nature (oui, la vieille nature) permet une unification présymbolique (dans l'action) ; la parole nous met (nous jette) dans le Monde et là, la technique moderne (celle qui crée la nature-technique) réifie une partie du symbolique qui structure le monde. C'est la nature-technique (dorénavant nature) qui permet de dire que l'Un n'est pas une promesse, mais une prémisse. C'est parce que la technique a volé une partie du monde que la multitude est plus qu'un simple ensemble de parlants. Quoi qu'il fasse, dans le nouveau monde, l'individu-monade n'est plus une monade. La solitude devant l'infini de la nature n'est plus. Le romantisme insipide, inquiet et frissonnant est mort. Dans les limites du nouveau monde, infiniment fini, la multitude habite les cellules géométriques du monastère de la solitude.
Avec les scories du vieux monde la multitude entraîne une mémoire qui n'est plus une laisse. Ni un cilice.

Mutisme

J'aime les essais qui font des va-et-vient continuels entre le concret et l'abstrait, qui prennent un détail de la vie quotidienne comme escabeau pour grimper vers un concept ou qui éclairent avec une analogie de ce bas monde une idée un peu trop vague ou hautaine. Mais, je n'avais jamais pensé aux effets pervers de cette méthode qui permet aux meilleurs prestidigitateurs du cirque philosophique de nous ébahir avec des lapins qui sortent de chapeaux vides ou des pigeons qui ne cessent de s'envoler d'un voile qui ne voile rien. Devant ces merveilles de la parole, on est comme des enfants. Comme des enfants on rit, on frappe des mains, on crie et, de retour dans notre chambrette, on essaye inutilement de les imiter. Cette manière de philosopher est fabuleuse, mais elle demande que l'auteur ne change pas continuellement de niveau de réflexion et surtout que, pendant ses déductions, il n'emploie pas un mot dans des acceptions différentes. Pour ce type d'essais, il faut qu'il soit poète plus que logicien, mais, s'il a besoin de déductions, il faut qu'il laisse son côté poète-créateur et qu'il mette la salopette de la grise rigueur. Si le philosophe, outre ses capacités de prestidigitateur, a une culture immense et le génie d'une intelligence débridée, il peut nous faire prendre facilement des vessies pour des lanternes. Comme Agamben dans *Enfance et histoire* avec « expérience » : « *L'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras d'événements — divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces — sans*

*qu'aucun d'eux ne se soit mué en expérience*4. » À une première lecture on ne peut que penser que l'« expérience » dont parle Agamben n'est pas l'expérience du langage commun. Celle que nous avons, toi et moi, dans notre vie quotidienne, car il est très difficile de s'imaginer sans expériences.

En disant que l'homme moderne n'a pas d'expériences, il sous-entend que l'homme non-moderne en avait. Que, contrairement à toi et à moi, les événements des hommes non-modernes se muaient en expériences. Mais, le fait d'être épuisé par « un fatras d'événements », est-ce vraiment une caractéristique de l'homme moderne, de tous les hommes modernes ? Il me semble évident qu'il y a des hommes modernes qui ne sont pas épuisés ou parce qu'ils ordonnent les événements ou parce que les événements ne sont pas assez nombreux pour s'accumuler dans un fatras et puis comment peut-on être sûr qu'il n'y avait pas d'hommes non-modernes épuisés ? Est-ce qu'il veut tout simplement dire que l'homme ne réussit pas à muer en expériences les événements quand leur rythme est trop rapide ? Mais les événements, pour être des événements, doivent avoir une certaine importance pour l'homme qui les vit. Autrement ils ne sont pas des événements et, à plus grande raison, ne peuvent pas se muer en expériences : c'est-à-dire en quelque chose qui dure après l'événement et contribue à forger l'esprit5. Serait-il possible qu'Agamben confonde les « événements objectifs », ceux qui se passent dans le monde extérieur avec les « événements subjectifs » ceux qui passent outre la barrière du corps et fondent dans la soupe de la mémoire, prêts à devenir discours et exemples ? À moins qu'il ne veuille pas dire qu'il n'y a plus d'« événements subjectifs », ce qui me semble trop catastrophique surtout s'il croit qu'auparavant les événements subjectifs existaient. À moins que les expériences dont il parle ne soient autre chose : plus abstraites, disons plus métaphysiques. À moins qu'il ne soit pas sur le terrain de la philosophie académique ni sur celui de la philosophie tout court ou du sens commun. Et pourtant non. Après quelques lignes il prend un exemple concret tiré de Benjamin6, sur les survivants des champs de bataille de la Première Guerre mondiale : « *Ils revenaient frappés de mutisme […] non pas enrichis d'expériences susceptibles d'être partagées, mais appauvris* ». Donc on est sûr qu'on est dans une expérience comme la tienne ou la mienne. Ou celle de nos grands-parents.

À propos de la Première Guerre mondiale, j'ai connu plusieurs survivants et aucun n'était frappé de mutisme. Surtout pas ! Que d'histoires de guerre m'a racontées mon grand-père ! Histoires où il n'y avait pas de pouvoir assez fort pour écraser la dignité de l'homme.

4 Giorgio Agamben, *Enfance et histoire*, Payot, 2000.

5 Ce serait ma définition de l'expérience.

6 Je n'ai pas la force d'introduire des considérations sur le fait que Benjamin aussi mélange les niveaux comme Agamben.

Mon grand-père n'avait pas été frappé de mutisme. Moi non plus : souvent quand je rentre, après une agréable journée de travail, j'ai des expériences à raconter. J'ai des événements qui se sont « mués en expériences » et qui me suivent pour toujours en s'enchaînant à d'autres expériences. Toi aussi, je suis sûr. Donc ? Donc Agamben parle d'autre chose et en citant Benjamin il brouille les pistes. À moins que… à moins que pour les spécialistes de la philosophie la seule expérience soit celle de la philosophie académique.

Philosophes à la mords-moi-le-nœud

1. Simulacre de profondeur créé par des banalités et des lieux communs si « normaux » que le lecteur se sent obligé d'aller chercher un autre sens, plus profond — qu'il finit par trouver, car il y en a toujours un autre.
2. Rhétorique fondée sur la ruse : on présente un concept qui, depuis belle lurette, dans le milieu, est considéré comme profond et qui dans un autre milieu est considéré comme superficiel et on y ajoute un « apparemment7 ».
3. On défonce des portes ouvertes en écrivant des pages et des pages pour essayer de montrer qu'elles sont fermées.
4. Des jeux pour des étudiants qui doivent s'entraîner dans un semblant de réflexion.
5. Avec leur manque de classe, de travail et de génialité ils détruisent l'héritage de Nietzsche, d'Heidegger et de Wittgenstein et portent de l'eau au moulin des rationalistes les plus bornés.
6. Les ellipses, les silences, les difficultés de Benjamin deviennent des mécanismes rhétoriques au service du vide. Ce qui fait du mal aux manières intellectuellement rigoureuses, riches et poétiques de parler du vide.
7. Avec moins de courage et d'originalité, ils reprennent, sans l'avouer, l'idée de l'écriture automatique — ce qui à l'ère de l'informatique pourrait aussi être une jolie petite idée.

Là ?

L'excès de subjectivité donne continuité au sens partagé — le seul sens qui ait un sens — permettant ainsi aux sens de s'ouvrir et à l'engagement de sourdre : engagement de l'esprit dans les choses du corps et engagement du corps dans celles de l'esprit : conditions nécessaires pour toute assimilation (partielle, bien sûr ! partielle, très partielle…) du « hors de soi » pour se nourrir ainsi du cœur de la cité. L'engagement, pour ne pas s'effilocher entre les ronces de la vie, engage la raison qui tricotera

7 Un bel exemple dans le livre de Derrida sur Nancy. Avant-propos : « le toucher (…) sens apparemment le plus superficiel ». Ce qui ne veut pas dire que Derrida appartient à cette catégorie, même si tous ses épigones y sont. Ceci devrait le faire réfléchir sur les écoles de pensée de ceux qui ne veulent pas d'écoles.

des justifications jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une fois que la raison est là, Elle est là. Elle est là avec sa tendance à boucher les oreilles, tout en faisant croire qu'elle les ouvre. Elle est là pour appeler pensée tout alibi qui a le moindre succès. Elle est là pour nous faire analyser le pour et le contre qu'elle-même invente pour justifier sa présence. Elle est là pour nous enseigner la voie de la sagesse, comme Elle dit. Elle est là pour satisfaire ses tendances monadiques, pour nous faire marcher dans les rails de l'ordre que famille et société ont tracé dans notre enfance — bien avant qu'Elle ne soit là. Elle est là, l'ennemie du hasard, Celle qui ne peut pas admettre que seul le hasard, seul le hasard des rencontres, des silences, des paroles, des amours, de la haine, seul le hasard dans lequel on croit nager nous permet d'écouter autrui, autre chose, autrement. Elle est là, Elle qui ne peut comprend que ce qu'Elle voit comme hasard n'est que Nécessité et que ce qu'Elle voit comme nécessité n'est que Hasard.

Là, où ? Là.

Nous, qui ? Nous.

Parole

La parole à Heidegger : « *Parce qu'elle est la contrée de la parole, qui est seule à répondre d'elle-même.* » L'autonomie de la parole. On dirait une nécessité, si on la laisse faire. Depuis qu'elle a compris sa valeur, elle est indomptable. Indomptable parce qu'elle se dit omnipotente et immortelle — dans sa contrée. Mais une contrée a des frontières et la parole en a une de plusieurs milliers de kilomètres avec l'action. Une frontière floue, insaisissable — mobile aux dire de la parole — car, comme la parole parle de sa frontière, elle en prend automatiquement possession et l'action se retire. Le chat et la souris… le chat et le rat… le chaton et le surmulot… elle ne devrait pas exagérer. L'action aussi a besoin d'espace, d'un espace minimal de mouvement et, quand la parole lui enlève les derniers mètres carrés, l'action réagit sauvagement. Sans faire appel à la parole même pour crier gare. Comme au temps de Heidegger. En ces temps-là, dans sa contrée bucolique, la parole philosophique, se trémoussait sous des voiles pudiques, pendant que, dans le tartare, les actions impudiques des SS, abolissaient action et paroles des *musulmans*, ne laissant que cendres et fumée.

Libre arbitre

C'est ce qui les a le plus frappés, le libre arbitre. Ils aiment l'idée que l'on soit libre d'aller à gauche ou à droite. *Si l'homme n'est pas libre, il n'y a pas d'éthique et sans éthique pas de politique et sans politique pas de vie humaine, de possibilité d'échange…*

Ils ont bien appris la leçon.

Elle essaye de les faire penser que le contraire pourrait être encore plus vrai : que si l'on est libre il

n'y a pas d'éthique (d'espaces communs) possible, pas de politique sinon celle du laisser-faire.
En chœur : *si l'on n'est pas libres, on est des machines* ! (En disant cela ils touchent une corde très sensible de son âme d'ingénieur que les machines n'ont jamais fait baver, mais elle préfère ne pas leur dire ce qu'elle pense : ils comprendraient tout de travers).
Elle leur dit que le libre arbitre n'est qu'une construction de vieux prêtres prêts à tout pour que le mal et le bien règnent, insouciants de la vie. Ils lui disent qu'elle est postmoderne et dans leurs bouches, encore assez proches de la sécurité du lait maternel, c'est l'insulte des insultes.
Elle voudrait leur dire que la liberté meurt avec l'enfance et que de là sourd l'espérance. Elle ne le dit pas.

Comprendre

« Je n'y comprends que dalle », me dit-il en me redonnant, le petit livre que je lui avais passé, avant mon départ pour la France, « pour moi, ce sont des mots enfilés au hasard sans aucune relation entre eux… Je comprends chaque mot, mais l'ensemble, c'est du n'importe quoi. Je te le jure, c'était comme si je lisais du chinois ». J'essayai de lui dire que, peut-être, il avait des difficultés avec le verbe « comprendre » plutôt qu'avec la compréhension. « Non, cette fois je ne me ferai pas emberlificoter. Quand tu parles, j'ai toujours l'impression que ce que tu dis est correct. Tu parles tellement vite que je n'ai pas le temps de réfléchir, et puis le ton, les gestes le regard… ça aide à croire d'avoir compris. Écoute, au lieu de me l'expliquer de vive voix, écris-le. Explique-moi, par écrit, pourquoi je ne comprends pas ce que c'est que comprendre. » Je lui dis que des milliers d'articles et des centaines de livres ont été écrits à ce sujet et qu'il serait bien prétentieux de ma part… « Tout ce que j'ai lu m'a laissé sur ma faim. Et puis, ne me dis pas que tu as peur de paraître prétentieuse ? Fais un essai. Si je ne te comprends pas, ça voudra dire que je suis plus débile que tu ne le penses ou que, toi non plus, tu n'y comprends que dalle… Mais, surtout, je t'en prie, un texte très court ! »

Je serai concise. Sans doute trop. Voilà : celui qui écrit appauvrit le monde pour enrichir la langue et celui qui lit appauvrit la langue pour enrichir le monde. Le sens n'est qu'un pont de mots tissé entre deux mondes. Vouloir que les deux mondes soient les mêmes, c'est insensé : le temps ne laisse stable que ce qui est sans vie, que ce qui n'a pas de sens.

Blagues

Je n'ai pas l'outrecuidance d'affirmer que la sagesse populaire, avec sa cohorte de blagues, est un condensé de la sapience philosophique : je suis trop élitiste pour dire ça, mais… Voici deux blagues juives tirées de *Le pentateuque*, un roman de Angel Wagenstein.
La première est une très parfaite introduction à Roscelin de Compiègne et la deuxième, fort

socratique, devrait être rendue obligatoire dans tous les séminaires de doctorat.

« *Mendel […] rencontra quelqu'un dans la rue et s'exclama :*

— *Comme tu as changé, Moische, sans ta barbe et tes moustaches !*

— *Je ne suis pas Moische, mais Aaron, répliqua l'autre.*

— *Tiens donc, tu as même changé de nom.* »

« *Jessel [aveugle] se rendit en tâtonnant jusqu'à chez le rabbin pour demander à celui-ci :*

— *Que fais-tu, rabbin ?*

— *Je bois du lait.*

— *À quoi ressemble le lait, rabbin ?*

— *Il s'agit d'un liquide blanc.*

— *Qu'est-ce que signifie « blanc » ?*

— *C'est-à-dire… blanc comme un cygne.*

— *Qu'est-ce qu'un « cygne » ?*

— *Il s'agit d'un oiseau au cou flexible.*

— *Qu'est-ce que signifie « flexible » ?*

Le rabbin plia son bras au niveau du coude.

— *Voilà, efforce-toi de comprendre ce que signifie « flexible ».*

Jessel l'aveugle tâta délicatement le bras du rabbin et s'exclama sur un ton reconnaissant :

— *Je te remercie, rabbin. Je sais maintenant à quoi ressemble le lait* ! »

Note digne d'un professeur de philosophie : Jessel ne demande pas « C'est quoi le lait ? », mais à quoi il ressemble.

Trop

« *Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcissent, trop de vérité nous étonne* », écrivait Pascal. Ce qui m'étonne, c'est qu'il fut un temps où je trouvais ses pensées intelligentes. À leur contact, j'avais l'impression de me libérer d'une vision simple et sans finesse de la vie et de toucher le fond des choses. Maintenant que je ne vois que des banalités comme celle-ci sur « trop », je me demande si la profondeur n'est pas un effet pervers des jeux de miroir des banalités. Heureusement que Montaigne existe : « Il *y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle bête.* »

Interprétation

Dans l'introduction à son « *Métamorphoses de la parenté* » Maurice Godelier met à nu l'histoire de

l'anthropologie de Morgan jusqu'à nos jours avec une civilité remarquable — et, surtout, une très belle langue où les imparfaits du subjonctif sont à l'aise, comme « *cool* » « *black* » et « *nique* » dans les chansons rap. Il montre que les mêmes faits, dans l'arc d'une centaine d'années, ont été interprétés dans des dizaines de manières différentes. La tentation de dire que les « faits » n'existent pas est donc très forte. Et, si on reste dans la parole, c'est vrai qu'il n'y a pas de faits. Mais l'homme, même s'il est défini comme l'animal doté de langage, n'est pas que langage. Certes, il est probable que l'excision soit interprétée différemment par une féministe islandaise ou par le père musulman d'une jeune fille soudanaise. Mais ce petit morceau de tissus ne se réduit pas à des mots. L'orgasme non plus ni la mort.

Les extrémistes de l'interprétation, pour soutenir leur thèse, citent souvent la mécanique quantique et l'interprétation de l'école de Copenhague — certains arrivent même à citer Bridgman. Mais ces extrémistes semblent ignorer que les fermions ne se voient pas, ne se touchent pas, ne jouissent pas. Les fermions, contrairement à la chapelure, aux champignons, au cerveau et au clitoris, sont intouchables, comme les mots.

Point de discours

« *À un extrême, il y a les discours qui ne concèdent aucun espace au hasard et dans lesquels tout s'enchaîne avec une logique impitoyable. Des discours qu'on pourrait dire impersonnels tellement les liens entre les concepts sont forts, nécessaires ; tellement les « choses » dont ils parlent semblent des « choses de la terre » et non des mots en l'air. Des discours qui nous fascinent quand on a des penchants pour la philosophie ou la science ou quand on est jeune et allergique à l'ignorance. Des discours rigoureux et très souvent vides.* »
(Samuel Beckett, Premier amour)

À un extrême il y a les prêts-à-porter dont parle Beckett, à l'autre il y a les collages de mots et de phrases pigées dans l'immense sac de la langue. Des éléments collés par la glu de l'inconscient ou[8] par le n'importe quoi du manque de conscience. Des propos sans propos où le hasard domine du haut de la confusion. Des feux d'artifice qui nous fascinent quand on a des penchants vers l'art, quand on est jeune et sensible aux frétillements de la conscience. Discours flamboyants et vides.

Au milieu il y a les discours qui « se tiennent », qui « essayent de rompre avec les idées reçues », qui « sont porteurs de sens » ; ou encore ceux qui « nous amusent », « nous renseignent », « nous parlent » ; ou bien ceux qui sont tout simplement « intelligents ». Discours sur mesure et vides.

Enfin, il y a le discours sans discours[9], celui que la vanité ne grise. Le discours avivé par les détails et toujours prêt à se transformer en action et à mourir. Celui qui glisse entre les barbelés des professions et, avant-garde subtile, donne un sens à l'espace où se placera le corps. Mais,

8 Cette opposition mériterait quelques centaines de pages d'une plume plus studieuse que la mienne.
9 Est-ce l'équivalent du « discours sans paroles » qui est le discours préféré par Lacan ? J'en doute.

heureusement, une fine poussière est soulevée qui se dépose dans les endroits les plus sensibles et qui raie nos paroles. Cela nous permet de passer notre temps à rayer et fourbir.

« Quel type de discours fais-tu ?

« Je ne sais pas. Il n'empêche que tout ce dire, quelle que soit l'intention, le travail et la capacité du locuteur, sera broyé par la machine à donner du sens de celui qui écoute. Les humains, points de vie — fils du hasard — ne peuvent qu'imposer ordre et règles là où leur père règne. »

Kairós

« Si tu veux être branchée, c'est l'année de *Kairós* », me dit-il quand je lui demande de me conseiller un livre de philosophie. *Kairós* ? Il semble que l'année passée ait été l'année de *Sacer* et 2000 celle de *Proaíresis, «* ce qui est certain, ajoute-t-il, c'est qu'on est dans le siècle de l'*Ethos ».* Je n'ose pas lui demander si *kairós* est un auteur ou un concept. Et j'ai bien fait : il suffisait de penser que ni *sacer* ni *ethos* ne sont des auteurs pour induire que *kairós* est un concept philosophique, mais je ne suis pas la reine de l'induction, comme m'a déjà dit Ève. (En ce qui concerne l'imprononçable *proaíresis,* quand je suis arrivée à la maison, je me suis jetée sur le volume 2 des *Notions philosophiques*10 pour découvrir que : « *Le premier usage de ce terme se trouve chez Aristote, qui le définit comme un désir, guidé par la délibération, des choses qui sont en notre pouvoir*. ». Je comprends pourquoi je ne me suis pas aperçue que le 2 000 était l'année de la *proaíresis* : cette histoire de « désir » et de « choses en notre pouvoir » je ne l'aime pas et je ne la comprends ou, plutôt, je ne la comprends pas et je ne l'aime pas…peu importe. Personnellement, je désire toujours ce qui n'est pas en mon pouvoir. Mais, ça doit être la différence entre les hommes et les femmes ou, pour ne pas être trop catégorique, entre les hommes sages et les femmes non-sages. L'année du *Kairós ?* c'est-à-dire de l'instant propice, de l'occasion. Ça, j'aime. Je sens que cette année c'est mon année. Vive le *Kairós* ! C'est année, c'est aussi l'année du cheval pour les Chinois. Ce sera donc l'instant propice du cheval !

P.S. Une question déclenchée par le tableau de Hans Baldung Grien représentant une femme à cheval sur un Aristote à quatre pattes : « pourquoi les mecs doivent toujours mettre cent couches d'abstraction entre eux et le monde. Je n'ai pas de réponses ou, mieux, celle que j'ai me créerait des problèmes inutiles avec mon petit Aristote à moi. »

Dès

Dès qu'une chose existe, elle a le droit d'exister.
Dès qu'une chose existe, on doit l'accepter.
Dès qu'une chose existe, on devrait se taire, car
dès qu'on en parle elle existe au-delà de son existence et

10 Notions philosophiques, dans *Encyclopédie philosophique universelle*, PUF 1990.

la vraie chose se noie dans les mots.

Impressions bergsoniennes

Il faudrait remercier les académiciens de Stockholm pour avoir donné à Bergson l'occasion de publier *Le possible et le réel*11, un court texte sur *la création continue d'imprévisible nouveauté* que la « scientifisation » des perceptions tue dans l'œuf. Un sociologue, dans une rencontre entre collègues, ne dira jamais ce que Bergson écrit sur les personnes assises autour d'une table : « (…) *bien qu'elles disent ce que je pensais : l'ensemble me donne une impression unique et neuve* ; » ou, s'il le disait, il irait ensuite au-delà de la première impression — derrière, vers le fond — pour chercher ce qui dure, ce qui est commun, ce qui est là depuis la nuit des temps, comme un petit Platon de banlieue. Et s'il ne trouve rien qui dure, il trouverait que « ce qui dure, c'est que rien ne dure » et ses impressions mouvantes seraient tuées sur un échafaud de paroles. Il ajouterait sans doute, avec un mélange de coquetterie et de mépris, que, pour ce qui est voué à faner, il faut laisser la parole aux poètes ; qu'il ne peut pas se permettre, quand il travaille, de s'arrêter à ses impressions ; que, pour ses impressions, il a son journal intime où les poèmes ne manquent pas.

Aller chercher Bergson pour faire ma tirade habituelle contre les sciences humaines n'est pas tellement intéressant, je le sais, mais quand je lis des articles comme celui de Bergson je sens qu'on pourrait faire de « belles » sciences humaines si les humains qui les font avaient moins de prétentions scientifiques.

Mais retournons à Bergson qui, en partant des impressions toujours empreintes de nouveauté, va s'interroger sur le temps.

— Quelle nouveauté ! Bergson et le temps !

— Et alors ?

« *Que peut-il bien faire* [le temps] ? *Le simple bon sens répondrait : le temps est ce qui empêche que tout soit donné tout d'un coup. Il retarde, ou plutôt il est retardement. Il doit donc être élaboration. Ne serait-il donc véhicule de création et de choix ? L'existence du temps ne prouverait-elle pas qu'il y a de l'indétermination dans les choses ? Le temps ne serait-il pas cette indétermination même ?* »

Laissons les pinailleurs se demander « pourquoi ce " donc " ? » Laissons-les dire que ce n'est pas parce que le temps est « retardement », qu'il doit être « élaboration ». Que les pisse-vinaigre disent que c'est de la littérature ! Qu'ils ajoutent même « de la mauvaise littérature de philosophe » ! Les mots des pisse-vinaigre revêtent pour nous le même intérêt que les œuvres de maître Eckart pour les cantharides12.

---

11 Henri Bergson, « Le possible et le réel », *La pensée et le mouvant*, PUF 1962. Toutes les citations de Bergson sont tirées de ce livre.

12 Je fais allusion à l'« insecte coléoptère (Méloïdés) de couleur vert doré et brillant, appelé aussi mouche d'Espagne ou de Milan » et non à la « femme qui se plaît à susciter le désir sensuel, " allumeuse "». Une

« *Notre faculté normale de connaître est donc essentiellement une puissance d'extraire ce qu'il y a de stabilité et de régularité dans le flux du réel*. »
On ne peut rien faire d'autre, quand on connaît. L'intelligence, la grande ordonnatrice du réel, creuse pour chercher les liens et elle en trouvera toujours. Toujours, dans la réserve inépuisable du langage.
Trouver les liens, c'est lier avec des chaînes de mots : c'est emprisonner — même quand on libère.
Trouver les liens, c'est figer même quand les mots viennent de la nuit de l'âme.
Trouver les mots, c'est tranquilliser.
Notre faculté « normale » de connaître tue la nouveauté dans l'œuf. Mais n'est-ce pas réduire les hommes à des cerveaux vides que de les réduire à la connaissance ?
Si la connaissance est création de liens et si les liens lient, la connaissance ne fait qu'adouber le réel pour la fête de la technique — et cela indépendamment des intentions des connaisseurs.

Connaître, c'est contrôler.
Connaître, c'est tuer la nouveauté.
Connaître, c'est regarder derrière soi et penser regarder devant soi.

« *Artisans de notre vie (…) nous travaillons continuellement à pétrir (…) une figure unique, neuve, originale, imprévisible (…). Nous n'avons pas à approfondir* [ce travail] *; il n'est même pas nécessaire que nous en ayons pleine conscience, pas plus que l'artiste n'a besoin d'analyser son pouvoir créateur*. »
Au premier niveau. Mais, sans premier niveau, le deuxième s'écroule ou il est illusion et il faut alors un travail acharné pour nous faire accroire qu'il existe. Un travail sans originalité, dans la chaîne de montage universitaire.

Et que faire de La question de la métaphysique13 ? De cette question qui l'intelligence des philosophes ébranle.
« *Mais analyser cette phrase « il pourrait ne rien y avoir ». Vous verrez que vous avez affaire à des mots, nullement à des idées, et que rien n'a ici aucune signification. Rien est un terme du langage usuel qui ne peut avoir de sens que si on reste sur le terrain propre à l'homme, de l'action et de la fabrication. Rien ne désigne l'absence de ce que nous cherchons, de ce que nous désirons, de ce que nous attendons*. »
Bergson arrive à des conclusions semblables à celles des positivistes du plus pur aloi ; mais le

allumeuse pourrait très bien lire maître Eckart, si elle voulait courir le risque de devenir comme la femme de Brassens lisant Claudel.
13 Pourquoi y a-t-il quelque chose et pas plutôt rien ?

parcours et le mouvement sont tout autres.
Et le mouvement, c'est le tout.
Et « Rien » n'est pas rien.
Le « Rien » des philosophes est un mot mort-sectionné dans la morgue que l'intelligence bâtit pour les concepts que la technique ne sut pas réifier.
Le « Rien » des philosophes comme l'« individu » des sociologues devrait changer de nom.

« *Au fond des doctrines qui méconnaissent la nouveauté radicale de chaque mouvement de l'évolution (…) il y a l'idée que le possible est moins que le réel, et que, pour cette raison, la possibilité des choses précède leur existence (…) Mais c'est l'inverse qui est la réalité. (…) Le possible n'est que le réel avec, en plus, un acte de l'esprit qui en rejette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit.* »
Est-il vrai ? Je ne sais pas. Je ne le sais parce que je ne sais ce qu'est le vrai. Ce que je sais c'est… c'est que… c'est que cela donne de l'espoir. Que notre inertie intellectuelle en reçoit un sacré coup.
Si on me demandait qui est le plus grand révolutionnaire du XXe siècle et que je répondais en donnant à « révolutionnaire » la signification que je lui donnais dans ma jeunesse (tout ce qui améliore les conditions de vie de la vie) je ne répondrais pas Lénine, ni Joyce, ni le Che, ni Sartre, ni Artaud ni les ouvriers massacrés par l'Armée rouge, ni Mussolini, ni Bécaud.
Je répondrais Bergson.
« *Le possible est le mirage du présent dans le passé ; et comme nous savons que l'avenir finira par être du présent, comme l'effet de mirage continue sans relâche à se produire, nous nous disons que dans notre présent actuel, qui sera le passé de demain, l'image de demain est déjà contenue (…) Là est précisément l'illusion.* »
Je réitère Bergson.
Et pour ceux qui en doutent encore :
« *Remettons le possible à sa place : l'évolution devient toute autre chose que la réalisation d'un programme ; les portes de l'avenir s'ouvrent toutes grandes ; un champ illimité s'ouvre à la liberté.* »
Vous en doutez encore ? Alors, nous sommes d'une autre race.
Améliorer les conditions de vie de la vie ne vous intéresse pas ? Nous sommes d'une autre race.
Et que vivent les races !

Couple impossible

Il y a des couples manqués comme Gide et Proust, fictifs comme Sartre et De Beauvoir, des couplets comme les frères Goncourt, des couples mythiques comme Joyce et Becket, infernaux comme Barak et Arafat, ennuyeux comme Jésus et Gandhi, heureux comme Jane Mansfield et le Marsupilami, des couples impossibles comme Nietzsche et Freud. Derrida, appelle *couple étrange*

celui formé par Nietzsche et Freud, ce couple que trop de voyeurs nous assurent avoir vu ensemble. Même Foucault se laisse prendre au piège de la facilité pendant quelques lignes et met Nietzsche et Freud, ensemble, du « bon côté », comme souligne ironiquement Derrida. Seulement quelques lignes, quelques pas ; après Nietzsche reste avec Holderlin, Nerval et Artaud, « les bons » tandis que Freud se promène bras dessus bras dessous avec Pinel.

Derrida prononça la troisième conférence de *Résistances* en novembre 1991, à l'occasion du trentième anniversaire de *Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault. La conférence la plus chargée émotionnellement et intellectuellement des trois, où la critique philosophique et le dialogue entre pairs ne s'enlisent jamais dans l'anecdote et l'ironie facile. Pas seulement entre pairs. Entre amis. Même s'il dit que non, Derrida continue à régler ses comptes avec Foucault, sans hargne, sans agressivité, avec classe : comme on règle des comptes avec un vieil ami dont l'amitié s'est « obscurcie » sans que « l'admiration soit altérée ». Et c'est Freud le pivot autour duquel tourne la conférence. Un Freud que, au dire de Derrida, Foucault déplace d'un côté à l'autre d'une ligne de partage qui, tout en étant assez floue, partage les bons des mauvais. Le « bon génie » de Freud — celui qui met au centre la parole et s'oppose aux réductionnismes biologique et évolutionniste ; et le « mauvais génie », celui qui a continué à mettre au centre la pensée médicale, celui qui a transféré les murs de l'asile dans le rapport psychanalytique. Derrida ne limite pas l'analyse de l'institution psychanalytique au mouvement pour et contre Freud (plutôt plus *contre* que *pour*) seulement à l'*Histoire*…, il considère aussi L*es mots et les choses* et l'autre histoire, celle de la sexualité où Freud est mis complètement K.O. : « [Freud a] *relancé avec une efficacité admirable, digne des plus grands spirituels et directeurs de l'époque classique, l'injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe et à le mettre en discours*. » Ce que Derrida reproche à Foucault, c'est de ne pas être allé au-delà : là où gît l'*Au-delà du principe de plaisir*. Là où il aurait pu trouver une critique de la maîtrise et du pouvoir presque foucaultiens : une « dualité pulsionnelle sans principes ». La dualité entre principe de plaisir et pulsion de mort « *n'est-ce pas ce que Freud a tenté d'opposer à tous les monismes en parlant d'une dualité pulsionnelle et d'une pulsion de mort, d'une pulsion de mort qui n'était sans doute pas étrangère à la pulsion de maîtrise ?* (…) *J'essaye d'imaginer encore la réponse de Foucault. Je n'y arrive pas. J'aurais tant aimé qu'il s'en charge lui-même.* » De manière « derridienne », de travers, il dit qu'il n'y arrive pas et puis il y arrive : « *Mais en ce lieu où personne ne put répondre pour lui, désormais, dans le silence absolu* (…) *je me risque à parier que, dans une phrase que je ne ferai pas à sa place, il aurait associé mais aussi dissocié, il aurait renvoyé dos-à-dos la maîtrise et la mort, c'est-à-dire le même, la mort comme le maître.* »

Après cette conférence, impossible de ne pas plonger dans Foucault en pensant au couple qu'il

forme avec Derrida

Sans détours

Voilà un exemple de début de livre que j'aime : « *Aucune objectivité dans cette histoire. Je suis juif et je déteste Martin Heidegger.* » (Max Dorra, *Heidegger, Primo Levi et le séquoia*, Gallimard, 2001). Je ne suis pas juif, j'aime Heidegger, Levi et les épicéas et j'ai hâte de lire ce livre.

Ordre

Aujourd'hui j'ai mis de l'ordre dans mon bureau. J'ai rangé des dizaines de livres en attente de lecture depuis des mois, certains depuis des années, comme *L'art de se taire* d'Abbé Dinouart, qui étais placé sur le numéro 606 de *Les Temps Modernes* (novembre/décembre 1999). Pourquoi ce numéro d'une revue que je ne lis pratiquement jamais parmi les « à lire » ? Je ne vois d'autre explication que l'article de Shoshana Felman *Silence de Walter Benjamin*. C'est sans doute pour ça, vu que la revue cachait *De la conversation* de Zeldin Theodor.

Un article de seulement 46 pages, allons-y en attendant de manger les boulettes juives.

Le début n'est pas fort excitant, on dirait l'exercice d'un étudiant de maîtrise voulant montrer à son prof qu'il maîtrise la matière et qu'il est capable de donner une contribution originale. Le milieu est irritant et le final décevant.

À page sept je m'entends dire « Non, pas encore des commentaires à l'histoire du retour muets des soldats de la Première Guerre mondiale ! » J'ai déjà lu ce genre de considération sur l'essai *Le narrateur*, dans un livre de Giorgio Agamben. Si je ne me rappelle pas mal j'avais commenté assez durement le commentaire d'Agamben.

La longue note à page 8 sur « narration » et « information » est tellement imbuvable et prétentieuse que je me réserve le droit de la commenter longuement quand je serai moins irrité (le commentaire n'est pas tellement adressé à cette pauvre femme qui se noie dans la banalité, mais à tous ceux — et dieu seul sait qu'ils ne sont pas rares — qui ont dit, disent ou diront ces mêmes fadaises).

Il n'y a certainement rien d'étonnant à trouver des contradictions entre des affirmations d'un auteur surtout si on les décontextualise. Qui n'a pas eu envie de dire à certains critiques acharnés « mais, lâche-lui les basquettes ». Laisse-le continuer et tu verras que la contradiction s'absorbe d'elle-même. Mais quand un critique qui se prend pour un déconstructionniste et qui travaille à coup de Paul de Man vous présente, une à côté de l'autre, deux citations en contradiction évidente pour vous dire qu'elles signifient la même chose, vous auriez envie de fermer le livre… mais vous ne le fermez pas, surtout si vous n'êtes pas très en forme et vous avez envie de vous défouler. Voilà les deux citations, la première de Paul de Man et la seconde de Benjamin, que Shoshana Felman met côte à

côte : « *Il est en toute tristesse le plus profond penchant à la mutité et qui est infiniment plus qu'une impuissance ou un déplaisir à communiquer* » et « *C'est parce qu'elle est muette que la nature est triste* ». Pour aller dans le sens de P. de Man, Benjamin aurait dû écrire « C'est parce qu'elle est triste que la nature est muette ». Pour aller dans le sens de Benjamin, Paul de Man aurait dû écrire : « il est en toute mutité le plus profond penchant à la tristesse ». C'est emploi irréfléchi des citations qui ne s'élève ni au collage, ni à la narration, ni à l'information est une mise à nu de la critique littéraire à l'état pur : un épanchement impuissant, simple babillage.

Je continuai en lisant les idioties sur *L'Idiot*.

Quand j'arrivai à « *dans la mort nous advenons à nous même* (…) *et l'heure de la mort nous appartient* » ce qui ne devait pas arriver arriva. J'essayai de me rebeller. Impossible. Une vision m'écrasait. Impossible de me libérer. J'ai honte… mais, la voilà : je vis Heidegger, je vis le nazisme et Benjamin je vis avec eux. Recouverts du même drap de désespoir et de peur. Avec eux. Ensemble. Même amour de la mort. C'est cela que je vis. Mais sans doute que c'est moins terrible que je ne le ressens. Il suffit de réussir à penser que la tragédie de la vie individuelle se joue sur le bateau sans timonier de l'histoire.

Les Grecs et nous

On se connaît depuis bientôt vingt ans et je crois que je ne t'ai jamais écrit. Les lettres ont toujours été très lourdes pour moi, il m'a toujours semblé qu'elles ont quelque chose d'impudique. C'est pour cela que j'aime les lettres ouvertes. Celles que le vent balaie. Voici une lettre ouverte, rédigée après ton entrevue parue dans le journal de l'Université du Québec à Montréal. Ouverte, c'est un bien grand mot : il y aura deux ou trois lecteurs en plus, mais c'est seulement après le deux qu'il y a ouverture, n'est-ce pas ? Tu peux très bien imaginer que si j'ai décidé d'écrire « ouvertement », c'est parce que nous aurons peut-être un échange qui peut intéresser plus que nous deux.

Il y a trois affirmations avec lesquelles je ne suis pas d'accord. Plus encore. Je suis en désaccord complet.

Voilà la première des trois.

« *Pour les Grecs la science n'est pas un outil de maîtrise du monde mais une découverte de sa beauté. Nous ne sommes absolument pas là-dedans.* » Indépendamment de ce qui se passe dans notre société, est-ce vrai ce que tu dis des Grecs ? Oui, je crois qu'on pourrait le dire, mais… ça dépend de quels Grecs. En te connaissant je suis sûr que tu mets parmi ces Grecs un certain Platon. Mais, même sans te connaître, il serait difficile de ne pas voir dans ton affirmation une touche « platonicienne ». Tu me diras : « Qui n'est pas platonicien ? » ou « Platonicien ? Terme usé. Inutile. » Je le sais, et tu sais que je ne suis pas le roi de la nuance et que je crois que les assertions apodictiques ont ceci d'intéressant : elles peuvent engendrer une vraie ambiguïté, car elles forcent celui qui écoute (s'il

écoute) à jouer sur la réverbération du trop plein.
Mais je suis en train de perdre mes fils.
Donc, à l'époque des Grecs, il y avait des Grecs, comme Platon qui… Ce que je prétends, c'est qu'à notre époque il y a des contemporains qui, comme à l'époque des Grecs… Ce qui me semble évident, c'est que le nombre des « Platons » de notre époque est tellement grand ! Faut-il dire que nous (les Occidentaux) sommes tous une peu beaucoup platoniciens ? La majorité des individus, indépendamment de leur profession (j'insiste : « indépendamment »), sont à la recherche du beau et non de la « maîtrise » (parfois ils transitent par la recherche du maître ou du temps, il est vrai, mais ce n'est qu'une balade, plus ou moins longue, plus ou moins agréable. Ce qui est intéressant, c'est que le détour leur permet de raconter et de se raconter des histoires). Et, je crois, que ce sont surtout les hommes de science et — même si cela peut te sembler absurde — les « techniciens » et les ingénieurs, qui sont à la recherche du beau et qui n'ont rien à glander de la maîtrise. Quand tu travailles autour d'un théorème, quand tu écris un programme, même quand tu fais le plan marketing de ton entreprise, la maîtrise passe souvent bien après la recherche du beau. Ce n'est pas parce que la recherche du « beau » de l'individu est employée socialement pour « maîtriser » que l'individu tombe dans l'efficacité technico-économique — comme trop de réactionnaires nous le disent. Même à l'époque de Platon, il y avait ceux qui « exploitaient » sa « recherche » pour « maîtriser ». Je ne dis pas qu'il n'y a aucune différence, mais les différences sont amplifiées parce que ceux qui réfléchissent sur les « fondements » de notre agir, à la différence de Platon, n'ont plus de contacts avec ceux qui travaille : ceux qui, selon « eux », sont dans la « maîtrise ». C'est pour cela que je suis assez critique de certaines positions de notre ami F. et de ses élèves : ils ont un regard de sociologues sur notre société et un regard de philosophes sur la Grèce ancienne (je simplifie je le sais, mais une lettre c'est une lettre, surtout quand elle est ouverte !) Je dirais même, si cela n'avait pas l'air d'une provocation, que Platon est celui qui a le plus contribué à cette maîtrise (sans doute plus que la bonne âme d'Aristote et au moins autant que celui qui naquit entre l'âne et le bœuf).
Découvrir la beauté du monde. Et le bien. Et le vrai.
C'est ce que presque tous les individus font quotidiennement. Mais alors pourquoi a-t-on l'impression que seule la maîtrise compte ? Je ne le sais pas. Il faudrait que des gens comme toi creusent cet aspect pour s'opposer à la « masse des penseurs », qui se transforment toujours plus en « laudatores temporis acti ». Mais peut-être que le propre de la pensée, c'est de regarder en arrière pour mettre de l'ordre dans le sens créé par ceux qui agissaient.

Deuxième affirmation. « *Quand on raconte ce n'est pas tant faire un récit que réfléchir à ce qui nous arrive. La vraie vie, dit Proust, c'est la littérature. Que faut-il entendre par là ? Que la vie authentique*

est celle qui a été passée au prisme de la réflexion et reconstruite par elle. En d'autres mots, qu'est-ce qu'une vie qui arrive à son terme sans jamais avoir été réfléchie ? » Je ne suis pas convaincu qu'on raconte pour réfléchir, mais cela n'a pas tellement d'importance (personnellement je préfère penser qu'on réfléchit pour raconter, ça fait plus bon enfant). Je ne suis pas d'accord non plus avec Proust (et toi) sur la littérature (mais ici le terme désaccord est un peu trop fort, peut-on parler de désaccord à propos de deux amis dont l'un préfère le gruyère et l'autre le gorgonzola ?) : personnellement, je pencherais plutôt vers Faulkner qui disait qu'il écrivait parce qu'il ne savait faire rien d'autre. Mon vrai désaccord est à propos de la vie authentique. J'imagine que par « authentique » tu entends AUTHENTIQUE, dans le sens heideggérien (*Eigentlichkeit)*, sens qui, si je comprends bien, est ce qui est le « propre » d'une existence « mienne » et donc d'un être pour la mort14. Je ne suis pas sûr que la catégorie de l'authentique et donc du non authentique soit d'une quelconque utilité pour la réflexion et pour la vie (elles sont, bien sûr, très utiles pour raconter, pour se raconter, comme Heidegger savait si bien le faire. En passant : si je suis convaincu que Proust est un philosophe au sens classique du terme et je commence à penser que Heidegger, par contre, est un nouvelliste — au sens classique, son grand roman sur le temps n'étant qu'un accident de parcours).

J'ai encore perdu le fil.

Ah, oui. Si tu entends authentique en termes moins philosophiques, alors je crois que le contraire a beaucoup plus de chances d'être un peu moins faux. Imagine quelqu'un qui affirme qu'une vie authentique est celle qui arrive à son terme sans jamais « avoir été réfléchie ». Celle de l'individu qui meurt après avoir ajouté au monde des actions et des paroles « irréfléchies » mais qui a permis à d'autres (pas moins, mais pas plus authentiques) de réfléchir sur leur vie en partant de la vie irréfléchie d'autrui. Serait-il très loin du vrai et du beau ?

Passons à la troisième réflexion, celle qui a l'air moins philosophique mais qui est pour moi la plus importante. Celle qui me touche le plus. Celle qui me fait mal, parce que… parce que je l'ai tellement caressée, aimée, que ses souvenirs me font flirter avec le désespoir15. « *Nous sommes peut-être arrivés à un point où ces grands récits ne sont plus possibles, de ce qu'il n'y a plus rien d'autre à transmettre que cette incessante amplification économique, scientifique et technique chargée d'assurer notre salut…* ». Je crois que quoiqu'en disent bien des post-modernes, il y a encore des grands récits (ce n'est pas parce que la mode est aux autobiographies plus ou moins explicites qu'il n'y a pas de

14 Je joue l'érudit mais, comme tu sais très bien, je ne connais pas la langue de la philosophie. Je le cite pour m'assurer que j'ai bien compris ce que tu entends par authentique. J'aurais pu dire tout simplement « vrai », mais cela m'aurait projeté dans le cercle vicieux du beau (le seul cercle vicieux que je connaisse).

15 Si j'étais moins hypocrite, je te dirais aussi que je n'ai pas perdu l'espoir d'écrire un récit comme celui, pourquoi pas ? du Florentin.

récits hors mode). La liste des récits après Proust est tellement longue… Même si Proust est né seulement onze ans avant Joyce, ils ont au moins un siècle de décalage (ce qui en soi n'est pas important, mais qui le devient si on met des lunettes historiques). Mais, Joyce est loin — au moins par rapport au temps du calendrier. Plus proche de nous (ce qui empêche de voir clair par excès de lumière, mais on peut quand même risquer des projections), que dis-tu de Pynchon, Ginsberg, Gadda, Foucault, Spielberg, Godard ? N'ont-ils pas écrit des grands récits, des récits qui nous mettent face à face avec la mort des autres et, parfois, dos à dos avec notre vie ? Et ce jeune de 19 ans new-yorkais qui, en partant d'un fait divers comme les événements du 11 septembre, a commencé à bâtir un récit qu'un critique en 3430 jugera comme « l'œuvre qui, tout étant profondément ancrée dans la post-modernité, contenait déjà tous les éléments de ce qui sera le propre du troisième millénaire : … »

Ciao

Per aspera ad astra

P.S.

Comme tu vois, je prêche *pro domo mea*. Comme d'habitude. Comme tous ceux qui cherchent une maison où s'abriter du déchaînement du langage.

La force des choses

La force des choses est si forte que les hommes y laissent, un jour ou l'autre, leur peu. Les choses sont encore plus fortes quand, sagement, on pense qu'elles ne se plient pas et quand, toujours sagement, on emploie leur force comme un gourdin pour menacer ceux qui n'en ont rien à branler de la force des choses et qui, avec les ciseaux de la folie, sculptent, dans les choses, les chemins de l'espoir. Les sages n'ont jamais changé le monde car ils ne l'ont jamais pensé.

Fleurs artificielles

Les idées sont des fleurs qui ne fanent pas. Des fleurs artificielles. Des fleurs en plastique dont le monde ne peut plus se défaire. Immarcescibles.

Nancy

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai pris en grippe. Il y en a d'autres aussi vides et sans épaisseur culturelle. Il n'est pas le seul philosophe qui jongle avec des concepts qui sortent flambant neufs de l'usine-université. Il y en a d'autres qui se croient intelligents parce qu'ils ont les mots qu'il ne faut pas. Je les ignore. Lui, non. Je l'ai pris en grippe, comme Virilio. Comme ça. Sans doute parce que je ne suis pas toujours assez paternaliste pour excuser la bêtise des hommes qui ont eu la chance de ne pas travailler. Qu'on a payés pour penser. On discutait de psychanalyse et il a dit : « Nancy a écrit

un des livres les plus importants du siècle ». Et « il », ce n'est pas n'importe qui. Il est un philosophe que je respecte énormément et que j'ai toujours vu à des années de lumière des courtisans de Nancy. Et il n'est pas le seul à dire du bien de Nancy. Derrida aussi : « Il est quelqu'un qui pense et qui écrit aujourd'hui comme pas un ». Ça fait penser. Peut-être me trompai-je. Sans doute ils se trompent.

Pas des pommes

Les idées ne sont pas des pommes, quoiqu'en dise la Genèse. Celles que vous croyiez pourries reviennent verdaudes sur les voliges de la télé. Il y en a des mûres qui attendent des siècles avant de lâcher leur branche et d'autres qui grossissent sous terre, comme les patates. Elles sont féminines. Cycliques. Souvent noires le jour et resplendissantes la nuit. Fertiles par moments, excitées toujours.

1905

Quand je disais à mes élèves que la révolution entamée par Einstein en 1905 avait bouleversé la vision de la nature en reliant l'espace et le temps dans une entité à quatre dimensions, j'avais l'impression d'être atteint par un trouble dissociatif de la personnalité. D'une part le prof qui, comme tous les hommes cultivés, croit « au bouleversement », de l'autre le paysan qui croit qu'il n'y a pas eu de vrai bouleversement — pour les paysans des Alpes le temps et l'espace étaient tellement liés qu'on employait souvent les heures pour mesurer les distances et le nombre de pas pour mesurer le temps. Einstein a fait un simple retour au sens commun des gens communs même si les épistémologues ont raison de crier à la révolution, car le sens commun dont ils parlent est celui des hommes de sciences qui, dans leur travail, se reposent souvent sur une conceptualisation efficace, communicable et très éloignée de celle de la vie de tous les jours, ce qui a comme effet de pervertir une partie de leur sens commun.

L'espace et le temps se séparèrent dans la tête des savants à partir des débuts de la science moderne. Ils furent séparés conceptuellement par Galilée pour être ensuite liés sous forme d'équations mathématiques. Une séparation qui a eu un très grand succès, car elle permet de prévoir des phénomènes naturels (comme avant), de construire des machines (mieux qu'avant) et de faire communiquer d'une manière assez objective les hommes de science. Faux comme tous les concepts clairs et distincts, l'espace et le temps furent intronisés par Kant et devinrent les piliers de toute pensée qui savait reconnaître la force de la science. Comme tous les concepts clairs et distincts, ils sont nécessaires pour déblayer le terrain pour l'automatisation qui est aux aguets depuis l'invention du levier.

On dit qu'Einstein comprit que l'espace et le temps étaient moins distincts que ce que la physique classique disait quand il essaya de clarifier le concept de simultanéité. Pour éclaircir un concept simple comme celui d'événements simultanés il fut obligé de complexifier les liens entre l'espace et

le temps et rejoindre ainsi la vision des paysans (qui, jusqu'à pas si longtemps étaient la grande majorité des gens communs).

Et si Einstein avait commencé à douter des concepts classiques d'espace et de temps en partant de sa vie quotidienne, par exemple les effets pervers de l'espace-temps sur sa vie de couple ? Et la vie quotidienne (d'Einstein ou de ma tante Julie), par association libre, me renvoie à l'autre personnage illustre qui du temps et de l'espace comme concepts séparés ne pouvait que se méfier. Je me réfère bien sûr à Freud dont l'inconscient, depuis au moins 1905, sans se soucier des diktats de la science et de la logique, spatialise le temps et temporalise l'espace.

Idées nues

Les idées sont des substituts pour la matière momentanément absente que les mots matérialisent. Elles sont là dès que les choses n'occupent pas toutes nos facultés. Elles se préparent. Elles s'habillent, se voilent, se harnachent, se fagotent… trop pudiques pour sortir toutes nues, à moins que le déchainement d'une passion ne les expulse.

Dîner mathématique

Grande tablée de « scientifiques ». On mange, on boit et on rit à des blagues pas toujours très drôles. Le but de la rencontre est de parler des rapports entre la science « dure » et les sciences humaines. On fait ça en l'honneur de Alan Sokal que l'on vient d'interviewer.

Alan Sokal est un physicien américain qui a eu un énorme succès parmi les intellectuels anti-intellectuels avec un livre qui ne ménageait pas certains gourous de l'intelligentsia parisienne16. Tout au long du souper il avance, sûr de lui, et frappe du revers de ses mots ce qui n'est pas clair. Ce qu'il dit à propos des bévues sur la science de Julia Kristeva, de Jacques Lacan ou de Gilles Deleuze est inattaquable.

La fascination d'un éreintement qui ne laisse pas de place au doute fait déborder la conversation. Au début seules quelques gouttes ; après le deuxième verre, c'est une avalasse qui emporte toutes les phrases que l'ambiguïté du langage fait vivre. Tout ce qui n'est pas formule.

Là, je ne suis plus. Je me pose en défenseur de ce Heidegger que l'on vient de réduire à un tas — à un très petit tas — de rien.

« Prenons une phrase comme *Le langage est la maison de l'être*. Êtes-vous vraiment convaincu qu'elle ne signifie rien ?

— Rien. À moins de la considérer de la poésie.

— Ça dépend de ce que vous entendez par poésie.

16 Sokal Alan, Bricmont Jean, *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob 1997.

— Tout ce qui exprime quelque chose de subjectif et qui peut être interprété de milles manières différentes. Ce qui parle aux sentiments et non à la raison.

— Alors cette phrase de Heidegger n'est pas de la poésie. Elle parle à la raison. »

Je donne une interprétation : la mienne, qui est plus que mienne. Il me répond qu'après cette interprétation le sens lui semble clair mais que la clarté est dans l'explication et non dans la phrase en elle-même.

On passe à des blagues sur les Belges.

Ils partent très tôt, ce qui n'est jamais le cas avec les non-scientifiques.

Je pense à haute voix, en lavant la vaisselle.

Question de contexte, que je me dis. « Le langage est la maison de l'être » vit dans l'histoire de la philosophie. Sans connaître cette histoire on ne peut pas comprendre. Comme pour démontrer un théorème17 il faut connaître les travaux précédents et travailler, travailler et encore travailler… avec une bonne dose d'humilité. Deleuze & Co. aussi font partie de l'histoire. C'est un fait. Malheureusement, ce n'est pas tellement le fait qu'ils n'ont rien compris à la science et qu'ils créent des écrans de mots qui est irritant, mais le fait qu'ils décontextualisent les mots en faisant comme si les mots étaient des pièces d'un *Lego* monstrueux.

Armes

Je préfère que les armes de la rhétorique décident du vrai et du faux plutôt que les armes de la politique décident du juste et de l'injuste.

Les âmes et la peau

Logée dans la glande pinéale, à contre cœur, l'âme nietzschéenne : « Les gagnants ont toujours raison. » Triste, dans un coin du côlon, l'âme chrétienne : « Les gagnants ont toujours tort. ». La peau, intéressée : « Pas de raison, seul le contact. »

Titanic

Je n'ai pas assisté à la conférence18 et j'ai seulement lu les longs extraits publiés dans *Le Devoir*. Je m'étais juré de ne pas en parler car cela fait partie de ce genre de textes qui m'irritent et qui, quand je scribouille, me donnent le fer-chaud. Malheureusement, un étudiant m'a demandé d'en parler.

Si l'auteur n'était pas ami d'une amie, j'aurais réagi de manière cavalière. Je lui aurais dit qu'on en a marre des vieux schnocks qui invitent à ralentir parce que leurs jambes tremblotent ; de mecs qui nous assènent le sens de la transcendance et la transcendance du sens pour endormir l'esprit ; de

17 Ou pour écrire bien, comme disait Flaubert.

18 Conférence de Jacques Grand'Maison, prononcée à l'Université Mc Gill, le 13 mars 2002.

qui appellent nihilisme ce qui leur glisse entre les mains ; des pâles figures qui craignent l'éphémère parce que leur vie s'éteint ; de ceux qui couaquent par peur de la nouveauté… Je ne serai pas cavalier. Je serai bijoutier et j'étudierai quelques-unes de ses perles.

Commençons : « *Depuis deux siècles, les idéologies dominantes ont été surtout inspirées par une lecture matérialiste de l'histoire et des enjeux contemporains. N'y a-t-il pas place aussi pour une autre lecture qui relève de nos profondeurs morales et spirituelles ? Même l'histoire de la philosophie* […] ». Si c'est à l'enfourner qu'on fait les pains cornus, on ne court pas risque de se faire encorner ! Pas besoin de posséder plus que l'arithmétique élémentaire pour calculer qu'il y a deux siècles on était en 1802. Et, en 1802, Kant avait encore deux ans devant lui avant de rendre son livret, Marx devait attendre 16 ans avant de pousser son premier cri, Hegel avait encore à sa disposition 29 ans pour systématiser le monde et Schelling, dans les années quarante, était loin d'avoir perdu le goût du pain. Et que dire de l'idéologie chrétienne qui, au moins jusqu'à la moitié du XXe siècle, a été, chez nous, l'idéologie dominante ? Et ce n'est pas parce que cagots et calotins ont laissé leur place aux groupies des philosophes qu'on s'est libéré de la morale chrétienne. Bref, la première phrase est carrément fausse. Comment a-t-il pu écrire cela ? Puisqu'il est un homme de foi, je ne vois pas d'autre explication qu'un acte de mauvaise foi.
La question qui suit cette mise en situation historique fausse, ou malhonnête, comme vous préférez, est une question véreuse ou de faisan, comme ça vous chante mieux. Depuis quand une « lecture matérialiste » de l'histoire est-elle en contradiction avec nos « profondeurs morales et spirituelles » ? Qu'est-ce que c'est que ce simplisme à la Ginette ? Depuis quand lecture matérialiste de l'histoire veut dire lecture qui n'a pas besoin de s'abreuver aux puits spirituels ou moraux de notre conscience19 ? Bien au contraire, et Marx, pour prendre un exemple que M. Grand'Maison vise sans le dire, est loin de pouvoir être accusé de manque de « profondeur spirituelle ». Vaut-il la peine d'ajouter qu'au cours des deux derniers siècles, c'est souvent une lecture matérialiste (c'est-à-dire une lecture qui part des événements qui influencent la vie de tous les jours) qui oblige à trouver dans les profondeurs de la culture et de la conscience les ressorts contre la despiritualisation.
Continuons **: «** *La question que je soumets à votre réflexion a beaucoup à voir avec cette problématique de départ, fût-ce l'enjeu majeur de contrer une certaine logique de mort qui hante la conscience contemporaine.* » Ah, non ! Voilà qu'il arrive avec ses gros sabbats : il veut nous dire que la logique de mort qui hante la conscience contemporaine est causée par le matérialisme qui a appauvri la vie morale et spirituelle. Avant tout, où va-t-il prendre cette histoire de la logique de mort qui habite

19 Malheureusement !

les consciences des hommes contemporains ? En Occident20, jamais il n'y a eu moins de « logique de mort » que dans la période de l'histoire qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale. Éventuellement, c'est parce que la logique de mort est trop absente des consciences contemporaines que la logique de mort est si présente dans l'industrie des armements, en informatique, en électronique, en biologie, etc. Je dirais donc que c'est parce que nos consciences (notre langage, si on veut être des matérialistes qui n'oublient pas le spirituel) sont en dehors de la logique de mort que la violence des armées a moins d'opposition qu'on ne le souhaiterait.

Continuons : « *Notre civilisation, la plus prestigieuse de l'histoire, ne fait pas seulement face à la barbarie des autres, mais à ses propres démesures, de plus en plus incontrôlables*. » Si on peut faire semblant de ne pas voir ce qui se cache derrière « la plus prestigieuse de l'histoire », on ne peut pas se taire devant « la barbarie des autres ». Pourquoi n'a-t-il pas écrit « la démesure des autres » ? Probablement parce que la démesure peut être dangereuse, négative, mais elle reste un simple excès de la mesure : elle reste Occidentale. Tandis que la barbarie… Mais qui sont les barbares ? Pas difficile à deviner, surtout après le 11 septembre. Si les barbares sont ces mecs à barbe qui font atterrir les avions dans les grandes maisons de New York, il y a quelque chose qui cloche dans le raisonnement du chanoine. À moins que… à moins qu'il ne veuille dire que l'idéologie matérialiste (celle de l'Occident) cause la démesure et que l'idéologie religieuse des barbus est à la base de la barbarie. Ce qui implique qu'il vaut mieux être matérialistes en Occident (où il y a l'espoir de se sauver) que religieux en dehors, car il y a une seule spiritualité juste, la chrétienne. Élevons une chapelle à Clairvaux pour notre chanoine national, préparons une nouvelle croisade.
Continuons : « *Nos hauts taux de suicide n'en sont que la pointe de l'iceberg. Un certain courant nihiliste multiforme envahit l'Occident*. » C'est le nihilisme « en soi » qui porte au suicide ou le « nihilisme multiforme » ? Ça doit être le « multiforme », parce que le nihilisme « normal » est là depuis presque deux siècles. Est-ce que c'est un hasard si nihilisme et matérialisme ont à peu près le même âge ? Certainement pas. Ce n'est pas un hasard non plus que, à quelques années près, tout ce mal naît en même temps que la Révolution française. Ah, ces bourgeois ! On était si bien sous l'Ancien Régime : chacun avait sa place, où qu'on naisse c'était bien. Dans une vie on vivait très peu de changements, on continuait à faire ce que nos parents avaient fait, sans se poser trop de questions. Et puis, et puis cette raison au service de l'économie au lieu d'être au service du Créateur, cette destruction des symboles qui avait assuré la stabilité pendant des siècles… À mort les bourgeois ! Vivent les aristos et surtout (surtout !), vive le clergé ! Vive la momification !
Continuons : « *L'effondrement du World Trade Center […] nous rappelle; l'événement historique du*

20 Je me limite à considérer l'Occident car, même s'il ne le dit pas explicitement, son « nous » représente les Occidentaux.

Titanic […] où l'on jouit et s'amuse dans la plus totale inconscience de la finitude humaine […] bref, l'homme qui se fait Dieu. » Inconscience ? Mais, qui s'amusait à bord du Titanic ? Les nihilistes russes ? Les épigones de Nietzsche ? Les petits fils de Baudelaire ? Les cousins de Valéry ? Non. Sans doute ceux qui croyaient encore en Dieu, dans les valeurs suprêmes, dans la morale. Ceux qui avaient repris le flambeau de la morale. Ceux qui défendaient les valeurs contre la montée du nihilisme, ceux qui voulaient la stabilité, car, quand on a le pouvoir et la richesse, on ne veut quand même pas que ça change trop facilement ! On serait vraiment bête. Votre histoire du Titanic ne marche pas, cher ami. Vous vous laissez trop facilement aller à la facilité, vous êtes trop conscient de votre finitude.

Continuons **:** « *Nos idéologies capitalistes, socialistes, néo-nationalistes, ou même contre-culturelles participaient de la même démesure. Adieu l'histoire et ses leçons de finitude.* » Tous dans le même sac excepté qui ? Qui ? Les fascistes ? Depuis quand l'histoire donne-t-elle des leçons ? De quel droit ? Apprendre de celle qui a permis tant de catastrophes ? Jamais. Il faut une mise au pas. Un pas à pas. N'importe quel pas, mais un pas. Au pas. Même le pas de l'oie. Ils étaient contre deux siècles de matérialisme comme tous ceux qui cherchent un sens caché dans les profondeurs de la terre ou de l'histoire. Ils n'étaient pas si catastrophiques que cela les Nazis. Et la démesure contre les Juifs ? Les Juifs… les Juifs… regardez ce qu'ils font… ce qu'ils ont fait… On ne crucifie pas Dieu impunément…

Continuons **:** « N'y a-t-il pas aujourd'hui, une émergence planétaire, une nouvelle conscience qui se dresse pour refuser que les êtres humains soient de simples rouages de la machine économique […] ». Récupération, récupération. Voilà ce qui a pu fasciner « mon » étudiant. Voilà le danger de ces prêcheurs de meurtsure. Une goutte de vérité dans un tonneau de mensonge.

Continuons : « *Bref, une nouvelle conscience qui réaffirme que l'être humain vaut par lui-même et pour lui-même.* » Continuez, continuez, tirez les conséquences de ce que vous dites. Allez-y mais faites attention, vous risquez de ne plus avoir besoin de Dieu. Et si Dieu disparaît, il n'y a plus rien… *nihil*…

Continuons : « *Une question m'habite depuis un bon moment : Est-il encore possible de penser à long terme ?* » Cette manière d'introduire la question montre l'importance qu'elle revêt pour M. Grand'Maison et montre surtout qu'il croit que les réponses permettent de comprendre des phénomènes qui vont au-delà de l'individu Grand'Maison. Analysons-la dans le détail, en commençant par cette « encore possible » : donc, avant, on pensait à long terme et maintenant il n'est pas sûr que ce soit encore possible, ce qui implique qu'il n'y a plus personne qui le fait, autrement on ne se poserait pas la question. Cela veut dire, en toute logique, que M. Grand'Maison non plus ne pense plus à long terme et, à cause de cela, il est hanté par le problème de la durée. On a

quand même l'impression d'une certaine hypocrisie dans la formulation et la question devrait plutôt être : « Pourquoi sommes-nous si peu nombreux à penser à long terme ? » Ce qui signifie : pourquoi sommes-nous si peu nombreux à penser ? Décidément, je fréquente des gens, des livres, des films, de la musique très différents de ceux que M. Grand'Maison fréquente parce que, souvent, j'ai l'impression que les gens ne savent pas penser le court terme. L'éphémère tant décrié de la post-modernité est beaucoup moins éphémère qu'on ne le dit. Le fait qu'on le discute, qu'on l'analyse en tant qu'éphémère, lui donne une consistance et une durée que l'éphémère qui a toujours fait partie de la vie, qui n'est que l'autre volet de la stabilité et de la durée, n'a jamais eue. Une société qui pense l'éphémère pense en effet le long terme, sans quoi l'éphémère n'existe pas. Il est tellement facile de trouver dans l'histoire des idées ou des *gestae,* des exemples d'éphémère, que l'exercice n'est d'aucun intérêt.

En guise de réponse il écrit : « *Dans l'univers médiatique du ponctuel, de l'événementiel, les faits divers se repoussent l'un l'autre* ». C'est vrai, mais il suffit de ne pas être aveugles d'esprit pour voir qu'en dessous de ces faits divers, il y a un courant continu qui relie Mom Boucher à Landry à Céline Dion et pourquoi pas à Gandhi et à Célestin V. Il écrit ensuite : « *L'écroulement silencieux des structures de la temporalité* » : comment est-il possible de penser que les structures de la temporalité s'écroulent en l'espace de deux siècles ? À moins que les structures de la temporalité ne soient pas les superstructures que l'idéologie religieuse a mis dans la bouche des chanoines et des curés depuis que la société les a intégrés comme prêtres de la stabilité des conditions d'exploitation ! Et quand il parle de la « *confusion intérieur de bien de gens* », que veut-il dire ? Que la confusion intérieure est négative et qu'il faut nettoyer la conscience avec des règles simples et universelles ? Ignore-t-il que de la confusion, et de la confusion seule, naît la possibilité d'une pensée qui ne soit pas une pensée simplement opérationnelle ? que de la confusion vient l'amour qui n'est pas simple paresse ? que de la confusion naît le désir qui n'est pas simple mouillage ? que de la confusion vient la reconnaissance d'autrui comme une confusion qui déborde dans la nôtre ? que dans la confusion du présent la conscience cherche dans la confusion du passé des lignes de stabilité ?

J'ai de la classe. Je ne dirai donc rien sur la citation hors propos de Nietzsche.

Continuons : « *Une classe sociale de pauvreté est en train de se constituer dans la génération montante. […] Les grosses caisses de retraite sont toutes à la recherche de leur rendement maximal*. » D'accord. Mais, quels sont les liens avec le nihilisme ou l'éphémère ?

Continuons. Pourquoi continuer ? Il n'y a aucun intérêt à cela sinon pour Smith Kline Beecham 21 Un dernier effort. Ok. Mais c'est la der des ders.

21 Entreprise pharmaceutique qui produit *Gaviscon,* un médicament contre le fer-chaud.

« *C'est du dedans de cette finitude que la transcendance humaine peut faire sens même là où il n'y en a pas ou plus. N'est-ce pas cela qui fait de nous des espérants têtus ?* » De la bouillie pour les chats avec un petit bijou : « espérants têtus. »
Les suicides des jeunes filles palestiniennes, voilà la pointe de l'iceberg de la désespérance, cher Grand'Maison. Les voilà, les espérants têtus de la désespérance.

Abstraction

Je ne suis pas sûr que les animaux ne soient pas capables d'abstraction. Je suis presque sûr du contraire. Ce dont je suis profondément sûr, par contre, c'est que l'homme est le seul animal qui puisse inhiber sa capacité d'abstraction, qui puisse regarder les choses en faisant le choix de ne voir que des détails — qui ne sont donc pas des détails mais des « éléments » en soi — sans liens sinon avec le mot qui les caractérisent. Ce qui permet à l'homme de dé-abstraire, de défaire ce que la perception fait, c'est la raison : la même raison que les naïfs croient être au centre de la faculté d'abstraction.

Montrer

Excepté dans le domaine étriqué des mathématiques, on peut démontrer tout ce qu'on veut. Par contre, on peut montrer seulement ce qu'on a ou ce qu'on voit. Voilà pourquoi les romanciers et les poètes sont beaucoup plus proches du réel que les philosophes et les hommes de sciences. Voilà pourquoi on est plus chez nous dans les mondes de Dostoïevski ou de Michaud que dans celui de Hegel, de Weber ou d'Einstein.

Les amis de Spinoza

Si l'amitié ne peut plus être comme celle qui exista jadis entre Euryale et Nisus (*Il ne fit qu'aimer trop un malheureux ami*22) ou Achille et Patrocle (*Que je meure à l'instant puisque je n'ai pas pu arracher mon ami à la mort*) ou Enkidu et Gilgameš (*Enkidu (…) mon vêtement de fête, et l'écharpe de mes ébats* !), ce n'est pas seulement parce que les temps sont moins orageux et la mort une relation privée. Si l'amitié entre Montaigne et La Boétie et celle entre Saint-Loup et le Narrateur nous font penser à l'au-delà de l'amitié, ce n'est pas seulement parce que nous sommes plus libérés. Si les amitiés imbues d'amours qui crispent les enfants de Ducharme sont appréciées par des âmes simples ce n'est pas seulement parce que les fleurs de la littérature poussent dans un jardin pas tout à fait réel. C'est surtout parce que la psychanalyse a nettoyé les interstices de la conscience d'une poussière millénaire, parce qu'elle a rendu l'amitié adulte. Elle l'a portée à la place que Spinoza avait préparée :

22 *Tantum infelicem nimitum dilexit amicum*. (L. IX. vers 430)

chez les hommes que la raison a rendus libres. N'est-ce pas Spinoza qui, dans la démonstration de la proposition LXX de l'*Éthique* écrit : « *L'homme libre s'applique à se lier aux autres hommes par amitié* », n'est-ce pas toujours lui qui, dans la démonstration de la proposition suivante, dit : « *Seuls les hommes libres sont très utiles les uns aux autres, et sont unis entre eux par le plus grand lien d'amitié* (…) *ils s'efforcent dans un pareil élan d'amour de se faire du bien les uns aux autres.* » ? Il fallait bien qu'on creuse les bas fonds de l'irrationnel pour saisir l'importance de la colle qui lie les épaves de notre moi et qu'on appelle *raison*. Il fallait bien passer par Nietzsche et Freud pour arriver à Spinoza.

Le temps

Le temps renforce le pouvoir de la mémoire, du filtre qui ne laisse passer que ce qui a sa place parmi les souvenirs oubliés, ceux qui nous font ce que nous sommes ; et la frontière entre la sagesse de celui qui accepte le monde et la fermeture de qui, aveuglé par l'éclat de son monde, ne voit plus le monde, avec le temps, devient de plus en plus floue.

Avec le temps rien ne s'en va.

Avec le temps tout s'enfonce.

Un peu plus, toujours un peu plus. Toujours un peu trop.

Mais on ne sait jamais à quelle vitesse le cheval du temps avance. Ce que l'on sait, c'est qu'il avance en ligne droite, infatigable, inexorable. Pour oublier la fin de la course, pour faire comme s'il n'y avait pas de fin, on cache dans les poches de la selle quelques talismans.

Je fais partie de ceux qui ont reçu les livres comme talismans.

Pensex

Toute pensée est unique et engloutit celles qui l'ont précédée et qui l'entourent. Elle s'étend souveraine. Quand elle semble laisser de la place, son contrôle est encore plus puissant. Je me crée dans l'acte de penser et en me créant j'annule les autres. La pensée ne connaît pas de limites. Comme le sexe. Mais la pensée (comme le sexe) n'habite pas tous les hommes (mâles). Comme la connaissance que j'ai aperçue au marché Jean Talon. Panier en oseille acheté à Aix. Tête chenue, gros ventre. Il court derrière sa femme aux fesses musclées. Je fais semblant de ne pas le voir. Le ? Il n'est pas un « le ». Il est une abstraction qui subsume les hommes qui, depuis une trentaine d'années, émondent leur cerveau pour engrosser leur sensibilité stérile. Il est doux, sensible et attentif à ses bobos. Il ne lève pas trop ni voix ni verge. Il est si plat qu'il a l'air d'être profond. Il a écrit des pièces de théâtre. Il est responsable.

Œufs

Depuis quelques années la mythologie grecque me donne mal à la tête. Il y en a trop. Trop de

personnages avec des pseudonymes, des allonymes, des sobriquets et des prête-noms (l'index dans *Les Héros grecs* de Karoly Kerény, contient plus de 1700 noms propres) ; trop de fredaines de Zeus ; trop de versions de généalogies. Je n'ai plus l'esprit assez flexible pour suivre.

Prenons un personnage archiconnu, Hélène, la femme de Ménélas, la somptueuse Hélène au cou de cygne, celle qui fut à l'origine de la guerre de Troie. Elle naquit du même œuf que Clytemnestre (la femme homicide d'Agamemnon, le frère aîné de Ménélas) mais pas du même père : le père d'Hélène est le cygne (prête corps de Zeus, Dieu à la chair faible) et celui de Clytemnestre est Tyndare, le mari officiel de Léda celle qui avait déposé l'œuf après l'amour du cygne-Zeus. Même Castor et Pollux, les deux frères jumeaux symboles de l'amour fraternel qui sortent de l'autre œuf de Léda (selon certains elle en déposa deux, selon d'autres quatre et il y a même une minorité qui pense que l'éclosion d'un seul avait suffi pour mettre sur pattes Hélène, Clytemnestre, Castor et Pollux), même les deux frères, dis-je, ne sont que demi-frères (il y a toujours dans le décor ce Zeus qui prenait un plaisir fou à mélanger sa semence avec celle de maris distraits).

Un œuf (des œufs) de Léda ? Trop simple. Pour rendre les choses compliquées, comme il se doit dans une société à la veille d'engendrer la démocratie qui ouvrira la route pour l'hégémonie américaine23, il y a une version selon laquelle les quatre escogriffes sortent d'un seul œuf déposé par Némésis, la juste colère, que certains, injustement, confondent avec l'injuste colère et la vengeance : les Érinyes. Némésis s'était transformée en oie (à cette époque-là il n'y avait pas encore de hiérarchies animales et une belle oie était une belle oie) pour ne pas se faire attraper par Zeus qui, malin comme il était, lui fit le coup du cygne. Ouf ! Mais « Léda » était, selon une version à ne pas sous-estimer, un pseudonyme de Némésis (la juste colère) ce qui, à bien y penser, a une certaine logique, vu que « Lada » dans beaucoup de dialectes signifiait « Femme ». Double ouf ! biologiques cette fois. Et maintenant, y a-t-il encore lieu à s'étonner que la philosophie soit née en Grèce pour mettre un peu d'ordre et essayer de comprendre quelque chose dans ce bordel céleste ?

Cette histoire d'œufs n'est pas là pour introduire de manière plus ou moins excentrique la nécessité de la naissance de la philosophie mais pour parler d'un tableau exposé à Florence qu'un successeur de Leonardo da Vinci tira d'un de ses dessins : *Léda et le cygne*.

Leonardo était de l'école *Deux œufs sans Némésis*.

Une Léda sans tension, en chair, mais moins plantureuse que les femmes peintes à la même époque, complètement nue, débout, de face, une main sur le cou du cygne, regarde les fruits de son amour avec un sourire énigmatique comme celui de celle qu'il est inutile de nommer ici24. Castor et Pollux, jambes et zizi en l'air, viennent de sortir de l'œuf théoriquement en retrait mais que le regard, guidé

23 Ceux qui pensent que je vais un peu trop vite vont un peu trop vite.

24 J'imagine que c'est ce sourire qui fait dire aux experts que le tableau n'est pas de Leonardo. Un maître de sa taille ne fait pas des copier-coller si évidents.

par le corps de Léda, avive ; Hélène est à côté de la coquille gauche de l'œuf qui devrait être au premier plan— qu'il s'agisse d'Hélène il n'y a aucun doute : c'est le (sic !) seul bébé à la posture féminine : mollement assis(e), les lèvres légèrement entrouvertes, le sourire énigmatique de la mère, tout le kit qui fit la fortune de *Play-boy* ; Clytemnestre à la main d'harpie, encore plus triste que ses deux frères, moins mollement couchée qu'Hélène, a le regarde que les nuages de la tragédie ont déjà obscurci.

Et puis il y a le cygne-Zeus. L'excuse25.

Noir, pattes écartées, une aile ouverte qui accueille la croupe et suit la hanche et la cuisse, de Léda, il a l'air complètement con26 : l'œil tourné vers le haut comme si les vapeurs de la volupté ne l'avaient pas encore abandonné, la bouche entrouverte avec la tristesse bête du *post coïtum*, le cou tendu pour un remerciement qu'elle n'a pas l'air de vouloir donner. L'air vraiment con. Et penser qu'il s'agit de Zeus. Est-ce que ce grand malin de Leonardo est en train de nous dire que les hommes qui aiment une femme ont l'air si con qu'il vaut donc la peine de devenir homo ?

Et pour en finir avec cette histoire d'œufs : faut-il s'étonner si l'interprétation archaïque de l'oie-Némésis qui dépose l'œuf pour Léda est plus scientifique que l'interprétation classique qui fait déposer les œufs à une femme-femme parce qu'un oiseau l'a fécondée ? On s'étonnera si on fait partie de la race des pas-très-malins-avec-tendances-chroniques-pour-la-bêtise, ceux qui n'ont pas encore pigé que la science permet de remettre les femmes dans les lieux de pouvoir d'où quelques milliers d'années de peurs masculines les avaient chassées.

25 De l'élève de Léonardo pour peindre une femme nue, la mienne pour faire tout un baratin.
26 Mon amie me fait noter que le bec du cygne ressemble à celui d'un flamand rose.

Échafaud pour la vérité

Il y a toujours un peu de vérité partout, il suffit de trouver les mots qui l'échafaudent.

Explication

Marx a écrit que « *ce n'est pas l'anatomie du singe qui explique celle de l'humain, mais le contraire* » et il avait sans doute raison. Surtout à son époque et, surtout, du point de vue politique. Mais nous n'avons pas tort de croire que les anatomies n'expliquent rien, surtout à notre époque et, surtout, du point de vue politique. Les hommes n'ont pas besoin des singes, ni les singes des hommes pour expliquer quoi que ce soit. La raison humaine, dans sa chasse effrénée au semblable, trouve toujours des simplifications qu'elle appelle explications et choisit l'une ou l'autre, en fonction des désirs du corps qui la fait vivre. Mais le « corps qui la fait vivre » est encore une simplification de la raison, car corps et raison, quand ils sont deux, ne sont que des mots. Et *désir* aussi n'est qu'un mot. Mais les mots seuls nous donnent l'illusion de choisir et donc de comprendre. Et « en fonction de » ? « En fonction de » est ce qui nous fait observer les mécanismes que nous avons inventés pour avoir l'illusion de comprendre et donc de choisir. « En fonction de » est un outil de la raison. Mais là où la raison bâtit des outils, là prospère la technique et — selon les catons — meurt la liberté.

Vérité

La vérité comme *conformité de l'intellect et de la chose,* est une vérité fort contestée à cette époque où la parole égruge sans arrêt les choses. S'est-elle donc transformée en *conformité de la parole à la parole* ? Probablement. Ce qui ne satisfait guère ceux qui ont besoin de croquer dans le dur et qui ont transformé l'intellect en cerveau : ils l'ont fait devenir une « chose » et la vérité s'est ainsi endurcie en se transformant en *conformité de la chose à la chose.* Mais les choses sont conformes aux choses par définition et nos amants des choses se retrouvent avec une vérité qu'est toujours vraie — ce qui ne peut être que faux. Et si, dès qu'on essaie d'échapper à la définition que le bon sens dicte (conformité de l'intellect et de la chose) on se retrouvait sans vérité ? Ce serait une grande victoire de la raison humaine, contre la raison « divine ».

Femmes et Noirs

Je ne les comprends pas. Non, c'est le contraire. Ils ne me comprennent pas. Je dois m'expliquer très mal. Comme pour les suicidés palestiniens. Je suis pour Mugabe parce que je trouve que

l'expropriation des Blancs est politiquement nécessaire, esthétiquement belle et techniquement complexe. Je m'en fous s'il a choisi un moment de crise personnelle pour déclencher l'expropriation.

Je m'emporte. Tout devient trop clair dans ma tête et trop confus dans mes mots. Les trois Sénégalais ne sont pas d'accord. Ma compagne dans le taxi : « Comme d'habitude, quand tu veux être plus Noir que les Noirs et plus Femme que les Femmes, tu deviens artificiel. » Si je n'étais pas si en colère contre tous les imbéciles qui se refusent à comprendre l'importance de renvoyer les colonisateurs blancs dans l'île de sa Majesté Élisabeth II, j'aurais répondu : « Ce n'est pas que je veuille, je suis plus Noir que les Noirs et plus Femme que les femmes ». Heureusement que je ne l'ai pas fait. Un sixième sens m'a empêché de tomber dans le piège que, depuis 2 500, Platon tend aux apprentis penseurs. J'aurais sous-entendu qu'il existe une essence de la négritude et une essence de la féminité qui sont indépendantes de l'image noire et des protubérances laitières. J'aurais parlé comme s'il existait quelque chose derrière les images. Comme s'il existait un monde des images séparé du nôtre. Un monde des idées dans les cieux. Comme si notre monde n'était pas autosuffisant.

Soupçon

J'étais convaincu que l'expression « philosophes du soupçon » appliquée à la Très Sainte Trinité de l'autre siècle (Nietzsche, Marx et Freud) était une « invention » de Ricœur. Imaginez la surprise quand, en relisant la préface de « Humain trop humain », j'ai trouvé cette phrase : « *On a qualifié mes ouvrages d'école du soupçon.* »

Pragmatisme

Sans doute que Wittgenstein avait raison (comment Wittgenstein pourrait-il ne pas avoir raison chez des gens comme moi ?) quand, dans *Recherches philosophiques,* il écrit que les problèmes philosophiques sont destinés à se dissoudre complètement. Il a raison si les problèmes philosophiques sont les problèmes des ouvriers de la philosophie, mais si les problèmes philosophiques sont les problèmes des *quoi,* des *pourquoi,* de *l'avant* et de *l'après* que l'homme se pose dès qu'il parle, alors non. Malheureusement pour les philosophes analytiques qui tirent plus vite que leur ombre, le pauvre Heidegger n'est pas un ouvrier de la philosophie, mais un philosophe pragmatique comme leur Peirce chéri — je vole l'idée de Heidegger philosophe pragmatiste à Rorty.

Détail

La différence entre littérature et sciences humaines ainsi qu'entre littérature et philosophie saute

aux yeux surtout dans le traitement qu'elles réservent aux détails. En littérature, le détail a une vie indépendante du tout, il jette une lumière sur l'ensemble et n'est pas écrasé par une structure. La structure est éventuellement créée par le regard du lecteur qui se détourne de la trop grande richesse du détail pour abstraire des éléments communs. Dans une œuvre littéraire on peut avoir une multitude de détails dont la seule nécessité est le libre choix de l'auteur : ils sont des éléments naturels dans le monde de la culture comme les lacs et les forêts dans le monde physique. On peut les aimer, les trouver ennuyeux mais il est inutile de leur demander : « Pourquoi êtes-vous là ? » Le détail parle en tant que détail et la construction est clairement secondaire — ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de chefs-d'œuvre comme la *Divine Comédie* où la structure et le détail se renforcent mutuellement ! Mais, dans ce cas, la différence entre philosophie et poésie, dans les moments les plus réussis, s'estompe complètement.
Par contre, dans les sciences humaines et dans la majorité des philosophies universitaires le détail est une excuse dont la structure a besoin.

Raison

Partout la raison met de l'ordre. Elle ne peut que mettre de l'ordre. Même celle des plus invétérés des irrationalistes car leurs cristallisations langagières deviennent des points d'appui pour le levier de la raison des autres. Que des phénomènes artistiques comme Dada puissent donner origine à des travaux universitaires et à une nouvelle académie en est une claire démonstration.

Les sens et les vaches

« *Je crois avoir reconnu dans ton Simplicius, Michel Freitag, mais laisse-moi te dire que tu simplifies trop. Freitag est un* moderne. *La modernité a UN sens. […] Dans le postmodernisme, plus de principe d'unité, plus d'aspiration, plus de sens, plus de foi en la RAISON. Nous avançons dans l'insensée, comme dit Ouellet le poète. […] à force de foutre le concept de chaos dans toutes les sauces, on a fini par voir le monde ainsi. Au fond, tout ce merdier pessimiste, ça vient des mathématiciens. Cela dit, je ne te cache pas que je suis Freitagienne, comme une sotte penses-tu, car je ne connais pas les vaches. Je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches. Il faut avoir un esprit hégélien. Je radote un peu mais au Trempet, on est censé être très libre. L.* »

Moi aussi je crois que derrière Simplicius se « cache » Freitag, même si, dans les cassettes que Manon m'a livrées, je n'ai pas reconnu sa voix. Mais, que ce soit Freitag ou G.G. ou G.L., ça ne change rien. Mon désaccord, avec l'affirmation de Mme L. « *la modernité a UN sens tandis que la post-modernité n'en a pas* », est le plus total : dans la modernité il y avait UN sens parce que les individus culturellement dominants (prêtres, philosophes, écrivains, artistes, etc.) qui pensaient

pour les classes économiquement dominantes27, opéraient un filtrage socialement utile et efficace des innombrables sens existants. Dans la post modernité cette tricherie ne tient plus et on en a alors inventée une autre : celle qui dit qu'il n'y a plus de sens et que la confusion règne. Mais, cette confusion est au service de la stabilité et de la conservation de l'ordre, exactement comme l'était UN sens. On a très facilement réussi à obtenir le consensus autour du chaos : tout le monde y croit (Mme L. est loin d'être seule !) : plus de différence entre gauche et droite, entre réactionnaires et révolutionnaires, entre penseurs de l'être et du devenir, entre cyniques et idéalistes, entre mécaniciens et philosophes… tous nagent en rond dans la barbotière du manque de sens même si certains nasillent la ballade du sens perdu et d'autres carcanent heureux parce qu'il n'y en a plus. Mais il suffit de faire quelques pas hors de la barbotière pour s'apercevoir que le contraire se passe : le sens est partout. Il y en a de caché, de codé, d'évident et d'étalé ; en ville et à la campagne ; dans les centres d'achat et dans les centres d'accueil ; dans les culottes (petites) et sous les calottes (chechia, fez, kippa, barette) ; il y en a pour tous les goûts, il suffit d'en avoir (du goût). Il y en a tellement qu'on risque de se faire gaver pendant qu'on ouvre notre grand bec pour crier qu'il n'y en a pas. Si, au lieu d'entrer dans la chorale du manque de sens, on s'efforçait de comprendre comment l'injustice se balade, comment elle s'est toujours baladée (de manière complètement indépendante du sens !) et comment elle risque de continuer à se balader encore longtemps on trouverait, peut-être, que le problème du sens est un malin détournement. Une ruse de la raison, dominante — pour paraphraser quelqu'un qui savait de quoi il parlait, quand il parlait de raison.
À propos des vaches. Moi non plus je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches pour réfléchir, par contre, je crois qu'il faille connaître les vaches pour parler avec nostalgie d'un monde où les vaches comptaient où les vaches donnaient du lait et donnaient un sens qui a disparu pour en laisser naître d'autres.
Les mathématiciens — sans doute parce que parmi eux j'ai un certain nombre d'amis — ne me semblent pas responsables de quoi que ce soit dans le « merdier pessimiste ». Compagnons de la technique, pour nous faciliter la vie, ils créent des filets pour sortir des gros poissons de l'océan du sens.

27 Mais *ne pas penser pour les classes dominantes* n'est pas si simple que ça. Je dirais même que c'est impossible. Ce n'est pas un hasard si Socrate est devenu le penseur des commerçants ; Jésus celui de l'empire ; Augustin des bourgeois protestants ; Spinoza des professeurs bien placés ; Nietzsche des nazis et des intellectuels qui dominent dans les médias ; Sade des riches désœuvrés. Que les bourgeois bêtes s'extasient devant l'ironie subtile de Flaubert ou les détours détournés de Proust ou les manipulations de Joyce, est-ce un hasard ? Que le *Mangeurs de patates* ne soit pas dans des HLM où on continue à en bouffer à longueur de journée, est-ce un hasard ? L'empire romain fut bien capable de récupérer les chrétiens (ou vice versa ?), l'État français les bourgeois, les bourgeois le féminisme, n'est-ce pas ? Et alors ? Et alors, il n'y a pas que la pensée ou l'art !

Les deux Frédéric

J'ai acheté le dernier livre de Frédéric Pajak (*Nietzsche et son père*) seulement à cause du titre, et pourtant j'avais « lu » deux autres livres de lui, l'un sur Joyce et l'autre sur Nietzsche et Pavese28. Frédéric Pajak écrit et dessine ses livres, et les dessins n'ont pas une place secondaire. Dans le dernier livre, qui est un petit livre d'à peine quatre-vingt-trois pages il y a vingt et un dessins. Leur importance n'est pas due qu'à la quantité : ils donnent souvent le ton. Ils sont une espèce d'arrière-plan qui soutient les mots. Pas dans ce dernier. Dans ce dernier les paroles sont à l'arrière et à l'avant plan. Les dessins ont une simple fonction d'accompagnement, je dirais presque d'amusement, si ce n'était pas le terrible *Au commencement était la psychologie*.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA PSYCHOLOGIE

Les mots sont justes, si ce n'était pas la page d'entrée qui pèche par excès de littérarité et les quelques passages de psychologie de Prisunic à propos du père. Les mots sont sculptés dans le regret et la souffrance d'une enfance que la morale chrétienne n'a pas réussi à détruire.

Une introduction à la vie de Frédéric Nietzsche et à celle de Frédéric Pajak qui jette une lumière bien au-delà de leurs deux vies. Sur celle de Luther par exemple, l'inventeur des camps de concentration de la conscience et des fours crématoires de la légèreté.

28 Qui n'est pas le père de Nietzsche étant né en 1908. Cesare Pavese, suicidé en 1950, est un écrivain Italien qui, après une très grande notoriété dans les années cinquante et soixante, a été pas mal délaissé par éditeurs et intellectuels.

Ontologie

À cause de son aura de mystère et de profondeur *Ontologie* est un mot qui faisait et qui fait encore un certain effet. Même parmi les philosophes. Après Aristote, Kant, Hegel et Heidegger, pour n'en citer que quatre, il faut avoir épaules et egos solides pour transporter de nouveaux concepts dans l'ontologie ou pour sortir les plus abrasés. Les informaticiens, catégorie aux egos bien structurés mais aux frêles épaules, s'acharnent à transporter des grains de poussière croyant déplacer des roches qui auraient laissé songeur même l'Ajax homérique. Mais je ne veux pas vous parler de mes collègues que l'ignorance excuse mais d'un philosophe qui n'a pas d'excuses et que les informaticiens citent volontiers lors de leurs percés ontologiques : Mario Bunge.

Au début de son troisième volume de *Treatise on Basic Philosophy*[29], là où il traite de l'ontologie, il présente 10 conceptions de l'ontologie (ou métaphysique comme il dit, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais ne pinaillons pas : la principale vertu d'un philosophe n'a jamais été la précision) dont les premières 9 sont erronées et la dixième, la sienne, est la bonne. Jusqu'à là rien de curieux : il suit la ligne établie par le comité centrale de la philosophie analytique. Rien de curieux non plus quand il met comme chef de file des positions erronées celle de Heidegger : on comprend très bien que le philosophe qui parle de la « maison de l'être » ne peut pas espérer avoir un bon traitement de la part d'un collègue qui veut fonder une ontologie exacte et scientifique. Une ontologie mesurable, quoi !

> *La métaphysique est un discours (en grec ancien ou en allemand moderne) sur* l'Être, le Néant et le Dasein *[l'existence humaine] (Heidegger 1930). Objection : impossible, parce que ce discours est inintelligible et, de plus, de son propre aveu, irrationnel. Si vous en doutez cherchez de lire Heidegger ou Sartre.*

Le discours de Heidegger est donc inintelligible, ce qui veut dire, si on suit Bunge dans sa scientificité, qu'il existe un attribut des discours qu'on appelle *intelligibilité* et que cet attribut est absent (vaut 0) dans les discours de Heidegger. Étant donné qu'il dit « *si vous doutez cherchez de lire* », il est évident, même s'il ne le dit pas, qu'il emploie *inintelligible* dans l'acception courante du terme. Alors vu que moi, comme bien d'autres gens, je trouve que le discours d'Heidegger est intelligible même si certains passages son obscures, j'infirme sa théorie. À moins que l'intelligibilité ne soit pas un attribut du discours mais le résultat de l'interaction entre le texte et le lecteur (ce qui n'est pas tellement saugrenu). Si on veut être Bungiens, il faut alors dire que les textes de Heidegger sont inintelligibles pour Bunge, ce qui implique que :

1. Bunge ment en disant qu'il ne comprend pas ou
2. Bunge n'est pas assez intelligent pour comprendre ou

---

29 Mario Bunge, *Treatise on Basic Philosophy, Volume 3, Ontology I,- The Furniture of the World*, D. Reidel, 1977.

3. Bunge ne connaît pas assez la philosophie pour suivre le discours de Heidegger ou
4. Bunge est tellement pris dans son discours parfois inintelligible qu'il déforme le discours de Heidegger ou

une combinaison des quatre.

Il y a sans doute d'autres possibilités, mais je crois que ces quatre possibilités sont un filet assez serré pour que le poisson Bunge n'échappe pas.

1889

Branle-bas sur le mamelon, là où les mughos et les derniers mélèzes, relais de corbeaux enroués, cèdent à la mousse et aux lichens. D'aucuns prétendent avancer et d'autres s'apprêtent à retourner cependant que des vieux, aux longs cheveux sales, s'entêtent à installer un campement. Tous craillent. Ici des coups d'armes à feu, là des piaillements d'enfants. Les râlements des femelles s'accouplent aux jurons amers d'ivrognes qui écrasent le bleu des gentianes. Devant un mélèze on joue du luth et, derrière le rocher aux chèvres, on jodle. La caravane de la culture s'est embourbée. Les mots-guides se rebellent : *Dieu*, *Nation, Homme, Démocratie, Progrès, Justice*… n'acceptent plus les ordres d'intellectuels aux jarrets vacillants. Les artistes fument les restes du romantisme. Les hommes de science halètent en reluquant la technique à la cuisse légère. Personne n'écoute. Friedrich écoute et il ne parlera plus. Lui seul prête l'oreille aux yeux qui fuient, à la main qui veut — et qui aura ou n'aura pas —, à la solitude qui proteste et à la vérité qui s'affaisse. En Engadine, les torrents et les abies tressaillent indifférents.

Adbusters et Derrida

À moins de croire que la philosophie ne soit une discipline que l'histoire ne touche, il est, sinon normal certainement souhaitable, que les philosophes réfléchissent à partir des faits et des paroles qui créent le monde. Si on croyait que la pensée et son expression n'étaient pas influencées par la manière de travailler, de faire la politique, de marcher, d'espérer, de manger, d'aimer, de boire… on ne serait pas fils de notre époque — ce qui est, en mots, possible. Rien dans la parole ne nous empêche de dire tout et le contraire de tout, ce qui, loin d'être un défaut, comme on a trop souvent tendance à le croire, n'est que la manifestation de la possibilité de tous les possibles. Possibles dans lesquels le temps qui viendra coupera sa tranche de survie quotidienne : tranche qui deviendra le réel.

Si, de manière très grossière, on définit la société postmoderne comme la société du spectacle ou de la marchandisation globales, comme la société du relativisme absolu30, celle où on s'acharne à

30 Ce qui est paradoxal, car le « relativisme absolu » devrait être un relativisme relatif. Est-ce qu'on pourrait sortir du paradoxe en parlant d'« absolu relatif » ? J'en doute. Si on était des philosophes du langage on pourrait dépenser quelques lignes pour démontrer que l'expression n'est pas philosophiquement significative et qu'elle crée des faux problèmes. Mais qui nous dit que le temps que l'on passe à débattre de « faux problèmes » n'est

montrer que tout « idéal » a une origine historique, alors un philosophe qui veut participer à la vie de la cité et de sa pensée ne peut faire comme si la majorité des gens, n'avaient pas leurs têtes pleines d'idées déversées par la télévision plutôt que par le curé, le pasteur et l'imam31 ; comme si la masse croyait encore en Dieu avec la fermeture des Juifs les plus fermés de Isaac Singer ou dans le stalinisme comme n'importe quel nouveau Stakanov.

Il est donc étonnant que des personnes ouvertes aux nouvelles façons de montrer les vieux problèmes (exploitation, injustice, racisme, misogynie, etc.) et qui devraient monter sur leurs grands chevaux à la simple idée qu'il existe une pensée juste et intouchable que Dieu a enfermée dans les livres ou dans les cœurs, refusent de nouvelles catégories interprétatives surtout quand elles sont accompagnées par de nouvelles formes d'expression. Une certaine atrophie auriculaire les porte à confondre les philosophes postmodernes (les philosophes acritiques qui nagent, cyniques et contents, dans les eaux troubles de notre époque) avec les philosophes de la postmodernité qui s'efforcent d'ouvrir les yeux sur la possibilité de changer d'eau sans pour autant croire qu'un messie (parti, idéologie, armée ou grand chef spirituel), puisse le faire à l'aide d'une pensée magique qui, comme toute pensée magique, se repose sur les ailes du pouvoir.

Parmi les philosophes qui réfléchissent à partir de leur époque, Jacques Derrida est celui qui, avec le plus d'acharnement et de cohérence, s'efforce de montrer une autre possibilité pour le monde sans pour autant renoncer à une critique radicale de tout ce qui se propose comme solution prête à l'emploi. Derrida est un philosophe assez ancré dans son temps pour ne pas croire aux miracles et assez politique et pragmatiste pour penser qu'on peut agir et transformer le monde même si l'idée qui nous guide n'est pas une vérité absolue. Surtout si cette vérité est historiquement construite. Si elle est humaine et donc parfois trop humaine, parfois pas assez.

Dans le numéro de Adbusters de janvier-février 2004, l'article de Anis Shivani est un bon exemple de cette confusion. À propos de Derrida « *la superstar postmoderne* », il écrit que quand, on le questionne sur « *la tolérance, le cosmopolitisme et les droits de l'homme* », Derrida « *avec coquetterie déconstruit les origines de ces valeurs, prétendant en même temps d'apprécier leur application* ». Il faut vraiment ne jamais avoir lu Derrida pour croire qu'il n'apprécie pas ces valeurs. Mais, en supposant que Anis Shivani a déjà lu quelques livres de Derrida, pourquoi cette méprise ? Parce que les valeurs doivent être intouchables et permettre ainsi à ceux qui les édifient de les employer comme bombes à retardement ? Il cite Derrida « *les discours ontothéologiques, philosophiques et religieux dans lesquels l'idéal cosmopolite a été formulé* » pour le qualifier d'obscur. J'aimerais bien savoir comment on peut trouver obscure cette affirmation (avec laquelle on peut bien sûr être d'accord ou non, mais qui est d'une clarté exemplaire) à moins de jouer au clown pour amuser des spectateurs. « *Nous devons*

pas un temps qu'on ne passera pas à nous battre pour des opinions autour des « vrais » faux problèmes ?

31 Maintenant, comble de la malchance, certaines personnes ont le curé (ou le pasteur ou l'imam) et la télé.

défendre les droits de la personne, il ajoute, mais il entreprendre ensuite cette danse cynique de mots : " Les droits de la personne ne sont jamais suffisants… ils ne sont pas naturels. Ils ont une histoire — une histoire qui est récente, complexe et non terminée " » Il est très difficile de voir une danse cynique de mots à moins de craindre les mots quand il s'en prendre aux idées qu'on veut faire passer pour intouchables. Le commentaire qui suit la citation montre qu'Anis Shivani confond allégrement la réflexion théorique avec la pratique politique, ce qui n'est pas grave dans une polémique de bar, mais que je trouve un peu rachitique quand on la retrouve noir sur blanc dans une revue qui est par ailleurs assez critique. « *Ne retenez pas votre souffle pour une défense sans équivoques des droits de la personne des prisonniers qui sont encore détenus sans procès par les forces armées américaines à Guantanamo* ». Je n'ai jamais rien lu de Derrida sur les prisonniers de Guantanamo, mais je suis sûr qu'il est contre leur détention avec la même force que Anis Shivani, mais, si on espère que les Guantanamo soient moins nombreuses dans le futur, je ne pense pas qu'il y a d'autres alternatives, lorsqu'on reste dans le domaine de la parole et de la pensée, comme le fait Shivani aussi en écrivant dans *Adbusters*, que de penser que les droits de la personne sont un édifice complexe bâti très récemment et dont les fondations (c'est moi qui parle maintenant) sont sans doute moins solides que ne le pense Anis Shivani.

Pourquoi cette critique d'un philosophe que je crois très proche (politiquement) de l'esprit et des espoirs d'*Adbusters* ? Sans doute par ignorance ou par incapacité de différencier entre des philosophes comme Derrida qui ont engagé leur vie dans l'engagement théorique et politique et les épigones d'Heidegger, de Foucault ou de lui-même, dont l'écriture n'est qu'un ensemble de mots sans tête ni cœur.

Je ne sais pas ce qu'Anis Shivani fait en plus d'écrire « *un roman qui explore les guerres culturelles dans les universités postmodernes* », ce que je sais c'est que son roman doit le biaiser beaucoup s'il peut écrire que : « *S'il y a un malaise dont la civilisation occidentale souffre, cela provient des universitaires qui se sont fixé comme but de jeter à terre l'édifice qui les abritent* ». Le malaise de la civilisation, malheureusement, a des racines bien plus profondes que ne le pense Anis Shivani et la contribution des universitaires dont il parle est aussi importante que celle de Berlusconi dans la guerre en Irak.Même si je ne suis pas d'accord, je peux comprendre la peur des gens qui gravitent autour d'*Adbusters* pour une pensée qui met au centre la déconstruction des idéologies et des théories et que Anis Shavani résume si bien : « *Mais comment nous défendons-nous contre la perte des libertés fondamentales — menacées de tous les côtés dans la guerre au terrorisme — dans l'absence de principes fondamentaux intouchables*[32] ».

Il n'est pas facile de déconstruire tout et en même temps lutter pour des valeurs comme l'antiracisme, le respect de la vie, le féminisme, etc. Mais, en même temps, quoi de plus normal ? Notre tête,

32 Traduction libre de « *Grand narratives* ».

machine à analyser, a sa raison d'être dans l'émiettement des roches, souvent énormes, qui bloquent notre promenade vers la mort ; mais nous, (et Derrida comme nous), ne sommes pas que tête. Le reste, bien plus gros que la tête, vit en rassemblant les miettes pour réformer les corps qu'il vit stable en son enfance.

Éloignement

Dès que l'on décrit les événements historiques, ils s'éloignent et se fixent dans le passé. L'impression que l'on a, en lisant l'histoire, de participer, d'être dans les événements, ce n'est pas un rapprochement de l'événement historique à notre époque, mais notre fuite du présent dans un passé que devient encore plus éloigné dès que l'on s'installe.

Je tue il

« Tais-toi. Tu ne vois pas que tu tournes en rond ? Toujours chercher le même dans le différent, c'est un exercice terriblement inutile. T'en as pas marre ? Tu ne peux pas faire autre chose ?

— Seulement si je me tu(e). »

Boèce

Riche, cultivé, heureusement marié, romain, le conseiller le plus écouté à la cour ostrogothe de Théodoric le Grand. Mais, surtout philosophe. Comme Socrate philosophe, contrairement à Socrate puissant. Puissant et heureux. Un jour la fortune bascule et comme Socrate est injustement[33] condamné à mort (en 524), mais, à la différence de Socrate, il est torturé de manière bestiale (parmi d'autres horreurs qu'il suffise de retenir qu'on lui serre le front jusqu'à lui faire sortir les yeux). En prison, entre une séance de torture et l'autre, il écrit un texte qui a survécu à toutes les modes : il a réveillé le Moyen âge, nourrit la Renaissance et continue à être lu par ceux qui croient qu'une raison bien conduite peut sauver l'homme même dans les moments où les « forces du mal » semblent dominer allègrement. Un texte lénifiant, mais dangereux : dangereux pour ceux qui sont encore loin du gîte éternel. Dangereux exactement comme est dangereux le *Court Traité* de Spinoza, la morphine ou l'opium. Un texte où la raison lime toute aspérité et ne laisse qu'un monde parfaitement lisse prêt pour la mort devenue le centre de la vie — ce qui est fort utile quand le futur est en bonne partie passé, mais qui est mortifère quand le passé est presque totalement dans le futur — où les passions sont évincées de l'âme avec des techniques sans pitié.
La philosophie se présente à Boèce comme une femme « *dont les yeux jetaient des flammes et révélaient une clairvoyance surhumaine, elle avait le teint vif et débordait d'énergie ; elle était pourtant*

33 Une manière facile et concise pour demander de la sympathie pour Boèce, mais il est évident que toutes les condamnations à mort sont injustes

si chargée d'ans [...] *des brutes avaient déchiré ses habits*. » Cette femme perd son calme une fois seulement, tout au début, quand elle voit que Boèce tente de se faire consoler par la poésie. Elle lance alors « *des éclairs menaçants* » contre la poésie : « *Éloignez-vous, donc, Sirènes aux chants meurtriers et laissez mes propres Muses le soigner et le guérir*. »

Et guérir c'est accepter la mort. Laissez-faire la raison. Et si le Boèce emprisonné dans le récit la laisse faire, le Boèce prisonnier des Goths ponctue les discours de Madame Philosophie avec de courts poèmes. Mais madame philosophie est surtout une mère « *Était-il concevable que j'abandonne mon enfant* ? » Et comment aider un enfant de la philosophie sinon en traitant « *la grosseur qui s'est endurcie et que le désordre des émotions a fini par transformer en tumeur* ». Et cette mère demandera de croire en elle seule : elle seule peut porter le bonheur que jamais son enfant ne pourra trouver dans l'attachement aux choses éphémères de ce monde. Aux choses de la vie. À la vie.

Livre dangereux comme tous les livres. Livre plus dangereux que tous les livres pour ceux qui n'ont pas encore assez lutté pour trouver le bonheur dans le monde, pour ceux qui n'ont pas encore renoncé à la vie (qu'importe si nos pères ont renoncé ! Qu'importe !). Pour ceux qui mourront imbéciles et béats s'ils vivent selon les dictats de maman philosophie avant que cette pute de vie ne leur ait saccagé le cœur.

Un livre pour les derniers jours de la vie. Le livre de la mort. Le livre des morts. Le livre pour tous les vieux de cette terre.

Un livre que j'aurais aimé découvrir dans une quarantaine d'années (à 100 ans).

À certaines époques, et la nôtre en est une, il faut choisir entre la pensée anémique et celle colérique. Seuls les anémiques ne choisissent pas.

Lourdeur

Heidegger cheminait dans les sentiers de la forêt noire qui menaient tous à la maison, ses disciples — les Derrida ou les Vattimo — volent d'un continent à l'autre et coquerіquent dans la cour de toutes les universités du monde. La pensée légère de Heidegger était liée au sol par des cordes millénaires, celle faible ou confuse de ses épigones forme de jolis nuages que le vent déplace à sa tête. Même scène vue d'un autre angle : le paysan qui connaît la légèreté du monde et sait la lourdeur de la terre et les citadins fils de l'asphalte et du cinéma qui prennent la légèreté du monde pour la lourdeur de la terre.

Ruelles

Un des deux farfelus, expatrié à Montréal, propose sérieusement qu'on s'engage dans un mouvement pour planter des arbres dans le rues de Montréal et pour faire passer les autos dans les ruelles. Il faut que l'entrée des maisons donne sur des jardins, qu'il dit. Ils le traitent de fou et ils

ont raison. Mais il a raison, car il est fou. Entre la folie de la raison et la raison de la folie, le choix peut bien difficilement être raisonnable.

Chaos

Maturité n'est que capacité de revêtir de mots (ou de silences) un chaos que le jeune perçoit comme un simple chaos indicible. L'expression, même la plus rudimentaire, met de l'ordre même quand elle dit mettre du désordre. Un désordre exprimé n'est qu'ordre à un autre niveau, car le langage remplit tout trou de sens.

Fumons

Je connais ce regard étonné et impitoyable. Il naît de l'enthousiasme et de l'intelligence déçue. Il est la marque de commerce des sauvages qui pensent qu'un seau est un seau et, dans un souper entre amis, entendent annoncer que Nietzsche proféra qu'un seau, parfois, n'est pas un seau. Que la seauitude n'existe pas. C'est le regard que le rite de la cigarette sauve.

Passé

On lit le passé à la lumière du présent. Quoi de plus banal ? Mais. Qu'est-ce la lumière du présent sinon les mots du passé qui ordonnent la perception et les valeurs d'aujourd'hui ? Extraire un mot des tréfonds du passé équivaut à allumer une bougie dans le présent pour chercher le projecteur qui illuminera le passé. Mais, son propre passé est loin d'être le passé de l'humanité.

Le corpuscule

Après avoir lu le dernier livre[34] de Laurent-Michel Vacher, je décidai d'écrire une critique. Je commençai ainsi :

« *Quatre ou cinq fois, en lisant* Le crépuscule d'une idole, *je me suis dit que c'était dommage que je connaisse Laurent-Michel Vacher. Si je ne le connaissais pas personnellement, j'aurais pu être méprisant comme lui l'est envers les philosophes qui ne sont pas de son bord. Comme lui, j'aurais pu me lancer dans une guerre sans respect ; comme lui j'aurais pu me laisser guider par la volonté de puissance qui, heureusement, pour les intellectuels, se réduit à la seule volonté d'avoir raison ; j'aurais pu définir une grille pour caractériser le philosophe méprisant et de mauvaise foi et montrer que Vacher, dans ce livre petit, y entre parfaitement. D'autres choses du genre, comme Vacher, j'aurais pu faire.* »

Mais, quand j'ai lu les vraies motivations de son écriture : « mon entreprise avait pour point de départ et d'arrivée la conviction que ce pauvre monsieur Friedrich Nietzsche fut, sur l'essentiel, un esprit malade de ressentiment (eh oui !), d'orgueil et de violence, au total irrémédiablement

34 Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole*, Liber, 2004.

mesquin et pitoyable » ; quand je le vis sortir de son carcan pseudo-rationaliste et se montrer tel qu'il est : une être frêle et souffrant (comme nous tous), un philosophe incapable d'écouter tout ce qui n'entre pas dans sa vision du monde (comme tous les professionnels de la philosophie), un professeur que le sentiment d'impuissance rend pisse-vinaigre (comme la majorité des professeurs impuissants) alors je me suis dit que j'avais de la chance de l'avoir connu parce que je ne l'aurais par attaqué, mais j'aurais fait ressortir mes plus nobles sentiments, les brins d'aristocratie que je suis incapable de détacher de ma peau et j'aurais essayé de porter le discours à un niveau plus philosophique et moins personnel que ne le fait Vacher. Je me suis dit que je n'aurais pas commis le péché de prétention et de simplisme qu'en toute mauvaise fois il se vante de commettre. Certes il ne se fera pas aimer davantage par les petits nietzschéens comme moi, mais il continuera à se faire aimer comme un polémiste hors pair, un journaliste comme on n'en trouve presque plus. Un faire-valoir exceptionnel.

Mon ton était encore trop agressif. Pour me calmer, je déposai le livre sur la foyère. Un bon moment de recueillement…

Je recommençai en renvoyant Vacher à Nietzsche (au moins dans le titre) : *pourquoi Vacher écrit des livres si intelligents*.

Il y a une explication très simple : parce qu'il est intelligent. La difficulté avec cette explication très claire et qui devrait plaire infiniment aux philosophes sans ombres, c'est qu'il y a des gens intelligents qui écrivent des âneries. Ici je dois faire une parenthèse. J'aime les parenthèses, parce qu'elles sont mon gagne-pain quotidien, parce qu'elles aident à mieux comprendre les programmes informatiques — productions de l'esprit mortes par excès de logique.

Première parenthèse.

Mon animal préféré, c'est la vache. J'ai passé mon enfance avec les vaches et j'ai appris à ne pas sous-évaluer leur timidité, à ne pas prendre la mélancolie de leur regard pour de l'imbécillité.

Deuxième parenthèse

J'avais écrit « bêtise » à la place d'« imbécillité » ce qui n'est pas très à propos dans l'exaltation d'un animal que trop de gens prennent pour bête. Ceci pour vous montrer que non seulement je ne suis pas raciste, mais je ne suis même pas spéciste. Donc, mon animal préféré étant la vache, il est clair que quand je traite quelqu'un de vache, il ne faut pas l'interpréter au premier niveau (comme Vacher nous dit de le faire avec Nietzsche), mais penser à mes arrière-pensées — arrière-pensées qui proviennent de mes arrière-grands-parents qui furent des vachers – des vachers avec un petit v, ce qui ne veut pas dire des petits vachers. Par contre,

je n'aime pas les ânes qui je trouve trop ânes à mon goût et leur énorme bitte ne suffit pas à me les faire aimer. C'est pour cela qu'« ânerie » n'a, pour moi, aucune connotation positive

Troisième parenthèse.

Des philosophes postmodernes arrosés de Freud et de Lacan pourraient, à ce moment-ci, me faire noter, de manière plus ou moins ironique, que mon amour des vaches est sans doute la cause de mon attaque à Vacher. « Tu veux être le seul vacher et tu aimerais… » Je ne crois pas que l'insinuation mérite une réponse quelconque. Car mon amour des vaches pourrait très bien me pousser dans les bras de Vacher.

Quatrième parenthèse

Pour les rationalistes purs et durs : consultez les considérations de Grünbaum à propos de la critique de Popper à Adler.

Fin de la quatrième parenthèse

Et en ce qui concerne la grosse bitte… mieux vaut se taire.

Fin de la troisième parenthèse

Le terme vacherie est proscrit de mon vocabulaire, pas tellement parce que je pense que Vacher ou n'importe qui d'autre n'en fasse pas, mais parce que je trouve le terme injuste pour la vache. En cela je ne suis même pas un petit nietzschéen.

Fin de la deuxième parenthèse

Mon amour des vaches me porte à préférer parfois l'écoute, le calme… me rend complètement non fascisant.

Fin de la première parenthèse et retour au thème principal de l'intelligence

Donc Vacher, à mon humble avis, écrit des textes si intelligents parce que, comme toutes les personnes intelligentes qui ont un but à atteindre, il ne dévie pas de sa route n'importe quoi qu'il arrive. Mais cela est le contraire de l'intelligence, direz-vous. Dire que l'intelligence permet de s'adapter, qu'elle rend les gens moins rigides c'est un lieu, parfois vrai parfois non. Souvent l'intelligent est intelligent parce qu'il fait feu de toute voix et il impose la sienne. Il est clair que dans ce texte Vacher a une idée en tête et il y va en posant toutes les données comme il veut…. Il est clair que devant un texte guidé par l'intelligence et un extrême ressentiment (eh oui !) si on ne veut pas se faire écraser il faut jouer sur d'autres plans : il faut avoir des oreilles fines (pas nécessairement longues).

Donc en résumé le livre est monocorde ou monomaniaque, si vous préférez et même le brio de l'écriture ne lui permet pas de donner des ailes aux idées.

Encore une fois, ça ne va pas. Trop baroque. Il y en a trop. Il faut que je sois plus détaché, plus léger.

Je décidai de ne plus y penser pendant quelques jours. Laisser l'écume se poser.

Je me sentais prêt à recommencer la critique du livre de Vacher.

Je commençai par chercher des citations pour ouvrir l'article. Cela fut assez long, mais, à la fin,

j'étais satisfait. J'avais trouvé une lettre de Nietzsche qui me semblait dire assez clairement pourquoi des simplifications comme celles de Vacher font perdre la substance de Nietzsche, une de Lacan très Vacherienne et une de Bunge, le grand maître de Vacher, qui devrait le faire réfléchir sur sa rigueur :

Depuis 1876, pour bien des aspects, de tout mon corps et de toute mon âme, je suis plus un champ de bataille qu'un homme. (Lettre à Heinrich Köselitz)

J'abhorre la philosophie, il y a tellement de temps qu'elle ne dit plus rien d'intéressant (Jacques Lacan)

*Insister sur la rigueur pour elle-même et au prix de perdre des intuitions profondes est un signe de stérilité (*Mario Bunge*)*

Il fallait trouve un titre, un titre qui condensât la colère pour que le reste soit paisible. Je trouvai que *Le crépuscule de la pensée* avec sous-titre *comment on peut être grand sur le dos d'un éléphante* avait toutes les qualités que je cherchais.

Oui j'étais vraiment prêt à commencer sans animosité.

Imaginez un ornithologue qui capture un aigle, et après lui avoir arraché les serres et attaché le bec, lui coupe les ailes. Imaginez qu'ensuite le même ornithologue « libère » l'aigle dans un pré verdoyant où paît un paisible troupeau de moutons et imaginez qu'il vous invite, avec ses collègues, à assister à une expérience scientifique. Il vous montre comment l'aigle est gauche et ridicule dans ses petits déplacements ardus et saccadés. « Quelle différence avec une poule ? Pratiquement aucune. Regardez les moutons, ils ont l'air bien plus royal que ce royal volatile », dit-il en appuyant son dire d'un solide coup de pied à l'aigle indifférent.

Cette scène pourrait donner une idée de comment je me sentais après la lecture de *Le crépuscule d'une idole*[35], le dernier livre de Laurent-Michel Vacher sur Nietzsche. Tout au long du livre je me suis demandé « où veut-il en venir ? Y a-t-il un but tacite, et si oui quel est ce but ? Quel est l'intérêt d'enlever à Nietzsche tout ce qui fait que Nietzsche est Nietzsche pour pouvoir dire et ceci et cela ? » Tout au long du livre, je regrettais de ne pas être philosophe pour me lancer comme les savants ornithologues dans un débat très nuancé et plein de références bibliographiques ; j'en voulais à mon travail d'informaticien, quotidiennement aux prises avec la logique pour forcer ces moutons d'ordinateurs à faire ce que les clients demandent, qui ne me permettait pas de combattre de savant à savant contre un philosophe du style de Laurent-Michel Vacher. Je n'aurais sans doute pas osé écrire quelque chose si, à la fin de son livre, Vacher ne jouait pas (finalement!) cartes sur table : « *mon entreprise avait pour point de départ et d'arrivée la conviction que ce pauvre monsieur Friedrich Nietzsche*

35 Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole,* Liber, 2004.

fut, sur l'essentiel, un esprit malade de ressentiment (eh oui !), d'orgueil et de violence, au total irrémédiablement mesquin et pitoyable ». Ses motivations n'ayant rien de philosophique, je me sentais autorisé à mettre sur papier mes considérations personnelles, à donner mes impressions d'honnête homme qui, depuis des années, feuillette les livres de Nietzsche quand le brouillard qui l'entoure lui semble trop épais.
Je ne ferai donc pas de philosophie, surtout pas *avec un marteau*.

Rien à dire sur la rigueur de l'approche de Vacher, si l'on est d'accord avec lui sur la caractérisation de la pensée fasciste (et je n'ai aucun problème à être d'accord, je trouve même que ses six catégories sont très utiles pour comprendre la pensée et la politique fasciste bien au-delà de son application à la pensée de Nietzsche) et si l'on croit que les citations sont effectivement de Nietzsche (ce sur quoi je n'ai aucun doute). Le problème avec cette approche, c'est que le Nietzsche qu'il analyse, comme l'aigle du préambule n'a plus d'ailes (à mon avis il n'a même plus de serres même si, en lisant les citations choisies, on pouvait croire qu'il ne lui reste que des serres). Et pas des ailes pour fuir loin du royaume de la logique dans un monde au « caractère irrationnel et délirant », mais pour regarder d'en haut la vie qui grouille dans la plaine où l'humanité se déchire à coups de raison aussi.
Les ailes de Nietzsche sont les contradictions inscrites dans son œuvre : contradictions claires et apparentes qui, loin d'être le symptôme d'un manque de réflexion, d'une pauvreté logique ou d'un délire irrationnel, sont plutôt le signe d'une tentative (très souvent réussie) de redonner à la réalité une complexité que trop souvent la pensée, philosophique et scientifique, lui ôte. Certes, quand on fait des mathématiques ou de l'informatique, il faut essayer de bannir les contradictions, mais la philosophie est plus qu'amour de la logique, elle est amour de la connaissance, de la connaissance de ce qui est hors d'elle : de la connaissance du monde, avec ses contradictions, ses luttes, ses inégalités et ses égalités, son amitié et ses lois aussi.
Couper les ailes de Nietzsche veut dire arrêter le mouvement de la pensée qui suit à la trace le réel que les paroles harnachent. Il est vrai qu'une « pensée en mouvement » rend la vie facile aux imposteurs et aux charlatans qui émettent bien des paroles pour ne rien
dire ; qu'elle peut nous donner des œuvres où la faiblesse du travail et la pauvreté de la réflexion vont de pair avec la prétention et la position dans la hiérarchie universitaire. Mais le fait que des professionnels de la philosophie à court de raison croient raisonner en profondeur quand ils ne font qu'enchaîner des mots dans le collier du bêtisier ne justifie pas les attaques de Vacher contre un philosophe chez qui la lucidité et la raison ne font jamais défaut, même dans les moments que l'on pourrait qualifier de « délirants ».
Une tâche exigeante et parfois désespérée, surtout pour les professeurs de philosophie aux prises

avec des institutions qui n'ont rien à foutre de la philosophie, que celle de marcher sur le fil des cimes sans débouler, côté ubac, dans les terrains pierreux du rigorisme abstrait ou, côté adret, dans les ronciers de la langue débridée. Je crois que Nietzsche est l'un des philosophes qui s'en est le mieux acquitté.
Les contradictions chez Nietzsche épousent parfois si parfaitement les aspérités du réel qu'on peut avoir l'impression qu'il nous manipule et pourtant il suffit de considérer à quel point il est attentif à tous les mouvements de son âme et de l'âme du monde pour considérer qu'une telle capacité d'écoute est incompatible avec toute mystification. Vacher trouverait certainement que l'expression « l'âme du monde » est vague et obscure, qu'il est impossible de la définir exactement. Et Vacher a raison. Mais l'âme du monde est une expression qui dans ce contexte indique une approche au monde et… à son âme.

Que de fois, en lisant des textes d'épigones de Derrida, de Heidegger ou de Foucault me suis-je trouvé, dans la même position que Vacher ! Combien de fois ai-je considéré comme du simple délire verbal certaines publications, chères, oh combien chères ! des éditions Galilée ! Et pourtant loin de moi la tentation d'accuser Derrida ou Nietzsche des excès de leurs épigones. Je dirais même que plus il y a d'épigones qui déblatèrent autour des concepts que leurs maîtres introduisirent et plus il est probable que ces concepts contiennent quelque chose de socialement et psychologiquement (et donc philosophiquement aussi) intéressant. Tous cela ne veut bien sûr pas dire que la logorrhée verbale de certains philosophes doive être considérée comme autre chose qu'une séance de psychanalyse sur le lit payant des lecteurs.

*P*as besoin de dire comment la précision et l'exactitude de mon métier me tiennent loin du « *sérail philosophique* », loin de cette « *sous-culture intellectuelle (…) que constitue le champ philosophique* », mais cet éloignement me permet de voir que Bunge et Vacher font partie, *nolentes volentes*, d'une sous-sous-culture du champ philosophique. Et qu'ils croient que leur lopin de pensée c'est le monde ne change rien au monde. Nietzsche est horripilé par les lopins de pensée, lui qui, comme il le répète souvent, est envahi par les pensées qui arrivent insouciantes de la logique qui les attendent. Si le hasard faisait lire à quelqu'un d'une sous-sous… sous-culture quelconque ce petit texte sans prétention, je lui demande, puisqu'il peut parler philosophe, de se demander si les excès du relativisme post-moderne (Nancy & co) et les excès du rationalisme moderne (Bunge & co) ne sont pas seulement deux facettes de la même rage, insouciante de tout genre de modernité, d'avoir raison. La philosophie comme champ de bataille, et s'il y a quelqu'un qui le démontre dans tous ses textes, c'est bien Vacher. Est-ce que pour autant Vacher est fascisant ? certainement autant que Nietzsche.

Temps

Il y a un mécanisme sûr pour savoir si on a vieilli : le changement de perception de la vitesse du passage du temps. Dans les neuf premiers mois, il n'y a pas de temps, seul un espace : le corps de la mère. Lentement — de votre point de vue— votre corps se fait une place dans le monde. Dans l'enfance une semaine peut être interminable (si vous attendez l'arrivée de votre cousin colombien) ou terriblement courte (si vous êtes sur une plage à Cuba). Dans l'adolescence, il y a des après-midis interminables et des soirées qui se terminent avant de commencer. Combien de fois, dans la vingtaine, avez-vous essayé de tourner la roue du temps, à votre guise, sans succès ? Ensuite, lentement, le temps perd de la consistance, devient pur, devient abstrait. Une semaine est une semaine, un mois un mois. Vous et le temps, vous êtes comme piston et cylindre. Mais à un certain moment, les choses se gâtent, sans que vous ne sachiez ni comment ni pourquoi le samedi arrive toujours trop tôt. Même l'hiver canadien est trop court.

Surnaturelle

George Steiner : « Il y a peu de journées que je passe sans lire une page de Nietzsche dont l'intelligence est pratiquement surnaturelle. » Aucun besoin de commenter.

II

La nature n'a ni classes ni genres, elle ne comprend que des individus. (Buffon, Hist. nat. des animaux.)

Dans ces vêtements propres du lundi, elle avait l'air d'un petit homme, rien ne lui restait de son sexe, que le dandinement léger des hanches.

(Émile Zola, Germinal)

Mes vœux m'ayant interdit la femme, tout mon cœur a passé dans mes livres. L'enthousiasme n'est au fond qu'une déviation, qu'un déguisement de la volupté. (L'abbé Mugnier)

Style

Dans leur entourage, il y a un style qu'il ne faut pas avoir, des choses qu'il ne faut pas aimer, faire et, surtout, dire. Les choses qu'ils n'aiment pas ne sont pas mauvaises « en soi » mais à cause de leur style : les choses ne comptent pas. La seule chose qui est importante — et qui, à vrai dire, n'est pas une chose ! — est le style. Là-dessus, ils sont catégoriques. C'est leur seule croyance forte car, pour le reste, ils sont nuancés et conciliants. Ils aiment les demi-teintes et les manières discrètes, ils ont l'habitude de parler à mi-voix et quand le ton s'élève, quand une idée est proférée avec un peu trop d'assurance ou quand une personne, pas très à l'aise dans leurs tonalités de gris, tombe dans la fosse aux contrastes, leur pouce n'indique jamais le sol. (Il ne se dresse pas non plus vers les étoiles. Il reste horizontal, sans doute pour évoquer la difficulté de juger, même sur ce qui leur tient le plus à cœur. Ils ont de la classe.) Dans les moments critiques, du regard pruiné se détache une fine poussière suggérant la vanité des critiques arrêtées : pas besoin de lever la voix, même pas d'un demi-ton. Pas besoin de voix. Ils font partie des âmes qui honnissent à tel point les positions fermes que les nuances mêmes doivent être assouplies avec nuance. Ce qui ne veut pas dire qu'ils utilisent les nuances pour cacher la confusion des idées ! Ils aiment les détails dans les nuances et les nuances dans les détails — ce qui n'est pas à la portée de tous. Imaginez donc l'effet qu'a dû faire ma copine Lara quand, en bonne américaine passée sans solution de continuité du fondamentalisme protestant à celui féministe, a affirmé, avec un ton de voix un peu trop assuré et un nombre de décibels de discothèque : « Il est tellement évident que les femmes sont supérieures aux hommes que… » Imaginez la tronche de ces gens qui peuvent passer des soirées à discuter des différences sémantiques entre « connin » et « connil » et qui se retrouvent avec une *butch* américaine qui parle d'Allah à la messe et, pas assez fine pour comprendre le malaise qu'elle crée, continue, sans baisser d'intensité et en fixant de manière ostentatoire Nicole : « seuls des *ass holes*… » Il y en aurait eu à suffisance pour déclencher une bataille, mais, cohérents avec leurs principes de tolérance urbaine — parfois méprisante mais jamais tranchée — ils ne dégainèrent pas leurs âmes blanches. Après que Lara, avec une assurance

frôlant la jactance, eut lancé le mot « aura », Louis ou Fiorenzo (je ne sais plus lequel), prenant bien sa bisque, s'enquit si Benjamin n'avait pas, par hasard, écrit un essai assez criard, sur la puissance des femmes. « Je crois en 1916, quand il avait vingt-quatre ans, car il est né, si je me souviens bien, le quinze juillet 1892 à Berlin, la même année où Hamsun, qu'il appelle *maître des héros fainéants*, publia *Mystères*. » Lara, à qui cette interruption fort érudite permit de reprendre son souffle, se lança dans une tirade encore plus dogmatique. Elle nomma un manipule de femmes dont les œuvres avaient été violées par des *ass holes*, comme Tolstoi ou Joyce et, à propos de Benjamin, « il est important de souligner que personne n'ose dire que, dans son essai sur Walser, il ne se gêne pas de voler le concept de convalescence à Margaret T. Farbroch sans la citer. » Impossible de l'arrêter. Un après l'autre, ils filèrent à l'anglaise. Quand même Nicole, la plus patiente du groupe, se leva, je proposai un toast et une lecture à haute voix de l'essai de Benjamin. « *A good idea*, mais tu risques d'ennuyer Nicole ». « Pas du tout », répondit cette dernière qui essayait, sans trop de succès, de noyer les effluves du travail dans l'alcool. Je lus mal et vite le court essai sur Walser.

« Un peu de lemoncello ?

— *What's lemoncello ?*

— Un jus de citrons qui ont poussé dans l'alcool.

— *A stupid joke, as usual.*

— Oui, moi j'en prends. Goûte-le, il est très bon, il est fait à la maison, dit Nicole en lui passant sa tasse à café. »

La voix profonde, sérieuse et ralentie par le vin de Nicole ramassa les concepts que Lara avait éparpillés dans la maison et en fit une synthèse fort saccadée : « Il ne s'agit pas d'une supériorité scientifiquement démontrée ou démontrable… le mot « supériorité » est tellement riche de… de… de significations que la science 'dure' ne peut qu'arriver après coup pour justifier ce qui était déjà dans l'air… pas trop… j'ai trop bu… l'autonomie du culturel n'est jamais complète et penser à une culture qui n'est pas influencée par le biologique me semble être de la foutaise… Surtout ne pas dire que la femme est supérieure moralement… chasteté, amour maternel, des inventions romantiques…tout se joue autour des différences sexuelles entre hommes et femmes et de la maternité… la technique a féminisé la société… c'est simple… la vie ne dépend plus des valeurs machos… la technique a diminué l'importance de la force physique et du raisonnement logique que les machines prennent en charge… quoi qu'on en dise, elle libère du temps de travail… j'en ai marre de travailler comme une bête… y a-t-il encore un peu de rouge ? merci… et ce temps peut être pris par le plaisir… surtout sexuel…là où la supériorité des femmes ne fait pas de doutes… la maternité nuit à la carrière… je m'en fous de la carrière… j'ai trente ans et je n'ai pas d'enfants, pas d'amis[36]… et avec la thèse je me torche… il faut être belle… même les hommes maintenant doivent être beaux…

36 Je ne sais pas si elle voulait dire « amis » ou « amies ».

physiquement… toutes belles, tous beaux et tout seuls…comment dit-il, ce con de Ik ? s'atouer ? non… s'atourner…oui, s'atourner… nous sommes toutes et tous atournés… et pouponnées… Tu sais Lara… je crois que *you are right*… on est seul ».
Je pris mon manteau et je les laissai seules.

Mésanges et chiens

« **Les** hommes, **les** femmes, t'en as pas marre ! » Elle a raison. Quand on parle des hommes et des femmes on ne dit que des généralités vides et inutiles. Agaçantes. Je vais donc lui conter une histoire : *Il était une fois une jeune femme qui avait passé son enfance dans une cage, blanche et mignonne, pendue au-dessus d'une grande table dans un énorme salon. Une enfance paisible, comme celle de tous les enfants en cage. Elle avait appris à écouter — ce qui, selon les gens qui aiment parler, est bien important quand on est jeune — et à se taire — ce qui, selon les gens qui ne réussissent pas à parler, en met dans l'aile. Quand la table était assiégée par les amis bruyants des parents — ce qui arrivait au moins une fois par semaine — notre mésange, sérieuse et attentive, buvait même l'écume des mots les plus futiles. Les convives s'étonnaient toujours de cette sagesse forte, dans un corps si frêle, et ajoutaient des mots aux mots pour chanter sa gentillesse. Les murs étaient si imbus de mots comme* sérieuse… bien élevée… gentille… intelligente… *que, quand, dans une soirée un peu houleuse, les parents n'entendaient pas le refrain habituel, ils se demandaient s'ils n'avaient pas froissé Aziz, Maryse ou Christine. Il faut dire que les soirées houleuses n'étaient pas rares. Ils se querellaient à propos de la Palestine, de la psychanalyse, des femmes de ménage, des couples, de Heidegger, de Marx et de tous ce qui tombait sur leur langue. Mais, pro-palestiniens ou pro-israéliens, marxistes ou nietzschéens, homo ou hétéro, blonds ou bruns, ils aimaient tous la petite mésange. Comment ne pas l'aimer ? Elle ne parlait presque pas, et, contrairement aux amis des parents, elle écoutait attentivement, mais, surtout, il suffisait d'un petit signe du père ou de la mère pour qu'elle zinzinule si doucement que même les cœurs les plus endurcis retrouvaient des larmes émues dans le fond de leurs mots. Il y avait aussi un autre motif pour l'aimer, bien plus important, bien plus profond : elle savait chatouiller la vanité des gens avec un naturel que seules les mésanges possèdent encore : elle leur donnait l'illusion qu'ils avaient le pouvoir de la rendre heureuse. Comment pouvait-elle, elle qui n'avait jamais vu le monde, être si fine psychologue ? Difficile à savoir, mais il semble qu'on naît psychologue, que l'art de comprendre les autres est inné. En fait, il suffisait qu'elle voie un invité, avec un sourire plus bête que ses chaussettes, se lever et s'approcher de la cage, pour qu'elle volète sur le dos pour qu'il lui titille le ventre. Quel pouvoir ! Quelle force ! semblait dire le sourire après avoir pris une autre couche d'idiotie.*

Elle venait d'entrer dans sa douzième année, quand ses parents commencèrent à ouvrir la cage pendant les dîners. Notre mésange se posait sur un coin de la table, silencieuse et attentive comme toujours, mais

sans voleter sur le dos comme auparavant. Elle avait peur. Elle trouvait que les doigts étaient moins délicats, qu'ils tremblaient comme s'ils cachaient un terrible secret dans la paume moite ; mais elle ne pouvait quand même pas se rebeller ! Elle retirait la tête sous les ailes et laissait les mains humides lui lisser les rémiges.

J'ai oublié de dire que le salon avait une fenêtre imposante qui donnait sur le plus beau parc de la ville.

« Regardez ! La fenêtre est grande ouverte, les oiseaux gazouillent dans le parc mais notre mésange reste ici. », disaient les amis fiers. En effet ils avaient de quoi être fiers : elle faisait toujours ce qu'ils voulaient ; elle l'avait toujours tellement fait qu'elle ne savait même plus ce qu'elle voulait. Elle savait seulement qu'elle était plumée. Mais ce que les autres ne savaient pas, c'était que, souvent, quand la maison était vide, elle voletait devant la fenêtre, regardait fascinée le parc et écoutait pendant des heures les appels solitaires des mésangeaux… Parfois les plumes du cou se hérissaient et une folle envie de s'envoler dans l'air… mais… mais… quelle peur de tomber ! Qui pouvait lui assurer qu'on volait dans le monde comme dans la maison ? Qui lui assurait qu'elle était vraiment un oiseau. Et si elle était un chien qui croyait être un oiseau ? Elle s'écraserait sur la bordure de ciment…

« Pourquoi m'as-tu raconté cette histoire ? Qu'a-t-elle à voir avec notre discussion sur les hommes et les femmes ?

— Elle a beaucoup à voir. Les femmes sont des oiseaux qui oublient leurs ailes et croient être des chiens et les hommes des chiens qui prennent leur queue pour des ailes.
— Ah ! Non ! Pas encore des généralités !
— On ne demande pas à un chien de voler ! »

Debout les filles !

L'autre jour j'ai testé ma « théorie » du devenir *erecti* des humains sur Louise et je dois dire qu'elle a reçu un sacré coup — ma théorie. Et pourtant, j'étais parti de très loin ; j'avais cherché des appuis dans la culture africaine pour laquelle elle a toujours eu une grande sympathie. J'avais commencé par lui raconter la fable des Malhoumoudes, une fable que dans des versions plus ou moins semblables circule depuis des siècles parmi les Khoikhoi en Namibie et au Botswana, parmi les Shona au Zimbabwe et les Couchitics en Tanzanie. Cette fable décrit le passage des humains à la position *erecta*, passage qui ne fut pas nécessairement un pas en avant. La résumer, c'est pratiquement impossible car son sens se cache dans les changements de ton et dans les silences du conteur plutôt que sous les

mots37 ; je vais donc en glisser quelques mots sans aucune prétention d'en rendre l'esprit.

Quand les Gens du nord envahirent la plaine d'Outhouran, avant la révolte de bonobos, à l'époque où la fille du soleil vivait encore dans les eaux du Limpopo « *que les poissons et les Houthourains38 se partageaient en parfaite harmonie* », les Malhoumoudes marchaient à quatre pattes « *comme le tigre rusé, le paresseux lion et l'éléphant qui meurt seul* ». Dans la plaine d'Outhouran il n'y avait jamais eu de guerre, la famine était inconnue et le travail un jeu. Ils n'existaient ni lois, ni écriture, ni hiérarchie, ni propriété. On ne pouvait accumuler que le plaisir qu'on lavait dans les eaux du Limpopo, entre les bras de la fille du soleil, quand il devenait trop lourd. Les maladies étaient rares, les larmes toujours des larmes de joie et les conflits — comme parmi les bonobos aujourd'hui encore — étaient réglés par des joutes sexuelles.

Ils marchaient à quatre pattes et n'employaient les mains que pour cueillir et manger les fruits, caresser et laver les proches et s'amuser en solitaire.

Les Gens du nord, eux, marchaient sur deux pattes, connaissaient la guerre, les maladies, le travail et les hiérarchies. Les premiers Gens du nord qui entrèrent dans la plaine longeant la rivière Limpopo furent des hommes ; ils avaient une pierre dans les mains, le zizi capuchonné, un os dans le nez et une horrible grimace solidement plantée dans le visage « *comme le rocher du midi qui appelle au repas* ». Les Malhoumoudes accueillirent ces êtres à la posture anormale qui « *marchaient sur deux pattes comme des oiseaux perdus sur terre* » avec des fous rires à se taper le cul par terre. Surtout leur zizi, les faisait rire. Mais les rires eurent une vie très courte : les Gens du nord tuèrent à coup de pierres la plus curieuse qui avait osé soulever le capuchon et montrer que « *le ver-qui-devient-os et qui aime les portes-du-ciel* » était comme ceux de leurs mâles. C'était la première mort violente, dans la plaine d'Houthouran. « *Ils se retirèrent dans le cercle qui redonne le souffle mais les portes-du-ciel étaient fermées et les vers-qui-deviennent-os tremblotaient sans os* ». Les Gens du nord avaient chassé le souffle de la vie.

Les Gens du nord séparèrent les mâles des femelles, « *firent le jeu-qui-donne-parfois-la-vie mais les portes-du-ciel restèrent sèches* », et forcèrent les hommes à se tenir debout. Les Malhoumoudes qui résistaient furent massacrés, « *la fille du soleil retourna chez son père et laissa sa place à la nuit* » et la « *la vie ne fut plus la vie dans la plaine d'Houtoran que le Limpopo baigne* ». Les envahisseurs imposèrent leurs lois que les mâles « *qui commencèrent à se pavaner avec leur ver-qui-devient-os bien en vue* » ne tardèrent pas à appuyer : les femelles résistèrent « *deux plus une génération, plus une autre encore* » mais « *trahies par les vieilles aux portes-du-ciel rouillées* », comme les femelles des envahisseurs, se mirent débout et cachèrent leur sexe.

---

37 La version Mambili, la dernière que j'ai entendue, dure plus que six heures, et elle est loin d'être la plus longue.

38 Être humain dans la traduction canonique de E. W. Wenderbraun. Traduction fortement contestée par les anthropologues de l'école de Kabwe qui proposent le néologisme *fishum*.

« Et alors ? », me demanda Louise avec un air qui ne promettait pas le beau temps. Et alors, je continuais en lui donnant mon interprétation.

Que je sache il n'y a pas eu d'analyses savantes de cette fable. Heureusement. Je peux ainsi proposer la mienne sans qu'elle ne soit trop influencée par les interprétations scolaires d'hommes élevés avec des doses dangereuses de mots de croissance. La posture des Malhoumoudes a sans doute le défaut d'employer les mains pour des tâches pas très élevées mais elle a l'avantage de montrer de manière « obscène », selon nos standards, le sexe de la femelle et de cacher celui du mâle. Bien plus, de l'homme on ne voit pratiquement que les couilles pendouillantes ce qui non seulement leur enlève toute dignité mais les rend facilement attaquables par derrière. Dans cette posture, il y a un renversement complet de la visibilité des signes directs39 du désir sexuel : le désir de l'homme « se cache » et celui de la femelle se met au centre. Un Freud malhoumoudien aurait construit une théorie sur le manque du petit garçon auquel on aurait « muré » le sexe en lui enlevait toute la richesse morphologique dont les petites filles se vanteraient à longueur de journée. Mais si les Malhoumouds n'eurent pas de Freud, c'est sans doute parce qu'ils n'en eurent pas besoin.

Je vois déjà venir l'accusation facile, oh comment facile ! de biologisme. « Tu es en train de réduire les humains à des bêtes : comme un animal en chaleur la femelle humaine montre le lieu du désir pour que la vie continue sans que le langage ne crée la couche dans laquelle l'animal humain est humain. »

Non ! Non !

Que le « lieu du désir » de la femelle40 soit au premier plan empêche qu'on le nie ce qui…

« C'est une fable de machos avec une interprétation macho ! Qui t'a dit que les femmes aiment ou désirent montrer leur sexe ? C'est ton fantasme. Assigner une telle importance au voir et au cacher, c'est le propre des hommes. Les femmes préfèrent sentir », me dit Louise avec un ton qui n'admettait pas de répliques.

Je me tus.

Ces considérations tourbillonnaient dans ma tête depuis une quinzaine de jours et je ne trouvais ni la force ni le désir de les mettre sur papier. Jusque hier quand j'ai lu cette phrase de Catherine Johns cité dans *Interpreting Contemporary Art41* : « *La vulve est rarement vue : sa position la rend invisible dans chaque position normale même à sa propriétaire* » et le commentaire de Victor Burgin : « *C'est dans ce " rien à voir " relatif que le mâle fétichiste voit le sexe de la femme seulement en termes d'absence,*

39 Les signes indirects continuent à exister mais il serait fort naïf de penser que le fait que les « signes directes » soient cachés ou en très grande évidence n'influence pas la façon de les présenter. Ce qui ne veut pas dire que la corrélation entre les deux types de signes soit simple à établir.

40 Lieu du désir : lieu où le désire se niche et lieu que le désir pointe. De la femelle : désir que la femelle a et désire que le mâle a de la femelle. J'emploie mâle et femelle même si le désir s'accommode mal de ces catégories parce que je parle de configuration physique et je veux montrer que la structure physique du corps tout en n'étant pas tout n'est pas rien, comme les nouveaux idéalistes aimeraient nous faire accroire.

41 Stephen Bann and William Allen ed., *Interpreting Contemporary Art*, IconEditions, 1991.

de manque. »

Ce « rien à voir » est causé par la position débout, et s'il n'y a rien à voir on est porté à exagérer ce qu'on voit, n'est-ce pas Louise ?

1953

« Pourquoi l'année 1953 est-elle si importante pour les femmes ?

— Parce que c'est l'année de la mort de Staline.
— Et alors ?
— Et alors, c'est une libération.
— Pour l'humanité, pas pour elles seules. Donne-moi une réponse qui s'applique aux seules femmes.
— Simone de Beauvoir publie *Le deuxième sexe*.
— Non. Quelque chose d'important pour les femmes, en tant que femmes. *Le deuxième sexe* est important pour le premier aussi.
— Élisabeth II est couronnée reine d'Angleterre.
— Et, tu trouves cela important ?
— Alfred Kinsey publie *Le comportement sexuel de la femelle humaine*.
— C'est surtout pour les hommes.
— Je mets ma langue au chaud !
— Pour la première fois au XXe siècle une femme est élue premier ministre.
— T'es sûre ?
— Très sûre
— Où ?
— En Mongolie. »

Les lombes

Je le savais. Impossible de se fier à Saint Augustin, il finit toujours par décevoir. Depuis hier, j'étais content de voir qu'il avait au moins eu le bon sens de condamner les suicides au nom de Dieu et voilà que feuilletant un dictionnaire de latin pour chercher comme on disait « inflammation des glandes de Bartolino » je me trouve devant cette phrase du Tunisien qui a fait le plus de dégâts dans l'histoire de l'humanité (Bourghiba est un gentil mouton si on le compare à Augustin) : *Diaboli virtus in lumbi*. Traduction : la force du diable est dans les lombes, ou les reins si vous préférez, ce qui est une manière de dire que, si vous voulez affaiblir le diable, vous ne devez pas penser à la cambrure des lombes, pardon des reins comme disait Georges de Sète, l'anti-augustin de la chanson française.

J'y prends goût. Je sors le « Petit dictionnaire de 2948 maximes, proverbes, devises, phrases et locutions latines » édité par Hoepli en 1987. Dans l'index je suis frappé par les vingt-six entrées « contre les femmes » et la seule entrée « pour les femmes ». Normal, vous me direz. Oui. Je vais lire la première « contre » : *Aut amat, aut ofit mulier ; nihil est tertium* (La femme aime ou hait, il n'y a pas de voie du milieu). Pourquoi « contre », je ne comprends pas. Allons donc voir la seule « pour » : *Rusticus est vere qui turpe dicit de muliere* (celui qui parle mal des femmes est un goujat). Ce n'est pas tellement à propos des femmes. Une autre contre : *Mulier, cum sola cogitat, male cogitat* (une femme qui pense seule, pense mal). Contre ? Mais penser mal, n'est-ce pas penser bien ?

Sororité

Dites à une femme que les filles réussissent mieux à l'école que les garçons parce qu'elles sont plus mûres, savent mieux écouter, sont plus sensibles — la vérité quoi ! — et vous pouvez être sûr que, si elle a des fils, elle vous dira qu'il s'agit plutôt d'une école mieux adaptée aux filles. Même si c'est une féministe militante, une féministe radicale, même si les hommes l'ont fait chier toute sa vie. Elle pourrait même ajouter que les femmes ont déjà trop souffert de ce genre de manichéisme, que du noir et du blanc elles en ont bouffé à longueur d'année… Ça doit être vrai. Ce qui semble certain c'est que les femmes aussi, heureusement, ont des difficultés à abandonner l'idée que la maternité est plus importante que la sororité.

Fils de femmes

Elles ont décidé d'avoir un enfant ensemble. La nature sauvage ne permet pas encore à une femme d'en inséminer une autre, la nature, domestiquée par la technique, oui. L'une des deux est enceinte. Dans une soirée entre amis progressistes (terme beau et désuet), on discute du cas[42]. Il n'y a bien sûr aucune considération morale sur le fait que deux femmes vivent ensemble *more uxorio* ni sur le fait qu'elles décident d'avoir un enfant. Il y a des doutes, des doutes liés aux dangers que court le bonheur de l'enfant, surtout s'il est mâle. Mais les doutes, c'est bien connu, dans certains milieux, sont bien plus destructeurs que les certitudes. Comment réagira l'enfant au manque de figure masculine à laquelle s'identifier ? Où trouvera-t-il une figure paternelle pour se « libérer » de la fusion avec la mère ?

On ne sait pas. On ne sait pas… On ne sait pas, mais même ceux qui se font un honneur de cracher sur la psychanalyse vont chercher des doutes et des risques dans Freud et Lacan qui, tout à coup, deviennent les dépositaires de la vérité. Pour montrer les dangers qui guettent cette nouvelle vie on n'hésite pas à confondre le mâle avec le père et à faire du Lacan de cuisine : on est sûr — en voilà une, de certitude ! — que seul le père peut faire la loi. Et quand une question un peu trop maligne surgit : « Est-ce le père qui fait la loi ou la loi qui fait le père ? », les réponses se cachent derrière des grimaces impuissantes.

42 Même parmi des gens très avantgardistes comme nous, c'est encore un « cas ».

Peut-on faire courir un tel risque à une nouvelle vie ? Tout tourne autour de cette question. Impossible de casser le cercle vicieux en disant que donner naissance c'est, par définition, faire courir des risques. Des risques inutiles43 par-dessus le marché. Le risques d'encourir des risques est-il une justification suffisante pour arrêter la vie ?

« Ce n'est pas une question de risques en absolu. C'est que c'est bien plus risqué pour l'enfant d'un couple homosexuel.

- Pourquoi ?
- Parce que même si l'homosexualité est acceptée, cet enfant sera assez hors norme pour sentir le poids des jugements de ceux qui n'acceptent pas ce style de vie.
- Ça pourrait aussi être le contraire : qu'il aurait une communauté élective qui lui facilite la vie.
- Tu sembles oublier le poids de la famille.
- Non. Mais la famille évolue et qui te dit qu'une « nouvelle » famille comme celle dont on parle ne fera pas moins de dégâts que l'autre. Ces filles essayent de faire mieux que nous.
- Mais, donner naissance à un enfant ce n'est pas une expérience scientifique où, si ça va mal, on invente une nouvelle théorie et on recommence. »

Certes. Donner naissance c'est un acte de confiance dans la nature, dans les humains, dans la technique, dans le monde quoi ! Confiance qui doit être encore plus grande chez un couple de lesbiennes qui n'a pas eu l'*imprimatur* de l'histoire pour certifier que son approche du bonheur est dans les limites des risques acceptables. Et ce qui est acceptable n'est plus établi par la bonne, vieille et hypocrite morale mais par la nouvelle, déguisée en rectitude politique. Mais la rectitude politique, née pour rassurer l'autre qu'on est toujours l'autre de quelqu'un, est un autre bel exemple d'une attitude dictée par la peur des risques.

Qu'est-ce que la rectitude politique sinon la peur de ne pas suivre la bonne ligne, d'oublier le travail politique fait par nos prédécesseurs et d'ouvrir la porte à des hybrides dont on ne connaît pas les dangers ? Est-ce que cela équivaut à dire, comme le soutiennent les plus acariâtres des réactionnaires, qu'il s'agit d'une morale de gare d'une élite culturelle qui a renoncé à la vraie morale ? Ou qu'il s'agit de la vision obtuse de féministes enragées, de gauchistes attirées par le sacerdoce et de libéraux qui craignent de tomber dans les pièges peccamineux que leur âme illibérale leur tend, comme disent les plus amers parmi les progressistes ?

Ce n'est rien

Je suis déçue. Frustrée par le fait que plus ça change et plus ça reste pareil. Je ne comprends pas pourquoi mais, tout en sachant très bien ce qu'il faudrait que je dise, je ne le dis jamais. C'est comme si toutes mes neurones, au moment où j'ai le plus besoin d'elles, se liquéfiaient. Ce qui s'est passé hier en est un bon exemple.

Rendez-vous à l'hôpital de sainte Thérèse pour un kyste à une joue. Le médecin, un homme dans la

43 Est-ce que à ce niveau la catégorie d'utilité veut encore dire quelque chose ?

cinquantaine avancée, avec des yeux tristes, plus tristes que les miens, a l'air très gentil. Il a l'air d'un bon médecin de famille.

Il palpe la joue. « Ce n'est rien », il dit pendant qu'il se met un gant. « Ouvrez grand la bouche ». Aaaah. Il joue dans ma joue[44]. Il tapote d'un air très concentré. Presque trop. Je me sens un peu crétine, avec la bouche ouverte. Il touche la langue. Je tousse. « Excusez-moi. Ce n'est rien. Vous êtes un peu tendue. » Je le crois que je suis tendue ! Pendant qu'avec une main il a l'air d'étudier ma joue, avec l'autre il me masse une épaule. « Oui… vous êtes très tendue… n'ayez pas peur… une simple inflammation. » Je ne dis rien. Je voudrais lui dire que son massage me gêne mais je crains de le mettre mal à l'aise. Au fond… au fond, il ne s'aperçoit sans doute même pas de ce que fait sa main gauche.

« Êtes-vous sportive ?

— Non.

— Même pas du ski de fond, ou de l'aérobic ?

— Non. Je marche beaucoup.

— Ça c'est bien.

— Relevez le T-Shirt. »

Dès que le stéthoscope me touche je glousse. « Ce n'est rien. Il est seulement un peu froid. » Ce n'est pas parce que le stéthoscope est froid mais parce qu'il m'a pris le sein dans la main comme s'il était mon amant. « Parfait », il dit et son sourire ne semble pas faire référence seulement à mon état de santé. Il continue à me tripoter les seins. « Parfait ». Le sourire devient toujours plus crispé. Le stéthoscope qui pendouille pourrait rende la situation cocasse. Mais non. J'ai l'impression d'être un personnage d'une mauvaise blague de cul.

— Maiaiai…

— Ce n'est rien. C'est la routine.

Je suis incapable de dire quoi que ce soit. Ce n'est pas en gloussant comme une poule ou en béguetant que je lui ferai comprendre que ce n'est pas vrai que ce n'est rien. C'est quelque chose. Mais j'ai les idées paralysées.

« Maiaiai…

— Ça remonte à quand votre dernière visite gynécologique ?

— Chais pas…

— Un an ?

— Plus.

— Trois ans ? C'est beaucoup trois ans, il dit en me frôlant avec le pouce un mamelon. »

---

44 Pour Fiorenzo : un jeu de mots comme les tiens.

Je vais… Je vais me fâcher. Si je ne lui dis pas d'arrêter, je vais me fâcher contre moi-même. Il m'agrafe le soutien comme si c'était la chose la plus normale au monde. « Vu que vous semblez ne pas aimer aller chez le médecin, je peux vous faire une visite gynécologique… et comme ça vous serez loin des cliniques pour trois ans encore. » Son demi-sourire dénote un malaise croissant. Moi, je ne souris pas. Je dois avoir cet air passive que j'ai quand je voudrais me cacher dans les poches de mon manteau. Je réussis à dire que je préfère prendre un rendez-vous avec un gynécologue. « Oui, c'est une bonne idée. Mais savez-vous que le jour avant la visite il est préférable de faire l'amour ? le matin aussi… Si vous n'avez personne, vous pouvez vous toucher. Est-ce que vous vous touchez parfois ? »
Je ne sais pas comme je le regardais, mais certainement pas de l'air que j'aurais voulu, parce qu'il continua à me regarder comme si j'étais consentante. Consentante ? Bloquée. Bloquée par une merde de respect des vieux. Incapable de dire ce que je pensais. Ou, plutôt, incapable de penser ce que j'aurais voulu dire. L'atmosphère était glauque. Trop. Je sentais « mon » sourire bête revenir, ce sourire qui me colle aux lèvres quand mon cerveau est collé. J'ai pensé pendant quelques instants qu'il allait me mettre une main entre les jambes et j'ai eu peur. Peur d'être incapable de réagir. D'être figé comme un rat mort.
J'ai mis mon manteau pendant qu'il s'assoyait au bureau. Je ne l'ai plus regardé. J'ai gardé mon regard bas, comme quand je boude.
J'en ai parlé à A.. Elle m'a engueulé. Elle a raison. Ma stupide crainte d'être une féministe bornée me bloque. Et mon anarco-catholicisme aussi. J'ai envie de prendre un rendez-vous avec sa femme, qui est gynécologue. Je ne le ferai pas. Je ne suis pas assez vache. Je suis conne[45].

Sacrés corps

Sur une musique obtuse de disco, elles dansent les danseuses et les hommes attroupés les regardent en rêvant…

Le cafard s'installait dès les premières heures de l'après-midi. Impossible de lire plus d'un quart d'heure, inutile de réorganiser pour l'énième fois la bibliothèque : même le plaisir solitaire n'apaisait ce tourment qui venait d'au-delà de l'âme. Trois spaghetti et un morceau de fromage à six heures. Une traversée du parc Lafontaine en oiseau rapace. Un expresso morose au Prince Arthur et puis, une entrée, pas tout à fait fière, à la messe de huit heures au club au coin de St-Denis et Ontario.
Un sacristain, excessif non seulement à cause de son estomac chargé de bière, m'indique une chaise à côté de l'autel — plus le fidèle est proche de la cérémonie plus l'obole est élevée. Je lui glisse cinq

45 Quand j'en ai parlé à I., il m'a dit que les petites villes québécoises sont plus perverses que je ne le pense. Que des histories comme celle du médecin de Drummond qui tripotait tous les ados ne sont que la pointe de l'iceberg. Que ce vieux con est sans doute d'accord avec sa femme pour mettre du piquant dans leur couple avec une jolie nana.

dollars mais je m'en vais au fond, derrière des Viets qui se pensent invisibles. L'officiante traîne une peau synthétique près du poteau qui lui a permis de mimer un improbable sacrifice. Elle s'agenouille mollement, appuie, paresseuse, les épaules au sol et puis, comme touchée par la foudre, elle élance sa croupe polie vers le siège du père éternel. Un instant après, comme par magie, elle est couchée sur le dos avec les jambes divinement bandées en V. Ses mains, avec une lenteur excessive, écartent légèrement les lèvres pendant que la tête, avec un rythme de bacchante, se perd dans un nuage de cheveux de jais. Elle dessine gravement un arc de cercle pour montrer à tous les fidèles l'aimant du monde.

Venite, missa est.

Sandra, blonde, deux seins exquis qui compensent un visage très disgracieux, Nathalie une rousse aux jambes de flamant et Melissa, une amphore à la démarche paysanne, prennent la place de Jessica, qui traîne sa peau accompagnée par des applaudissements de circonstance, pour célébrer une messe solennelle annoncée comme « un numéro spécial seulement pour vous ! ». « Vous pouvez garder la monnaie », dis-je à une serveuse enfant de chœur dont la chaste minijupe m'apporte un flash de braves filles vulgaires qui draguent sur St-Denis. Mon œil lascif, cherche, dans leurs mouvements prévisibles et dans leur corps flexueux, des riens qui me renvoient aux rêves de mon enfance : Brigitte Bardot qui volait dans ma petite chambre, la tante dont je touchai le coude, la cousine qui me laissait déposer la tête sur ses cuisses, ma sœur qui dormait comme un ange, les aisselles touffues de Carla, les gémissements de ma… J'ai manqué le numéro spécial. Une obtuse musique disco accompagne Mélissa qui, mimant une masturbation, semble réincarner sa grand-mère frottant, sur une planche à laver, les pantalons crottés de son mari. On ne sort pas de la paysannerie si facilement ! L'érotisme ? C'est quoi ça, semble-t-elle dire ? L'érotisme ? N'as-tu pas d'autres choses à penser ? Elle est tellement gauche que personne ne l'invite. Et pourtant… je dois la faire danser à ma table.

Elle installe le tabouret entre moi et le Viet qui n'a pas arrêté un instant de dodeliner la tête.
— Ton nom ?
— Mario.
— Québécois ?
— Ça dépend.
— T'as l'air compliqué, toi.
Je la laisse faire dix danses. Elle gigote décidément trop. Le Viet est très content : il a complètement oublié le stage et il examine chaque centimètre de peau avec ses deux fentes qui, à chaque danse, se resserrent un peu plus. Moi aussi j'examine et après trois ou quatre danses les pensées prennent le dessus des rêves.

Mélissa, comme Éros, est fille de Pauvreté et d'Expédient et comme Éros est « intermédiaire entre ce qui est mortel et ce qui est immortel ». Mais, chère Diotime, il en a coulé de l'eau sous les ponts depuis ton explication. L'immortel a depuis abandonné les cieux et ses antichambres, les temples, pour nidifier dans les corps, hélas, marcescibles des hommes. Plus besoin de garder le feu sacré dans les temples! Les Vestales, recyclées en anges gardiens ou en filles de joie, ont dû se limiter à attiser les feux follets de leurs hommes.

Quel ennui ! Quel vide ! Mais, du futur lointain une mélopée se lève. Ce sont les ménestrels romantiques, avant-garde de la technique, qui indiquent la nouvelle vie : « Sortez... sortez de la maison... hors de la maison mesdames ». Dehors, l'autoroute de l'autonomie, des maisons plus ou moins closes, porte à l'usine-caserne mais très vite l'autonomie se mue en isolement. Et ainsi, sous le regard hautain de l'argent, l'ange gardien devint travailleuse et la fille de joie pute. Mais, quand on est isolé, il suffit de presque rien pour s'amouracher, s'offrir au premier venu (premier venu qui a quand même un certain style !) et réduire le sexe à une banale pratique de communication. Les voilà les deux sexes de la communication : elle, avec une jupe dont la fente, insensible à la barrière des genoux, occupe toute la cuisse (il lui manque seulement une grande flèche indiquant la position exacte du pubis) et lui, en shorts, bicyclette et T-shirt de Gaston la gaffe (il lui manque seulement la sucette).

Quel ennui ! Quel vide ! Mais la pègre et ses adjoints flaire l'affaire: ils construisent des temples (dorénavant appelés clubs) où des jeunes filles célèbrent des rites au démon Éros qui, déçu du train-train sexuel, remet du sacré dans les corps. Elles célèbrent, plus ou moins belles, plus ou moins malignes, plus ou moins sympathiques — toujours jeunes —, une liturgie où elles sont en même temps l'officiante et la victime devant des fidèles plus ou moins laids, plus ou moins cons, plus ou moins dégueulasses — toujours seuls.

Mais Mélissa n'est pas un démon et, si elle est un messager, elle s'identifie complètement au message : son corps. Ce corps qui n'est pas un objet qu'on montre ou qu'on vend car il est « elle »; ce corps qui est mortel et immortel et qui garde en soi le feu sacré délogé de l'acropole; ce corps qui a la dignité inscrite dans tous ses plis et qui n'est touché par aucune moralité de service; ce corps qui, à la caresse d'un « vieux dégueulasse », réagira comme il a appris à réagir; ce corps qui indique la mort, car de la mort il est si lointain; ce corps qui, depuis Ève, est connaissance et amour; ce corps...

Mélissa est fille d'une femme pauvre et non de la pauvreté. Mélissa connaît les expédients et non son père. Mélissa est seule, plus seule que les hommes seuls qui la regardent. Mais, surtout, Mélissa risque beaucoup, beaucoup plus que les hommes qui se réchauffent à sa chaleur. Certains de nos philosophes pourraient gloser : « où le risque est grand, là on peut trouver ce qui nous sauve » et

peut être qu'ils ont raison. Mais qui est sauvé ? Mélissa ? Le mec perdu qui bave devant elle ? Ou, tout simplement, les intellectuels qui pinaillent sur risque et salut ?

> Et maintenant, voici en quelle fortune Éros se trouve placé, en tant qu'il est fils d'Expédient et de Pauvreté. En premier lieu il est toujours pauvre, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit délicat et beau comme la plupart des gens se l'imagine ; mais, bien plutôt, il est rude, malpropre [...] tout cela parce que, ayant la nature de sa mère, il fait ménage avec l'indigence ! Mais, en revanche, conformément à la nature de son père, il guette, embusqué, les choses qui sont belles et celles qui sont bonnes [...] habile comme sorcier, comme inventeur de philtres magiques, comme sophiste. (Platon, Le Banquet)

Femmes et voitures

Pendant des années on les a associées. Un jeune homme, dès qu'il avait une certaine indépendance affective et économique, voulait sa voiture et sa nana. Pas nécessaire d'avoir inventé le fil à couper le beurre pour penser à des jeunes femmes en déshabillé, allongées sur le capot, comme mécanisme publicitaire. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. Je veux parler d'un lien entre femmes et voitures beaucoup plus profond. Plus précisément, entre les femmes et la Formule 1. Ecclestone, pour contrer la domination des Ferrari, propose de les rendre plus lourdes ; de les handicaper avec un poids qui les ralentisse pour satisfaire ainsi les exigences du spectacle. Et les femmes en tout cela ? Les femmes, comme les Ferrari, roulent trop vite et des milliers d'Ecclestone proposent des moyens de les ralentir pour que les pauvres mâles puissent toujours rêver d'être premiers

Elfriede Jelinek

De Sully Prudhomme (1901) à Elfriede Jelinek (2004) en passant par Maeterlinck (1911), Hamsun (1920), Gide (1947), Becket (1969), Marquez (1982), la route des prix Nobel a traversé les paysages les plus disparates avec une direction pas toujours évidente. Et pourtant, dans son testament, Nobel avait été assez clair en dictant sur son lit de mort que le prix de littérature devait être donné à « une personne qui a produit, dans le domaine littéraire, l'œuvre la plus remarquable dans une direction idéale ». Je doute que la direction idéale de Sully Prudhomme ait quelque chose en commun avec celle de Elfriede Jelinek. Mais les responsables des prix Nobel sont des hommes et, comme tous les hommes, traînent leur direction idéale qui s'adapte aisément au parcours accidenté de l'histoire.

Il est rare que j'entre dans un roman d'un écrivain que je ne connais pas dès les premières pages. Il me faut du temps. Et des pages. Je dois m'habituer aux odeurs particulières de l'auteur, à ses manies, à son regard, à sa façon de se regarder et de regarder le monde. Avec Lust46, cela a été

46 Elfriede Jelinek, Lust, Seuil 1996.

particulièrement dur. La violence des coups de mots m'empêchait de sortir de ma tranchée et, quand les mots se taisaient, la poussière était telle… Je devais avancer, avancer c'est une façon de parler ! les yeux fermés. L'atmosphère était glaciale malgré la chaleur des corps, les corps étaient froids malgré l'agitation fébrile.

Et puis, ça y est.

Je me suis retrouvé chez elle, assis dans une chaise inconfortable d'où je la regardais « *dénoncer les mythes* […] *le langage même des mythes et non seulement leur contenu* », d'où je l'observais enlever une couche après l'autre de l'oignon de l'histoire : « *mon réductionnisme n'a rien à voir avec une simplification. C'est* […] *un travail de cristallisation : lorsque je réduis un état de fait* […] *c'est pour faire ressortir la charpente* ». Je ne pouvais pas sortir de chez elle sans rêver d'y retourner.

L'obscénité qui m'avait dérangé devenait nécessaire ; la dureté était baume, la complexité aide, le manque d'espoir espérance.

Les hommes et les femmes et leurs batailles où tout le monde perd, même les gagnants.

> *Les femmes dans leurs jardins plantés d'espoir vivent de souvenirs, les hommes, eux, de l'instant qui leur appartient et qui, soigneusement cultivé, se ramasse en une petite poignée de temps qui ne leur appartient pas moins.*

Les femmes que Gerti, femme d'homme riche, au service du père et du fils dans une Styrie délavée par le tourisme, cristallise.

> *La femme se défend, mais seulement pour la forme, elle prendra d'autres claques si elle s'obstine ainsi à nier l'âme de l'homme qui n'aspire qu'à s'illuminer.*

L'homme riche qui possède Gerti, qui possède les ouvriers de la papeterie qui est possédée par les banques qu'il possède et qui possède l'argent que Gerti emploie pour se faire belle et se faire posséder par ceux qu'elle ne possédera jamais. Histoire de possession.

> *Vous êtes ici dans une communauté de chair et les paysansouvriers qui pleurent facilement quand ils ne trouvent pas d'emploi, se mettent, oui, même en colère en voyant leurs femmes caresser doucement le bétail médusé qui part pour l'abattoir.*

Le bétail disparu, les touristes multipliés, les déchets que la femme poubelle cache, la vie du néant qu'est l'homme contre le néant de la vie de la femme.

> *Prenant son appel dans les règles de l'art, le directeur s'éjecte de la femme, ses déchets il les laisse. Car bientôt la trappe du ménage se refermera sur elle, et elle retournera au néant d'où elle venait.*

Une jeunesse que le tourisme déforme et que l'argent embaume per omnia saecula saeculorum.

Sous le regard aveugle, hargneux et mesquin de l'Église.

Les banques courtisent les plus petits d'entre les petits à grand renfort de sacs de voyage publicitaires. Cette jeune racaille, valetaille des parents, ressent déjà le besoin d'un compte en banque.

Entre les mains visqueuses de l'État qui travaille à les faire travailler.

Rien ne se perd, l'État travaille avec ce que nous ne voyons pas.

Il n'y a plus d'étables fumantes. La merde s'entasse dans les coffres des banques qui s'ouvrent sur commande pour commander nos désirs.

Le temps ne pourrait-il pas s'arrêter chaque premier du mois, que nous puissions encore un peu contempler notre petit tas d'argent qui fume et pue le travail, avant de le porter sur nos comptes pour qu'il accroisse substantiellement nos besoins ?

Ses trous pour le mari directeur, l'étudiant amant et l'alcool dieu protecteur qui n'a nul besoin de changer de trou pour montrer son impuissance.

Et les femmes se voient promettre le paradis, à condition d'être des anges et de le préparer sur terre à leurs maris et leurs enfants, non sans y ajouter un peu de piment.

Badaboum !

Ainsi va la vie. Car elle nous a fait frivoles pour nous consoler de nos misères !

Avec le temps les années s'accumulent et nous vident de la vie.

Les femmes vieillissent tôt, et voici leur erreur : elles ne savent pas où cacher ce temps qu'elles traînent derrière elles, afin qu'il passe inaperçu.

Des chiens qui courent derrière leur queue.

Et même si les messieurs lèvent la patte et lâchent de l'eau dans leurs compagnes, ils ne peuvent se permettre de rester, il leur faut sans répit poursuivre leur course jusqu'au prochain arbre auquel ils s'agripperont de leurs vermisseaux en colère jusqu'à ce que quelqu'un les recueille

Sylvie et les hommes

Je suis lâche. Quand je l'ai vue s'approcher avec son pas défait et son air de vieille poupée, j'ai changé de trottoir. Je n'aurais pas su quoi lui dire. La dernière fois qu'on s'était parlé, je l'avais trouvée tellement pathétique que j'avais eu honte de la connaître. Il faut dire que ma relation avec Sylvie a toujours été assez particulière : même si j'ai de la peine à l'admettre, mon affection, que je crois sincère, a toujours était teintée d'un certain mépris. Immérité. Sylvie n'a pas inventé la poudre, c'est clair, mais elle n'est pas plus bête que bien des gars et des filles que je fréquente. Ça doit être à cause de l'affection un peu maternaliste que je suis incapable de l'accepter pour ce qu'elle est. À moins que ce ne soit pas vrai ce que m'a dit Alice, pour me faire chier : « Sylvie, c'est ton côté poupoule, c'est pour cela qu'elle te fait honte ». C'est possible. Comme c'est possible que Sylvie incarne, pour moi, un rapport femme-homme comme celui entre ma mère et mon père. Un type de rapport qui m'a toujours fait mal et vers lequel, je ne peux pas le nier, je me sens attirée. Il n'y a rien à faire : une fois que, enfants démunis, on est tombé dans la potion familiale, on ne peut

plus passer à côté d'une marmite sans que ses effluves ne sollicitent la mémoire de nos narines. Étonnant, il est huit heures et elle va déjà au travail. Elle se tourne. Et si elle me voit ? Non. Quelle chance ! Que je suis lâche ! À bien y penser, dans me rapports avec Sylvie, j'ai eu trois phases assez distinctes et toutes autour de sa liaison avec F. D…. cette espèce de nullité qui achète des amours naïves avec une souffrance usagée. Dans la vingtaine, c'était la rage contre les intellectuels entourés de pépettes et une légère déconsidération pour les pépettes elles-mêmes. Après ce fut une compréhension tous azimuts : c'était la vie. Au fond, ni ces fils de pute qui exploitaient leur pouvoir pour s'envoyer en l'air, ni les pépettes qui vendaient leur cul au pouvoir des mots, n'y était pour rien. C'était la vie. Dans la quarantaine, la rage est revenue. Une rage contre les intellectuels qui n'osent pas dire que tout leur baratin est de la *bull shit* et que la richesse de la chair de Sylvie compense mille fois la pauvreté de leur esprit.

Cette aine si propre

Les poils perlés de sueur que les courtes manches laissaient éclore quand elles jetaient, avec une vigueur délicate, pas encore abrutie par l'excès de sport, une fourchée de foin dans les chariots harassés, avaient été l'image la plus intense et mystérieuse de son enfance. Et maintenant, le voilà — quarante ans plus tard — dans une ville quelconque d'un pays quelconque, s'efforçant de comprendre sa femme qui vient de lui dire : « En été, je trouve que ça fait sale » en réponse à son « Que fais-tu ? » désespéré, lancé quand il la vit s'apprêter à se raser les aisselles. Il pouvait comprendre qu'on s'épile pour un jeu érotique ou, à la limite — vraiment à la limite — pour se libérer d'un parasite malicieux, mais pas pour la « propreté », ça non. Il s'en fallut d'un poil qu'il ne la quitte.

Mais…mais, il l'aimait et aimer, comme ils disent, c'est accepter. Il l'excusa en se disant qu'elle était prisonnière de l'œuvre diabolique de puritains sans esprit et sans poil au cul qui avaient réussi à plastifier les femmes (pour qu'elles ne se dégradent pas !) avant de les laisser sortir de la maison (pour le bureau ou la chaîne de montage ou le théâtre ou le restaurant — comme serveuses, souvent — ou l'école.) ; une désérotisation sauvage inutilement niée par l'ersatz décevant des minijupes ou celui, vulgaire, des jeans moulants ou le kitsch du trop de dentelles. Et puis, ces malotrus, épris dans leur rêve malade d'atrichie, ces ignorants qui ne connaissent pas la différence entre une jarre et un jarre, osent condamner les horreurs des Talibans !

Il n'avait pas de poil dans la main, mais il passa pour la première fois de sa vie un mois sans réussir à travailler : il discuta avec les amis (les très rares qui savaient encore distinguer entre une conversation profonde sur de petites choses et la recherche du poil sur les œufs d'or des grands thèmes), il fonda un regroupement contre la barbarie de la propreté (dans lequel, après trois réunions, il se retrouva membre unique) et puis il finit par accepter — comme il avait déjà accepté

de ne pas vieillir, de ne pas jeter la télé par la fenêtre ou de ne pas fuir Montréal quand elle était devenue *la* disney-city de la culture. Mais quand il vit qu'elle était une adepte si fidèle de la secte des glabres qu'elle voulait se « nettoyer » le pli de l'aine pour pouvoir être « présentable » pour les vacances, son système pilifère se mit au garde-à-vous, ses villosités intestinales se tortillèrent comme des vers sur la braise et son larynx, avec le calme des grand jours, stilla : « **Ç a s u f f i t** ». Sans appel. Il avait repris du poil de la bête.

Leur mésentente avait été si totale qu'ils avaient su vivre en parfait accord pendant de longues années. Et, ils auraient pu continuer jusqu'à l'arrivée de la faucheuse si une broussaille impudique n'avait pas lacéré leur amour. Tout avait chaviré en moins d'une heure. « Regarde. Aimes-tu mon maillot ? », lui avait-elle demandé, les yeux débordants de souvenirs du plaisir en ouvrant son peignoir comme un vieux satyre. Il ne répondit pas. Aspiré par l'échancrure et ses poils rebelles, il se perdit. Après quelques minutes, le souvenir ravivé, elle ramassa sa veste et glissa hors du bureau pour y revenir après ses ablutions statutaires et déposer la mine qui allait déchiqueter leur union : « Je n'aime pas les poils qui dépassent… Ça fait pas propre… Je vais m'épiler, comme ça je serai présentable ».

D'un coup, tout s'éclaircit. Il comprit qu'il n'avait rien compris. Quand il parlait sérieusement de la grandeur des petits détails, quand il affirmait que dans une goutte d'eau on pouvait retrouver tout l'univers ou que dans les émotions d'un jour d'enfance il y avait déjà toutes les émotions de toute une vie, elle avait pris tout cela pour des images pseudo-poétiques, pour des métaphores kitsch, pour des exagérations ou, pire, pour des provocations. Il comprit que les sourires qu'il avait pris pour de la connivence ou les fous rires qu'il avait pris pour un accord sur des formules drôlement vraies, étaient en fait des sourires de complaisance et des rires de dérision.

Hier, par exemple, il s'était échauffé pour démontrer à un politologue, pas plus sot que la moyenne, qu'il était bien plus important — politiquement — de réfléchir et débattre de l'émondage du pubis que du nationalisme. Après avoir dit que les journaux de cul étaient un miroir parfait de la société, il avait montré des photos de *Playboy* avec toutes les filles à poil défigurées par le rectangle ridicule qui avait remplacé le triangle pubien. Départ en grande pompe du politologue : « Les humains sont caractérisés autant par une soif inassouvie de modifier leur corps et de se déguiser que par le langage », qui fut arrêté par un « Poil à l'œsophage » qui déclencha le fou rire de sa femme (fou rire que maintenant il voyait comme l'archétype de tous les faux fous rires). Le blocage du politologue ayant parfaitement réussi, il avait enchaîné avec un ton mi farceur mi doctoral : « Aujourd'hui, pour freiner de manière puérile et totalement inefficace la course vers un système d'aphasie généralisée — causé aussi par la diarrhée verbale de la majorité des intellectuels — les travaux sur le corps sont en accélération constante. Ceci explique le grand succès du *body percing* chez les jeunes et de l'épilation chez les femmes. Mais, si le *body percing* injecte un surplus de désordre dans le corps, l'épilation

l'enveloppe dans un ordre mortifère. » Et c'est à ce propos qu'il avait parlé de la charge érotique des poils s'échappant des slips et du désordre aux frontières de la toison comme dernier allié du désir sur les plages jonchées de mollusques.

« Pour moi, ce n'est pas une question de propreté. Tout simplement je n'aime pas ça. C'est question de goût. » lui avait dit le politologue, qui rêvait toujours de plages ensoleillées et qui ne devait pas trouver très drôle l'idée des mollusques. « Oui, si tu veux, c'est question de goûts, mais c'est bien le goût qui unit ou sépare les individus. Et ceux qui trouvent belle la tonsure inguinale sont certainement plus près que les autres du lessivage final. » Elle souriait, elle avait l'air de si bon poil ! Elle était si propre. Il aurait dû comprendre. Il ne comprit pas.

Talons hauts

« Ce n'est pas du respect. C'est de l'indifférence. Des sociétés policées comme la société québécoise ou américaine, à cause de leur peur de la diversité, érigent la diversité en mythe pour ne plus s'en soucier. Le Marocain ou l'Italien qui lance des commentaires vulgaires à la jeune fille vulgairement habillée respecte plus l'autre que le petit Québécois qui ne dit rien parce qu'il ne voit plus rien d'autre que son nombril et celui de ses copines. » C'est à peu près cela qu'elle m'a dit. Je suis d'accord et en même temps pas d'accord. Je ne sais plus quoi penser. Sans doute, comme dit ma copine Rabinette, il n'y a pas de quoi fouetter un rat. Je ne sais plus quoi penser, mais je sais que j'avais une envie folle de lui dire « Retourne en Italie, va au Maroc ! ». Je n'ai rien dit, je ne pouvais pas le lui dire. Elle fait partie de l'espèce en voie de disparition qui sait encore marcher avec des talons hauts.

Elle

Valérie Toranian, la directrice de la rédaction d'*Elle,* vient de publier son premier livre : *Pour en finir avec la femme*. Avant de l'acheter j'ai lu l'espèce de manifeste en forme de dédicace qu'elle met en exergue. Plus ou moins inspirant, mais c'est « [les femmes] *qui en ont marre d'être coupables. Et encore plus victimes* » qui m'a convaincu. Et, ça valait la peine.

Un livre léger, agile et qui fait repenser. Surtout le rapport au pouvoir, des hommes et des femmes. « *Être féministe aujourd'hui pourrait s'illustrer simplement dans l'investissement encore plus poussé des femmes au cœur de l'entreprise, au cœur de la société civile, au cœur du politique. À condition de briser le tabou du pouvoir*. » Banale, mille fois entendu ? Pour certains hommes — pour certaines femmes aussi — une mille et unième fois, ne fait pas mal. Le voile est aussi un enjeu de pouvoir, entre pères et frères et les jeunes filles-sœurs voilées de soumission. Mais pas seulement. Le voile est aussi une protection qui permet de prendre la parole et de s'attaquer au pouvoir. « *Ces femmes qui se disent féministes de l'Islam, risquent bien un jour d'envisager le féminisme, au-delà de leur pratique religieuse, comme une intéressante perspective de dépassement de leur condition*. » Ça aussi on l'a déjà entendu.

Mais ce qui me semble intéressant, c'est que ce soit la rédactrice en chef de *Elle* qui l'affirme. Que la rédactrice d'une revue de mode écrive de telle chose a sans doute plus d'impacts que ce qu'écrivait la Simone de Sartre. Et s'il n'y avait pas eu Simone ? C'est vrai. Mais les lectrice de *Elle* sont plus nombreuses et certainement plus dans… dans… dans ce qui bouge que la majorité des lettrées qui lisaient *Le deuxième sexe*. Et à propos de sexe « *le sexe pourrait être le lieu où se désapprend le plus sûrement la domination masculine*… » Ça aussi on l'a déjà entendu. Mais qu'est qu'on n'a pas entendu ?

Cerveau

Le docteur Joseph Lurito de l'Université de l'Indiana a découvert que « Contrairement aux femmes, les hommes n'emploient que la moitié de leur cerveau pour écouter » Quelles conclusions tirer ? Que les femmes écoutent mieux car elles emploient tout leur cerveau ou que les hommes sont plus intelligents car ça leur suffit la moitié ? Ou, ce qui a l'air bien plus intéressant, que la physiologie ne nous apprend rien au-delà du physiologique ? Pour savoir que les femmes écoutent mieux il suffit d'écouter.

Un clin d'œil à l'image de la femme québécoise moyenne par un quinquagénaire moyen.

J'ai feuilleté *Clin d'œil* pendant que j'essayais vainement d'avancer sur un tapis courant. *Clin d'œil* est un magazine féminin québécois qui s'adresse à… je ne sais pas très bien à qui, même si c'est évident qu'il ne s'adresse pas aux bas bleues qui arpentent les lieux de débauche de l'université Laval, ni aux féministes de *Bitch*. Il s'adresse, probablement, à la femme québécoise moyenne. Loin de moi l'insinuation que la femme québécoise moyenne ne fréquente pas l'université ou qu'elle n'est pas féministe : ce qui se passe, c'est qu'une fois la moyenne calculée, la prétention d'une culture fraîchement acquise et la rage d'un féminisme qui vient de découvrir la bêtise des mâles disparaissent pour faire place à l'indépendance et à l'assurance propres de la femme québécoise moyenne. Et la femme québécoise moyenne semble attirée d'une part par l'image de la femme européenne moyenne et de l'autre par celle de la femme américaine progressiste moyenne.
Deux exemples ont surtout touché un quinquagénaire moyen comme moi, et l'ont poussé à parler de tiraillement entre deux images que des femmes journalistes moyennes projettent sur du papier plus ou moins glacé pour que les lectrices se reconnaissent dans l'image de la femme moyenne qu'on leur projette.

1. Dans un long article sur les *sex-friends* — agrémenté par une photo d'une cuisine où un homme en tablier sert une bouillie de gruau — une journaliste explique comment, en attendant l'amour de sa vie, il vaut la peine d'acheter les services d'un ami de cul.

2. Une publicité, pour je ne sais pas quoi, montrant le gros plan du visage d'une femme couchée, les yeux mi-clos, la lèvre supérieure laissant apparaître une chaîne de dents candides qui attend d'être mordillée par le dents coquines d'une autre fille aux yeux clos.

Sexe, bouillie et morne quotidienneté avec les hommes du côté américain ; sexe, érotisme, rêves, et passion côté vieille Europe.

Côté américain et côté européen ? Pourquoi mettre au centre la géographie ou la géopolitique et pas, plutôt, l'économie ? côté pauvres et côté riches, pour nous entendre. Ou employer l'analogie théâtrale et parler du côté comique et du côté tragique ? Et passer par l'art ? et introduire le côté réalisme populaire et le côté art pour l'art ?

Pourquoi pas ?

Mais, n'importe quels deux côtés vous preniez, il semble évident que la femme québécoise moyenne est sortie du cocon amer du patriarcat.

Femmes

Elles ont entre soixante-dix et vingt-deux ans. Elles chantent, rient, se moquent. Aidées par le vin, elles ôtent les derniers restes de pesanteur. L'allégresse s'installe sans que la dignité déloge. L'intelligence pétille, les mains dansent dans l'air charmé, les yeux ne cessent de briller. La maison vit.

Baruya

Les Baruya47, une tribu primitive de la Nouvelle-Guinée, furent découverts par les Blancs en 1951. En cinquante ans, ils sont passés d'une culture « primitive » à un mélange toujours plus teintée de culture occidentale. À titre d'exemple : un Baruya est actuellement professeur d'université et enseigne à des Blancs… sept mille ans de culture effacés en cinquante ans ? Certes. Étonnant ? Non. Qu'est-ce que sept mille ans de culture comparés aux millions d'années de travail de l'évolution ? Si je ne m'abuse, il y a plus d'un siècle, Nietzsche n'arrêtait pas de le dire à ceux qui se gonflaient les neurones dans les salles de gym de l'esprit. Un siècle et la majorité des non Baruya ne l'ont pas encore compris ! On n'est pas tous des Baruya.

Toutes les sécrétions de la femme polluent, « c'est pour cette raison qu'une femme ne doit pas chevaucher son mari pendant le coït, car cela risquerait de faire s'épandre sur le ventre de l'homme les liquides qui s'écoulent de son sexe. » Vu que du sexe de la femme sort la vie il fallait bien qu'ils trouvent du négatif pour compenser, ces malins de Baruya. En plus, si elle chevauche, elle a le contrôle, il fallait bien que ces malins de Baruya trouvent une excuse. On est tous des Baruya.

47 Maurice Godelier, *La production des Grands Hommes*, Flammarion, 2003.

Lors de l'initiation des jeunes hommes Baruya « on leur pose sur la tête (…) un cercle de jonc terminant par deux défenses de cochon acérées dont on enfonce les pointes dans le front des initiés » et ils doivent « pendant toute une nuit (…) supporter la douleur de ces pointes. » Pourquoi toute cette souffrance ? Pour leur faire comprendre que les femmes sont dangereuses, que leur vagin est denté et que, s'ils ne font pas attention, ils risquent de perdre le bout de chair auquel ils tiennent plus qu'à la poubelle de leur jus. Les Baruya sont tous des Occidentaux !

Pourquoi passer aux haches et aux machettes quand depuis des millénaires ils avaient trouvé un équilibre parfait avec la nature avec leurs outils en pierre et en bois ? Pourquoi être pris par le virus de l'efficacité ? Pourquoi abandonner des traditions millénaires pour des sociétés sans la chaleur de la communauté ? Parce qu'ils n'ont pas le choix et pas parce que, comme le pensent les penseurs de la peur, la machine occidentale aplatit tout et impose ses non-valeurs mais parce que, dans leur vie, entre un peu plus de plaisir et de facilité. C'est simple, mais c'est comme ça. Les Baruya suivent le courant de la vie. Nous sommes tous des Baruya.

Quand on demande aux Baruya pourquoi les hommes sont supérieurs aux femmes ils répondent : « parce que les hommes sont plus forts et plus mobiles que les femmes ». Simple. Quel dommage que cette maudite technique permette aux femmes d'être fortes et mobiles comme les hommes ! Nous sommes tous des Occidentaux.

Non seulement du corps de la femme sortent les nouvelles vies, mais aussi le lait pour les alimenter. Elles exagèrent ! Nous aussi, nous les mâles occidentaux, nous pouvons leur donner du lait de soja ! Nous sommes malins. Et les Baruya ? Eux sont plus malins encore. Ils ont découvert — faut-il que je souligne que ma pensée, influencée par la décadence occidentale, me fait douter que ce soit une découverte très scientifique — que le lait naît du sperme. Cette découverte leur permet de faire boire leurs sécrétions, sources de vie, aux femmes aux sécrétions mortifères. Nous sommes tous des Baruya.

Les jeunes hommes aussi doivent boire du sperme pour devenir de vrais hommes. Les jeunes un peu plus vieux s'en déchargent. Et les jeunes filles ? Elles tètent les femmes dont le lait est plein de sperme. Les voies du plaisir sont infinies. Nous ne sommes pas tous des Baruya.

On les appelle les femmes fontaines parce que, pendant leurs orgasmes, elles peuvent éjecter jusqu'à un verre de « liquide ». Fontaine de jouvence ? Non. Plutôt fontaines de peur : pour les hommes qui, après avoir cédé le sceptre de l'intelligence, doivent abandonner celui de l'éjaculation la plus puissante ; pour les femmes fontaines elles-mêmes qui se sentent spéciales, et ce n'est vraiment pas le bon moment — elles risquent de se faire taxer de terrorisme bio-psy-cul48-politique ; pour les femmes responsables de penser la condition de la femme parce qu'elles

48 Culturel.

craignent que leurs ouailles moins ruisselantes se sentent dévalorisées. Mais cette histoire n'a rien à voir avec les Baruya ! Êtes-vous sûr ? Moi non. Je pense que c'est une autre démonstration qu'on est tous des Baruya.

La femme idéale

Dans les groupes fondés sur les affinités électives se crée souvent une atmosphère douceâtre qui vire facilement au trop sérieux : nous… nous… nous. Et le « nous » n'a même pas le culot du je… je… je… ! Notre coterie ne fait pas exception. Hier, après une réunion de quatre heures où on passait avec trop de gravité du *juggernaut* de la modernité aux *role-sets* de Merton, de Madonna aux toilettes de l'Université du Québec à Montréal, des LGBTQQ à Pynchon, Amina proposa un de ces jeux stupides que les magazines féminins emploient pour « sentir » leurs lectrices et éventuellement leur faire gagner un voyage aux îles vierges. Après une assez longue discussion, on décida que chacun devait définir, en quelques mots, la femme idéale. Pour ne pas trop s'influencer (l'obsession de Fiorenzo) on devait écrire les définitions et les lire ensuite, au hasard. Les voici.

Nadia. Une personne qui n'accepte pas les frontières psychologiques entre les sexes et qui peut vivre paisiblement avec un homme ou une femme.
Enzo. Ma mère.
Ève Pour ne pas casser la baraque j'ai accepté le jeu mais je suis contre toute « idéalisation » de la femme : elle nous a déjà coûté trop cher. Pour moi, pas de femmes idéales, seules des femmes réelles.
Iketnuk Une chair animée.
Magda. Pour moi la femme idéale et l'homme idéal sont la même chose : une personne qui se donne corps et âme dans la lutte contre l'injustice.
Lorenzo Elle enveloppe de mystère les choses simples, comme les rapports sexuels ; elle simplifie les choses complexes, comme les rapports humains.
Hannah. La femme idéale joue avec le feu.
Renzo. Une femme entre douze et vingt-cinq ans qui n'a pas désappris à jouer et qui veut.
Louis Une femme qui sait se taire.
Patxi. Une serpentine ollaire où se mitonne une neige d'étoiles.
Fiorenzo. Je ne parlerai pas de « ma » femme idéale car cela ne servirait à rien, elle appartient au passé. Je dirais quelques mots sur celle qui, j'imagine, pourrait être la femme idéale pour les nouvelles générations. Dans un monde qui se féminise toujours plus, elle doit, tout en restant consciente de sa supériorité, ne pas faire les mêmes erreurs que les hommes qui, dans une société « masculine », méprisaient trop facilement les femmes. Libre de ressentiment elle dressera des enfants prêts à se jeter dans le bouillonnement de la vie.

Léa Une femme qui ne fait pas de concessions faciles à la mère et une mère qui ne cède pas devant l'image stéréotypée de la femme.

Amina. Une personne fière, intelligente et indépendante dans le monde ; vache au lit.

Exégèse, par une militante

Sur les avantages d'être une femme artiste tels que présentés par les Guérilla girls :

Travailler sans la pression du succès.

Le premier de la liste et il mérite sa place. À quoi d'autre sert l'art ?

Ne pas être en exposition avec des hommes.

Ça, c'en est un vrai !

Pouvoir échapper au monde de l'art en faisant quatre jobs comme free-lance.

C'est le prix à payer pour ne pas être salariées.

Savoir que votre carrière peut s'amorcer après quatre-vingts ans.

Que les femmes vivent plus que les hommes, c'est bien connu.

Être sûre, peu importe le type d'art que vous faîtes, qu'il aura l'appellation de « féminin ».

Pourquoi ne pas être orgueilleuses de cela ?

Ne pas être coincée dans une position de professeure régulière.

Art et académie, *flirt* mais pas d'*intercourses*.

Voir vos idées qui alimentent les œuvres des autres.

Avec cet avantage, j'ai des difficultés dans n'importe quel registre : ironique, sarcastique, persifleur… La propriété des idées, comme la propreté des mœurs, me fait gerber.

Avoir la possibilité de choisir entre la carrière et la maternité.

Ou les deux. Privilège ?

Ne pas avoir à étouffer avec de gros cigares ou avoir à peindre en complet italien

Encore l'argent. Pourquoi ne pas peindre nue ?

Avoir plus de temps pour travailler quand votre mec s'en va avec une nana plus jeune.

Pourquoi pas le faire chier avec un vieux riche et un jeune équipé ?

Être incluse dans une version révisée d'histoire de l'art.

Toute histoire est révisée, même la nôtre.

Ne pas être embarrassée parce qu'on vous appelle un génie.

Maintenant que même les chats sont géniaux…

Avoir votre photo dans un magazine d'art, masquée en gorille

Trop sexy (celle dans *Bitch*)

Et, pour finir. Pas sûre que, quand on parle de guérilla, il ne faille pas troquer l'ironie avec la rage.

Jeu pourri

Surtout ne pas participer à ce jeu-là ! Les *salariées* qui s'appuient sur des statistiques pour montrer qu'elles sont plus fiables, productives, fidèles (surtout fidèles), etc. que les *salariés*, font une erreur catastrophique. Elles participent à un jeu pourri qui pervertit buts et moyens. Il faut qu'elles trouvent de nouvelles statistiques (c'est facile d'en bâtir !) qui disent que les femmes ont plus de congés, sont moins attachées à l'entreprise, sont plus frivoles (comme on disait faussement dans le bon vieux temps) etc. Les *femmes* : la partie du genre humain qui en enfantant, et pas seulement, peut changer le monde.

Présentation en trois B : Bloom, Bellow et Bovary

Un cours sur Madame Bovary tenu par Saul Bellow et Allan Bloom, ne devait pas être rasant, au moins si on se fie à la présentation que Bloom en fait dans *Love & Friendship.* Bloom débute le cours en disant qu'on pourrait lire toute la littérature du XIXe siècle comme des variations sur le thème de l'adultère. Une étudiante (pas difficile à l'imaginer : sérieuse et engagée, elle assiste au cours de ce couple de misogynes élitistes dont un, Bloom, est carrément réactionnaire, pour leur démontrer que leur vision de la femme et de la littérature baigne dans les stéréotypes les plus éculés et qu'ils ne tiennent pas assez en considération les femmes, ni comme héroïnes ni comme auteurs) s'insurge en disant qu'elle connaît plein de romans (j'ai l'impression qu'elle triche un peu, peut-être seulement un peu, mais elle triche) qui ne traitent pas d'adultère. Voilà la réponse de l'autre coquin : « Vous pouvez aussi trouver des cirques sans éléphants. »

Du bon usage des concombres

Qui ne se rappelle pas l'histoire du concombre ? Pour ceux qui l'ont refoulée : en 1997 quatre femmes (Mary Franks, Julie et Jesse Hosler, Vicki Coulter) après avoir rasé Rodney Hosler (là, aussi), lui avoir enfilé un énorme concombre (là où vous pensez), ont écrit sur son corps « je suis un pédophile » et l'ont déposé, nu, devant une pizzeria au centre-ville de Delaware. Les quatre justicières avaient choisi cette méthode peu coûteuse et à la portée de toutes les mains pour punir Mister Hosler pour avoir tripoté sa belle-fille quand elle avait quatre ans et l'avoir « *french-kissed* » à 7 ans.

Si j'étais thesmothète je légaliserais la punition du concombre, mais je ne le suis pas et les juges américains sont loin de penser comme moi. Il n'y aura donc pas de réforme du code pénal. Ils ne semblent pas apprécier ce type de justice, sinon pourquoi auraient-ils condamné ces femmes à la prison, à subir une thérapie pour *sex offenders,* à ne plus pouvoir se rencontrer ? Pas besoin d'être féministe pour induire que la justice américaine (mais pas elle seule, quoiqu'en pensent les dirigeants du Crédit Lyonnais ou Hollande) est une justice injuste et que le fait d'être femme n'aide pas. Comme n'aide pas le fait d'être pauvre. Si elles avaient été des petites ou des grandes bourgeoises, elles

auraient eu des avocats d'un autre calibre qui auraient certainement pu démontrer qu'elles n'étaient pas des *sex offenders* mais des *sex defenders*.

Je ne légaliserais ce genre de punition pour permettre aux policiers de concombrer les coupables mais afin que les personnes proches des offensés puissent se charger elles-mêmes de la concombration. Et que l'on ne me dise pas que cela nous mettrait au niveau des états islamistes qui coupent les mains aux voleurs ! Ce type de justice serait réservé aux délits désirels, à ceux qui, forts de leur force physique ou économique ou culturelle, peuvent faire passer leurs poussées de testostérone pour la loi.

Je trouve assez débiles les nombreux journalistes qui jugèrent (voilà un autre type de jugement contre lequel il faudrait inventer des méthodes concombriques) la peine du concombre disproportionnée par rapport au délit de « *french kissing* ». La fille avait sept ans, ce qui n'est pas sans importance, n'est-ce pas ? et puis, depuis quand le trou à paroles est moins important que le trou à merde ?

Marcela Iacub

Au mois de mars, quand la température, irrespectueuse des moyennes, en l'espace d'un jour, grimpait d'une dizaine de degrés, les femmes ouvraient les stores vénitiens avec une détermination agréablement musclée et annonçaient les dernières nouvelles. Les mots n'étaient que sons légers. Métalliques et purs, ils rebondissaient et se croisaient dans une charmante cacophonie. Le vent des mots nettoyait les esprits et les préparait pour la nouvelle année. *Marcel est rentré à quatre heures… Sylvie est vraiment une femme… Imagine que la Marie était déjà dans l'étable… Il est jeune… Quel beau chemisier… il travaille tellement… La Rose est déjà partie ?… C'est un cadeau de ma belle-sœur… quelle journée… ils boivent trop… Quand on était jeunes il y avait moins de liberté…*

Je viens de terminer *Le crime était presque sexuel* de Marcela Iacub[49]. Ma tête libre est parcourue par des idées sans entraves, légères ; métalliques et pures, elles rebondissent et se croisent dans une charmante cacophonie.

Marcela Iacub est une juriste qui prend « *l'ordre juridique* [...] *pour ce que, modestement, il est* », c'est-à-dire une prescription de « *certaines conduites, en attachant aux conduites contraires des sanctions socialement organisées* ». Cette modestie lui permet de penser le mariage homosexuel, la filiation, le viol, la prostitution, la sexualité… sans la lourdeur de l'« *ordre symbolique* » des prêtres laïcs qui s'accrochent à ce qui a toujours été et font du passé nécessité, sans avoir le courage de se dire conservateurs.

Elle n'a pas peur de la technique et ne craint pas la nouveauté comme la majorité de ses confrères, et cela lui permet d'ouvrir des espaces d'espoir insoupçonnés. Si, comme elle, on pense que la

49 Marcela Iacub, Le crime était presque sexuel, Paris, Flammarion, 2002.

nature est loin d'être naturelle et que la technique n'est pas nécessairement inhumaine, on peut lire différemment bien des phénomènes « choquants » liés à la sexualité et à la procréation.
Marcela Iacub nous conduit très loin, jusqu'à prôner, par exemple, « *le droit de se passer de son corps pour procréer* ». Sans pédanterie et sans faux respect des lois, elle nous conduit par la tête à travers des détails juridiques d'où l'on n'aurait jamais imaginé pouvoir extraire des considérations aussi radicales.
Voici un exemple, parmi bien d'autres, d'une réflexion simple qui mène loin si on ne se crispe pas dans des positions qui semblent « naturelles » parce qu'elles nous accompagnent, c'est le cas de le dire ! dès la naissance. Si, à la naissance, on doit déclarer le sexe du bébé, c'est parce que la différence de sexe implique des contraintes différentes malgré l'égalité de droit entre personnes de sexe masculin et féminin. Simple ? Oui. Pourquoi continuons-nous donc à les différencier ? Voici le genre de questions auxquelles Marcela Iacub nous confronte et pour lesquelles elle a des réponses théoriquement et politiquement solides. Jamais simplistes.
En lisant *Le crime était presque sexuel* je fus d'abord étonné du lien étroit que l'auteur établissait entre technique et droit. Ça doit être parce que Marcela Iacub va toucher des « choses » qu'il est difficile de voir sous l'angle de la technique. Une « chose » comme la mort, par exemple. En France, en 1889, une personne était considérée comme morte « *à l'instant où les battements du cœur ont cessé, où le lien vital qui relie toutes les parties de l'organisme a été rompu et où le fonctionnement simultané des différents organes nécessaires à la vie a été définitivement paralysé* ». On ne peut pas ne pas être d'accord. Mais comme le souligne Marcela Iacub : il y a un conflit entre « *le critère de la mort comme arrêt cardiaque* » et les greffes du cœur. Il faut donc trouver un autre « *point de non–retour* ». En 1996, pour qu'une personne soit déclarée morte, il faut montrer « *le caractère irréversible de l'activité encéphalique : soit deux EEG nuls et aréactifs effectués à intervalle minimal de quatre heures, réalisés avec amplification maximale* ».
Je fus étonné et pourtant, il suffit d'y penser un instant pour voir qu'il n'y a pas beaucoup d'espace pour l'étonnement. Quoi de plus naturel que la technique, qui envahit tous les pans de la vie, influence le droit ? (Drôle de qualificatif, naturel, dans ce contexte). Mais si elle envahit la vie, elle ne peut que toucher à la mort : la technique influence donc la mort telle que définie dans le droit (et pas seulement !) qui, à son tour, influence la pratique médicale qui influence notre façon de voir50.
Elle nous conduit loin mais, du bateau qu'elle pilote, on peut toujours apercevoir les côtes

50 On peut renverser le sens de la causalité, s'il y en a une : les changements de perception de la mort permettent à la classe médicale de changer ses définitions de ce qu'est la mort qui, à leur tour, influencent le droit. Lorsqu'on est en contact avec la mort de ceux qui nous sont proches, les choses sont bien plus embrouillées ; mais si on veut mettre un peu d'ordre, pour y comprendre quelque chose, l'approche de Marcela Iacub est très éclairante.

protectrices du sens commun et les falaises de la non-rectitude politique.

> *Avant de penser aux mesures de discrimination positive telle que la parité, sans doute aurait-on dû songer à la survie des inégalités juridiques entre les hommes et les femmes en matière de reproduction. On ne saurait penser aux formes de discrimination positive que lorsque les discriminations « négatives », même si elles se présentent sous la forme d'une puissance, sont abrogées.*

Ceci implique que le « noyau dur et infranchissable » de la grossesse soit repensé.

Loin, n'est-ce pas ?

J'avais toujours pensé le droit comme le domaine froid de l'injustice et de l'hypocrisie, comme une cape de mensonge qui couvrait le bouillonnement social. Je ne croyais pas que du droit pouvait jaillir une lumière quelconque. Le moins que je puisse dire, c'est que j'ai changé d'avis

Étonné

Étonné qu'une femme voilée donne le sein dans un restaurant. Pourquoi suis-je bêtement étonné ? La rue est remplie de filles voilées dont les jeans sont loin de cacher les lèvres luxuriantes. Le voile n'a rien à voir avec le sexe, ni avec le désir. Le voile avilit la femme pour que ses fils et, parfois, son cul soient sur un piédestal.

Écoute-moi, petit intellectuel de mes deux

Les femmes aussi ont peur. Fais-le-toi bien rentrer dans ta petite tête, fais-lui une place dans tes belles théories à la mord-moi-le-nœud ! Il n'y a pas que la peur de la violence des gros bœufs, de la colère des maris frustrés ou du fils à l'héroïne, comme le disent tes féministes tant aimées. Il y a une autre peur : plus subtile et profonde ; j'aurais dit métaphysique, si j'avais aimé employer des mots savants. Il y a la peur qui s'épanouit quand le corps ne veut plus enfanter, quand la vie nous enlève le cadeau de faire cadeau de la vie.

Depuis des millénaires les hommes pensent que ce cadeau leur est dû. Et nous, toujours là à accepter le jeu. Inconsciemment, mais cela ne change rien. Éventuellement, c'est pire.

Dieu seul sait à quel prix nous avons accepté. Ils sont arrivés à nous convaincre que la chair de notre chair n'était pas notre chair. Connes ! Nous nous sommes habituées à la solitude à deux qui porte, fatalement, à la solitude à une. Nous avons fini pour accepter qu'il y ait bien peu à tirer des hommes mais en même temps nous continuons à croire que, de ce peu, il faut se contenter. C'est frustrant. Et triste. On est toujours perdantes. Même les jeunes assurées qui imitent les hommes, quoi que tu en dises.

On vieillit et la peur enfante la peur. Et ce qu'on n'aurait jamais imaginé, arrive : la peur qu'une jeune nana un peu plus délurée que la moyenne, un peu plus à la recherche du père que ses copines

n'en fasse qu'une bouchée, de notre pauvre con de mec.

Encore

Encore les livres comme drogue de l'oubli. L'abbé Mugnier : « Mes vœux m'ayant interdit la femme, tout mon cœur a passé dans mes livres. L'enthousiasme n'est au fond qu'une déviation, qu'un déguisement de la volupté ». Il n'a pas honte d'écrire *la* femme. Pas encore de sublimation mais du déguisement ; pas de libido ou de désir mais de la volupté ; pas de tentatives de science mais des mots. Devant tout cela, *la* femme. *La* femme qui n'avait pas encore été niée par les exercices lacaniens et qui continuait à déglacer le fond des hommes.

Synonymes

Je cherchais dans le *Grand Robert* des synonymes d'*homme* ayant une connotation péjorative — pour définir, par exemple, un homme qui joue au féministe sur les grandes idées mais qui, dans le quotidien, est machiste comme son grand-père. Je fus fort étonnée de constater qu'ils n'étaient pas tellement nombreux. En ratissant très large on peut en trouver vingt-trois. « Et pour *femme* ? », me demandai-je. Même sans ratisser large j'en ai trouvé… j'ai arrêté de compter à quatre-vingts. Normal. Un dictionnaire est aussi la poubelle du passé où l'on jette les déchets irrécupérables. Et les hommes, propriétaires de la langue il y a pas si longtemps encore, par peur des femmes, au moindre comportement dérangeant de celles-ci, les attachaient à un mot.

Ma fille

Quand une fois ma fille m'annonça : « Je vais faire la révolution. », je l'oignis.
Je l'accueillis, quand elle m'avoua : « Il n'y a pas de révolution. Il n'y a que de beaux parleurs ».
Quand elle me dit : « Pour bien soigner les pauvres, je vais être médecin », je lui donnai mes pauvres biens.
Attendri je posai ma tête sur son sein et j'attendis, lorsqu'elle me dit : « J'attends un enfant ».

Science à l'eau

Sur les ondes de Radio Canada : « *Je travaille sur la sexualité des femmes depuis vingt ans et il n'y a aucune preuve scientifique de l'existence des femmes fontaines. Ce sont des phantasmes d'hommes. Surtout d'hommes incapables d'accepter leur côté homosexuel.* »
Mère,
mère tout puissante qui êtes aux cieux.
Mère,
qui rendez notre vie vivante

et nos rêves rêvés.

Mère,

vase de justice.

Mère,

dans votre infinie bonté

donnez-leur des pensées pensées.

Mère,

pardonnez-les

car elles ne savent pas ce qu'elles disent.

Les mains

Les mains sont moins perverses que la vue. Elles sont agréablement étonnées par des choses très simples, comme par la découverte qu'en dessous du pull-over les seins sont sans défense.

Note de Ève : Une autre perle de machisme. Cette espèce d'hymne au toucher s'inscrit dans l'éternelle vision simpliste de la sexualité des hommes. Les mains ne découvrent rien ! La découverte est dans la tête malade de tous les machos qui considèrent les seins comme des jouets créés pour leur plaisir. Les seins n'ont pas besoin de la défense des soutient-gorges ! Les mains des femmes exacerbées suffisent !

Mâles et femelles

Virginia Hunter, professeur de psychologie : « *Nier qu'il existe des différences hormonales et neurologiques entre mâles et femelles n'emmène nulle part parce que ces différences sont vraiment là. Le problème que nous avons en tant que scientifiques, c'est d'évaluer leur signification pour les performances dans la vie réelle* ». Le problème que vous avez, c'est de ne pas inventer des liens de causalité entre la galaxie comportementale et des éléments physique primitif, comme de ne pas les inventer entre la nébuleuse de la culture et le comportement. C'est compliqué, très compliqué, oh que c'est compliqué ! mais, chers scientifiques, vous pourriez vous efforcer, comme le faisaient nos grand-mères, de penser qu'il existe des différences physiques entre mâles et femelles et que ces différences sont liées à la reproduction. Vous pourriez aussi penser que les mots « mâles » et « femelles » ont été introduits pour tenir compte de certaines différences anatomiques que le toucher et la vue laissent difficilement passer et non pour caractériser un comportement ou les chromosomes.

« Et ce qui est à la frontière entre les deux ? Ce qui est aux marges, comme on disait.

— Ce qui est à la frontière est à la frontière et ne peut pas, sans artifice, prendre la place centrale.

— Mais en mettant les frontières au centre, on peut voir que les frontières sont artificielles.

— Elles sont culturelles, bâties de mots.

— Comme tout ce qui est humain. Comme les centres aussi.

— Certes, mais selon deux façons complémentaires de voir les mots : comme signes des différences (les frontières) et comme signe d'accord ou d'identités (les zones internes). Et l'énergie pour les métissages frontaliers est tirée des centres. »

C'est triste

C'est pathétique et en même temps très beau de le voir s'engouffrer dans des gros mots philosophiques, lourds et creux, pour dire ce qu'on peut dire avec les mots soignés du quotidien. Rien d'étonnant, et surtout rien de triste.

Ce qui est triste c'est que des hommes dans la cinquantaine prennent cela comme de la réflexion.

C'est exaltant de voir la vie de la pensée s'exprimer avec des mots simples, par la bouche d'une fille de vingt ans.

C'est triste de voir des hommes dans la cinquantaine ne rien comprendre à cette pensée enracinée dans la terre des idées.

C'est triste, mais faut-il continuer à motiver des jeunes hommes de vingt ans qui pensent comme des hommes de cinquante ans pensent de penser et rendre la vie difficile à des femmes de vingt ans qui pensent comme des femmes de vingt ans ?

C'est triste que mes amies croient que le temps du féminisme « classique » est révolu !

Marie

La réincarnation ? Certes qu'elle existe. Pas celle de Kiêu sur laquelle *« un lourd Karma d'injustice pèse »*, mais celle qui est constamment devant nos yeux. Si présente qu'on ne la voit pas. Comme l'air, comme le brigandage des friqués, les niaiseries des professeurs et les âneries des journalistes. Les femmes s'incarnent. Si simple et naturel, que ça donne le vertige. Les chrétiens qui dans l'art de la complication sont rois, y ont mis tout le paquet : c'est Dieu en personne qui s'incarne dans l'utérus de Marie. Tout ça pour cacher que c'est Marie qui s'incarna en Jésus.

Dieu peut tout, s'il veut. Une mère aussi. Mais alors, où sont les dieux et les mères de ces Taliban qui, entre deux lapidations, coupent les mains des voleurs ? Où sont les femmes de ces Talibans ? Je veux bien croire que 60 % d'entre eux sont pédés et 39 % impuissants, mais pourquoi parmi les femmes du 1 % qui reste, il n'y en a pas au moins une qui arrache les couilles de son homme, les mâche comme jadis les paysans le tabac de Virginie et les crache à la figure des barbus dans la mosquée de Kaboul ? Allah, t'as assez déconné. Fais un effort. Imite ton fils Jésus (pour la lapidation), ton fils Sade (pour les couilles). Vas-y, arrête ces pervertis à barbes, donne-leur une coupe de main.

Fable

À propos de mains coupées. Grimm : la fable sur une fille belle et malheureuse, par exemple, avec un père niais, par exemple, qui croit que le diable a besoin d'un pommier, par exemple, et qui lui cède (au diable) ce « *qui se trouvait derrière son moulin* », par exemple, mais derrière le moulin il y un pommier et une belle fille, par exemple, et qu'est-ce qu'il préfère le diable ? La belle fille, par exemple, et puis le père, par exemple, toujours avec le diable aux trousses, par exemple, coupe les mains de sa fille, par exemple et un roi, « *comme elle était si belle* », par exemple, lui fait des mains d'argent et l'épouse, par exemple, mais le diable, par exemple, crée de nouveaux troubles et sépare les deux, par exemple, mais Dieu fait repousser les mains de la belle, par exemple, mais alors son mari ne la reconnaît pas, par exemple, mais un ange montre au roi les mains d'argent, par exemple, et le convainc qu'il a la bonne femme, par exemple. Et ils « *vécurent dans la joie jusqu'à leur heureuse mort* ».

Morale de la fable : pour vivre dans la joie il faut être riche, se faire couper les mains et avoir le soutien de Dieu.

Les paroles des femmes

La maternité comme obstacle à la parole (pour les femmes) ou la parole comme ersatz de la maternité (pour les hommes). On le dit depuis des siècles. Des stéréotypes : agaçants pour certaines, idiots pour d'autres. Mais *stéréotype* n'est pas synonyme de *faux*. Il est plutôt équivalent d'un vrai que les changements culturels et sociaux ont rendu un ex-vrai. La première fois qu'un stéréotype vous rencontre, il n'est pas un stéréotype — pour vous. Il le deviendra, éventuellement ; ça dépend de votre chemin et du sien — que les changements culturels préparent. Personnellement, je ne sais pas quand j'ai rencontré les stéréotypes sur la maternité, mais, ce que je sais, c'est que, il y a vingt ans, j'ai trouvé, dans un texte de Georges Steiner, une défense en règle de ces stéréotypes, qui, comme on peut s'en douter, pour lui n'étaient pas des stéréotypes (et certainement pas parce que c'était la première fois qu'il les rencontrait). Tout au contraire. Selon Steiner la culture qui entoure ces « stéréotype » et qui les définit stéréotypes, est stéréotypée. Je divague.

Cette divagation est née de la lecture d'un poème de Patrizia Cavalli et de la discussion que j'ai eue avec une amie (je m'attendais à ce qu'elle n'aime pas le poème ; je me suis trompé. Complètement trompé.). Dans ce poème Patrizia Cavalli ne semble pas penser que la maternité (la possibilité de) soit un obstacle à la parole. Tout au contraire. Elle laisse des mots parce que sa semence est pauvre, qu'elle dit.

> *Nulle semence à répandre sur terre*
> *Je ne puis inonder les urinoirs ni*
> *Les matelas. Mon avare semence de femme*

Est trop pauvre pour offenser. Que puis-je
Laisser dans les rues dans les maisons
Dans les ventres non fécondés ? Les mots
À profusion
Mais ils ne me ressemblent plus
Ils ont oublié la furie
Et la malédiction, ils sont devenus des demoiselles
Un peu malfamée, possible,
Mais des demoiselles

Ce poème est plus ou moins bien traduit. Sans doute plus moins que plus : je n'ai pas trouvé une manière satisfaisante de rendre les trois derniers vers. J'ai traduit littéralement *signorina* par « demoiselle », mais en italien *signorina* est fils de *parola* qui, contrairement à « mot » est du féminin. Je n'ai pas trouvé un équivalent de demoiselle au masculin. Le fait que je n'aie rien trouvé montre qu'un jeune homme ne peut pas être caractérisé comme une jeune femme (pas encore) et que certains culs-de-sac de la traduction devraient faire sauter toute littérarité (mais pour ce faire, il faut être un « plus grand écrivain » que celui qu'on traduit). Certes, j'aurais pu traduire *parole* par « paroles », mais cela aurait été une trahison complète de l'original.

Cosmopolitan

Elles sont quarante et une, toutes femmes, en provenance de quarante et un pays, les éditrices de *Cosmopolitan*, réunies à New York pour définir la stratégie mondiale de ce magazine pour femmes, léger et *sex-centered*, né aux Etats-Unis en 1965. Ce n'est pas radical comme Ovidie l'aimerait, mais ce n'est pas du porno-chic non plus. Il travaille en partant du bas. Il suffit de regarder la couverture du dernier numéro du *Cosmopolitan* indonésien pour comprendre que les armées féminines de *Cosmopolitan*, à long terme, seront plus efficaces que celles de Bush et même plus efficaces que les écrits de Gloria Steinem, de Louise Vandelac, d'Elena Belotti et de Françoise Collin réunis. Il est vrai, *Cosmopolitan* véhicule une image traditionnelle de la femme, mais je suis sûre que, quand il dit aux femmes que leurs éjaculations sont aussi importantes que celles des hommes, il mine des piliers qui soutiennent la soumission des femmes depuis quelques milliers d'années et qu'il aura un impact bien plus grand que le droit de vote, pour ne citer qu'un exemple d'acquis, important aux dires de bien de gens.

Sisley

S'il est vrai que la publicité permet à l'âme de la culture de déborder, dans la dernière publicité de

Sisley — hot couture — le débordement est particulièrement significatif. Une femme de dos, en contre-jour au bord de la mer, grand-ouvre son manteau noir devant un ciel vespéral. La fente du manteau arrive jusqu'où elle doit arriver et laisse deviner un soleil rouge là où une fausse pudeur l'arrête. Même une hâve fantaisie devine l'offrande de la peau que le soleil caresse. Qu'y a-t-il de spécial dans cette photo qui assemble tous les stéréotypes d'un art asservi à la vente ? Pourquoi parler de débordement de culture ? parce que cette photo parle plus que les centaines d'essais sur la « nouvelle » position de la femme occidentale. Les chroniques et le cinéma nous avaient habitués à l'image de l'homme triste et visqueux montrant, dans une ruelle sombre pas loin de l'école, ses faibles attributs, sous son lourd manteau. La femme est ici dans la lumière ; elle ne cherche pas le regard peureux de l'autre, elle laisse que le regard du soleil se pose. Elle est face à l'immensité et n'a rien à cacher sinon au lecteur, voyeur.

Les fantasmes

Et si les fantasmes masculins n'existent que dans la tête des femmes ? Racontez à une femme les comportements pas tout à fait catholiques d'une autre femme et elle vous dira « C'est des fantasmes d'homme ». Racontez maintenant à la deuxième les prouesses de la première : elle vous dira qu'elle en a marre de voir plaquer sur des femmes les fantasmes des hommes. Les fantasmes des hommes comme protections pour les femmes contre la différence des autres femmes ? Cela, aussi.

Judith Butler

Apaisé par le bruit sourd du torrent que la gorge convulse, par le bourdonnement des parents guettant les rêves en vain repoussés, par la vague infinie que le vent enroule sur le sable humilié par le vaillant étoc, par les roucoulades mécaniques des tourterelles indifférentes aux cris indifférents du monde… Apaisé.

Autrefois, autres lieux. Aujourd'hui, survivant, ses épines oubliées dans les épines des autres, dénué de ressentiment, sans autres âpretés que celles de la dernière blessure que la vie chérit, parmi les livres va quérir la sérénité que seule la solitude sait tendre. Mais rares sont les livres qui prennent le relais des torrents sans subrepticement apporter, avec la sérénité, un lot d'indifférence que son histoire et ses gènes s'épuisent à évacuer dès que la dernière page le quitte.

Undoing gender[51], de Judith Butler, est l'un de ces rares livres.

Un livre en équilibre et équilibré entre une théorie tonifiée par l'appel du politique et le politique qu'une théorisation sans concessions sort des tactiques du jour le jour et des fates polémiques de clocher. Judith Butler, du fond d'une souffrance qu'elle ne saurait cacher et que, surtout, elle ne veut pas cacher, car elle donne la force d'agir et de penser hors des automatismes dominants, le

51 Judith Butler, Undoing Gender, Routledge, 2005.

rasséréna sans indifférence. (Il est tout à fait inutile d'ajouter que le propre des humains, qui de l'humain n'ont pas gardé que la pacotille, est de donner ce qu'ils n'ont pas.)

> *Beaucoup de gens pensent que le deuil privé nous amène dans une situation de solitude : moi, par contre, je pense qu'il expose la socialité constitutive du soi, la base permettant de penser une communauté politique d'un ordre complexe.*

Tantôt les ancres chassent les fonds d'une théorie rétive à la raison, tantôt le vent de l'émancipation lance son navire vers la terre des possibles qu'elle aimerait promise à ceux qui n'ont pas une vie « *vivable* ». « *On ne doit pas sous-estimer ce que la pensée du possible fait pour ceux pour qui la question de la survie est la plus urgente*. » Il s'agit de travailler le politique et de labourer la théorie, pour que chaque individu que le hasard cellulaire ou culturel a marginalisé et jeté dans la fosse aux malheurs accède à une vie vivable. Vivable comme la sienne, comme la tienne, comme la mienne, comme celle des intellectuels qui n'aiment pas que les possibles se multiplient, car ils croient en avoir de reste. Une vie vivable. Simplement vivable : ce qui est beaucoup et, en même temps, le minimum à avoir. Comme la vie de son ami sociologue qui, dès qu'il montra son enthousiasme pour les idées de Judith Butler, lui dit :

« Butler ? Oui, sans doute la philosophe américaine la plus intéressante, mais… politiquement faible. Je ne peux pas la suivre dans son approche post-moderne centrée sur le désir. Une société où ce que je désire doit devenir possible est une société complètement asservie à la technique et à l'économie. Le désir n'est pas une catégorie qui peut être d'une utilité quelconque dans le débat politique. Le « personnel » ne devient pas politique parce que l'on en parle. Sans des normes fortes, historiquement éprouvées, la technosphère réifie rêves et idées et rend l'humain étranger à l'humain. Pense à tes amies lesbiennes qui ont décidé d'avoir un enfant et, par peur des hommes, (qu'en sais-tu ? n'osa-t-il pas dire à son ami et il s'en veut) ont décidé qu'une d'entre elles se faisait inséminer par piqûre interposée. Au lieu de l'étreinte d'un homme, l'enveloppe d'une banque de sperme. Si leur désir d'enfant était tellement impérieux, elles auraient bien pu… Notre société leur offre déjà bien des choix, ou au moins ne les stigmatise plus si elles vivent ensemble, si elles adoptent, si elles se font faire un enfant par le mec du coin… Pourquoi cela ne suffit-il pas ? La théorie de la richesse des besoins me fait, excuse la vulgarité, … me fait chier. On crée toute une machine à procréer dont le seul but est de faire de l'argent avec du sperme. Cela n'est qu'un début. Un jour, nous aurons des enfants qui naîtront d'un utérus artificiel. Non, toute théorie fondée sur une mise au centre du sujet désirant est une mauvaise théorie. Ce n'est pas parce qu'une femme veut se faire refaire les seins ou un homme le menton que, socialement, on doit les appuyer. Il faudrait faire le contraire, les convaincre que tout cela n'est qu'exigence pour faire marcher le marché. »

Facile d'être contre la « richesse des besoins » quand la société tourne autour de la satisfaction des

besoins des riches ses propres besoins !52 Le désir n'est sans doute pas une catégorie politique, mais c'est parce que l'on est des animaux qui parlent et qui remuent dans les normes que le désir enchaîné peut faire souffrir comme l'enchaînement du corps (quand l'enchaînement du corps n'est nullement voulu, même pas dans un désir masochiste).

D'un ton trop ferme, il répliqua à l'ami : « *Je suis sûr que Judith Butler ne dirait jamais que dès qu'une femme veut se faire refaire les seins il faut que la société…* » Oui, les désirs des humains sont influencés par un système marchand qui transforme en marchandise tout ce qu'il touche (« même tes idées », il aurait aimé lui dire). Oui, les désirs aussi nous viennent de l'extérieur. Mais, dès qu'ils sont là… dès qu'ils sont ici… dès qu'ils alimentent les mouvements les plus intimes de notre corps, leur origine, pourtant si importante politiquement, n'est d'aucun intérêt pour le réceptacle du désir, pour celle qui souffre et désire sortir de la souffrance, quitte à se faire charcuter le corps. Sans doute que Judith Butler dirait que, dès que la souffrance rend la vie invivable, la société ne devrait pas se désir protéger sauvagement (de qui ?) derrière des normes que les classes dominantes ont bâties à coup d'une soi-disant éthique. Ce qui n'implique pas que les normes puissent être éliminées avec des dictats, furent-ils révolutionnaires.

> *Comme une vie pour laquelle n'existent pas de catégories de reconnaissance est une vie invivable, ainsi une vie pour laquelle ces mêmes catégories constituent des contraintes invivables n'est pas une option acceptable.*

Certes, il avait beau ne pas être d'accord avec son ami, mais il ne pouvait pas nier que la critique à la création de nouveaux besoins pour satisfaire la machine économique touchait l'un de ses points sensibles, comme il ne doutait pas qu'elle aurait touché Judith Butler. Mais comment concilier le travail politique contre le désir comme simple avant-garde de la marchandisation avec la lutte théorique et pratique pour rendre vivable la vie de celles que l'hétérosexualité enchaîne ? pour les prisonniers de leur genre ? Les indications de Judith Butler lui semblaient claires : être ici et maintenant avec la personne qui aspire à une vie vivable et préparer le terrain pour que les désirs ne soient pas le passeport de l'économie. Mais, pour que cela soit possible, il faut que la réflexion ne se laisse pas attirer par les sirènes de l'efficacité immédiate et que l'action politique renonce par moment à la pureté des idées. À propos d'un thème où purs et pragmatistes s'opposent sous le regard méprisant des homophobes :

> *[…] ni la violence de la forclusion qui rend stable le champ de l'activisme ni le sentier de la paralysie critique qui est implantée au niveau de la réflexion fondamentale ne suffira. Au sujet du mariage gai, il devient toujours plus important de garder en vie la tension entre le maintien*

52 Quinquagénaire, blanc, canadien, une carrière enviée, beaucoup d'amis, une très belle maison, une fille qui le remplit de satisfaction, une nouvelle compagne de l'âge de sa fille. Ce n'est pas tout, mais… mieux que rien, comme disait sa grand-mère.

d'une perspective critique et une revendication politiquement lisible. […] En effet, le débat sur le mariage gai et la parenté gaie, deux questions qui sont souvent mises ensemble, sont devenues le lieu d'intenses déplacements d'autres peurs politiques, peurs concernant la technique, concernant une nouvelle démographie, et aussi concernant l'unité même et la capacité de transmission de la nation, et peur que le féminisme […] ait en réalité ouvert la parenté hors de la famille, l'ait ouverte aux étrangers. […] Les règlements étatiques sur l'adoption pour les gais et les lesbiennes comme pour l'adoption monoparentale […] se réfèrent et renforcent un idéal de ce que devraient être les parents. [Les règlements qui] essayent simplement de freiner certaines activités spécifiques (harcèlement sexuel, fraudes contre l'aide sociale, façons de parler sexuellement crues) accomplissent une autre activité qui, pour la majorité des gens, reste sans nom : la production des paramètres de la personnalité, c'est-à-dire faire des personnes selon des normes abstraites qui, en même temps, conditionnent et excèdent les vies qu'elles font — et qu'elles cassent.

Et il aurait aimé demander à Judith Butler si la « *peur des femmes* » n'était pas à l'origine de la « *peur du féminisme* », de la peur de la technique, des peurs politiques. S'il ne s'agissait pas de la peur que seule une défaite du genre pouvait éradiquer. (Il l'avait déjà demandé à son ami qui avait donné la réponse prête à porter que nous avons tous dans nos bagages quand nous quittons le salon de nos idées quotidiennes : « il n'y a pas de rapport ».) Il pensait, mais il ne le dit pas pour ne pas donner de nouvelles armes à l'« ennemi », que lui aussi avait quelque chose contre le désir. Il avait toujours des problèmes avec « désir ». Avec le mot. Il avait l'impression que, dans le même contexte, l'on employait souvent le terme dans des acceptions si différentes que toutes, si on les touchait avec un peu de logique, lâchaient. « Désir » était devenu, à son avis, un terme poubelle, où l'on jetait tous les restes que l'on n'avait pas pu consommer. Là où il aurait fallu employer deux, trois, quatre termes différents, « désir » seul campait. Il trouvait qu'entre le « désir » de la Phénoménologie de l'esprit, celui de la psychanalyse et le désir de l'adolescent que bande la gorge de l'amie de sa mère, il y avait une telle distance…

Au-delà des considérations plus ou moins favorables au « désir » et à la « vivabilité » telles que présentées par Judith Butler, quand il considérait une phrase comme la suivante :

Cela signifie que l'on doit apprendre à vivre et à embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain au nom d'un monde qui a plus de capacités et, donc, moins violent, sans connaître à l'avance quelle forme précise notre humanité a et prendra.

il trouvait tout à fait naturel que l'on essaie de désamorcer la charge de Judith Butler en la forçant dans la catégorie fourretout du post-moderne ou du culturalisme. Tout dans cette phrase peut faire

peur à des gens qui confondent « connaître à l'avance » avec le bétonnage53 d'idées qui fait du futur une copie du passé. (« À tous », se disait-il dans les moments de lucidité noire.) Pour que « sans connaître à l'avance » ne fasse pas peur, il faut que l'on croie non seulement qu'il puisse exister des « nouveautés » positives et du « progrès », mais qu'existe la possibilité d'influencer la marche de l'histoire. Mais pour cela il faut avoir caché dans l'un des tiroirs de l'esprit quelques pièces d'espérance pour payer la souffrance, ce qui de nos jours ne se fait plus — surtout parmi ceux qui, dans leur jeunesse, avaient de l'espérance à vendre et la vendirent. Mais, quand il n'y a plus d'espérance, « nouveauté » et « progrès », mots sacrés de la gauche, se réduisent à des slogans pour technocrates et politiciens, ce qui permet de ne pas bouger quand ceux que les normes enchaînent demandent, sinon un coup de main, au moins un coup d'idées. (Il continuait à parler de gauche — malgré les clichés à la mode à gauche comme au centre qui veulent que tout soit brouillé.547)

Si, à la peur du futur, on ajoute un « humain » entortillé autour d'un sexe mou et d'un genre défait comme le voit Judith Butler, il est évident qu'il est difficile de trouver des gens désirant « *embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain* ». Presque impossible, parmi ceux qui refusent les droits politiques au désir de ceux qui désirent des choses d'un « drôle de genre ». Et presque autant pour ceux qui… enfin presque nous tous. Pour lui aussi.

Non c'est non

Prémisse : je suis complètement d'accord (et quand j'écris complètement, je veux dire totalement, sans aucun « mais ») avec les femmes qui dénoncent toutes les formes d'harcèlement sexuel. Une fois cela dit, voici un élément de réflexion, dangereux, mais sans doute utile, sur le rapport entre la parole et le corps ou comme on disait jadis entre âme et corps.

Ils (elle et lui) s'embrassent et se caressent. Ils disent qu'ils s'aiment. Il caresse le sexe de la femme qui est très mouillé. Il pense qu'elle veut aller un peu plus loin. Il commence à se diriger vers ce qu'il croit (ou que son sexe lui fait croire) être le but. Elle dit clairement « Non » et elle montre aussi avec ses gestes qu'elle ne veut pas. ((À ne pas assimiler ce que je décris à ce que disent certains violeurs : « mais elle avait du plaisir »)). Ce qui se passe dans le corps du mâle est très simple ((mon amie dirait que ce qui se passe dans le corps des hommes est toujours très simple, très primitif)) : le besoin de satisfaire son désir animal

53 Béton qui transforme en irrationalisme tout ce qui échappe aux catégories d'un rationalisme primaire.

54 Accepter la disparition des frontières entre « gauche » et « droite » et refuser la confusion des sexes était « too much » pour lui

(aucune connotation négative) de paix l'empêche de comprendre le « conflit » dans le corps de la femme et il fait le choix qui lui donne le plus de plaisir, c'est-à-dire le plus simple. Mais qu'est-ce qui se passe dans le corps de la femme (important de souligner que c'est un homme qui écrit) ? Le besoin de satisfaire son désir animal est probablement comme celui de l'homme, mais est-ce possible séparer l'animal de la parole ? S'il est possible alors le conflit doit se régler dans le corps de la femme, et l'homme ne doit pas tout simplifier et penser (ou faire comme si) l'animal est plus vrai, plus profond que la parole. Il ne devrait pas, de manière trop facile, s'appuyer sur une psy des profondeurs qui considère la culture une superstructure qui empêche l'être humain de satisfaire ses besoins les plus profonds. Il devrait, dans notre culture (elle aussi inscrite dans les corps), mettre au premier plan l'autonomie de l'autre qui, pour des motifs impossibles à clarifier dans de tels moments, oppose la parole et les gestes aux impératifs (loin d'être catégoriques !) de son appareil sexuel. En ce moment le « non » et les gestes priment le réponses des glandes. Il peut y avoir aussi des conflits entre le « non » et les gestes : elle dit « Non », mais elle se met sur l'homme et lui attrape le sexe… Il faut alors écouter les tonalités du « non » chose que les mâles souvent préfèrent ou ne sont pas capable de détecter. Étant donné ces limites des facultés masculines « Non c'est non ».

Si la réponse est « Non ». Alors, dans notre culture (encore une fois ce mot) le nœud dans la femme (aucune allusion) ne doit pas être défait violemment par des épigones d'Alexandre. Le temps… il faut laisser que le temps se dilate pour que l'enchevêtrement aille se défaire ou devenir encore plus complexe en fonction de ce que le passé a laissé dans le corps de la femme.

Belles

Un magazine italien, assez débile, mais pas plus débile que la majorité, ayant comme sous-titre tout un programme (*Découvrir et comprendre le monde*) après une référence à la souris japonaise née de deux mères, ne se gêne pas d'écrire des conneries au carré : « *Sans le sexe masculin (…) il n'y aurait plus de couples d'amoureux, les magasins seraient dépouillés, il n'y aurait que les marchandises nécessaires pour la survie. Les vêtements des femmes seraient simples, essentiels et sans trop de fantaisie. Tous les appels directs à la sexualité disparaîtraient de la publicité.* » Mais est-ce que les journalistes qui écrivent de telles sottises ont déjà regardé la publicité des magazines féminins où presque tout est *lesbian-oriented* ? Ont-ils déjà pensé que les hommes sont une excuse pour se faire belles et qu'il n'y a pas une seule femme qui se fasse belle pour les hommes ?

Penser les rapports entre femmes comme des rapports sans sexe, c'est comme penser un chameau sans bosses, Fidel sans barbe, Thatcher sans couilles ou le pape sans tiare.

La mode et « Bitch »

Quand j'étais plus jeune, pour me faire taire, on me parlait des extrémismes que se confondaient (fascistes et communistes révolutionnaires). Ça devait être vrai, s'ils le disaient. Aujourd'hui on me dit que derrière mon féminisme se cache le macho et que sexistes et féministes radicales se rejoignent. Ça doit être vrai, si elles le disent. Il est certain que les deux, mettent les femmes au centre : deux types de femmes différentes, mais le même centre. Prenons la presse de mode féminine en exemple. Depuis des années les photos qui apparaissent dans les magazines de mode font beaucoup plus d'appels du pied à l'érotisme « pour hommes » que tous les magazines « pour hommes » réunis. Et pourtant ce ne sont pas les hommes qui les lisent ni les écrivent. Comment l'expliquer ? Très simple, disent les machos. Toujours plus de femmes lesbiennes travaillent dans les magazines et donc… Une femme qui joue à montrer et cacher son cul a le même attrait pour les hommes ou pour les femmes qui aiment les femmes. Et côté féminisme « radical » (ou intelligent) ? Dans le dernier numéro de *Bitch* Anna Mills (après avoir réfuté l'explication des féministes traditionnelles : « *Dans une société patriarcale la valeur d'une femme est fondée sur l'attrait qu'elle exerce sur les hommes* ») écrit que « *les photos de filles à moitié nues sont une manière secrète, inconsciente des femmes pour désirer les femmes* ». Et elle ajoute que ces images pourraient devenir des images parmi d'autres images de la beauté féminine et perdre ainsi une partie de leur pouvoir de stéréotypage si les femmes étaient capables de reconnaître leur attraction *queer*. Même vision ? D'un certain point de vue. Mais, « d'un certain point de vue », tous les chats sont gris.

Trop

Vingt ans. Chemisier bleu fermé jusqu'au dernier bouton, jupe noire à demi mollet, souliers noirs sans talon. Elle descend la rue Saint-Laurent d'un pas assuré qui tranche avec le mouvement indolent des bras.

Pourquoi ces yeux que la tristesse empêche de regarder ?

Parce qu'on est samedi soir et qu'elle est seule ? Parce qu'après deux ans elle n'est encore que l'anglo trop *politically correct*, trop féministe, trop plate, trop studieuse, trop silencieuse ? Sans doute.

Mais pourquoi cette fente excessive qu'une épingle argentée bloque à l'articulation de la cuisse ? Pourquoi ce trop, si triste ? Pourquoi cet étalage trop honnête ?

Sans doute parce que Julie lui a dit qu'elle doit être plus sexy, plus légère, si elle veut avoir un amant et ne pas lui faire peur. Mais elle qui n'a jamais voulu être ni sexy ni légère, elle ne sait pas ce que Julie veut dire. Elle a toujours voulu être désirée pour ce qu'elle est, pour comment elle est. Elle ne

s'est jamais regardée comme on se regarde quand on veut paraître autre ; comme nous regardent les autres, quand bouillonne la soupe des peurs et du désir.
Elle n'a jamais eu de chance. Sans doute parce qu'étant trop lucide, elle n'a jamais rencontré que les feux follets des hormones libérées.
Rien ne dure.
Cette fente est vraiment de trop et personne ne le lui dira et elle aura perdu une occasion de sentir ce qu'est l'érotisme.

Plaire

Une adolescente a été violée et tuée à Tours. Une « fille droite et vachement sympa » comme dit une de ses copines. J'imagine qu'elle dit cela au journaliste pour souligner qu'elle ne l'a pas « cherché », que cela pourrait arriver à n'importe quelle brave fille. D'accord, même si je ne sais pas si les braves filles existent. Pourquoi l'a-t-on tuée ? Une fille de quinze ans qui fréquente le même lycée n'a pas de doutes : « Elle était belle et bien foutue. Elle avait tout pour plaire » Et alors ? « La preuve c'est qu'elle a trop plu ». Qu'elle l'a cherché, donc ? Il est connu que l'adolescence est l'âge où l'on dit le plus de conneries.

Beauté

Anna Kournikova était la joueuse de tennis la mieux payée même si elle n'était que quinzième au classement mondial. *Sports Illustrated* : « Voilà ce que Kournikova prouve à propos de l'*homo sapiens*, division mâles, dans les années 2000 : l'apparence est encore importante. » Et pourquoi ne devrait-elle pas être importante ? Le sport, surtout le sport, est né pour exalter la beauté des corps. Et si une fille non seulement se débrouille en frappant des balles, mais, avec son corps, fait rêver des millions de personnes, on devrait remercier les dieux parce qu'ils ne nous ont pas encore complètement abandonnés. La perfection de l'aine d'Anna K., le mouvement léger et ferme de ses seins et l'éclat de sa culotte liquéfient sans doute le cerveau des spectateurs pendant une heure, mais après il se solidifie sous de nouvelles formes, avec de nouvelles fenêtres ouvertes sur l'espérance. Chers pamplemousses où voulez-vous qu'on emprisonne la beauté : dans les bordels, dans les maisons, dans les défilés de mode ? Certainement pas. Vous êtes trop corrects. Je vois. Vous voulez, tout simplement la faire disparaître. Même à Auschwitz vous n'avez pas réussi. Tadeusz Borowski : « *Ici, devant moi, il y a une fille, une fille avec des splendides cheveux blonds, avec des seins magnifiques, portant un petit chemisier en coton, une fille avec une lumière sage et mûre dans les yeux. Elle est ici, ses yeux dans mes yeux, en attente. Et là, la chambre à gaz.* » Et elle sera toujours devant nous. Toujours derrière nous pour nous pousser à résister.

Supériorité

Voile, jeans trop serrés, un visage ocre qui sertit deux pervenches inquiètes, des longues longues mains, une voix qui hésite à se détacher de la glotte.

« Il y a des métiers que les femmes ne peuvent pas faire.

— Par exemple ?

— Juges.

— Juges ?

— Oui, les femmes ne peuvent pas juger froidement, elles se font trop influencer par leurs sentiments.

— Qui a dit que la justice doit être froide et éloignée des sentiments ?

— C'est ça la justice. Un juge ne peut pas pleurer devant un délinquant…

— Les juges pleurent comme tout le monde, mais s'ils avaient le courage de pleurer pendant un procès…

— Ce ne serait pas une justice. C'est comme dans les familles : la mère est trop proche des enfants, elle ne peut pas être juste tandis que le père… »

Je ne peux pas réagir, je suis impuissant devant ce monde que je ne sais pas toucher. Je m'éloigne et je me console en me disant que la seule façon de la convaincre, c'est de me taire.

Âge

« Les experts disent que les adultes peuvent aider à dissiper les peurs des garçons en expliquant que les filles mûrissent plus vite ». Ce n'est pas un problème de filles menstruées avant dix ans à cause d'une alimentation plus ou moins malsaine, comme voudrait nous faire croire le *Time*. Les filles ont toujours mûri plus vite. Compter l'âge des filles et des garçons de la même manière est une des pires bévues de notre société. Les tours de la terre autour du soleil ne comptent pas mieux l'âge qu'ils ne mesurent la viscosité de l'huile de morue ou la force des sentiments des écureuils. Si le fait de mettre dans une même classe des individus parce qu'ils ont vu le même nombre de saisons est excusable comme mécanisme de simplification dans la gestion des écoles, il est par contre criminel de mettre ensemble filles et garçons du même « âge ». Il est certain que si les garçons mûrissaient plus vite on aurait instauré une règle moins abstraite pour leur permettre d'avancer à leur rythme et ne pas être entravés par des pisseuses ! Actuellement avec un peu de courage et d'intelligence on pourrait facilement régler le problème du comptage de l'âge. En attendant un âge personnalisé, on devrait trouver une formule qui, si on n'a pas le courage de séparer les écoles des garçons de celles des filles, mélange les filles et les garçons ayant le même âge mental. Par exemple : les garçons de 7 ans avec les filles de 6, ceux de 14 avec celles de 11, ceux de 18 avec celles de 14… et ce jusqu'à au moins 25 cinq ans, âge auquel ils pourraient commencer à vieillir en tête-à-tête.

Pavie

Retour à Pavie après 37 ans. Les restes de saint Augustin et de Boèce, la chartreuse, les tours, les collèges et… le trou. Le trou où les « vieux » entassèrent les filles de première année de l'université pour y pisser dessus. Pauvre vie estudiantine. Au Québec les étudiants ont repris les bizutages. Pauvre vie politique.

Hommage aux femmes

Je ne sais pas comment, mais à un certain moment on commence à parler de réincarnation. On rigole et chacun dit en quoi il aimerait s'incarner. Sylvie aimerait renaître orignal, Nicole éléphant, Alice virus du SARS, Marc éponge… Karine, la seule qui y croit, se sent obligée de mettre un peu d'ordre : « Non, vous n'avez pas compris ! Quand on se réincarne, il faut qu'on soit mieux que dans la vie précédente ! ». Il y eut deux ou trois secondes de silence, rompu par l'accent sud-américain de Guerrando : « Alors jé vais mé réincarner dans des coulottes dé femme. »

Inrectitude politique

Le passage de *Délicieuses pourritures* où Andre agenouille Gillian pour la monter comme bête la bête, ne fut pas sans me faire penser aux considérations bêtes — le mot « bête » n'est pas employé ici dans le sens du « *beast* » du titre anglais, mais comme synonyme de « sot » — de Elisabeth Roudinesco dans ses entretiens avec Jacques Derrida, en *De quoi demain…* publié dans la collection champs de Flammarion où, pour ridiculiser la « position américaine », obligeant un professeur qui reçoit une étudiante à laisser la porte ouverte, elle s'égosille à ajouter les lieux communs d'une pseudo libération des entraves du féminisme à ceux d'une psychanalyse de basse étable qui hypostasie la passion et à ceux d'une tolérance qui tolère surtout l'intolérable.

Dans la passion amoureuse, il y a toujours du pouvoir et de l'emprise de l'un sur l'autre, de l'un et de l'autre.

Quelle découverte proto romantique ! Et, ayant complètement déplacé le problème, elle peut maintenant continuer, imperturbable et imperturbée, dans sa bêtise d'inrectitude politique plus inrecte que celle des petits fachos lepénistes.

Que veut dire consensuel ? les amants se disputent sans cesse et l'on ne pourra jamais régler les passions sexuelles et amoureuses devant les tribunaux. (…) *Il y a là une ingérence dans la vie privée qui me semble grave et inutile.*

C'est à Derrida d'essayer de la ramener avec la tête dans les idées. Il a beau souligner que ce n'est pas facile de différencier entre une violence « tolérable » et le viol, la nouille roumaine persiste et signe une autre grande idée des inrectes (de laquelle je fus déjà acolyte dans ma plus tendre et *bête*

adolescence), celle qui affirme que la violence psychologique n'existe pas. Comme si le pouvoir, dans notre société, ne passait pas surtout par la parole et par les institutions.

Les interdictions sur la sexualité, s'agissant d'un élève et d'un professeur, me paraissent insensées.

On est d'accord, Elisabeth, d'un certain point de vue toute interdiction est insensée. N'avons-nous pas déjà crié « Il est interdit d'interdire » ? Mais il ne faut pas tout mélanger, ma cher Beth. Laissons l'interdiction d'interdire pour après-demain, pour après après-demain, pour après… après après-demain…

Aujourd'hui et demain, interdisons aux petits et aux grands nuisants de nuire.

Variation autour des mères

T. est une artiste.

T. a quarante-cinq ans, quatre enfants et un mari.

T. n'a pas un sou.

T. est une emmerdeuse comme peu de gens peuvent l'être. Elle est aussi prétentieuse et méchante.

T. dit que sa mère ne l'a pas aimée. Que personne ne l'aime pour ce qu'elle est.

T. se pense intelligente, mais elle ne l'est pas. Si elle l'était, elle saurait que, à moins d'être très masochiste, il est impossible de l'aimer pour ce qu'elle est. Son mari, un simple médecin, est très masochiste, mais lui aussi est au bout du rouleau, comme il dit.

T. déteste sa mère.

P. en a marre de faire des piges.

P. a cinquante ans, un enfant et un mari.

P. n'a pas un sou.

P. est très souvent déprimée. Elle est aussi angoissée et pas sûre d'elle.

P. dit que sa mère ne l'a pas aimée. Que personne ne l'aime pour ce qu'elle est.

P., contrairement à ce qu'elle pense, est très aimée : il faut être plus que « pas sûre de soi » pour ne pas s'apercevoir que l'on est aimé, par plein de gens. Son mari, un simple mécanicien, lui dit qu'elle doit… « Je sais ce que je dois… j'en ai marre du devoir ».

P. en a marre de sa mère.

S. est une « femme à la maison ».

S. a quarante ans et un fils.

S. n'a pas un sou.

S. est triste. Très très triste. Elle est aussi bavarde, très bavarde. Certaines mauvaises langues disaient qu'elle souffre de psittacisme.

S. dit que sa mère ne l'a pas aimée. La mère de S., ne pense pas ça. Au contraire. Contrairement à ce que S. dit, sa mère n'est pas si bête que ça. Ses maris durent au maximum une semaine, mais lui disent qu'elle est jolie et sensible.
S. les croit.
S. a honte de sa mère,

R. est une écrivaine.
R a trente-cinq ans, un enfant et une femme.
R. n'a pas un sou.
R. est agressive. En profondeur, très en profondeur, tellement en profondeur que les gens ne le voient pas.
R. dit que sa mère l'a beaucoup aimée. Sa femme, une simple employée, sait qu'elle est agressive : on n'emploie pas un godemiché comme ça si, enfouie sous des dehors paisibles, on n'a pas une énorme charge d'agressivité, qu'elle me dit.
R. adore sa mère.

Non, pas encore !

Je leur dis qu'en retournant de ma marche santé quotidienne j'ai croisé trois adolescents qui m'ont fait voir l'autre facette de l'expression « âge bête ». Non pas l'âge auquel les adolescents sont bêtes, mais l'âge où ils sont comme des animaux. Je leur dis que les yeux inexpressifs, les mouvements gauches, la voix sans texture faisaient ressembler ces adolescents plus à des veaux qu'à des humains. Mais sans la bonhomie des veaux, sans le côté humain des animaux. Et là, je ne peux pas me retenir :
« Pour les filles, c'est différent.
— Nooon, pas encore ! Pas encore tes considérations sur les filles comme plus… Les filles aussi sont bêtes, à leur manière.
— Elles le sont quand elles sont un peu plus jeunes. Elles sont dans la séduction. Ce qui est le propre des humains. Pas des veaux. »

Disgracieux

Quand j'étais jeune, on disait que les « meilleures » filles étaient celles avec un visage disgracieux parce que cela les encourageait non seulement à montrer les autres parties du corps (toujours fort gracieuses : dans la distribution de la beauté le long des corps il y a bien plus de justice que dans la distribution de la richesse dans un pays, c'est connu !), mais à nous permettre de les caresser … et ainsi les deux désirs se mirent. J'ai repensé à cela en regardant les photos d'un défilé de mode : la

grande majorité des mannequins a un visage qu'on n'aimerait pas rencontrer entre chienne et louve. Des visages disgracieux, pour ne pas dire carrément laids. Mais c'est logique ! Comme pour les filles de ma jeunesse, ce n'est pas le visage qui compte.

Mais, là-dedans, il y a quelque chose de pourri parce que les couturiers ne savent pas ni habiller ni déshabiller les femmes sans les ridiculiser ou les pousser dans des excès d'où elles ne peuvent sortir qu'en dédiant toutes leurs énergies à l'habillement. Ceux qui ont des doutes peuvent regarder la collection printemps-été 2003 de *Valentino* et de *Dior*. Surtout dans Valentino, même quand l'ensemble à l'air de se tenir, il y a toujours un détail qui voudrait être ironique, mais qui n'est que méprisant.

Une dame

Elle sort presque en courant d'un restaurant chic du centre-ville. Elle crie : « Wait, wait ! », à un clochard qui pousse sa maisonnette — un panier de supermarché rempli de boîtes, de bouteilles et de chiffons — vers la rue Sherbrooke. Elle le rejoint et lui demande de se retourner. Il est sale, beau, chauve et barbu. Les jambes croisées, tel Hemingway à côté du lion terrassé, elle lui met l'avant-bras sur l'épaule et sourit à l'amie qui prend la photo. « Merci », et elle sautille, gloussante, vers l'amie souriante. Je ne réagis pas. Je le regrette.

Bêtes et goujats

Un grand médecin explique à une journaliste l'origine de certains maux de la colonne vertébrale. Dans des encadrés des dessins très clairs aident à comprendre. De la bonne télé. De la télé qui emploie l'image et les paroles pour faire comprendre des phénomènes de la vie quotidienne, ce qui permettra, éventuellement, de relativiser les jugements des experts.

De la bonne télé, si ce n'était pas que…

Pendant toute l'émission, une jeune fille en maillot de bain est en scène complètement immobile. De nombreuses prises de vue explorent son dos comme le plus aimant des amants ne pourrait le faire. Comment est-il possible qu'il existe des responsables d'une émission aussi bêtes ? Début des génériques et fin de l'émission. La fille reste figée pendant quelques secondes et s'en va sans que personne ne lui adresse la parole. La journaliste, les invités et les cameramen s'éloignent en copinant. Bêtes et goujats.

La bête

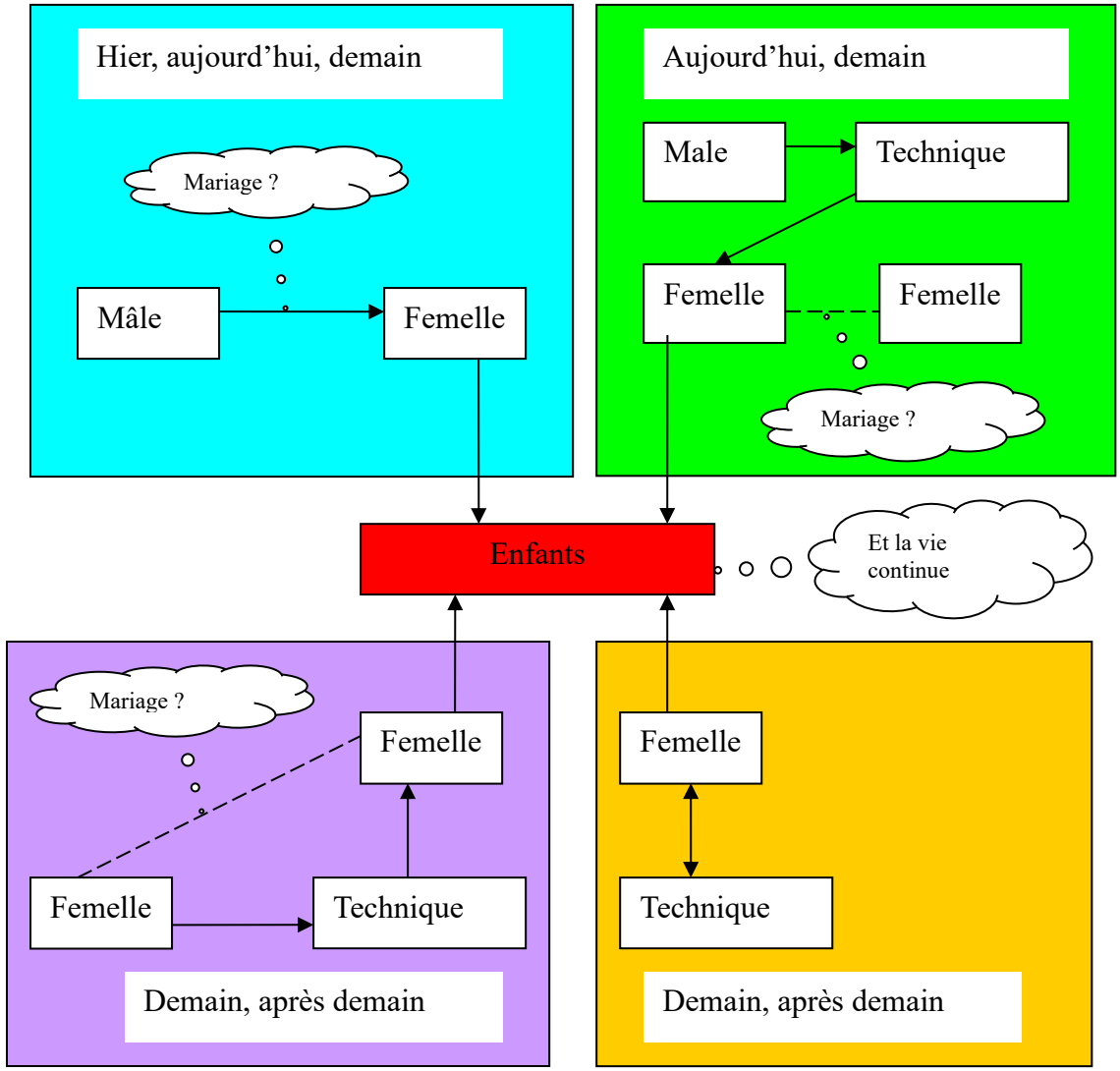
Montaigne écrit qu'Aristote écrivit : « *Il faut (…) toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir la fasse sortir hors des gonds de raison* ». Dans le film *La bête* de Walerian Borowczyk, la femme, pour sortir des gonds, n'a pas besoin d'être touchée. Elle peut

le faire tout seule. Ce film culte des années 1970, mis en DVD en 2001 dans sa version intégrale (l'énorme sexe de la bête que dans la version grande salle on devinait à peine, est ici étalé dans toute sa dureté) raconte l'histoire d'une jeune Anglaise qui arrive dans un château français pour marier le descendant pas tout à fait normal (il a une queue, vraie), d'une famille aristocratique dont une des ancêtres tua *La* bête en l'aimant. La jeune Anglaise envahie par l'esprit de cette insatiable bête (la fausse, la femme) fera mourir dans les affres du plaisir le rejeton à queue. Tout, ou presque, se passe dans les rêves de la jeune insatiable.

Les stéréotypes ne manquent pas : le serveur noir que la gigolette de la famille emploie pour en venir à ses impropres fin ; l'étalon noir qui lèche la vulve frémissante ; les hurlements de la bête noire (ours ?) dans les grâces de laquelle la jeune mariée tombera ; la rose qui se fane et se perd dans le rose intime ; l'ancien livre poussiéreux qui cache l'image de la bête obscène ; la tante plus ambiguë qu'elle n'en a l'air (« nous aussi on se lave l'une l'autre ») ; la musique impudique de Scarlatti qui accompagne les scènes bestiales ; l'agneau que les pattes (noires) déchirent ; le baiser du prêtre rubicond sur la bouche de l'adolescent ; le mouvement ondulatoire des arbres qui accompagne le plaisir sauvage ; le voile déchiré dans un sommeil trop parfaitement agité…

Ce n'est que du clonage

Faire comprendre à des adolescents que la technique et la science, jadis royaumes incontestés des mâles, sont en train de bouffer les zizis, est une tâche terrible. Terrible ? J'exagère : les mots me portent. En vérité, elle peut même être une tâche fort agréable, surtout si on peut se servir d'un dessin haut en couleur. Agréable, au début au moins.


Hier, aujourd'hui, demain
Mariage ?
Mâle
Femelle
Aujourd'hui, demain
Male
Technique
Femelle
Femelle
Mariage ?
Enfants
Et la vie continue
Mariage ?
Femelle
Femelle
Technique
Demain, après demain
Femelle
Technique
Demain, après demain

Je commence en disant qu'au centre on voit les enfants rouges qui sortent, comme tout le monde sait, des femelles.

Rires

On ne s'intéressera pas à la façon de les sortir, mais à comment on les fait entrer…

Rires

et pas seulement parce que les hommes la trouvent plus agréable…

Rires,

mais parce que la science aussi semble la juger plus excitante.

Rires

Dans le rectangle en haut à gauche, c'est la manière classique.

Rires

Une femme, un homme et éventuellement, surtout hier, un mariage.

Rires

En haut à droite, la technique libère la femme du travail d'extraction. Ils me regardent sans trop savoir où je me dirige. J'ajoute : « comme on fait avec les vaches depuis des décennies ».

Rires clairsemés

Le mariage cesse d'être un champ de bataille entre mâles et femelles.

Rires

Deux femelles peuvent décider que, pour s'aimer, il faut un permis étatique.

Rires

Ce qui est certain c'est que l'appendice du mâle perd une grande partie de ses fonctions. Pas de rires, et pourtant j'avais l'impression… Je continue.

En bas à gauche. La technique enlève à l'homme toutes ses tâches mââl…ines. J'attends trois secondes. Je suis sûr qu'ils vont rire. Rien. Je redémarre. On n'a même plus besoin de ses produits les plus intimes. J'attends les rires qui n'arrivent pas. Est-ce moi qui ne suis pas assez spirituel ou le thème qui devient lourd ? Je ne sais pas. Déstabilisé, mais j'insiste.

En bas à droite, une seule femme. Même plus besoin… « Mais il n'y a rien de nouveau là-dedans, ce n'est que le clonage », m'interrompt le jeune aux cheveux en broussaille qui m'a fixé sans sympathie pendant toute la présentation. Ce n'est que du clonage. C'est vrai. Et moi qui pensais les provoquer ! Ce n'est que du clonage.

En me voyant venir avec mes gros sabots, ils ne riaient pas pour mes paroles, mais de mes paroles. C'est vrai, ce n'est que du clonage.

Sans commentaires

Photo dans la revue féministe américaine Bitch :

Photo dans *El Pais* du premier février pour un article sur le véganisme :

C'est pire

Quand on en parle trop, on est sûres qu'il y aura quelqu'un qui dira n'importe quoi. Et alors, dirastu ? C'est vrai, il n'y rien de mieux que « n'importe quoi » pour réfléchir et, surtout, ajouté-je, c'est le choix d'un « n'importe » quoi parmi les milliers qui circulent chaque heure sur l'autoroute de la presse qui est significatif. Voilà le « n'importe quoi » que j'ai choisi ce matin :

« Nos corps répondent au sexe, explique ainsi une journaliste américaine sur le site *Popular Science*. Nos corps répondent à la peur. Nos corps réagissent. Ils le font souvent sans notre permission ou notre volonté. L'orgasme pendant un viol n'est pas un exemple de l'expression d'un

plaisir. » (Le monde 11 janvier 2017).

Mais, CE N'EST PAS « n'importe quoi » !

C'est pire : pour défendre quelque chose de facilement défendable, on fait appel à des avocats dont la langue tourne même sans que le réservoir de la pensée contienne la moindre goutte d'essence. Affirmer que l'orgasme n'est pas expression de plaisir c'est comme dire que, sur terre, un corps ne tombe pas à cause de la gravité. On peut le dire, mais cette dernière affirmation n'aide pas l'étude de la nature comme la précédente n'aide pas une des causes qu'avec un simplisme ahurissant on appelle « cause des femmes » quand il s'agit d'une cause du genre (sic !) humain.

« L'orgasme pendant un viol EST l'expression d'un plaisir », et cela n'a rien à foutre avec le fait que le viol dans notre culture est et doit être condamné. Rien.

Avec quoi a-t-il quelque chose à foutre ? Sans doute avec le rapport entre nature et culture.

Avec le respect des mots.

Grâce et non garce

Elle pense que l'athrepsie est une boisson gazeuse et Pavarotti un tenon. Elle confond chleuasme avec chloasma. Et alors ? Jamais je ne vis pareille grâce dans l'effeuillement.

Armées de la peau

Drôles, ces Occidentaux ! Ils ont envahi l'Afrique et l'Amérique et ils ont emprisonné la peau des indigènes dans des vêtements aux allures ridicules et puis, à partir du vingtième siècle, ils ont commencé à subir les revendications toujours plus agressives de leur peau blanchâtre qui demandait de l'air, du soleil, de la liberté.

Centimètre après centimètre, le mouvement de libération de la peau, surtout féminine, a avancé.

Au début le mouvement était assez peu organisé, voilà donc que la peau des chevilles se libère[55], ensuite celle des avant-bras et puis, voilà un retour sur les jambes avec la peau des mollets qui chasse les quelques centimètres de tissus, la peau de la gorge commence timidement, tandis que côté jambes on dépasse le genou… inutile de suivre en détail toutes les batailles. Il est plus instructif de voir ce qui se passe aujourd'hui.

La peau d'en bas a pratiquement obtenu l'entière cuisse, mais son avancée est bloquée par les muqueuses aux ressources infinies derniers bastions de la vieille morale. Depuis quelques

55 On ne considère pas le bikini ni les déshabillés des bordels. Comme il arrive souvent aux mouvements radicaux, le pouvoir concède à des élites des droits pour qu'elles suffoquent les désirs de la multitude. Il serait fort intéressant d'analyser la fonction d'élite des putes dans le mouvement peauiste.

années, il y a eu un changement radical de stratégie : un détachement ombilical a commencé la descente vers le mont de venus en libérant les plaines (parfois avec tendances collinaires) du ventre. Pour ne pas trop effrayer le pouvoir établi, avec des manœuvres fort adroites, la peau de la gorge avance et recule selon les besoins…

À cause de toutes ces luttes, je ne suis pas sûr que le collège anglais interdisant aux filles de porter des jupes pourra bloquer les peaux armées.

Cool

Agressive et sûre d'elle comme il se doit pour une fille qui a pris trop de bains d'amertume dans son enfance, elle vit avec un mec qui semble sortir d'un pot de mélasse. On soupe — l'enragée, la mélasse, une amie et moi — et on parle de mondialisation et d'empire. La mélasse ne lâche jamais le crachoir et nous emmerde avec des généralités qui se veulent engagées. Pour ne pas le chasser de la maison, je passe ma soirée à tripatouiller des pelures d'oranges. À deux heures de la nuit, elle enjambe la porte avec la mélasse collée aux fesses. « Ne pars pas tout de suite », je dis à l'amie qui ne semble pas affectée par cette soirée remplie de vide. Je crains que si je reste seul, je vais me noyer dans l'atrabile.

« Qu'en penses-tu de la soirée ?

— Correcte. Comme toujours avec eux.

— Comment trouves-tu le mec de ta copine ?

— Il est *cool*. Il est sympa.

— Moi je le trouve con.

— Tu y vas fort. Tu l'as vu pendant cinq ou six heures seulement.

— C'est plus que suffisant ! « Con » n'est peut-être pas le bon mot, il est plus que…

— Elle est trop intelligente pour se tenir avec un con.

— Non. Il est trop con pour paraître con à une personne intelligente.

— Si tu continues, je m'en vais.

— Je ne peux pas ne pas continuer. »

Et elle s'en alla avant que j'ajoute que pour ne pas être aveuglé par la connerie au carré il faut quelque chose en plus de l'intelligence. Il faut de la sensibilité et du respect envers nous-mêmes. C'est bien que je n'aie pas ajouté cela. C'est trop moralisant. Trop amer. Trop vrai. C'est toujours bien quand on n'en rajoute pas : c'est cela que me dit H.. Depuis des années et, vu que H. me le dit, je me donne un mal de chien pour apprendre. Je devrais couper mes

dernières phrases, mais j'y réussis très rarement, pratiquement jamais : j'aime les finales retentissantes, celles qui bouillonnent et se transforment en hurlement de l'âme.
Il faudrait que j'apprenne à couper le début, le milieu et la fin.

Canicule

Je ne savais pas que *Canicule* était l'autre nom de Sirius (l'étoile principale de la constellation du Grand Chien) et que *Canicule* est aussi le nom de la période où l'étoile Canicule se lève et se couche avec le soleil (24 juillet-24 août). En revanche je savais que *Canicule* veut dire *grande chaleur*, et, si je ne le savais pas je l'eus appris cette semaine en lisant les journaux en regardant la télé ou en écoutant mes amies : *J'aime le chaud, mais cette canicule… C'est terrible, avec une telle humidité, la canicule est insupportable… Quelle canicule !… Quand il fait chaud et humide, c'est invivable… Avec le facteur humidex, on arrive à 51 degrés… Jamais vu une canicule pareille…*

Moi, qui n'aime pas le chaud, j'aime beaucoup la canicule. Étrange ? Simple désir de paraître spécial ? Non. C'est une question d'esthétique. De beauté et de plaisir, si vous voulez. Pendant ces quatre jours de canicule (quatre jours sur trente théoriques, ce n'est pas beaucoup) j'ai assisté à une exposition de gorges sans précédent. Ne prenez pas *exposition* dans le sens de « étalage, montre, exhibition », ni dans celui de la liturgie catholique (*exposition de reliques*), mais dans celui *d'ensemble d'œuvres d'art exposées*. Montréal était un musée en plein air. Là encore ce ne sont pas tellement des gorges en soi dont il s'agit, ni de leurs formes ou de leur consistance, ni de leur palpitation ou de leur crevasse, ni des perles de sueur ou d'un poil perdu, non, il s'agit d'une exposition beaucoup plus abstraite, une exposition de nuances de couleurs56. De la peinture abstraite bien loin du réalisme sculptural des gorges observées avec les courtes-vues du désir. Je m'explique. Chaque jour de canicule faisait avancer la peau de 5 mm en moyenne et chaque avancée sortait la réserve de blanc et laissait brunir un peu plus le blanc arraché à l'étoffe les jours précédents. À chaque pas on vous offrait des tonalités de brun qui semblaient sortir directement d'un tableau de la Renaissance, des dégradés qui auraient fait pâlir n'importe quel Impressionniste. Dans un sens : bistre, bronze, havane, ivoirin, albe, rose et dans l'autre : rose, albe, ivoirin, havane, bronze, bistre (avec des milliers de tons).
PS.
Commentaires d'Hannah : « T'es con. »

56 Note pour correction politique : ces considérations s'appliquent aux femmes blanches. Ce qui ne veut pas dire que les femmes moins blanches aient des gorges moins dignes d'exposition.

Québec hauts et bas

La première fois que je fus orgueilleux d'être Québécois, ce fut quand un ministre vola un veston. Ça doit faire plus qu'une trentaine d'années. Depuis j'ai eu des hauts (quand j'observe la patience avec laquelle les « Québécois de souche » acceptent les immigrés qui pètent plus haut que leur cul) et des bas (quand je lis les déclarations des intellectuels québécois à propos de leur pays ou du pays voisin), mais, l'autre jour, quand j'ai vu que la fille d'un ministre était danseuse nue, j'ai atteint le maximum historique. Êtes-vous capable d'imaginer la fille de Macron danseuse nue ?

L'orgueil a pris un léger coup quand j'ai su que la fille du ministre dansait (« une seule fois par semaine ! », elle insiste) pour se payer le CEGEP (dans le dernier test, elle a eu 87 sur 100 et son père n'a même pas eu la décence de la féliciter). Se faire caresser les lèvres d'en bas pour se payer de la drogue ou pour entretenir sa copine ça va encore, mais vendre ses lèvres pour des livres, c'est trop même pour quelqu'un d'ouvert comme moi.

Une autre petite descente, quand j'ai lu qu'elle a déclaré : « Je ne suis pas une prostituée, je fais ça pour me payer l'école ». Quel don as-tu de tout gâcher ? Qu'as-tu contre les putes, petite conne fille de ministre ?

Hollande

Mabel Wisse Smit est une belle jiad (jeune intelligente ambitieuse demoiselle) qui s'envoyait en l'air avec l'un des gangsters le plus puissant de Hollande. Aujourd'hui elle est bien emmerdée par cette histoire. « *J'ai dormi sur son bateau un couple de fois* », a-t-elle déclaré. Notez l'ambiguïté de ce « couple » qui fait facilement chavirer la phrase : « *J'ai dormi deux fois sur son bateau en couple* ».

Les difficultés de Mabel ne jaillissent pas de la ministritude du père, mais de dormir en couple dans la maison royale avec le prince Johan, son fiancé officiel. Les journaux crient au scandale et la reine mère tombe malade. Ignorants et imbéciles. Les princes (et les rois) se sont toujours amusés avec les filles « légères » ; la nouveauté, comme on l'a vu en Norvège, c'est que les princes, maintenant, les marient. Perte de valeur du mariage ou démocratisation des royaumes ? Les deux sans doute.

Intéressant le commentaire paru dans le *The New York Times* : « *Madame Smit est un membre respecté des cercles diplomatiques et de charité à cause de son dévouement aux droits de la personne et à la diffusion de la démocratie. À plusieurs reprises elle a rencontré des*

représentants officiels américains. Mais son manque de candeur a fait surgir des questions qui rendent sa position inconfortable. » Manque de candeur ? Qu'y a-t-il de plus démocratique que coucher avec un gangster et un prince… Ops !… Je viens de dire une énorme bourde. Rien de démocratique. Prince et gangster, c'est l'argent, c'est le pouvoir, c'est le même genre de gens. La dévouée Mabel n'a pas dormi dans le bateau d'un chômeur ni dans le palais d'un immigré sénégalais. Elle est sans doute moins dévouée à la cause du peuple que l'on nous veut faire accroire. Ton amour de la démocratie laisse à désirer, ma belle forgeronne vissée… à l'argent.

Opium

Opium n'est pas seulement ce « *juste, subtil et puissant* » latex qui « *possède les clefs du paradis* », comme chanta autrefois Baudelaire, ni ce que la religion est pour le peuple comme le sculpta dans la pensée de gauche Marx. Aujourd'hui *Opium*, pour des gens comme toi et moi, c'est surtout un parfum que Yves Saint-Laurent publicise depuis des années en combinant Baudelaire, Marx et la religion chrétienne.

La glace rend trine une femme sous vêtue de lingerie noire qui laisse la peau échapper, avec calcul.

Une et trine.

Mère, pute et amie.

Aisselles glabres en premier plan, cuisses légèrement écartées, mains dans les cheveux, regard ferme.

Une et trine, elle rappelle la passion plutôt que la mort du Christ. Ou la conception.

Marx est là, à sa gauche, représenté par un flacon rouge.

Inutile de dire que je préfère ce Dieu féminin au sévère dieu des chrétiens, des juifs et des musulmans. J'adore cette trinité qui, bien qu'aplatie sur du papier glacé, est plus en vie que l'autre qui lance des lugubres appels de morts dès que l'on ose ne pas penser comme lui.

Belles

Comme nous le chante l'*Espresso* qui ne se prive pas de mettre une photo ridicule d'une splendide jeune fille à quatre pattes, au bord de la piscine du Surfcombet hôtel de Miami, les lesbiennes maintenant sont belles, elles « *valorisent leur féminité, elles sont pleines de joie de vivre* ».

L'article insiste tellement sur la beauté des lesbiennes qu'on se demande s'il n'y a pas anguille sous roche. Un très beau domaine de recherche pour les jeunes lionnes d'Harare ou de la Sorbonne. *Pourquoi les gays sont souvent plus beaux que les autres et les lesbiennes plus laides que les filles à mecs* ? Pourrait être la question de recherche principale, avec comme sous question : *est-ce un simple stéréotype* ? et la sous sous question suivante : *est-ce que derrière ce stéréotype se cache une idée fondatrice d'une société libre et libérée* ?
Pas besoin de recherche pour affirmer que derrière ce stéréotype, comme derrière tout stéréotype, se cache une idée craintive, délicate, originale. NOTA BENE : *derrière* et non *dans*.

Flora

Elle vient d'arriver de Chine. Elle n'a qu'un an, mais elle a déjà l'air d'une vraie Chinoise, même si sa mère est une blonde d'origine italienne. Elles sont heureuses, la mère et la fille. Supposons que le *New York Time* ait raison et qu'en Asie des gens sans scrupules, des hommes d'affaires, achètent des enfants pour les vendre à des orphelinats. Imaginons un trafic de bébés, ce qui est loin de l'inimaginable. Est-ce mieux de vendre des enfants de six mois à des mères indéhiscentes ou des fillettes de douze ans à des vieux infectes ?
L'Occident est pourri : l'injustice y règne ; les méchants Américains ignorent la bonne cuisine et les bonnes manières ; les Européens trafiquent avec n'importe qui ; les Russes et leurs ex-protégés ont abandonné les bureaucrates pour la pègre.
Mais la Chine… La Chine, pour les femmes… Les femmes en Chine sont tuées dans l'œuf.

Monica et Martina

Au Madison Square Garden.

Seles	7	5	5
Hingis	6	7	7

La belle (Hingins) et la bête (Seles). Laide, dure, l'air complètement stupide, l'une. Radieuse, ouverte, enfantine, l'autre. L'une, vulgaire, attend le service accroupie ; l'autre, élégante, l'attend recueillie. La belle gagne. La cérémonie de clôture est un cafouillis à l'américaine. Comme les élections. Mais, ça, c'est très bien ; ça rassure quand les dominateurs sont désordonnés et enfantins. Imaginez si l'Allemagne était le centre de l'Empire. Il est préférable ne pas l'imaginer ! Ou Israël ? Ahi, Ahi. Même le kitsch du gros chèque (gros non seulement en termes de montant) qu'on porte à

deux sur le terrain n'est pas si terrible. C'est enfantin. Ce qui est bien plus terrible, c'est la petite enveloppe, avec le « petit » chèque pour la deuxième, qu'on glisse dans les mains de Monica, devant l'œil grand ouvert de la caméra. Surtout le « glisser » est terrible, car on fait comme s'il y avait encore un reste de pudeur. Mais il n'y en a plus. Il suffit de regarder ces deux gamines aux cuisses en l'air parmi photographes, journalistes et autorités en pantalons ou jupes longues.

Dante

Ce tercet de Dante est très connu :

Par elle on comprend aisément
Ce que le feu d'amour dure chez une femme
Si l'œil ou le toucher ne l'allume souvent.

Traduit dans le langage de l'opéra « la donna è mobile qual piuma al vento[57] ». Ce n'est pas de ce tercet que je veux parler, mais de ce qu'il est écrit dans un commentaire très connu et très réputé de la Divine comédie[58]. Il y a écrit… rien. Ces trois vers sont pratiquement les seuls qui n'ont pas été commentés. Pourquoi ? À vous la réponse, ardue. Pour ma part, je dirai seulement que ce commentaire vide en dit plus sur l'Italie que de centaines de pages d'analyses sociologiques. Comme quoi, ce qu'on ne dit pas en dit parfois bien plus que ce qu'on dit, surtout si ce qu'on ne dit pas est non-dit dans un comment taire.

Marilyn

Le premier juin 1926 à Los Angeles naquit Norma Jean Mortenson. Comme Marlène Dietrich, de vingt-cinq ans son aînée, elle aurait pu se vanter d'avoir la culotte salie par J.F. Kennedy. Elle ne s'en vanta pas. Elle n'avait ni le caractère ni la beauté de l'Allemande. Elle interpréta quelques films et se suicida en tant que Marilyn Monroe à trente-six ans.

En avion

À côté, dans la rangée centrale, un jeune couple avec trois enfants. Le plus âgé doit avoir trois ans. Derrière, trois femmes voilées qui rigoleront pendant tout le voyage. À ma droite, un vieux monsieur arabe qui me fait penser à Michel Piccoli et qui ne dira pas un mot pendant tout le voyage (moi non plus, par ailleurs). Devant, un vêtement avec une fente très étroite à la hauteur des yeux qui contient probablement une femme, accompagnée par un

57 La femme est instable comme une plume quand souffle le vent.
58 Le commentaire *scartazziniano* refait par G. Vandelli.

barbu aux regards teigneux.

Menteur

> *DORANTE : D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.*
> *CLITON : N'est-ce point du remord d'avoir dit vérité.*
> *[…] Quoi ? Même en disant vrai, vous mentiez en effet.*
> *(Corneille, Le menteur)*

Marie, adolescente de Patù, accuse Aristide de l'avoir violée. Aristide dit que c'est Marie qui l'a forcé. Ajoutons, pour simplifier (en apparence) les choses, qu'Aristide, n'est jamais sorti de Patù, son village natal, mais que, pour qu'on ne critique pas son aigre *farniente*, dit qu'il a vécu 12 ans en Ukraine où il a été un des chefs de file de la révolution rouge délavé.
Qui ment ?
Avant d'essayer de répondre à cette question, j'aimerais jouer le pédant et demander : « qu'est-ce qu'un mensonge » ? Le premier pas d'un pédant, pas très cultivé, c'est de frapper à un dictionnaire et lui demander une définition inerte. Je frappe au TLF qui me répond : « Une affirmation contraire à la vérité faite dans l'intention de tromper ».
Sommes-nous (le passage au « nous » est loin d'être à irréfléchi : c'est la boëtte pour vous traîner dans ma galère) plus avancés dans la recherche de qui ment à Patù ? Si nous ne sommes pas très exigeants, oui. Aristide ment quand il parle de l'Ukraine (ce qu'il dit ne représente pas la « réalité » et il le dit dans l'intention de tromper). En ce qui concerne le viol il faudrait pousser l'analyse, faire une démarche (on pourrait même vouloir faire un procès) pour établir laquelle des deux versions « représente la réalité ». Nous devons avoir un grand autocontrôle pour ne pas envoyer l'intention se faire foutre.
Donc : si nous ne sommes pas très exigeants, notre galère a vogué dans la bonne direction. Entre autres, nous avons deux éléments clefs pour imaginer que c'est Aristide qui ment : primo son mensonge sur l'Ukraine est tellement gros qu'il est pensable que le mensonge soit constitutif de son caractère (imagination très dangereuse — inutile de dire pourquoi) ; deuzio dans une société comme celle du Salento, une femme qui a le courage de dénoncer... vous pourriez vous même ramer sans moi pour écrire la suite.
Et si nous étions (comme nous sommes) exigeants ?
Il faudrait bourlinguer dans la définition du TLF où les mots « vérité », « intention » et « tromper », soulèvent des vagues qui risquent d'engloutir notre galère. Est-il possible, imaginable, souhaitable, désirable, concevable, etc., etc. d'analyser logiquement de tels mots si englués dans la morale ? Je ne crois pas. Mais j'espère qu'un léger approfondissement puisse donner des idées (sans

nécessairement améliorer notre compréhension des choses).

Donc.

Si on croit, comme je le crois, que la « Vérité59 » n'existe pas, mais qu'il existe des « vérités » alors le mensonge est, éventuellement, une affirmation contraire à une vérité ou à un ensemble de vérités. Ce qui est loin de simplifier les choses, et en paraphrasant Nicolas Klimius on peut se demander s'il y a autant de vérités que de têtes. Malheureusement la réponse n'est pas facile. Je dirais même qu'il est impossible de répondre, car d'une part une vérité peut être dans plusieurs têtes (Science, propagande, parti politique, religion, etc.), de l'autre dans une tête plusieurs vérités peuvent coexister à un moment donné de son histoire et, surtout, dans cette même tête, le temps peut modifier les vérités, les effacer ou les créer au gré d'événements externes ou d'événements internes souvent incontrôlables.

Fouettons la paresse des rameurs, car notre galère vogue toujours plus loin des baies tranquilles.

Les vérités sont plus ou moins résistantes, plus ou moins maillées, plus ou moins chéries. À notre époque les vérités les plus résistantes et les mieux partagées sont sans doute les vérités dites scientifiques.

Mais, bien qu'aucun physicien ne doute de *la loi du pendule simple de Galilée* (et donc dans la tête de notre physicien elle est fort résistante à cause, surtout, de son maillage), il existe des millions de personnes qui ne doute pas parce qu'elles en ignorent l'existence et donc l'environnement (les médias, par exemple) pourrait la faire naître, transformer, mourir, au hasard de leur vie, ou en fonction d'exigences économiques, politiques, etc.

Sans vouloir faire de l'épistémologie de cuisine, on pourrait dire que les vérités de la science ont un statut spécial, ne sont pas des vérités au sens courant du mot et qu'il faudrait employer un nom différent du mot « vérité » de la vie quotidienne, surtout parce que les efforts pour ramener les vérités de la vie quotidienne aux vérités scientifiques sont inanes.

Vous, qui ne faites pas cuire les lois scientifiques dans de vieilles casseroles, me rétorquerez que le sens de chaque mot dépend du contexte dans lequel il est employé et que donc ce que je viens de dire à propos du « contexte » scientifique est vrai pour n'importe quel contexte et que les contextes sont pratiquement non dénombrables. Et vous ajouterez sans doute que plus un mot est général et plus il y a des chances qu'il soit employé dans de nombreux contextes. Et pour finir, je vous vois ajouter avec une certaine malignité : « Pense au mot « amour » (sans ou avec A majuscule !) »

59Même si j'écris « Vérité » avec un « V » en haut de casse, il ne s'agit pas de la « Vérité » au sens de Nietzsche, mais de « vérité », en tant qu'ensemble de vérités. Une position encore plus relativiste que celle de Nietzsche tout en étant moins métaphysique, car on pourrait très bien avoir plusieurs petites vérités sur le même événement et croire qu'il existe une « Vérité » (Dieu).

« Et après tous ces détours, qui ment ?

— Aristide.

— Pourquoi ?

— Parce que. »

III

Accédez à l'instruction à grand prix d'argent : vous en retirerez beaucoup d'or.
(Le Siracide, Jésus Ben Sira)
Discite non scholae sed vitae (Proverbe latin)

École

« L'enfant entre à six ans à l'école pour apprendre. » Je ne dirai pas où j'ai lu cette phrase : je suis un gentleman. Mais, je ne peux pas m'empêcher de penser que les enfants entrent à six ans à l'école parce qu'on les oblige.

Dressage

Valéry, sur les traces de Nietzsche disait : « *Il y a le dressage de l'esprit. Je ne vois pas d'autre philosophie* ». Les « petits » ont peur du dressage : ils craignent de perdre la couche de vide sur le vide de la conscience qu'ils appellent originalité. Ils savent, et en cela ils sont malins comme tous les petits, que leur génie — génial seulement sous le verre déformant de leur esprit — ne supporterait pas la rigueur et la monotonie des longs exercices quotidiens nécessaires pour apprendre à mettre un pied de l'esprit devant l'autre. Ils préfèrent identifier dressage à perroquetage.

Déficients

« *La communauté c'est tout le monde. Enseigner à des étudiants qui ont une déficience motrice, auditive, visuelle* » : titre d'un pamphlet distribué aux professeurs de l'Université du Québec à Montréal. Ils ont oublié les déficients qui sont le fondement et la raison d'être des universités : les déficients intellectuels. Est-ce un vrai oubli ? Un oubli comparable à celui dont parle Heidegger ? N'exagérons pas.

Décrochage

Je m'accroche au *décrochage*, comme d'autres s'accrochent à la bouteille, au Parti, ou aux machines à sous en espérant de lire un jour un article libérateur. Espoirs toujours déçus. Même les articles qui bien commencent se gâtent après quelques paragraphes en s'embourbant dans les lieux communs les plus élimés. Tous les bien-pensants considèrent le décrochage un symptôme d'un problème social : la violence spectaculaire, la dictature de la consommation, les familles déchirées,

les jeux électroniques, la drogue, le manque de valeurs. Le manque de *leurs* valeurs ! Ils analysent les maux de la société si précieusement que leurs conclusions, toutes identiques, n'ont ni fond ni rives. Toutes. Toutes. Vraiment toutes identiques. Et pourtant, il ne faut pas beaucoup de force pour déchirer le voile — pour le voir, il faut, par contre, de la fraîcheur d'esprit, ce que l'« instruction » tarit.

Notre société s'accroche à l'école comme dans les périodes les plus noires on se pendait à Dieu. Elle est devenue un réseau d'abbayes de perversions où des nonnes vibragogues se masturbent à longueur de journée et les moines se sodomisent en criant des gros mots en « isme ». Il faudrait un François d'Assise ne craignant pas la richesse du sexe, un Guy Débord moins cryptique, un Marx glabre, un Illich moins *easy going*… Il faudrait apprendre à ouvrir les portes, à regarder derrière les mots, à observer ce qui crève le cerveau. À imaginer. Il faudrait arrêter de crachouiller contre le vent des vérités flasques.

Envoyons aux gogs les clercs de l'instruction. Abolissons l'école obligatoire !

Le trou de la vie

Une petite famille de souris (petite pour des souris). Ils sont cinq : le papa (un papa bien normal), la maman (une maman vieux style, et donc plus préoccupée que le papa pour ses enfants), le fils aîné (un fils bien normal), la fille cadette (une fille bien normale, et donc un peu plus sensible que le frère), papi, mamie et un bébé. Une famille qui a une vie bien normale, qui s'aime normalement : la famille telle que perçue par de petits enfants. En effet, je dois dire qu'elle n'est pas tout à fait normale, car elle est une famille qui vit dans un livre… « Quoi de plus normal que cela ? diriez-vous. La famille normale existe pratiquement seulement dans les livres pour enfants ! » Laissez-moi finir. C'est le livre qui n'est pas normal et donc une famille qui vit dans un livre non normal ne peut pas être normale. Le livre n'est pas normal, car il a un trou : « *autrement dit deux trous quand il était ouvert, ce qui faisait entre eux un fameux courant d'air* ». Ben… ouais… un livre avec un trou n'est peut-être pas normal, mais il n'est pas particulièrement spécial non plus. Et si je vous disais que ce trou permet à la famille de sortir du livre et d'entrer dans la réalité ? Si vous êtes difficiles (ou emmerdeurs) vous me direz maintenant qu'il n'y a rien là, que même sans parler de ce dépravé de Woody Allen qui a fait sortir un personnage d'un de ses films, toute la littérature est pleine de va-et-vient entre la réalité et les livres. Oui, mais ce n'est jamais aussi explicite que dans ce livre où on voit les souris entrer et sortir du livre. On les voit vraiment. On les voit vraiment, car le livre est un livre avec des images. Et si vraiment vous voulez que je vous gâche la surprise, je peux vous dire qu'il y a plus que cela. À un certain moment, par exemple, un chat gros et méchant entre dans le livre en passant par le trou de la page 56. Que faire ? Fuir ? Mais où ? on est dans un livre et il n'y a pas de cachettes ! Papi a une idée géniale ! Il décide qu'il faut l'effacer et pas au sens figuré, mais dans le vrai sens : avec des

gommes à effacer — on est dans un livre oui ou non ?

Il y a d'autres surprises encore. Mais pas dans la fin. La fin est une fin normale comme dans toutes les fables : tous s'aiment et vivent heureux. Même le chat vit heureux avec le chien que papi a dessiné pour le chasser. Ce livre, vous devriez l'acheter pour vos enfants ou les enfants de vos amis ou les enfants des enfants de vos amis, mais n'oubliez pas d'inclure parmi les enfants les intellectuels de tout âge qui ont des difficultés à sortir des livres. Pratiquement tous vos amis intellectuels, n'est-ce pas ? (Héron Domitille et Jean-Olivier, *Le livre qui avait un trou*, Acte Sud, 2000.) P.F. 8.

Enseignement et distance

« Je m'appelle S. et j'ai dix-sept ans. Ma sœur qui a étudié au Canada m'a parlé de vous. J'ai attrapé le virus de l'informatique, mais ma mère veut que j'étudie pharmacie. Moi je veux apprendre l'informatique sans le dire à mes parents. Pouvez-vous me donner des cours par Internet ? » J'ai reçu ce courriel d'Abidjan avant hier. J'ai répondu que je ne pouvais pas et que je le conseillais de se faire aider par sa sœur. « Cherchez sur le Net. Il y a certainement des universités qui offrent des cours. » C'est dommage qu'il soit si mal tombé, que je sois contre l'enseignement à distance. Je suis contre et j'ai tout un discours pour le justifier : « Je dois sentir les étudiants… leur transmettre un style… etc. ». Des conneries. Je suis un vieux con réactionnaire comme les profs que je critique parce qu'ils refusent les ordinateurs. N'ai-je pas appris à distance — bien avant Internet — sur les livres, tout ce que la société me demandait ? Ce que je n'ai pas appris sur les livres je l'ai appris sans que personne ne me l'enseigne : en marchant seul en montagne ; en pleurant sous cinquante kilos de fumier ; en regardant un sexe mouiller ; en souriant à un enfant que je ne connaissais pas ; en mangeant de la cervelle panée ; en mettant l'index dans un cul ; en m'ennuyant devant le spectacle grandiose des Alpes ; en serrant la main à un clochard… Une liste interminable, mais sans profs qui « me sentent ».

Chapeau donc au MIT qui a décidé de mettre en ligne, gratuitement, ses cours. Sans doute qu'un jeune zambien apprendra la biologie théorique, la littérature ou l'informatique, sans qu'un prof « le sent ».

Lettre à une jeune professeure

Chère Marie-José, je n'aime ni les cérémonies ni les fêtes et les soutenances de thèse me donnent le cafard. Tu sais, t'écouter parler de « la déconstruction de Molly par Godot », ce n'est pas très intéressant. Je t'ai trop observée, étudiée, et, peut-être, trop manipulée, pour pouvoir supporter la moindre de tes bavures et, surtout, pour accepter que tu te prennes au sérieux. Ton père m'a dit que j'étais vraiment insensible, que je faisais peser mon absurde vision du monde sur toutes mes amies et qu'il était injuste que je t'enlève le plaisir de voir « ton mentor » orgueilleux des exploits

du disciple. Tu vois, ton père est toujours trop intelligent pour comprendre certaines choses.
Tu n'aimais pas, quand tu me demandais des conseils sur l'enseignement, que je te répondisse toujours à peu près ceci : « Je n'ai rien de spécial dire. Lis les journaux, les éditoriaux de Bissonnette ou les articles de Baillargeon. Ils sont bien bâtis, intelligents... », Tu savais que je mentais comme un aubergiste italien, mais je ne connaissais pas encore ta force et je craignais de te déprimer. Maintenant que tu es à l'aube de ton entrée dans le petit cercle de l'enseignement, je n'ai plus d'excuses. Si mes paroles ont le pouvoir de te démotiver, c'est que tu n'es pas faite pour enseigner. C'est comme ça, on naît enseignant — on naît, dans le sens qu'on le devient dans les six ou sept premières années de sa vie — et on n'apprend pas à l'être. Sache alors, que si tu n'es pas enseignante, tu seras quand même en bonne compagnie : dans mon enseignement, par exemple, j'ai connu quelques centaines de professeurs, mais, parmi eux, il y eut au maximum trois ou quatre enseignants, les autres étant de braves gars, de braves femmes qui gagnaient honnêtement leur vie, ou des petits mecs pétant plus haut que leur cul, ou des mongoliens, ou tout simplement des profs. Trois ou quatre sur quatre cents, c'est déjà pas mal.
Me voilà donc, vieux monsieur aux muscles endurcis par trente ans d'enseignement, prêt à jeter quelques conseils dans une missive pour une jeune professeure ; me voilà content de troquer le temps d'une soutenance de thèse pour celui de l'écriture d'une épître.
Avant tout, chère amie, ne te laisse jamais mâchurer par la « science de l'éducation ». Si une giclée de pédagogie salit un jour ta jupe, rentre honteuse chez toi en rasant les murs et jette-la à la poubelle avant qu'un enfant ne la voie. Les mille et une pédagogies qui se partagent le marché sont le remède le plus sûr contre l'enseignement ; elles peuvent prêcher pour la participation ou la créativité ou le bourrage de crâne ou quoi que ce soit d'autre, mais elles restent dans une abstraite sécheresse pseudo-scientifique. Il faudrait que les pédagogues prennent plus au sérieux et donc littéralement, leur nom : l'esclave qui conduit les enfants à l'école. Ils devraient donc conduire les élèves jusqu'à la porte de l'école, mais ne jamais y entrer. Faire le pied de grue dans la rue ou barbouiller du papier dans les ministères, oui, mais surtout ne pas avoir accès aux écoles. Vade retro paedagogo.
Ne te réjouis pas trop d'avoir échappé à la Charybde de la pédagogie, car le monstre du respect et du droit, bien plus dangereux pour ta sensibilité, t'attend, sournois et hypocrite. Souriant et gentil, il se sert de ta bonté pour t'imposer l'imbécillité, et de ton sens de la justice pour tuer ta colère. Certains élèves, ceux qui ont plus d'affinité avec toi, auront le respect qui nait d'une profonde admiration ; les autres — très peu nombreux, car l'affinité même est créée par un enseignant —tu les aideras à s'effacer et à chercher ce qui leur manque dans des coins lointains où tu les rejoindras de temps à autre. Ne cède jamais devant les hypocrites qui parlent de démocratie ou d'égalité à l'école : l'école doit être un labyrinthe avec une porte toujours ouverte où l'on paie pour entrer ; un

labyrinthe rempli de monstres — d'enseignants — qui jettent les incapables dans les jardins extérieurs, là où la démocratie devrait régner. Rappelle-toi qu'il n'y a jamais plus que deux ou trois élèves par classe qui méritent un enseignant — c'est d'ailleurs pour cela que d'enseignants, il y a si peu.

Prends ton enseignement au sérieux comme un enfant ses jeux, mais évite que tes élèves prennent l'apprentissage comme un jeu. Montre-leur que tout ce qu'on apprend légèrement, légèrement s'en va à la première brise. Que leur peine, leur fatigue, leur sueur soit proportionnelle à ton divertissement. L'enseignement n'est qu'un jeu pour adultes gourmands d'ironie.

N'aie pas d'enfants. Jamais tu ne pourras faire un juste partage entre l'éducation de tes enfants et celle des autres. Choisis. C'est tellement beau d'avoir à choisir ! Choisis sans peur, car, dans les deux cas, tu trouveras ton compte. Hésite. Hésite longtemps, car la vie des autres — certainement pas la tienne ! — en sera très marquée. Mais rappelle-toi qu'une nouvelle vie qui s'anime dans ton ventre sera l'adieu à l'école. Non, ne dis pas ce qui te vient si facilement à la bouche. Ce n'est pas parce que tu es une femme. Au fond, pourquoi ne pas imposer vasectomie et ligature aux enseignants ?

Ne freine jamais tes colères en classe, mais sois, par contre, patiente comme un bénédictin dans la préparation de tes cours. Les heures de solitude dans l'étude doivent te déposer à des milliers d'années de tout souci quotidien, à des millions de kilomètres de l'humain le plus proche, mais, pendant les heures de classe, reviens parmi les mortels : phagocyte tes meilleurs élèves et écrase les pires. Les médiocres, ignore-les, car même leur médiocrité mérite du respect. N'oublie jamais la ruse et sache que cancres et médiocres, dans le labyrinthe de l'éducation sont souvent des êtres exceptionnels dans le jardin extérieur.

Ne te donne jamais complètement. Laisse aux cadres des ministères, aux acteurs sans génie, aux psychanalystes verbeux ou aux mathématiciens carrés et sans racines, la corvée d'exprimer leur vécu. Donne seulement ce que tu n'aimes pas assez pour le garder pour toi. Donne le minimum, mais que ce minimum soit déjà trop. Cache dans les antres les plus noirs de ton âme tes pensées les plus claires. Elles s'envoleront au bon moment, sans que tu le saches, pour éclairer le chemin des pauvres enfants jamais battus.

Crains tous ceux qui parlent d'absence d'autorité parce qu'ils sont dangereusement dans le juste, mais dangereusement ils se frottent à l'esprit grégaire qui sommeille en chacun de nous. Il est vrai : l'autorité est absente, mais il ne faut quand même pas implorer n'importe quelle autorité. Surtout pas l'autorité des ministres et des fonctionnaires ; toi seule, tu as le droit à l'autorité bâtie sur l'exemple ! Dans ta classe, tu dois être une dictatrice, éclairée ou non, c'est sans importance ; ton regard doit suffire à faire voler en éclats toute tentative d'assemblée, tout conciliabule. La loi est dure, mais c'est ta loi.

Discrimine. Discrimine toujours, mais sans connotations morales. Si tu es mal prise, tu peux montrer à des cons que la discrimination ne doit pas être nécessairement négative. Mais souviens-toi qu'en Amérique du Nord, un con noir est moins con qu'un con blanc, tout comme une conne est moins conne qu'un con. C'est là la seule rectitude politique qui doit te suivre en attendant le soir où tous les cons seront pareillement gris. Dans tes cours, ne traite jamais de la même manière les mâles et les femelles. Que tous tes comportements aident les élèves à comprendre que chacune de tes actions et de tes pensées est tonifiée par ton sexe. Ne leur donne jamais l'impression que tu es un être neutre qui a devant lui des êtres asexués. Jette-toi dans le Saint-Laurent si tu t'aperçois que tu apportes de l'eau au moulin des machos roses ou des viragos vertes !

Sois actrice. L'enseignant est un acteur qui répète pendant des années la même pièce sans jamais s'ennuyer devant des spectateurs toujours nouveaux. Sois l'actrice d'un théâtre classique, sans effets faciles de m'as-tu-vu Et surtout pas de *living theater* ou de mise en scène pour épater l'auditoire. Qu'après trente ans, tes plaisanteries soient toujours aussi plates ou aussi tordantes. N'aie jamais besoin de te renouveler, jamais. Que ton jeu soit éternellement le même et si parfois, tu as l'impression de te répéter, dégonfle ta vanité et pense que pour ceux qui t'écoutent, c'est toujours nouveau.

Bannis les nuances. L'enseignant n'aime pas les nuances, apanages des esprits faibles qui voient la continuité là où de purs détails s'entrechoquent. Que ton regard perçant puisse toujours voir le vide qui sépare les pépites des détails. Que le monde que tu montres soit un ensemble de monades, parfaitement indépendantes. Quand tu poseras un détail dans la paume de tes élèves, laisse qu'il brûle légèrement leur peau, mais gifle-les s'ils émettent la moindre plainte.

Que tes élèves n'aient pas d'accoutumance à la beauté de ton corps ni de ton âme.

Fuis, pendant les trente prochaines années, toute discussion sur l'enseignement. Laisse-les dire, ils ont besoin de se vider d'une partie de leur vide. Oui, dis-leur, oui- « Oui— oui, c'est peut-être ça. Pourquoi pas ? Oui ». Ou dis-leur non, si ça te tente. « Non… Je ne pense pas que ce soit ça. Pourquoi ça ? » Caresse-les dans le sens du poil avec ton mépris le plus profond. Le mépris que tu laisseras couler sur bureaucrates et collègues ne se déversera point sur tes élèves. Bouche-toi les oreilles quand on parle d'états généraux sur l'éducation, car l'éducation n'a surtout pas besoin d'état ou de généraux et d'éducation non plus. Beaucoup de dressage particulier, c'est cela qui manque.

Sois surtout un exemple et vivante.

Fais flèche de tout bois. Tu sais, quelle que soit la discipline, un enseignant peut prendre tout élément de la vie quotidienne et le transformer en une arme critique. Par exemple, je pourrais te parler de l'enseignement en partant de n'importe quoi : de la jambe absente de Bouchard, des yeux des mouches de Moscou ou…, par exemple, de la photo du magazine qui depuis ce matin me lorgne

de la table à côté. La photo d'une danseuse au sein nu, avec une microjupe qui laisse entrevoir de petites culottes blanches. Quel sacré hasard ! Prenons un grand petit détail : les trois millimètres carrés blancs qui mettent les fesses au foyer. Que puis-je en retirer ?
Si j'étais un professeur, empreint de sociologie, je ferais des analyses savantes sur l'influence des petites culottes dans l'organisation des échanges entre les sexes ; si j'étais de tendance psycho, je parlerais des mécanismes de reconnaissance des couples dans la triangularité des slips ; si j'étais un littéraire, je m'exciterais sur les culottes crottées de Nora ; si j'étais enseignant comme je le suis et le fus, j'inviterais deux ou trois élèves à voir d'un œil goguenard ce triangle de tissu brodé avec toute l'histoire de l'humanité. Je leur ferais sentir l'absurdité de ce bout d'étoffe sans fonction apparente sinon celle d'allumer une vaine cupidité ; je leur montrerais le ridicule de cette « connelière » toujours prête à se défaire. Je leur injecterais la lubie de les enfiler à toute femme qu'ils ne désirent pas et le désir de les déchirer à toute femme convoitée. Je leur ferais suivre la lente descente le long des cuisses infinies… et puis je leur enseignerais le détachement ironique qui naît du désir… et puis je me laisserais tomber, épuisé sur ma chaise, pour reprendre, froid comme le vent du labrador, à leur démontrer le théorème de Pythagore appliqué au triangle blanc.
Ça fait à peu près deux heures que j'écris. Ta soutenance doit toucher à sa fin. Avant de te laisser, laisse-moi donc singer notre cher Adorno : seule et unique morale de l'enseignement : l'enseignant a toujours raison.
Je termine avec le plus grand compliment que je puisse te faire et qui, j'espère, sera le début de mes prochaines lettres : Chère collègue.
PS. : Devinette (trop facile ?) : peux-tu me dire qui a écrit le morceau qui suit et dont j'ai caché les quelques mots qui t'auraient permis de le reconnaître tout de suite ? « … éloignez-vous moi et défendez-vous contre ??!!! Et mieux encore, ayez honte de lui. Peut-être vous a-t-il trompés, […] C'est de mal récompenser un maître que de rester toujours son disciple Vous avez pour moi de la vénération, mais qu'arrivera-t-il si un jour votre vénération s'effondre ? Gardez-vous d'être écrasés par la chute d'une statue […] Vous dites que vous croyez en ??!!! ? mais qu'importe ??!!! Vous croyez en moi ? Mais qu'importe tous les croyants ! Vous ne vous étiez pas encore cherchés quand vous m'avez trouvé. »

Lettre à un vieux prof

J'ai l'impression que le débat sur l'enseignement est trop plein d'affirmations péremptoires, de discours venant des tripes, de cris, d'insultes, etc. Toutes ces tripes et ces intelligences etc. étalées dans les médias me semblent indiquer qu'on est en train d'accorder trop d'importance à l'école et de la présenter dans une lumière excessivement contrastée. Mais, existe-t-il vraiment un problème de l'enseignement ? Moi, toutes mes copines et copains, nous qui fréquentons quotidiennement

l'école, nous en sommes assez contents : il y a, bien sûr, des choses qui ne vont pas, comme partout, mais de là à dramatiser la situation comme le font la majorité des intervenants dans le débat, il y a du chemin à faire | Il est donc assez aisé d'imaginer ma réaction à la lecture de la « Lettre à jeune professeur » parue dans votre avant dernier numéro. Avant tout, cette lettre derrière une façade favorable à l'enseignement, cache un grand mépris : j'ai l'impression que l'auteur prend l'enseignement comme un simple moyen pour tenir un discours politique. Et moi, je dois admettre que j'ai des difficultés avec la politique que je trouve sale et, bien sûr, salissante. J'aimerais donc, en partant de cette lettre, présenter quelques considérations naïves et personnelles.

L'auteur, dans sa tirade, montre comment certaines idées, lorsqu'elles sont mises en pratique, peuvent provoquer l'effet opposé à celui qui est escompté. Moi par exemple, après la lecture de l'article, je me sentais bien chanceuse de n'avoir jamais eu de professeurs comme ce monsieur, car je sais que je n'aurais eu aucune affinité avec un professeur si sûr de lui, avec quelqu'un qui se pose en maître et qui, avec la « force » de ses idées, de sa personnalité et de son exemple macho, m'impose sa vision du monde. À dix-huit ans, même à seize et même avant, on en a déjà une et ce n'est pas parce qu'on ne la crie pas sur les toits qu'elle est moins valide. L'auteur ne semble pas être sorti de la vie dure des Inuits et il croit que la « force », nécessaire pour la suivie dans le grand Nord, l'élément le plus important pour la vie dans une ville comme Montréal. À Montréal, on n'a plus besoin de la « force », au sens où il l'entend : si on a besoin de quelque chose, c'est de la capacité de s'adapter, d'écouter et, éventuellement, de suggérer mais jamais de hurler. Peut-être s'agit-il seulement d'une différence de génération, mais cette exaltation, à mi-chemin entre le romantique et l'illuminé, me donne l'impression qu'il est un… vieux con, et comme tout vieux con, il esc aveuglé par sa vision du monde et incapable de voir ce qui anime les jeunes.

Un des premiers éléments qui ressort de l'article, c'est le peu de considération qu'il a pour les étudiants car, pour lui, c'est comme s'ils étaient de la pâte à modeler, comme si tout pouvait leur être passé : il suffit que l'enseignant soit comme l'auteur de la lettre et que les étudiants ne soient pas trop médiocres, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce que la médiocrité pour ce monsieur ? C'est simple : ne pas avoir d'affinités avec des professeurs comme lui. Pour moi, la médiocrité a trop de connotations : il y a des étudiants avec des capacités d'apprentissage différentes et ce n'est surtout pas celui qui est le plus brillant et qui assimile plus vite qui apprend le plus. Le véritable apprentissage nécessite la lenteur de la vache et pas la vitesse de l'écureuil. Parler de médiocrité est donc assez dangereux car on favorise les petits futés qui assimilent sans comprendre et qui arborent ensuite un air de supériorité. L'erreur des professeurs est de croire que l'apprentissage est mesurable et d'ignorer que, si on veut vraiment le mesurer, il faudrait le faire à la fin. À la limite, si je voulais provoquer comme M. Amaq je dirais qu'une vraie mesure peut être prise seulement après la mort de l'étudiant (au fond, qu'est-ce que le prix ou le châtiment de la vie éternelle sinon une

indication de combien on a appris à l'école de la vie ?). Les pires services l'enseignement sont, peut-être, donnés par ces professeurs qui confrontés à des personnes plus jeunes se posent en dieux et jaugent et critiquent et jugent du haut d'un piédestal fondé sur leurs frustrations.

Que pouvait-il nous seriner avec la médiocrité ? L'autorité, bien sûr ! Je ne sais pas si c'est à cause de mon origine chinoise ou du fait que je suis une femme, mais il y a déjà assez d'autorité la maison pour ne pas en avoir besoin à 'école. L'autorité à la maison est fondée sur l'exemple, elle est donc de la « bonne autorité », mais je crois qu'à dix-huit ans et même à treize, on a plus besoin d'amitié que d'autorité. Je parle souvent de cela avec mes copines québécoises et même quand elles n'ont pas un père autoritaire, même quand elles n'ont pas de père du tout, elles ne ressentent pas de manière particulière un besoin d'autorité. Je suis portée à croire que ces appels si retentissants à l'autorité ne sont qu'une marotte de petits machos en puissance. Il est intéressant de voir comment aux requêtes de conseils d'une étudiante, il lui répond seulement quand elle est professeur et surtout de voir comment, pour lui, les conseils sont des ordres. Je n'ai rien contre les ordres; comment le pourrais-je, vu l'amour que je porte à mon père, si autoritaire, mais je préfère que les « ordres » soient donnés dans un style différent, un style plus « suggéré ». Et puis, et la chose me semble encore plus grave, les ordres donnés à sa collègue sont situés dans le monde des enseignants, un monde de héros, un monde qui contient, comme par hasard, de minuscules étudiants qui, ou bien ont des affinités avec leurs professeurs, ou bien n'ont d'autre choix que d'être médiocres. Ils doivent donc, selon les impératifs de cette nouvelle pédagogie, être « jetés dans les jardins extérieurs ». Mais, somme toute, peut-être donne-t-il des ordres parce qu'il s'agit d'une femme et jeune par-dessus le marché ? Je ne suis pas sûre qu'il aurait écrit la même lettre à un jeune professeur de son sexe, certainement il n'aurait pas pu employer l'image facile de la jupe salie par les giclées de la pédagogie ! Certes, ce sont toujours les femmes qui se font salir, et si elles sont jeunes, les vieux y trouvent un sacré plaisir ! Le même sacré plaisir qu'il semble Y mettre à parler de petite culotte ! Pauvre vieux c…!

Mon vieux prof de latin, si effacé, si peu « génial », si médiocre si l'on veut et qui m'apprit tellement de choses, nous répétait souvent une phrase que je trouvais profonde et que j'aimais parce qu'elle me faisait sentir l'importance de mon travail d'apprentissage : « Discite non scholae sed vitae », Je l'aimais beaucoup jusqu'au jour où un gros chagrin m'enseigna qu'apprendre « pour la vie » était peut-être trop prétentieux et, certainement, trop naïf. J'ai ensuite pris une position radicalement opposée et choisi comme devise : « Apprenez sans but » je me disais que c'était seulement dans un apprentissage sans objectifs, guidé par le goût, le plaisir et le hasard qu'on apprenaît effectivement pour la vie. Une discussion avec ma meilleure copine, bien plus « intellectuelle » que moi, me fit changer « ma » devise en « Apprenez pour l'école ». Le changement était assez hypocrite, car c'était bien parce qu'on apprenait pour l'école (c'est-à-dire

qu'on apprenait à saisir les manies des professeurs, à devenir des machines à examens et à plagier au bon moment) qu'on aurait eu beaucoup de facilité à se comporter en gagnantes dans la vie. Je dirais plus : que c'est peut-être la seule façon de gagner dans un monde pourri par la politique. Ma copine déclamait comme on peut le faire à notre âge — on n'avait que seize ans—ou quand on est des vieux cyniques : « dans la vie il faut apprendre à prendre ce qu'on veut sans faux sentiments de culpabilité catho. Les seuls liens sacrés sont ceux de l'amitié ! »

Mais un jour, ma « meilleure » copine, qui avait une autre vision des « liens sacrés de l'amitié » ou tout simplement une autre vision du sexe, coucha avec mon petit ami. Après quelques jours où j'étais trop hantée par l'idée du suicide pour faire quoi que ce soit, j'enlevai notre devise du mur de ma chambre et je collai à sa place douze énormes caractères rouges : N'APPRENEZ PAS.

Une autre amie me fit alors lentement plonger dans « La recherche du temps perdu » et, deux mois après, je crois que j en sortis avec la capacité d'être plus nuancée dans mes jugements. Je me créai une nouvelle devise qui était une composition toujours changeante des quatre précédentes : en fonction de mon interlocuteur et de mon état d'âme, il y avait un peu plus de « pour la vie » ou un peu plus de « pour l'école » ou un peu plus de …pas », de plus les devises se mélangeaient pour donner des millions de nuances toujours renouvelées. Qui, monsieur, il ne s'agit pas de « Bannir les nuances… apanage des esprits faibles » mais, peut-être de laisser circuler les détails pour leur permettre de se combiner et de disparaître sans bruit, sans cri. Non, monsieur, les esprits forts ne sont pas ceux que vous pensez, les esprits forts sont, peut-être, ceux qui savent s'adapter aux changements et qui n'ont besoin de rien de solide sur quoi s'appuyer : ni les pépites des détails, comme vous les appelez, ni de dogmes.

Si je réfléchis un peu par rapport à l'image du professeur idéal projetée par « La lettre à un jeune professeur », je m'aperçois que j'ai beaucoup plus appris des « mauvais » que des « bons ». Les « bons » me donnent toujours une impression de déjà vu; leur enseignement, je le trouve trop bien construit : l'étudiant n'a rien autre à faire qu'écouter, poser des questions, écouter les réponses et voir que tout se tient : quand il tente la critique, elle est trop facilement intégrée dans le discours du professeur. Quand on rentre à la maison, on a souvent l'impression d'avoir écouté des choses intéressantes, mais on est incapable de retrouver les fils conducteurs : on se sent dans une espèce brouillard agréable et apaisant, qui lentement devient trop épais pour avoir envie de faire quoi que ce soit. Les « mauvais » par contre, obligent l'étudiant à comprendre ce que le professeur n'a pas compris et quand on rentre à la maison on est souvent obligé de se jeter sur les manuels, de chercher des références, d'appeler copines pour trouver des solutions, de questionner les parents, etc.

Pourquoi l'école devrait-elle être différente des autres institutions ? Ne serait-il pas très dangereux d'avoir une école parfaite dans une société loin de l'être ? J'ai presque envie d'ajouter qu'il ne faut

pas viser la perfection dans l'école, car la perfection est souvent synonyme d'efficacité et donc d'adaptation à ce qui nous entoure, qui n'est pas toujours un jardin si agréable C'est quand même étrange que l'idéal soit la capacité de s'adapter à quelque chose de mal fait.

Je pourrais ajouter une dernière considération qui, même si ce n'est pas de mon cru, me tracasse depuis qu'un ami de mon père en a parlé. Quand il avait commencé en disant qu'il fallait retourner aux classes non mixtes, j'avais trouvé cela assez loufoque; mais, après avoir entendu ses explications, je me suis dit qu'au fond il n'avait peut-être pas complètement tort. Ses considérations sont fondées sur le constat — selon lui très évident — que pendant l'adolescence et la pré-adolescence les filles sont beaucoup plus mûres que les garçons. Par « mûres » il ne voulait pas dire les filles étaient plus intelligentes, plus travailleuses, plus ordonnées, etc., il voulait simplement dire que les gars arrivaient à voir le monde comme les filles, mais avec deux ou trois ans de retard. Il insistait sur le fait que les classes non mixtes permettraient aux filles d'avancer beaucoup plus vite et d'entrer à l'université au moins deux ans avant les gars. Il disait aussi que cela aurait eu l'effet agréable de mieux « érotiser » les rapports entre les deux sexes, car les adolescents auraient passé moins de temps devant la télé ou au téléphone pour pouvoir se voir, se toucher, être ensemble. Oui, si j'y pense bien, je crois qu'il n'a pas tort : j'ai toujours trouvé qu'en classe les garçons étaient trop bébés et que les profs nous infantilisaient pour s'adapter à leur niveau. Je serais bien curieuse de savoir ce qu'il en pense, notre prof macho, de ces idées.

J'aimerais terminer avec une citation de Montaigne qui me semble bien s'adapter à M. Arnaq : « Un homme qui enseigne peut devenir aisément opiniâtre, parce qu'il fait le métier d'un homme qui n'a jamais tort. » Or admettre qu'on a tort, parfois, est la clef du dialogue et sans dialogue pas d'apprentissage : Monsieur, vous devez sûrement aimer parler seul.

Gymnases

Un train à haute vitesse relie depuis des millénaires trois gymnases — Platon, Saint-Augustin et Luther — où se gonflent et nous gonflent ceux qui s'élisent élus.

Jeunesse et maternité

Un CEGEP quelconque d'une ville quelconque du Québec. Une trentaine d'élèves entre dix-sept et dix-neuf ans. Un type dans la cinquantaine, moi, qui donne le seul cours de politique dans le cadre du cours de philo *Éthique et politique*. Après deux heures de cours, je demande à brûle-pourpoint : « Y a-t-il des filles qui n'ont pas d'enfants ? » Elles me regardent étonnées, comme si je leur avais demandé si elles avaient étranglé leur meilleure amie. J'insiste : « Que celles qui ont au moins un enfant lèvent leur main ». Pas une seule main qui bouge, mais tous les yeux s'ouvrent un peu plus. Je ne me laisse pas désarmer : « C'est impossible ! Je ne crois pas qu'il n'y ait pas de mères parmi

vous ! Qu'y a-t-il de gênant à admettre d'avoir des enfants ? »

Une brunette, décidément la moins gênée de la classe, celle qui est intervenue souvent pour s'opposer à l'utopie de l'*Empire* de Hardt et Negri :

« Mais, monsieur, nous sommes trop jeunes ! »

— Quel âge avez-vous ?

— Au maximum dix-neuf ans.

— Vous êtes vieilles !

— Vielles ?

— Pas en absolu, bien sûr. Mais vous êtes vieilles… pour avoir des enfants. »

Tous les visages passent de l'étonnement à une expression mélangée de compassion et de peur.

« Ne craignez rien. Je ne suis pas fou.

— Maintenant on doit étudier et ensuite…

— Et ensuite?

— Et ensuite on travaillera.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, on aura, sans doute, des enfants… Les femmes aussi ont droit aux études, à une carrière…

— C'est bien parce que les femmes veulent réussir dans le monde du travail, dans le monde en général, qu'il est préférable d'avoir des enfants très jeunes, pendant les études, comme ça… dans la trentaine, elles ont des enfants déjà grands, autonomes et…

— Mais quand on est jeune, on doit s'amuser, on aime jouer. »

On aime toujours jouer ou, au moins, on devrait. Ce n'était pas là la question. Ce n'était pas la défense de mes idées non plus. La question était que ces jeunes pouvaient toucher, avec leurs têtes, à la différence entre éthique et politique. Se demander pourquoi est-il si étrange de penser que des filles de dix-sept ans aient des enfants, aide à ouvrir les portes du politique que la majorité, surtout quand elle est écrasante, ferme à double tour. Faire noter qu'une majorité écrasante écrase les pensées pourrait aérer les couloirs moisis de l'éthique.

— Et la démocratie, alors ?

Coda

Nous sommes six, tous d'idées plus ou moins ouvertes, assis à une table du *Berlin*. Je leur parle de ma discussion avec les étudiantes à propos de la maternité. Ils sont unanimes : c'est de la provoc. Impossible de les convaincre que provoquer la réflexion, ce n'est pas de la provocation. Ils m'expliquent que dans notre société, bla-bla… c'est bien là le problème. Une société où on fait le premier enfant après trente ans est une société malade, politiquement malade : c'est-à-dire sans débats autour de ce qui va de soi. Où, ce qui ne devrait pas aller de soi va de soi.

Logique d'universitaire

Dans le bulletin syndical de l'Université du Québec à Montréal du mois de février, un certain Pierre Lebuis, professeur de son métier, oppose à la mauvaise vision de l'université — celle des cadres qui ajoutent aux missions traditionnelles la commercialisation — la mission vraie, bonne et juste : « *celle qui maintient que la mission fondamentale de l'université réside dans la production et la diffusion du savoir, mission fondée sur la liberté académique et l'autonomie universitaire et qui a pour corollaire la protection de la propriété intellectuelle des principaux responsables de cette mission, au premier chef les professeures et les professeurs* (…). » Je ne m'attarderai pas à critiquer le professeur Lebuis qui adopte les mêmes termes que les « commercialistes » et qui parle de production de savoir comme s'il parlait de production de savonnettes. Je veux seulement m'arrêter sur un problème de logique dans la citation. Puisqu'un corollaire est une « proposition dérivant immédiatement d'une autre » — et je suis sûr que monsieur P. Lebuis le sait — alors, selon lui, la liberté académique implique la protection de la propriété intellectuelle. Mais si on n'est pas dans une « logique commerciale », le lien entre liberté académique et propriété intellectuelle est loin d'être immédiat : le seul lien qu'on peut y voir est de cet ordre-ci : si je fais du fric avec la propriété intellectuelle je pourrai être libre de voyager, de m'acheter un chalet dans les Laurentides (ou un appartement à Paris, si je suis plus ambitieux). Un lien purement économique, comme la commercialisation. Les profs veulent l'argent pour eux et non pour l'institution. C'est bien. On peut tourner les mots comme on veut, mais si le corollaire est correct, la liberté académique implique enchaînement à l'économie — ce qui est paradoxal surtout pour ces profs dont les œuvres prêchent contre un monde dominé par l'économie. Notre brave prof n'a pas la force de penser que la liberté académique ne sera pas une simple liberté d'être au bureau quand on veut que quand on cessera de parler de propriété intellectuelle et on laissera aux cadres de l'institution (ceux qui ne sont pas libres) le soin de distribuer dans la société les retombées économiques du travail des profs — s'il y en a.

Proverbes latins

Les proverbes latins m'ont toujours fasciné par leur concision : c'est comme si le temps avait fait évaporer le liquide des mots inutiles pour ne conserver que l'essence métallique de l'expérience : l'âme de la société : la vérité. Même après que j'ai cessé de croire à la Vérité avec un « V » majuscule, ils continuent à me hanter avec leur affairement pour se créer une place entre *vérité* et *Vérité*.

Il était inscrit en bas d'un tableau, plutôt abstrait, peint par Père Marco : *Discite non scholae sed*

vitae (apprenez pour la vie et non pour l'école). Quand on construisit la nouvelle aile du pensionnat, le tableau avait été déplacé à l'entrée du dortoir des vieux, ceux de quatorze ans. « Un dernier lavage de cerveau » comme disait Adriano, le mouton noir, passablement clavelé, du troupeau 1948-1949 dont je faisais partie ou « un distillé de sagesse pour nous fortifier » avant la sortie dans le monde où notre mère l'Église n'était pas assez honorée, comme disait le directeur. Plus proche du directeur que d'Adriano, je trouvais l'inscription latine lourde de vérité et légère d'espoir. Pour moi, elle était plus vraie que le lac de Côme qui cachait les cuisses des Alpes avec une papelardise indignant. Plus vraie que les montagnes, elles-mêmes. Elle était vraie comme Achille, comme Hector, comme César, comme Jane Mansfield. Je n'ai pas ajouté Jane Mansfield à la liste des héros de l'antiquité pour relever la cucuterie de l'enfant naïf que j'étais, mais parce qu'elle était ma compagne préférée de chambrée (elle était souvent la vedette de *Sorrisi e canzoni*, le magazine qui mettait à l'honneur des femmes en bikini et que le directeur laissait lire à moi seul. « Il finit toujours vite ses devoirs et il aime lire », avait dit le directeur à Adriano qui s'était insurgé contre ce privilège). Quand, beaucoup plus tard, j'ai su que c'était l'adaptation d'un constat malheureux de Sénèque : *Non vitae sed scholae discimus* (Nous apprenons pour l'école et non pour la vie), j'admirai encore plus Padre Marco qui avait su transformer ce pessimisme en une invitation à la vie. Quand, beaucoup plus tard encore, je commençai à douter de l'école, je trouvai que *Discite non vitae sed scholae* (apprenez pour l'école non pour la vie) était un impératif bien plus intéressant : il permettait de s'en aller vers *Ne discite* (n'apprenez pas) qui me semblait être le seul moyen de ne pas devenir trop soumis. Et maintenant ? Maintenant, je sais qu'on n'apprend ni pour l'école ni pour la vie, qu'à l'école on apprend parce qu'on est obligé ou parce qu'on aime. Ce qui est du pareil au même, s'il est vrai qu'amour et obligation, dès la naissance, logent à la même enseigne. Taupin vaut taupine, quoi !

Cet autre, je le vis quelques années plus tard : *Post coïtum omne animal triste est* (après l'accouplement tout animal est triste). Il me soulagea, car je pris *coïtum* au sens large ce qui me permit d'interpréter l'abattement, après avoir joué au billard anglais, non plus comme la conséquence d'une culpabilité catholique, mais comme une nécessité humaine. Quelques années plus tard, pris d'une rage féministe, je me dis que ce proverbe était une excuse macho pour s'endormir après l'amour et ne pas cajoler sa belle. Je devins d'abord affectueux et spirituel, comme un petit chiot et, ensuite, j'employai des techniques chinoises pour ne pas bénir trop vite des pieds, comme un petit macho. La rage passa, la sagesse vint et avec la sagesse le constat que l'animal triste était toujours le mâle (de n'importe quelle espèce) et que donc toute cette histoire de tristesse devait être liée à la maternité. Le temps passa, mais j'en restai là.

Recette

Tyran domestique

Pour 0 personne

Préparation 12 ans, cuisson 40 ans.

Ingrédients :

- Un homme âgé entre vingt-deux et vingt-quatre ans et la femme de vingt ans.
- Un petit village des Alpes ou de la vallée du Kerulen. Si vous trouvez les habitants des Alpes et de la Mongolie trop acides allez dans la vallée de Santo Tomás (Pérou) ou de l'Ourika (Maroc).
- Un milieu paysan qui commence à être lézardé par l'industrie et le tourisme.

Préparation :

1. Choisissez un homme et une femme intelligents et généreux, La femme plus ambitieuse que l'homme et l'homme plus fêtard que la femme.
2. Parez et bridez la femme.
3. Huilez le moule à gamins et faites tremper l'homme pendant quinze minutes.
4. Faites travailler durement la femme pendant huit mois,
5. Sortez l'enfant, badigeonnez-le et accrochez-le aux seins pendant six mois,
6. Protégez-le contre tous et toutes pendant trois ans.
7. Versez dans la petite tête amour et rigidité. Mélangez et pétrissez pendant deux ou trois ans.
8. Ramassez la pâte et distribuez-la sur toute la surface de l'esprit (veillez à qu'il n'y ait pas de zones découvertes).
9. Badigeonnez avec de l'ambition de jeunesse que vous aurez eu soin de baigner dans une sauce d'orgueil.
10. Faites fondre l'écriture dans son esprit avant de l'envoyer à l'école.
11. Habillez-le comme un petit homme pour qu'il ne se mélange pas trop avec les autres enfants.
12. Après l'avoir fouetté, frappez-le quotidiennement pour rendre la croûte bien ferme et imperméable.
13. Envoyez-le tous les matins à cinq heures à la messe (ou à l'équivalent, s'il existe) et faites-le viser la papauté.

14. Ne le badigeonnez plus après trois ans surtout si vous l'aimez avec une sexualité aiguisée.
15. Faites-le travailler durement en lui disant que ce n'est jamais assez. Saupoudrez-le de compliments indirects.
16. Faites réduire l'importance de l'argent.
17. Pochez un œuf de solitude. Faites une incision assez large dans la croûte. Décalottez-la. Retirez le maximum de grains de paisibilité, déposez l'œuf au centre de l'âme et refermez délicatement.
18. Débridez-le.
19. Déposez-le dans des assiettes de clous nappez de cyprine et poudrez avec du rouge à lèvres.
20. Pauvrez-le et servez de préférence saignant.

Quatre minutes

Courriel de Paris : « Je vous propose un jeu qui a un grand succès parmi mes amis. Il faut répondre en quatre minutes aux sujets du Bac en philo. Amusez-vous bien, I. »

BACCALAUREAT GENERAL SESSION 2003 Série L PHILOSOPHIE Durée de l'épreuve : quatre heures Le candidat traitera, au choix, l'un des trois sujets suivants.

1er sujet

Peut-on penser la liberté sans l'égalité ?

2ème sujet

Dans un monde où règne l'échange, est-il encore possible de donner ?

3ème sujet

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée

Il faut aller ici jusqu'au tréfonds des choses et s'interdire toute faiblesse sentimentale : vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger, l'opprimer, lui imposer durement ses formes propres, l'assimiler ou tout au moins (c'est la solution la plus douce) l'exploiter. (…) Le corps à l'intérieur duquel les individus se traitent en égaux (c'est le cas de toute aristocratie saine) est lui-même obligé, s'il est vivant et non moribond, de faire contre d'autres corps ce que les individus dont il est composé s'abstiennent de se faire entre eux. Il sera nécessairement volonté de puissance incarnée, il voudra croître et s'étendre, accaparer, conquérir la prépondérance, non pour je ne sais quelle raison morale ou immorale, mais parce qu'il vit, et que la vie, précisément, est volonté de puissance. Mais sur aucun point la conscience collective des Européens ne répugne plus à se laisser convaincre. La mode est de s'adonner à toutes sortes de rêveries, les unes parées de couleurs scientifiques, qui nous peignent l'état futur de la société, lorsqu'elle aura dépouillé tout caractère d'« exploitation ». Cela résonne à mes oreilles comme si l'on promettait

d'inventer une forme de vie qui s'abstiendrait de toute fonction organique. L'« exploitation » n'est pas le fait d'une société corrompue, imparfaite ou primitive ; elle est inhérente à la nature même de la vie, c'est la fonction organique primordiale, une conséquence de la volonté de puissance proprement dite, qui est la volonté même de la vie.

Friedrich NIETZSCHE, Par-delà le Bien et le Mal, §259, 1886.

* * *

Ik a choisi de répondre au premier sujet, Louis au deuxième et Hannah au troisième.

Premier sujet : *Peut-on penser la liberté sans l'égalité ?*

Question niaiseuse pour imbéciles qui se croient intelligents. La seule manière d'y répondre c'est de poser des questions un peu moins connes :

« Peut-on penser le pain sans le fromage ? »

« Peut-on manger le pain sans le fromage ? »

« Peut-on penser l'amour sans le sexe ? »

« Peut-on faire l'amour sans le sexe ? »

« Peut-on penser la choucroute sans Kant ? »

« Peut-on manger la choucroute sans Kant ? »

« Peut-on penser le trottoir sans les pieds ? »

« Peut-on faire le trottoir sans les pieds ? »

Deuxième sujet : dans un monde où règne l'échange, est-il encore possible de donner ?

Il n'y a pas de réponse qui s'applique dans toutes les situations. Une manière de trouver une réponse qui soit plus qu'une simple préférence dictée par notre histoire personnelle, c'est de diviser les gens en deux catégories comme l'a fait A. W. Fichtse dans *WorskenKategorienenWelstSchaften* :

1. *Grund Kategorie*, celle de ceux qui pensent qu'il est **plus facile de recevoir que de donner**. C'est la catégorie qui a dominé dans la culture occidentale jusqu'au années soixante, quand le plaisir enfantin de mettre tout à l'envers rendit majoritaire (au moins parmi les gens les plus scolarisés) la position opposée.
2. *Koketten Kategorie*, celle de ceux qui pensent qu'il est plus **facile de donner que recevoir**.

Pour les *Grunds* les cadeaux sont encore possibles. Il y a probablement même une corrélation positive entre la généralisation de l'échange et la possibilité de donner. Puisque donner est difficile, celui qui donne n'est pas influencé par des changements sociaux chétifs comme ceux en cours, mais par sa volonté et ses désirs seuls. Désirs et volontés sur lesquels, c'est bien connu, la société n'a plus de prise dès que la personne sort de l'enfance.

Pour les *Kokettens* il est, par contre, impossible, car la facilité du don manque de l'enracinement psychologique que seule la difficulté peut donner. Le don se dilue donc dans l'échange et le recevoir

ferme toute ouverture au monde qui ne soit pas ouverture marchande.

3ème sujet (voir le 10 juillet pour l'énoncé)

Même les plus grands imbéciles savent qu'aux aphorismes de Nietzsche, quand ils sont hors contexte, on peut faire dire ce qu'on veut. N'ayant pas le contexte, et n'étant pas une grande imbécile, je refuse de « dégager » quoi que ce soit, surtout de dégager quelque chose de philosophique. Je ne refuse, par contre, pas de faire deux ou trois considérations politiques sur le choix de ce texte comme sujet du Bac.

Donc le ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche, le ministère responsable de la domestication de la population — ce que de moins nietzschéen puisse exister dans un gouvernement — a décrété de choisir un passage de Nietzsche qui, cité hors contexte, est un cri contre la domestication : « *Vivre : c'est essentiellement dépouiller, blesser, violenter le faible et l'étranger* ». Le président et ses acolytes sont-ils devenus fous ou sont-ils en train d'occuper la place traditionnellement réservée aux fascistes dans la nébuleuse des idées de la droite ?

Pourquoi l'ont-ils fait ?

Pour un travail propret, comme celui de Villepin en politique internationale ? ou veulent-ils voler Nietzsche aux intellectuels de gauche qui se le sont approprié pour se libérer de leur air de bonne sœur et qui l'ont souvent employé comme un simple laissez-passer pour saccager les penseurs de la droite ?

Il fallait le faire ! il fallait quand même ne pas craindre les contradictions et avoir des couilles grosses comme celles de Le Pen pour donner un tel texte à analyser en un moment où la sécurité est leur cheval de bataille ! Y a-t-il un Le Peniste infiltré dans le ministère ou est-ce Luc Ferry qui aspire à prendre la place du paysan-pêcheur du Morbihan ? Qu'on ne vienne pas me dire que les étudiants ont assez de maturité. Certes qu'ils l'ont ! mais la maturité, devant un texte isolé, puissant et crispé, peut porter n'importe où. Exactement comme l'immaturité.

Mais peut-être que les aspirants dompteurs alignés par Chirac sont plus malins que je ne le pense et qu'en présentant un passage de Nietzsche comme on présente une publicité de cigarette ou des jeeps pour des vrais hommes, ils veulent discréditer en même temps la gauche et la droite pour rester les seuls augustes du grand cirque de la culture

Comprendre

Un certain Daniel Bougnoux, professeur, dans une revue dont l'esprit n'est que dans le titre, écrit, à propos de Guy Debord : « *quel archaïsme d'appeler spectacle les nouvelles thaumaturgies de l'image et du son ! Cette confusion nous ramène aux années soixante, quand la télévision faisait encore naïvement du théâtre.* » Il n'a vraiment rien compris, le mec. Il n'a même pas compris le titre du

livre : *La société du spectacle*. Il n'a pas compris que le « du » ne caractérise pas la société, mais il indique que c'est le spectacle qui possède la société. Il ne sait pas différencier un génitif subjectif d'un génitif objectif. Mais, on ne demande pas à un professeur de comprendre, il suffit qu'il enseigne.

Pouture

L'université est devenue un centre de pouture d'étudiants. Elle l'a sans doute toujours été. Ce qui est certain c'est que, actuellement, elle est dans les mains de profs qui auraient besoin d'un long rouissage de cerveau.

Tu quoque filia mea

Trop facile de se moquer des ignorants, de mépriser ceux qui ne savent pas — à moins que les ignorants ne se prennent pour des gens cultivés ! Quand je vois les journaux québécois faire gorge chaude des Américains, ça m'énerve terriblement. Comme hier : « Ah ! Ah ! 53 % des Américains ne savent pas que la terre tourne autour du soleil ! Ah ! Ah ! ». Je décidai d'en parler dans un cours pour montrer qu'on peut gratter n'importe quelle vérité et que si on respire trop de lieux communs on risque de devenir asthmatiques. Je commençai par dire que savoir que la terre tourne autour du soleil est un savoir abstrait qui n'a aucun impact sur la vie quotidienne sinon sur celle, abstraite, de ceux qui se croient savants ; que le soleil continue à se lever et se coucher même si les physiciens disent que c'est l'effet de la terre qui tourne autour d'elle60 ; que nos sens ne nous trahissent pas. J'enchaînai en disant que les trois chutes de l'homme qui se sont bien installées dans le cerveau de tous les gens « cultivés », sont devenues des empêcheuses de penser à fond : Copernic et Darwin ont peut-être replacé ceux qui se gonflaient avec des pompes à concepts, mais les effets de leurs idées sont loin de ce qu'on dit. Et Freud, le troisième diable, n'a surtout pas enlevé la puissance à la raison ! Non, ça ne passe pas. Ne pas savoir que la terre tourne autour du soleil est pour eux le signe d'une ignorance inacceptable, inconcevable surtout pour le peuple qui domine la terre. C'est elle la cause de leur arrogance et des mauvaises décisions de leurs gouvernants ! Ça ne passe pas, vraiment pas. Probablement ai-je trop vécu parmi des gens intelligents et savants qu'ignoraient tout de la physique pour pouvoir communiquer avec des créatures bercées dans les théories depuis leur plus tendre enfance… Pour bander mes blessures, je vais prendre une bière avec ma fille et ses amis en espérant… Rien à faire. Eux aussi se moquent et ils me parlent du manque de curiosité, de la pauvreté de l'école… Elle aussi, elle aussi lève la dague des recettes de la pensée : « Tu

60 J'aurais pu leur parler de la relativité Galiléenne. Je ne l'ai pas fait : ça aurait mené de l'eau au moulin de l'abstraction.

quoque ! ».

Riches

Un débat qui fait rage aux États-Unis : est-il correct de favoriser les enfants d'anciens élèves lors de l'admission dans un collège ou une université privée ? Les « démocrates » pensent que non ; qu'il s'agit d'une *affirmative action* perverse. Une *affirmative action* devrait être justifiée en termes sociaux (favoriser les femmes, les noirs, les handicapés, les animaux, etc.), mais ce droit d'accès à l'instruction hérité a exactement l'effet opposé : il favorise ceux qui sont favorisés. Pas tout à fait : il favorise ceux qui *étaient* favorisés (qui probablement continuent de l'être). L'*affirmative action* agit surtout contre les nouveaux riches, ceux qui, dans l'enthousiasme de la nouvelle richesse, n'ont pas la pudeur de couvrir les parties honteuses avec des discours idéologiques et culturels comme les riches de plus vieille date le font. Ce manque de pudeur suffit pour faire préférer les vieux et donc l'héritage du droit d'accès à l'école.

> *Et si on loue l'argent*
> *Qui doit payer loyer de l'argent ?*
> *Celui qui a l'argent le jour du terme*
> *Ou le type qui ne l'a pas*
> (The Cantos)

Si les bureaux d'admission n'appliquent pas cette discrimination positive, les anciens élèves ne financent plus les institutions et donc les coûts des études doivent augmenter, favorisant ainsi encore plus les riches, disent les défenseurs de ce privilège. Dans nos sociétés où le pouvoir de l'argent est le seul vrai pouvoir, il n'y a pas de solution correcte, mais le fait de laisser survivre certaines habitudes « antiéconomiques » et « irrationnelles » est une ouverture sur l'espoir.

Avant que la gauche américaine fasse une croisade pour les nouveaux riches, on aimerait leur dire qu'un riche n'a pas besoin d'être défendu : il peut toujours verser quelques millions de dollars à une université sélective et son gosse sera certainement accepté (les pots divins donnent l'omnipotence).

Enfance

Qui n'a pas eu envie de donner des coups de pieds au cul à ces marmots qui, descendus de l'autobus scolaire qui clignote comme un arbre de Noël, traversent la rue avec un pas de vieux valétudinaires et le sourire rempli de soi des petits machos de St.-Léonard ou des journalistes de Radio Canada ? Tous, sauf ceux qu'une conscience hypertrophiée des risques n'a pas rendus léthargiques. Ce n'est pas leur faute. C'est vrai, mais les coups de pied au cul ne requièrent pas nécessairement une faute.

On ne veut pas que nos enfants courent des risques. Mais depuis quand les parents l'ont voulu ? Même Gengis Kahn ne faisait pas courir des risques inutiles à ses enfants — à ses troupes non plus. Je dis bien des risques inutiles. Mais, inutiles par rapport à quoi ? Dans l'enfance est inutile tout ce qui ne participe pas à les solidifier, tout en laissant souple l'esprit.

Traverser la rue, dans une ville comme Montréal où les automobilistes sont loin d'être des sauvages, même en l'absence de bus clignotants et de vieilles de couleur orange avec leur palette d'arrêt toute puissante, n'est pas un risque ; surtout pas un risque inutile, car le danger associé au risque obligerait les enfants et les automobilistes à être plus attentifs et prêts à réagir de manière intelligente et en même temps automatique à des événements imprévus. Que cette manière de réagir ne s'improvise pas, mais qu'elle est construite lentement dans l'enfance ne nécessite pas de justification à moins qu'on ne fasse partie de ceux, toujours plus nombreux, qui pensent que ce n'est que biologique.

Cette histoire de bus scolaire et de rue à traverser serait sans intérêt si elle n'était pas l'un des nombreux signes d'une société dominée par la peur de l'inconnu et surtout des inconnus. À ce propos une anecdote qui montrer non seulement les effets pervers de cette peur des inconnus, mais aussi l'impact sur la lucidité de personnes qui furent déjà lucides. Lors de mon premier voyage à Montréal je fus hôte d'un universitaire qui habitait dans un édifice d'une vingtaine d'étages devant le parc Lafontaine. Cet homme, Patrice de son prénom, vivait seul et aimait beaucoup les enfants. On peut vivre seul sans une compagne ou un copain et aimer les enfants, je serais même porté à dire que plus on est seuls et plus… Un soir Patrice me dit qu'il eût aimé connaître un couple avec des enfants pour pouvoir les garder, une fois par semaine, par exemple. Dans l'édifice il n'y avait pratiquement que des vieux et donc…

« J'ai vu que dans la buanderie il y a des affiches. Vous pourriez en mettre une. Parmi ces vieux il y aura certainement quelqu'un qui a des parents…

— Impossible. On penserait que je suis pédophile.
— Un pédophile ne serait pas si bête de mettre des annonces.
— Un prof d'université de quarante ans qui veut faire du baby-sitting… c'est inconcevable. Les parents ne croiraient pas que derrière ma profession bien, mon visage bien, mes idées assez bien, il n'y a pas quelque perversion innommable. »

Ce qui m'étonnait, mais qui maintenant ne m'étonne plus, c'est que même quelqu'un comme Patrice ne croyait plus qu'il était possible de retourner à une vie « normale » où l'on n'a pas nécessairement peur des inconnus, surtout dans une société où l'autre est tellement important. Mais l'autre, quand il a le statut d'autre n'est plus un inconnu. C'est un autre avec sa culture, sa couleur de peau, son sexe… on l'a mis dans une boîte, on l'a domestiqué. Ce qui est vraiment dangereux c'est l'inconnu qui n'est pas autre, mais qui est comme nous. Si parfois j'ai une envie folle de… pourquoi mon semblable, mon frère ne pourrait pas avoir une envie folle de…

Un des effets de ces peurs pour les enfants, c'est que leur mobilité est énormément réduite. Et la mobilité pour les enfants est comme la pensée pour les philosophes, le lit pour les amoureux ou les rochers pour les chamois. En Angleterre, par exemple, la *First National Travel Survey* a démontré que de 1985 à 1993 il y a eu « une chute de 20 % de la distance parcourue à pied par les enfants et de 27 % de la distance parcourue à vélo », ce qui est énorme et ne doit certainement pas être imputé à la méchante télé, mais à la méchante

frousse des parents. Les effets de cela ? Des petits qui se contemplent dans les miroirs des gyms comme les mecs creux dans la cinquantaine qui veulent perdre la panse retrouvée ou s'empiffrent de bonbons devant l'ordinateur.

De l'enfance à l'université le pas est court. Sept ou huit ans ? Mais dans ces années-là, il y a des choses qui se passent, au moins du point de vue de l'autonomie. Prenons les États-Unis à titre d'exemple. Il y a toujours plus d'étudiants qui se présentent sur le campus pour les entrevues d'acceptation accompagnés de leurs parents qui répondent souvent aux questions des fonctionnaires de l'université et ces parents sont les étudiants qui, vingt ans auparavant, luttaient pour se libérer de toutes les tutelles dans les universités. Une fois que ces « petits » sont acceptés, ça continue : « (…) ils sont encore sous la supervision d'un parent. Non pas le parent biologique, mais l'université dans son nouveau rôle in *loco parenti*. »

Et puisque celles qui fréquentent l'université auront des enfants à l'âge où elles auraient pu être grand-mères, elles ne pourront pas avoir l'aide de leurs enfants pour se libérer de leurs parents.

Enseignants

Cette histoire de l'école obligatoire jusqu'à seize ans me fait chier. Et pas tellement parce que ce sont les petits ignorants qui la défendent, mais parce que les petits ignorants croient être de grands cultivés et risquent de gagner. Ils sont tellement sûrs d'être sur la bonne *voie* que quand leurs petits ne réussissent pas à l'école ils ne comprennent plus rien et alors, comme il se doit, toute la famille va chez le psy. « Comment les psys peuvent aider nos enfants », titre Le *Nouvel Obs*. À noter la finesse du lettrage : ils n'ont pas mis en gros caractères *les* et *peuvent* ! Ils sont géniaux. Ce n'est plus pour des problèmes de pipi ou de caca que les parents vont voir les psys, c'est pour la réussite scolaire, qu'ils nous disent. Ce que les pamplemousses du *Nouvel Obs*, ne disent pas c'est que c'est pour la réussite scolaire de leurs mômes et pour leur propre caca qu'ils y vont. Ils terminent le dossier avec cinq bons conseils. Le premier est si mauvais, qu'il doit être bon pour des bons parents : « *Ne rien faire sans avoir vu le pédiatre ou l'enseignant. Remettre ce dernier dans un rôle de parent peut faciliter le dialogue.* »

Argent

Au début la position des médias, du gouvernement et des parents sur la grève des enseignants me semblait politiquement myope. Maintenant je la trouve bête, profondément bête. On juge qu'ils sont assez responsables pour pouvoir éduquer les enfants, mais qu'ils ne le sont pas assez pour juger du bien-fondé de leur lutte syndicale. Il y a quelque chose qui cloche, n'est-ce pas ? À moins que… à moins que les autres (le gouvernement, les médias, les parents) pensent que l'argent est plus important que l'éducation. À moins que les enseignants aussi le pensent.

Ignorance

Un monde où les nouvelles générations apprennent des vieilles est un monde de mort. L'ignorance seule est source de vie.

Réveil mécanique

Toujours la même question « Jé té réveille ? ». Il me fait chier. Oui, il me réveille, oui je sais que j'ai l'examen sur l'epistémerdologie de la mécanique quantique. La MQ comme il dit. Mon cul ! Putain, je n'aurais pas dû répondre à ce téléphone de merde. Mais c'est mécanique. Incapable de ne pas répondre, comme il sonne… comme quand le gros con mou de la librairie me dit de travailler le dimanche ou Ness… Je m'en fous de l'examen. Je dors encore une heure. Il est seulement huit heures et demie.

—

— Oui… eeeh… dix heures.

—

— Ouais… non… je lisais sur le lit…

— .

— Mais, je n'ai plus le temps et puis je n'y comprends rien.

—

— Trop intello… Non, j'ai assez lu…

—

— Ciao

Il me fait chier avec ce Heidegger. « Tu t'es rendormie ? » Avec cet air d'étonnement qui me fait chier. Mais… merde ! Je fais ce que je veux. Putain, dix heures. Je n'ai pas lu l'article de Kuhn… Où ai-je mis les notes que j'ai pondues hier ? quel bordel… j'en ai marre de toutes ses conneries… les chocolats pour Jessica, elle aussi, elle m'emmerde… je cours comme une conne, je lui achète ses chocolats préférés et elle n'est pas au rendez-vous… les voilà.

MQ un. *La physique est obligée de dépasser l'intuition pour essayer d'expliquer les phénomènes. Même des concepts très simples comme celui de vitesse et d'accélération sont des concepts assez éloignés de ceux que notre intuition nous donne. Que la vitesse soit un vecteur, que l'accélération soit la dérivée de la vitesse par rapport au temps sont des concepts trop abstraits pour le sens commun. Même la loi de l'inertie qui pourtant semble si simple est moins « naturelle » que ce qu'on pense.* Je ne me rappelle même plus ce

qu'elle dit, un corps qui se meut, un corps qui se meut… bordel, il va pas me demander ça *Si les lois de la physique étaient si intuitives, la physique aurait été bâtie sur des fondations solides bien avant Newton. La physique est obligée de dépasser l'intuition, mais… l'être humain a besoin de l'analogie pour comprendre, pour avoir une compréhension qui dépasse la simple explication discursive.* Je n'aime pas « discursive » je préfère rhétorique. *Mais s'il est vrai que l'analogie est fondamentale pour comprendre, il est aussi vrai que l'analogie nous lie au passé ce qui rend difficile la compréhension des « vraies » nouveautés. En effet, dans la mécanique quantique on voit très bien que les doubles effets de l'analogie jumelés aux paradigmes cachés* paradigmes cachés je ne me rappelle plus où j'ai pris cela *des chercheurs (leur idéologie, leurs positions philosophiques implicites, etc.) engendrent des positions théoriques fort différentes parmi les physiciens.* À peu près et puis ce réactionnaire de prof ne comprend rien.

MQ deux. *Il est bien connu que le nom des particules élémentaires constituant les protons et les neutrons « quark » est tiré d'un roman de James Joyce. Ce qui l'est peut-être moins, c'est que Joyce et la physique sont liés d'une autre manière beaucoup moins agréable. Le secrétaire du comité central du parti communiste de l'URSS, Andrej Jdanov, célèbre pour avoir durement attaqué Joyce comme représentant d'une culture bourgeoise dépravée, n'épargna pas les physiciens qui suivaient l'interprétation de Bohr : « Les régurgitations kantiennes de certains physiciens atomiques modernes bourgeois les ont conduits à des conclusions du genre que les électrons sont doués de 'libre arbitre', à la tentative de décrire la matière comme une espèce de combinaison d'ondes et d'autres expédients diaboliques de ce genre-là. » Politique, philosophie, littérature, physique, tout est mélangé. Normal, car les séparations trop propres laissent toujours des restes intraitables.* Cool, celui-ci.

MQ trois. *La mécanique quantique qui semble être une théorie qui lutte contre les dogmatismes a en effet introduit un dogmatisme paradoxal pire que les précédents (ce dogmatisme, nous aimerions l'appeler dogmatisme post-moderne)* ça m'amuse écrire nous, il me semble ridiculiser tous les universitaires… *Ce « dogmatisme » consiste à disqualifier tout ce qu'on peut dire (ou faire) d'« objectif » ou, pour employer leur terminologie, il considère comme impossible tout « Métarécit ». Mais les grands récits seront toujours possibles et nécessaires tant que l'injustice et l'obscurantisme seront présents dans notre société.* J'aurais dû mettre la religion aussi. *Peut-être que l'impact le plus important de la mécanique quantique sera de montrer que les choses sont toujours plus compliquées qu'on ne le pense, mais que, comme le berger de Nietzsche, il faut à un certain moment avoir la force d'étêter le serpent.* Ça, j'aime. Ça m'a pris trois heures pour l'écrire, mais j'aime et puis je suis sûre que ça le fait chier… c'est surtout pour ça que je l'aime.

Et puis, je m'en fous. Aucun intérêt. Et ces cons qui s'en foutent du procès. Moi je ne m'en fous pas,

mais, par contre, qu'est-ce que j'en ai à foutre de tout cela. Y a plus de café, ça va mal ce matin… je suis vraiment de mauvais poil… putain, encore le téléphone.

— Ouais..

—

— Je sais…

—

— Ouais

—

— Non… je sais

—

— Ouais.

—

— À la bibliothèque.

Merde ! Il m'a appelée trois fois. Je devrais rater l'examen pour le faire chier. Putain il est midi et demi. Mon agenda… l'examen est à deux heures…Les chocolaaats…. Meeeerde… le livre de Feynman tout taché….

Spécialisation

Année 1880, en Russie. C'est l'« x d'une équation inconnue » qui parle à Ivan Karamazov : « *On ne trouve plus de médecins à l'ancienne mode qui traitent toutes les maladies ; maintenant il n'y a plus que les spécialistes*. » Toujours le même « x » — le diable — en parlant des tourments de l'enfer : « (…) *à présent on a de plus en plus recours au système des tortures morales, aux 'remords de conscience' et autres fariboles, C'est à votre 'adoucissement des mœurs' que nous le devons. Et qui en profite ? Seulement ceux qui n'ont pas de conscience.* » Le manque de conscience et la spécialisation vont main dans la main, et pas seulement dans les romans de Dostoïevski.

Deux grands spécialistes des yeux (on dit qu'ils sont les meilleurs à Montréal). Du kératocône le premier, des verres de contact le deuxième.

Le premier : « La greffe de la cornée a un taux de réussite très élevé, plus que le 90 %. À votre âge c'est encore plus facile. Aucun danger. C'est à vous de choisir, mais je vous conseille de vous inscrire sur la liste d'attente. »

Le deuxième : « C'est mieux d'attendre pour la greffe. C'est une opération assez difficile. La guérison est assez longue. C'est vrai que le taux de réussite est élevé, mais il y a des dangers. »

La majorité des généralistes étant irresponsable et la voie, la plus naturelle, qui consiste à se défaire des spécialistes n'étant plus praticable, on n'a pas d'autre choix que de souhaiter des *spécialistes de spécialistes* responsables des liens entre le malade et les spécialistes. Comme ça, avant d'arriver à notre corps on aura trois opérateurs — quatre avec l'omniprésent psy. Mais la spécialisation en médecine n'est qu'un aspect, et peut-être même pas très significatif, d'un monde aux racines en l'air où au lieu de priser l'intelligence on prise la poudre produite par des tordeuses de sornettes.

À propos des tordeuses de sornettes, voici un extrait du dernier bulletin envoyé à tous les enseignants d'un université montréalaise:

> **La gestion du stress en milieu d'enseignement**
> L'ère de l'information entraîne des modifications considérables dans le monde de l'enseignement ; capter l'attention des étudiants, stimuler leur intérêt, favoriser leur apprentissage deviennent des tâches de plus en plus complexes. Ces changements peuvent générer un stress supplémentaire chez les enseignants. Comment y faire face de façon créatrice et non destructrice ? Cet atelier propose une réflexion sur ce thème ainsi que l'application de moyens concrets visant à mieux gérer le stress et retrouver l'élan créateur ».

Dans un sottisier si dru, la parole est impuissante.

Concordia

Merci, M. Lowy. Merci pour la leçon d'urbanité, d'intelligence, d'amour de l'université, d'engagement et de culture que vous avez donnée dans la réponse, publiée dans *Le Devoir* du 26 janvier 2000, aux critiques des médias aux décisions de votre Université de « permettre aux étudiants en période d'examens d'assister au sommet parallèle, prévu à Québec en marge du Sommet des Amériques. » Moi, simple étudiante, je n'ai ni vos responsabilités académiques ni votre urbanité et je peux donc me permettre de dire tout haut ce que je pense des réactions des médias. Par exemple de celles d'une petite crétine auteur d'un article dans Le Devoir du 24 janvier intitulé « L'étudiant-roi ». Je dis bien une petite crétine, car, en m'appelant étudiante-reine, elle m'autorise à un mépris royal. Notre crétine, aux yeux de nouille à la crème, croit qu'il s'agit d'un problème « de responsabilité des étudiants », qui doivent, j'imagine, mettre au centre de leur vie les examens et donc « L'Université ne rend pas service aux jeunes en banalisant ses propres activités. » L'université pour cette panicule de banalités doit produire des journalistes responsables, des philosophes responsables, des ingénieurs responsables… responsables de quoi ? De leur carrière, probablement. Mais, y a-t-il une responsabilité plus grande, plus digne de respect que celle de ceux qui luttent pour

la *res publica* ? Ce Mozart de la connerie essaye même la corde ironique ! Écoutez : « (…) l'établissement pourrait peut-être accorder des crédits aux jeunes qui descendent dans la rue ? Et d'autres aux étudiants qui ont reçu le cours *Désobéissance civile 101* ? » Est-ce que cette andouille chevelue a une idée de ce que représente le Sommet ? Est-ce qu'elle sait qu'on peut déplacer la date des examens et pas celle de cette réunion où on pourrait décider de licencier toutes les andouilles des Rivières ? Je dois admettre qu'elle se reprend légèrement dans le final : « L'université n'a pas à accommoder les étudiants (…) ». Comme vous voyez elle est peut-être nouille, mais pas sadique, car, femme de grande culture (elle a passé tous ses examens le jour prévu), elle emploie « accommoder » dans le sens littéraire de « maltraiter et injurier » ou dans le sens de « apprêter » Je suis d'accord : il ne faut pas apprêter les étudiants comme le poisson.

Merci aux départements, aux professeurs et aux cadres de l'université Concordia qui nous ont montré qu'au Québec il n'y a pas seulement des intellectuels craintifs ou n'ayant que nationalisme ou antinationalisme dans leur triste sacoche. Merci surtout aux étudiants dont la flamme a chauffé quelques cœurs refroidis et qui, en avril, brûlera les vieux buissons épineux pour rendre le *Sommet* plus facilement atteignable. Merci.

Menteur

Si j'invente une nouvelle arme de destruction massive61, comme jadis Nobel, je vais créer une fondation qui attribuera le prix Rajotte à la personne qui aura le plus contribué à faire exploser les lieux communs les plus plats. En tant que grand financier de l'Institut, je me réserve le droit de donner le prix de l'année d'ouverture à celui qui aura convaincu au moins quatre ou cinq mameluks que l'expression « l'école ouvre les esprits » est un mensonge que ni Bush, ni Staline, ni Pinocchio, ni l'ange Gabriel, ni Mohamed, ni Bouddha, pour ne citer que quelques grands menteurs, n'auraient jamais osé proférer.

Devoir

Je suis content. Léger, comme vient de dire Louis quand je passe devant son bureau. Et pourtant je ne devrais pas. J'avais demandé à un étudiant de me donner un coup de main pour mettre en ordre un site Internet qu'il aurait pu intégrer dans son mémoire. Il a refusé.
« C'est un travail de trop bas niveau. S'il y avait de l'analyse à faire…mais, j'ai un bac !

— Pour moi aussi c'est un travail de « bas niveau ».

61 J'y travaille depuis bientôt vingt ans. J'attends ma prochaine année sabbatique pour des tests en Europe (probablement en Belgique ou à Paris) histoire de faire oublier les petits dégâts d'Hiroshima.

— Vous non plus, vous ne devriez pas le faire.

— Mais je dois. »

Je dois et il ne doit pas.

Je suis léger et content parce qu'il m'indique un monde moins rempli d'imbéciles de mon espèce.

Distraction

Le professeur Keith Wesnes a fait une découverte incroyable. Laissons-lui la parole : « *À partir de quarante-cinq ans vous devenez sensiblement plus distrait, vous pouvez* (…) *prendre plus de temps à vous souvenir du nom d'une personne* ». Incroyable ! personne se n'était jamais aperçu. C'est bouleversant ! Ça va à l'encontre de toutes les idées reçues ! Il est important que l'État finance ce genre de recherches qui permettent à l'homme de, finalement, se connaître !

Nuls

Lorsque vous avez devant vous un étudiant qui n'a rien compris, vous pouvez vous dire qu'il n'a pas étudié, aller chercher le pourquoi et, éventuellement, vous remettre en question. Mais vous pouvez aussi prendre ces résultats comme des indices de la faiblesse de la théorie ou des méthodes de la « science ». Parce qu'il y a des théories qui ne sont pas faites pour être apprises, mais pour que l'on continue dans l'inertie. Parce qu'il y a des méthodes anti-méthodiques. Souvent on oublie que la politique ou la finance ne sont pas les seuls domaines qui abritent des incompétents. La physique, les mathématiques, la philo… en sont pleines. Et la célébrité de l'enseignant n'est pas nécessairement un bon indice de sa compétence. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des étudiants nuls. La majorité. Et c'est normal. L'homme n'est pas fait pour étudier. Si vous voulez une confirmation, considérez les experts incompétents d'aujourd'hui qui furent des étudiants. Nuls, souvent.

De Socrate

« Ursula, dis-moi quelque chose sur l'*Apologie de Socrate*, demain j'ai l'oral pour mon Bac.

— Je t'appelle ce soir. »

Je l'ai lue et je ne sais plus si je l'avais déjà lue (ça fait partie de ces œuvres qu'on connaît même si on ne les a jamais lues comme *La mort d'Ivan Ilich*, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, *Des aisselles et des dieux*, *La fable des abeilles*…). Je l'ai lue et j'ai trouvé Socrate profondément antipathique, discutailleur, raisonneur, hypocrite : un Socrate au maximum de sa forme. Seulement des profs ou des bureaucrates dépravés peuvent faire lire de telles fadaises à une jeunesse pas encore trop moisie ! Mais, ce n'est pas du contenu que je veux parler, aujourd'hui je suis intéressée au titre et plus précisément au « de » du titre. Quand on me demandait d'expliquer la différence entre « de »

subjectif et « de » objectif, j'avais souvent des difficultés à trouver des exemples de l'un ou l'autre, mais, après la lecture de l'*Apologie de Socrate*, je n'ai plus de doutes. J'avais toujours pensé que, dans l'*Apologie*, le « de » voulait dire « pour » (objectif), tandis que je me suis aperçu qu'il veut dire « par » (subjectif). Si on voulait lui donner un titre chiant comme le contenu, étant donné que c'est une apologie « pour » Socrate « par » Socrate, on pourrait la titrer Apologie de Socrate de Socrate.

Hasard

Dans un éditorial du Monde on définit « injuste » l'emploi du tirage au sort pour l'accès à l'université. Injuste et absurde, qu'ils écrivent. À qui pense que même les représentants du peuple devraient être choisis par le sort (et j'en suis un), cette attaque des frocards du Monde contre la seule et unique justice, celle du hasard, donne envie de jeter les orties aux frocs. Mais, ne mettons pas les bœufs avant le contenu. Contenu qui, dès les premiers mots, montre que la logique des journalistes (et sa sœur jumelle la connaissance de la langue) n'a pas bien progressé depuis les folliculaires de Flaubert : « Le refus de toute sélection à l'entrée transforme la première année de médecine en un grand gâchis humain. »

Les moins qu'on puisse dire, c'est qu'affirmer que la sélection réalisée par le hasard n'est pas une sélection est un manque de respect pour notre mère Nature qui depuis des millions d'années passe son temps à sélectionner.

On nous dit que « Le tirage au sort, c'est le déni de la méritocratie républicaine » sans ajouter qu'il est aussi le déni de favoritisme républicain, d'injustice républicaine, de copinage républicain, d'abus républicain, d'arbitraire républicain… Après cette liste républicaine, il vaut sans doute la peine de souligner que « républicain » est un qualificatif qui s'accouple avec n'importe quel substantif sans nécessairement en changer la nature.

Péchés

« Dis-moi au moins un péché professoral.

— OoooK. Je vous en dis cinq : surdité, logorrhée, paresse, hargne, paternalisme. Ai-je réussi à mon examen, monsieur le professeur ?
— Parfait.
— Merci, je suis fière de moi. »

IV

L'homme est l'animal qui sourit. (Anonyme Inuit)

Sourire

Il y en de plus ou moins bien réussies, mais il y en a tellement ! Je parle des définitions de l'homme comme animal spécial. Il faut dire qu'on commença très tôt, probablement quand les différences étaient moins facilement détectable, au moins par les hommes qu'aujourd'hui. On a déjà dit qu'il est animal *politique* ou celui qui est doté de *langage* et, dans la même foulée, on a parlé de celui qui crée des *symboles* ; on a écrit qu'il est animal *conscient de la mort* ou, ce qui n'est pas très différent, *conscient de soi* ou tout simplement *conscient* ; on a souligné qu'il est animal qui *marche sur deux pattes*, qui a des *mains* et qui *fabrique des outils* (on a aussi vanté l'homme comme animal qui *raisonne* et c'est peut-être pour cela que, quand il s'est retrouvé avec ces deux mains libres, il a commencé à fabriquer des gadgets) ; on a pensé qu'il est animal qui vit dans un *monde*, qu'il a une *histoire*, qu'il fait des *projets* ; on n'a cessé d'opposer la *mémoire volontaire* de l'homme à la mémoire involontaire des animaux, même si, depuis au moins un siècle, on insiste beaucoup sur la mémoire « animale » qui, comme ils disent, ne nous rend pas plus bêtes, mais plus « hommes de civilisation » — ou qui souffrent de la civilisation — ; on est aussi allé plus loin, en pensant qu'il est le *berger* de l'Être ce qui revient, à bien y penser, à rendre l'Être (Dieu ?) et non l'homme, animal. On en dit de choses sur l'homme comme animal ! mais la définition que je préfère est la suivante : l'homme est l'animal qui *sourit*.

Peur de voler

« Garde les pieds sur terre. » Cette exhortation, adressée à un ami qui s'emballe et risque de se casser la figure contre le premier poteau venu, est un moyen pour déjouer une psyché gonflée de désirs qui ne peut qu'exploser dès que l'atmosphère se raréfie. Elle peut aussi être un appel à un réalisme de bas étage et à une acceptation misérable des méfaits de la vie (et que cela soit le fruit d'une traversée qui a laissé trop d'ecchymoses sur les sentiments de celui qui exhorte, ne lui donne pas plus de crédit). Mais, tout compte fait, cette exhortation adressée à quelqu'un qu'on connaît a quelque chose de bon et d'inéluctablement nécessaire ; elle est l'indice d'une participation aux malheurs possibles d'autrui sans laquelle il est difficile d'imaginer, je ne dis pas une société humaine, mais même un petit cercle, tout petit, à deux, par exemple.

Quand cette exhortation change de cible et devient une proclamation politique ou philosophique « il faut garder les pieds sur terre », ou une invitation masquée au

renoncement « gardons les pieds sur terre », alors il faut commencer, sinon à voler ou à sauter, au moins à marcher (qu'en gardant les pieds sur terre on puisse glisser devrait faire réfléchir l'armée de réalistes qui proposent aux hommes l'objectif de caresser le terrain comme des vers de terre), en levant un pied après l'autre.

Certains ne volent pas plus loin qu'une vieille poule, d'autres comme des outardes survolent des pays entiers ; il y a ceux qui volent quand le poids de l'âge ne les opprime pas encore et il y a ceux auxquels les années font pousser les plumes ; on peut voir des hommes tranquilles s'envoler des bras de leur femme et des don Juan baisser les ailes pour picorer dans la cour de leur bobonne… On a tous besoin de voler et c'est pour cela que « garder les pieds sur terre » ne peut pas devenir un principe de vie en société. Que, quand certains volent, d'autres soient tranquillement plantés dans leur salon ou que, quand certains se cassent la figure en retombant sur la tête, d'autres s'entraînent à voler, c'est tout à fait normal. La manière la plus juste de « garder les pieds sur terre » c'est de ne pas toujours garder les pieds sur terre. Ceci est vrai surtout pour ceux qui écrivent des livres, car lorsqu'ils ont trop les pieds sur terre leurs livres sont inutiles et dangereux : ils empêchent deux fois de voler : la première parce qu'ils font rester assis[62] à les lire et la deuxième parce qu'ils invitent à accepter le monde tel qu'il est. Tel qu'il a été fait par d'autres que nous.

Individu

J'ai un certain nombre d'amis sociologues. Je discute souvent avec eux des « grands » thèmes qui nous occupent : l'État, le travail, les femmes, la communauté, l'individu… J'ai rarement des difficultés à les suivre même si parfois je ne connais pas leurs auteurs (je m'aperçois très vite que les noms qu'ils viennent de citer ont dit des choses qui avaient déjà été dites, plusieurs fois, par d'autres auteurs qu'ils citaient il y a deux ans). La société de mes amis sociologues me fait souvent penser à une femme fort coquette et maligne qui, pour rester la même, change de style tous les ans. Aujourd'hui, elle a les cheveux très courts et des minijupes — nul besoin de lui enseigner que les jambes sont la partie du corps qui vieillit le moins vite. Un seul concept m'a toujours donné des problèmes, celui d'« individu », de « l'individu comme produit de la modernité ». Je n'ai jamais bien compris ce qu'ils voulaient dire. Quand ils disaient qu'avant la communauté était tellement importante qu'on ne pouvait pas parler d'individu « souverain de lui-même », je n'avais cesse de leur demander « avant, quand ? », « qu'entendez-vous par « souverain » ? Et j'allais leur chercher plein d'exemple dans Rome et la Grèce antiques d'individus « forts » dans des communautés « faibles » et

62 Version plus pessimiste : ils font perdre du temps.

« structurées en réseaux complexes », avec des « frontières poreuses ».
« Tu ne comprends pas, qu'ils me disaient. Tu projettes ta condition moderne. » Je leur citais Virgile, Horace ou Catulle. « Mais ça, c'est de la littérature ! Tu confonds tout. » Je me rappelle, mot par mot, une discussion avec une sociologue qui s'intéressait surtout aux femmes. C'est moi qui commence.
« Didon. Prends le rapport entre Didon et Énée ou entre Didon et sa sœur. Didon n'est-elle pas un individu, romantique, amoureuse comme une femme moderne…

— Tu mélanges tout. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas de femmes amoureuses, mais l'amour était différent…
— Quand je lis Virgile, je n'ai pas l'impression qu'il y a de grandes différences…
— C'est parce que tu projettes les idées reçues que deux siècles de romantisme ont mises dans ta petite tête…
— Et le « cynisme » d'Horace, lui aussi…
— Oui. Tu emploies la littérature comme un miroir qui reflète ta condition moderne.
— Et, toi ? N'emploies-tu pas, par hasard, la sociologie comme un miroir ?
— La sociologie est un instrument. Parfois j'ai vraiment l'impression que t'es complètement con… Tu projettes. »

« Tu projettes », c'était toujours leur façon de clore la discussion. Oui, je projette. Mais tu projettes aussi, et lui… n'en parlons pas. Nous projetons, tous.

Hier, la sociologue de Didon m'a annoncé qu'il y avait un livre qui aurait pu m'intéresser sur l'individu. Je l'ai acheté parce qu'étant jusqu'au cou dans la *Grammaire de la multitude*63, je ne pouvais pas ne pas m'intéresser à *Grammaires de l'individu*. La première phrase, avec sa « *béance de la modernité* », m'a légèrement irrité. La deuxième m'a donné l'espoir de trouver un sociologue que ne me répétait pas, pour la nième fois, son baratin sur individu et modernité : « *Pour toutes les sociologies de la modernité l'individu est la source d'une difficulté intellectuelle majeure* ». Je n'en avais jamais douté, même si mes amis m'avaient presque convaincu que c'était moi qui avais les difficultés. Et puis « (…) *dès sa constitution en tant que discipline la sociologie s'est efforcée, à partir d'une représentation dominante de la vie sociale, de lui ôter toute centralité* (…). » Même si le livre a l'air très pédant et, parfois, jargonneux je me suis tapé toute la longue introduction qui, comme diraient mes amis socios, « situe la problématique », parce que j'ai trouvé qu'elle fait ressortir très clairement comment les sociologues projettent — oui, projettent — leurs visions.

63 Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, Conjonctures/l'éclat, 2002. Danilo Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Folio Gallimard, 2002.

L'individu de la sociologie est l'individu de la sociologie. Il suffisait de le savoir.

Le cellulaire

Je viens d'écouter sur une chaîne de télé pour gens cultivés, un quidam, professeur de quelque chose, un homme qui pense et qui comprend l'extrême danger qui nous menace : celui d'accepter les outils de la technique comme s'ils étaient une nécessité et pas le résultat d'une économie débridée.

À titre d'exemple, il prend l'omniprésent (dans les débats qui approfondissent les questions dont les gens ordinaires ignorent même l'existence) cellulaire. Ce savant nous dit quelque chose qu'on a entendu des centaines de fois, mais il le dit avec un ton tel qu'on a l'impression que c'est la première fois que nous l'entendons : « le cellulaire nous permet de parler avec les gens qu'on aime quand on en a besoin ; d'écouter des amis qui veulent nous faire participer à leurs joyeuses découvertes ; d'écouter de la musique dans nos promenades solitaires ; de fixer des images qu'on partagera en famille, de regarder le cul de notre ami (ça, c'est moi qui l'ajoute)… mais, il nous éloigne de NOTRE VIE. »

Ah bon !

Il a sans doute raison si NOTRE VIE (comme il dit) est une ombre qui accompagne notre corps et qui se déforme lorsqu'elle rencontre des obstacles ; ou si notre vie est ce portefaix qui trimballe de l'oxygène et d'autres cochonneries le long de nos artères ; ou si notre vie, se réduit aux sensations causées par tout ce qui est à portée de notre vue et de nos bras…

Mais, si notre vie est quelque chose d'autre, alors le cellulaire est un moyen qui ajoute sans rien enlever, qui la fait vivre même quand elle en a marre, qui l'allume quand elle est dans le noir. Depuis quand le cellulaire empêche notre ombre de rester accrochée à nos pieds, à notre sang de circuler, à nos yeux de regarder notre fils s'amuser et à notre bras de lui donner une taloche, à notre sexe de câliner un autre sexe… Mais (ce « mais », est le mais de notre expert et de la majorité des craintifs qui craignent de regarder au-delà de leur petit trou)… « mais, il nous dit, il suffit de regarder les gens dans le métro, les jeunes à table ou dans leur chambre ou dans la rue, les amis au restaurant… Ce n'est plus une vie dans le présent. C'est de la simulation, c'est virtuel… »

Oui, regardons-les sans les œillères de la peur du nouveau. Ils vivent, ils échangent, ils réfléchissent, ils s'excitent… ils s'éloignent de ce qui pour eux, en ce moment-là est trop gris. Ils entrent toujours plus dans ce qui est leur vie. Dans le volcan du corps et de l'esprit que le cellulaire aide à garder allumé, s'il n'est pas éteint à cause des savants qui ont donné corps aux ombres.

Au travail !

« Vous arrivez plus tôt que les ouvriers de la construction ! », lui dit un étudiant en sortant du

laboratoire où il a passé la nuit à tripoter un ordinateur.

Parfois plus tôt, parfois plus tard, parfois en même temps.

Ce n'est pas la première fois qu'on lui fait une observation de ce genre. Il trouve curieux que l'on trouve curieux que quelqu'un arrive au travail tôt le matin, quand il n'est pas obligé. Pourquoi ne trouvent-ils pas curieux et inquiétant que des gens soient obligés à arriver au travail à une heure fixe ?

La différence entre le travail d'un professeur d'université et celui d'un ouvrier de la construction n'est pas tant lié à la dureté du travail (parfois le travail à l'université aussi est dur, surtout quand on doit côtoyer des collègues plus poires que des *Williams*), à l'utilité sociale (même s'il est très rare, il arrive que le travail d'un enseignant ne soit pas complètement inutile), au plaisir que l'on y trouve (depuis quand le plaisir que l'on éprouve au travail est lié au type de travail ?), aux heures passées à faire des choses désagréables (même si les ouvriers de la construction n'ont pas de réunions aussi débiles que les assemblées départementales, ils ont, eux aussi, des rencontres avec des contre maîtres qui se prennent pour des autres), au salaire (je ne connais pas les salaires dans la construction, mais je ne crois pas que la différence soit plus grande que, disons, 50 000 $, ce qui est beaucoup, mais ce n'est pas *beaucoup*) qu'à la liberté dans la gestion du temps et des lieux. À la liberté tout court, dans ce monde sans Libertés.

Les profs arrivent quand ils veulent et « travaillent » où ils veulent et ils sont tellement habitués à la liberté que, tous les sept ans, ils ont besoin d'une année de liberté complète où, la contrainte *énorme* des 180 heures de présence obligatoire par année à l'université disparaît.

Affamés

Les livres de poche, en France, ont soixante-dix ans. Il y a soixante-dix ans, des hommes de *grande* culture pensaient que c'était la fin du livre et de la *vraie* culture. Peu de temps après, la télé commença à occuper les maisons et l'armée de ceux qui pensaient que c'était la fin n'eut cesse de grossir (et pour lutter contre la télé ils s'armaient de livres de poche). Quelque décennie après *internet* commença ses ravages, et la culture en reçut un autre coup selon les braves soldats de l'armée des purs (et pour lutter contre internet ils s'armaient de livres de poche et de télé). Moi comme tous ceux de ma génération qui ont vu passer tout cela et qui ont préféré garder les yeux ouverts ; nous qui avons dévoré des livres de poche (nous y lûmes Balzac, Proust, Faulkner, Joyce, Pynchon, Borges, Platon…) ; qui avons été fascinés par la télé (nous y vîmes les Beatles, Molière et Shakespeare, les lions africains, les astronautes, la guerre du Vietnam et les manifs de Paris) ; qui connaissons Google mieux que le lave-vaisselle (nous y cherchâmes les ouvres complète de Aristote, l'explication des quarks,

zoophilie et amitié, PSA et SPUY, Shiffer et Levinas) nous, les affamés, nous mangeons à tous les râteliers.

Clochards

Il est notoire que l'étymologie est une discipline indisciplinée et tout autre que logique. Mais comment pourrait-il en être autrement, vu qu'elle essaie de décrire les caprices des langues qui sont au moins aussi extravagants que ceux des hommes. Donc, même si cela peut sembler très logique à des apprentis étymologistes, « clochard » ne dérive pas de « clocher ». Et pourtant, dans le cas qui nous concerne, notre apprenti étymologiste aurait bien des flèches dans son carquois. L'aumône n'est-elle pas le don charitable prescrit pas la religion ? À la messe les fidèles ne reçoivent-ils pas une touche de générosité et un grain de bonté ? Il est donc pratiquement impossible, à la sortie de l'église, de ne pas voir dans les pauvres l'image du Christ, n'est-ce pas ? — à moins d'être si empêtré dans la spiritualité pour ne pas voir les choses de ce bas monde64. La probabilité que les fidèles laissent tomber une pièce dans le chapeau devant l'église étant donc assez élevée et les mendiants ayant appris les statistiques sur leur sale peau, il est donc normal qu'ils se ramassent à côté du clocher et deviennent des… clochards. Dans la même veine, on pourrait penser que les fidèles deviennent des « cloches », mais que le bon Dieu nous garde d'une telle interprétation !

Pour ne pas nous égarer, cédons la parole aux étymologistes patentés : « clochard » dérive de « clocher », mais pas de celui de l'église, de l'autre « clocher », celui d'à côté (dans le dictionnaire) celui qui signifie marcher en boitant. Mais, oui, c'est logique ! Comment ne pas y avoir pensé tout de suite ! Les clochards marchent beaucoup : les gens ne sont pas toujours à la messe et puis, parfois, ils sont généreux même à la maison, quand un certain nombre de conditions minimales sont réunies : quatre heures de l'après-midi d'une très belle journée de septembre, la fenaison a été abondante, les vignes sont courbées sous le poids du raisin, l'aîné vient de trouver un travail chez le riche fermier de Brive, la cadette, amie de l'avocat, a envoyé cent francs et une paire de souliers, la Brune fait toujours au moins quinze litres de lait, elle n'est pas enceinte, il ne se soûle plus65…

Donc, les clochards marchent beaucoup et reçoivent des coups de bâtons des adultes (quand les conditions du bonheur ne sont pas empressées de se réunir, et ça arrive plus souvent qu'on ne l'imagine) et des cailloux des gamins (qui apprennent très jeunes sur qui déverser leur méchanceté) et tous ces coups, un jour ou l'autre les feront boiter. Mais ils n'auraient même pas besoin d'être roués de coups, la nature fait déjà assez bien les choses et à un certain âge ils ont les hanches qui font mal

64 Note pour les deux ou trois personnes qui suivent nos élucubrations. Ça ne vous fait pas penser au puits de Thalès ? Comme quoi il ne fait pas de doute qu'une certaine philosophie et la religion ont au moins une chose en commun : d'oublier la souffrance et la beauté devant nous pour fixer le regard dans l'infini.

65 On se situe bien sûr à l'époque où « clochard » naquit (le mot), à la fin du XIX siècle.

et vu qu'ils sont pauvres… pas question d'une opération. Ils pourraient même faire semblant de boiter pour passer quelques jours à l'hôpital ces dégueulasses ! Morale de l'histoire : l'étymologie est traîtresse et les clochards aussi. Deux mots encore sur les origines des deux « clochers » qui nous ont fait faire ce détour : le premier, celui des cloches, dérive de « cloche » qui est un mot d'origine celtique. Le deuxième, celui qui donne « clochard » dérive du latin populaire « cloppicare » qui veut dire boiter. Comme quoi, non seulement le métissage des gens peut dérouter ceux qui croient que blanc est blanc, mais aussi celui des langues (c'est la deuxième morale de notre introduction, qui nous permet de passer à la vraie histoire, celle qu'on aurait déjà terminée si l'étymologie ne nous avez pas fait faire tous ces détours).

Le corps des clochards. Ils sont cinq, devant un restaurant populaire en banlieue d'Agadir. Une vielle femme mafflue traînant un corps incertain, l'expression dure héritée d'un cavalier de Jugurtha, une autre sèche comme le coteau scarifié pour Allah qui grandit derrière le port, deux ou trois hommes sans âge tout peau et nez bien installés dans la poussière du stationnement et un adolescent qui caresse les voitures avec main fervente. Dès qu'un groupe d'hommes sort du restaurant, le bas-relief des clochards s'accommode : la sèche, le dos cassé à quatre-vingt-dix degrés, marche comme une sorcière de vielles fables pour enfants en projetant un cou de tortue qui oscille au rythme lent du pas incertain ; la grosse, appuyée à un bâton trop court, se tord comme un ver coupé net par une binette ; les deux hommes tournent la tête comme un seul et lèvent les mains silencieuses ; l'adolescent arrête ses cajoleries mécaniques. Ils sont laids. Laids et vivants. Ils ont, comme les gens trop pauvres à la campagne : un corps d'animal assidu au gourdin et une âme qui accepte. Des animaux, vivants. Mes hôtes ne semblent même pas les voir. Ils ne voient pas le jeune homme qui ouvre la porte au conducteur ni la sorcière tassée par une sale rogue qui dirige les sorties du stationnement comme Napoléon la bataille de Wagram et qui reçoit — lui, ils le voient — deux dirhams sans le moindre sourire. On part. Je ferme les yeux et je vois des clochards de Montréal. Les vieux clochards de Montréal, au corps d'homme vidé d'âme. Des hommes sans yeux. Des hommes morts.

La morale des clochards. Dans les pays riches et froids, la mendicité écrase l'âme et garde les apparences du corps. Dans les pays pauvres et chauds, la mendicité écrase le corps et garde les apparences de l'âme.

Plus que clochards. Dans la baraque qui se veut l'hôtel de Pond Inlet, un village esquimau situé sur la pointe nord de la terre de Baffin, il y a des photos de vieux Esquimaux du début du siècle. La pauvreté et le climat ont écrasé leur corps et ce qui restait de leur âme. Des animaux sans vie.

Cora

J'ai découvert la chaîne de restaurant *Cora*. Œufs tournés et *bacon* à toute heure du jour. Avec des patates. Mon premier repas à Québec, je le fis dans un *Habitant*. Je m'affectionnai. C'était mon péché mignon québécois, comme maintenant *McDo* c'est mon péché mignon américain. Deviendrai-je un *corien* ? J'en doute. La bouffe est bonne, au moins aussi bonne que chez *Habitant*, mais quelque chose s'est perdu. Et je crains que ce ne soit pas que trente ans de ma vie qui se sont perdus. Chez *Habitant* il y avait une atmosphère fermée, humide, ventresque, une atmosphère du type « pousse-toi ». Une atmosphère que je ne retrouve pas chez *Cora*. Les restaurants *Cora* sont trop aérés. Trop d'espace et pas assez sombre. Les serveuses sont jeunes, gentilles et timides. Les clients sont trop réservés ; certains semblent avoir honte d'être là.

Il faudrait que j'y aille avec un « vrai » québécois pour voir si… Pour voir quoi ? Lui aussi risque d'être retardé par ses souvenirs. Donc… J'attends. J'attends que quelqu'un m'en parle et s'il dit que chez *Habitant* c'était autre chose, je me lancerai à la défense de *Cora* pour que la nostalgie ne devienne pas mon péché mouton.

Nobel

Quelqu'un pourrait avoir le prix Nobel de la chimie comme François Jacob et être le roi des cons. Avoir le prix Nobel de la chimie ne veut rien dire d'autre que « avoir eu le prix Nobel de la chimie » : une reconnaissance de ses capacités (et non de sa valeur) dans un domaine bien spécifique. Comme le champion du monde de tir à l'arc ou miss Univers. Mais pourquoi demande-t-on d'intervenir dans les médias plus facilement aux prix Nobel qu'aux champions de tir à l'arc ou au paysan qui trace l'andain le plus large d'Europe ? Parce qu'on fait des équivalences sottes : prix Nobel = intelligence, intelligence = capacité de jugement éclairé sur les choses et donc prix Nobel = jugement éclairé. La tendance est forte à penser que si quelqu'un a la capacité de trouver une formule permettant de… il a aussi la capacité de percer les phénomènes du quotidien de manière plus aiguë. Mais cela, depuis que les hommes parlent, s'est relevé être une fausseté de la meilleure espèce. La liste des grands hommes qui ont dit, fait ou pensé des niaiseries hors de leur domaine est une liste sans fin (ceux qui, par exemple, s'étonnent qu'Heidegger ait pu appuyer le parti nazi devraient être brûlés dans le giron de l'infantilisme aigu). Mais retournons à ce monsieur, grand connaisseur de la chimie, qui est François Jacob. Dans le quotidien *Le Monde*, il s'interroge sur « *jusqu'où ira le déclin de la recherche* ». Interrogation normale pour un homme que la recherche a rendu célèbre. Certes. Mais vous verrez, qu'il est aussi normal qu'un « chercheur66 » ne cherche pas plus loin que le bout de son nez quand il sort de son jardin.

66 Je me réserve le droit de revenir sur le mot « chercheur », d'une laideur hors pair.

Suivez-le, SVP.

Longtemps, la puissance d'une nation s'est mesurée à celle de son armée. D'accord.

Aujourd'hui elle s'évalue plutôt à son potentiel scientifique. D'accord, encore. Mais est-ce que la définition de puissance dans cette deuxième phrase a changé ? Est-ce que, par exemple, on lie la puissance d'une nation au degré de liberté des individus, à l'élimination de la pauvreté, etc., ou bien est-ce que l'on continue à la lier à la capacité d'intervention militaire ? Dans le deuxième cas, la puissance est toujours celle de son armée avec le support de la science. À ce propos, il n'est sans doute pas inutile de noter que, depuis que le monde est monde, le potentiel scientifique et la force de l'armée ont marché main dans la main. Quel sera donc le choix de notre prix Nobel, aujourd'hui, alors que la France est la championne du pacifisme ? Le voilà : *c'est leur prédominance en science qui a donné aux États-Unis leur supériorité dans de nombreux domaines : (…) militaire (La citation est bizarrement coupée). Il faut donc augmenter les investissements dans la recherche si on veut rester une puissance.* Puissance dans quel sens ? Militaire, bien sûr. Tu exagères ! François est peut-être con, mais il n'est pas militariste. Continuez donc : (…) *la recherche en France va continuer à décliner (…) et avec elle notre potentiel de développement (…) militaire. Jusqu'au jour où arrivera peut-être au pouvoir une volonté politique nouvelle. Décider à remonter la pente*. Pour aller où ? Pour faire la guerre aux Américains. Vive la France. Vive de Gaulle. Vive Vichy. Vive la guerre, la nôtre !

Homo

J'aimerais me souvenir de comment j'avais réagi, il y a trente ans, quand je ne savais pas que Visconti était homosexuel, au rapport entre Gino et l'Espagnol dans les « Amants diaboliques ». Je crois que je ne vis que de l'amitié. Aujourd'hui, même le titre me semble équivoque.
L'homosexualité de Visconti jette une autre lumière sur toute l'histoire et d'autres ombres.

Sauvages

Les hommes « civilisés » et « sensibles » sont fascinés par les mondes « lointains » et insolites qu'ils placent facilement hors civilisation : les mondes de ceux que les Grecs appelaient barbares, que nos grands-parents appelaient sauvages et nous appelons « autres ». Même si l'éloignement géographique n'est pas fondamental — il suffit parfois de faire quelques kilomètres hors de la ville pour trouver des sauvages ou, si on a l'esprit trop borné ou trop ouvert, on peut même les trouver dans la maison d'à côté — quand des milliers de kilomètres entrent en jeu, la fascination se transforme en ensorcellement (comme le *mal d'Afrique* des colonisateurs blancs). Dans les années trente du siècle dernier, en Afrique, en Amérique du Sud, en une bonne partie de l'Asie on pouvait encore trouver des contrées où bureaux de tourisme, musées rachitiques et clubs de vacances n'étaient pas encore les fournisseurs attitrés de longues-vues pour observer bêtes et sauvages. À cette

époque-là, en Europe, on n'avait pas besoin de longues-vues pour voir des bêtes blondes et sauvages67 arpenter les villes, lieux de civilisation par antonomase.

Paysans

Elle a vingt-cinq ans et elle vient de mon village, qui fut un village de paysans jusqu'aux années 1960.
« Combien de pis a une vache ?

— Un ou deux. »

Les cent mille paysans tués lors de la *Guerre des paysans,* ce n'était qu'un début. Dans la Première Guerre mondiale, on les emploie comme chair à canon. Dans la Deuxième on coupe les nouvelles pousses. Le développement technique de l'après-guerre donne le coup de grâce. Un génocide passé sous silence, car ils n'ont jamais été forts sur la parole. Ce sont les nobles et les bourgeois qui, en partant de leur monde, ont enrichi les langues de métaphores paysannes qui commencent à devenir artificielles, vides ou de simples objets d'études savantes. Qui, par exemple, parmi mes connaissances, comprend une expression simple (dans un monde paysan) comme « bailler du foin à la mule » dans son sens premier sinon dans le second ? Sans doute personne. Les métaphores enrichissent le sens seulement si elles baignent dans un monde partagé : si les paysans ont disparu, il faut laisser mourir leurs métaphores aussi. Les hommes en inventeront de nouvelles comme ils ont inventé de nouveaux hommes.
En Asie, en Afrique et en Amérique du Sud les paysans survivent. Pas pour longtemps.

Up to date

Que même le dernier des sociologues puisse prendre un concept comme celui de *courage* et le décomposer en petites peurs, en manies enfantines et en faiblesses ; que du *héros* on retienne surtout ce qui fait de lui un humain, *petit* ; que la *confiance* soit réservée aux sœurs cloîtrées ; que les individus puissent se flatter de leur *faiblesse* ; que l'*innovation* soit toujours chargée de vices cachés ; que les journaux soient à l'affût des *victimes* pour leur élever des autels ; que la *sécurité* crée l'union sacrée de tous les partis politiques ; qu'étant *mal* dans sa peau on aille payer un psy expert en malheur ; que le *risque* que l'on préfère courir soit celui de ne pas en courir, ce n'est pas un hasard. C'est ce que la culture de la société occidentale produit de plus *up to date* depuis des décennies.

Déformations professionnelles

« Seuls des enseignants peuvent être aussi casse-couilles, pédants et paternalistes. La tienne, c'est une déformation professionnelle. » Elle a raison, mais je ne vois pas pourquoi les professeurs, surtout

67 Est-ce normal que les nazis n'aient pratiquement pas droit à l'altérité ?

quand ils aiment enseigner, ne devraient pas être prisonniers de leur profession. Comme :

les avocats

qui déclament pour changer une ampoule

les femmes de ménage

qui vous astiquent même les idées

les militaires

qui donnent des ordres à leur psy

les bûcherons

qui scient au lit

les fonctionnaires

qui ronflent en joggant

Rien que des stéréotypes ? Rien que des vérités figées.

Publicité

La publicité est l'âme de l'abrutissement, c'est connu. Elle est le corps des médias et en particulier de la télé et du net. Mais, à la télé, comme partout ailleurs, il y a publicité et publicité. Il y a de la publicité qui ne peut pas apparaître directement (alcool, cigarettes, bordels, drogue…), de la publicité qui fait le bonheur des chaînes (voitures, produits de beauté, produits pour la maison…) et des publicités indirectes qui suivent les contingences politiques (maladie du pape, tsunami, congrès du parti socialiberal, poignée de main entre Arashon et Sharafat…). Mais la plus monstrueuse des publicités est, sans ombre de doute, celle pour l'armée, qui incite à aller voir le monde et apprendre les techniques pour tuer ceux qui n'acceptent pas nos règles démocratiques.

Rire et pleurer

Adorno a l'art de faire discuter les gens, comme quand il parle du rire et des pleurs. Les pleurs unissent, qu'il écrit et le rire sépare. Dans les pleurs on communique, on compatit, on dialogue, on est ensemble. Dans le rire c'est le corps qui explose et rire ensemble c'est encore rire seul.

Dites-le dans une soirée barbante, et vous verrez les yeux et les langues s'allumer : « Des bêtises ! Des conneries d'un vieil intellectuel grincheux et sans humour ! Le rire, la joie c'est ce qu'on partage le mieux. »

Laissez-les se défouler, rire et crier. Ayez le calme de ceux qui n'ont pas tort, vous qui savez que, dans le rire, comme dans l'orgasme la vie explose insouciante, indifférente, vivante. Loin des dialogues, des communications, des rapports. Dans la plus pure solitude.

Ils rient et ils crient parce qu'ils ne savent pas rire, ne savent pas crier et ne savent pleurer non plus. Ils savent seulement parler.

Photo et mots

La majorité des « grands » journaux occidentaux ont rempli colonnes et colonnes à propos d'un Twit où on écrivait que pendant que les chrétiens (« nous ») assistaient un homme blessé par des terroristes, eux, les Musulmans, continuaient leur route, indifférents, parlant au téléphone. Voici la photo.

En partant de cette photo, on peut dire tout et le contraire de tout ; si une photo vaut 945 mots, comme on dit, alors cette photo confirme ce qu'on dit.

À cause du déchaînement des passions politiques (surtout antirusses), je vais déplacer légèrement les termes de la discussion en espérant ajouter au moins un grain de sable qui puisse faire grincer les engrenages trop bien huilés de notre (ce notre englobe, bien sûr, les musulmans aussi) sempiternel bavardage.

Éléments concrets unificateurs des cultures (de religion et de genre)

1. Téléphones portables. Deux téléphones portables sont « actifs ».
    a. Celui de la femme agenouillée fort probablement pour demander de l'aide ou expliquer la situation. Mais, elle pourrait aussi être en train de répondre à l'appel d'une amie qui lui confirme un rendez-vous chez Zara et ceci ne changerait rien au drame de la scène.
    b. Celui de la femme voilée qui… on en sait rien. Ce qu'on voit, c'est son regarde triste (mon interprétation). Qu'elle soit triste à cause de cette scène qu'elle n'ose pas regarder ou à cause de son chat qui vient de bouffer son poisson rouge chéri est sans importance. Il s'agit d'éléments complètement privés (dans le sens qu'ils

s'agitent dans sa tête) qui passent et qui sont déformés par ses yeux et par les miens. Je suis loin d'être sûr que ma déformation soir plus grande que la sienne.

2. Chaussures.
    a. Celles de la femme musulmane (il faudrait être sûr qu'elle soit musulmane et qu'il ne s'agisse pas d'une actrice qui se prépare pour un prochain tournage ou, plus simplement, d'une Olga quelconque envoyée sur place par un agent du Кремль) et celles des deux jeunes femmes agenouillées sont de chaussures de sport, idéales pour arpenter la ville. Des chaussures transculturelles et sans doute aussi transcultuelles.
3. Cheveux.
        i. Deux filles sur quatre les cachent.
        ii. Aucun homme ne les cache
4. Pantalon. Quatre femmes sur cinq sont en pantalons comme les hommes

Éléments concrets soulignant les différences culturelles

1. Chaussures.
    a. Celles de la femme mûre en tailleur qui ne sacrifie pas ce qu'on appelait élégance à l'arpentage.
    b. Celles noires — « élégantes » elles aussi — du jeune homme caché, mais dont le bras et l'expression de barbu qui l'écoute indiquent que « lui » il sait de quoi il parle. Elles portent sans doute les mêmes idées que celles de l'homme tué.
    c. Les bottes de l'homme tué qui donnent un ton guerrier à toute la scène et qui sont faites pour dompter plutôt que pour arpenter.
2. Cheveux. Une fille cache ses cheveux avec un voile et l'autre avec un capuchon.

PS

Ce qu'il y a de plus terrible dans cette photo du point… du point de vue que vous voulez, c'est l'effacement du visage de la personne tuée. Qui est tuée deux fois.

La bourse

D'entrée de jeu, j'annonce que je ne connais rien des mystères de la bourse. À vrai dire, je ne connais rien des mystères tout court (j'ai toujours détesté les mystagogues qu'ils soient lacaniens, chrétiens ou Islamiens, et, si j'ai failli devenir myste du lacanisme, ça n'a pas duré plus de quinze ans) et de la bourse non plus (imaginez-vous, que je n'ai jamais compris pourquoi le tripotage de la bourse permet d'injecter du liquide même dans des compagnies sans attraits). Pourquoi donc écrire sur la hausse des actions d'Oracle du 15 décembre 2000 quand un manager de la compagnie, Jeffrey O. Henley, annonça que, contrairement à Microsoft, Oracle était « *in the right market at the*

right time » ? Parce que Mr Henley a été tellement malin que les actions ont bondi et Mr Henley a vendu en gagnant 31,1 millions de dollars et que, par la suite, la valeur des actions est passée de 32 $ à 13 $? Non. Je n'ai jamais pensé que les gestionnaires des compagnies étaient plus honnêtes que les banquiers, les hommes politiques, les épicières, les informaticiens ou les journalistes. J'en parle parce que ça m'étonne qu'il y ait encore des gens pour croire que la parole n'est pas la plus grande source de richesse. Richesse en dollars pour les managers, pour les acteurs, pour les avocats, pour les psys, pour les politiciens, pour les journalistes, pour les commerçants, pour les syndicalistes, pour les entrepreneurs, et richesse en temps pour les professeurs, pour les intellectuels, pour les piliers de bar et pour les prêtres. Il y a encore des îlots où l'action aussi donne de la richesse : le sport (certains sports), les putes (certaines putes, celles qui louent leur vie), la pègre (une certaine pègre, les hauts gradés de la mafia ou des armées, par exemple), mais pour le reste, l'action ne sert qu'à donner assez pour continuer à travailler jusqu'à ce que solitude68 s'en suive.

Si je dois être sincère, ces histoires de managers qui mentent pour s'enrichir me dérangent moins que tous les discours sur leur moralité. Imaginez quel plaisir quand j'ai lu ces fragments d'un poème philosophique sanskrit d'il y a 2800 ans :

Les ronces lacèrent l'habitus [que] l'habitude étale… la règle qui freine les mou[vements] de la vie noircit comme [la braise] qu'Urs-ul-an ne souffle… [le] manque d'habitudes [communes] fait [naître] le soleil de la longue [vie].

Le ski

Quand je regarde une compétition de slalom à la télé, je suis plus attentif aux temps affichés qu'aux skieurs. Pas si étonnant que ça. Les compétitions à la télé sont des compétitions à l'état pur où seuls les écarts (temporels) comptent. On a les écarts en temps réel et, à chaque instant, on sait qui est le meilleur. Parfait. La télé est née pour le sport.

Le fond masculin. Compétition relais 4 fois 10 km de ski de fond pour hommes. Même si je suis pris par l'affichage des écarts, la compétition est assez longue pour me permettre de regarder les athlètes : c'est-à-dire des publicités qui bandent des muscles. La télé est née pour la publicité.

Le fond féminin. Comme *supra*. Le bandage écrase l'appareil laitier des femmes et l'appareil

68 Pas celle qui fascine Moustaki, mais celle qui vous laisse seul si vous n'avez pas de paroles à vendre.

reproductif des hommes. Seule différence entre eux, la dimension de la charpente. Quelques petits pas encore et nous serons égaux. La télé est née pour l'égalité.

Le fin fond de la démocratie. Égalité, publicité, sport et télé. Un mot d'ordre de plus que la Révolution française. On progresse. (Ce n'est pas ironique.) Et Internet ? Et internet, de mots d'ordre de plus.

Jeu

Que « Le jeu soit un moyen que bien de petits animaux emploient pour apprendre à survivre à l'âge adulte » on l'a dit et redit des milliers de fois. Un peu moins souvent on entend dire que « Le jeu est un moyen que bien d'adultes humains emploient pour ne pas laisser mourir leur enfance ». Et pourtant cette deuxième affirmation est encore plus évidente que la première, et fonde la différence fondamentale entre les animaux humains et les autres. Pourquoi alors est-elle moins commune ? Sans doute parce que trop d'humains sont réduits à des excroissances de l'économie — excroissances de consommation dans les classes riches et excroissances inutiles ou exploitées dans les autres classes.

Style

Montréal est un petit village, passablement laid qui n'a pas trop grandi. Je ne sais pas par quel art magique, mais les gens les plus différentes se côtoient sans trop de friction. Un vrai interculturalisme — non seulement des langues, des religions, des mœurs, des nationalités différentes (interculturalisme horizontal, comme dit Nadia), mais aussi un interculturalisme de classe, de fric (interculturalisme vertical, celui qui compte le plus et qu'on oublie trop souvent, comme dit toujours Nadia). Dans ce petit village, comme dans tous les villages, il se passe des choses qui sont intéressantes, surtout quand les villageois ne prennent pas *hic* pour *huc*. Un matin en regardant les photos de *La presse* qui accompagnent un article sur la tenue des participants au gala des Gémeaux, j'ai revu les gens de mon autre village (5 000 habitant dans les Alpes) à la grande messe de onze heures. Tous et toutes avec leurs habits du dimanche et même Salomé Corbo (robe signée Georges Levesques) qui s'est fait remarquer « grâce à son style rebelle, mais plein d'imagination » a l'air de la jeune adolescente qui a eu la permission de mettre un chemisier à manche courte — après que la mère a demandé la permission au curé. Pathétique. À vrai dire je ne sais pas si sont plus pathétiques les filles en première pages dans leurs habits du samedi soir, les couturiers sans griffes qui jouent les Prada, les journalistes qui en font tout un événement ou moi qui perd une demi-heure à commenter cette grisaille. Ce qui est certain, c'est qu'il faut laisser les Oscars aux Américains et accepter le fait que la télévision nous a rendus beaucoup plus exigeants que nos aïeux (et non seulement dans la mode) et que, sans spectacle, on ne va pas au-delà du spectacle.

Argent

Il a vingt ans. Il y a trois ans son père lui a donné mille dollars pour faire un voyage à Vancouver. Il doit les rendre. Il faut qu'il apprenne à être responsable. Quelle envie de boucher, avec un énorme étron bleu, le trou à mots des parents qui responsabilisent avec l'argent ! Argent et merde même combat.

Fin XIXe

Dialogue entre Ginette et César à propos de leurs filles qui font ce qu'il ne faudrait pas faire pour sortir de la pauvreté. Marguerite vient de faire cadeau d'un pair de soulier à son père.

O*n ne peut pas porter ces souliers ici ! elle a oublié que ça bouse partout… elle fréquente des hommes riches et des… sachants, vous savez, Ginette, des avocats, des médecins… même le notaire de Brive l'a vue… Il l'a sortie souper au « Cheval blanc », l'hôtel qui est derrière la place de la foire, vous savez, là où ils servent, j'ai l'ai entendu dire… c'est Mario, vous savez le fils de la Michelle qui a épousé le…* ouais… ouais je connais Mario il venait à la maison quand Marguerite… *ouais c'est lui… il l'a entendu dire par le curé… ils servent des bananes qui brûlent sans la peau, pas comme les châtaignes, elle est une fille bien qu'il a dit… ouais je vous jure qu'il a dit ça…*eh César… il y a toujours de mauvaises langues…il ne faut pas s'en faire… *une fille bien, il a dit, eh !… et belle… Les pommes ne tombent pas loin du pommier ! Il dit qu'elle est si belle et douce, notre petite Marguerite…* elle est grande, elle a le même âge que ma Marie, mais… Marie… elle ne s'éloigne pas…Brive, c'est grand... on ne sait jamais… *c'est vrai plus tellement petite, elle a presque dix-neuf ans… Brive n'est pas loin…* pas si proche… à notre âge il faut une heure de marche et une heure et demie avec les vaches… *moi j'y vais encore en trente minutes !…* vous êtes encore vert César… Marguerite doit avoir pris de vous… *ça fait déjà cinq ans qu'elle fait la vie seule, mais pour nous, vous savez, elle reste notre petite, comme votre Marie…* Ouais comme… Marie… *même quand elle aura cinquante ans, nous sommes toujours ses parents…* Ouais…

Fin XIXe. Facile refaire l'exercice en fin XXe et même en fin XXIe. Il suffit de changer la forme et quelques formules.

Ferrari

Le fils du maire d'un dortoir de la rive sud du Saint-Laurent, un fils à papa, décide de faire une course d'autos dans les couloirs du dortoir avec son chum. Tout cela est bien normal, pour un jeune homme qui aime les voitures et encore plus normal pour un fils à papa dont le papa a un garage dans le dortoir dont il est maire. Les deux schumis, dans leur course hors circuit, tuent deux personnes. Normal, quand on roule à 140 kilomètres à l'heure au milieu des chambres d'un dortoir de la Rive sud. Dans toute cette morne normalité le papa du fils à papa, pour défendre son fils contre une accusation de meurtre par excès de vitesse, engage l'avocate Josée Ferrari. Ce n'est certainement pas l'originalité qui tuera le papa du fils à papa maire du dortoir de la Rive sud.

Aider

Ce qui m'a frappé la première fois que je suis entré dans une prison : le bruit métallique des portes, la tenue des avocats (costume, cravate), la tenue des visiteuses (minijupes rouges en cuire), l'air bon vivant des gardiens. Ce qui veut dire que, dans les prisons, les classes continuent à exister. Mais si elles existent dans les prisons, elles doivent avoir leur source à l'extérieur, n'est-ce pas ? Dans les rapports économiques, dans la société « normale ». Quelle découverte digne du Nobel de la paix ! J'ai oublié de dire que je suis entrée pour aider un avocat à aider un détenu qui voulait aider (à l'aide d'une bombe) les Francos à se libérer des Anglos.

La chute

J'ai préparé ce tableau, aux allures d'horoscope, scientifique dans la structure et impressionniste dans les commentaires, suite à la déclaration de Courtney et Woot, un gars et une fille hétéros, qui partagent la même chambre dans un *college* américain : « Partager une chambre ne change pas le monde ».

Le tableau présente les combinaisons possibles en tenant compte du sexe et de la tendance sexuelle principale des individus (pour ne pas trop le complexifier, je n'ai pas considéré les personnes bisexuelles, trans, queer, asexuées, en questionnement, zoophiles). Conventions : F pour femme, H pour homme, He pour hétéro et Ho pour Homo.

F-He	F-He	Du copinage ou de l'amitié, peu importe, le couple peut se porter bien surtout dans les moments ou l'une des deux va mal. Même quand les deux vont mal. Si les deux vont bien, ce qui compte est hors chambre (éventuellement dans une autre chambre). Les caresses et les pleurs, les rires et les accolades sont à des années-lumière du pays d'Éros. Chutes peu probables.
F-He	F-Ho	Le désir de l'une et la peur de faire mal de l'autre isolent plus que nécessaire ; souvent, quand ça va mal pour une, le cercle de l'autre l'accueille, maternel. On peut glisser, mais pas tomber.
F-Ho	F-Ho	Éviter les chutes, c'est dur. Parfois il faut renoncer même aux caresses, aux pleurs et aux rires. Pourquoi partager ? Question de chute économique.
H-He	H-He	En attente. Et en attendant, les conneries lient.

H-He	H-Ho	Ça se joue dur. Parfois. Quand ça va bien, ça va bien. Quand ça va mal, ça va encore plus mal.
H-Ho	H-Ho	Impossible de ne pas chuter une fois. Une seule. Après, ça roule comme dans du beurre.
F-He	H-He	Si la charge de malheur de l'un et l'indifférence de l'autre sont hypertrophiées, pas de danger. S'il y a la moindre sympathie, ça ne va pas et donc ça va. Chutes à répétition. Chutes vers le haut.
F-He	H-Ho	Le couple le plus stable qui existe. Pour la vie. Comme le mariage. Si on chute, on change et on se sépare. Ho devient He et F-He pleure.
F-Ho	H-He	Ça dure si le ciment est le mépris. S'il y a la moindre sympathie, ça ne va pas et donc ça va. Chutes à répétition. Chutes vers le haut.

Partager une chambre ne change pas le monde : le monde a déjà changé.
Une brave fille qui attend l'autobus rue Sherbrooke, avec un micro T-shirt (orange), une minijupe à taille basse (froissée) qui laisse déborder un petit ventre orné d'un nombril (percé), une chaîne (à la cheville), des sandales avec des talons hauts, debout sur une jambe, les orteils d'un pied appuyé au creux du genou (une vraie grue), ne changent pas le monde. Le monde a déjà changé.

Cervipulation

La fadeur des journalistes de tout aloi, la pensée sous vide des universitaires, le vesser inodore des reines de l'autofiction et les chaînes d'images tournées à la chaîne ont rendu la structure spirituelle de l'*homo occidentalis occidentalis* si déliquescente que le premier impact avec *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici* 69 est un uppercut qui met la presque totalité des acheteurs en dehors de toute possibilité de lire. Avec un terme parfaitement adapté à la société du spectacle, je dirais qu'il s'agit d'un livre désagréable. Mais ce « désagréable », contrairement à ce qu'on veut nous faire accroire, n'est pas lié à la qualité du style ou aux idées que le livre nous met sous les neurones, mais à notre habitude de la cervipulation des rondes sphèrelettes qui se détachent au bon moment, quand on s'y attend le plus, du glabre faux cul de la société du spectacle.
Résister aux coups de maître de ce penseur maître n'est pas facile.

69 Guy Débord, *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, Gallimard 1993.

Souliers espagnols

Il me dit qu'il n'a jamais eu des souliers si confortables. « *Je suis Italien comme vous, mais, depuis deux ans, je ne jure que pour les chaussures espagnoles. Il est vrai que leur ligne laisse parfois à désirer, mais… elles sont si confortables, des vrais gants.* » Je les ai achetées, ces maudites chaussures espagnoles ! Il faut dire que quand je les ai essayées, elles donnaient raison au vendeur. Hyperconfortables ! Je les ai achetés, mais c'est fini. Je ne mettrai plus pied dans une chaussure espagnole, je le jure sur la tête de Marie-Antoinette. Qu'ils continuent avec leurs taureaux, leurs guitares, leur flamenco ! Qu'ils continuent à s'embourber dans le *corazon*, le *sangre*, la *muerte* en pensant d'écrire des poèmes, mais qu'ils ne m'emmerdent plus avec leurs souliers !

Dans la vie il y a des choses plus importantes qu'une paire de godasses inconfortables. C'est vrai. Il est vrai, même si je dois avouer que j'ai acheté deux paires de ces maudits gants, comme disait le mec ! Ils étaient si confortables, quand j'ai fait les quatre pas de rigueur dans le magasin ! Dans la rue, tout a changé. Dans la vraie vie, ce n'est pas comme dans un magasin ouaté de la rue *Green*. Jamais eu de godasses si inconfortables.

« Oui, mais nous… de tes godasses… »

Cette histoire devrait au moins vous convaincre à ne jamais acheter des souliers espagnols… mais ce n'est pas ça… Au fond, de vos ampoules aux pieds, je me fous comme de l'an quarante. Ce qui m'intéresse, c'est de parler de tous ces niais, ces parvenus, ces simplets, ces condors, ces sots… de tous ces gens qui croient avoir découvert l'Eldorado dès qu'ils voient un étron jaune.

On ne s'improvise pas maître cordonnier, ni président de la République, ni chef cuisiner, ni ministre de l'Intérieur, ni maîtresse. À moins que l'on se contente de sandales en plastique, d'une république des bananes, d'un riz blanc, de Hollande ou d'une bouche édentée. Pour bien faire, pour faire bien son métier il faut des années, des siècles, parfois même des millénaires d'apprentissage.

Laissons les souliers, l'amour, le vin, le sexe, l'art et la cuisine aux Italiens.

Le fromage à pâte molle au Français.

La vodka aux Russes.

Les avions furtifs aux Américains.

Le pétrole aux Arabes.

La viande pas chère aux Israéliens.

Les fourmis rôties aux Chinois.

Les châteaux en Espagne.

Les stéréotypes à la terre entière.

Conclusion : si on n'a pas derrière soi, c'est-à-dire sur les épaules de ses ancêtres, des dizaines d'années d'étude des détails, des vrais détails, des détails qui comptent on ne fait rien d'acceptable. Même pas

des œufs à la coque.
Surtout pas des souliers.

Le meunier

À l'article *Sommeil-Rêve-Éveil (cycle)* dans l'encyclopédie *Universalis* : « Le dormeur peut s'éveiller lors de l'apparition des signaux signifiants : le bruit d'une souris réveille immédiatement un chat et l'arrêt du moulin réveille le meunier. » J'ai vécu trente ans à la campagne et au moins vingt en ville et j'ai vu très peu de souris et un seul meunier (une meunière forte comme un taureau que ma mère admirait pour sa force « elle déplace des sacs de farine de 50 kg avec une seule main. Elle est forte comme un homme fort ! » et son acharnement au travail « À dix heures du soir elle remplit la dernière trémie et à quatre heures du matin elle démarre le moulin »). Il est fort probable qu'une bonne partie des lecteurs de l'U*niversalis* ont vu encore moins de meunières que moi et que dans quelques années ceux qui ont vu des meunières qui s'endorment sur des sacs de son on les comptera sur les doigts d'une main. Pourquoi donc cette image « vieillotte » ? Par paresse de l'auteur et inertie de la langue. Ce qui n'est qu'un moyen pour le passé de s'infiltrer dans le présent à travers des expressions toutes faites et pour créer ainsi un lien entre les générations. Mais quand le meunier n'est plus qu'un mot noyé dans une expression, l'image perd sa fraîcheur et devient un mot abstrait bon pour les rats de bibliothèque. Dans notre société probablement le cinéma seul peut ranimer les mots fanés par manque de ressourcement dans le quotidien et leur donner leur vieil éclat. Ce qui est une claire démonstration que les penseurs noirs de notre époque, effrayés par la technique, et dérouté par l'éphémère ne savent pas voir que la technique peut (je dis bien peut !) créer les mêmes ponts vers le passé que, dans le passé, la poésie bâtissait. Nos penseurs noirs au lieu de s'énerver et de crier comme des putois devant toute nouveauté devraient lutter contre leur propre paresse et nager contre-courant dans la langue pour voir les nouvelles formules qui jaillissent de la vie quotidienne. Ils laissent cette tâche à la publicité ? Mais qu'ils aient alors la pudeur de ne pas se plaindre !
P.S.
Il faut surtout ne pas confondre les penseurs noirs avec les journalistes engagés ! Un penseur noir ferait toute une tirade sur la perte d'expérience de l'enfant occidental qui joue avec la souris de l'ordinateur et exalterait la beauté du petit d'un village du Togo qui court derrière une souris pour le repas du soir tandis qu'un journaliste verserait de chaudes larmes et se plaindrait, avec son collègue du Nouvel Obs, devant une bouteille de champagne, du manque de morale des capitalistes.

Les mets intelligents

C'est le titre d'un article du magazine *Elle Italie* sur l'alimentation. « les neurones, qui travaillent sans arrêt, doivent être constamment nourris (…) le cerveau consomme cinq grammes de sucre chaque heure. (…) Si on n'est pas enceinte, abonder avec la sauge : elle améliore la mémoire parce qu'elle favorise le voyage des impulsions nerveuses d'un neurone à l'autre. » Jusqu'ici ça va. Même si l'on peut se demander si les deux filles qui ont écrit l'article ne sont pas allergiques à la sauge ou au sucre. Mais il y a une phrase que je ne peux pas laisser passer en douce, parce que c'est du terrorisme. Du vrai. Pour garder un bon fonctionnement des neurones il faut « Éviter le café ».

Variété

Non seulement l'homme est un mammifère parmi d'innombrables autres mammifères, mais les mammifères sont une infime partie de la faune terrestre dont le 80 % est constitué d'insectes. Peut-être que les entomologistes aussi, comme les pilotes d'avion, risquent le chômage : ce qui est certain c'est qu'ils ne risquent pas de s'ennuyer. Et les studieux des gestes des hommes ? S'ils sont moindrement intelligents, ils risquent de s'ennuyer et pas forcément parce qu'on est seulement six milliards, mais parce qu'ils — les humains — répètent sans arrêt les mêmes idioties. Les studieux des humains sont des humains. Et pour fermer le cercle, il importe d'ajouter que moi aussi le suis.

Travailleur

Le plus grand compliment que l'on pouvait faire dans mon enfance état « travailleur ». « Travailleur » qualifiait sans aucun sens négatif. Le compliment à l'état pur. Dire que quelqu'un était un « travailleur » impliquait qu'il avait un grand sens du devoir, qu'il était intelligent et sensible. Que la femme qui l'épousait avait une grande chance. Quelquefois un pouvait ajouter « grand » et alors c'était la… sainteté (« grand » on l'ajoutait souvent après que l'individu soit mort, au travail). Et les femmes ? Elles étaient dans la sainteté du travail, quand elles travaillaient comme un homme. Rien de méprisant ou misogyne, car le travail était surtout un travail de muscles.

Mon char

Sensible comme je suis aux désirs des autres (pas par bonté ou altruisme — comme j'aurais pensé si je continuais à mouiller dans le port catholique — mais parce que le désir des autres attise mon désir quand c'est mon désir qui les fait désirer) lorsqu'elle me dit « Arrête ton char ! », j'arrête mon char. Je descends même, de mon char. Je tripote les oreilles des chevaux, je leur caresse le front, je vérifie la sangle, je leur tapote le ventre, je leur lisse la croupe et puis je tourne en rond. Et, quand je tourne en rond, je tourne en rond : c'est-à-dire je pense. Je pense en rond, je veux dire que ce sont toujours les mêmes pensées. Avec des couleurs différentes, mais toujours les mêmes. Histoire de me rassurer.

Et, quand mes pensées tournent en rond, je finis toujours par avoir l'impression qu'on veut mettre fin à mes histoires. Et je n'aime pas ça. Je n'aime pas la fin des histoires, surtout si ce n'est pas moi qui les termine. Donc, je pense en rond, les chevaux piaffent, le soleil continue sa course sans se soucier de mes problèmes et elle a déjà oublié mon char et moi. Et je m'emmerde. Je m'emmerde, vous dis-je. Et, quand je m'emmerde, j'oublie. J'oublie tout. Pour les ordres, c'est un peu différent, car ayant un sens du devoir vissé à l'aqueduc de Sylvius, j'ai des difficultés à les oublier. Je fais semblant de les oublier ou je trouve des justifications pour ne plus les suivre et suivre mon penchant — un penchant qui penche toujours en avant. Comme l'autre jour, quand elle m'a dit d'arrêter mon char parce que, écoutez bien ça ! emballé comme une vielle quatre par quatre, j'essayais de convaincre des amis d'amis que le travail était à bannir. Non seulement le travail, je disais, le devoir aussi et surtout le devoir du travail. « Comment oses-tu dire cela, toi qui travailles sept jours par semaine douze heures par jour ! À moins que tu nous comptes des histoires et que, quand tu dis que tu vas à Hydro, tu n'ailles pas chez les danseuses. » Cette fois-là j'ai arrêté mon char tellement brusquement que je me suis retrouvé par terre avec deux côtes cassées. Ce qui m'a fait rester au lit pendant une semaine. Que faire au lit avec deux côtes cassées ? Regarder la télévision ? J'aime pas ça. Me masturber ? Je hais ça. Compter des moutons ? Ça m'emmerde. Je me mis donc à lire. Je sortis le premier livre dans le rayon des livres blancs (je dois dire que j'ai la manie de classer mes livres par couleur, ce qui me permet de me réserver beaucoup de surprises. Comme cette fois-là quand, voulant lire un livre léger, quelque chose pour me faire oublier les conneries départementales, je décidai de prendre un livre gris et je tombai sur la *Somme théologique* et j'y restai accroché pendant quatre ans — j'imagine que c'est inutile de vous dire que, quand je choisis une couleur, je ne regarde pas les titres, histoire d'avoir des vraies surprises). Je pris donc le troisième livre blanc qui commence comme ceci : « Ainsi que la plupart des gens de ma génération, j'ai été élevé selon le principe que l'oisiveté est mère de tous les vices. Comme j'étais un enfant pétri de vertus, je croyais tout ce qu'on me disait, et je me suis ainsi doté d'une conscience qui m'a contraint à peiner au travail toute ma vie. Cependant, si mes actions ont toujours été soumises à ma conscience, mes idées, en revanche, ont subi une révolution […] Le fait de croire que le travail est une vertu est la cause de grands maux dans le monde moderne. » Sacré hasard ! J'arrête mon char pour ne plus parler contre le travail et voilà que je tombe sur un auteur qui, dès le début, ne se gêne pas pour dire qu'on peut travailler comme Stakhanov et en même temps être contre le travail. Qui est-ce cet auteur ? Un intellectuel français qui veut épater des intellectuels pâteux ? Non, le mouvement de la phrase est trop tranquille. Un Bukowski quelconque qui délègue tout le travail au foie ? Non. Pas assez saccadé. Hou lou lou ! c'est lui ! Brillant comme un singe, tellement plus brillant et plus intelligent[70] que son

70 Je sais que je risque de me faire arracher le seul œil qui a encore un bon rapport avec la lumière par mes amies Wittgensteiniennes, mais, que voulez-vous ? c'est trop facile de paraître intelligents quand on met quelques gouttes

copain Wittgenstein. Oui, c'est lui. Bertrand Russel. Je dois vous confesser, aussi pour m'excuser de préférer Russel à Wittgenstein, que, quand j'avais seize ans, je disais à tous mes amis que mon rêve était d'avoir, le corps de Marylin Monroe, l'intelligence de Russel et quelque chose de Lénine — de Lénine, je ne me rappelle plus quoi.
Avec Russel j'ai donc redémarré mon char et maintenant elle n'ose plus faire de considérations sur les contradictions entre mes idées et ma pratique. Merci Bertrand.

Fiiiiiissssssssssststst

Ils nettoient les tags sous le regard bienveillant du patron de la maison. Ils préparent le mur pour leur peinture. De la vraie. Ces effaceurs avec prétentions artistiques démontrent, si on en avait encore besoin, que le système (comme on disait autrefois) absorbe toutes les formes de contestation juvéniles-artistiques-nées-de-l'ennui avec facilité et ruse. Le système (représenté par les patrons des maisons, dans ce cas-ci) canalise dans la « bonne » direction les forces de la contestation. Ce qui n'est vraiment pas sympa dans tout ça, ce ne sont pas tellement les vicissitudes des pseudo-contestataires, mais le fait que presque toutes les murales se ressemblent dans leur laideur prétentieuse et naïve.

Œuvres

Quand on est triste ou mélancolique, quand on a envie de se câliner à des mots paisibles ou de se faire protéger contre l'insensibilité, quand la vacuité des échanges nous coupe tout appétit intellectuel, on n'ouvre pas des œuvres-monde. On n'ouvre pas *Faust* ou la *Divine comédie*, *Roi Lear, L'arc-en-ciel de la gravité* ou *Les frères Karamazov,* quand on veut ruminer loin du monde ni quand on rêve de mains berceuses et d'yeux apaisants : en ces moments-là, on préfère plonger dans les œuvres d'auteurs qui lissent le monde, qui créent leur monde : Proust, Céline, Baudelaire, Kafka… d'auteurs maîtres d'états d'âme. Quand la vie nous enjoint de lui poser des questions dont elle ne connaît pas la réponse, on lit, devant la cheminée, des auteurs qui enveloppent le monde, qui nous bercent et nous aident à naviguer sur les vaguelettes de notre âmelette ; en ces moments-là, on n'ouvre pas des œuvres-monde.

Malheureusement, il n'y a pas seulement les œuvres qui redonnent le monde ou celles qui en créent un, il y a aussi les œuvres qui ne font rien et celles qui irritent. Ces dernières, pour des gens au côlon sensible comme moi, sont vraiment trop nombreuses. Hier, par exemple, j'ai lu un des derniers livres de J.-L. Nancy71, un maître indépassable dans l'art de l'irritation. Il suffit de lire les

---

de mysticisme dans la sauce philosophique. Et puis, il ne faut pas oublier que l'intelligence n'est que du vernis à ongles.

71 J.-L. Nancy, *La création du monde ou la mondialisation*, Galilée, 2002.

premières quatre ou cinq pages pour comprendre qu'il n'y a rien de nouveau sous les nuages : ce qui est très bien, très rassurant, mais, en même temps, c'est un peu gênant de payer 44 $ (avec cet argent, au Zimbabwe on pourrait acheter 180 canettes de *coca-cola* et rendre heureux 180 enfants pour deux ou trois heures, le temps de ma lecture) pour faire saigner les intestins (il faut que ça saigne, si on veut dire des choses qui ont un rapport quelconque avec le monde. Il faut que ça saigne, comme saint Augustin disait). Après avoir proféré quelques banalités à propos de l'expression *Urbi et orbi* — qu'il n'existe plus ni de Ville ni de monde-campagne — il ne peut pas s'empêcher de faire des réflexions d'homme de soixante-dix ans en minijupe, comme quand il écrit que le tissu urbain actuel « semble de plus en plus ne pouvoir relever que de l'appellation d'agglomération, avec sa valeur de conglomérat, d'entassement, avec le sens d'une accumulation qui simplement concentre d'un côté (dans quelques quartiers, dans quelques maisons, parfois dans quelques villes protégées) le bien-être qui jadis fut urbain ou civil, tandis qu'elle amoncelle de l'autre ce qui porte le nom très simple et impitoyable de misère. » Qui jadis fut urbain ou civil ? Jadis, quand ? À l'époque de Rome impériale ? Certainement pas ! Les richesses étaient déjà pas mal concentrées. Constantinople du début de l'autre millénaire ? Paris du XVIIe siècle ? Londres ou Moscou du XIXe ? Certainement pas. Sans doute que Nancy-le-vieux continue à voir le monde comme Nancy-l'enfant qui probablement voyait les villes comme peuvent les voir les enfants qui ne sont pas en train de crever dans la misère : comme les lieux de leur vie, comme les lieux de la vie. Ce qui est une très belle manière de voir la vie, quand on a quatre ans. Les prises de positions réactiânères continuent : « […] là où est exigé un recours au "spirituel", à moins que ce soit la "révolution" (est-ce si différent ?) […] » Bien sûr que c'est « si différent », à moins que Nancy ne soit qu'un vieux curé qui nous parle du Jésus qui a porté sur terre la Parole, la Vraie révolution. Pourquoi, encore une fois, s'attaquer à ce pauvre Nancy, pas plus con que la moyenne, qui gagne sa croûte en donnant des conférences que Galilée s'empresse de publier et en désenseignant à des jeunes étudiants spongieux ? Pour plusieurs motifs :

1. Parce qu'il représente très bien l'employé de l'État qui vit parmi des LCP (lieux communs professoraux) et qui ne s'aperçoit pas que ses lieux communs sont encore plus fades que les LCC (lieux communs communs) qu'il méprise.
2. Parce que j'ai des amies qui le lisent et se font rouler dans la doctrine comme si elles n'avaient pas encore la coquille hors du cul.
3. Parce qu'il est un des adeptes de cette majorité bavarde et réactionnaire qui voudrait se faire passer pour révolutionnaire et qui, sortie de la naïveté des utopies de jeunesse, sait que la « vraie » révolution en est une autre, qu'elle est spirituelle.
4. Parce qu'il est assez malin pour dire les choses qu'on s'attend de lui.
5. Parce qu'il fait partie de l'armée d'intellectuels qui croit que la philosophie peut nous

sauver et ne s'aperçoit pas que l'église philosophique, comme toute église, est une communauté de coupure des connexions neurales.

6. Parce qu'il va donner des conférences dans des villes de province où il rassure le besoin d'être rassurés des auditeurs ; lui qui connaît les mégapoles et eux qui n'attendent qu'on ne leur dise que ceci : que Paris est comme N.-Y. qui est comme Sao Paolo qui est comme Tokyo. Un agglomérat… quelle chance que nous avons, nous, à Bordeaux !72
7. Parce qu'un vrai philosophe, Derrida, dit qu'il le respecte et qu'il le considère comme un vrai philosophe. Je ne me suis jamais demandé si Derrida (comme Sollers) faisait partie de la catégorie fort nombreuse de gens qui ont besoin de louer des pauvres crétins pour que leurs œuvres en ressortent agrandies. Aujourd'hui, je me le demande.
8. Parce que, *last but not least*, il me fait radoter comme un vieil âne essoufflé.

Poux de San José

Comme on n'allait pas chez *Lipp* pour aller chez *Lipp* ou comme on ne va pas à la *Closerie* pour aller à la *Closerie*, on ne va pas *Chez José* pour aller *Chez José*. On va *Chez José* parce que… Pourquoi ? Il n'y a pas Sartre, il n'y a même pas Sollers. Pourquoi donc *Chez José* est toujours bondé ? Parce que ceux qui fréquentent *Chez José* sont entre eux. Entre nous, de leur point de vue.

Entre nous qui ?

Pour répondre à cette question j'ai entrepris une très longue et laborieuse étude dont les résultats ont été envoyés à la revue Montreal's bars flora and fauna. Voici une synthèse, une catégorisation, courte, mais précise, de la faune Joséphienne.

- Visage et idées délavés. Dans la vingtaine. Regard perdu, des œillades aux passants : « Avez-vous noté la profondeur de ma vision du monde ? ».
- Rondelette, souriante, jupe longue année soixante et décolleté profond. Tête légèrement pliée, elle écoute son copain sans dire un mot. Elle n'en a pas.
- Maigre comme un hareng il parle à très haute voix à sa copine rondelette et souriante. Il observe furtivement si quelqu'un l'écoute et adapte la hauteur de la voix à éloignement des auditeurs captifs.
- Dans la quarantaine. Sale comme un vieux sale (je veux dire les idées et le regard sale). Il regarde avec mépris les petits bourgeois et les touristes qui arpentent la rue Duluth.
- Courbée sur la table elle analyse son assiette comme un chirurgien le pancréas d'un cancéreux. Des dizaines de tics montrent que c'est elle le pancréas que les passants-chirurgiens devraient analyser.

72 Ce livre a été confectionné en partant d'une conférence donnée à Bordeaux en mars 2001.

- Il gesticule comme un vendeur de foulards napolitain. Il occupe le trottoir avec son armée de banalités. Il est au centre de la culture du monde.
- Triste comme une carpe, elle attend, sans qu'un seul muscle ne bouge, sa copine hystérique qui arrive avec un copain honoré d'être invité *Chez José*. Lui aussi est là.

Résultat des courses, qu'est-ce cet « entre nous » ?

La sensation d'être à la bonne place, du bon côté, de savoir comme va le monde. Comme ma grand-mère, quand elle allait à l'église. Mais ma grand-mère avait une qualité que personne *Chez José* partage : elle ne se prenait pas pour une autre.

Dino, s'il était encore parmi nous, aurait dit que plus ça change et plus ça reste pareil. Il aurait dit bien d'autres choses sur les filles que ma rectitude politique m'empêche de répéter. Oui, ma belle Joséphine, c'est comme cela que va le monde.

PS

Au coin de Duluth et Colonial. Voilà Véronique qui s'en vient accompagné par un mec avec une vielle cape de berger sicilien.

« Parle plus fort. Je n'entends pas.

— Pouoouuu ééé José

— Plus fort !

— Poux de chez Jooooosééééé.

— Non, ce ne sont pas les poux de chez José, mais les poux de San José.

— Comment ça ?

— Oui, les poux de Sans José : les célèbres *Quadraspidioti perniciosi* originaires d'Amérique. Les habitués de *Chez José* ne sont pas pernicieux, ils ne sont que *quatrefoisidiots*. »

Todd et pas que Todd

Quelques irritants. Une idée d'une grande naïveté. Au moins deux considérations fort intéressantes. C'est plus que suffisant pour acheter un livre dont le défaut principal est d'avoir du succès auprès du public — ce qui me fait toujours rechigner, pas tellement par élitisme peuplard, comme certaines de mes amies, mais parce qu'il est probable qu'un de ses nombreux lecteurs me le racontera. Il y aussi un autre motif : depuis quelques d'années je déblatère sur l'empire en puisant dans *L'Empire* de Michael Hardt et Toni Negri et je ne pouvais donc pas être insensible à un livre qui soutient que l'empire américain est en compote73.

73 Emmanuel Todd, *Après l'Empire — Essai sur la décomposition de l'empire américain*, Gallimard, 2002.

Irritants

Premier irritant. La baisse de fécondité des femmes considérée comme un des « deux phénomènes universels [qui] rendent possible l'universalisation de la démocratie ». Conscient que la « corrélation entre chute de la fécondité et modernisation politique peut susciter chez les politologues (…) une certaine incrédulité », il n'en démord pas pour autant— ce qui est plutôt à son avantage. Et même s'il attaque les sceptiques en les accusant de faire « comme si la vie politique et la vie familiale étaient des choses séparées », je crains qu'il ne parvienne pas à les convaincre ; il ne réussira certainement pas en soulignant que ce lien lui a permis de « prévoir, en 1976, dans *La chute finale*, l'effondrement du communisme soviétique ». Surtout s'il suggère, à qui veut l'entendre, qu'il est le seul à l'avoir fait. S'il veut se faire des alliés, il ne semble pas connaître le joint.

Pour nier qu'il existe un lien entre la vie politique et la vie familiale, il faut vraiment être sot comme un clavier ; je ne suis, par contre, pas sûr que croire que la structure familiale influence la politique internationale et l'économie soit plus malin que de croire, comme cette bonne âme de Engels, que c'est l'inverse qui est vrai. Et je ne suis surtout pas sûr du tout qu'il est fondamental, pour la compréhension de la politique internationale des États-Unis, de considérer que leur culture, comme celle des Anglais, « se caractérise par une certaine indéfinition des valeurs d'égalité et d'inégalité, si claires en général en Eurasie ». Je ne suis pas sûr non plus que c'est la structure familiale anglo-saxonne qui a porté au rejet des Indiens et des Noirs et qui « a permis de traiter les immigrés irlandais, allemands, juifs, italiens en égaux ». Que le taux très élevé de mariage entre cousins germains parmi les arabes-musulmans ait un grand impact sur leur politique me laisse très perplexe aussi : surtout quand il en conclut que cela « ne favorise guère le respect de l'autorité en général et celle de l'État en particulier » Indépendamment de l'interprétation qu'on en donne, il est clair que pour des Occidentaux il est fort étonnant que le mariage entre cousins germains au Soudan atteigne 57 %, au Pakistan 50 %, 40 % en Mauritanie et 25 % dans les pays du Maghreb. Le taux de fécondité lui permet aussi d'induire que « le monde musulman, en tant qu'entité démographique, n'existe pas. La dispersion des taux est maximale, allant de deux enfants par femme en Azerbaïdjan à 7,5 au Niger. » Le « monde musulman, en tant qu'entité démographique », et alors ? Alors doit-on tirer la conclusion que le monde musulman n'existe tout simplement pas ? Aïe!

Certains lecteurs seront bien plus irrités par l'hypothèse « majeure » que le monde s'en va vers une « universalisation de la démocratie » que par cette histoire de fécondité. À chacun ses irritations. Inutile de dire que les irritants sont les empreintes digitales des faiblesses de l'âme et que c'est parce qu'ils nous irritent là où l'on est écorché qu'ils sont si irritants. Inutile aussi de dire que s'irriter de s'être irrités, c'est un classique du comportement des irritables. Si l'irritation est un

aveu de consanguinité entre facteur irritant et sensibilité, il est clair que je ne pouvais pas rester impassible devant cet emploi un peu simplet de quelque chose d'aussi important pour comprendre notre société que la baisse du taux de fécondité.

Le deuxième irritant aussi se conjugue au féminin. Il concerne les femmes américaines : femmes « castratrices et menaçantes », « pour les mâles européens » s'empresse-t-on d'ajouter. Là aussi, je crois qu'il touche une corde sensible et non seulement de mon petit moi : la peur des femmes qui menacent le pouvoir des hommes symbolisé par leurs couilles est une donnée d'une extrême importance pour comprendre le comportement des « mâles » et donc du pouvoir. Mais de là à l'employer comme un mécanisme explicatif des rapports politiques entre les États-Unis et l'Europe, il y a un monde. Et ces viragos qui, selon Todd, poussent Bush à bombarder l'Afghanistan sont une caricature du travail de sensibilisation que les féministes américaines ont fait par rapport à l'esclavage des femmes dans un pays où, à cause du taux élevé de mariage entre cousins germains, il devrait exister « un système très égalitaire » !

Le troisième irritant, plus ponctuel que les autres, concerne le Zimbabwe. Sur sa liste à propos de la « planète structurée par la haine, ravagée par la violence, où se succèdent (…) massacres des individus et des peuples », il place l'« assassinat de fermiers blancs au Zimbabwe » à côté du génocide rwandais, de la guerre civile au Sierra Leone, du terrorisme de masse en Algérie et d'autres atrocités du même acabit. Il est tombé sur la tête. Carrément tombé sur la tête.

PETITE QUEUE IRONIQUE DES IRRITANTS. En jetant un dernier coup d'œil au livre pour voir si je n'avais pas oublié quelques notes écrites en marge, je suis tombé sur le commentaire suivant placé à côté du tableau sur les homicides et les suicides dans le monde : *pourquoi ne pas dire que le taux de suicide est l'un des facteurs qui pousse à l'universalisation de la démocratie* ? C'est en effet étonnant de voir comment dans les pays où, ce que Todd appelle la modernité mentale, le taux de suicide est beaucoup plus élevé que dans les pays « arriérés ». Ce qui est étonnant, c'est aussi de voir comment les taux d'homicide et de suicide sont inversement proportionnels. À quand une théorie sociologique qui nous démontre que le taux de mort violente74 est une constante universelle et que là où on ne tue pas on se tue ? Si cela était vrai, j'espère que les préférences de mes amis iraient, comme les miennes, aux pays où l'on tue. C'est plus sain, à moins d'exagérer comme en Colombie.

NAÏVETE

L'alphabétisation est l'autre phénomène qui rend « possible l'universalisation de la démocratie ». Qu'une plus grande alphabétisation implique une plus grande démocratie me laisse fort indifférent. Ce qui me laisse moins indifférent, c'est d'écrire que la « démocratie » — notre démocratie — est le meilleur régime possible et que donc l'alphabétisation, etc., etc. Si je risque de partager l'irritant lié

74 Il ne considère pas les morts violentes dues à de causes naturelles (tremblements de terre et autres) ni celles dues à la violence institutionnalisée (guerres et travail).

à la fécondité avec beaucoup de lecteurs, je crois qu'il y a beaucoup moins de gens qui se grattent quand on leur dit que l'instruction secondaire et postsecondaire sont des éléments qui facilitent les échanges et qui feront gagner la démocratie sans l'aide des avions de Bush. C'est pour cela que j'ai décidé de mettre cet irritant potentiel parmi les naïvetés (s'irriter contre le monde entier serait trop bête, même pour un irritable comme moi).

Comment ne pas considérer comme très naïve une position qui soutient que « des individus rendus conscients et égaux par l'alphabétisation ne peuvent être indéfiniment gouvernés de façon autoritaire » ? Pas besoin d'évoquer l'histoire, il suffit de penser aux buts de l'alphabétisation : permettre aux individus d'être plus productifs dans un monde quadrillé par la technique. Que le mythe de l'alphabétisation prenne racine au XVIIIe siècle en Europe et qu'il fleurisse, toujours en Europe, au XXe est certainement moins dû au désir des élites d'émanciper les masses[75] qu'aux « besoins » des machines d'être traitées avec plus de capacité d'abstraction que les vaches. On peut admettre que les personnes alphabétisées « ne peuvent être indéfiniment gouvernées de façon autoritaire », si on entend « gouverner » au sens restreint du terme, mais si par « gouverner » on entend « dominer », « commander », « sous-mettre » l'alphabétisation favorise le « gouvernement autoritaire », car l'autorité se disperse non seulement parmi les hommes et les institutions, mais aussi parmi les machines et surtout elle fixe sa demeure principale dans les cerveaux. Dans un monde où les mots sont les éléments clef de la production de richesse, sans alphabétisation il n'y a pas de contrôle possible. Est-ce un hasard si les moins alphabétisés sont plus difficilement intégrables dans la prison du travail où l'individu est complètement soumis aux règles des affaires (même quand il est « créatif », surtout quand il l'est) ?

Comment ne pas être d'accord avec Todd quand il écrit que « les conséquences de l'éducation sont innombrables. L'une d'elles est de déraciner mentalement les populations. » ? Si les racines sont ce qui « sert pour se fixer au terrain et se nourrir », il doit être vrai que, dans le monde moderne, les gens restent moins accrochés à leurs quatre arpents de pré. Mais même les plus misérables des paysans n'ont jamais eu de racines sous les pieds. Les racines humaines sont dans la tête. Mais alors qu'y a-t-il de plus efficace que l'école pour enraciner les gens ? Dites-le-moi, qu'y a-t-il de plus efficace ? Qu'y a-t-il de plus efficace que les études universitaires où les corps sont phagocytés par les mots ? Dites-le-moi.

Pourtant Todd sait certaines choses. Il n'ignore pas, par exemple, que « les travailleurs de l'ancien tiers-monde (…) savent lire, écrire et compter, *et c'est pour cela qu'ils sont exploitables* ». Moins naïf qu'il n'en a l'air ?

---

75 Si on suit les théories naïves à la Todd, on peut encore moins croire au désir des masses non alphabétisées de se libérer des gouvernements autoritaires : n'étant pas alphabétisés les gens peuvent supporter n'importe quelle autorité. Naïveté au carré.

Si mon cerveau alphabétisé n'emprisonnait pas les mots, ils diraient qu'il n'y a pas d'alphabétisation sans alphabêtification.

Interessant

Au moins deux considérations fort intéressantes : la première d'ordre militaire et la deuxième économique. Au moment où tous les médias soulignent la puissance de l'armée américaine, il est agréable et libérateur d'entendre quelqu'un souligner sa faiblesse. Quand Todd écrit que « l'absence d'une tradition militaire américaine au sol interdit l'occupation du terrain et la constitution d'un espace impérial au sens habituel du concept », il nous injecte une bonne dose d'espoir, même si, vraisemblablement, il se trompe en pensant l'empire au « sens habituel du concept » : l'espoir que l'armée américaine, transformée en police — comme toute force d'occupation — ne pourra jamais contrôler le monde. Espoir et contentement : là où une armée est forte, la bêtise est reine, surtout quand les soldats sont alphabétisés, qu'ils comprennent et qu'ils croient dans les enjeux que leurs supérieurs leur présentent.

La vision économique des États-Unis que Todd présente est peut-être contestable, mais elle est tellement pleine de bons sens que même une armée de jésuites (l'élite des alphabétisés catholiques) aurait des difficultés à la défaire. Du bon sens : ce qui est parfois un somnifère et d'autres fois un puissant antidote contre des vendeurs de vaches foireuses. Depuis quelques siècles les économistes ne sont seconds à personne dans l'art de retourner les données comme des chaussettes. Selon Todd, les économistes ne sont d'aucune utilité pour expliquer les phénomènes économiques actuels : « la théorie économique orthodoxe ne peut expliquer la rétraction de l'activité industrielle américaine, la transformation des États-Unis en un espace spécialisé dans la consommation et dépendant du monde extérieur pour son approvisionnement ». Dialoguons donc avec le bon sens :

— Du point de vue économique, les États, vus de l'extérieur, sont des entités fermées avec des marchandises qui entrent et qui sortent.

— Comme les familles.

— Comme les familles. Et si pendant une période assez longue un État fait entrer beaucoup plus de marchandises qu'il n'en fait sortir, il doit s'endetter et s'il ne veut pas faire faillite, il doit « sortir » ses armées.

— Impeccable ! Les États-Unis s'endettent et surtout leurs armées…

— Oui, mais leur armée, dans ce cas, n'est pas tellement importante.

— Mais alors comment les États-Unis peuvent-ils continuer à faire entrer des marchandises si non seulement ils ne font pas faillite, mais ils sont toujours plus riches

— Ils payent.

— Comment ?

— Avec de l'argent ?

— Mais… mais l'argent… l'argent ne pousse pas dans les ordinateurs !

— Non, mais l'argent on peut le créer…

— Oui… mais…

— Il suffit d'être comme les États-Unis et être les détenteurs de la monnaie de référence. Quand on en a besoin… on imprime des beaux billets verts.

— Ah ! d'accooord.

Et pourtant, non. C'est là que le bon sens se fourvoie même s'il a démarré sur la bonne voie. Comme dirait Todd, il s'agit d'une position de gaulliste ringard. Les choses se passent de manière un peu plus tordue : « Les États-Unis ne prélèvent autoritairement qu'une fraction des signes monétaires et des biens qu'ils leur sont nécessaires. (…) La majeure partie du tribut (…) est obtenue sans contrainte politique et militaire, par des voies libérales spontanées ». Les États-Unis payent avec les investissements des étrangers, de ceux qui acceptent la « servitude volontaire » : « Le mouvement du capital vers l'espace intérieur américain (…) qui est passé de 88 milliards en 1990 à 865 en 2001 (…) permet l'achat de biens venus de l'ensemble du monde ». Ce sont les riches des autres pays qui investissent dans les bourses américaines et qui permettent aux Américains d'être la fleur des consommateurs. Ce sont les riches non Américains qui payent afin que les Américains riches soient toujours plus riches et que les Américains pauvres soient un peu moins pauvres. Pas mal. Mais, à ce point-ci, le vieux bon sens devrait revenir pour nous suggérer que les riches du reste du monde font payer à leurs pauvres… mais… c'est une autre histoire.

Et les célèbres reprises de l'économie américaine ? « Chaque reprise de l'économie des États-Unis gonfle l'importation de biens en provenance du monde. Le déficit commercial se creuse (…). Mais nous sommes contents, mieux soulagés. C'est le monde de La Fontaine à l'envers dans lequel la fourmi supplierait la cigale de bien vouloir accepter de la nourriture. » Et il insiste : « L'Amérique (…) est essentielle au monde par sa consommation » Ça, j'aime. J'aime parce que ça me fait penser à tous ceux qui sont « essentiels » par leur consommation dans tous les pays, à ceux qui ont été « essentiels » à toutes les époques… mais… c'est une autre histoire.

UNE AUTRE HISTOIRE

Selon Todd la Russie est en train de se stabiliser et il croit à son possible retour en force. Une Russie forte à cause de ses richesses naturelles, de ses armements et, qui pouvait encore s'en douter ? de son alphabétisation.

Et le monde musulman dans tout cela ? Le monde musulman « sortira de sa crise de transition sans intervention extérieure, par un processus d'apaisement automatique ». Sortira pour entrer où ? Pour entrer dans… mais… c'est une autre histoire.

Et le terrorisme ? « La notion de terrorisme universel n'est utile qu'à l'Amérique » Seulement à

l'Amérique ? Pas sûr… mais… c'est une autre histoire.

Élites

Pour les gens communs on fabrique des sacs à main en plastique qui ressemblent à des sacs en cuir. Pour les élites, Desmots fabrique des sacs en cuir qui semblent être en plastique. Desmo, pas Desmots ! pour les élites, parfois, pas de mots : un simple clin d'œil.

Débile

Une vingtaine de débiles, entre quinze et trente ans, s'égrènent le long d'un chemin du Mont-Royal. Cinq ou six accompagnateurs, accoutrés avec les immanquables shorts aux poches trop gonflées, avec un sac à dos rouge et bleu porté trop bas et une caquette qui ne les aide pas, les gardent au bord de la route (comme les paysans qui, dans les années cinquante, accompagnaient les vaches le long des routes des Alpes, quand les camions n'étaient pas encore au service du bétail et les voitures n'étaient pas encore accoutumées aux paysans) pour qu'ils ne bloquent pas les cyclistes qui déchargent leurs frustrations sur leurs petites pédales. Ils marchent vite avec des mouvements du corps si exagérés que je me demandais s'ils se moquaient des marcheurs qu'ils avaient vus à la télé ou si ce n'était pas le contraire : que les marcheurs, qui ne sont pas censés avoir un sens esthétique à toute épreuve, avaient emprunté l'ondulation naturelle des corps aux débiles que le ridicule ne freine pas.

Le dépassement me prit au moins cinq minutes, ce qui me permit de bien observer les accompagnateurs.

Ils avaient l'air débile. Je ne dis pas qu'ils l'étaient, même s'il m'est difficile de séparer le fond de l'apparence : je dis qu'ils avaient l'air. Certains, avec leur sourire figé comme dans les instantanées d'une autre époque, avaient l'air encore plus débile que les vrais. La seule manière de reconnaître les faux débiles76, était de considérer leur position par rapport au bord de route et le bâton symbolique qui gonflait leur esprit.

Ce n'était pas la première fois que je notais que les accompagnateurs ont un je ne sais pas quoi de plus débile que les accompagnés : comme si la débilité était contagieuse et passait de l'un à l'autre comme une mauvaise grippe, en devenant à chaque passage plus bruyante.

Mais pourquoi le mouvement n'est pas dans l'autre sens ? Pourquoi l'intelligence ne passe-t-elle pas dans les débiles ? Est-ce un problème d'entropie. Non, je ne crois pas.

Sans doute parce que l'intelligence n'est qu'un manque de débilité. Et, ce qui n'est que manque, qu'absence, que ne pas être, ne peut pas être transmis.

« L'emploi du mot « débile », c'est de la pure provoc !

---

76 Je dois confesser que, dans cette histoire de faux et de vrai, je suis un peu perdue. Je me sens débile.

— Non. En parfait débile, je n'aime pas me cacher derrière le gros doigt de l'hypocrisie.

RDI.

Le spectacle d'aujourd'hui, c'est la journée contre la guerre. Manifestants de tous les pays, unissez-vous ! Peu importe ce que vous pensez, ce que vous voulez, l'importante c'est que le spectacle continue. Mais pas n'importe lequel ! À RDI — la grande télévision — canadienne, on expérimente : on parle avec un correspondant de Madrid et on montre les images de Rome ; à Toronto, on pose des questions bêtes à un type qui vient de sortir d'un œuf de pâque et on ne montre pas la manif parce qu'elle « se déroule actuellement au centre ville ». Les critiques de la télé en ont pour leur hargne : même Godard ne ferait pas mieux. Là où il aurait fait mieux, c'est en studio où une barbe-bien-taillée, ni chair ni poisson, répond aux questions, on ne peut plus bêtes, de la nana au sourire indéfectible, proférant des banalités telles, que même mes genoux ne peuvent les digérer. « Ces manifs démontrent que les gens veulent qu'avant de faire la guerre, toutes les pistes soient explorées et si la guerre doit se faire, il faut la faire sous l'égide de l'ONU. » Il n'a vraiment rien compris. Je suis contre la guerre contre l'Irak, mais si on déclarait une guerre contre les *would-be* pamplemousses de RDI je serais partant. En première ligne, avec mon clavier, mes dictionnaires et sa photo.

Cultivés

Ils lisent tout ce qu'il faut lire dans leur milieu « cultivé ». Tout ce dont parlent les journaux. Ils sont des génies de l'analyse et savent décrire, discuter, critiquer un livre en n'ayant lu que la quatrième de couverture. Quand ils ont le temps — et ils n'ont pas souvent le temps parce que, pour suivre à la trace les nouveautés, il faut un engagement à plein temps — ils lisent les premières deux pages ; s'il s'agit d'essais, ils sont même capables de lire toute l'introduction, en diagonale.

Ils sont très, très cultivés : l'industrie de l'édition a si bien labouré leur cerveau que pas un seul brin d'herbe ne pousse sur le billon entre la rangée d'idées-patates et celle d'idées-giraumont — les deux seules cultures rentables dans un terrain si pauvre en phosphore. En souvenir de la coquetterie de leur grand-mère des idées-courgettes, jaunes, rien que des jaunes ! dorment dans l'ados qui donne une petite touche Disney à l'ensemble.

Ils sont « cultivés », ce qui leur permet de se prendre au sérieux. Très au sérieux. Tellement au sérieux que je rêve d'invasions de doryphores, d'herbes à poux, de fouisseurs, de lombrics…

Je rêve de mines anti-banalités.

Guerre et sang

Seul le sang de mes règles me laisse indifférente, et encore ! Je n'ai rien contre les hystériques pacifistes, mais je ne supporte pas les pacifistes hystériques surtout quand elles ont plus que 15 ans.

Je ne supporte pas qu'elles s'excitent devant la barbarie de la guerre et qu'elles ignorent la barbarie quotidienne de l'école et des églises. La nôtre.
Je ne supporte pas leur pensée bête, sérieuse et sincère, contente de prendre les causes pour les effets ; leur pensée magique qui se cache derrière le droit de la paresse ; leurs idées asséchées dans le désert de la débilité. Nos idées.

Juges et poètes

Le juge en chef de la Cour Suprême de la Pennsylvanie (Stephen J. Zappala) n'aime pas les juges qui rédigent leurs sentences en vers. Non pas pour la piètre qualité de leurs poèmes (si on ne demande pas à un poète d'être juge, on demande encore moins à un juge d'être poète), mais parce qu'« une opinion qui s'exprime (*expresses itself*) en vers ne donne pas une bonne image de la Cour Suprême de la Pennsylvanie ». Je trouve que l'expression « une opinion qui s'exprime en vers » est si poétique que monsieur Zappala écrit en vers sans le savoir. Quelques mots sur la cause — au sens juridique — qui a déclenché la prise de position du juge Zappala : un milliardaire fait cadeau d'une bague de 21 000 $ à sa fiancée qui a trente ans moins que lui ; ils se séparent — comme de juste — et elle s'aperçoit que la bague est sans valeur. Procès. La majorité donne raison à l'ex-mari. Le juge J. Michael Eakin n'est pas d'accord et écrit ce jugement :

A groom must expect	Doit s'attendre un accordé
Matrimonial pandemonium	Un pandémonium de la mariée
When his spouse finds he's given	Quand l'épouse s'aperçoit
Her cubic zirconium.	Que la bague est du fatras
Given their history and	ayant joué le Pygmalion
Pygmalion relation	Avec ce jeune tendron
I find her reliance was with	J'accepte sa confiance
Justification	Sans aucune béance.

Bravo Eakin ! Enfin un juge qui a compris qu'on peut être léger, même avec la justice, surtout quand :

Des couples mal assortis
Après la perte du vernis
Dans une lutte sans merci
Comme le duc de Bercy
Vont chercher la justice

Dans le noir interstice
Qu'humains sans amours
Pour nous jouer un tour
Ont créé à l'aube des temps
Pour nous livrer au vent
Des hargneux de la terre
Qui aiment aller à la guerre

Bravo Mr Eakin !

Sagesse

Table ronde sur le luxe à la télévision française. Un spectre d'opinion très large, mais sans surprises. Elle seule surprend : abandonnée sur le divan, magnifiquement habillée, nageant dans l'immense profondeur de la beauté, sans sourires faciles, un air de « vous n'avez rien compris de la vie », trop intelligente pour proférer des paroles « vaines », un corps qui n'a pas besoin d'âme, une sensualité qui déforme le cadrage. Dès son adolescence elle doit avoir quitté le monde des mammifères vociférant : la personnification même de la sagesse. La vraie sagesse.
Godard, un autre genre de sagesse. Dans ses entrevues ilest toujours parfaitement intelligent, sensé et sensible. Honnête (« J'ai souvent fait des constructions un peu arbitraires. J'ai toujours trop d'arbitraire… »), surtout. Arbitraire comme les poètes, mais, sage par-dessus tout. Un grand vieux sage. Même quand il avait trente ans il était un grand vieux sage : un beau vieux conteur d'images.

EF103603

Harper's magazine d'août 2001.Transcription de l'exécution d'Ivon Ray Stanley EF103603 qui a eu lieu dans une prison de la Georgie (USA) le douze juillet 1984. Froide, parfaite comme une pièce de Beckett. Rien qui dépasse. Rien qui manque.

Le directeur a donné au condamné l'opportunité de faire une dernière déclaration.

Il a refusé de faire une dernière déclaration.

On lui a donné l'opportunité de prier.

Il a refusé de prier.

[…]

En ce moment on lui met le capuchon.

Le capuchon est fixé.

Le directeur et tous les membres de l'équipe d'exécution sont sortis de la chambre d'exécution.

[…]

L'exécution est en cours.

Quand la première décharge est entrée dans son corps, il s'est raidi et j'ai entendu un bruit sec (pop).

[…]

Maintenant il se relaxe.

De mon point d'observation il semble que le prisonnier s'est quelque peu relaxé.

Ses poings sont encore serrés, mais le condamné ne fait aucun mouvement.

Il n'y a toujours pas de mouvement de la part du condamné : il est tout simplement assis.

L'exécution est terminée.

Nous avons maintenant les cinq minutes d'attente.

Quand l'exécution a été finie et l'alimentation fermée, il s'est relaxé quelque peu.

On voyait clairement qu'il s'était relaxé encore plus qu'auparavant.

[Les témoins] sont assis complètement immobiles, ils observent. Non, euu… je vois un ou deux journalistes qui écrivent, prennent des notes. Mais les autres sont simplement assis, ils fixent la chambre d'exécution.

Les cinq minutes d'attente sont complétées.

[…]

Le troisième et dernier docteur est en train de faire sa vérification.

L'examen est terminé.

Attente de l'annonce de l'heure de la mort et de la confirmation de la mort.

Le directeur a informé tous les témoins que la mort est survenue à 12 :24.

Lecture

Jacques Ellul dans *Exégèses des nouveaux lieus communs* (La table ronde, 1994) : « *L'utilité la plus évidente de la lecture dans notre société concerne le gouvernement. Si le citoyen ne sait pas lire, il devient impossible de gouverner.* » Cette phrase qui « *n'est pas une boutade* » m'a fait repenser aux longues discussions avec Roberto sur les chevaliers teutoniques. Il croyait que la décadence de l'Occident avait débuté avec l'écriture et que les chevaliers teutoniques étaient les derniers représentants d'une culture orale profondément enracinée dans la vie — et donc dans la religion et la guerre, selon lui. Roberto était un fasciste de droite (ça existe, Le Pen par exemple n'est qu'un fasciste du centre) et Ellul ? Ellul est un intégriste chrétien, de droite. De droite, comme tous les intégristes, même si une gauche dévoilée et dévoyée est maintenant à l'aise avec l'intégrisme musulman.

P.S.

Cette idée de décadence portée par l'écriture m'a toujours fasciné. Ma fascination est, sans doute, une réaction à mes excès de lecture et un hommage à l'intelligence et la culture de tous les gens qui m'étaient proches et que le charme du papier noirci ne touchait point.

Ski et bureaucrates

Quand on veut étudier un phénomène, surtout si on veut courir le risque de trouver quelque chose qui ait l'apparence de la nouveauté, il est préférable de « solliciter » les positions limites. De mettre au foyer les frontières — les restes ou les marges, comme on disait autrefois. Freud est encore le maître indépassé de cette stratégie analytique, qui, malheureusement, a quelques gros défauts. Dès qu'on étudie les marges, dès qu'on les met au centre, si on a assez de chance — être nés au bon moment, avec la bonne intelligence, les bonnes idées, une bonne volonté, etc. — on peut transformer les marges dans un nouveau centre qui permettra à ceux qui sont moins bien nés, ou plus paresseux, de dire des banalités plus grossières que celles induites par le vieux centre. Pourquoi plus grossières ? Parce que le nouveau centre manque de la solidité du vieux centre : celle qui avait été créée dans la « sueur et le sang », dans l'histoire.

Ceux qui ne sont pas fortunés n'ont pas de choix : moutons dans les vieilles plaines ou moutons dans les nouvelles collines.

Pour comprendre la peur que dans notre société on a des hommes « supérieurs », on peut faire un détour sur les pistes de ski.

C'est parce que, dans les compétitions de ski, il est préférable partir dans les premières positions que, jusqu'à cette année, les meilleurs skieurs partaient dans les premières positions. Mais cela favorise les meilleurs et rend plus ardue la vie de ceux qui aspirent à grimper plus haut dans l'échelle de la gloire et de l'argent. C'est injuste. On a donc décidé que les trente premiers dans la descente d'entraînement partiraient dans l'ordre inverse (le trentième en premier, le vingt-neuvième en deuxième… et le trentième en première position). De prime abord on pourrait dire « pourquoi pas ? ». De second abord… Conséquence assez prévisible : les meilleurs ralentissent dans la descente d'entraînement pour ne pas partir après la vingtième position.

Après une descente d'entraînement où il avait eu le meilleur temps dans la première moitié, mais seulement le soixante et unième temps dans la deuxième, Eberharter, un des meilleurs skieurs autrichiens, a déclaré qu'il s'agissait d'une décision de bureaucrates qui ne connaissaient rien au ski. Eberharter a raison quand il dit que ce sont les bureaucrates qui ont décidé, mais il se trompe quand il affiche un léger mépris. Les bureaucrates, c'est nous. Nous sommes tous des bureaucrates. Même Eberharter quand il fait tous ses calculs et il ralentit pour ne pas partir trop en arrière. On devient tous bureaucrates.

Sujet

Quel sujet, l'individu ! Surtout quand il traîne derrière lui l'autre sujet remplisseur de vide : l'identité. Dans un cours de sociologie 101 — là où le vent de la jeunesse peut encore dissiper la fumée

du bivouac intellectuel — le prof pourrait dire que, contrairement à votre (de vous en tant qu'étudiants de sociologie) croyance, les membres de l'espèce humaine n'ont pas toujours eu conscience de leur propre individualité. Et en citant Horkheimer il leur dirait que : « La perception de l'identité du moi (…) parmi les hommes primitifs est plus faible que parmi les hommes civilisés, [l'indigène] vit seulement dans les joies et les douleurs du moment et il semble conscient de manière très vague du fait qu'en tant qu'individu il devra continuer à vivre et aborder les vicissitudes du demain ». Et, toujours en suivant Horkheimer il ajouterait que « L'individualité présuppose le sacrifice de la satisfaction immédiate par amour de la sécurité matérielle et spirituelle (…) ». On pourrait être d'accord, au moins partiellement, avec le prof de sociologie s'il disait que le concept d'individu tel que décrit par les philosophes est un concept tardif. Mais, quand il passe d'un discours « sur » à « la perception de l'identité du moi », je mettrais des Bémols. Je crains que l'on ne fasse pas ce saut-là impunément.

Induction

Imaginez-vous d'écouter un premier penseur noir[77], un deuxième penseur noir, un troisième penseur noir, etc. et que vous n'entendiez aucun penseur blanc. Si vous êtes, vous aussi, un penseur noir vous induirez que la pensée est noire ; si vous êtes noir-de-noir, vous direz que c'est le monde qui est noir ; si vous êtes un penseur gris, vous induirez que la majorité des penseurs sont noirs ; si vous avez des tendances au blanc vous direz qu'il ne s'agit pas de vrais penseurs et, enfin, si vous êtes blanc vous aurez la certitude qu'il n'y a pas de penseurs, mais seulement des individus engagés.

« Pourquoi dis-tu noir et pas « sans espérance » ?

— parce que je veux dire « noir ».
— alors pourquoi as-tu mis la note ?
— parce que je crains les gens comme toi. »

Suidé

Un vieux cochon et une sale truie emmerdent une jeune serveuse dans un café : « Non, pas celui-là… je vous avais dit pas de cannelle… oui, j'ai payé mon croissant… je veux parler au gérant » Et le gérant aux yeux porcins leur donna raison. Quand les grognements se perdirent dans le boucan du festival, je dis à la serveuse qu'il fallait vraiment avoir beaucoup de patience et j'ajoutai, ironique : « Mais… votre salaire est tellement élevé que vous pouvez tout supporter ». Elle me regarda sans sourire et avec une légère pointe d'orgueil dans la voix : « Un jour j'ouvrirai un café et je deviendrai

77 Noir parce que sans espérance et non à cause de la couleur de sa peau !

propriétaire, moi aussi » Je ne lui dis pas qu'elle risquait de devenir porcine elle aussi.

Souffle divin

Avec l'assurance de ceux qui ont les épaules bien protégées par leur compte en Banque, ils entrent dans un restaurant à la mode de la rue Saint-Laurent. Le grand mesure presque deux mètres, pèse au moins 150 kg, et a la voix d'une jeune fille. Le petit aimerait mesurer au moins un mètre et soixante-trois, ne pèse pas plus de 52 kg et a une voix de baryton. Le souffle de Dieu n'a cure de la beauté de ses instruments. Seul compte l'épaisseur du portefeuille.

Pourboire (8)

C'est automatique. Quand je faisais la queue, pour mon café/muffin matinal, avec les ouvriers qui faisaient des rénovations du pavillon de l'université, je sentais que ma serviette, mais lunettes épaisses, ma chemise « chinoise », mon visage de mangeur de mots, mon ordinateur… me jetaient de l'autre côté de la barricade. Le côté qui sera jamais le mien, malgré les apparences. Comment le sais-je ? À cause des pourboires généreux que moi, comme eux, je laissais pour les filles de notre classe de l'autre côté du comptoir. Et mes collègues ? N'en parlons pas… seul Louis…

Business is business

Highgate Cemetery, le cimetière où reposent les cendres de Karl Marx, est géré par une compagnie, la *Highgate Cemetery Ltd*.. Il ne suffit pas de payer l'entrée, il faut aussi payer pour prendre des photos. Ils savent qu'une fois que l'on a fait une heure de métro, on ne renonce pas à se faire photographier devant l'énorme tête barbue, à cause de 4 livres sterling. À moins d'avoir encore une once de contestattitude et le minimum d'agilité nécessaire pour sauter par-dessus un grillage de deux mètres (et, passé la cinquantaine, on manque souvent de l'une et de l'autre).

Jessie Jackson

Dans les anciens temps, quand les dieux se promenaient parmi les femmes pour profiter de leur beauté, Mercure et Apollon virent Chioné, jeune fille de quatorze ans, « douée de la plus grande beauté ». Mercure, très impatient, l'endort « avec sa baguette qui provoque le sommeil » et elle « subit les violentes approches du dieu ». Quelques minutes ou quelques heures plus tard78 Apollon « goûte à son tour au plaisir79 » et deux enfants vont naître. Elle se vante avec ses copines.

78 Ovide ne précise pas.
79 *Gaudia sumit.*

Ouaouuuu ! Chanceuse ! Elle se monte la tête et ose dire qu'elle est plus belle et plus importante que Diane qui, comme on peut très bien imaginer, ne le prend pas très bien et décide de la punir. Comme un juge afghan quelconque, avec une flèche « elle va percer la langue coupable ». Autre temps, autres lieux, autres mœurs ! Aux États-Unis ce n'est pas pareil. On n'est ni dieux ni barbares et les fillettes ont de plus petites attentes. Ça leur suffit d'un Jessie Jackson quelconque qui les schtroumfe après les avoir excitées avec un sermon sur l'égalité et la justice ou d'un Ovide-journaliste pour la gloire d'un jour.

Monde peureux

Le monde n'est pas une photo qu'on observe quand on veut s'émouvoir sur le passé, ni un film qu'on loue dans les soirées vides. On est dedans, on le transforme (en courant des risques) et, surtout, il nous transforme (sans courir des risques). Et le fait que, dans la culture occidentale, la confiance, grugée par la peur, a été cantonnée avec la bêtise et la débilité est un signe clair qu'on voudrait qu'on ne soit pas dedans — et non pas parce qu'en étant dedans on se fait mal, mais, parce qu'on aurait tendance à se débarrasser de tout ce qui fait trop mal en faisant ainsi mal à ceux qui n'en ont pas assez. On démocratiserait le mal.

Plumes et patates

Arthur Buies écrit dans ses *Chroniques* que trois quarts des journalistes canadiens ne font pas de différence entre une pioche et une plume. Ce qui n'a pas vraiment d'intérêt, surtout à une époque où les plumes et les pioches sont en voie de disparition. Ce qui, par contre, est intéressant c'est que ceux qui vivent dans les plumes sont complètement dans les patates quand ils jugent plus difficile renchausser les mots que les pommes de terre. Comme la majorité de mes amis. Ce qu'écrit F. Mauriac sur A. France devrait les dégriser : « Que c'est facile d'être cultivé ! Comme on est philosophe à bon compte ! Qu'il est facile de prendre devant la vie une attitude intelligente ! »

Foule

La foule est un ensemble de personnes réunies en un lieu avec la contrainte que leur nombre soit grand. Trois personnes ne constituent pas une foule, cent personnes aux Champs-Élysées non plus, par contre, vingt personnes devant la vitrine d'un joaillier font foule. C'est la foule vue de l'extérieur dans un contexte donné, la foule abstraite que l'on peut étudier statistiquement.

Quand on regarde la foule de l'intérieur, quand vous êtes un des éléments de la foule, un être anonyme vu de l'extérieur, ce qu'est une foule est déterminé par votre ne pas être anonyme — vos états d'âme, vous peurs, vos manies, vous sous… Il suffit, parfois, que vous soyez deux dans une maison de deux cents m^2 pour y voir de la foule ; il vous arriver d'être sardiné dans une boîte de métro et de ne voir

personne autour de vous ; vous zigzaguez dans la rue Saint Laurent, direction travail, et vous avez l'impression d'être entouré d'une foule de badauds sans tête ni queue, mais, ceux qui la foule, main dans main, sont dans un paradis désert.
Si vous avez des penchants pour la politique ou la sociologie vous pouvez voir une foule muer en multitude, populace, troupeau, peuple, masse, troupe. Et que vous y voyez populace ou masse, multitude ou peuple, troupe ou troupeau ne dépende que de la foule d'idées et de préjugés qui foule vos circuits cérébraux.

Discret

Le théorème de Nyquist m'a toujours fasciné. Il dit qu'un signal analogique (comme la musique que je suis en train d'écouter en ce moment), lorsqu'il transite à travers un filtre (comme mes oreilles, qui sont en train de couper toutes les fréquences plus hautes que 16 000 Hertz), peut être transmis de manière discrète (avec un nombre fini d'éléments) sans que de l'autre côté du filtre (de l'autre côté de mes oreilles dans mon cas) on ne s'aperçoive de la différence. Pour que cela soit vrai, il suffit que le nombre d'échantillons soit supérieur ou égal à deux fois ce qu'on appelle la largeur de bande du filtre (dans mon cas donc au moins 32 000 échantillons par seconde). Il m'a toujours fasciné parce que c'est comme si on pouvait faire plein de trous sans que personne ne s'en aperçoive.
Pas comme dans le gruyère, mais comme dans l'eau.
Imaginez, si on pouvait appliquer le théorème de Nyquist à la vie : on pourrait enlever tous les instants de malheur sans que la vie ne se raccourcisse.
« Impossible !

— Pourquoi ?
— Parce que c'est le malheur qui crée le temps, qui fait que la vie dure. Quand on est heureux, le temps vole, disparaît.
— Ouais… t'as sans doute raison… sans malheur, on se retrouve à vivre hors du temps.
— Voilà pourquoi on ne peut pas l'enlever. On ne serait plus des humains. On ne serait que des animaux…
— J'avais un fil… Hors du temps… Toujours dans le présent…
— C'est bien ça être des animaux…
— Ne m'interromps pas, s'il te plait… j'ai reperdu mon fil… donc si dans la vie on fait des trous… à la bonne place… en enlevant le malheur… à la bonne fréquence… on n'aurait pas de changements perceptibles de la durée de vie tout en changeant la vie

en bien… donc en rendant la vie discrète… j'y suis… peut-être… selon Nyquist des signaux discrets permettent d'avoir toute l'information d'un signal continu et, par analogie, une vie discrète tout en étant complète pourrait être moins malheureuse… si on fait les trous à la bonne fréquence…

— Et la bonne place…

— Et à la bonne place… tu suggères que si, par erreur, on faisait des trous dans le bonheur… ce ne serait plus des trous dans l'eau, mais dans la chair…

— On aurait une vie complètement dans le temps…

— Dans le passé.

— Je commence à comprendre pourquoi ce théorème te fascine.

— Moi… je ne sais plus. »

Trouver

Il est vrai que 99 % des chercheurs ne trouvent rien et que le restant trouve ce qui était sous leur nez depuis leur naissance, mais le renversement de Picasso, « *moi je trouve, je ne recherche pas* », est trop facile. J'ai plutôt l'impression qu'on cherche à gauche et qu'on trouve à droite.

Coups de pieds au c…

Ils demandent 700 000 $ pour la mort de leur fille qui avait été assignée à une famille d'accueil quand elle avait trois ans, alors qu'elle était incapable de parler et de marcher (elle passait tout le temps au lit). Ils étaient cocaïnomanes. Je comprends très bien leur requête, s'ils continuent à sniffer (on dit que la cocaïne coûte très cher), mais je ne les comprends pas s'ils ne se droguent plus — à moins que les dollars qu'ils demandent pour « perte de jouissance de la vie et détresse » ne soient le magot qui leur permettra de reprendre à tirer par le nez. Si j'étais le juge, je leur donnerais 700 000 coups de pieds au cul — ce qui donne, au rythme moyen d'un coup à toutes les quatre secondes, 777 heures de coups de pieds. Voilà comment trouver un travail qualifié de quatre mois, à temps plein, pour un jeune enragé (et en forme).

Droguée et propre

Le garçon a treize ans et la fille dix. Ils sont venus passer un mois au Canada, avec leur père, pour voir les Indiens. Ils habitent un village de deux mille âmes en Toscane. Un soir je leur parle d'O, une fille très propre, « la fille la plus propre que je connaisse », qui a écrit un livre sur la drogue ». Une fille qui s'est droguée. « Est-ce vrai ? », demande le garçon. « Bien sûr, on ne peut pas écrire à propos de ce qu'on ne connaît pas », je lui réponds.

Ils sont curieux. J'invite O. Elle leur explique qu'il y a plein de drogues différentes et que la marijuana et l'héroïne, même si elles portent le nom de drogues, sont très différentes. Une baleine et un chat ne sont-ils pas des mammifères ? Et pourtant les baleines ne ronronnent pas à côté de la télévision. Je m'adresse à la petite Sara qui a l'air un tantinet perdue :

— Tu vois, Sara, une femme peut être droguée et propre.

— Elle est une exception.

Après cette belle répartie, j'ai raté une occasion de me taire.

— Exceptionnelle, mais pas une exception.

— Je ne comprends pas.

Je ne savais plus quoi dire. Le vieux con qui, malgré les coups de pieds aux tibias que je lui donne continuellement, somnole dans un coin de mon âme parla à ma place ; « Un jour tu comprendras ».

Profession

Je n'aime pas le terme « profession », je préfère employer « métier » même si « profession » est plus général — tous les métiers sont des professions, mais toutes les professions ne sont pas des métiers. Je ne l'aime pas parce que j'ai toujours eu l'impression que la profession est un métier qui s'est monté la tête. Je ne peux pas supporter l'aura de prestige qui lui fait observer du haut de sa myopie les sales « métiers » qui mettent les mains à la pâte. Il faut que j'ajoute que « profession » me fait trop facilement penser à « profession de foi », ce qui me donne les dents au cœur.

Hier, parmi mes vieilles notes, j'ai retrouvé une liste de 705 métiers de tous genres. Il y en a de toutes sortes, de toutes les couleurs, de tous les prestiges ; il y en a qui n'existent plus, qui viennent de naître, qui font un retour sur scène après une longue éclipse ; il y en a qui sont là depuis que l'*homo sapiens* est *sapiens*. Pourquoi ne les ai-je pas tous connus quand j'étais jeune ? Si je les avais connus, je n'aurais pas passé les vingt-cinq années les plus importantes de ma vie à me préparer pour un métier, professeur, qui partage 77,7 % des lettres avec « profession »80.

Si je les avais connus, j'aurais choisi parmi ceux qui ont un nom touchant, beau, étrange. Je ne me serais pas soucié du contenu, l'apparence m'aurait suffi. Ceux qui voient dans cette attitude un manque de profondeur devraient analyser en profondeur leurs réactions pour voir si ce n'est pas toujours le superficiel qui les fascine et si la profondeur n'est pas qu'un drapage pour justifier ses

80 Les premières lettres, par-dessus le marché, celles qui donnent le style au mot, celles qui forment la racine qui alimente la signification du mot. En apprenti étymologiste, comme l'était le bon vieux Socrate, je dirais qu'ils ont la même origine. Vérifions. « Professeur » (selon Le Robert) dérive du participe passé du verbe latin *Profiteri* qui signifie déclarer publiquement, enseigner. « Profession » (selon le TLF) emprunte au latin. *professio, -onis* « *déclaration, déclaration publique, action de se donner comme* » d'où « état, condition, métier » dérivé du radical du supin de *profiteri* « *déclarer ouvertement, officiellement, se donner comme* ». Voilà un cas où la première impression est la bonne, comme quand on voit pour la première fois une personne — si on est le moindrement attentif.

goûts et ses sympathies.

Un premier tri m'aurait permis de les réduire à une douzaine. Les voici : Décatisseur, amareyeur, dominotier, paumier, plumassier, éperonnier, brandevinier, oiseleur, prote, hirudiniculteur, chasublier.

Le choix final, je l'aurais fait en tirant au sort.

Faisons donc une simulation. Le gagnant est… le gagnant est…. Le gagnant est *chasublier*.

Inversion

On peut trouver les pamplemousses pamplemous, ignorants, hypocrites et même réactionnaires, mais on ne pourra jamais dire qu'ils n'ont pas le sens des affaires. Le magazine officiel des pamplemousses français, *Le nouvel Obs,* vient de sortir un hors-série sur Nietzsche. Malins les pams ! Géniale, l'idée d'un numéro spécial à faire circuler sous le mensonge parmi les pams les plus débouchés. Un numéro très élitiste que ceux qui n'ont pas la chance d'appartenir au cercle des pampleflasques n'auront même pas le courage d'ouvrir. Il m'a suffi de regarder la couverture pour comprendre que je ne pourrais jamais être du gang des pams : un célèbre portrait retouché, pour donner à Nietzsche l'air d'un bellâtre qui publicise un parfum pour homos dans *Senso* ; la foudre qui sort de NIETZSCHE et une ville bombardée dans la nuit en arrière-plan ; un titre principal qui pourrait mettre en colère même Spinoza (« Il a pensé le chaos du monde moderne », mais quel chaos ? Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, un monde moins chaotique que le monde moderne. Il a pensé le monde moderne parce qu'il a pensé l'excès d'ordre de notre monde, mes chers pams !) ; quatre thèmes, inscrits sur le veston du beau moustachu, que j'ai honte d'écrire tels quels et que j'inverse pour les rendre encore plus « parlants » pour les *cheerleaders* du magazine aux idées rondes (les quinquagénaires qui pensent penser bien parce qu'ils sont bien pansés) :

La vérité de la faillite — parce qu'ils ont acheté des actions dans des entreprises de haute technologie.

Le Dieu de la mort — parce qu'ils préfèrent un Dieu porteur de mort à une mort sans Dieu.

La puissance de la volonté — parce que, bons pères de famille, y tiennent beaucoup, à la réussite de leurs enfants (qui ne dépend que de la volonté. Parce que si leurs enfants ne réussissent pas ce n'est pas parce qu'ils sont sots, mais parce qu'ils n'ont pas de volonté).

La valeur de l'inversion — parce qu'ils sont politiquement corrects.

Bleu

Qui n'a pas connu des âmes sensibles maudire les cols bleus, vulgaires et paresseux, gros bras protégés par un syndicat de mafiosi, incapables de bien mener à terme leur travail de purification de notre ville aux mille saints ?

Rouge et bleu

La ville est tapissée de publicité pour un anniversaire de la loi pour la protection de l'enfance. Le petit gars a une tache bleue sur l'œil, la petite fille en a une rouge au bas du ventre.

Elle n'aime pas cette publicité pour adultes-enfants titrée *bobo*. Ce ne pas du bobo. Cette tache rouge n'est pas bobo, ma chère.

Nom du père

À partir du premier janvier 2005 en France, comme au Québec, on aura le choix de transmettre à l'enfant le nom du père ou celui de la mère ou les deux. Simple ajustement avec un état du monde où le temps a adouci l'image du père. C'est incroyable, mais bien des gens s'opposent à cette transformation qui n'est qu'un symptôme d'une transformation bien plus profonde, celle de la féminisation du monde. Et ce n'est que cette autre transformation qui permet de comprendre que certaines féministes, qui ont besoin d'un père fort pour pouvoir mener des luttes faciles, se sont mises dans les rangs réactionnaires pour défendre la vieille image du père.

Pour vous montrer la pâleur des défenseurs du nom du père, voici quelques clichés extraits de leurs articles exsangues.

- Une commission quelconque résumant les idées des sociologues qui ont trop baigné dans la psy et qui pensent que la transmission du nom de la mère peut « créer de nouveaux déséquilibres et de nouveaux enjeux [avec] le risque de porter une atteinte supplémentaire à l'image de la paternité ».
- Des psys qui ne reculent devant aucune facilité : « Si c'est le père qui donne son nom à la filiation, c'est, tout simplement, parce qu'il est le seul au regard de qui la filiation est symbolique » et qui confondent le présent « est le seul » avec le simple passé.
- Des politologues qui, comme les célèbres oies, sont gavés… symboles « L'assignation à l'enfant du nom patronymique sanctionne le fait que la filiation n'est pas un fait biologique, mais un fait institutionnel ».

Homme normal

L'homme normal domine dans les époques normales.

Normal.

Ce sont les hommes normaux qui font les époques normales.

Pas certain.

Les hommes ne font pas des époques.

Ils contribuent. Ils y sont.

L'homme normal domine dans les époques normales parce qu'il suit.

Nul besoin de penser ou d'agir.

Il suffit qu'il se laisse aller.

Si l'époque tourne au vinaigre ?

Alors il doit choisir.

Entre ici et là. Entre nous et eux. Entre fuir et rester. Entre donner et avoir.

Entre deux.

Entre mille.

Entre.

À tous les coins de temps un nouveau « entre » qui l'égratigne.

Le blesse.

Le tue.

Si l'époque tourne au vinaigre

L'homme normal meurt et attend,

La nouvelle époque normale

Qui va le ressusciter

Traces

Des hommes désœuvrés posèrent comme base de bien des choses inbasable[81] le principe de la certitude de la maternité et de la facticité de la paternité.

Mais, à bien y penser, la certitude de la maternité est factice presque comme l'autre. La certitude de la fille et du fils, surtout : « je suis sûr qu'elle est ma mère ». Encore une fois un problème de génitif : les désœuvrés confondent la certitude du fils avec la certitude de la mère qui est sûre de son enfant, bien sûre. Seuls les aveugles ont dû attendre l'arrivage des différentes versions de mères porteuses pour douter de la maternité. Aveuglés par la vraie certitude, celle de la mère qui construit et met au monde l'enfant, qui le sent, le voit, l'entend et le touche dans une totalité de sens qui devrait convaincre même les plus sceptiques, même les plus bornés, de la certitude maternelle.

Ce sont les autres, et l'État, civil dans ce cas-ci, qui nous ont dit qu'il s'agit bien de notre mère, et qu'il s'agit sans doute de notre père. Eux ont vu la naissance. Nous, les nouveaux nés, nous n'avons rien vu ; nous devons faire confiance à leur parole, à leurs actes civils. Confiance nécessaire : si nécessaire qu'il est fort probable que la mère de la société[82] n'est pas l'interdit de l'inceste, mais la volonté de savoir de qui on est sorti. Jadis on expliquait aux enfants qu'ils étaient nés sous un chou et on ne le faisait pas parce qu'on ne devait pas parler des « choses du sexe », mais pour ne pas semer trop de certitudes dans ces petites têtes, sans doutes.

---

81 Pas de jeu de mots trop faciles !

82 Mère de la société dans le sens d'origine de la société.

Mais, parlons de traces plutôt que de certitudes.

Traces biologiques. Traces vivantes de notre mère, la société nous force à suivre les traces mortes du sperme du père.

Traces philosophiques. Les philosophes qui font une place si importante à la trace sont phallogocentriques, comme dirait Derrida, comme Derrida.

Émusculation

Depuis au moins une cinquantaine d'années les hommes occidentaux sont en train de subir une émusculation généralisée et ce ne seront que les musées des muscles — les gymnases — qui pourront conserver ces reliques du passé.

Le travail a tellement changé que l'on n'a plus besoin de muscles, d'aucun genre. Voici, pour les sceptiques, trois métiers choisis au hasard :

- *Métier de conduire une voiture pour transporter des personnes* : cocher (pour voiture hippo-mobile) et chauffeur de taxi (pour une voiture auto-mobile).
- *Excavation. Creuser des fondations* : manœuvre travaillant avec pic et pelle et ouvrier machiniste qui manœuvre un excavateur.
- *Métier de soldat* : batailles à la dague et bombardements avec des avions supersoniques.

Plus besoin de muscle. Rien que la tête. Rien qu'une tête émasculée.

NOTE contre les mauvaises interprétations : je considère l'émusculation comme neutre, comme une simple adaptation de l'organisme au changement des méthodes de travail et l'émasculation de la tête quelque chose de fort positif, une conquête. Un pas en avant dans la féminisation du monde.

C'est parce que les muscles sont devenus inutiles que tellement de gens ont ironisé sur l'élection de Schwarzenegger à gouverneur de la Californie. Il y pas tellement longtemps (il y a quelques milliers d'années) on se serait moqué d'un homme rachitique qui aspirait à devenir chef. Il est difficile d'imaginer Achille, Ulysse, Alexandre ou même César avec des jambes comme des cornes d'escargot, des bras en cure-dents et une croupe plate. Et la tête ? La tête de ces gens-là n'était pas rachitique, elle non plus.

Émusculation et souris

Il n'y a pas un seul francophone qui ne sache pas que la souris est 1) un petit mammifère rongeur ; 2) un dispositif de pointage pour ordinateurs. Un assez grand nombre, en entendant *souris,* pense sans doute aussi à une femme qui a laissé s'échapper une bonne partie de sa vertu ou à une jeune fille. Je crains, par contre, que l'on puisse compter sur les doigts d'une main ceux qui savent que la souris est aussi la « partie charnue du bras et de la jambe » ou la partie de la main entre le pouce et

l'index. Si la souris-muscle a abandonné le langage c'est parce qu'on n'en a pas un grand besoin. Non seulement les muscles sont moins importants, mais les souris aussi (je veux dire les rongeurs) sont beaucoup moins présentes. Et ce n'est pas moi qui puis vous enseigner que le langage imagé et les métaphores ont besoin, pour vivre, de l'apport de la vie hors langage. Autrement il ne fait que survivre. Il survit en perdant son côté imagé et en se transformant en un mot dont la vitalité ne naît plus de la vue, du toucher ou de l'ouïe, mais des relations avec les mots qui l'entourent. Il devient un mot dans les mots. Il devient abstrait et donc prêt à être intégré dans les machines.

Culture qui aide les filles en difficulté

Congolaise. Son travail universitaire est un collage de textes de sites WEB. « Dans ma culture, c'est normal de copier », me dit-elle avec une assurance que seule une culture baignant dans le mépris peut donner.

Têtue comme un âne, elle insiste sur les qualités de son travail très mal fait selon trois enseignants. « Dans ma culture, on ne change pas d'avis », me dit-elle en baissant les yeux comme sa culture lui impose.

Elle pleure pour me convaincre de convaincre une collègue « Dans ma culture on ne pleure pas devant les autres. Si on pleure ça veut dire… », me dit-elle en baissant encore plus une tête que sa culture rabaisse depuis des millénaires.

Un petit cadeau pour me remercier de l'aide. Je lui dis que je ne peux pas accepter « Dans ma culture, si on n'accepte pas les cadeaux… », me dit-elle s'assombrissant et avançant une misérable boîte de chocolats d'un geste royal.

Marocaine. Attirée vers le fond de son âme elle se recroqueville comme un petit enfant craintif.

« Je dois me marier.

— Te marier ? Avec le con dont tu parlais il y a un an ?
— Oui.
— L'aimes-tu ?
— Non.
— Pourquoi le maries-tu ?
— Je ne sais pas. Je l'ai aimé pendant quelques mois. Dans ma culture, on ne se marie pas par amour. »

Tout cela en une seule journée. C'est beaucoup. C'est trop pour ma culture.

J'ai envie de sortir de toutes les cultures, surtout de celles légères, arlequinées et aux pattes menues de caméléon. J'ai envie de marcher lourd et noir comme mes ancêtres, les gorilles des montagnes.

Unheimliche

Tout le monde sait que le mot fait le sociologue — les retardés mentaux qui pensent que le sociologue fait les mots sont en voie de disparition depuis au moins un siècle.

Voici quelques exemples de mots tirés du dernier numéro d'une revue de sociologie :

- *ontologie :* caractérise les sociologues scolaires-classiques (ou les informaticiens qui traitent les mots comme des bits) ;
- *onto-théo-logie* : propre aux sociologues scolaires-heideggeriens. Avez-vous déjà noté que plus il y a de tirets dans un mot et plus il y a de profondeur analytique ? Séparer avec des tirets ce que l'histoire a uni dans la langue permet au sociologue tourné vers le passé de redécouvrir le vrai sens des mots que l'immaculée conception originelle avait fait éclore. C'est ça qu'ils pensent !
- *Weltanschaung* ou *Zeitgeist* font très vieux jeu et ne sont pratiquement plus employés que par les sociologues-lycéens qui découvrent la philo.
- *Stimmung* ça, ça fait sociologue qui a eu une enfance chrétienne et qui joue au philosophe.
- *Unheimliche* est maintenant très à la mode parmi ceux qui se targuent d'avoir une approche philosophique à la sociologie, psychanalytique à la littérature, littéraire à la philosophie, etc… ceux qui, pour aller au-delà des spécialisations, disent n'importe quoi. On ne peut pas faire un pas parmi les lignes de leurs livres qui confondent le manque de clarté avec les nuances sans se sentir enveloppés par l'atmosphère nuancée de *Unheimliche,* par l'étrangeté inquiétante de ce mot étrangement étrange.

— En voulez-vous d'autres ?

— **Nooooon.**

Ivrognes

La célèbre gravure du XVIIIe siècle de William Hogarth sur les ivrognes de Londres, avec, au premier plan, la mère hébétée insouciante du fils qui tombe par-dessus la balustrade, pourrait représenter l'éternelle déchéance humaine que les drogues portent à la surface. Une *crack house* du Bronx d'aujourd'hui. Mais, ma confiance naïve dans le progrès me fait dire qu'à cette époque-là, c'était encore pire : le petit bonhomme hilare qui avance avec un enfant empalé sur une broche, me semble impossible à notre époque. Dès que je venais d'écrire « impossible » la pensée du Montréalais qui, il y a une vingtaine d'années, tua le bébé de sa

fille qu'il violait dès l'âge de 10 ans en l'enculant, vint me crier « Tais-toi, petit con ! »

Signe de vie

Gary Graham a été exécuté le vingt-deux juin 2000 pour le meurtre d'un homme lors d'un vol dans une épicerie en 1981, quand il avait dix-sept ans.

« Cette exécution est absurde.

— Comme toutes les exécutions.

— Le fait qu'il avait seulement dix-sept ans et qu'on le laisse dix-neuf ans en prison devrait rendre la peine de mort inacceptable même pour les réactionnaires américains.

— L'âge ne change rien…

— L'âge change beaucoup. Je regrette, mais tuer à quinze ou cinquante ans, ce n'est pas du tout la même histoire. Et puis, après dix-neuf ans on ne tue plus le même homme.

— On ne tue jamais le même homme. Graham a peut-être tué dans un moment de peur ou… Il n'est pas forcément un assassin.

— On est tous potentiellement des assassins. Tuer à dix-sept ans, malheureusement, peut être un signe de vie.

— Provoc…

— Non, effort de compréhension. »

Soccer et littérature

Hier matin au *Café Italia* la discussion était plus bruyante que d'habitude. La Juventus avait gagné, mais pour deux clients l'arbitre était un vendu à Agnelli. Le grand pansu aux petites mains de cochon n'est pas d'accord. Ce qui est étonnant, c'est que même s'ils s'animent toujours plus, ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Ils analysent l'action qui a causé le penalty avec une rigueur presque mathématique. Un type qui a l'air d'un Casanova de Sainte Agathe des monts, pour donner plus de poids à son argumentation, parle de l'Italie comme du règne de la corruption.

« Rome est remplie de Galliani !

— Et, Québec ? Les Québécois ne sont pas mieux. Avec la mondialisation il n'y a plus de différences. »

Ils crient.

Hier soir chez François on ne criait pas même si la discussion était très animée. On parlait de Joyce et de Proust. Proust ne savait pas écrire pour un, pour l'autre Joyce jouait sans se soucier des lecteurs, le troisième je ne me rappelle plus ce qu'il disait… tous des profs d'université. Ce qui est étonnant c'est que même s'ils s'animent toujours plus ils ne perdent pas leur incapacité d'écoute. Un lieu

commun chasse l'autre. La lutte pour la place d'honneur entre les banalités est féroce.

Ils ne crient pas.

Intensité de la voix mise à part, soccer et littérature mêmes cons bas.

Rire et frapper

Ceux qui, aveuglés par les lieux communs d'une technique aveugle, papotent dans la basse-cour du sens, en d'autres moments, me feraient sourire. Mais, quand je vois les hommes marcher au pas de la foi vers l'autel des massacres, je ne sais pas sourire. Pleurer non plus. Il faudrait sans doute rire. Rire et hurler. Leur faire peur. Rire et frapper ces oies qui se croient hommes, ces moutons qui croient penser, ces ânes qui aiment le bâton, ces paresseux résignés.

Flâner

Parmi les intellectuels de ma contrée, ne pas flâner est un péché mortel, exactement comme il y a quarante ans c'était un péché mortel de ne pas être engagé. Mais, moi qui ai toujours été pour les péchés des mortels, je suis contre les flâneurs, contre les Benjamin, les Baudelaire, les Walser, contre tous ceux qui idéalisent l'absence de projets et de compétition et qui survolent la vie avec des ailes d'apollon83. Je suis contre aussi, mais pas surtout, parce que les flâneurs sont à la mode. Nadia soutient que tous ceux qui parlent beaucoup ne peuvent pas être des vrais flâneurs, même s'ils parlent de flânerie. Elle a certainement raison. Mes amis flâneurs, en effet, flânent surtout avec la langue : ils disent n'importe quoi quitte à ne plus flâner quand il s'agit de défendre leur n'importe quoi. Alors ils vont droit au but. J'aime un seul type de flâneurs, les flâneurs silencieux, comme Nadia.

Lynchés

Une sinistre photo prise à Marion dans l'Indiana en 1930 : deux noirs pendus à un arbre après avoir été lynchés. Ce ne sont pas les corps des deux hommes pendouillant comme des chiffons qui rendent la photo sinistre. Ce sont les sourires normaux (radieux ou tristes ou mélancoliques ou espiègles) des jeunes filles blanches qui regardent la caméra ; c'est le visage fier des mecs qui les accompagnent ; c'est surtout le regarde du mulâtre qui indique au photographe les deux corps : ils l'ont mérité, ils n'auraient pas dû, disent ces durs petits yeux noirs. Comme la majorité des noirs lynchés, ils doivent avoir été accusés de viol de femmes des Blancs.

83 Papillon diurne, du genre parnassien.

Carrière

La dernière fois que je l'ai vu, ça doit être au début des années 1970, quand il avait commencé comme programmeur dans une petite banque du coin. Je lui ai parlé hier pour lui demander une faveur. On était des amis, au lycée. Tous les deux d'origine super-populaire. Tous les deux très bons à l'école. Tous les deux grands travailleurs. Lui sans lubies, moi… moi, j'en avais pas mal. Tous les deux dans des collèges universitaires d'élite (il resta quatre ans et moi un mois). Il avait toujours une tête sur les épaules, Parfois, j'avais ma tête dans mes mains (sans savoir quoi en faire).

Il rêve. Je rêve. (Tu rêves, nous rêvons, vous rêvez, ils rêvent. Tu es déçu(e), nous sommes déçu(e)s, vous êtes déçu(e)s, ils sont déçu(e)s)

Il n'a pas un, mais des postes importants. Une fille et un fils qui réussissent très bien. Il y a vingt ans, je le trouvais trop sérieux. Maintenant il me permet de constater que ceux qui veulent « arriver », le peuvent (indépendamment des conditions sociales) : il suffit d'être intelligents et travailleur. Et moi qui ne suis pas arrivé ? Je dois avoir fait d'autres choix qui ne me donnent pas le droit de mépriser (comme il y a vingt ans), les bons pères de famille qui ont fait carrière. Je pourrais même ajouter que ma voie a été beaucoup plus facile que la sienne. Facile comme celle de tous ceux qui ont un penchant pour la critique, pour le jeu et pour le je.

Dernier jour de l'an

Tous les trois autour de la cinquantaine. Tous les trois n'aiment pas les réveillons-chapeaux-trompettes-mirlitons. Ils bavardent du manque qui fonde le désir, de l'Autre qui n'a pas d'Autre, de la révolution manquée, d'Œdipe à Colone — *C'est dommage, mais il n'est pas assez joué !* —, ils critiquent le prosaïsme de Proust et sur Valéry ils ont des contentieux. Ils lisent des passages d'Anna Karenina en faisant des considérations fort peu intéressantes sur la cigarette et le *politically correct*. N'importe quoi les fait discuter, même les robinets de l'évier. Après des incursions dans la métaphysique, l'ingénieur du terne pose une question physique : « Sur l'évier, préférez-vous un ou deux robinets, l'un pour l'eau chaude et l'autre pour l'eau froide ? » Elles ne voient pas très bien l'intérêt de la chose, mais elles embarquent. Après quelques minutes la discussion vire au politique et à l'histoire des classes. L'une croit que si parfois on préfère deux robinets c'est parce qu'on a été habitué ainsi.

« Non, ce n'est pas une question d'habitude. Dans la maison à la campagne, quand j'étais petite, il y a quarante ans, mon père avait déjà fait installer un seul robinet », dit la plus jeune des trois. L'ingénieur, qui ne renonce pas facilement au dernier mot et qui, avec ses amis gauchistes, aime souligner ses origines prolétaires, y met le paquet :

« Dans ma maison il n'y avait pas de robinet. Il n'y avait pas d'eau. »

Ta ta ta tam !

Conscription

Mon argumentation pour défendre la conscription obligatoire a toujours était du genre : « Si on crée des armées professionnelles, ce sont surtout les fascistes qui y vont et donc l'État pourra contrôler les gens toujours plus facilement. Le service obligatoire, par contre, crée une armée dont la composition (excepté les officiers) reflète la composition sociale et donc moins de danger de dérive autoritaire. » J'ai toujours été conscient d'une certaine naïveté de cette position, mais j'ai résisté aux critiques, jusqu'à lecture des considérations que Bernanos fait à ce propos dans « La France contre les robots ». La critique de Bernanos est bien plus radicale que toutes celles que j'avais déjà entendues : « *L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais […] a marqué un recul immense dans la civilisation*. »

Famille

Notre génération, par ailleurs si volage, avec un acharnement dont on l'eût crue incapable, a lutté contre la famille. Contre ce lieu de petitesse, d'hypocrisie, de fermeture, de vertus vicieuses. Contre les nids de vipères. Elle a lutté et elle a gagné. Au moins quelques batailles.

Mais alors, pourquoi les journalistes, dans tous les pays de l'empire du marché, un mois oui et l'autre aussi, nous pissent un article qui parle de la « vieillesse » de nos jeunes, de leur acceptation des parents (il y en a même qui préfèrent les parents aux amis !), de leur train-train quotidien à l'ombre de papa et maman ? Parce qu'ils doivent écrire quelque chose pour mériter leur salaire ? L'explication est un peu courte, même s'il est vrai que les jeunes sont un puits sans fond pour les claviéristes et les trompettistes des médias. Je crois qu'il y a quelque chose de plus. De plus malade. On est incapable d'admettre que des familles heureuses existent. Pire ! Incapable de croire que la génération qui a détruit un certain type de famille ait été capable d'en créer une autre beaucoup plus saine.

Pourquoi ? Parce qu'écrire de la joie, quand ce n'est pas sous l'égide de la fadeur, est une tâche inhumaine. Seuls des nihilistes et des « pessimistes » comme Leopardi peuvent le faire.

Merci

Au début de ma vie en français — début qui se mesure en années — j'étais très mal élevé. Je disais rarement merci même si j'étais tout autre que sans merci. Pour faire d'une histoire simple une histoire compliquée, je me servais rarement du signifiant | merci | mais son signifié, « merci », était souvent là. Ma gratitude trouvait mille autres façons de permettre à la forme de « devenir une occurrence physique » : un regard, une défense en règle contre les petites méchancetés quotidiennes que l'on envoyait à celui/celle que je n'avais pas remercié, une disponibilité redoublée (surtout si c'était une elle), etc. Voilà que je me retrouve à excuser mon manque de bonne éducation en montrant

que ce n'étaient pas les apparences qui comptaient pour moi, mais les choses profondes : non pas la forme, mais le contenu, non les conventions, mais les vraies expressions de l'âme. Ça fait très adolescent révolté, n'est-ce pas ? Très pauvre intellectuellement, aussi. Je me retrouve parmi les simplets pourfendeurs de l'hypocrisie qui souvent ne sont que des hypocrites au carré (ils sont des hypocrites du contenu au lieu d'être des hypocrites de la forme). Avec un retour de pédanterie : parmi ceux qui disent que l'inflation des | merci | (signifiant) rend impossible la détermination du « merci » (signifié) de la part du remercié.

La seule vraie défense que je pourrais invoquer, c'est de dire que parmi les paysans où j'ai passé mon enfance on ne disait merci qu'à ceux qu'on ne connaissait pas et que ma bonne éducation dialectale et paysanne se passait sans mercis

Prophète

Nul n'est prophète en son pays. Oscar non plus. Oscar est d'origine sud-américaine. Né au Québec où il a vécu jusqu'à dix-huit ans, il est retourné dans la terre de ses aïeuls pendant deux ou trois ans. Il vient de revenir au Québec. « Je préfère ici, même s'il n'y a pas les montagnes à côté, même si je n'ai pas d'amis qui ont des villas au bord de la mer. À Santiago quand les filles me voyaient arriver… », il s'arrête, tourne la tête et avance les lèvres dans une moue excessive comme seules les adolescentes peuvent le faire, pour indiquer qu'Oscar n'est rien « Oscar n'était d'aucun intérêt, un latino perdu parmi des millions de Latinos. Ici Oscar est quelqu'un. Quand j'arrive, les filles… », il met une main devant sa bouche, se tourne comme pour chuchoter à une copine et fait les yeux ronds qui indiquent qu'Oscar est un personnage. Ici.

Double peur

Une fois que la peur prend feu, il n'y rien d'autre à faire qu'attendre. Inutile de déverser des paroles rassurantes, tranquillisantes, justes…elles se transforment instantanément en un combustible encore plus puissant que les paroles de haine.

La peur fait feu de tout bois.

La peur est un animal stupide, puissant et inhumain.

La peur est vraie.

La peur est souffrance.

La peur brûle même l'espoir.

Je n'aime pas Tahar Ben Jelloun (j'avais commencé un livre, dont je ne me souviens même plus du titre, et je l'avais trouvé tellement gris…), mais j'ai été agréablement surpris à la lecture d'un

court article qu'il a écrit sur la peur84. Un article simple et intelligent, qui dit à peu près ceci : « Vous, vous Occidentaux qui craignez les méchants islamistes, pensez à la peur des immigrés arabes qui craignent votre peur et la folie des islamistes ».

Tiqqun

J'avais déjà été passablement irrité par La « Théorie de la jeune fille », publié par Tiqqun (*P'tits cons*, pour les amis) dans la collection *Mille et une nuits* en 2001 : un ramassis de clichés verbeux où on sent la recherche continuelle de mots pour protéger un vide culturel indéfendable (sinon des fausses attaques de ceux qui feignent d'être ennemis pour mieux se donner en spectacle). Je n'aurais pas dû lire « Théorie du Bloom », non seulement parce que la « Théorie de la jeune fille » m'avait déjà montré que les *P'tits cons* ne juchaient pas bien haut ou parce que Bloom est un nom plein d'assonances vitalistes qui contrastent avec leur gris emploi, mais parce que les *P'tits cons* croient être les vrais héritiers de Debord, les continuateurs de la critique de la société du spectacle.

Pourquoi Bloom ? Pourquoi choisir un nom gonflé d'espoir, un nom que même la hargne petite intellectuelle de Stephen Dedalus ne pouvait pas ternir ? pourquoi le nom de l'homme qui inventa la psychogéographie de Dublin ? de l'homme au quotidien à la dérive ? Des rognons, une discussion, un chat, une escapade, un bordel, les vesses de Molly, un livre porno… tout était occasion pour vivre à part entière. Sans doute parce qu'ils ne savent pas lire ; parce qu'ils passent leur temps à poser des pièges qu'ils appellent « théorie » dans la forêt des syllabes. Mais, c'est quoi Bloom85 ? « *La compréhension de la* figure *du Bloom ne requiert pas simplement le renoncement, ce qui est peu de chose, à l'idée classique du sujet, elle requiert aussi l'abandon du concept moderne d'objectivité.* (…) " Bloom " *désigne une* Stimmung, *une tonalité fondamentale de l'être.* (…) *Le Bloom nomme donc* aussi bien *l'humanité spectrale, égarée, souverainement vacante (…) l'étant crépusculaire pour lequel il n'y a plus ni de réel, ni de moi, mais seulement des* Stimmung. » Clair ? Non. Encore : « *Le Bloom est donc aussi bien l'homme que rien ne peut plus défendre de la trivialité du monde.* » Notez la nécessité de se défendre de la trivialité du monde : on ne se défend pas du monde trivial, mais de la trivialité du monde ! Ce sont les abstractions qui nous attaquent ! Qui attaquent les P'tits cons ? « *Nous ne voyons en tout que le rien que nous sommes nous-mêmes si pleinement.* » Nous, c'est-à-dire eux.

Le cadre est noir.

Le dessin est noir.

---

84 T. B. Jelloun, *Qui spécule sur la peur* (article paru dans *L'espresso* du 30 mai 2002).

85 Qui, on est censé le savoir : « *M. Léopold Bloom se nourrissait avec délectation des organes internes des mammifères et des oiseaux. Il aimait une épaisse soupe d'abattis, les gésiers au goût de noisette, un cœur rôti avec sa farce, des tranches de foie frites dans la chapelure, des œufs de morue rissolés. Par-dessus tout il aimait les rognons de mouton au gril qui flattaient ses papilles gustatives d'une belle saveur au léger parfum d'urine.* » C'est comme ça que J. Joyce l'introduit dans le deuxième chapitre de l'Ulysse.

L'atmosphère est noire.

Un noir politique loin de l'anarchie, très, très proche du fascisme et du cléricalisme.

Noir catastrophisme de gens qui ignorent l'action et qui projettent la pauvreté de l'ombre de leurs gestes sur le monde.

Est-ce qu'en partant de Debord on devait arriver là ? Je ne sais pas si on devait, ce que je sais, par contre, c'est que l'on y est arrivé. Pourquoi ? Parce que les livres de Debord sont devenus un point de départ absolus. Des vaches sacrées. Intouchables. Mais, aussi, parce que les *P'tits cons* n'ont pas d'oreilles assez fines pour entendre l'ordre de Zarathoustra, que Debord avait fait sien dans son jeu d'exclusions perpétuelles.

> En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Debord ! Mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.
>
> Vous dites que vous croyez en Debord ? Mais qu'importe Debord ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importe tous les croyants.

Mais je ne suis pas certain que Debord, comme Joyce et comme Nietzsche ne soit pas présent dans les théories Bloomesques que comme nom pour donner des ailes à des idées rognées par les bactéries d'une culture profondément livresque. Je ne pense pas qu'il faille être des aigles pour voir qu'il y a trois auteurs qui comptent beaucoup plus pour les Blooms de la théorie que Debord et les autres. Trois auteurs jamais cités, mais qui donnent la *Stimmung* (j'ai bien appris, hein !) du texte : plus ou moins détournés, ils sont présents à chaque page : ils sont les maîtres inspirateurs, les anges gardiens de la vérité P'tits connesque. Ils sont très connus, ils s'appellent : Savanarola, Luther et Müntzer[86]. Comme ces chantres de la décadence du religieux, comme ces hommes purs qui luttèrent sans compromis contre la dégénérescence d'une société qui s'éloignait de la perfection de la parole divine, comme ces réceptacles de la foi que l'Éternel remplit du jus de la vérité, nos *P'tits cons* nous assènent la lourde parole divine incapable, dans sa hauteur infinie, de voir les germes de vie qui poussent dans les corps lézardés des pauvres humains qui traînent de la patte à côté des *P'tits cons*.

C'est un retour en pompe du religieux.

Il y a le retour du religieux mou (à la Derrida et à la Vattimo), un retour qui peut emmerder, qui peut à la limite irriter et puis il y a le retour sur les chars d'assaut de la théorie des *P'tits cons* et de tous ceux qui se sont transformés en tubes digestifs des paroles divines. Contre ce retour il n'y a que le silence. Un silence divin et indifférent.

---

86 Savanarole (1452-1498). Müntzer (1489-1525), Luther (1483-1546). Est-ce un hasard si ces trois contempteurs de la vie vivent à une époque qui ne s'appela pas Renaissance par un caprice d'historiens ? Est-ce un hasard si la « Théorie de Bloom » naît à une époque où une nouvelle Renaissance est possible ? si on ne laisse pas que les Bush, les militaires, les *P'tits cons*, les Talibans… ne noircissent pas tout ce qui les approche.

P. S. Malheureusement, j'ai trop parlé.

Trous et tours

Ce qui importe dans la destruction des tours de New York, ce n'est pas la spectacularité, ni la nouveauté, ni l'instrumentalisation politique du suicide, ni l'excuse pour envahir l'Irak, ni l'impression que nous sommes dans l'histoire que l'on racontera, ni la capacité d'organisation de Al Qua'eda, ni le pouvoir de l'argent du pétrole ni la fixation (pour combien d'années ? pour qui ? où ?) d'un avant et d'un après, ni l'inutilité (je regrette que l'on ne puisse pas dire la *disutilité*, car il s'agit bien de *disutilité* et non de simple *inutilité*) de la violence aveugle, ni la quantité de mots et d'images qu'elle a engendré, ni la démonstration de la puissance créative de notre espèce, ni la faiblesse des nouveaux monuments en béton et acier, ni le fait que Hollywood ait fait son entrée officielle dans la réalité.

Ce qui est important, c'est de voir que le vide laissé par la chute des tours (le vide physique et non symbolique) ne peut pas survivre.

On veut dresser un nouveau gratte-ciel pour se souvenir. Ridicule. Le nouvel édifice, certainement plus beau et plus solide, fera oublier le vieux.

Si on laissait les trous, le souvenir des tours serait impérissable.

Caractères

Symmaque à Hespérius : « Nisi forte amor mei stilum tuum coegit in gratiam ». Traduction dans *Les belles lettres* : « À moins, peut-être, que votre amitié pour moi n'ait rendu complaisante votre plume ». Traduction délavée. Douteuse : *gratia* devient *complaisance*. La langue française a un superflu que le latin ne connaît pas, mais elle en est aussi la fille qui peut, sans trop d'efforts, entrer dans la mouvance de la mère. Essayons de les rapprocher : « Si l'amitié avait rendu votre style bienveillant ? ». La phrase latine contient 42 caractères, la traduction « officielle » 70 et la mienne 42, comme l'original. Dans un texte le nombre de caractères ça compte, ça compte, ça compte énormément — si c'est vrai, comme je le crois, que la majorité des mots pointent dans la phrase seulement pour appauvrir les rares mots qui ont quelque chose à dire. Tout cela pour la forme. Pour ce qui est du contenu, retournons à Symmaque : « *Il arrive souvent, en effet, que l'affection fléchisse la sévérité du juge et que sur les propos ou les actes de nos amis notre avis relève de cette indulgence qui nous fait même, à chacun d'entre nous, chérir nos propres défauts*. » Et ceux qui ne chérissent pas leurs défauts ? Ils sont très peu nombreux ? Sans doute. Mais ce sont ceux qui comptent.

Juges

Première page des *Nouvelles littéraires* du décembre 1922 : *Sur la liberté d'écrire*. Après avoir présenté des bévues célèbres dans des procès à des œuvres littéraires et avoir écrit que l'écrivain est responsable de ce qu'il dit devant la société (et donc les tribunaux !), Pierre Mille laisser poindre l'espoir qu'un jour « *Nous aurons* […] *peut-être notre tribunal, notre jury à nous, chez nous, pour juger ces questions de propreté. Le syndicat des journalistes a bien le sien*. » Qu'un jour, dans l'immense espoir des lumières, on ait pu penser que les jugements pouvaient être autonomes (entre pairs) est très facilement concevable. Qu'en 1922 on y croie encore c'est à peine concevable. Le juge doit être super-partes ou il ne peut pas rendre justice. À cela on peut rétorquer qu'il n'y a pas de super-partes, Oui : donc pas de juges ! Que journalistes, ingénieurs, médecins, etc. aient leurs « tribunaux » pour défendre leurs intérêts de « partes », ça va encore. Mais, pour les écrivains qui creusent là où ils aiment, qui grattent les plaies de la société sans crainte de les envenimer, qui, impudiques, percent leurs furoncles… ça non.

PS. Je préfère ne pas imaginer, en 1922, l'année de la publication de la première version intégrale de *Ulysses*, le jugement d'un tribunal présidé par Virginia Woolf.

Les seigneurs des anneaux

J'aime regarder la gymnastique, surtout celle des hommes, et en particulier les exercices aux anneaux. Lors des Jeux Olympiques je fondis en larmes d'émotion et de plaisir en admirant le lauréat de la médaille d'or. Pourquoi une telle émotion ? Parce que c'était un contact direct avec un sublime qui jaillit d'une fusion sereine et puissante de volonté, force, grâce, beauté et intelligence. Une œuvre du corps loin des contorsions du cirque, un travail de l'âme loin du marécage des livres. Si on avait encore le droit de se demander ce qu'est l'homme idéal, j'aurais une réponse facile : ni un guerrier de la taille de Napoléon, ni un poète qui rivalise avec Dante, un philosophe comme Nietzsche non plus : ce serait un seigneur des anneaux.

Char et vélo

On pourrait dire que c'est une question de goût. Mais, je crois ce n'est pas une question de goût. Imaginer qu'Apollon abandonne son char, pour tirer le soleil avec un vélo est une idée rigolote, provocatrice, dada sans doute, facile, bien sûr, mais, surtout, de mauvais goût. Carrément vulgaire. Ce n'est pas le vélo en soi qui est vulgaire. C'est la pédalée. Ce sont les jambes des humains qui s'agitent sous un corps assis qui sont vulgaires. Imaginez donc les jambes d'un dieu ! Surtout d'un dieu comme Apollon, célèbre pour la beauté apollinienne de son visage et de son buste, mais qui, la perfection n'étant ni de ce monde ne de l'autre, avait probablement les jambes en queue de sucette. « Sous une ample toge, le mouvement des jambes est moins disgracieux ! » direz-vous. Oui, je vous le concède. C'est un peu mieux. Tout est mieux sous une ample jupe

V

Psychologie: par amour de Dieu, tu la considères encore ? Rien que de l'ordure bourgeoise du XIXe siècle ! Notre époque est fatiguée, elle n'en peut plus de la psychologie, bientôt elle la verra comme une cape rouge, et celui qui continuera à troubler la vie avec la psychologie recevra tout simplement un coup de poing sur la tête. (T. Mann, Docteur Faustus*)*

L'esprit des femmes est sexe et leur sexe esprit (Lou Salomé, lettre à Freud)

La première fois

La première fois à New York ce sont les gratte-ciel, défi au ciel inutile, et le grouillement des rues qui vous frappent ; à Venise ce sont les canaux, la place Saint-Marc et le Pont des Soupirs ; en Engadine la majesté du Corvatch et la puissance sereine du haut plateau. La luminosité du regard vous trouble, la première fois qu'elle vous aime et la première fois que ses cuisses s'ouvrent, c'est le mystère de son plaisir qui vous ébranle. La première fois que vous écoutez Don Juan, c'est l'ouverture qui vous bouleverse et dans la Neuvième c'est l'*Hymne à la joie*. La première fois, c'est comme cela. Ce sont les choses simples et immédiates, celles qui concentrent des milliers d'années d'histoire et qui méprisent une finesse au bord de la décadence, qui frappent. C'est ce qui est universel, banal, non raffiné, commun, qui vous ouvre et vous surprend.

Il y les malheureux qui, dès la première fois, à New York admirent l'agencement des poubelles, à Venise une rame oubliée, en Engadine un regard sicilien en quête d'affection. Il y a ceux qui dès la première fois, derrière la lumière du regard amoureux, voient l'ambition inassouvie et entre les cuisses le signe d'un prochain passage. Il y a ceux qui, dès le début, n'écoutent ni Don Juan, ni la Neuvième, mais s'extasient sur les quatuors.

Une catégorie spéciale, celle de ceux qui n'ont pas de première fois. Un simple grain de sable qu'un excès de réflexion laissa tomber dans les engrenages grippe pour toujours la machine du bonheur. Catégorie dangereuse parce que, incapable de vivre, remplit de virus alphabétiques les belles pages blanches.

Catégorie pathétique, remplie de lecteurs à l'intelligence ridée et à l'esprit criblé par les vers de l'originalité qui ont réussi l'exploit de devenir imbéciles par trop d'intelligence.

Recherché par le temps perdu

À propos des départs (réels et virtuels), et de l'anniversaire de Proust : *on ne se lie pas avec quelqu'un, on le lie.*

Mais alors pourquoi sommes-nous tous adeptes de la forme pronominale ? Parce qu'elle a meilleure presse ? Parce que la vérité est trop lourde ou pas assez tranquillisante ? Parce que la réciprocité est un des plus puissants lénitifs de la pharmacopée démocratique et nous avons tous, une nuit ou l'autre, mal quelque part ? Je laisse à d'autres le soin d'expliquer de façon approfondie et

scientifique l'occultement de cette simple vérité qui, pourtant, nous saute aux yeux dès que nous sautons sur quelqu'un. Ici, je me limite à une explication baroque, qui, comme toute explication extravagante, explique très peu, mais peut, parfois, être… être utile.

Pour limiter le cahotement, fixons-nous ce que seuls les adeptes des lignes droites des dogmes modernes oseraient contester : dès nos premières saillies, notre mère remplit notre sac à os affectif avec cordes et pieux (Nous ne sommes pas tous des hommes de sac et de cordes ?). Elle enroule amoureusement le corde sur le fond et dispose les pieux en guise d'ostensoir, les pointes convoitant l'azur avant de s'embrunir dans la terre, signes sociaux de votre présence.

Et un jour, voilà que la vue d'un individu vaguant de pré en pré nous saisit. Nous le lions avec la première corde disponible et fichons un pieu autour duquel nous nouons la corde. Si nous ne voulons pas que notre prisonnière (clin d'œil à Marcel dans le jour de sa naissance) s'en aille en trainant notre pieu, il ne faudra pas que le terrain soit trop mouillé.

Ça y est.

Peut-être que ça ira.

Notre mère a préparé des cordes plus ou moins longues, plus ou moins résistantes, plus ou moins élastiques, ce qui donnera plus au moins de liberté à notre prisonnière —ce « notre » est digne de notes. Mais nous avons le choix (le choix ? pas sûr que ce ne soient pas les dictats de notre histoire dite personnelle) de planter plusieurs pals et tirer moult cordes de créer ainsi une forêt artificielle impénétrable aux sentiments et à l'intelligence. Même aux nôtres, car nous nous identifions toujours plus à nos pieux et oublions que nous ne sommes pas qu'un pieu. (Ça doit à cause de cette impénétrabilité que, pour arracher les pals dont la pointe commence à moisir, nous nous jetons dans les bras des psys).

C'est tragique, mais c'est comme ça

Aussi longtemps que les prisonniers sont dans notre vie, nous n'arrêtons pas de les lier à nos images pieuses (dans le sens de propres au pieu, bien sûr !), en leur faisant du mal, en nous faisant du mal. Ce sera après leur départ et la fin de leur captivité qu'un « lien avec » s'établira. Le temps passé nous recherchera (ici, je ne peux pas m'empêcher de critiquer le titre du grand œuvre de Proust (Titre sans doute fixé par quelques éditeurs ignorants, et gratte-sous) qui aurait dû, bien plus correctement, être : *Recherché par le temps perdu*).

Nos cordes inutiles remises dans le sac, nous nous sentons seuls et tristes.

Seuls et tristes.

Mais voilà que la personne libérée par le temps, brode à l'amour des lettres sur notre cerveau. Et, dorénavant, comme Marcel, nous passons le temps qui reste à l'écouter, à lui parler, à lui demander des conseils, à lui confesser d'autres emprisonnements, à rire aux larmes, à pleurer au rire (quelle chance que la facilité ne tue pas !)

Faut-il donc crier Vive la mort ? Non. Non, même si ce cri n'a rien à voir avec Le « *viva la muerte* » des fascistes espagnols. Non, parce qu'il n'y a pas de mort. Il n'y a qu'une transition. Douloureuse, mais fugace. Si vraiment nous voulons crier "vive" quelque chose, n'ayons pas peur des allitérations et crions Vive la vie : la vie qui, têtue comme une mule, continue même après…

Le sexuel

Heureusement qu'il y a une limite au-delà de laquelle notre ticket n'est plus valable. Une limite au-delà de laquelle s'étend le domaine des vrais autres, de ceux qu'on ne pourra jamais comprendre, quel que soit l'effort que nous y mettions. Et ceux qui font semblant de comprendre (et donc de respecter) ne font que subrepticement ramener la diversité vers eux : donc ils la détruisent. Il y a une limite au-delà de laquelle on ne comprend pas, c'est tout. C'est la vie. Et l'effort surhumain qu'on doit faire c'est — après l'instant de lucidité qui nous a montré notre incompréhension — d'accepter, de ne pas vouloir entrer en touristes de l'intellect dans la cité interdite.

Notre cerveau a beau créer les réseaux conceptuels les plus parfaits, a beau flâner dans les symboles, il ne réussira jamais à comprendre quoi que ce soit au « sexuel » (le nôtre ou celui des autres). Ni le marteau de l'inconscient, ni les ailes de papillon du mysticisme, ni les coups de génie de la poésie — pour ne pas parler de la raison scientifique — ne peuvent nous faire comprendre le moindre élément de l'immense cité interdite bâtie dans l'enfance de chacun d'entre nous à coup de détails. Les premières années de la vie bâtissent des frontières internes à l'individu imperméables à toute sorte d'attaques. Quand on croit être allé au-delà de la frontière, on est aux prises avec une simple ruse du « sexuel » : il fait reculer momentanément les frontières afin que l'on ne se casse pas trop vite les dents contre la souffrance.

Certes, on peut toujours trouver des explications après coup. Je dirai même qu'on doit (ça fait partir du jeu). On peut toujours gloser sur les causes et les effets : on sera toujours décalé ou en retard ou à côté. Le « sexuel » court toujours plus vite que le reste ; pas beaucoup plus vite, seulement un peu plus, pour nous donner l'illusion qu'on peut le rejoindre.

Si on est toujours en retard, même sur « notre » sexuel, comment peut-on porter des jugements sur le « sexuel » des autres ? Peut-on juger ce bon père de famille qui a violé dix fillettes ? Quoi dire de ce monstre qui s'est fait caresser par une prostituée mineure ? Et, même, quoi induire du dernier rêve que vous avez fait où votre sœur vous lèche pendant qu'un rhinocéros encule votre grand-mère ?

On a besoin de changer de niveau. De descendre au politique, là où l'on peut s'entendre sur la portée et la valeur des tickets. Là où les raisons se font une place à coup de coude pour établir des limites non plus à la compréhension, mais aux comportements. Mais, là encore, le « sexuel » n'a pas fini de

s'imposer et de continuer à donner des ordres à sa servante la raison. C'est pour cela que tout discours moral s'appuyant sur de grands principes entraîne des catastrophes plus grandes que celles qu'il était censé éviter. Plus le « sexuel » nous hisse, plus on est sûrs de retomber dans ses bras toujours prêts à nous ramasser pour nous envoyer au combat jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'enfant et l'espace-temps

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu *La construction du réel chez l'enfant* de *Jean Piaget* pour savoir que même après deux ans l'enfant n'a pas une évaluation exacte de la durée. Mais quand l'enfant aura-t-il une évaluation exacte ? Exacte non pas dans le sens du temps objectif (qui n'existe pas, comme il est de notoriété publique), mais exacte par rapport à celle des personnes qui l'entourent. Jamais, en tant qu'enfant. L'enfance est la période où le temps interne à l'enfant et le temps de l'entourage (le temps social si on veut) sont complètement décollés.

Quand j'étais enfant ma grand-mère Alice, en été, passait la majorité de son temps à Premiana un alpage à une heure de marche du village et ma grand-mère Marie restait tout l'été à La Bianca un autre alpage sur le même versant des Alpes à deux heures du village. Tout le monde disait que Premiana était à moitié chemin entre le village et La Bianca. Pour moi, jusqu'à l'adolescence, Premiana loin d'être à la moitié du chemin, était… Ça dépendait.

Quand je pensais[87] aux différences (les hêtres qui timidement prenaient la place des châtaigniers pour ensuite l'abandonner aux sapins ; la neige qui laissait La Bianca[88] blanche quand Premiana était déjà verte et jaune et bleue ; le tricot qu'à La Bianca on enfilait le matin même au mois de juillet et qui restait en boule dans le sac à dos chez Alice ; les gens nombreux qu'on voyait circuler en bas et toujours les mêmes trois personnes qu'on voyait à La Bianca ; l'horloge du clocher du village invisible d'en haut et qui nous entraînait à la lecture des heures, des heures durant, à Premiana ; les femmes accompagnant leurs hommes qui avaient passé leur enfance à La Bianca : « je pensais de ne plus arriver, quand j'étais en Premiana, j'étais déjà fatiguée)…Quand je pensais aux différences, j'avais la sensation que la Bianca était mille fois plus loin du village que Premiana, que dis-je ? un million de fois. Les deux distances (que tout le monde mesurait en temps de marche) étaient incommensurables. Le concept de distance qui semblait tellement clair dans la tête des adultes était une chose sans vie qui me permettait de bien les singer. Aujourd'hui encore, quand je retourne dans la vallée, je dois m'efforcer pour penser que les deux alpages ne sont séparés que d'une heure de marche[89].

---

87 J'écris « pensais », mais mon « pensais » est comme l'« attendre » de la tique. Je ne pensais rien. Je sentais que le bouillon…

88 *La Bianca* : celle qui est blanche.

89 J'aimerais connaître comment les enfants actuels qui y vont en voiture perçoivent les différences de temps de route entre les deux alpages — qui ne sont plus des alpages, mais des centres rustiques de vacances. Ce qui est certain c'est qu'être à moitié du chemin est beaucoup moins important non seulement parce que ça prend seulement

Quand je pensais à ma mère. Les deux alpages étaient à la même distance. Exactement la même. Ils étaient loin.

Coda sur l'espace-temps. La force d'Einstein ne réside pas tellement dans l'érudition, la méthode, les connaissances propres aux hommes de sciences, mais dans le courage, le manque de dogme et la curiosité propres aux génies que la société ne lime. L'espace et le temps ne sont séparables que dans une approximation que les enfants ne savent pas encore faire. Le côté enfantin d'Einstein, ce côté qui le rend si sympathique, qui le rend quelqu'un comme nous — comme nous aurions pu être si les conventions ne nous avez pas trop froissés— n'est pas dû au hasard. Ses caprices avec sa femme non plus.

Persil

« Quand on est très constipé, le seul remède est celui des mères italiennes. Le connais-tu ? me demanda L..

— Je ne connais rien de spécial… les pruneaux…

— Non. Elles chatouillent l'anus de leurs enfants avec un bouquet de persil.

— Je ne dois pas être un Italien de souche parce que j'imagine difficilement une telle méthode chez moi. »

L. est en psychanalyse depuis des années et je n'ai pas osé lui dire que les psychanalystes « persillent » les lèvres de leurs patientes. Surtout de ceux que Lacan appelle les pas chiantes.

Glandes

La complaisance est un sentiment auquel je suis indifférent et la mélancolie un gris état d'esprit qui m'attire. Mais le mélange, ça non ! La complaisance du mélancolique m'horripile et, en dépit que j'en aie, elle excite mes glandes salivaires.

Le père

Sibylle Lacan, *Un père*, Gallimard 1994. J'ai honte. Pour l'auteur, l'éditeur, le libraire et moi-même qui ai lu ce flock-book en entier. En quatrième de couverture : « (…) ce livre (…) la volonté forcenée d'expression et d'authenticité par laquelle une femme conquiert sa propre langue ». J'ai honte pour le sot qui a écrit ces mots. Si j'étais une femme, comme je suis et fus, j'aurais honte que le mot « femme » soit employé de manière si stéréotypée pour souligner la conquête de « sa » langue quand tellement de femmes ont déjà conquis « la » langue.

---

dix minutes de voiture, mais aussi parce qu'il y a cinquante ans on montait le dos chargé et les seuls mots que les paysans échangeaient étaient à propos du temps. Du temps qu'il faisait et du temps qui restait.

La trappe secrète

J'habitais dans une tour cylindrique qui avait l'air d'un silo à grain. Mon fils entre en courant dans ma chambre : « Maman, maman, sauve-moi ». Il est pâle, il tremble et sa chemise (la chemise de soie que V. venait de lui envoyer de Montréal) était complètement mouillée. Les bruits sourds de pas montant l'escalier faisaient vibrer le plancher. Des pas de nazis. « Je fais partie d'un groupe qui congèle des bébés et la police est sur mes traces. Je te jure que moi je ne les ai même pas touchés. J'étais le responsable du marketing. Je t'en prie, maman, aide-moi : ouvre-moi ta trappe secrète ! » Comment savait-il que j'avais une trappe secrète ? Qui le lui avait dit ? « Je t'en prie maman. Une seule fois. » Mais il ne passera pas ! il est trop grand ! Le bruit des pas s'approchait, leur rythme devenait toujours plus lent et précis. « Maman ! » À ce cri, qui venait de mes propres entrailles, je ne pus résister : « Promets-moi que tu ne participeras plus à la congélation des bébés. Jure-le-moi. » « Je te le jure, mais, je t'en prie, ouvre-moi ta trappe. Ils arrivent ! Vite, vite, sauve-moi. Fais-moi sortir. Fais-moi entrer. » Un cri, aigu comme une sirène : « Oufrez ! Oufrez immédiatement. Attrapez-le ». Je me réveillai. J'étais dans ma chambre et B. ronflait tranquille, comme d'habitude, à côté. Tout était normal. Je commençai à rire. Impossible de me retenir. B. se réveilla : « Qu'as-tu ?

— Rien. Un drôle de rêve. Des bébés congelés et des trappes.

— Et cela te fait rire ? »

Oui, ça me faisait rire, rire comme quand on échappe au plus grand des dangers.

L'amour de la mère

Il y a des discussions interminables, utiles, agréables et nécessaires. Ce sont les discussions qui abordent les thèmes qui structurent une culture donnée, celles qui circulent de génération en génération. Mais, pour qu'elles aient toutes ces qualités, il faut un grand nombre d'intervenants. Ces mêmes discussions, lorsqu'elles stagnent dans un groupe étroit, si on a un minimum de sens critique, deviennent lassantes — elles ne tournent même plus en rond, elles sont clouées au mur solide de l'inertie.

Prenez, à titre d'exemple, un thème, qui depuis quelques millénaires[90], hante la culture occidentale (et non seulement) : celui de l'excellence et donc de l'excès d'amour de la mère pour ses fils qui, depuis Freud, est souvent accompagné par le cliché de la mère castratrice — je n'ose même pas m'approcher du buisson, encore plus épineux, de l'amour de la mère pour ses filles.

Depuis au moins une trentaine d'années le discours dominant a une allure du genre : « Une mère ne doit pas trop aimer ses fils, car elle risque de les étouffer, de rendre le rapport si exclusif que, non seulement leurs rapports aux autres femmes deviennent douloureux, mais ils seront incapables de

90 J'invite les couillons qui répètent comme des perroquets que ce n'est qu'après le XVIIIe siècle que l'amour des mères devient l'amour par excellence à fourrer leur nez dans vulve de l'histoire.

défendre leur place dans le monde. ».

Voici les mots que ce thème pourrait engendrer dans un couple solidement installé depuis des années.

LUI. J'ai vu la publicité d'un livre où l'auteure soutient qu'il n'y a pas d'excès d'amour maternel.

ELLE. Tu dois être content.

LUI. Je ne sais pas. Je trouve que depuis un certain nombre d'années on défend trop la thèse opposée.

ELLE. Et, comme d'habitude, quand une thèse en écrase une autre, notre *lonesome cowboy* doit intervenir. Si par-dessus le marché la thèse écrasée correspond parfaitement à ce qu'il pense de sa vie, c'est la charge de la cavalerie lourde.

LUI. Ce n'est pas parce qu'une thèse correspond parfaitement à ce que l'on a vécu que l'on n'a pas le droit de la défendre.

ELLE. C'est vrai. Mais dans ton cas il me semble que tout est un peu trop fait sur mesure.

LUI. Si dans les premières années de sa vie l'enfant…

ELLE. … se sent très aimé, ensuit il résistera… tralala… tralala

LUI. Oui, il résistera plus facilement aux adversités.

ELLE. Il y a plein de cas qui montrent le contraire. Des hommes très aimés par leur mère qui se suicident. Mais, ce ne sont que des généralités sans intérêt.

LUI. Mais sans généralités on ne peut pas discuter.

ELLE. On peut parler de soi et écouter les autres parler de soi.

LUI. Le fait de parler et d'écouter nous oblige à généraliser.

ELLE. D'accord, d'accord. Je connais la chanson.

LUI. Pour moi l'amour de la mère, si la mère est une femme intelligente est tel qu'à partir de sept ou huit ans elle laissera le fils libre de faire ce qu'il veut. Elle ne sera plus hyper protectrice.

ELLE. Mon fils de huit ans décide de traverser le Saint-Laurent à la nage et je le laisse faire ? Quelle connerie !

LUI. Si sa mère l'a aimé intelligemment, il ne se jettera pas dans le Saint-Laurent. Il n'aura pas besoin de démontrer aux autres qu'il peut faire de tels exploits.

ELLE. Tu nies toute liberté à l'enfant. Ce que tu dis n'est vrai que si sa mère l'a complètement castré. Si elle l'a dressé comme un petit chien. Comme toi.

LUI. Rien de mal dans le dressage dans l'amour, si en partant de la préadolescence l'enfant se sent déjà traité comme un homme…

ELLE. Mais le mal est fait.

LUI. Le bien surtout. Cet enfant ne sera pas un angoissé.

ELLE. Il sera un con. Arrêtons.

L'aiguillette

« Pisser dans la serrure de l'église où l'on a épousé. » Pour faire quoi ? Pour exorciser le nœud de l'aiguillette. Lit où ? Dans *La peur en Occident* de Jean Delumeau qui cite le *Traité des superstitions qui regarde tous les sacremens* de J. B. Thiers. Il semble qu'au XVIe siècle l'impuissance était tellement répandue parmi les jeunes mariés qu'on avait cru bon remettre à la mode un maléfice vieux de quelques siècles (nouer l'aiguillette) qui empêchait l'aiguille du mâle d'abandonner la paix des six heures. Aujourd'hui on croit que les sorcières habitent une cabane dans les profondeurs de notre esprit et pour chercher le midi perdu les jeunes mariés n'ont plus besoin de pisser dans un trou, ils font appel aux psys ou au *via gras*.

Ça doit être parce que j'ai une haute estime de moi, mais j'ai toujours pensé, comme la majorité des psychologues, que l'estime de soi aide à être plus heureux, à mieux supporter les adversités, à être plus dans la vie. Je n'y voyais que du positif. Même cette histoire de « nouer l'aiguillette », m'a fait dire que ces mecs n'avaient pas assez d'estime de soi. Eh bien, il semble que tout cela n'est plus vrai. Brad J. Bushman (*Iowa State University*) et Roy F. Baumeister (*Case Western Reserve University*), après de longues années d'étude, ont déclaré que l'estime de soi n'aide ni dans les difficultés scolaires ni dans celles conjugales91 et que la toxicomanie et la violence ne sont pas diminuées par une plus grande estime de soi. « Les étudiants médiocres pensent aussi bien d'eux-mêmes que les premiers de la classe et que les violeurs en série sont aussi peu anxieux que les médecins et les directeurs de banque. » Je dois dire que j'ai tellement d'estime de moi que je peux changer d'idée sur toute cette histoire de l'estime. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on oppose les violeurs en série aux directeurs de banque. Je les aurais mis dans la même catégorie.

Fétichisme

Je fais partie de la deuxième génération de ceux qui ont marié Freud avec Marx, et qui ont essayé d'empêcher le divorce en employant Nietzsche comme thérapeute de couple. Malheureusement le bonheur du mariage ne dépendait pas des mariés qui avaient une quantité énorme de flèches dans leurs carquois, mais du marieur qui n'était pas toujours à la hauteur de ses contradictions. Dans mon cas, l'appareillement a parfois achoppé sur des mots isolés, des mots qu'on retrouve chez l'un et chez l'autre, mais qui ont été détournés de façon très différente.

Fétichisme, par exemple.

La première fois que Freud parle de fétichisme, c'est en 1905, dans l'essai d'ouverture des *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* dans une section dont le titre est on ne peut plus clair : *Substituts*

91 Je donne, gratuitement, une idée géniale à ceux qui s'intéressent aux difficultés des garçons à l'école. Ne croyez-vous pas qu'il faudrait analyser un peu plus le fait que les mâles ont aussi plus de difficultés à bander que les femelles ? Et s'il y avait un lien ?

inadéquats de l'objet sexuel : le fétichisme. Comme les anthropologues de son époque, Freud appelle fétiche l'objet « *dans lequel le sauvage voit son dieu incarné* ». Le fétichisme, en psychanalyse, est donc une déviation dans laquelle « *le substitut pour l'objet sexuel est une partie du corps en général très peu appropriée pour des fins sexuelles (le pied, les cheveux), ou un objet inanimé qui est en relation (…) avec la sexualité de la personne (sous-vêtements)* ». Si on considère que cet essai traite des aberrations sexuelles, on voit que le fétichisme est très bien casé, dès le début. Tellement bien casé que quand Freud écrit son célèbre essai sur le fétichisme en 1927, ce ne sera qu'une explication de ce qu'il a introduit en 1905. Il vaut aussi la peine de souligner que, dans sa dernière œuvre d'envergure (*Abrégé de Psychanalyse*), le fétichisme a un rôle de premier plan pour expliquer le mécanisme de scission du moi. Le fétichisme de l'homme (au moins dans les cas extrêmes) implique une incapacité à tirer du plaisir de la femme[92] et le besoin d'avoir un objet concret : plus concret que la femme qui, même si on la prend pour un objet, a toujours des parties qui échappent à toute manipulation trop simple. Heureusement, le fétichisme, dans la très grande majorité des cas est un simple piment qui relève la soupe sexuelle, et pas le légume principal. Le fétichisme dans sa version extrême — la seule qui compte pour Freud — loin d'être la norme est une assez rare exception.

Ce n'est pas le cas dans Marx. C'est exactement le contraire. Pour ce dernier, le fétichisme — le fétichisme de la marchandise — est la norme de notre société, même s'il est une perversion du rapport « normal » aux objets. Dans une société où le capital domine, on est tous des pervertis, car on oublie[93] la valeur d'usage (ce pour quoi l'objet est fait) et on ne considère que la valeur d'échange, sa valeur abstraite représentée par l'argent nécessaire pour son achat : la mise de côté du concret pour ne jouir que de l'abstrait. Un soulier pour un fétichiste freudien reste un soulier même s'il a été détourné et il reçoit le jus du désir que la femme ne peut extraire. Un soulier quand on l'observe sous l'angle du fétichisme de la marchandise n'est pas un soulier. Il n'est qu'une quantité d'argent. Son emploi (sa valeur d'usage, comme moyen pour faciliter la marche ou l'explosion du plaisir) est sans importance, ce qui compte, c'est son équivalent abstrait en argent. C'est le fait que le soulier en tant qu'objet d'échange soit l'équivalent de… que sais-je ? … quelques boîtes de clous ou d'une bouteille de Bordeaux.

« C'est quand même un peu la même chose. Dans les deux cas, l'objet est détourné de sa fonction primaire pour satisfaire d'autres exigences. Comme le fétiche des primitifs, l'objet a un pouvoir caché.

---

92 Et de tirer le plaisir de la femme. Le fétichisme n'est pas *gender-free* comme dirait un Américain sensible aux stéréotypes sexuels. Nulle part (je crois) Freud ne parle de fétichisme des femmes. Comment pourrait-il le faire si la peur de la castration en est à l'origine ?

93 Je sais que cet « on oublie » n'est pas très marxien et que l'individu est pris dans des rapports qui le dépassent (et qui dépassent même son inconscient), mais l'approche de Freud a déteint, malgré moi.

— Oui, c'est ce qu'ils ont en commun. Mais ce commun empêche de voir les différences qui sont bien plus importantes.
— J'ai l'impression que, dans ton cas, c'est exactement le contraire qui est arrivé. Ce sont les différences qui t'ont empêché de voir ce qui est commun.
— Tu es maligne, toi. »

Moteur

« Je voudrais que tu aies ce que je n'ai pas eu. », dit le père à son enfant et il démarre ainsi un des moteurs les plus puissants de l'humanité ; mais, comme tous les moteurs, il est aveugle et asservi aux timoniers sans scrupules et incompétents qui ne savent même pas éviter des écueils hauts comme des gratte-ciels.

Thuyas et mois

Comme les racines de ces thuyas qui, dès qu'elles se libèrent du poids de la terre, pour prendre leur élan, se resserrent en un tronc pour se relâcher après quelques centimètres et former de nouveaux troncs dont trois ou quatre pointent sans détour vers le bleu, droits et orgueilleux, tandis que d'autres, malingres, humbles comme de simples branches, pour prendre de la vigueur, s'éloignent de la souche, avant de se dresser et aspirer, eux aussi, à leur parcelle bleue… ainsi les hommes : dès qu'ils se libèrent de la pression du liquide amniotique, pour prendre élan, s'unifient autour d'un nom et puis… et puis des dizaines de mois qui poussent insouciants l'un de l'autre : certains se dressent arrogants, d'autres rampent humbles, certains se tordent comme des vers sur la braise, d'autres pour fuir le soleil se glissent sous l'écorce d'un frère ; voilà l'arrogant qui tombe et l'humble qui ne monte point ; en voilà deux qui se fondent et en génèrent cent ; les voilà fatigués, encasernés hisser le drapeau blanc du moi que l'observateur éloigné, lui aussi un thuya oubliant de l'être, voit comme un seul moi

Sabina Spielrein

J'étais intriguée par l'histoire de Sabina Spielrein, je voulais surtout savoir si le film était un conte fidèle. J'allai donc de l'autre côté du miroir, dans la correspondance de Jung et Freud.
Jung parle pour la première fois de Sabina Spielrein dans une lettre à Freud du 23 octobre 1906 :
« *Je suis en train d'appliquer maintenant Votre méthode pour soigner l'hystérie. C'est un cas difficile : une étudiante russe de vingt ans, malade depuis sept ans.*
Premier traumatisme : vers sa troisième quatrième année. L'enfant voit le père qui frappe les fesses nues de son frère aîné. Très forte impression. Ensuite elle est obligée à penser avoir déféqué dans la main du père. [de quatre à sept ans] elle s'assoit par terre, un pied plié sous le corps presse le talon contre l'anus

et elle tâche de déféquer et, en même temps, d'empêcher la défécation. (…) Par la suite, ce phénomène a été substitué par une masturbation intense ».

Il est certain qu'il y a là tout ce qui peut intéresser Freud qui répond le 27 octobre (comme quoi les postes de l'empire autrichien fonctionnaient presque aussi bien que l'*e-mail of the American Empire*) : « *C'est quelque chose de positif que Votre russe soit une étudiante ; les personnes non cultivées sont, actuellement, trop impénétrables pour nous* ». No comment. Non, oui… un seul commentaire même s'il ne concerne pas Sabina Spielrein : il ne faut pas dire que Freud n'était pas conscient des limites de son entreprise.

Jung, 7 mars 1909 : « (…) *actuellement je suis terriblement persécuté par un complexe : une patiente qu'il y a quelques années j'ai sortie avec un extrême dévouement d'une très grave névrose a déçu ma confiance et mon amitié de la manière la plus offensante que l'on puisse imaginer. Elle a provoqué un horrible scandale parce que j'ai renoncé au plaisir de lui donner un enfant.* » Dans le film, on voit Jung qui écrit la « même » lettre après la scène dans le hall de l'opéra : « (…) *Elle menace de bouleverser mon existence parce que je lui ai nié le plaisir de lui donner un enfant. Elle est amoureuse de moi, je suis devenu son père, son amant* (…) ».

Donc, dans la correspondance avec Freud, Jung écrit : « *parce que j'ai renoncé au plaisir de lui donner un enfant »* et dans le film : « *parce que je lui ai nié le plaisir de lui donner un enfant »*,

Ce qui est loin d'être la même chose. À propos du père dans les lettres de Jung, j'ai trouvé ce qui suit, daté du 4 juin 1909 : « *Elle avait bien sûr programmé de me séduire, ce que je considérais inopportun. Maintenant elle est en train de mettre en œuvre sa vengeance. (…) elle a répandu la voix que je quitterai ma femme pour marier une étudiante. (…) Elle est (…) un cas de lutte contre le père* ».

Dans le film, Jung, après avoir écrit la lettre, complètement hors de lui, se déchaîne à coup de marteau contre la tête d'une statue. Dans les lettres, silence.

Dans toutes les lettres entre Freud et Jung où l'on parle de Sabina Spielrein, il n'y a pratiquement rien qui aille dans le sens du film. Un film complètement romancé ? Un Jung complètement hypocrite ? J'aimerais bien que la vérité penche plus vers l'hypocrisie de Jung, mais je n'en suis pas sûre. Il y a aussi une donnée historique qui me laisse perplexe, car la différence est trop grande : dans le film Sabina Spielrein est tuée par les nazis (donc après 1940) et dans les notes des lettres, elle meurt en 1934.

Même avec les meilleures intentions, quand on fait du spectacle on fait du spectacle

Coda.

Dans la correspondance où ils échangent sur Sabina Spielrein, il y a au moins deux considérations générales de Freud dignes d'être notées. La première dans une lettre du 7 juin 1909 : « *La capacité de ces femmes de mettre en mouvement comme stimuli toutes les ruses psychologiques imaginables, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but, constitue un des plus grandioses spectacles de la nature* ».

L'homme de science prisonnier des stéréotypes ? Sans aucun doute.
La deuxième dans une lettre du 19 avril 1911 : « *Étant donné la nature du matériel avec lequel nous travaillons, de petites explosions dans le laboratoire ne peuvent jamais être évitées* ».
Il y en a aussi une troisième qui laissera sans doute indifférente la majorité des lectrices, mais que j'aime particulièrement, sans doute à cause de mon prénom d'origine russe : « *Je crois que la race russe est celle qui réussit le mieux à ne pas se plaindre* » (Lettre du 25 mars 1911).

Résistance

Je n'aime pas le mot *résistance*. Parfois je le respecte, j'ai éventuellement des égards pour lui, mais je ne l'aime pas. On résiste toujours à quelque chose qui a la force d'attaquer et, personnellement, je préfère l'attaque. Même la résistance qui attaque, je ne l'aime pas, car elle met encore au centre ce à quoi on résiste — en attaquant. La résistance est hargneuse et respectueuse. À la résistance je préfère la révolte. Je n'aime surtout pas la résistance lâche de ceux qui résistent avec les mots, mais suivent le courant dans l'action. Comme la psychanalyse qui dit résister à la raison, mais qui la suit comme un vieux chien suit son vieux maître.

Index freudien

Parler de la peur des femmes sans que la psychanalyse y mette son grain de sel, ce n'est sans doute pas la mère à boire, mais c'est au moins un gros sac de nœuds.
Pour défendre l'idée que les hommes ont peur des femmes, j'ai donc décidé d'attaquer. De faire une guerre préventive. De détruire l'empire du mâle avant qu'il ne détruise toutes mes protections.
Mais, qui attaquer ? Question bête. Il faut attaque le père Sigmund. Comment ? Voilà le chiendent. Passer par Lacan ? Trop amère dans. Passer par les Épîtres des PUF (où Jacqueline, pas Godfrind, mais l'autre nous dit que : *C'est le « masculin » de l'homme qui crée le « féminin » de la femme en lui arrachant la jouissance sexuelle*) ? Trop mal hâtif. Je vais prendre une voie facile, amusante, légère… je vais chercher dans l'index des œuvres complètes de Sigmund les points d'attaque.

Tralala… tralala… je suis malin comme un baba…. tralala… tralala.. je vais cheeeercher mon échéééélle tralala… tralala… les œuvres des Freud les voilàààà boum boum boum… je monte sur mon écchéééélllle qui est bééélllle…

Quand j'ai vu le nombre de pages de l'index j'ai arrêté de chantonner et j'ai failli tomber de mon échéééélle : quatre cent trente et une pages ! Oui, presque cinq-cents. Il est vrai qu'il y a un grand nombre d'index94, mais l'index analytique général a quand même 180 pages à lui tout seul.

94 Index des critiques, des cas, des rêves, des symboles, des analogies, des œuvres d'art et des œuvres littéraires,

Allons-y, cherchons « Peur ».

Un peu après le milieu… *molécules… moralité… ennui*[95]*… parole… parricide… parthénogenèse… patriotisme… peur…* la voilà… il y en a ! Attention, il s'agit de vraies peurs et non d'angoisses ou de phobies. *Peur des animaux… des étrangers… des impulsions suicidaires… des cambrioleurs… des esprits… des démons… des morts… des Peaux-Rouges* (une seule référence. Il est hors de tout doute raisonnable qu'aujourd'hui il aurait écrit sur la peur des musulmans et que l'index aurait eu bien plus qu'une référence) *des serpents… des orages… des vers de terre* (deux références)… *du noir* (neuf références)… *du cheval* (notre petit Hans chéri !)… *du contact… des organes génitaux féminins* (deux références. Il faut que je prenne note… dans les volumes 10 et 11. Sur le tard donc, ça doit être vers la fin de années vingt)… *de la hauteur… de l'ascenseur… de la cécité… de la conscience morale* (ici on nous renvoie à Angoisse)… *de la femme* (Ouais ! merde, une seule référence, dans le volume 6. Avec la peur des organes génitaux féminins ça fait trois références)… *du chemin de fer… de la grossesse… de la mort* (comme il fallait s'y attendre un maximum de références, vingt)… *de la brume… de la folie… de la pauvreté* (deux références dans le volume 8)… *de la première fois* (j'imagine de quoi)… de *la punition/châtiment… de la syphilis… de la solitude* (six références)… *de la route… de la baignoire* (celle-ci, je ne l'attendais pas)… *des surprises… des sorcières* (une référence… oui je pourrais la mettre dans le lot des peurs des femmes… ça fait un total de quatre références)… *de la castration* (ici on renvoie à castration où sous *peur de*, il y a dix-huit références)… *de l'inceste* (inutile de dire qu'ici comme pour la castration…)… *du mauvais œil… du père* (no comment)… *du perturbant* (une seule référence pour ce thème à la mode)… *de son propre comportement féminin* (j'imagine qu'il fait référence au comportement féminin des hommes. Je ne le mets pas. Trop abstrait.)… *du sang… du devenir prostitué* (deux références)… *d'entrer dans un magasin toute seule* (une référence et seulement pour les femmes)… *d'être malade… d'être mangé par le père* (seulement trois !)… *d'être découverts* (ambigu, n'est-ce pas ?)… *d'être séduits pas la mère* (il y en a cinq, j'en attendais plus)… *d'infections… de perdre l'amour* (il y en a pas mal)… *de quelqu'un qui est derrière nous* (deux références, cela m'intéresse. Beaucoup.)… *d'avoir faim… d'un oiseau empaillé… d'un homme sous le lit* (pour les femmes ?)

Seulement quatre références en tout ! Vraiment pas beaucoup. Mais… mieux vaut la qualité que la quantité comme dit Mougabe (à propos de la récolte). Oui, il est vrai, mais j'espérais pouvoir attaquer de plein de points de vue et j'en ai seulement quatre dont un, un peu tiré par les cheveux. Pas beaucoup. Allons chercher les volumes.

---

des périodiques et des collections éditoriales, des noms des personnes et, enfin, l'index analytique général.

95 J'ai la traduction italienne et donc l'ordre n'est pas celui du français (« ennui » en italien se dit « noia » et vient après « moralité »).

Peur de la femme : dans *Tabou de la virginité,* texte lu le 12 décembre 1917 à la société psychanalytique de Vienne.
Peur des organes génitaux féminins : dans *Fétichisme*, un article de 1927 et dans *L'introduction à la psychanalyse* (celle de 1932) dans le chapitre intitulé *Révision de la théorie des rêves*.

Je feuillette le volume 10 à la recherche de *Fétichisme*, pour m'installer et commencer à tirer…Non. Il m'a eu ! L'attaquant attaqué. Il m'a présenté *Dostoïevski*. Pas lui ! Pas « mon » écrivain… Il m'oblige à lire cet autre article. Freud est plus malin que moi. Il a tout mis dans son minestrone. Même les fèves que j'aime tant. Il m'aura toujours avec les fèves.
Au boulot, empiffrons-nous.
On ne peut pas être plus clair : « *Les Frères Karamazov* est le plus grand roman qui n'ai jamais été écrit, l'épisode du Grand Inquisiteur est un des points les plus hauts de la littérature universelle, un chapitre d'une beauté inestimable. »96 Je ne doutais pas que Dostoïevski était une mine d'or pour Freud non seulement parce qu'écrivain et « névrotique, moraliste et pécheur », mais aussi à cause de son âme russe primitive97. L'homme Dostoïevski, a tous les traits du délinquant : « égoïsme sans limites et une très forte tendance destructive [fondés sur] le manque d'amour qui est l'essence de l'appréciation des objets (humains) ». Pourquoi considère-t-il D. comme un délinquant ? Parce que : « le choix du matériel fait par le narrateur, qui a une prédilection marquée pour les caractères violents, assassins, égoïstes, indique l'existence dans son intime de ces mêmes tendances » ainsi que « quelques données déductibles de sa biographie, comme la passion pour le jeu et, sans doute, l'abus sexuel d'une fille encore immature ». Ça m'étonne. Ça m'étonne cette vision des délinquants et cette vision de D. Dire que D. est un délinquant c'est un peu court, mais, surtout, c'est trop court98 que

96 Sigmund Freud, *Dostoïevski et le parricide*, Gesammelte Werke. Vol. 14 (1948), p. 399-418.

97 « L'ambivalence des sentiments est une partie du patrimoine de la vie psychique des primitifs, très bien conservée dans le peuple russe où elle arrive à la conscience mieux qu'ailleurs. (…) Même les Russes non névrotiques sont très clairement ambivalents, exactement comme les personnages de Dostoïevski (…) Toutes les caractéristiques de sa poésie (…) doivent être ramenées à sa constitution psychique ou mieux sexuelle, pour nous hors norme, mais pour les Russes plus coutumière. » Ce passage est tiré d'une lettre que Freud écrivit en octobre 1920 à Stefan Zweig pour le remercier de lui avoir envoyé son livre (*Les grands maîtres, Balzac, Dickens, Dostoïevski*), remerciements qui se transforment, après quelques lignes, en une critique assez rude de ce que Zweig écrivit sur Dostoïevski (« plein de lacune et d'énigmes non résolues »). Pour essayer de comprendre quelque chose à « l'écrivain tordu » il faut avant tout ne pas accepter, comme le fait Zweig, la rumeur selon laquelle Dostoïevski était épileptique. « Il est très invraisemblable » qu'il le fût, car « l'épilepsie est une affection organique du cerveau » tandis que le comportement de Dostoïevski est clairement celui d'un hystérique dont la vie « est dominée par l'ambivalence par rapport à l'autorité du père-czar ». Cette « assez longue lettre » est une très bonne introduction à l'article sur Dostoïevski de 1927, mais, surtout, elle nous montre un Freud dont l'excessive civilité naufrage dès qu'il trouve un élément qu'il peut récupérer pour son fabuleux collage.
98 Si je me laissais aller au même simplisme de Freud je dirais que c'est le manque d'amour qui crée les non-délinquants : les bureaucrates habillés de règles, les professeurs affables, les pères de famille compréhensifs, les philanthropes sans fins cachées… Tous ces gens qui dans le respect des règles trouvent une compensation à leur manque d'amour — de l'amour qui bouleverse.

de dire que les délinquants sont délinquants par manque d'amour. Mais, il faut sans doute se demander qu'est-ce qu'un délinquant pour Freud. Dans un article[99] de 1908, il écrit que quelqu'un qui « à cause de sa constitution indomptée ne peut pas s'adapter à la répression pulsionnelle de la société, devient un délinquant un hors-la-loi (…) à moins que sa position sociale ne lui permette pas de s'affirmer dans la société comme un grand héros ». D. aurait donc pu être un délinquant ou un héros, mais il semble qu'il ne puisse pas accéder à ce dernier titre. Pourquoi ? Parce qu'il avait un point faible : « D. n'a pas réussi à devenir un maître et un libérateur de l'humanité [un héros donc] parce qu'il s'est associé à ses geôliers. » Dans ce cas, Freud, d'habitude si simple et linéaire dans ses raisonnements, ne semble pas craindre l'antilogie. Si j'essaye de comprendre : D. est un délinquant qui, au lieu de s'opposer à la loi, se met de son côté, il n'est donc pas un hors-la-loi et étant donné sa constitution indomptée il devrait être un héros… mais il ne l'est pas. Pas mal confus, Freud. Pas mal confus à moins qu'un écrivain ne puisse pas être un héros. Un écrivain à la constitution psychologique indomptée est donc un délinquant quoi qu'il fasse. Ce qui devrait quand même être étrange dans une optique freudienne, car l'écriture est une sublimation et donc… j'ai l'impression que la caillette me tienne ou qu'elle tienne notre *infidel jew*[100].

Retour à la peur, sans psychanalyse. Depuis bientôt deux ans Trempet et I.I.F.H.R.A. (l'Institut Internationale des Femmes et des Hommes pour le Respect de l'Autre) sont en pourparlers pour organiser un colloque. Deux ans, c'est beaucoup, même pour un colloque très sérieux comme le nôtre qui risque d'ouvrir des avenues de recherche insoupçonnées. Ce qui de prime abord pourrait sembler étonnant c'est que, dès le début, on était d'accord sur tout ce qui compte : sur le contenu, sur les responsabilités, sur le partage des coûts et des gains éventuels, sur le lieu, sur la date — sur la data aussi même on l'a changée au moins dix fois. Mais, mais il y a un « mais ». Nous ne sommes pas capables de nous accorder sur le titre. Au début on n'avait même pas pensé qu'il pourrait y avoir de problèmes de ce côté-là. On avait fixé un titre provisoire pour attaquer les « choses importantes ». Importantes ? On s'est carrément fourré un doigt dans l'œil. Quand il a fallu envoyer le titre à l'imprimeur pour les annonces, tous les démons des différences idéologiques et culturelles se sont donné rendez-vous dans le comité organisateur. Et ces démons ont tellement bien travaillé qu'il est fort probable que le colloque ne se tiendra pas ou, alternative pas très réjouissante pour ceux qui croient que la pollution de la parole a atteint des seuils très dangereux, il y en aura deux : celui du Trempet et celui de l'I.I.F.H.R.A.

---

99 S. Freud, *La morale sexuelle civilisée»* (*Kulturelle sexualmoral*), Gesammelte werke, vol 7, p. 143-167.
100 Comme il se définit dans le court texte de commentaire à la lettre d'un médecin américain qui lui raconte comment, après avoir douté de l'existence de Dieu en regardant *a sweet faced woman* dans la salle des autopsies, Dieu lui a envoyé des signes infaillibles de son existence (*Une expérience religieuse*, Gesammelte Werke, vol. 14. p. 393-396).

On a été tous très naïfs : on n'a pas tenu assez en considération la ténacité de la langue qui, en « titre », depuis des centenaires, a inscrit un élément distinctif par rapport au rang et à la dignité. Qu'il y ait encore des titres honorifiques ce n'est pas un hasard. Croire que quand on parle du titre d'un colloque, d'un article ou d'un livre on puisse faire abstraction du titre comme caractérisant une fonction, c'est être moins malin qu'un bélier en rut. On ne se libère pas du poids des mots par un acte de volonté individuelle : « titrer » a été pendant des siècles « donner un titre de noblesse » et quand on « titre » un colloque on lui donne, même si on n'en est pas conscients, ses titres de noblesse. Les journalistes et les publicitaires, ceux qui sont attitrés pour la formation de notre pensée, l'ont très bien saisi : ils savent que tout se joue dans les titres.

Si tout est si simple, pourquoi avons-nous sous-évalué le choix du titre ? Parce que, comme tous les intellectuels, nous sommes assez lourds pour être tirés vers le fond ; parce qu'il nous est difficile de rester à la surface, là où on peut respirer librement, sans bombonnes ; parce que l'esprit d'escalier est l'esprit le mieux partagé.

« Ça va. Quels sont ces foutus titres qui vous ont cassé la baraque et qui commencent à me casser les burettes.

— *La peur des femmes*, *La peur du féminin* et *La peur des femelles*.

— Je ne vois pas une très grande différence. Je comprends que l'on puisse préférer l'un ou l'autre, mais de là à bloquer un colloque… Permets-moi de douter, sinon de votre bonne foi, au moins du votre sérieux.

— Tu as tort de douter. Si tu as encore quelques lignes de patience, je vais essayer de t'expliquer. Pour que tu comprennes les enjeux, il faut te dire qu'on était tous d'accord pour un titre ambigu. Mais, puisque l'ambiguïté de l'autre est toujours inquiétante, ce désir d'ambiguïté nous a, comme on dit, confrontés à nos propres peurs. »

Je ne serai pas objectif, mais, si les membres du I.I.F.H.R.A. veulent rendre publiques leurs idées, n'ont qu'à le faire[101]. En résumé : les membres du Trempet refusent à l'unanimité *La peur du féminin*, les IIFHRARIENS n'acceptent pas *La peur des femelles* et tous trouvent *La peur des femmes* insipide.

Dans *La peur des femmes* comme dans *La peur des femelles*, l'ambiguïté est dans la proposition « de » : on peut se demander si les femmes (les femelles) ont peur ou si elles font peur. Mais, quelle que soit l'interprétation donnée, les femmes (femelles) sont au premier plan — il n'y a aucune ambiguïté à ce propos ; derrière, loin derrière, on peut voir les hommes et, avec un peu plus de mauvaise volonté,

101 Trempet leur met à disposition son site WEB.

les femmes encore. On pourrait voir, bien sûr, le tonnerre, les araignées, Dieu ou les lapins aussi ; mais, la sexualisation impliquée par « femme » renvoie presque automatiquement à d'autres individus sexués102. Dans notre colloque le thème est « la peur que les femmes font » et l'ambiguïté du « de » est là pour souligner que, sans oublier la peur que les femmes ont, nous nous intéressons à l'autre à celle qui fait fonctionner (mal) le monde.

Par contre, dans *La peur du féminin* l'ambiguïté est dans « féminin ». Au moins depuis Freud on n'a cesse de nous expliquer comment le féminin peut être du côté des femmes comme de celui des hommes. Le féminin étant un fond archaïque indifférencié ou une béance obscure ou le lieu des affects ou encore la flânerie de l'esprit ou le lieu de la passivité et du repos de la raison ou le rond ou encore le lieu où en on demande encore. Pour nous, cette ambiguïté détourne des vrais propos. On se retrouve avec, au premier plan, un amalgame confus qui ne s'appelle pas féminin pour rien. Il serait facile de rétorquer que notre besoin de clarté par rapport à l'origine de la peur est un trait non féminin et que nous sommes une preuve vivante de la peur du féminin. Je ne suis pas d'accord : ce dont nous avons peur, c'est de la confusion, du mélange, de l'éventé… on a un certain besoin de clarté intellectuelle, mais on n'a pas peur des femmes parce qu'elles sont loin d'être mélangées, confuses, ou éventées. Au Trempet, pour mettre encore plus en clair notre clarté, on a décidé d'abandonner le titre de *La peur des femmes* pour *La peur des femelles* : on ne voulait pas qu'il subsiste des doutes sur le fait que les hommes (et sans doute certaines femmes aussi) ont peur du corps sexué des femmes.

— Tu parles comme si la femme était plus facilement saisissable que le féminin, comme si « femme » n'était pas lui aussi un concept très flou. Comme si La femme était quelque chose de facilement définissable…

— Pas du tout. Loin de moi de penser que « le concept de femme » soit simple. Tout concept est difficile, surtout ceux qui semblent simples. C'est une affaire de degré, femme est moins abstrait que féminin. Féminin était, au début, l'essence de la femme. Mais les essences portent facilement, ceux qui les recherchent, dans le royaume du n'importe quoi. Les femmes peuvent être touchées, peuvent toucher. Le féminin non. Les femmes ont des orteils, une vulve, un menton. Le féminin non. Les femmes ne sont pas châtrées, le féminin oui. Tu sais, si on continue comme cela dans pas longtemps ils nous diront que ce sont surtout les hommes qui sont féminins. J'ai l'impression (très féminine) que ce n'est pas la ruse de la raison qui fait l'histoire, mais celle des mâles.

Quoi ajouter sinon qu'au Trempet on ne veut pas de féminin parce que les hommes sont en train de se l'approprier de manière très rusée, trop rusée, trop féminine.

Hier, en fin ! une bonne nouvelle (à propos du colloque qu'on tente d'organiser avec l' I.I.F.H.R.A.)

102 On ne considère pas la zoophilie qui mérite bien plus que quelques pages.

Marie-Andrée, la membreuse du Trempet qui a des liens privilégiés avec une revue québécoise d'analyse et de débat (*Conjonctures*), nous a proposé de « gérer » un numéro du plus beau fleuron de la néo-culture de presque gauche québécoise. Un numéro sur la peur des femelles. Youpi ! Les conjoncturiens ne sont pas nombreux, mais ils ont l'air de savoir ce qu'ils veulent. Ils n'ont pas peur de glisser sur des terrains mouillés. Ils ne pas niquent pas avec les femmes.

Amitié délicate

C'est connu, l'amitié est une fleur délicate qu'il ne faut pas oublier d'arroser. Et, surtout, qu'il ne faut pas trop arroser. La naissance de l'amitié est un mystère, mais le mystère encore plus grand, c'est sa survie.

Bull shit !

Dans ce que l'homme a su inventer, l'amitié est ce qu'il y a de plus résistant aux intempéries des sentiments. Ce n'est pas du solide. C'est du supersolide ! L'amitié est la seule fleur de l'âme qui n'a pas besoin d'être arrosée et qui n'est pas dérangée par trop d'eau. Il n'y a nul mystère dans sa naissance : elle naît quand deux esprits se découvrent des affinités. Nul mystère dans sa mort, car elle ne meurt pas. Le renversement a été facile, mais ce n'est pas ma faute si la paresse des autres facilite mon travail.

L'amitié est gratuité et générosité, elle est l'expression d'une vie qui dépasse le stade animal pour entrer dans la culture, mais qui, de l'animal, garde le manque de morale, l'immédiateté de la compréhension et l'absence de raison. « Je n'aurais jamais cru que mon ami pouvait me trahir », avec des variantes plus ou moins importantes, on a tous souvent entendu ce refrain. Mais un ami ne peut pas trahir. L'ami dans l'ami ne voit pas de « défauts » : il sent la souffrance ou la joie, il voit le chaos, il écoute le cri, il ramasse les restes. Dans l'amitié, ce que les autres appellent trahison, n'est que le mystère de la liberté et de la solitude de l'autre. L'amitié pour exister a besoin non seulement que l'on accepte la complexité de l'autre sans la comprendre, mais qu'on soit fier et apaisé par cette non-compréhension. Que l'on soit heureux de tout accepter de quelqu'un qui un jour, par on ne sait quel hasard, est entré dans le cercle.

« Pour moi, t'es mort », m'avait-il dit dans un lointain septembre de 1992. Ça faisait douze ans qu'on se fréquentait au moins deux fois par semaine. On était des amis. On mangeait — presque toujours chez lui — il racontait ses aventures et de temps à autre je faisais mes tirades. Sa femme était d'accord. Comme toujours. Un jour il sous-évalua mes liens avec mon frère. Je m'expliquai. Il ne n'aima pas. Pour lui j'étais mort. Depuis quelques jours j'écris sur l'amitié et Maxime est souvent à l'arrière-plan (lui qui haïssait être en arrière !) de mes espèces de réflexions. Je décide donc de l'appeler. Il a l'air très content. Diane aussi. Je suis ému. Comme eux. Après trente secondes, tout

était comme il y a huit ans. Huit ans effacés. Il me raconte ses aventures. Je lui dis : « Tu sais, mais mère est morte et je ne pensais pas qu'à cinquante ans… je dis souvent à mes amis ta célèbre phrase '*il faudrait naître orphelin*' ». « T'as oublié la deuxième partie : orphelin et fils unique », qu'il me précise.

Je me souviens

Pour les choses « importantes », tout souvenir est la négation même de ce dont on se souvient : on pourrait même prendre ce constat (et qu'il s'agisse d'un constat, c'est très facile à constater) pour la définition d'événements, de sensations, de sentiments importants.

Quand je dis « je me souviens de… », quelque chose quitte sa place dans la chambre obscure de l'oubli pour se présenter dans la vaine clarté de l'à présent.

Tout souvenir, *qua* souvenir, est faux.

Comme aurait pu dire Freud : on ne se souvient que quand on s'oublie.

Une science

« On peut tout faire dire, à Freud. » Sans doute, mais quand il prend du recul et qu'il réfléchit sur ce qu'il a fait ou dit, il faut le prendre très au sérieux.

Premier exemple, tiré de *Les résistances à la psychanalyse* : « La civilisation humaine s'appuie sur deux piliers : le contrôle des forces de la nature et la limitation de nos pulsions » et la psychanalyse permet de mieux contrôler les pulsions, car « la psychanalyse n'a jamais dit un seul mot en faveur de la libération des pulsions qui pourraient endommager notre communauté. » Je ne crois pas qu'il soit en train de mettre une peau d'agneau sur le loup psychanalyse pour ne pas apeurer les bourgeois. La psychanalyse ne mord pas, elle mâche et, dans ses moments les plus réussis, elle rumine, ce qui aide à contrôler les pulsions103.

Deuxième exemple tiré de *Inhibition, symptôme et angoisse* : « Je suis contre la fabrication de conceptions du monde. Il faut laisser cela aux philosophes (…) On est conscient du peu de lumière que la science a su projeter sur l'énigme de la vie, et aucun bavardage de philosophe ne peut changer cette réalité ; seul en continuant avec patience le dur travail que tout subordonne à la certitude, on peut lentement produire un changement. » Une orgueilleuse et humble prise de position pour la science dans ses œuvres de la maturité (1925). Après de telles affirmations, dire que Freud ne fut pas quelqu'un qui pendant toute sa vie aspira à fonder une science, c'est bête, très bête. Ce deuxième exemple aide aussi à interpréter le premier : la science est le moyen le plus efficace dont on dispose pour contrôler les forces naturelles dont les pulsions font partie — ce que beaucoup de psychanalystes

103 Reich qui avait essayé de faire sauter le pilier du contrôle des pulsions a fini comme on sait. Mais reprendre son flambeau est beaucoup moins facile que ce que les naïfs de la libération sexuelle pensaient.

incapables de sortir de l'adolescence ne réussissent pas à accepter.

Conscience

La conscience, surface au sens géométrique du terme, est sans épaisseur. Ceux qui en sondent la profondeur — les psychologues, les amis, les prêtres, les putes avec un Bac, etc. — sont des épais, pas parce qu'ils seraient moins intelligents que les autres, mais parce qu'ils croient d'avoir compris. Ils creusent là où il n'y a rien à creuser et au lieu d'abandonner la tâche quand ils constatent que leur pic rebondit sans laisser la moindre égratignure, ils bâtissent des structures et ils prennent les reflets dans la conscience pour profondeur. Mais une fois que les structures sont bâties, voilà que des manœuvres de l'intellect s'attaquent à leur amélioration sans douter un seul instant que tout cela n'a rien à voir avec la conscience. « Rien de mal », vous direz, « c'est mieux qu'ils s'amusent avec des concepts vides qu'avec des concepts nocifs. » Mais, malheureusement, quand ils sont assez nombreux à y travailler, ils créent des écoles de vacarme et bâtissent des structures si imposantes qu'elles empêchent la conscience de respirer. Freud comprit. Il comprit que la conscience n'était que l'écume du monde, mais esclave de la raison comme les autres, alla chercher une structure dans la combustion de la vie. Il inventa une autre profondeur, moins claire, mais pas moins structurée, ce qui rendit les obsédés de la profondeur qui le suivirent encore plus épais que ceux qui travaillent de l'autre côté de la surface.

Les vrais motifs

Ça faisait sept ans qu'on ne se voyait pas. On se dit, avec un soupçon de tricherie, qu'on n'a pas changé. Ni l'un, ni l'autre. Ce dont je ne doutais pas, c'était que moi je n'avais pas changé.
Nous nous sentîmes obligés de partager quelques minutes avec sa fille qui, affalée sur un futon, les cuisses sans gêne, ruminait de la gomme à mâcher en regardant un programme musical où trois femmes, au début de la vingtaine, présentaient une chanson relevée comme une patate bouillie. Elles étaient belles. Très belles. Extrêmement belles. Botticellienne la chanteuse, racée la percussionniste, torturée la violoniste. Je vainquis un début de mélancolie Dom Juanesque.
« Nous sortons pour un verre. Ne te couche pas trop tard. Demain t'as ton examen.

— Oui mam. Arrête de me traiter comme une petite fille. Salut

— Ciao.

— Salut."

Et c'est à l'*Express* devant un verre de Brouilly qu'elle me dit : « Je comprends les hommes qui préfèrent les jeunes femmes » et elle ajouta, après avoir fixé, un peu trop longtemps, ses mains : « Je ne suis pas sûre que tu comprennes les vrais motifs. »

Le nez

Une marche d'une heure dans une forêt, à quelques kilomètres de la frontière américaine. Tout (les odeurs, les couleurs, l'humidité, les bruits, la consistance du terrain, le balancement des cimes), tout me rappelle les forêts françaises de ma jeunesse. La mélancolie m'envahit. Tout (la tristesse, le sens de solitude, le désir de disparaître, le plaisir de souffrir) tout me plonge dans l'enfance. Avec un effort désespéré, je m'extrais de la soupe juvénile. Comme le chien qui, depuis le départ, ne cesse de courailler derrière son nez, je suis maintenant les odeurs. Je m'animalise. Les forêts de ma jeunesse disparaissent. L'enfance est réabsorbée. Mon nez reconnaît le parcours qu'il avait fait l'année passée. Je suis dans une forêt à quelques kilomètres de Sutton, près du monde qui m'entoure comme jamais. Ni heureux, ni malheureux, sans souvenir et sans pensée, dans la vie, comme un chien.

Ça

Quelque libérée qu'elle soit, il faut que je lui dise qu'on ne joue pas avec ça. Au début ça ne fait pratiquement rien, ça passe comme dans l'eau, puis ça grince, ensuite ça démange, après ça pique et ça finit par ronger. Ça se soigne, bien sûr et, avec le temps, ça s'efface, mais ça peut se réveiller, comme ça, comme par hasard, et ça revient. Ça affouille et ça finit par s'effondrer, le pont.

Peur

Jamais la peur ne m'a fait peur comme en ces jours-ci où des moutons peureux se jettent dans la gueule du loup pour se rassurer.

L'âge

Il est facile pour une femme qui cabote le long du promontoire de la cinquantaine d'avoir un visage d'enfant. Il lui suffit d'être couchée et de ne pas y penser. Ce qui démontre, mais en avait-on encore besoin ? que l'âge est dans la tête — de celui qui se regarde.

Manies

Manies et trains. Descendre de ses manies c'est comme descendre d'un train en marche : si on a de la chance, on ne se casse que les jambes. Descendre de ses manies ce n'est pas comme descendre d'un train en marche : on ne se retrouve pas dans un pré, mais sur un autre train, lui aussi en marche.

Manies philosophiques. Nous sommes nos manies.

Manies sociales. Nos manies sont toujours moins maniaques que celles des autres.

Manies sexuelles. Quand le sexe ne se limite pas à l'écoulement, il n'y a que manies.

Manies religieuses. Dieux n'a pas de manies : c'est pour cela qu'il n'existe pas

Objet d'étude

Les sexologues comme les physiciennes, les psys, les informaticiennes, les journalistes, les professeurs de littérature, les voleuses, etc. ont un objet d'étude qui les forme et les informe. Même quand celles d'une même profession semblent ne pas être d'accord, elles sont unies dans la lumière de leur objet qu'elles sont obligées (économie et carrière obligent) de magnifier. Et, pour le progrès scientifique, il y même celles qui peuvent inventer leurs objets (l'inconscient, par exemple).

Au collège

— Patrizio ! Ton père et ta mère arrivent.
Lui, les mains au parfum abiétin, l'œil espiègle et les muscles mal à l'aise sous la veste trop étroite. Elle, le regard perçant, l'enjambée ferme et la chair freinée par une intelligence maternelle.
— Marguerite ! Tes parents sont là.
Lui, élégant, le regard fier, et la joie de vivre mal à l'aise sous ses cicatrices trop nombreuses. Elle, le regard étonné, les cuisses serrées et l'intelligence freinée par l'insécurité filiale.
Si le biologique compte, ça n'a pas de sens de se demander pourquoi l'un est trop arrogant et l'autre pas assez.

Le grand timonier

La psychanalyse arrive au moment où on a besoin de gens autonomes pour le travail dans les villes, ce qui crée de nouvelles conditions qui permettent aux tordeuses de pinettes non seulement de vriller le tonneau de l'amour, mais aussi de demander un dû qui a du mal à venir. Ça ne marche pas très bien. Ça fait mal. Plus que nécessaire. Les causes — il faut bien parler de causes quand la psychanalyse entre en jeu — les causes sont multiples, mais la principale est le décalage entre l'éducation reçue dans l'enfance et les requêtes économiques et culturelles de l'âge adulte. Freud avec son approche de conservateur (radicale seulement dans la parole) charge la pratique psychanalytique sur un bateau désexualisé ! Mais, depuis que le grand timonier de la morale s'est assoupi, le bateau dérive et les psychanalystes, dans leur studio, peine à éviter les rapports sexuels qui, même s'il semble qu'ils n'existent pas, font comme s'ils existaient.

Ô mon ami

Ô mon ami, il y a trop d'amies.

Bouchon

Ça fait mal. Depuis que j'ai doublé le cap de la cinquantaine, je m'attends à tout, de moi et des

autres ; j'ai compris que « s'attendre à quelque chose », à quelque chose de précis, je veux dire, n'est qu'une projection de désirs qui se fourvoient une fois sur deux — quand ce n'est pas deux fois sur deux. Depuis lors je ne suis point stupéfait quand elle me dit que je la fais penser parfois à Hitler, parfois à mère Thérèse et d'autres fois à Brigitte Bardot. Je m'attends à « me retrouver » dans le comportement des êtres les plus débiles, les plus violents, comme dans celui des êtres les plus angéliques, les plus intelligents ; mais, jamais, je vous le jure, jamais, jamais au grand jamais, je n'eusse pensé partager quoi que ce soit avec l'être le plus pauvrement pauvre de la littérature. Et pourtant… Charles Bovary, à la fin des repas, « coupait, au dessert, le bouchon des bouteilles vides », comme moi.

Les grands timides

J'ai toujours eu une grande difficulté à commencer et à terminer les lettres. J'ai toujours l'impression d'être trop froid ou d'afficher trop d'amitié ou camaraderie. Je suis par exemple incapable de commencer avec « Cher » : trop intime pour les connaissances, trop froid pour la femme que j'aime et pour les amis. J'ai l'impression que mon problème est un symptôme de quelque chose qui caractérise le rapport entre les sens : le symptôme de l'impossibilité de se passer du regard et du toucher lors du premier contact. Ceci expliquerait aussi pourquoi les grands timides (les adultes timides) sont toujours brusques dans leurs premiers mots.

Aimer

On fait n'importe quoi pour se faire aimer : même aimer.

Amour.

Encore le même refrain ! Quand des jeunes sont profondément malheureux, j'ai toujours le même discours qui emmerde énormément mon amie : il faut qu'il/elle se trouve une âme jumelle, un corps d'appui.

Je hais ça ! Il ne faut pas dépendre du regard de l'autre jusqu'à un tel point. Si on ne trouve pas un bon équilibre et une paix relative, tout seul, on ne la trouvera jamais. Pire, on payera mille fois plus cher.

D'un point de vue abstrait, elle a raison. Mais, ce qu'elle oublie, c'est que cette paix est impossible à trouver toute seule si, à l'aube du moi, la vie n'a pas été constamment irriguée, par les eaux du réservoir maternel. Il suffit qu'un jour, dans l'enfance lointaine, la sécheresse ait effleuré les racines pour que les fleurs n'osent se montrer qu'à l'ombre des illusions que les mots de l'autre apportent.

Le désir de la patate

Pour agrandir une pièce tout en la laissant petite, il suffit de poser quelques miroirs. Comme pour

les petites idées. L'autre jour j'ai lu, je ne sais plus où que « L'écriture transforme la parole du désir dans le désir de la parole. » Ouaouaaaouh ! Si, pour circuler dans une formule étroite comme « la parole du désir », il faut être anorexiques ou masochistes, dès qu'un miroir renvoie « le désir de la parole », on se sent à l'aise. Que d'espace ! Que d'illusions !

C'est vraiment amusant d'appliquer des miroirs au désir. Ça fait vachement profond :

Le désir de l'autre et l'autre du désir.

Le désir de mort et la mort du désir.

Le désir du corps et le corps du désir.

Et, bon dernier *Le désir du Désir et le Désir du désir* ?

Double ouaouaaaouh!

Ma formule préférée n'est pas du lot ; ma préférée c'est : *Le désir de la patate et la patate du désir.* Et pas tellement parce qu'elle est insolite ou parce qu'elle m'oblige à des pensées profondes, mais, tout bonnement, parce que j'aime les patates.

— Facile de ridiculiser. Trop facile.

— Oui. Je le sais. Je m'excuse.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je serais sérieux. Je vais analyser sans idées précousues « Le désir de[104] la parole »

La parole est ce que le désir pousse vers les orifices[105] de l'âme qui l'abrite — la personne désirante, comme on aurait dit dans les années soixante. La parole est le moyen que le désir emploie pour dire qu'il désire ce qu'il ne peut pas dire. Et, en le disant, il nie le désir pour dire le Désir de l'autre qui n'est pas nommé. Mais si la parole du désir ne peut pas dire le désir, c'est que le Désir est la parole et la parole désire donc le désir, c'est-à-dire elle-même. Donc : la parole de la parole dans le désir, du désir muet.

Facile comprendre pourquoi je préfère *le désir de la patate*.

Un jeu pour génies

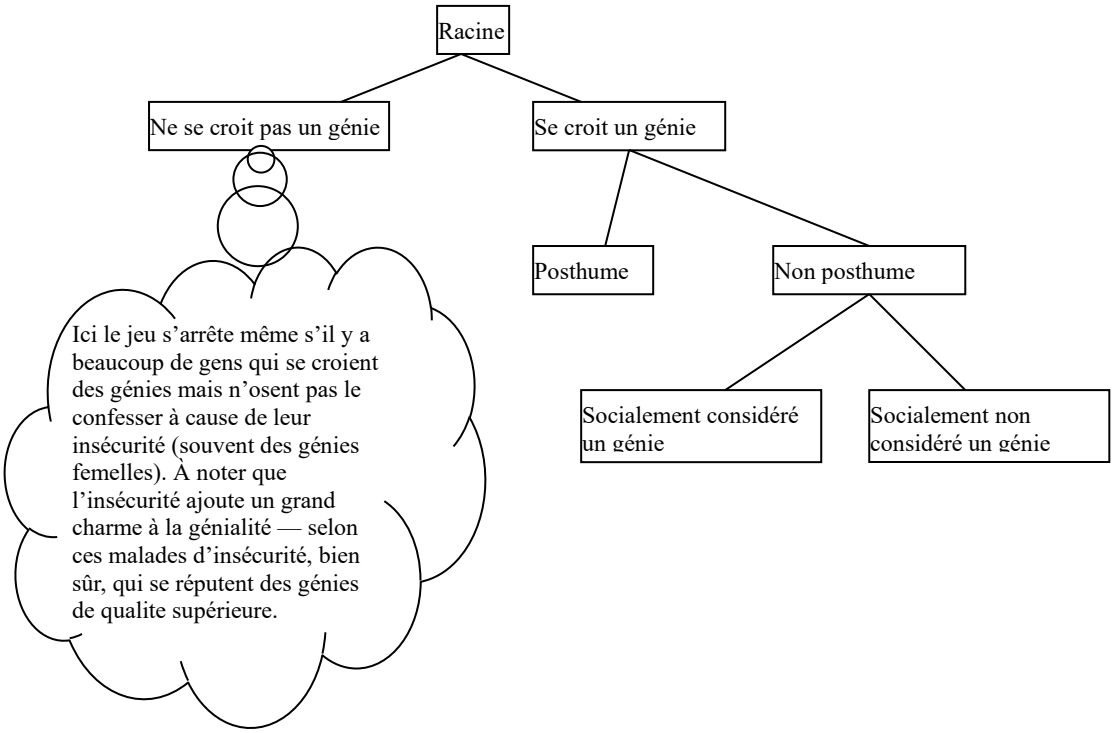
En lisant dans le dernier *Magazine littéraire* : « *Convaincu de son génie, Stendhal visait une gloire posthume dont il fixa lui-même les échéances, 1880 et 2000* » je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Nietzsche, un autre « posthume » conscient de son génie — et à d'autres choses encore, que je ne

104 J'entends ma prof du lycée dire que ce n'est qu'un jeu fondé sur la préposition « de » qui oscille entre subjectif et objectif. Comme dirait Heidegger.

105 E puisque, hors métaphore, les orifices de l'âme sont ceux du corps, il y a des paroles qui passent à travers le c… Des paroles merdeuses.

dirai pas. Mais j'ai pensé aussi à un jeu de classification, un jeu de société avec des allures psychologisantes pour vous permettre de mieux saisir certaines de vos pensées honteuses ou celles encore plus honteuses de vos convives.

Voici un arbre avec la racine en l'air et quatre feuilles côté terre qui vous permet de caser tout le monde en fonctions de leur perception de leur génialité.



En ce qui concerne la feuille *posthume*, puisque votre voisin106 se croit génial, mais il n'est pas assez confiant dans la reconnaissance sociale continuez l'investigation en tête à tête. Faites une analyse qualitative en essayant de voir s'il s'agit de pessimisme alimenté par les déceptions ou de la lucidité (de son point de vue) sur la médiocrité du monde. Dans ce dernier cas, si vous ne l'aimez pas beaucoup, demandez-lui pourquoi les générations futures devraient-elles être moins médiocres. S'il dit que l'humanité s'élèvera à cause de ses œuvres vous avez le droit de penser que non seulement il n'est pas génial, mais qu'il est terriblement idiot. Ce dernier cas ne vous arrivera jamais, car vous n'invitez pas des gens aussi idiots — si c'est vous qui pensez cela, si c'est vous le grand idiot, ne craignez rien, car votre idiotie est telle que vous ne vous en apercevrez jamais.

Dans cas, *non posthume*, force est d'admettre le courage de votre convive, fils, comme tout courage, de la peur ou de la bravoure.

Honte

Quand un ami me dit qu'il va chez un psy, j'ai honte. J'ai honte pour la honte qu'il doit éprouver en

106 Dans ce jeu vous aussi vous êtes votre voisin. On est tous voisin de quelqu'un, surtout de soi-même.

me l'annonçant. Si je m'aperçois qu'il n'a pas honte, j'ai encore plus honte. Pour lui, qui est mon ami.

Les psys (tous genres confondus) tournent toujours autour du peu. Ce qui leur donne une maîtrise du langage réservée jadis aux poètes. Les plus lucides le savent, les plus roublards en profitent et la majorité patouille.

L'analyse se suspend là où les mots a-baisent. Quand les maux ne font plus mal. C'est long, mais ça apaise. Elle arrête quand ça ne baise plus et surtout quand ça n'abaisse plus.

Freud et la pédagogie

Une promenade est un détour entre chez soi et chez soi où, seul, ou en compagnie, on flâne pour rêver. *Freud antipédagogue* de Catherine Millot107 a été, pour moi, une longue promenade à travers les montagnes freudiennes où même les égratignures des ronces lacaniennes ont été agréables. Parti de la croyance que la pédagogie est un art qui se fourvoie quand elle prétend être une science, j'en suis revenu après un détour de quelques pages verdoyantes où, à l'aide d'une analyse serrée des textes de Freud, Catherine Millot montre que les tentatives de créer une pédagogie nouvelle fondée sur la psychanalyse sont destinées à la faillite — faillite non dans le sens que les pédagogues-analystes feraient plus de dégâts que les autres, mais parce que les espoirs naïfs qu'une « libération sexuelle » de l'enfance puisse libérer des névroses et faciliter ainsi l'apprentissage n'ont pas droit de cité dans un monde où l'inconscient est maître. Et l'inconscient est maître, dans le monde de Freud. La seule aide que la psychanalyse puisse donner à la pédagogie, c'est de lui inspirer une « éthique fondée sur la démystification de la fonction de l'idéal, comme fondamentalement mensonger [et de transformer] notre impuissance en la reconnaissance de l'impossible ».

Un message pessimiste ? Sans doute pour ceux qui croient que savoir implique pouvoir : pour ceux qui croient que le monde est un château de mots.

Et pour les autres ? Pour ceux qui croient que les mots habillent (et, parfois, déshabillent) le fond qui les fait naître ? Une belle fable, une fable dure avec une chute rouge turbulente.

Le sens de la formule de Freud est indépassable. Ses formules ont un relief aphoristique qui les protègent des dangers des clichés ; leur ossature, enveloppée d'une souple chair spirituelle, rudoie rarement l'esprit du lecteur ; leur rondeur, œuvre d'un temps sans pitié, gagne à Éros même les âmes les plus rétives. Et si Lacan semble parfois le dépasser, c'est seulement parce que les calembours relèvent même les idées les plus insipides. En voilà une tirée d'*Analyse terminée, analyse interminable* à propos de l'éducation et de l'analyse « ces professions impossibles, où l'on peut être sûr d'obtenir des résultats insatisfaisants ».

---

107 Catherine Millot, *Freud antipédagogue*, Flammarion, 1997.

États d'âme

En août 1924, lors du discours inaugural de la conférence épiscopale de Palerme, le cardinal Papalardi, ébaucha une thèse qui aurait mérité bien plus d'attention de la part des évêques catholiques : « La résistance de certains théologiens à la modernité, considérée comme l'espace laïc où les sciences de la nature fixent arbitrairement l'horizon du savoir, a voilé la richesse du sacrement de la confession comme *revelatio revelans*108 (…) Un souci excessif de conservation et l'influence, pas toujours positive, des philosophies romantiques ont obscurci la fonction du discours dans une *revelatio revelans* comme nœud d'où procède la parole (…) une nouvelle science laïque, nommée psychanalyse, fondée à Vienne par M. Sigmund Freud, introduit une " confession " où l'événement de parole, né du discours, révèle ce que la raison ne peut connaître (…) Elle [la psychanalyse] risque d'occuper un lieu stratégique abandonné sans trop de réflexion par la majorité de nos théologiens. »
En lisant le texte de la conférence donnée par Jacques Derrida lors des *États généraux de la psychanalyse*, tenus à Paris en juillet 2000, je me suis souvenu de l'allocution de Palerme. J'ai eu l'impression que, comme le cardinal, Derrida avançait des concepts « qui auraient mérité plus d'attention » et que « le souci excessif de conservation et une certaine influence des philosophies structuralistes » empêchait de voir l'énorme espace qui s'ouvrait devant la psychanalyse et dont Derrida faisait don à celle-ci sur un plateau d'argent.
Derrida, maître des *incipit* et souverain ornemaniste, ne pouvait pas ne pas renvoyer ses auditeurs aux États généraux de mai 1789 et, tout au long de sa conférence, y revenir pour y puiser des questions : *Plus de deux siècles plus tard, des États généraux de la psychanalyse sont-ils destinés à sauver ou à perdre un roi ou un Père de la nation ? de quel père, de quel roi, de quelle nation109 ?* Sans trop prendre de risques, je peux suggérer les réponses qui circulent tout au long de la conférence : « du Père qui a nom Lacan-Freud et de la nation Europe », et si cette réponse est la bonne, la deuxième en découle immédiatement : « Ils sont destinés à perdre le Père si Noblesse et Clergé ne s'allient pas au Tiers110 (monde). » Un Tiers qui non seulement n'a pas encore obtenu un vote par tête, mais qui, dans bien des pays qui se disent « souverains », n'ose même pas s'attaquer à un « vote par banque ».
Si la psychanalyse ne veut pas, comme le fit le catholicisme, perdre une occasion d'aider l'émancipation et la connaissance, elle doit penser ses résistances au monde, mais pour cela elle doit

108 À ce propos, René Habachi est on ne peut plus clair : « La distinction révélation révélante et révélation révélée peut sembler spécieuse puisqu'il s'agit, en fait, d'une même révélation et d'un même texte. La différence est dans le point de vue : faire le trajet : parole, discours, histoire, *eschaton* (révélation révélée) ou le trajet inverse : eschaton, histoire, discours parole (révélation révélante). René Habachi, *Les deux pôles du problème d'une théologie de l'histoire*, Actes du colloque, *Révélation et Histoire*, Aubier 1971, p. 113.
109 Pour faciliter la lecture, toutes les citations tirées de la conférence de Derrida et publiée sous le titre de *États d'âmes de la psychanalyse* par Galilée en 2000, seront in italique.
110 Ce n'est certainement pas l'Argentine, une province de l'Europe culturelle rattachée à l'Amérique du Sud qui peut parler au nom du Tiers (monde).

sans doute se libérer de l'esclavage de ses origines. La psychanalyse *n'a pas encore entrepris, et donc encore moins réussi à penser, à pénétrer et à changer les axiomes de l'éthique, du juridique, et du politique, notamment en ces lieux séismiques où tremble le phantasme idéologique de la souveraineté et où se produisent les événements géopolitiques les plus traumatiques, disons encore confusément les plus cruels de ce temps*. Il serait certes facile de lui répondre que tout cela est à l'extérieur des frontières de la psychanalyse et que la force de cette dernière est étroitement liée à son éloignement de l'éthique et du politique les plus immédiats. Mais le politique et l'éthique sont en train d'être broyés et reconstitués par une économie et une technique qui récusent le concept même de frontières et tout cela en passant sur le corps de l'énorme majorité qui constitue le Quart (monde).

Et tout cela *cruellement*. Pourquoi la cruauté ? Pourquoi le plaisir de faire et de vouloir le mal ? Il s'agit là de questions incontournables, et non seulement à notre époque, et ce sont des questions que la psychanalyse doit assumer. Peut-être même des questions fondamentales pour la psychanalyse si elle veut se sauver — en sens de rester fidèle à sa mission de délimitation des pouvoirs de la raison. Mais, contrairement à Derrida, je crois qu'elle doit devenir un outil — complexe et riche comme on veut, mais toujours un outil — pour nous aider à mieux écouter la parole de… pour mieux écouter la parole qui ne nous demande pas d'alibis, même théologiques. Apprivoisés par les médias, il ne faut pas croire que la cruauté soit seulement celle des Talibans ou des Hutus — celle du Tiers —, c'est surtout la peine de mort, en particulier aux États-Unis, le pays qui, même sur la cruauté, peut se faire du capital : *Tant qu'un discours psychanalytique conséquent n'aura pas traité (…) du problème de la peine de mort et de la souveraineté en général, du pouvoir souverain de l'État sur la vie et la mort du citoyen, cela manifestera une double résistance, et celle du monde à la psychanalyse et celle de la psychanalyse à elle-même comme un monde*. J'ai écrit « surtout la peine de mort », et ce « surtout » est complètement, simplement, bassement, et, sans doute, inutilement politique, car : *il y a seulement des différences de cruauté, des différences de modalité, de qualité, d'intensité, d'activité, ou de réactivité dans la* même *cruauté*. Et pourtant, si ce sont les différences qui comptent ? S'il fallait laisser tomber le mot trop grossier de « cruauté » et introduire des centaines de mots pour définir les différentes cruautés, pour les comprendre et les combattre ? Mais, peut être que Derrida a raison et que ces centaines de mots ne sont pas de simples noms, mais le discours psychanalytique qui, j'ajoute, éclaircit la voie vers la Parole.

Parler de cruauté implique introduire une catégorie éthique, politique et même du droit, mais si *la psychanalyse en tant que telle n'a pas à évaluer ou à dévaluer, à discréditer la cruauté ou la souveraineté d'un point de vue éthique* (…) [est-ce que cela veut dire] *qu'il n'y a aucun rapport entre psychanalyse et éthique, droit ou politique ? Non, il y en a, il doit y avoir une conséquence indirecte et discontinue : la psychanalyse en tant que telle ne produit ou ne procure aucune éthique, aucun droit, aucune politique, certes, mais il revient à la responsabilité, dans ces trois domaines de prendre en compte le savoir*

psychanalytique. La psychanalyse comme simple outil de connaissance ? comme science au service du politique ? comme savoir qui, par exemple, enlève à l'État toute justification dans la condamnation à mort d'un citoyen ? Certes une psychanalyse plus humble, mais, probablement, une psychanalyse qui participerait à la construction d'égouts où, parfois, la cruauté coulerait sans laisser trop de traces.

Que dire quand Derrida écrit : *bien sûr l'État et l'Église tendent à limiter la production de tels esprits …la couche supérieure d'hommes à l'esprit indépendant*, sinon qu'il y va un peu vite dans l'amalgame État-Église ? Et en allant trop vite, en se laissant prendre par son goût de la belle formule, il perd la richesse de la différence du religieux seul rempart, à notre avis, contre les assauts de la cruauté.

Et, pour conclure avec un retour aux États généraux de 1789, sans pourtant *m'égarer dans le délire historique*, j'aimerais citer Michelet qui, en décrivant le défilé des députés du 4 mai 1789, se demandait : « Qui distinguait dans cette foule d'avocats, la taille raide, la pâle figure de tel avocat d'Arras111 ? », pour poser quelques questions à propos du défilé des psychanalystes de juillet 2000 : où est la nouvelle Arras ? encore en Europe ? ou en Chine ? ou dans un pays Musulman ? » Si Arras reste en Europe, le risque est énorme qu'un « pâle avocat » de la psychanalyse, nouveau Robespierre, étouffe, dans la terreur de la parole, la révolution déclenchée par Freud.

Folie

Dès la sortie du bureau, une manif bruyante occupait toutes les routes d'accès au centre de mon esprit. Je marchais vers la maison au rythme de petits slogans aigres et sans générosité quand, à l'improviste, un escadron de pensées, en tenue de combat, apparut au sommet du Mont Royal et dispersa en quelques secondes les contestataires. L'escadron disparut avec les derniers manifestants me laissant vide et sans idées. Immobile et sans idées, au coin de Saint-Urbain et Milton. Je ne savais plus la direction de la maison, ni si j'avais une maison ni qu'est-ce que c'était qu'une maison, ni qui j'étais. J'étais tellement vide que, si je n'avais pas eu un corps, je n'aurais pas été. Mon visage devait refléter assez clairement mon non-état interne car pour la première fois depuis que j'habitais à Montréal, quelqu'un me demanda, dans la rue, « Mais, ça va ? ».

— Oui. Merci, je crois que je répondis.

Je repris à marcher. Je suivais mes muscles qui, contrairement à ma conscience, semblaient savoir où aller. Ou, peut-être que ma conscience était tellement prise à donner des ordres aux muscles qu'elle n'avait pas le temps de me parler. Ou, encore que mon *moi conscient* était bien content de se reposer à l'ombre des ordres que la conscience donnait aux muscles. Ce qui est certain, c'est que je n'étais plus immobile et que mon corps était poussé en avant par je-ne-sais pas quelle force. Ou tiré.

111 Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, éd. la Pléiade, Gallimard, 1952, p. 90.

Lentement les rues de l'esprit se peuplèrent : quelques pigeons d'abord, deux ou trois chats ensuite et puis un chien trop maigre pour avoir un patron et enfin des gens. Une « gens » surtout. Le corps d'une fille, le même qui m'avait parlé, je suppose, marchait une dizaine de pas devant moi. Je commençai à marcher derrière la fille qui marchait une dizaine de pas devant moi. D'un coup, et je ne saurais pas dire si c'était la perception qui avait changé ou la projection de la raison sur la perception ou des souvenirs enfouis depuis plusieurs décennies faisant surface, ou… ou… d'un coup, dis-je, la fille qui marchait devant moi disparut. D'elle ne restait que l'ondoiement d'une jupe caressant des cuisses impatientes. Rien d'autre. Et puis les cuisses et la jupe disparurent. Ne restèrent qu'ondoiement, caresses et impatience. Rien d'autre.
J'écris et l'ondoiement revient et reviennent les caresses et l'impatience et la jupe et les cuisses. Tout le reste est folie.

À ton âge

« À ton âge, moi aussi j'aimais beaucoup Paris. » Il est temps que j'enlève cette connerie de mon prêt-à-porter sloganaire. *À ton âge*…… malgré tous les efforts que j'ai faits pour montrer que dans *À ton âge* il n'y avait aucun mépris pour la jeunesse, aucune indication d'une évolution positive due au temps qui passe, aucune connotation paternaliste, j'ai obtenu de piètres résultats. Pourquoi ? Probablement parce que c'est doublement con de penser qu'on n'est pas con simplement parce qu'on marche de proue à poupe sur le bateau qui sillonne la connerie. Laissons donc tomber *À ton âge*. « Moi aussi j'aimais beaucoup Paris », n'est peut-être pas bien mieux : l'imparfait, aidé par une « aussi » pas tout à fait innocent, transfère sur un registre plus hypocrite la même indication de « évolution vers le mieux » de « j'ai compris, moi ! » La seule solution, si on n'aime pas Paris, et on a envie de le dire, est sans doute la suivante (un vrai œuf de Colomb) : « Je n'aime pas Paris. » Affirmation catégorique qui pourrait être suivie de longues explications inutiles. C'est quand même dommage qu'on ne réussisse pas, dans une même phrase, à dire qu'on n'aime pas Paris, qu'on l'a aimé, qu'avec l'âge on a changé d'avis, mais que ce changement n'a rien à voir avec une plus grande lucidité ou quoi que soit de positif. C'est dommage qu'on ne puisse pas parler sans que ce qu'on dit ne soit pas interprété comme le point d'arrivée positif d'une évolution de la vie. C'est dommage qu'on ne puisse pas enlever de la tête des gens une des conneries qui s'alimente à longueur de vie : que dans la vie d'un individu il y a quelque chose qui, d'une manière quelconque, puisse ressembler à du changement positif. Une dernière tentative : « À ton âge, moi aussi j'aimais beaucoup Paris. »

Souffrance

Elle ne souffre pas, je te l'assure. Il a sans doute raison. Son corps ne semble pas connaître la souffrance qui fait craqueter le sternum, ni celle qui broie le myocarde comme la chaîne d'une

tronçonneuse, ni celle qui malaxe la cervelle comme un maître pâtissier travaille la pâte brisée ; ses oreilles n'ont jamais entendu le hurlement sans fin qui remonte de l'estomac et explose dans le larynx aux portes d'une bouche bouchée ; son ventre n'a jamais connu d'esquilles de larmes. Elle connaît la souffrance de ceux qui souffrent de ne pas souffrir, celle, légère, qui agite les sentiments endormis, celle qui lutte contre les serres des mots, celle des fientes qui coulent le long des cuisses, celle des captifs de soi.
Tu as tort, elle souffre.

Excuses et accusations

en bonne et due forme, précédées d'une introduction zolienne, adressées au collectif de la revue Conjonctures *par un ami qui craint pour l'amitié menacée par une psychanalyse toujours plus en forme et excessivement choyée, à son goût.*

Chères membres du collectif de *Conjonctures*
Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? Vous êtes sorties saines et sauves du dossier sur le travail et sur le héros, vous avez magnifiquement conduit celui sur le droit d'auteur, vous apparûtes rayonnantes dans le numéro sur Ducharme. Mais quelle tache de boue sur votre revue si, dans un numéro sur psychanalyse et amitié, l'amitié est contrainte dans un coin obscur du château princier de la connaissance et des sentiments !
Parmi celles qui ont choisi[112] la psychanalyse :

J'excuse
J'excuse la jeune fille tremblotante dont le désir d'amitié se noie dans les yeux aqueux du désir pauvrement charnel de l'autre.
J'excuse le gai mal aimé qui suit à la trace le manque d'amour paternel.
J'excuse le retardé sentimental qui devient psychanalyste pour cacher son manque à aimer.
J'excuse l'écrivain anémique qui, dans le jardin freudien, retrouve les fleurs de son enfance.
J'excuse les riches paumés qui rechargent leur temps en se branchant sur un réseau d'inepties.
Je t'excuse, mon ami.

J'accuse

112 Car personne ne doute qu'il s'agit d'un des rares *aut aut* qui survit dans notre société esclave des nuances.

J'accuse la fille fière qui ne sait pas rire des chatouillements de la tristesse.

J'accuse le gai engagé qui trottine vers le mariage.

J'accuse les riches qui achètent les nouvelles indulgences.

J'accuse les écouteurs pressés qui croient qu'il existe un temps pour l'amitié.

J'accuse les mères qui n'adoubent pas leurs enfants,

et surtout,

je m'accuse d'avoir des amis qui ont choisi le psy.

Et pour finir sur jeu de maux : j'accuse les lacaniens qui ne voient pas que Jacques use.

Faust et Freud

Il peut arriver qu'on le croie. Qu'on se dise qu'il n'est pas complètement en contrôle de la situation, qu'il *dissémine* des concepts dont la *trace* et pratiquement inanalysable, qu'il jette un regard désabusé sur les *restes*, mais pas dans une conférence où il explique, en termes très simples et sentis, ce qu'est la déconstruction par rapport et envers la psychanalyse et, plus généralement, à l'analyse. Surtout pas à la fin de la conférence sur les résistances « de » et « à » la psychanalyse. Il termine donc en citant un passage de *Faust* où Méphistophélès, déguisé en Faust, montre à un étudiant venu demander conseil que la compréhension des philosophes vient toujours après. Après l'action. Après coup.

Il introduit la citation en écrivant qu'elle est une « traduction convenue », c'est-à-dire une traduction résultant d'un accord et surtout d'une convention. Pourquoi qualifie-t-il de « convenue » la traduction de Nerval, lui qui des conventions ne s'est jamais fait le défenseur ? Y a-t-il une critique subtile qui m'échappe ? Sans doute. « Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement de pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille nœuds se forment d'un seul coup[113] : le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être ainsi : le premier est cela, le deuxième est cela, donc le troisième et le quatrième (…) Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand. » Il aurait pu terminer la tirade de Méphistophélès, mais il ne l'a pas fait. Il aurait dû, parce que le faux Faust introduit la chimie cette science qui… mais, cela pour après… Je le ferai donc à sa place, avec une traduction « non convenue »[114] :

113 Dans une traduction non « convenue », celle de P. Bregeault de Chatenay (Aubier 1948), on retrouve :
Par où fuit ce fil invisible
Que tout d'un coup mille nœuds criblent.
Je dois confesser que j'aime ce fil criblé de nœuds. Je le préfère aux fils convenus de Nerval.

114 Toujours de Bregeault.

Qui veut connaître et peindre le vivant
N'en doit d'abord chasser l'esprit fervent ;
Car, s'il possède en sa main les parties,
L'âme liante hélas ! en est partie.
« La nature en nos mains », dit la chimie… Eh ! Quoi ?
Elle-même se raille, et n'en sait le pourquoi.

Probablement l'auteur n'a pas cité ce passage parce que les paroles de Méphistophélès sont trop convenues et en même temps trop facilement critiques d'une approche analytique qui est au fondement pas seulement de la chimie ou de la psychanalyse. L'analyse est interminable aussi à cause de ce que Méphistophélès dit : si elle se terminait, si elle trouvait les éléments ultimes elle se retrouverait avec une poignée de cendres ou comme écrit Derrida — oui, c'est bien de Derrida dont il s'agit et, en particulier, de la première de trois de ses conférences publiées par Galilée sous le titre de *Résistances* en 1996 : « (…) c'est parce qu'il n'y a pas d'éléments indivisibles ou d'origine simple que l'analyse est interminable ». Si Derrida avait poursuivi la citation, il aurait dû ajouter que la chimie a fait beaucoup de route, et pas toujours fausse, depuis ses débuts à l'époque de Goethe et que, même en chimie, l'analyse est interminable, si on la continue avec la mécanique quantique. Si on analyse les atomes (éléments étymologiquement indivisibles) on trouve un noyau entouré d'électrons, si on délie le noyau, on trouve des protons et des neutrons, si on défait les protons, on a des quarks… Comme quoi les ressemblances entre la mécanique quantique et la psychanalyse se situent bien ailleurs que là où une connaissance superficielle des deux la fait apparaître115. Il n'aurait pas pu écrire comme il fait à page 42 : « Rien n'est plus éloigné de la déconstruction, malgré quelques apparences, rien ne lui est plus étranger que la chimie, cette science des simples (…) » Mais il devait l'écrire. Pour souligner la différence de la psychanalyse cette « science » que Freud dit, pour des mauvaises raisons, sœur de la chimie. Une attaque en règle. En règle comme Derrida sait le faire : par le travers et avec ambivalence. Une attaque qui se mue en résistance, une résistance active, armée. Mais ce type de résistance est-il encore une résistance ? Seulement si on pense à la *Résistance*, celle contre les Allemands : « Le plus beau mot de la politique et de l'histoire de ce pays ». La vraie résistance, pas celle de la philosophie, celle qui, comme disait Goethe par la bouche de Méphistophélès, vient toujours après, celle qui s'oppose aux cinq Allemands (Kant, Hegel, Husserl, Heidegger et Freud116), par exemple, « les philosophes de la tradition de

115 Je fais, bien sûr, allusion à la si galvaudée indétermination,
116 C'est moi qui ai ajouté Freud, parce qu'il me semble injuste qu'il l'ait oublié dans le paragraphe sur la tradition analytique, même s'il parle de la tradition philosophique.

l'analyse » auxquels la déconstruction demande des « explications ». Auxquels elle résiste. Qu'elle attaque. Une tradition qui délie, simplifie, va chercher les origines, mais qui ne peut que trouver un ombilic au nœud indénouable, comme celui du rêve ou de la vie. Un nœud qui résiste et qui ne peut que résister à toute tentative de dénouement analytique : la psychanalyse existe parce qu'il y a résistance. Seulement pour cela.

Rire

Je n'aime pas le rire malin de celui qui se moque de la fable de la Vierge et du Saint-Esprit. Je le trouve vulgaire comme un enfant fier d'avoir si bien singé un adulte.
Je n'aime pas le rire ventral de celui qui, satisfait de sa petitesse, cherche mon appui.
J'aime le rire qui rit.

Myopes

Il a les yeux de son père… vraiment le nez de sa mère ! t'as vu ? Il marche en bougeant les bras comme son père… Regarde sa façon de mettre les mains dans les poches… il a le style de sa mère…

Qu'est-ce que la ressemblance ? Un pont précaire que l'on pose entre deux individus ? Ouais, c'est une image... Il y a des cas où pratiquement tous sont d'accord sur des ressemblances, mais il y en a bien d'autres, bien plus intéressants, où quelqu'un voit une ressemblance là où les autres n'y voient rien. Ça vous est certainement arrivé de sentir que Julie ressemble à Paule même si tous disent qu'elle ressemble à France. Quelque chose a provoqué un déclic dans votre tête et voilà que le visage de Julie s'embrume et que les traits de Paule prennent sa place. Moi, par exemple, je trouve que Ben Laden ressemble à Charlotte Rampling, mais je n'ai trouvé personne qui partage mon point de vue. J'ai aussi toujours trouvé que Donald Trump et Leonid Brejnev se ressemblent comme deux gouttes d'eau, mais dans ce cas aussi… Je dois dire que je suis myope et j'ai constaté que souvent les myopes savent trouver des ressemblances là où ceux qui voient bien n'y voient que dalle. Il serait trop facile de dire que cette capacité des myopes n'est due qu'au flou qui caractérise leur vision et qui les empêche de voir les différences. Observer des gens ce n'est pas comme lire des lettres de l'alphabet accrochées au mur de l'ophtalmologiste ou voir le chas d'une aiguille ! Voir des ressemblances s'apparente plutôt à la compréhension d'un poème. Je ne crois donc pas être très loin du vrai en disant que les myopes voient mieux les ressemblances parce qu'ils sont moins aveuglés par la précision des détails ; parce que leur défaut leur permet d'abstraire les caractéristiques physiques les plus immédiates et de sentir quelque chose de plus global (j'écris bien global et non profond !). Le détail, la précision sont affaire de paroles, la ressemblance est une affaire d'âme. Mais, quoi de plus flou que votre âme ? L'âme de l'autre.

Confiance

« Tais-toi », même sans « et sois belle » est la pire offense qu'on puisse faire à un humain. Mandement royal émis à Barcelone en 1263 : « Vous ferez en sorte de presser les Juifs (…) pour qu'ils vous présentent et vous remettent tous les livres qui sont appelés *Soffrim*, composés par un certain Juif du nom de Moïse fils de Maymon l'Égyptien (…) parce qu'ils contiennent des blasphèmes envers Jésus-Christ. Ils feront cela sans tarder et sans opposer aucune difficulté, aucune excuse ne pouvant être retenue. Ces livres, peu de temps après, vous les brûlerez en public (…) ». Connu.
Mackinnon veut censurer la pornographie, car « a stiff prick turns the mind to shit ». Connu.
Unique commandement de toute inquisition (libérale, néo-libérale, post-libérale ou cryptolibérale, catholique, luthérienne calviniste ou baptiste, musulmane — talibane ou komeinienne ou Aga kahnienne—, indoue, écologiste, new-age ou fasciste, marxiste, anarchiste, féministe, machiste ou je-m'en-foutiste) : *dans les autres, confiance tu n'auras point*. En toi non plus. Surtout. À cela la psychanalyse aura bien contribué, malgré elle, sans doute.

Parents

Engourdis dans leurs vieilles âmes, ils ignorent l'art de préparer les ados pour qu'y poussent les primeurs de la jeunesse.

Pensez

« Pensez au contraste attristant entre l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant et la faiblesse mentale d'un adulte moyen » (S. Freud *L'Avenir d'une illusion*). Pensez-y. Cela retarde la FRC117.

Une veuve dans la quarantaine qui aimait son mari : « Il est bien plus dur de rester veuve à quatre-vingts ans qu'à quarante ». J'avais toujours pensé le contraire. Elle m'a fait changer d'avis. Elle sait de quoi elle parle. Elle disait que… Je ne vous dis pas de qu'elle disait. Pensez. Pensez sans aide, sans filets de protection. Cela retarde la FRC.

Périastre

Freud, le Newton du système parental, chercha inutilement le périastre des enfants.

Lou et Sigmund

Je vous accorde qu'il n'y a pas de pire rapport que celui entre un *ejaculator praecox* et une

117 Fainéantise et Ramollissement du Cerveau.

lesbienne. Mais je vous interdis de faire allusion à Freud et Lou Salomé !
Freud qui écrit à Lou Salomé que son fils a une passion pour Rilke, ça donnerait du fil à retordre même à un vieux briscard comme Lacan.
L'extrême du religieux c'est sa norme et l'extrême caché cache le pire. Lou Salomé à Freud « le fait de devenir religieux [est] un mauvais signe que quelque chose ne va pas. » Et quand ça ne va pas on fait du n'importe quoi, n'est-ce pas ?
Lou, à Freud, à propos des femmes: « leur esprit est sexe et leur sexe esprit ». Elle en sait long, comme le sage viennois. Presque comme son autre ami, le fou, celui qu'elle ne sait pas si elle l'a embrassé. Elle en sait long, mais elle a la mémoire courte.

Perroquets

Diane Warren est une des plus célèbres et riches auteures de chansons populaires. C'est elle, par exemple, qui a écrit *Because You Loved Me* pour Celine Dion. Dans une entrevue, elle est orgueilleuse de citer l'explication de son psy sur les motifs de sa thérapie : « Vous avez beaucoup de succès, vous êtes belle, vous êtes intelligente et votre meilleur ami est un perroquet. » Enseignement à tirer : même si vous avez tout ce qu'on dit qu'il faut avoir, si vos amis sont des perroquets, vous aurez besoin d'un psy.

Trois hommes et une femme

Certains types d'illuminations, celles qui s'éteignent avec la vie, sont le propre de l'adolescence. Nietzsche, Joyce, Montale, Adorno et Dante éclairèrent le chemin de mon enthousiasme juvénile et gardèrent le désespoir loin de mes sentiers pas encore battus. Depuis, je découvris bien d'autres hommes à plumes qui m'emportèrent très haut, mais je dus attendre celle que, par manque de courage, on appelle maturité pour retrouver les mêmes éclats qu'avant mes vingt ans. Trois hommes ont su remettre les restes de mon cerveau dans la condition de nuire à la nuisance ambiante : Réjean Ducharme, Thomas Pynchon et John Berger. S'il est fort difficile de trouver ce que mes maîtres de jeunesse avaient en commun (l'éloignement de la facilité ?), je crois savoir ce qui rapproche les trois camarades de descente : leur refus, plus ou moins politique, du spectacle.
J'écris cela à l'occasion du troisième anniversaire de la mort de ma mère.
Écoute qui peut.

Peu

Courriel : « Je trouve vos jeux de mots sur la psy faciles et lassants. Tout ce qui n'est pas lié au concret de la lutte contre l'injustice tourne autour du peu ! Vos considérations aussi. A. S. »
C'est sans doute vrai.

Mais il y a plusieurs manières de tourner autour du peu. On peut chercher dans le peu des traces du beaucoup comme font certains philosophes ou gonfler le peu pour détruire les traces du beaucoup comme font les psys.

Payer cher ?

Il ne connaît pas encore le prix du « reviens ! » que la solitude lui a mis dans les touches.

Solitude

Elle rêvait d'amour devant le bel âtre qui partageait sa solitude depuis trente ans, sinon plus.

Handicap

Je suis une handicapée sémantique. Quand je lis dans les *Écrits de linguistique générale* que : « Lors même qu'on dépouille un signe de sons sens… »118, je m'aperçois que je suis incapable de le faire. Je ne peux jamais me défaire du sens. Quoi que je fasse, je reste prise dans des réseaux de sens. C'est ce handicap qui m'empêche de comprendre mes amis qui depuis des années parlent de *perte de sens*.

« Mais *perdre* et *dépouiller* ce n'est pas la même chose : dans un cas c'est passif, en dehors de la volonté du sujet et dans l'autre le sujet agit.

— Tu as sans doute raison. Mais, quoi que je fasse, le sens est toujours là. Je dirais même que plus je me démène pour me libérer et plus je suis prisonnière du sens.
— Je crois que tu es plutôt prisonnière des sens. »

Bébés

Je pourrais parler du bouton de rose de ses lèvres, de sa peau délicate comme un vers de Pétrarque, de ses joues qui réclament des baisers, de ses doigts qui s'accrochent avec une force ténue, du torse immaculé évoqué par un zip coquettement ouvert, de ses pieds minuscules qui oscillent au gré de mes mouvements, de son corps qui porte encore le parfum de son ancienne demeure… Je ne le ferais pas, car ça fait trop kitsch et mes amis ne me le pardonneraient pas. Ce que je peux vous dire, c'est que j'ai gardé dans mes bras pendant deux heures un bébé d'un mois et que je l'ai observé comme on observe la vie quand on n'est pas noyé dans son moi. Je pourrais aussi dire que j'ai mieux compris pourquoi je vois parfois (ou souvent ?) les femmes comme des enfants. Je ne le dirai pas car ça fait trop macho et mes amies ne me le pardonneraient pas.

118 Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard 2002, [3318.8] *Item*, p. 113.

Sur les rives du St.-Laurent

Nous sommes venues en éclaireuses, avec le petit Thomas. Les deux meilleures tables — celles d'où les arbres ne font aucun écran à la ligne orgueilleuse des gratte-ciel — étaient déjà occupées par une troupe de Sud-américains. Nous choisîmes la table placée dans la cambrure de la presqu'île, près du bateau qui navigue, immobile, sur le sable.

« Comme ça, dit Sylvie, quand Thomas s'ennuiera, nous serons à deux pas du bateau. N'est-ce pas Thomas ? » Thomas, le regard collé sur deux enfants de deux ou trois ans ses aînés, qui escaladent silencieux le bateau, ne répond pas. Il n'aurait pas répondu même s'il n'était pas ailleurs : du haut de ses vingt-deux mois il avait décidé que ce n'était pas encore le temps de perdre son temps avec les mots de tous les jours.

Il préfère de loin écouter.

Comme moi.

Tout est prêt. Il ne manque que les saucisses que les deux hommes de Sylvie (son père et son fils) sont allés acheter chez Milan. Et le vin. « On sera là avant une heure. Préparez le feu et les salades, quand on arrive en dix minutes la viande sera prête ». À deux heures ils n'étaient pas encore arrivés. Sylvie plongea dans Foucault, Thomas dans le sommeil. Je le couchai sur une couverture, dans l'herbe, sous un énorme pin. Je me couchai à côté.

Il se réveilla. Il me montrait — ou il se montrait — les pommes du pin qui nous surplombait et il riait : « Là… là… », qu'il disait, plutôt avec ses mains qu'avec sa bouche. Les « là, là » s'espacèrent. Avec un mouvement brusque, comme si une peur soudaine l'avait envahi, il se colla à mon corps.

Je déposais son avant-bras dans ma main à demi ouverte. Ces os minuscules me protégeaient. Je m'éloignai. Loin, loin. Loin du connard de *Téléquébec*, de l'indifférence de ma mère, des caprices de Christine, de ce couillon de Pierre.

Vingt-quatre ans en arrière. Apaisée comme il ne m'arrivait plus depuis des années.

J'étais retournée à la case de départ : celle que j'avais bâti à coup de mélancolie et frustration dans mon adolescence confuse et d'où je me serais envolée… À l'époque où je nous voyais vivre comme deux… Nous, moi et l'autre que je n'avais pas encore rencontré. Bien avant que je ne décide d'avorter.

Une enclume se pose sur mes souvenirs. Dans mon ventre.

Mon Thomas n'a jamais ri aux pommes de pin.

Comme le pus d'un furoncle.

Et lui avec son énorme bouquet de roses, à la sortie de l'hôpital.

— T'es plus bête que je ne le pensais, et je lui crachais à la figure.

Il m'avait tout enlevé. Tout ce qu'il avait pu. Il s'était installé dans mon corps, dans mes sentiments et dans mes idées comme s'il était chez lui. Tranquille. Je lui donnais la tranquillité nécessaire pour

terminer son doctorat.

— Oh ! si tu savais comme j'en ai besoin. Si je finis c'est grâce à toi.

J'étais son monde ! Trois mois après que j'avais décidé, pour sa sale carrière ! de laisser qu'on jette dans les déchets d'un vieux hôpital sombre et sale… il s'en alla.

Pédofille

Que celui qui — enfant — n'a pas rêvé d'une pédofille sorte du placard.

Petit

« La plupart de nos professeurs sont des créatures minables, qui semble s'être donné pour tâche de barricader la vie de leurs élèves et de la transformer, finalement et définitivement, en une épouvantable déprime. Ce sont d'ailleurs que les crétins sentimentaux et pervers de la petite-bourgeoisies qui se poussent dans le métier d'enseignant. 119» Dans le spectacle tiré de *Maîtres anciens* de Thomas Bernhardt et mis en scène par Denis Marleau, c'est le rire fort et franc des spectateurs qui, se sentant visés, renvoient la flèche dans le champ anonyme des autres qui frappe. Une trentaine de pages après, dans le livre : « Tout, chez Heidegger, est de seconde main, il était et il est le prototype du penseur à la traîne à qui tout, mais alors vraiment tout a manqué pour penser par lui-même. […] Heidegger est le petit-bourgeois de la philosophie allemande, qui a coiffé la philosophie allemande de son bonnet de nuit kitsch […] Heidegger a toujours plu au femmes crispées… » Les rires sont moins bruyants, plus féminins, ce sont les rires de ceux qui dans la mode jusqu'au cou ont déjà délaissé Heidegger pour un petit-bourgeois de la philosophie française.

Je croyais que l'infamie associée à « petit-bourgeois » avait disparu avec la noyade du communisme et que l'expression n'exprimait plus la hargne de quelques petit-bourgeois incapables de se voir comme des petit-bourgeois mesquinisant sur tout. Je me trompais. Les petits-bourgeois continuent à rire des petits-bourgeois. C'est leur manière de refuser la possibilité de s'attaquer aux racines de la « culture » et de se contenter de regarder les branches que le vent de la mode dépouille des dernières feuilles. Mais pourquoi avons-nous besoin d'ajouter « bourgeois » à « petit » pour indiquer la petitesse, la mesquinerie, l'étroitesse ? Pourquoi « petit » ne suffisait-il pas ? Sans doute parce qu'il a trop de connotations de l'enfance et de la chambre à toucher.

Certitudes

Ils furent amis, amants et amis encore. Après la première bouteille de Saint-Émilion, ils investiguent

119 Thomas Bernhard, *Maîtres anciens, Gallimard, 1988.*

consciencieusement, calmement, avec la solennité des gens saouls ce qui les firent basculer. Les idées vacillent toujours un peu plus et les sentiments se forment et se déforment derrière les mots qui se culbutent. Le corps suit. Le corps suit ? On a l'impression que le corps suit.

Dès l'enfance, on nous enseigne qu'on a un corps et un esprit. Que les choses ont une âme. Hier, en écoutant mes amis qui furent amis, amant et amis encore, j'eus la certitude que ce qu'on nous a enseigné à propos de l'esprit est faux. Mais cette certitude est la compagne fidèle d'une autre, qui est certaine que l'enfance seule porte la vérité. Je ne dirai rien de la troisième, de celle que trop de gens disent partager, de celle qui se nie en disant qu'il n'y a pas de certitudes.

Irritation

J'ai relu deux pages très agressives que j'avais écrites contre un intellectuel québécois qui pense avec ses chaussettes et que *Le Devoir* considère comme l'un des plus beaux fleurons du pays. J'en avais trop mis et cela m'a fait repenser à un courriel que Paolo m'avait envoyé après qu'il avait lu une tirade contre un fade intellectuel français qui n'avait cesse de faire des appels fades à ses fades confrères : « Arrête d'attaquer des positions sans aucun intérêt. C'est trop facile. Si t'as vraiment envie de critiquer ne te laisse pas attirer par les vieux refrains remis à la mode par la publicité télépensée. Ce qui t'irrite, te fait perdre toute lucidité et te fait écrire des choses qu'irritent même tes amis les plus proches ». Il a raison. De l'inutile foudre aux yeux. Un irrité aveugle qu'irrite des amis toujours prêts à se débarrasser de leur fragile lucidité. Un tourbillon de mots stérile.

Il a raison. Il faut que j'arrête de m'acharner contre des *punching-balls* comme s'ils étaient des adversaires en chair et en verbe.

VI

La colossale admiration pour ce qu'il [l'artiste] a réalisé, une admiration de soi qui pourrait le faire facilement renoncer à celle des autres, à celle du monde. (T. Mann, Docteur Faustus)

Quand l'intelligence veut se mettre à juger les œuvres d'art, il n'y a plus de certitudes, rien de fixe, on peut prouver tout ce qu'on veut. (Marcel Proust)

La mission actuelle de l'art est d'introduire le chaos dans l'ordre (Theodor W. Adorno)

Définitions

Toutes les fois que j'entends des platitudes sur l'art (« Mon fils de trois ans peindrait mieux », « c'est vraiment n'importe quoi », « du bruit, rien à voir avec la vraie musique », « il suffit de mettre quatre photos de cul et… ») je repense à une définition que je trouvais si juste dans les années 1960 : « *L'art est tout ce que les hommes appellent art* ».

Définition qui me semblait bloquer les comparaisons stériles et polémiques de la nouvelle étoile de la peinture avec Michel-Ange ; du groupe rock qui excite les adolescents de la terre entière avec Beethoven ; de l'honnête fille qui écrit un dialogue sur le trauma de la puberté avec Shakespeare. Elle permet aussi de ne pas mettre une échelle de valeur absolue entre art populaire et le « grand art », de ne pas s'embarquer dans une ontologie de l'art, complètement prisonnière de son réseau de mots, et oublieuse de l'objet dont elle dit chercher l'essence.

Certains critiques voyaient dans cette définition un relativisme dangereux, ouvrant la porte au n'importe quoi — aujourd'hui on parlerait de relativisme post-moderne. C'était plutôt une vision qui les déstabilisait, dirais-je. D'autres, plus naïfs et pas très fort en logique, y voyaient une simple tautologie.

Certaines affirmations, passéistes et passablement ignorantes sur la photographie numérique et sur des outils comme *Photoshop* mériteraient que leurs auteurs découvrent cette définition : cela leur permettrait de sentir un autre goût dans les fruits de la technique, qui ne sont pas nécessairement empoisonnés.

Aujourd'hui cette définition pourrait être resserrée. Quelques retouches ne lui feraient pas mal : on pourrait, par exemple, lui enlever la couche d'idéalisme qui offre les hommes au dieu sociologue sur l'autel des mots — comme s'ils étaient un groupe homogène, doté de la capacité de définir et de penser en tant que groupe.

La voici après une retouche : « *L'art est tout ce que les médias appellent art* ». Malgré les apparences, ce changement n'est pas dicté par une veine polémique et stérile ou par une haine des médias

considérés comme un organe tout puissant de pouvoir. Je fais partie de la minorité qui croit que les « médias » existaient au Moyen âge comme à la Renaissance même s'ils s'appelaient Église plutôt que médias et qu'ils avaient un pouvoir aussi (si non plus) omniprésent et efficace que celui d'aujourd'hui. Je fais partie de ceux qui considèrent que, par le fait même d'entrer dans les églises, les tableaux entraient dans le royaume céleste de l'art, comme aujourd'hui y entrent les tableaux dont parle le *Monde*, les émissions culturelles à la télé ou les profs dans leurs cours d'histoire de l'art.
La nouvelle définition peut sembler pécher de relativisme encore plus que l'originale : si les hommes peuvent changer d'opinion en fonction des changements politiques, économiques ou culturels, que dire des médias qu'une simple transaction commerciale peut faire basculer de l'autre côté de la… j'étais en train d'écrire « barricade », mais mon ange gardien m'a sauvé : « *Le terme est trop fort* » qu'il a murmuré « *Les médias basculent toujours du même côté de la barricade.* ».
Mais cette impression de relativisme est fausse : les médias sont si solidement attachés à la barque sociale qu'il n'y a pas de relativisme. La définition est immobile d'un point de vue sociologique, historique, physique… du point de vue de tout ce qui appartient à ce monde.
« Mais elle se meut par rapport aux étoiles fixes !

— Dans l'art, comme dans tout ce qui est produit par les humains, il n'y a pas d'étoiles fixes, mon cher. Il n'y a pas d'étoiles, mon petit. Il n'y a que des étoiles filantes, mon chou. »

Son et lumières

Depuis des années je ne lis plus les feuillets qu'on distribue dans les théâtres avant les spectacles. Ne sachant pas quoi fabriquer, en attendant que ma compagne trouve une place libre aux toilettes, j'ai lu consciencieusement, comme s'il s'agissait d'un poème de René Char, le feuillet du ballet « *Conjunto di nero* » de Emio Greco. Je passerai encore des années avant de lire un autre feuillet de ce genre (si le temps des toilettes de ma compagne est trop long je m'occuperai à tricoter des idées pour l'hiver) : du vide tissé de vide ; de beaux mots dans de belles phrases qui disent un beau rien. *La fulgurante intériorité de la danse révèle les couleurs du mouvement à la lueur des corps. De somptueuses métaphores visuelles accompagnent les lignes de la danse et des motifs*. Les dégâts d'une poésie mal assimilée par des âmes sans étendue qui ont un job de mots à faire.
Et le spectacle ? J'ai bien aimé la musique, j'ai trouvé fantastique l'éclairage et médiocre la danse.

L'asperge de Manet

Jeune, je confondais toujours Monet et Manet. Si j'avais connu l'histoire de l'asperge, je ne les aurais pas confondus. Ce qui montre, encore une fois, l'importance des anecdotes. Un galeriste propose 800 F à Manet pour un tableau. Manet livre ses célèbres asperges — célèbres après. À la réception de la marchandise, le galeriste fait un chèque de 1000 F. Manet lui envoie un autre tableau (que je

préfère au premier) avec une seule asperge : l'asperge pour le bon poids, qu'il dit. Argent et Art : la grande camaraderie, quand on est célèbre.

Musée Guggenheim

L'agrandissement ou le rapetissement, le changement de type de matériel, le fait de le mettre là où on ne le voit pas d'habitude ou de le modifier pour le rendre abstrait donnent à un objet des allures qu'on appelle, avec trop de désinvolture, artistiques. Comme les répétitions ratées de Claus Oldenburg. Il y a aussi des réussites : le fer à repasser et la tasse de Man Ray.

Grâce à la technique moderne, l'œuvre d'art a gagné en cabotinage ce qu'elle a perdu en aura.

Les conséquences du fait qu'on regarde les tableaux avec les yeux, mais on les voit avec une théorie sont parfois assez désagréables. Les gens souvent n'apprécient pas les nouvelles œuvres, car la théorie qu'ils possèdent a été trop usée par l'observation des vieilles œuvres. Mais, paradoxalement, il est impossible de bâtir une nouvelle théorie sans que l'œuvre d'art soit déjà là. Les œuvres nouvelles qui résistent aux violences des vieilles théories (donc les nouvelles « vraies » œuvre d'art) sont la semence qui génère les nouvelles théories : à partir de ces œuvres un discours « organisé », « structuré », « qui se tient » est introduit. Mais un discours « structuré » par la raison peut être tenu sur n'importe quoi et sa structure donne l'impression d'une grande vérité même quand il n'y a rien. Il plie la matière « vivante » des œuvres d'art (vivante même dans les natures mortes) à ses règles, tout comme il plie le caca métallisé des pseudo-artistes. Le discours théorique, surtout quand il devient un domaine du savoir et donc une profession, se rend autonome et ne parle plus que de soi-même. La raison qui croit pouvoir décrire avec un langage théorique (structuré) et donc « appauvri » ignore que la seule manière de *parler* de quelque chose est de laisser que ce quelque chose parle — qu'il soit art. Art qui parle et non parole sur l'art.

Art et conscience, même combat. Contre qui ? Contre ce qui fait mal. Contre ce qui est.

Manières de montrer

La brochure du catalogue du musée Bonnat « *l'un des plus beaux musées des Beaux-Arts de France* » contient sept reproductions de tableau. Le portrait de Edgar Degas peint en 1863 par Léon Bonnat et six reproductions où, indépendamment du sujet, c'est le nu des femmes qui est au centre. Normal ? Oui d'un certain point de vue. Moins d'un autre : aujourd'hui les femmes fréquentent les musées plus que les hommes et donc elles devraient mordre moins facilement à l'appât du nu féminin. Et alors ?

Je vais proposer une réponse, qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui vaut autant que bien d'autres : la peur que nous avons inspirée aux hommes depuis des millénaires ne s'efface pas avec un coup d'éponge pseudo féministe. N'ayant plus d'intérêt à nous glacer dans les cuisines, à nous claquemurer

dans les salons, à nous mettre à quatre pattes dans les chambres à coucher, bien plus proches du Vaudou qu'on ne l'imaginerait, quitte à nous regarder nager toujours plus nombreuses dans le bocal télé, ils nous épinglent aux murs des musées ou aux pages des magazines. L'envie de se consoler en disant que c'est mieux ça que de nous faire talibaniser est forte. Trop forte à mon goût.

Le côté joli de ma clôture

« Je l'ai acheté et donc j'ai le droit de regarder son côté le plus joli ». Elle parle de la clôture qui entoure sa maison à Haverstraw dans l'État de New York. L'administration de Haverstraw a approuvé une loi qui oblige les propriétaires à mettre le côté non fini — non joli ou laid, si vous préférez — vers l'intérieur. De nombreux citoyens, comme madame Werlitz citée au début, sont contre la décision de l'administration. Si ce n'est déjà fait, il n'est pas difficile d'imaginer que la Cour Suprême des É.U. établira que : « La clôture étant un moyen d'expression des propriétaires de maisons, les lois de l'État ne peuvent limiter cette liberté quitte à défaire les fondements que les pères de la constitution (…) etc., etc. »

Loin de moi toute idée de ridiculiser les déclarations de la Cour Suprême. Surtout que, dans ce cas-ci, la liberté d'expression est liée à des jugements d'ordre esthétique et, dans le domaine du *beau* encore plus que dans celui du *vrai*, on ne connaît pas de meilleure politique que celle du *laisser-aller*. Les administrateurs d'Haverstraw, comme leurs collègues de la ville de Montréal qui décident comment doivent être les façades des maisons, représentent le « bon goût » d'une petite bourgeoisie qui a une vision du beau souvent fade et toujours atemporelle. Si chaque propriétaire montre la façade qu'il veut et si les façades ne s'intègrent pas « harmonieusement », il est fort probable que l'harmonie de l'un sera différente de celle de l'autre. Ou, tout bêtement, de l'harmonie on s'en fout. Ces mêmes législateurs, quand ils visitent des villages de la vieille Europe, tombent en pâmoison devant leur désordre et leur manque d'harmonie « qui montre une harmonie profonde fruit d'une longue histoire, etc., etc. » Qui nous dit que dans cent ans les touristes argentins ne trouveront pas, dans le mauvais goût des Montréalais, une harmonie plus profonde etc., etc. ? La beauté des choses a besoin du ponçage du temps.

Comme aurait dit Franz Zappa : « Gardons le gouvernement hors de nos jardins. » Que « Zappa » signifie « Houe » n'est sans doute pas étranger à cette déclaration.

Mais, est-ce que madame Werlitz est zappiste ? Je soupçonne que non120. Surtout qu'elle n'aurait pas approuvé une autre déclaration (probable) de Zappa sur les jardins : « Et surtout, gardons les clôtures loin de nos jardins ». Mon soupçon a de bonnes fondations : elle veut employer le côté joli, elle veut probablement s'épanouir dans son jardin. Je la vois très bien : il est quatre heures de l'après-midi d'une très belle journée de juin. En maillot de bain avec des dégradés magenta, sur une chaise

120 Elle est éventuellement zapatiste vu que ce mouvement, aussi, s'intéresse aux clôtures.

longue. Elle dépose sur une petite table blanche les poèmes de Pound, elle augmente légèrement le volume du CD qui joue l'impromptu D 899, No 1 c-moll de Franz Schubert dans l'interprétation de Maurizio Pollini, elle prend une gorgée de Brouilly et elle regarde, extasiée, sa clôture. L'agencement parfait des planches, les clous qui font si moyenâgeux, cette couleur qui dégrade de manière presque imperceptible le bleu lapis-lazuli vers le bleu Lise Wattier, ne cesse de lui renvoyer une image d'elle-même si positive qu'elle peut par la suite supporter toutes les méchancetés des collègues envieux de son jardin. « Chérie, c'est l'heure du tennis. Prépare-toi, tu sais que quand tu regardes trop longtemps la clôture tu n'es plus compétitive et alors on perd contre les deux nouilles d'à côté ». Elle regarde trop : seul excès de sa vie paisible. Seul trop dont elle ne réussisse pas à se défaire.

Il faut que les administrateurs de Haverstraw soient vraiment bêtes et insensibles pour lui enlever ce paisible plaisir et l'obliger à sacrifier le bonheur sur l'autel de l'harmonie. Qui peut évaluer les conséquences d'un tel traumatisme ? Pourrait-elle acheter un fusil mitrailleur ou violer un berger allemand à quatre pattes.

Peintre et fermier

« [Monet] *dépendait plus des conditions atmosphériques qu'un fermier.* » De prime abord cela semble étrange et Clement Greenberg ne le souligne pas sans une arrière-pensée, mais il suffit d'y réfléchir un instant pour s'apercevoir que c'est le sentiment d'étrangeté qui est étrange. Rien de plus normal qu'un peintre paysagiste comme Monet soit très influencé par les conditions atmosphériques. Et le fermier ? Moins.

Les nuages qui voilent le soleil changent les couleurs et Monet ne peut que s'arrêter. Un paysan n'arrêtera pas de ramasser les foins à cause de quelques nuages — éventuellement il intensifie le rythme pour que le foin ne mouille pas.

Vermeer

La bouche entrouverte, la ligne des dents à peine dessinée, la langue qui se montre et ne se montre pas, le regard oblique, le blanc des yeux en évidence... L'image canonique de *Play-boy* — avec l'immanquable touche exotique : le turban qui ajoute à cette « brave » fille le glamour que la publicité extorque de la photographie depuis qu'elle l'a inféodée. Vermeer, le peintre photographe, a compris où le désir bat, quelques siècles avant les magazines pour hommes seuls.

Ce n'est pas que la « *sensibilité à la lumière, aux couleurs et à la composition* » de ce tableau d'une « *belle jeune fille au turban exotique*121 » qui rend si célèbre *La fille à la perle.* Elle est célèbre et aimée surtout parce que Vermeer y a mis tous les signes que les mâles aiment dans le visage d'une jeune

121 Catalogue de l'exposition à la *National Gallery of Art* de Washington de l'hiver 1996.

femelle : les signes qui, en bons signes, indique les lieux que la peinture officielle et les mœurs européennes n'étaient pas encore prêtes à montrer. Rien d'étonnant si les mâles modernes préfèrent l'invitation explicite de la femme-enfant hollandaise à celle ambiguë de l'autre célébrissime icône féminine (*La Gioconda*).

NOTE EN BAS DE PHOTO : il ne faut pas penser que je veuille « abaisser » Vermeer et le mette au même niveau que *Play-boy* ou que je veuille « élever » Play-boy aux hauteurs de Vermeer. Je voulais dire quelque chose de très simple : *mutatis mutandis*, les deux titillent la même mâle faiblesse.

Courbet et Braque

C'est tellement agréable de lire sur ce dont on est profondément ignorant ! Des mondes s'ouvrent où l'on ne s'ennuiera pas, comme dans ceux que l'on connait. Ce qui semblait bâti sur la roche a les fondations dans l'argile. On respire comme quand on sort d'un bar excessivement chaud et enfumé, le mois de janvier.

Par exemple.

J'ai toujours pensé que Cézanne était le père plus ou moins picturique du Cubisme. Je n'en voyais pas d'autres : simple comme je suis, j'ai toujours pensé qu'un père suffisait. Je dois avoir appris la paternité de Cézanne dans ma jeunesse, dans une encyclopédie quelconque, ou… oui ça doit être ça… en 1967, quand je suis allé à l'exposition universelle de Picasso, à Paris, avec des étudiants de l'école des beaux-arts de Milan qui n'ont pas arrêté de pontifier.

« Braque est toute autre chose », c'est une phrase que je n'ai jamais oubliée et qui avait été proférée avec grande suffisance, par je ne sais pas qui, devant les *Demoiselles d'Avignon*.

Peu importe l'origine, pour moi, Cézanne était le vrai père. Ce matin j'ai découvert un deuxième père : « *Courbet est le père des nouveaux peintres* [les cubistes] », et ce n'est pas n'importe qui, qui le dit, c'est Apollinaire122. Si c'est Apollinaire qui le dit…

John Berger, contrairement à Apollinaire, croit à deux pères. La manière dont il décrit ce qui caractérise le style de l'autre père, de Courbet, « *Aucun peintre avant Courbet n'a su mettre une emphase tellement sans compromis sur la densité et le poids de ce qu'il était en train de peindre* » et comment il oppose « *la force de gravité* » en Courbet à « *la perspective vers l'horizon* » de Poussin, sont très convainquant. Que Courbet soit lui aussi un père m'ouvre des horizons Poussiniens, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi : je vois, très loin, poindre les dessins érotiques de Picasso influencés par la densité de l'*Origine de la vie*.

Si on me forçait un peu la main, je pourrais dire que l'*Origine de la vie* est la mère du vieux Picasso érotomane.

Qu'on ne vienne pas me dire que le hasard existe. S'il existe il s'endort souvent et laisse que la nécessité ordonne les choses à sa manière, bien ordonnée. Je lis quelques pages sur le cubisme, pense à une phrase qu'un étudiant très savant dit à propos de Braque, cherche un livre de sciences cognitives et je me retrouve entre les mains un livre minuscule : *Braque le Patron* de Jean Paulhan, publié en 1952. Hasard ? Ne me faites pas rire ! Mon inconscient, structuré comme une machine, m'a fait mettre les mains là où il savait que j'aurais pu enchaîner mes considérations, hélas !

122 Cité par John Berger en *The Succes and Failure of Picasso*.

désordonnées, sur les images.

Pour revenir à l'exposition parisienne, à cette époque-là j'ignorais qu'il existait un monsieur Braque qui, comme et avec Picasso, « faisait du cubisme ». Si je l'avais su et si j'avais lu le livre de Paulhan où il nous dit que son « *épaule est d'un bûcheron* » j'aurais certainement mieux réagi à l'affirmation de très mauvais goût devant les *Demoiselles*.

J'aurais encore mieux réagi si j'avais lu cette phrase de Braque, « *il faut tuer peu à peu toutes les idées qu'on a eues* », ou cette autre « *Picasso quel peintre ! Il est capable de prendre un tableau de Bonnat, et d'y ajouter de la qualité* »123, ou cette autre, à propos d'une exposition surréaliste, « *Voilà qui est excellent. Ça absorbe la presse* », ou cette autre encore « *Le portrait c'est dangereux. Il faut faire semblant de songer à son modèle. On se presse. On répond avant même que la question soit posée. On a des idées.* » ou celle-ci « *Comment me serais-je trompé ? Je ne savais pas ce que je voulais.* » et cette autre, que veut-elle dire ? « *En peinture, le tableau, c'est l'accident* ».

Ça suffit.

Ça suffit, pour les citations de Braque. Et Paulhan dans tout cela ? Comme une glace aux brisures de chocolat, le livre fond dans la tête en laissant des restes qu'on ne voudrait pas qui disparaissent. Je pourrais citer des dizaines de phrases de Paulhan, autonomes comme les brisures que la glace fait glisser au fond des idées.

Après cette lecture j'ai l'impression de connaître Braque comme aucun autre peintre, je vois ses tableaux chercher leur fin à coup d'encadrements, de reliefs, d'abandons…

« *Le peintre avec eux* [Braque et Picasso] *avait une fois pour toutes fait sa découverte. Il se taisait désormais, tout abandonné au parti pris des choses, et l'on pouvait entendre jusqu'au murmure le plus timide du citron et du homard.* »

Et pour finir : « [La peinture moderne] *a certes raison de peindre des vaches vertes ou des cubes. Mais peut-être s'en contente-t-elle un peu plus qu'il ne faudrait. Avec trop d'insistance. Avec trop, dirait-on, d'indiscrétion.* […] *Mais Braque sait* […] q*u'à divulguer le mystère, on lui retire sa vertu. Il connaît un secret, ce serait peu. Il a le sens du secret.* […] *Bref, l'homme qui a inventé, après Cézanne, la peinture moderne, est aussi celui qui sait la protéger de l'indiscrétion.* »

Picasso

« *Jamais auparavant…* », plusieurs fois, au moins quatre ou cinq, dans *Réussite et échec de Picasso*, John Berger emploie cette expression, qui souligne, de manière on ne peut plus évidente, la considération qu'il réserve à ce géant inclassable et pourtant si unanimement accepté, à ce génie auquel tout semble réussir, à celui qui, avec Braque, déclencha cette révolution artistique qui « *a*

123 Phrase que, j'espère, « mon » étudiant a lu. Avec cette autre, cette fois de Picasso à propos de Braque : « La femme qui m'a le mieux aimé ».

changé la nature des rapports entre l'image peinte et la réalité ». Je me demande quelle étrange défense a bien pu s'ériger dans la tête des critiques qui, lors de la parution en 1963, parlèrent d'un livre « *insolent, insensible, doctrinaire et pervers* », d'un livre de « *mauvais goût* ». La seule explication qui me semble tenir, à moins de considérer ces critiques comme incompétents, c'est de mettre le tout sur le dos de l'époque qui, il faut bien l'admettre, n'avait pas le dos aussi large qu'elle le prétendait. Parler d'échec de Picasso, lorsque, malgré son âge, il est loin d'être « fini », peut relever de la provocation ou du dogmatisme, mais ce n'est vraiment pas le cas avec Berger qui montre qu'un échec de Picasso existe bel et bien et qu'une partie de cet échec est due à son propre génie et au manque de générosité politique et critique de ses adorateurs. Rarement j'ai vu le lieu commun « il a les défauts de ses qualités » être si parfaitement adapté.

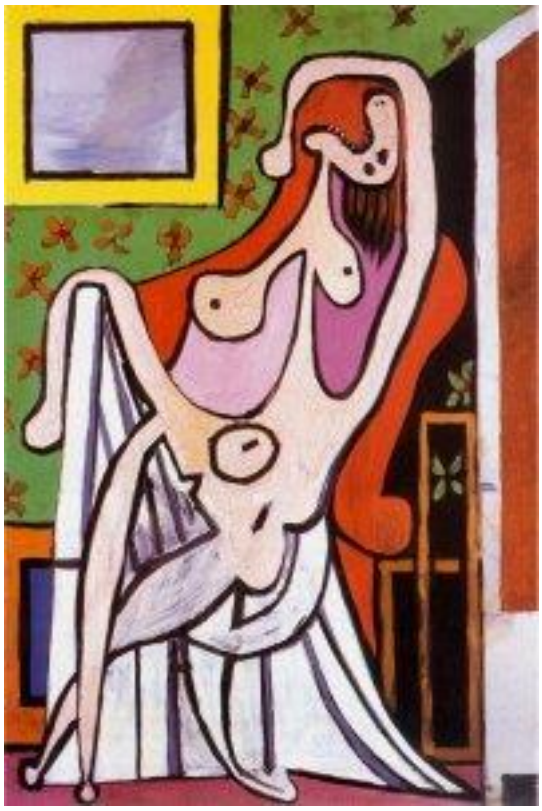
Le livre, avec ses quatre-vingt-quatre reproductions d'œuvres de Picasso et une trentaine de reproductions d'autres peintres, est ce qu'il y a de plus loin du cri du cœur, de la polémique malveillante ou de la prise de position dogmatique. Il est une aventure raisonnée à travers les œuvres de Picasso, un voyage qui oscille entre le scientifique et l'artistique, sans jamais être simpliste. Il permet au lecteur de mieux apprécier Picasso, son époque et la nôtre. Pour étudier cette œuvre, monstrueuse par son étendue et par son hétérogénéité, Berger choisit deux angles qui lui permettent de l'éclaircir, de la louer et de la critiquer sans tomber dans une mystique réductrice du génie, dans la facilité de l'art pour l'art ou dans une chétive causalité sociale ou économique. Ces deux angles sont : l'enfant surdoué qu'il fut et les conditions politiques et économiques de l'Espagne de la fin du XIXe siècle. Rien de sorcier : que les capacités d'un enfant et la société où il vit influencent son futur n'a certes pas besoin d'être démontré. Ce qui est original, c'est l'emploi simple et didactique de ces deux éléments pour pénétrer dans le mystère de l'œuvre et en saisir la continuité qui permet à l'observateur d'aller au-delà du simple choc des formes insolites. Loin du « j'aime » et du « je n'aime pas » et loin, en même temps, des livres pour initiés qui cachent l'œuvre derrière l'écran opaque de commentaires.

Quand on sait que Picasso était un enfant prodige, son affirmation « e*n peinture, recherche ne signifie rien, la question est de trouver* » cesse d'être banale ou provocatoire et se situe à des années-lumière de la prise de position naïve et intéressée de l'artiste « maudit » qui n'a pas encore pénétré dans le sanctuaire de la recherche subventionnée ou dans les galeries qui donnent un nom. C'est le constat de qui a vu le monde se plier, comme par magie, sous ses mains, dès que le monde a commencé à exister, de qui ne s'est jamais séparé du monde — ce qui est loin de vouloir dire, comme le disent les romantiques invétérés et ceux qui ne craignent pas les banalités, que « Picasso a créé un monde ».

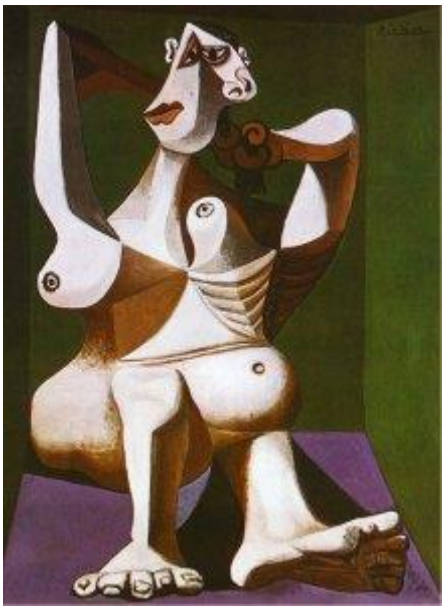
Quand Berger nous parle des œuvres, qu'il estime être les plus réussies après la période cubiste, comme *Le miroir* de 1932 (« *Je suis cette femme qui dort* »)

ou de la *Tête de femme pleurant* de 1937 (« *Je suis celle qui pleure* ») ou de la *Figure* de 1939 (« *Je suis cette femme qui se tourne pour me voir* ») on est transporté dans la tension amoureuse et sexuelle d'un maître qui a « *trouvé son sujet* » et ne cède ni au maniérisme ni à la virtuosité.
Quand il nous montre que dans *La course* de 1922,

dans *Figure* de 1927 et dans *Femme dans un fauteuil* de 1929,



Picasso « *n'a pas réussi à trouver (ou à recevoir) son véritable sujet* » ou quand il compare un tableau qu'il juge non réussi *Femme nue se coiffan*t de 1940



avec la perfection de *L'aubade* de 1942,

Berger nous achemine vers l'intelligence des tableaux et nous permet de nommer ce qui n'était qu'un malaise devant une étrangeté trop maîtrisée, trop jouée. Maniérée.

Dans l'édition de 1989, Berger a ajouté un chapitre « *Dernier hommage* » où il parle de la période après 1963, des œuvres de la « vraie » vieillesse sur lesquelles il laisse poindre des doutes et qui lui semblent confirmer que l'enfant prodige ne pouvait pas vieillir.

Quand, à quatorze ans, on voit notre père nous céder sa place, il n'y a plus d'évolution possible.

Et Picasso « n'évolue pas » malgré tous ses changements de style. Il tourne autour de soi, d'un soi qui, heureusement pour l'art, est loin d'être quelconque. Il est seul et son isolement est total. Il a toujours été total, excepté pendant les quelques années cubistes.

La tension sexuelle et amoureuse qui lui permit de réaliser certains chefs-d'œuvre à l'époque de sa passion pour Marie-Thérèse Walter n'étant plus supportée par la chair, elle se transforme en cris et jurons et n'acquièrent pas la maturité (jamais mot ne fut plus à propos !) qu'elle acquiert dans la *Femme au sein nu* de Tintoretto, *La vieille femme* de Giorgione et *La vanité du monde* de Titien, les tableaux des trois vieillards auxquels Berger compare Picasso.

Les paragraphes finaux de l'édition de 1989, même s'ils ne concernent que les derniers dessins, résument parfaitement le Picasso de Berger et le Berger qui parle de Picasso.

Un vieil homme enragé contre la beauté de ce qu'il ne peut plus faire. Farce. Fureur. Où la rage peut-elle s'exprimer ? […] La rage s'exprime en allant directement en arrière, vers le lien mystérieux entre pigment et chair et les signes qu'ils partagent.

C'est la rage de la peinture comme une zone érogène sans limites. Mais les signes partagés, au lieu d'indiquer un désir mutuel, étalent le mécanisme sexuel. Cruellement. Avec colère. En blasphémant. C'est peindre en jurant contre son propre pouvoir et contre sa propre mère. Peindre en insultant ce qui était auparavant célébré comme sacré. Personne avant lui n'avait imaginé comme la peinture pouvait

être obscène à propos de ses origines, et en même temps loin de montrer l'obscénité.
Comment juger ces dernières œuvres ? Il est trop tôt. Ceux qui prétendent qu'elles sont le sommet de l'art de Picasso sont absurdes comme l'ont toujours été les hagiographes autour de lui. Ceux qui les rejettent comme des vociférations répétées d'un vieillard comprennent très peu de l'amour ou du désespoir.
Il est bien connu que les Espagnols sont orgueilleux de leur manière de jurer. Ils admirent l'ingénuité de leurs serments et savent que jurer peut-être un attribut, même une preuve, de dignité.
Personne n'avait jamais juré en peinture auparavant.

Goya

D'une histoire de l'art « normale », populaire, comme celle de *Larousse*, qui contient quelque 2 000 illustrations et où il y a à peine trois reproductions d'œuvres de Leonardo, il ne faut pas s'attendre à plus d'une ou deux reproductions de Goya. Dans l'histoire de l'art *Larousse*, il y en a en effet une seule : une de la série « Peinture noire » de « la maison du sourd », celle qui est la plus choquante quant à son sujet : *Saturne dévorant un de ses fils*. Le choix a sans doute été fait parce qu'elle est très représentative de la peinture du Goya populaire. Si le livre avait été un livre pour spécialistes sur un thème comme, que sais-je ? la souffrance ou le pessimisme on aurait sans doute reproduit *Le chien*, qui, avait été, lui aussi, peint sur les murs de la maison de campagne avant que Goya ne s'exile à Bordeaux en 1823.
Pour bien de gens Goya, le vrai, le souffrant, le misanthrope est celui de la « peinture noire ». Et si ni *Saturne* ni *Le chien*, n'étaient des œuvres de Goya ? Est-ce que cela changerait quelque chose pour ceux qui s'intéressent à l'art « normalement », sans y enchaîner tous les instants libres de leur vie, sans que l'art ne soit leur source de revenus ? Certainement. Leur regard est influencé par l'« étiquette », la griffe ou la signature si vous préférez. Ce qui est fort normal, pour des gens normaux : la griffe est un moyen pour apaiser le désir puissant qui nous pousse à demander « mais qui a fait cela ? » Où est-ce l'homme ? Ce même désir qui, devant le sublime de la nature, poussa un si grand nombre de nos ancêtres à inventer la signature du Tout Puissant. La griffe, loin de mettre en ombre la beauté d'une œuvre la met dans une continuité humaine. La rend chaude de vie.
Depuis quelques mois plusieurs experts de Goya s'alignent sur la position de Juan José Junquera, l'un des plus grands experts de Goya, professeur d'histoire de l'art, à l'université Complutense de Madrid. De nombreuses preuves historiques lui permettent de démontre que les « peintures noires » ne peuvent pas être des œuvres de Goya. Pour le professeur Junquera il est fort probable qu'elles sont des œuvres d'un autre Goya : Javier Goya, fils de Francisco Goya, le vrai Goya. Juan José Junquera a-t-il raison ? Ce ne sera pas demain qu'on aura la réponse, et, en attendant, les œuvres de « la maison du sourd », continuent à jeter leur lumière noire sur les touristes qui se gonflent au Prado. Elles continuent à générer des revenus, directs et indirects.

Avant de mourir, Juan Miró fit un pèlerinage au Prado pour admirer, pour une dernière fois, les œuvres de Goya. Il passa pratiquement tout son temps devant *Le chien*. Est-ce que pour Miró, Goya sans le Chien, serait-il encore Goya ? J'en doute, mais je ne doute que *Le chien*, sans Goya, reste *Le chien*.

Pipilotti Rist

L'art est l'art de déformer la réalité pour la comprendre. On peut écrire des dizaines de pages sur un petit événement comme Proust le fit en maître ou synthétiser des milliers d'années et de sentiments comme les grands poètes peuvent le faire. Mais, avec la technique moderne la déformation est entrée, sans trop de bruit, souvent multipliant mécaniquement les œuvres, dans le quotidien. Ce qui, selon certains, lui a fait perdre son aura. Mais, l'aura, si elle a disparu, n'a peut-être pas disparu à cause de la multiplication mécanique, mais parce que, quand on regarde des « œuvres d'art » fondées sur la technique moderne (photo, cinéma, vidéo), on a l'impression que nous aussi, nous aurions pu les réaliser. Ce serait donc la multiplication des artistes potentiels plutôt que celle des œuvres qui élimine l'aura ? Aux lectrices la réponse — la mienne est trop jeune et vive pour la mettre sur la place du marché. Ce qui est certain, c'est qu'il est difficile de nous imaginer auteurs de la Pietà, mais il est facile de nous imaginer créateurs des vidéos de Pipilotti Rist. Certes, l'imagine ne veut pas dire qu'on en serait capables, mais… Qui, par exemple, n'a pas photographié un ongle, un œil ou un pétale et fait un agrandissement de 50X60 ? Qui n'a pas vu des milliers de fois une énorme goutte d'eau se détachant éternellement d'un gigantesque tétin ?

Expo de Pipilotti Rist : amplification et miniaturisation ou l'art de la déformation spectaculaire grâce à la technique.

Première salle. Les mêmes images de quelques mètres carrés projetées sur les deux parois perpendiculaires dessinent sur la ligne de jonction des sexes féminins qui respirent et vivent. De la « vraie » pornographie, à cause des dimensions et de l'insistance qui est, peut-être, légèrement délavée par un excès d'esthétisme (ce qui, pasolinièrement pourrait faire dire qu'il s'agit de pornographie pour bourgeois).

Deuxième salle. Une femme essaye de sortir du plancher à travers un trou de quelque centimètre. Du panvulvisme de la première salle avec des sexes de plusieurs dizaines de centimètres au corps d'une femme dans une prison lumineuse de quelques centimètres.

Troisième salle. Un énorme corps de femme, blanc-chaux, noyé dans quelques centimètres d'eau, scruté dans les moindres détails par-dessus une cuisine. Les cheveux violets en font une fleur aquatique.

Quatrième salle. Une petite télé, deux énormes fauteuils tout à fait non fonctionnels, une énorme télécommande et les murs tapissés d'énormes images. On choisit des vidéos moins intéressantes que

la mise ne contexte.

Cinquième salle. Des projections sur le plancher et une petite maison au bout d'une allée de cimetière dont une façade est un écran qui nous présente Pipilotti Rist (j'imagine) prisonnière du quotidien. Mots trop connus ; comme pour la quatrième salle, un contexte et… une déformation artistique.

Aurea mediocritas

Après la deuxième salle de l'exposition de Vuillard, un mot a donné un semblant de structure à mon essaim d'idées : médiocre. Médiocre, non dans le sens d'ordinaire, de quelconque, d'insignifiant ou de nul, mais dans celui de mesuré, de tempéré — de celui, cher à Horace, de juste milieu. Vuillard, si loin des excès de la peinture de son époque, oscillant entre un trop de raison et un trop d'imagination, est difficilement appréciable par les ignorants de mon espèce, trop facilement exaltés par l'humour de Picasso ou bouleversés par la sensualité de Gauguin. Je ne pus donc partager le fin contentement de mon amie, aux yeux bien plus que les miens habitués au souffle des tableaux. De retour, je me jetai dans mon encyclopédie de l'art moderne, pour trouver la place officielle de Vuillard dans l'histoire de l'art et, surtout, pour lui créer une place dans ma tête — homme de trop de mots, lorsque les sensations ne sont pas assez fortes, j'ai besoin des mots des autres pour donner de l'épaisseur et de la lumière aux idées et permettre ainsi aux sensations de prendre corps. Et c'est dans *Mon* encyclopédie que je trouvai l'anecdote si souvent citée qui donna naissance au célèbre *Talisman* que tant admirèrent les Nabis.

GAUGUIN : Et ces arbres ?

SERUSIER : Verts.

GAUGUIN : Faites-les donc verts. Vous voyez, l'ombre est bleutée. Ne craignez donc pas de la peindre le plus bleu possible. Pour les autres feuilles, employez le vermillon.

À partir de ces conseils si bien mis en pratique dans le *Talisman* de Sérusier, il était facile de s'enfuir vers les excès du tableau pour le tableau. Vuillard n'excéda pas : il choisit de regarder en arrière pour mieux regarder à côté et créer des personnages qui faisaient tapisserie (au vrai sens du mot) et que notre époque, à cause de son profond penchant pour la décoration, aime tant.

Vie et art

L'artiste n'a pas le droit de dire n'importe quoi parce qu'il est un artiste, mais parce que tout être humain a le droit de le faire. *That's all folk*. L'artiste, *qua* artiste, ne parle pas, mais bâtit (un tableau, une sculpture, un film, etc.) Comment le citoyen « normal » peut-il donc s'opposer à une « construction artistique », à cette œuvre que l'artiste a mise au monde, et qui parle pour lui, insouciante, comme un objet naturel, de ce que les autres disent ; qui parle sans écouter et qui de son « je suis là » tire le droit au respect comme si elle était un humain, plus qu'un humain ? Faute de

pouvoir construire des œuvres d'art qui s'opposent, le citoyen « normal » doit pouvoir détruire. Il n'a pas de choix. C'est ça aussi la politique. À moins que l'art ne soit sacré. Quand les Talibans détruisirent les célèbres statues, il était difficile de ne pas s'insurger, comme il aurait fallu s'insurger quand les communards pillèrent les musées parisiens et les Bagdadien leurs musées. Mais… Il faut encore plus s'insurger contre ceux qui voient rouge toutes les fois qu'on détruit un tableau, un livre ou une statue, mais qui trouvent normal, « ça toujours était comme ça », quand on détruit des humains.

La *Gioconda* est-elle plus importante que la vie de l'humain le plus humble*124* ? Voilà une question qui ne devrait pas nous faire tourner en rond, surtout en une période où l'on peut faire des copies parfaites même… même des êtres vivants.

Mais il s'agit de copies ! du kitsch à l'américaine ! de superbe de parvenus !

Et alors ? Et alors ?

Et alors ?

Renoncez pendant un moment à vos pensées précuites125. Pourquoi ne pas penser que la copie est encore plus chargée d'histoire que l'original ? qu'elle a englobé l'histoire de l'original et celle de la technique — et donc du travail humain — qui a permis de faire la copie ? Qu'elle est donc bien plus digne de respect que l'original dont le seul mérite est de venir avant — et que dire du fait que l'œil nu n'est pas capable de différentier la copie de l'original et que seuls des instruments très sophistiqués, comme ceux qui ont permis la copie, peuvent détecter les différences ? L'œil n'est plus capable, ou ne sera plus capable, et non pour des pertes de capacités perceptives ou cognitives, mais parce que l'humain aura construit des machines toujours plus sophistiquées.

- Dans le seul but de faire de l'argent !
- Et alors ? Même si le but était l'argent, si on aime la *Gioconda* et on peut avoir une copie parfaite dans notre toilette, pourquoi pas ? Dans certains moments, il faut se foutre de leurs buts. Et si défendre les originaux, dans l'organisation actuelle du monde, signifie se mettre complètement du côté de l'économie telle qu'elle est aujourd'hui ?

Ce ne serait que l'énième démonstration que ceux qui méprisent la superficialité de la société moderne, les assoiffés de vérité et de profondeur, en sont les valets les plus rampants.

---

124 Question qui n'est pas équivalente à celle qui hante tout discours sur la culture et que Dostoïevski (je crois) synthétisa dans l'opposition entre les bottes du paysan et une œuvre de Shakespeare. Ici il ne s'agit pas de botte, mais de vie : la mort d'un paysan et la mort de « Roi Lear ». Mais roi Lear ne peut pas mourir parce qu'il est passé dans des milliers de livres, dans des films, des tableaux, etc.

125 Il serait intéressant d'étudier pourquoi pratiquement tous ceux qui honnissent le *fast-food*, sont des maniaques du *fast-think*. Est-ce tout simplement parce qu'il faut toujours avoir un *fast* dans sa vie ?

Transformation

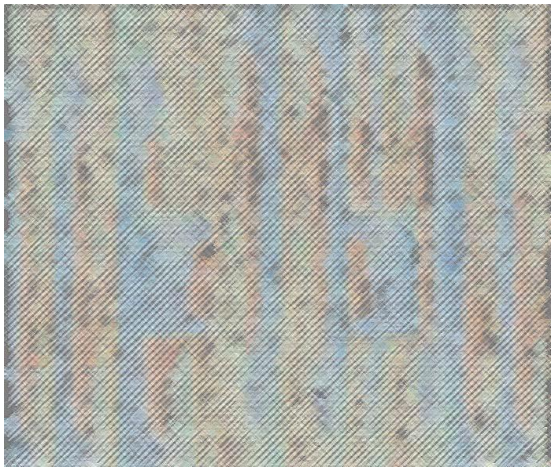
Dans le cadre du vingtième colloque-exposition *3P* (Poésie, Peinture, Photo) *et le parler des choses*, organisé par l'université de Bordeaux à Saint-Jean-Pied-de-Porc, notre copain Adolphe Demonc, a présenté 99 tableaux qui synthétisent son travail de recherche et création des dernières 15 années. La critique a totalement ignoré les œuvres demonquiennes. Malgré nos efforts nous n'avons repéré qu'une note, squelettique et méchante, dans l'édition de Bayonne du *Sud-Ouest* « *Point négatif de l'exposition, les 99 tableaux d'un dénommé Adolphe Demonc dont seuls les encadrements ont un certain intérêt. On espère que l'année prochaine les organisateurs emploieront de manière plus avisée l'argent public.* »

Fidèles au principe du Trempet qui clame que : « *chaque membre défend les actions, les idées et les prises de position des autres membres même quand il n'est pas d'accord* », je vais essayer de montrer que les œuvres de Demonc ont plus d'intérêt que ne le pensent les journalistes et les universitaires français. « *LA POESIE DE LA PHOTO, NEE DE L'ATTACHEMENT MANIAQUE AU DETAIL, TRANSFORME LES MANIERES DE VOIR DES TABLEAUX EN MANIERE DE SENTIR L'INCARNATION DE L'IMAGE DANS LA COULEUR* », c'est ce que Demonc a fait écrire au-dessus de la porte de la salle de son exposition. Ironique ? Pédante ? Prétentieux ? Cryptique ? Un peu de tout. Comme toujours, dans ses prises de position, il est difficile de comprendre où s'arrête le jeu et où le jeu commence.

Il m'est impossible, à cause de la lourdeur des images, en termes de bit, d'insérer une copie de toutes les œuvres. D'une manière arbitraire, j'en ai choisi onze, qui me semblent donner un cadre assez complet de la démarche de Demonc.

Avant de vous montrer les œuvres, précédées d'un court commentaire, je dois ajouter que, comme dans l'exposition 3P, l'ordre dans lequel on regarde les tableaux est fondamental pour transformer, comme essaie de faire Demonc, ce qui est souvent un simple procédé esthétisant en un discours sur l'art en tant que travail de surdétermination de la réalité. En tant que travail du rêve. Les œuvres sont présentées en ordre temporel inverse par rapport à leur exécution dans le but de démasquer certains procédés mécaniques de l'art abstrait et non pas dans le but, enfantin, de mettre à nu le procédé artistique. En cela je suis un adepte fidèle de Demonc qui croit que l'art nu est une « impossibilité impossible » et qu'un masque ne tombe que quand son autre a pris sa place.

* * *

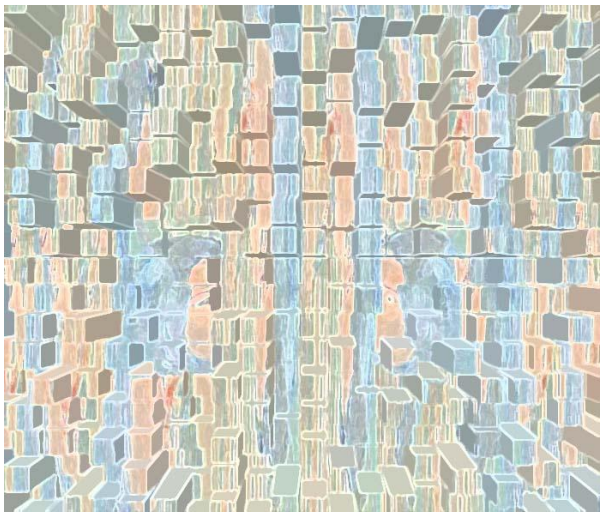


Mallarmé 87

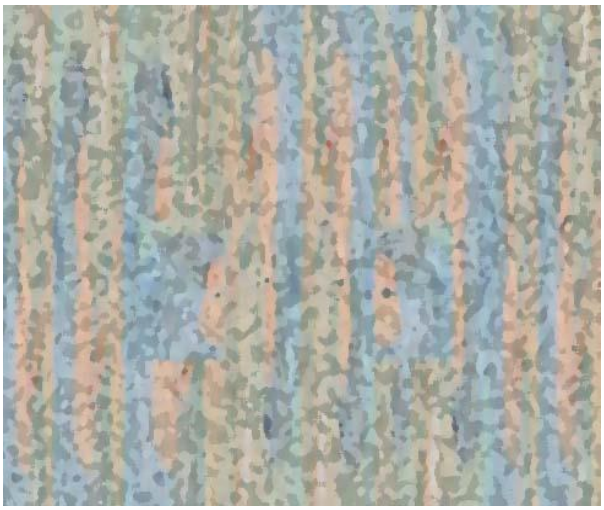
Mallarmé 74

Mallarmé87. Œuvre abstraite, ou non figurative, comme il serait plus correct de dire, caractérisée par l'opposition de couleurs chaudes et froides qui donne une impression de tension irrésolue. Presque de non fini. Si on a absolument besoin d'un référent, on peut imaginer la campagne automnale vue à travers les grilles d'une villa, ou on peut penser à des motifs pour une tapisserie. Un torchon de cuisine, aussi.

Mallarmé74. Le côté torchon n'est clairement plus là et une certaine prétention picturale fait surface. Les couleurs chaudes et froides n'ont plus besoin d'une trame sous-jacente pour que l'on sente une unité dialectique : elles se dilatent l'une vers l'autre ou l'une sur l'autre. Pour ceux qui sont à la recherche de référents, d'utilité donc ! voilà un bon motif pour des jupes longues pour des bourgeoises qui fréquentent les expositions.



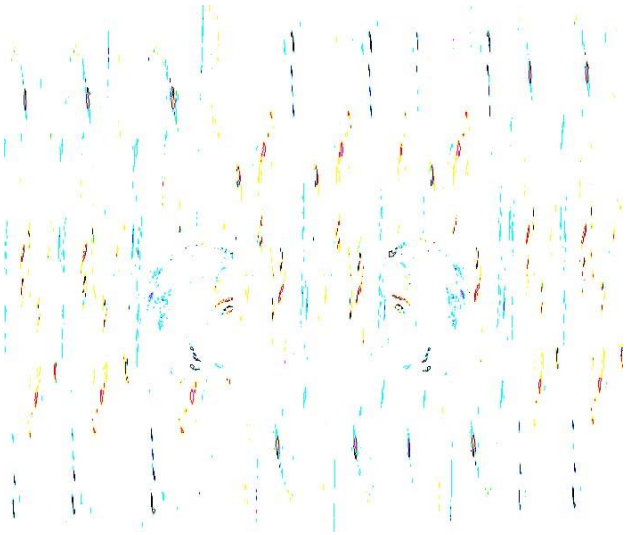
Mallarmé 61



Mallarmé 52

Mallarmé61. La troisième dimension acquiert une présence d'une corporalité presque excessive. Un hommage au cubisme et en même temps un hommage à la ville. Ce n'est pas un hasard si la partie la plus aplatie est le centre ville. Comme toujours dans Demonc, l'art est inséparable du politique. Je vais donc, au risque de me faire engueuler par trop de rectitude politique, parler de « centre ville sans relief comme un billet de banque ».

Mallarmé52. Un retour vers l'absence de relief des premiers *Mallarmé,* mais avec une rupture de la répétitivité verticale et l'apparition de deux « taches » au centre qui rompent la symétrie. Une fois que les deux « taches » sont là, bien en vue, et que l'on revient aux tableaux qui précèdent, force est de noter qu'elles étaient déjà présentes bien qu'« invisibles ». Pourquoi n'apparaissent-elles que maintenant ? Sans doute à cause du point, du trou, noir, dans la tache de gauche.

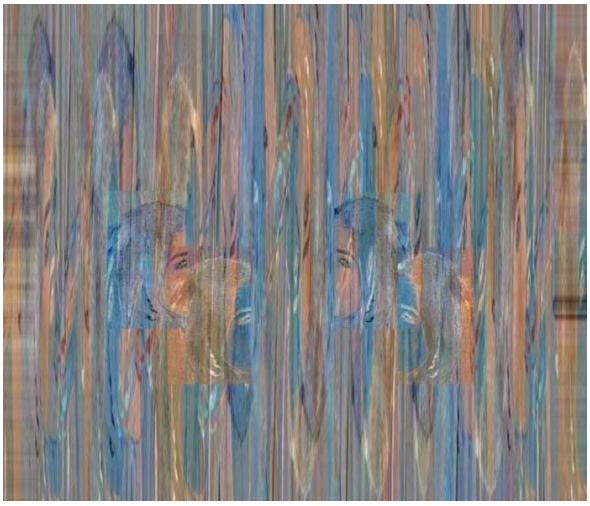


Mallarmé 43

Mallarmé 37

Mallarmé48. et *Mallarmé37*. Le blanc et le noir. La pureté et la profondeur. Le dessin qui tâche de sortir du blanc de la toile, en *Mallarmé48*. Une couche sale, un voile qui couvre le dessin qui a l'air de vivre sur la toile, en *Mallarmé37*. Jeu d'oppositions que notre choix met en évidence de manière presque ostentatoire, mais qui a besoin de douze œuvres pour se réaliser dans l'exposition. Douze œuvres, qui correspondent à un travail d'à peu près un an. Deux tableaux séparés par la lumière d'un an.

Mallarmé 35

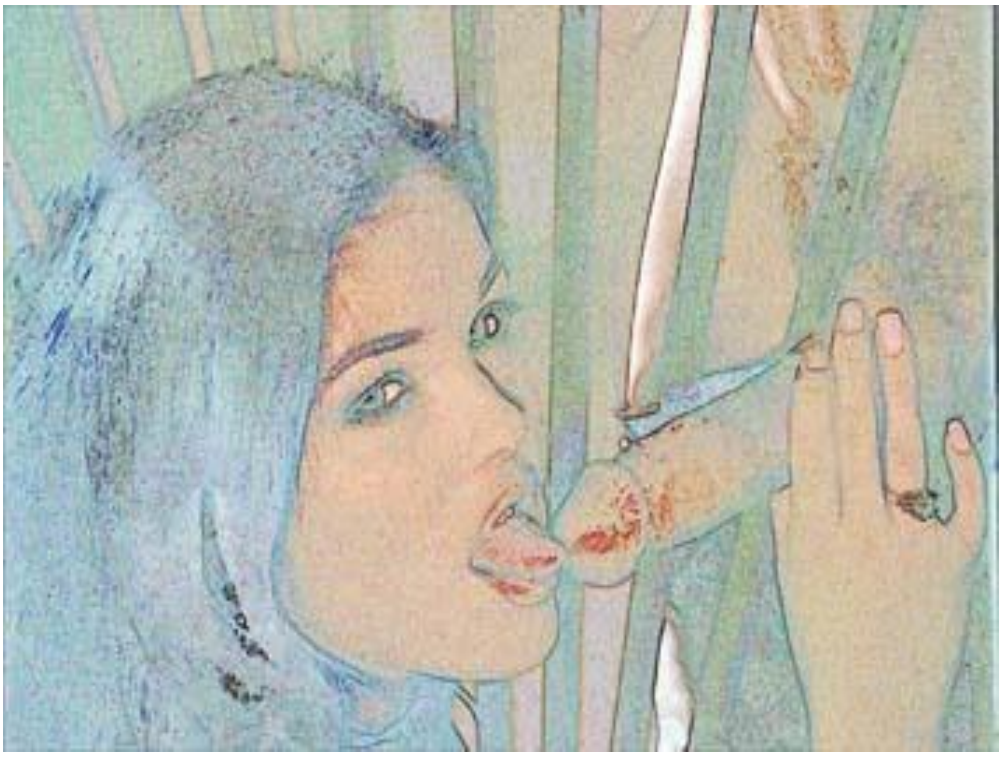


Mallarmé 22

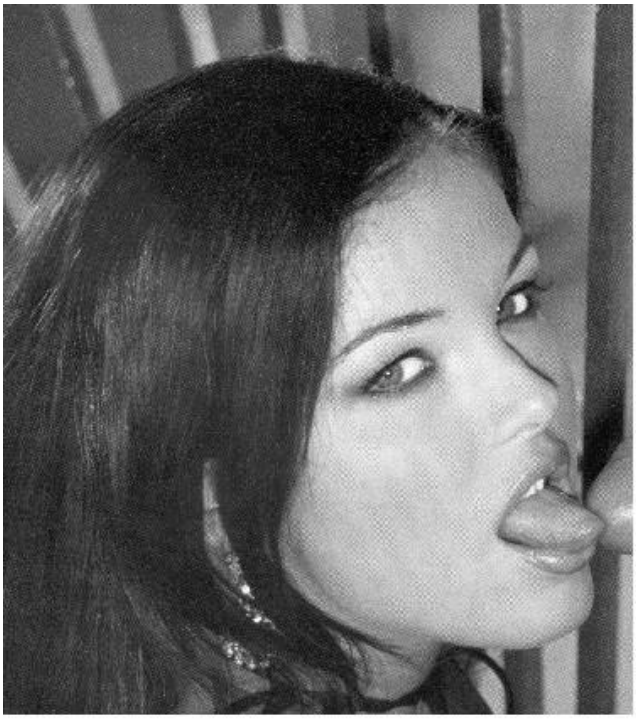
Mallarmé35. Dans la fluidité aquatique de ce tableau, les deux taches deviennent deux visages de femmes qui ne se regardent pas. Les motifs verticaux commencent à se transformer, de simples couleurs opposées, en tremblement de quelque chose de figuratif. Quelque chose de déformé, en dessous duquel une image semble poser un appel.

Mallarmé22. Les deux visages ont créé leurs images négatives. De mort ? Les couleurs plus saturées nous montrent du bois. Bois qui, si on se concentre sur les visages, devient un rideau transparent. L'un des thèmes préférés de Demonc : la fluidification de l'image opérée par le déplacement de l'œil du spectateur-acteur. Du bois opaque au rideau transparent. Du rideau transparent au bois opaque…

Mallarmé7. Ici on est, sans aucun doute, dans un figuratif hemslevien où les éléments verticaux sont des déformations des visages des filles. Des filles qui sont une seule fille dupliquée. Les yeux de la fille sont trop présents. Je dirais presque dérangeants. Réels comme l'est toujours l'œil dès qu'il simule un regard. Dès qu'il cherche une entente.



Mallarmé2: Voici l'original à partir duquel les transformations ont été opérées. *No comment,* sinon pour dire que l'opposition entre le bleu des cheveux et le marron de la peau de la fille s'est transformée dans les premiers tableaux (dans les derniers en ordre d'exécution) dans les barres derrière lesquelles le porteur du membre est prisonnier dans l'original. Original qui n'en est pas un.



Mallarmé1 : Voici le vrai original qui, à vrai dire, n'est pas le vrai original non plus : pour ne pas froisser les ânes sensibles, j'ai coupé une partie de la photo et je l'ai transformée en noir et blanc, ce qui est censé la rendre plus artistique. Quoi dire de cette photo sinon qu'il s'agit d'une photo porno classique à la *Penthouse* ? Que l'expression de la fille est complètement artificielle ? que tout relève du stéréotype ? Que toute densité de sens a été annulée par une sorte d'académisme de la porno ?
Et pourtant, il y a quelque chose d'autre à dire.
Que la photo, par rapport à la « peinture » de *Mallarmé2,* est plus présente. Plus dérangeante. Plus proche de la vie du désir, du désir qui ne s'emprisonne pas dans des catégories esthétiques, morales, artistiques… Les yeux, même dans leur fausseté, sont vrais.
Dans la photo d'une personne vivante, les yeux ne sont jamais morts.
En ne nous donnant aucune voie d'accès à ce qui se passe à l'intérieur du personnage, ils pèsent encore plus. Ils écrasent notre conscience fausse.
Pour en finir : quel est le message de Demonc ?
Il serait trop stupide d'essayer de dire, avec encore plus de mots, ce que les quelques images commentées ont essayé de montrer. Mais, pour ceux qui sont toujours à l'affût d'explications, en voilà une, sous forme de questions :
Et qu'en est-il de l'original de l'original : c'est-à-dire des images dans la tête de Demonc et dans la vôtre ? Et de l'original de l'original de l'original : c'est-à-dire de l'image en chair et lumière qui a

impressionné la pellicule Kodak et les neurones de Demonc ?

En guise de queue.

Pour ceux qui se demandent pourquoi les œuvres portent comme titre *Mallarmé*, voici mon échange avec Demonc qui montre très clairement le style de cet homme inclassable.

— Pourquoi les as-tu titrées *Mallarmé*.
— As-tu lu l'*Après-midi d'un faune* ?
— Oui. Le lien me semble un peu simplet.
— Ce n'est pas ce que tu penses. Tu ne vas pas chercher bien loin. Combien de versions du poème connais-tu ?
— Une.
— Découvre l'autre et tu comprendras. Et, n'espère pas que je t'aide plus que ça.

We must fuck

Il y a des films qu'il ne faut pas voir (et ils sont en majorité), d'autres qu'on peut voir une fois et d'autres encore qu'on doit regarder au moins deux fois — comme le dernier Kubrick. La première fois, je fus passablement déçu. Je disais, à droite et à gauche, que Kubrick avait fait une erreur impardonnable en le situant dans le New York moderne et que le réalisateur de *Barry Lyndon* aurait dû baigner ces corps dans la Vienne d'il y a cent ans. Aujourd'hui j'en suis moins sûr. Je l'ai trop aimé. Je l'ai aimé au-delà de la perfection des images, de l'emploi si efficace des couleurs (la première fois je n'avais pas vu ces bleus : puits de lumière, de froideur et de pureté), de la maîtrise de la nuit dont la présence adoucit, humanise et salit les vicissitudes, de la confusion subtile entre réel et songe qui en est le sel, de ce concentré de New York qui ne permet pas de lâcher, de ce rite où images et musique disent tout haut l'inutilité de la parole, de ces scènes de séduction naïves comme toute séduction, de ce dialogue de *stones* qui redit l'imperméabilité des sexes. *A faking fuck*. Au-delà de tout. Au-delà de tout j'ai aimé ces pieds qui se bagarrent avec la petite culotte dans le rêve de l'homme qui re-rêve le rêve de la femme, ces pieds et ces jambes sans visage pressées d'y être, ces visages sans jambes et sans cul qui y sont, ce tiroir de la morgue avec un corps splendide qui ne peut pas être mort. *It's a fake,* il lui dira dans une discussion sans bavures autour du billard. J'ai adoré sa perception de la jalousie qui ne connaît que détails et *fake*. *A fucking fake*. J'ai aimé ce film Goethien, ce film freudien, ce film qui du réel et du rêve fait une pâte pour modeler les âmes, ce film où le sexe détruit, unit, fait vivre ou survivre ou vivoter ou crever. J'ai aimé ce final inattendu où elle a le dernier mot, le mot après lequel les mots se reposent :
— On a besoin d'une chose, le plus tôt possible…*we must fuck*.

Le parvis

Si la liberté d'expression « totale » se limitait à l'art, les artistes disparaîtraient en très peu de temps : c'est avec les cris et les jeux enfantins que, sur le parvis de l'église-art, les dents de la liberté s'aiguisent. Quand on est dedans, il est trop tard. Toujours trop tard, même si on crie comme si on était encore dehors. La beauté des vitraux, la pureté des sons, l'or des icônes, le poids de l'histoire, la vénération des saints… tout contribue à dompter l'âme. Sous la nef les sons perdent toute aspérité et participent au grand mouvement de la symphonie de l'art. Il y a, il est vrai, les indomptables, mais leur rage iconoclaste est une rage impuissante, prélude à la lâcheté de la soumission la plus pure.

La cathédrale

Les musées sont les cathédrales de ceux qui ont troqué le culte de dulie pour le culte du joli[126]. J'ai deux exemples pour les sceptiques. 1) Les Catons qui s'insurgent contre les musées qui « n'ont que trois tableaux, mais qui, par contre, ont une énorme boutique, un grand restaurant et un café ». Comment ne pas penser au fils de dieu en colère contre les marchands du temple ? 2) Les nouveaux musées (celui de Bilbao est un très bon exemple) qui sont bien plus « artistiques » que n'importe quelle œuvre qu'ils abritent. On visite le musée de Bilbao comme on visite la cathédrale de Saint-Pierre, pour admirer la chapelle Sixtine, les nefs et les autels et pas pour les reliques.

Tais-toi et sois artiste

Léo Snaders, une danseuse américaine, et son ami photographe sont les protagonistes d'une émission d'ARTV qui se veut un voyage dans le monde de la création. Les deux sont sans doute de bons artistes. Mais, quelle catastrophe quand ils ouvrent la bouche ! Impossible de ne pas penser à la blonde splendide qui fait bander une armée de vieux schnoques qui, dès qu'elle ouvre la bouche, retrouvent la réalité de leur impuissance ou au député à l'air bon enfant qui crie ses banalités comme un Hitler de banlieue et qui ignore qu'une langue est plus articulée que le cri des ânes. Elle dit qu'avec sa danse elle découvre l'ordre dans le chaos ; qu'elle voit l'image de la divinité dans les insectes ; qu'elle laisse la musique de l'eau lui envelopper le corps qui ne lui appartient plus… que tous les instants de sa vie sont une danse qui louange la vie.

Elle est bête comme mes godillots.

Son copain aussi est bête, surtout quand il se croit original.

Ils sont sans doute de bons artistes, mais, sacrebleu ! qu'ils se taisent.

126 Je le sais, la facilité d'une fausse rime m'a eu ! J'aurais dû écrire le culte du beau.

A parte : il est évident que je crois qu'ils sont de bons artistes au sens où nos experts d'art le pensent, c'est-à-dire de mauvais artistes.

Piété

Ernst H. Gombrich à propos de Goya **:** « *Dans ses portraits des puissants il est sans piété.* » Parce qu'il est pris de piété et d'affection pour les humbles ; parce qu'il est enragé.

Renaissance

Une madone avec enfant, un tableau qui s'est enfui de la Galleria degli uffizi, s'approche. « *Don't do thaaat* ! », crie la madone au bébé qui ne décolle pas la tête du cou de maman et qui, de sa main inexpérimentée, cherche à lui baisser le t-shirt rouge, très échancré. Mon regard ne suit pas la ligne rouge qui se baisse ; il préfère se coller aux joues énormes et aux yeux riants du fils. Je lui souris. Il me sourit et agite les mains. On se comprend. Entre hommes.

Zapartistes

Un groupe d'artistes engagés (qu'ils disent), dont le porte-parole a l'air d'être le produit d'un baudouinage déclame : « Notre affaire c'est la prise de parole, la prise de sens ». Ils font vraiment chier avec leurs « discours » qui singent des vieux profs de philo qui ont troqué le marxisme pour le « sensisme ». S'ils étaient des artistes (engagés ou non) ils auraient critiqué festivals du rire et poncifs sur le sens, mais ils ont plutôt l'air de Papartistes. Des artistes (engagés ou non) auraient probablement dit quelque chose du genre : « Notre affaire c'est le sens de la prise, la prise des sens ». Mais on ne demande pas de sortir des sentiers battus à des mecs qui se regardent dire : « On a la possibilité de parler autrement, de faire du sens autrement ». Ppppppp : trop **p**ris **p**ar la **p**rise de **p**arole **p**our **p**ouvoir **p**rendre la **p**ensée.

Montréal : Habitat 67

Braque dans la vie de tous les jours. Art et technique au service du quotidien. Architecture charnelle et pensée. « Dieu de la Loto et du hasard, suprême distributeur de justice, fais-moi affurer de quoi acheter un cube. »

C'est surtout du théâtre

Dans le chapitre *Art dangereux* Danto aborde indirectement le thème de la rectitude politique en parlant de la réception d'une pièce antisémite de Fassbinder, *L'ordure, la ville et la mort*, à Francfort et à New York. Tandis que, dans la ville allemande, les Juifs empêchèrent les spectateurs d'assister

à la représentation, à New York « *aucun groupe de vigilance n'intervint, peut-être parce que la réalité qui est celle des Juifs à New York leur permet vraiment de supporter bien des choses* » *127*. Qui a raison ? Les Juifs new-yorkais dans leur indifférence (au moins publique) ou les Juifs engagés de Francfort ? Il est clair que la question est purement rhétorique ou, si vous préférez, une question de café du commerce. Mais je la pose pour empêcher les Pilates de se faufiler derrière un nuage de nuances et pour les forcer à révéler, à travers leurs considérations sur la rectitude politique, leur vision de l'art et de la politique.

Danto fait une mise en contexte non seulement par rapport à l'époque (mise en contexte à laquelle, même les critiques les plus entichés de l'art pur, nous ont habitués), mais aussi au lieu : les Juifs de Francfort font face à une autre situation politique, ont devant eux d'autres signes d'oubli — et de renaissance — des discours de mort et donc ne réagissent pas comme leurs cousins new-yorkais : on n'est pas Juifs dans l'abstrait, quoi qu'en disent les intégristes, toutes races confondues. La position de Danto est claire, l'art n'est pas un bouclier pour protéger ceux qui n'ont pas le courage de l'action politique directe : « *La représentation de l'antisémitisme est aussi dangereuse que l'antisémitisme lui-même, et peut-être davantage encore, parce que l'artiste utilise sa liberté pour se tourner vers les objets de sa haine, alors que ceux-ci sont engagés dans une des situations les plus civilisées qui soient, puisqu'ils sont membres d'un public de théâtre.* ».

L'art peut être une arme offensive contre laquelle on a le droit et peut-être même le devoir de se défendre. Ce qui est tout à l'honneur de l'art : c'est seulement en considérant que certaines œuvres d'art sont dangereuses que l'artiste n'est pas réduit à un simple rôle d'*entertainer*128. Platon qui avait débuté le tourner en rond systématique sur l'art, avait déjà compris que l'art était dangereux pour la cité et qu'il fallait le *musé(e)ler* si on ne voulait pas qu'il conduise les hommes loin du bien établi. Les dictatures et les intégrismes, platoniciens *by the book,* n'hésitent pas à faire appel à la censure, car ils sont bien plus conscients des pouvoirs de l'art que les sociétés dans lesquelles « tout » est permis ou, en termes plus pessimistes, mais moins moraux, tout est récupéré.

Censurer donc ? Certainement pas. L'État ne doit pas empêcher un réalisateur de monter le spectacle de Fassbinder, mais les gens ne doivent pas faire comme si le spectacle n'était pas dangereux. Mieux : les gens qui croient qu'il est dangereux doivent intervenir et faire sortir Fassbinder d'une position facile et fausse du genre de celles qu'il donna à ses critiques : « Ce n'est que du théâtre ». Ce n'est **pas que** du théâtre, c'est **surtout** du théâtre.

La position de Danto, tout en coïncidant avec celle de la rectitude politique la plus ordinaire, n'est

127 Danto continue en écrivant : « *ici personne n'a accordé beaucoup d'attention à la pièce* ». Est-il possible que les Juifs new-yorkais, de manière bien plus efficace que ceux de Frankfort aient employé leur quotidien (*The New York Times*) pour que les gens n'y prêtent pas beaucoup d'attention ?

128 Le fait d'être dangereux n'est pas une condition essentielle comme l'*entertainment* n'est pas en soi négatif. Ce qui est négatif, c'est rendre l'artiste inoffensif en le mettant de l'autre côté, avec les enfants et les fous, avec les irresponsables.

pourtant pas, comme celle-ci, fondée sur des considérations morales, mais sur une vision de l'art comme un pan de l'activité humaine qui, au moins depuis Warhol, a complètement abandonné le lest de l'esthétique.

Tout cela est bien beau, mais et « *l'enseignante de lycée qui se trouvait parmi le public* » et qui « *déclare qu'elle serait incapable d'expliquer cette intervention à ses élèves puisque " je leur ai toujours dit qu'on ne devait jamais toucher à l'art, ni l'empêcher "* » ? Que lui dire ? Que l'art ne devrait pas être une nouvelle religion avec ses dogmes, avec ses musées-églises, ses papes et ses pasteurs. Il s'agirait d'un début.

Opéra

Pourquoi Wu-Tang Clan a choisi comme manager Michael Caruso ? Parce qu'il est un dealer, un manipulateur et un bandit prêt à tout, comme dit le *Village Voice* ? Et, s'ils avaient besoin de Caruso seulement pour montrer que le hip-hop est la nouvelle forme d'opéra ?

Écouté de l'opéra : *Nigga Please* de Ol' Dirty Bastard (un chanteur du Wu-Tang Clan), *Prose Combat* de MC Solaar et *Entre deux mondes* de Rocca. Deux mondes, mais pas ceux « du bien et du mal » dont parle Rocca : le monde des nègres new-yorkais et celui des chanteurs français. (oui, français !). Ol' Dirty Bastard vit de rage, sarcasme, sexe, révolte, intelligence et musique. Les autres sont un amalgame de bons sentiments saupoudrés de rage (fausse) et musicalement anémiques. Race et culture noires, langue américaine, capitalisme sauvage donnent un *fucking cocktails* ; race, culture française (ou franco-arabe), langue française, capitalisme au visage humain donnent une bonne camomille. La globalisation du hip-hop n'est pas pour demain, ni après demain, ni après après-demain. Dans un journal de 2121 : « Des analystes sensibles auraient pu voir dans l'opposition entre le gangster hip-hop américain et le hip-hop européen un signe avant-coureur de la troisième guerre mondiale qui a opposé l'Europe et l'Amérique dans la deuxième moitié du XXIe siècle. »

Beaubourg

C'est loin de l'arrogance du Guggenheim de Bilbao ou de la pureté de celui de New York. Loin même du kitsch majestueux de certains édifices de Disney. L'édifice est (était) trop de son temps et, comme à tout ce qui est trop de son temps, il manque le souffle de l'art. Un monument d'intellectuels où de bonnes idées sur papier se transforment en un bric-à-brac architectonique d'une extrême facilité — surtout, si au lieu de se cacher dans le quartier d'une ville futuriste, il est vissé parmi des édifices polis par une longue histoire de sang et de famine. L'architecte a su exploiter l'immédiateté du contraste pour faire passer les idées les plus fades des années soixante et pour mettre à nu la vérité qui, bien sûr ! ne pouvait que s'identifier à la structure. Dans quatre ou cinq cents ans, ce sera le principal témoignage parisien de la médiocrité d'une époque où un Pompidou quelconque se prenait pour un des Louis (à vous de choisir lequel, mais ne prenez pas, je

vous en supplie, Louis VII !).

Yellow et Élita

« J'hallucine. Je vois un vagin. » Elle me dit en montrant une affiche publicitaire de Yellow. Moi, qui n'ose plus dire de semblables choses, craignant qu'on me taxe de *vieux pervers*, je fus mis en tel contentement que je heurtai une vieille dame, fort distinguée, qui ne se priva pas de me souffler un fort commun *fuck you*. L'affiche, qui avait fait halluciner la jeune fille, représentait deux jambes légèrement écartées, coupées quelques centimètres au-dessus du genou, les pointes des pieds légèrement tournées vers l'intérieur. L'ellipse dessinée par les jambes m'avait déjà fait halluciner plusieurs fois (à cause, aussi, de l'ombre projetée par une des jambes). Cette affiche a vivifié pendant quelques semaines l'un des coins les plus tristes du centre-ville de Montréal : Président Kennedy et City Councillors. J'espère qu'un jour ce chef-d'œuvre de l'art érotique (mais *érotique* n'est pas un pléonasme quand on parle d'arts visuels ?) sera exposé à côté d'une femme de Rembrandt ou de Picasso. Maintenant, à la place du tableau de Yellow il y a une croûte d'Élita avec deux crétines souriantes qui se veulent sensuelles. Le coin est encore plus triste.

Le dernier portrait de Francisco Goya[129]

Goya apparaît « *vêtu d'une combinaison de plongeur sous-marin* » dans un cimetière de Madrid en 1988 à une jeune actrice, à un ministre de l'agriculture, à un docteur, à un nain et à quelques autres personnages qui l'accompagneront dans un périple souffrant parmi les ruines de l'histoire amoncelées par la Révolution française. Le voyage commence à l'automne 1792, chez la duchesse d'Albe qui, pour ne pas finir comme « *ces mauviettes, les monarques de France* », veut faire cadeau de toutes ses propriétés ; il continue, au printemps 1794, dans le parc de la même duchesse où Goya, amoureux et jaloux, promet qu'il peindra un nu meilleur que celui de Vélasquez130 ; pour arriver dans un auberge de campagne, toujours en 1794, lieu d'un rendez-vous manqué et revenir encore dans le parc où, devant un Goya jaloux et sourd, la duchesse demande au nain de ne jamais le quitter. Un « *bruit d'avion à réaction* » clôt le premier acte.

Le tour continue et, en 1808, le nain et Goya « *avec un chien… Toujours le même, dans ma tête* » sont à Saragosse, au temps de la résistance espagnole aux armées napoléoniennes ; en 1811 on est dans la maison de Goya qui a déjà offert ses « *services aux vainqueurs* [qui] *ne pensent qu'à une seule chose : éterniser leur image* ». Le voyage de la pièce et de la vie de Goya se terminent en 1828 à Bordeaux où le peintre, incapable de fermer les deux autres yeux qu'il a « *derrière la tête* », ne craint pas de passer pour un fou en déclarant « *Je me prends pour un Francisco Goya* » et

129 John Berger, Nella Bielski, *Le dernier portrait de Francisco Goya,* Champ Vallon, 1989.
130 *La toilette de Vénus*.

« *s'endort* ». Avant de s'endormir, il rend un dernier hommage à la vie : Leandro demande à sa fiancée, Pepa, de mettre une robe blanche pour sortir et Goya de murmurer : « *quelle chance…* » (comme dans le prologue, nous sommes dans un cimetière en 1988). Ou bien ce « *quelle chance…* » est-il un hommage à sa mort, un dernier acte d'espoir en réplique au rassurement de Pepa : « *rassurez-vous, don Francisco, vous êtes bel et bien mort* » ? Sans doute les deux.
La sensibilité de Berger pour la souffrance humaine, l'endurance trempée dans la chair du sexe, l'oeil du dessinateur masqué en critique certain que Goya dévêtit *Maja* dans sa tête, la structure complexe qui freine la course du lecteur, font de *Le dernier portait de Francisco Goya* une œuvre qui donnera aussi envie de retourner à Goya… aux seins impossibles de la *Maja desnuda*… à la pudeur du *Colosse*…à l'homme aux pantalons oranges fusillé le *Trois mai*…

Difficile de ne pas convenir avec Berger que le bras gauche ne peut pas avoir été peint à partir d'un modèle. Ce que Berger ne pouvait pas avoir vu c'est que Maja semble avoir été dénudée avec *Photoshop* par un utilisateur qui a eu des problèmes avec le bras, mais qui a fait étalage de toute sa dextérité et de la qualité du logiciel en changeant la position de la jambe gauche.

Donc, pour reprendre nos bégaiements sur les peintres éclaireurs de la technique : comme Vermeer est un précurseur de la photo, et en particulier de la photo de charme, Goya est un précurseur du traitement de la photo par logiciel.

Danto et micropensées

Dans un État où la Cour suprême donne raison à l'éditeur d'une revue porno (*Hustler*) contre les prudes défenseurs de la moralité, les œuvres artistiques *pornographiques* ne devraient, en théorie, avoir rien à craindre. En théorie, car il est facile d'imaginer jusqu'où peuvent conduire quelques années de busheries et cela même si la *pornographie artistique* (ou l'*art pornographique*, si vous préférez) a une double protection : celle de la liberté d'expression et celle qui est propre aux œuvres d'art. Mais si *Hustler* n'a pas besoin de subventions pour survivre, ce n'est pas le cas pour beaucoup d'artistes et de musées. Voilà donc que la question « faut-il subventionner les artistes ? » et celle qui en découle si on y donne une réponse positive, « faut-il subventionner les œuvres d'art " immorales " ? » deviennent des questions qui peuvent faire tourner en rond jusqu'à ce que le tombeau soit creusé. La question est loin d'être rhétorique : aux États-Unis, le point d'observation de Danto, le cri « pas de subventions pour des artistes qui détruisent les valeurs de notre société » retentit toujours plus souvent. Cri pauvre d'esprit, certes, mais compréhensible, je dirais même nécessaire si on pense que l'art est dangereux. Cri de peur. Cri de faibles.

Ceux qui ne comprennent pas que l'on ne puisse pas supporter que l'État subventionne une exposition de photos où l'on montre un bras poilu enfoncé dans le trou d'un cul sont de mauvaise foi, dogmatiques ou imbéciles. Il est évident qu'il faut les comprendre même s'il est plus facile de comprendre ceux qui trouvent la politique militaire de Bush obscène. Mais comprendre n'implique pas être d'accord : ce n'est que renoncer à ses propres raisonnements précuits — ce qui est tout sauf facile quand on a l'habitude de réchauffer au four à micro-pensées.

Prenons, à titre d'exemple, Mapplethorpe131 et supposons que ses œuvres soient des œuvres d'art : comment défendre leur subvention éventuelle ? En disant, comme Richard Howard132, que « *Mapplethorpe a esthétisé le phallus* » et faire rire ceux qui réussissent encore à mettre l'artiste avant le critique ? ou croire comme Danto que les phalli « *étaient des pieux de chair, massifs, brutaux et lugubres (…) Mapplethorpe avait phallisé l'esthétique, transformant tout à travers l'archétype, chargé*

131 ROBERT MAPPLETHORPE (1946-1989) photographe américain.
132 RICHARD HOWARD (1929) critique américain.

d'énergie sexuelle, du pouvoir mâle » ? La défense à la Howard, prise dans le filet esthétique de l'art sape les fondements mêmes de l'œuvre de Mapplethorpe en la réduisant à une beauté dépourvue de vie (vie qui, en ce cas particulier est le testament d'un mourant133). La défense à la Danto, considérant l'œuvre au-delà de sa beauté, la traite comme une charge d'explosifs pouvant faire sauter les vieilles défenses pour instaurer une autre parcelle de sens — pas meilleure, pas pire : une autre. L'État ne doit donc pas se limiter à financer ce qui « apaise » les citoyens mais aussi ce qui peut éventuellement les aiguillonner contre la morale et la politique dominante. Si l'art se doit de participer à améliorer « la qualité de vie » un État Dantesque134 serait un État avec une vision de la « la qualité de vie » plus vaste qu'une simple *paisibilité*, mais cette vision a comme contrepartie que les citoyens qui ne sont pas d'accord devraient pouvoir s'opposer à Mapplethorne avec la même violence psychologique — ce qui risque de soulever les objections des moralistes de gauche. Ce genre d'État existe-t-il ? Certainement pas. Peut-il exister. Sans doute pas.

Si on posait à Danto la question suivante : « Si le poing au lieu d'être dans le trou du cul d'un homme était dans celui d'une femme ? Faudrait-il encore le subventionner ? », il serait dans de beaux draps. D'une part il faut subventionner l'art en tant qu'art et de l'autre l'art « dangereux » doit s'attendre à des réponses « dangereuses », ce qui veut dire à des réponses qui pourrait empêcher l'artiste de s'exprimer — l'artiste en tant qu'artiste aurait donc moins de liberté d'expression que le citoyen normal. Ce qu'il écrit sur la pornographie dans le chapitre *L'art dangereux,* (comme il l'a écrit pour les Juifs qui s'opposent à la pièce de Fassbinder et comme il l'écrirait pour les Noirs contestant un film raciste) est l'on ne peut pas plus clair : « *L'artiste qui s'approprie des images pornographiques attaque les femmes alors qu'elles sont engagées dans une situation on ne saurait plis civilisée, à savoir celle de membres du monde de l'art, étant entendu que les conventions liées au fait qu'il s'agit d'art les empêchent en principe de riposter lorsqu'elles sont assaillies* ». Après une telle prise de position peut-il répondre que la subvention ne doit pas dépendre du contenu ? Seulement s'il ajoute que les gens peuvent s'arroger le droit de « faire sauter » l'exposition, le théâtre ou le cinéma. C'est, à mon avis, la seule position cohérente avec sa vision de l'art — un art qui est fini, comme il n'a cesse de souligner. Tout en étant la seule position vraiment cohérente, si je considère ce qu'il écrit à propos des critiques féministes d'une exposition de David Salle135 : « *Il se peut que l'appropriation de la pornographie à la manière de David Salle soit moralement encore plus condamnable que son utilisation immédiate, précisément parce que dans le dernier cas elle sert à exciter des mâles, alors que dans le cas de Salle elle est utilisée afin de provoquer l'indignation et la colère des femmes* », je ne suis plus sûr qu'il la tiendrait —

133 L'exposition dont parle Danto fut organisée par le *Whithey Museum of American Art* en 1988, quelques mois avant la mort de Mapplethorpe.
134 Dans ce cas-ci, de Danto et non de Dante !
135 DAVID SALLE (1952) peintre et sculpteur et photographe américain.

au moins en ce qui concerne les femmes. Ce « moralement condamnable » me semble bien plus dangereux que le danger qu'il met en évidence : dangereux parce que, tôt ou tard, il nous fait glisser vers « la majorité a toujours raison » ce qui ouvre toutes grandes les portes du paradis des débiles. Va-t-il rejoindre les moralistes de gauches dans le cercle des paresseux ?

Créativité normale

« Je suis convaincu que la science peut envisager d'intégrer le sujet de la créativité normale. Mais je ne crois pas que, dans un proche avenir, elle soit en mesure de s'affronter à la vraie créativité, à l'œuvre d'un grand artiste ou d'un grand savant. (…) Je ne parle que du niveau plus bas de la créativité. » C'est Noam Chomsky qui précise sa notion de créativité dans un débat avec Foucault à la télévision Néerlandaise en novembre 1971.

Dans sa vision de la créativité, Chomsky est moins contestateur et original qu'en politique ou en linguistique. La seule justification pour juger la créativité langagière de l'enfant plus basse que celle d'Einstein ou de Picasso, c'est de la considérer par rapport à la distance de la tête du sol. Mais si la créativité basse n'est pas due à la taille des humains, alors c'est exactement le contraire qui est vrai. Le grand artiste n'a jamais rien créé. Le grand artiste est une passoire, un barrage, une fontaine, selon.

Aimer

Le Monde, à propos de la publicité sur les journaux de mode où des chiens suggèrent et des filles feignent, obtient une explication claire d'un type du CEAQ (Centre d'études de l'actuel et du quotidien) : « Ces pubs sont des indices, de petits événements marginaux qui disent en majeur ce qui se passe dans le corps social en mineur » et une explication encore plus claire de la directrice de la maison de la pub : « C'est la lesbienne chic ». Finalement du progrès. La paranoïa est causée par une homosexualité refoulée selon Freud (*Je l'aime* — peur de la réprobation sociale —, *je le hais* — ça ne suffit pas —, *il me hait*). Une nouvelle théorie, fondée sur les belles images des magazines féminins, est certainement déjà en cours de formation dans un institut universitaire : je m'aime, elle m'aime, nous nous aimons. Ou lou lou !

Publicité

Quand on parle de pub il y a toujours un mépris en filigrane. C'est le mépris que les intellectuels ont toujours eu pour l'art quand il n'est pas gratuit et sans fins (comme leurs pensées). Le mépris les empêche, par exemple, de voir qu'aujourd'hui l'art, c'est la pub. Ils ne savent pas considérer *Vogue* comme un musée vivant : c'est dommage. Michelangelo fait vendre Dieu, Toscani des chandails et Ungaro des souliers. L'Ève de Michelangelo est musclée comme un des garçons de son atelier. Le

chien d'Ungaro montre « l'harmonie entre le genre humain et le genre animal ». L'art est dans le monde, vit dans le monde, selon certains c'est le monde — ce qui est trop. Ou pas encore assez ?

Poil et poils

Dans la publicité de *Vogue*, ce mois-ci les chiens ont cédé la place aux vaches. Trois photos d'une fille aux seins imposants comme on en voit rarement dans les revues de mode, longs cheveux noirs et un chapeau blanc de cow-boy. Elle chevauche à poil une vache au poil noir et blanc. Dans la première photo, le chapeau cache le visage et le triangle des poils noirs semble continuer le manteau de la vache, dans la deuxième, le triangle du bas a presque disparu et celui du visage commence à apparaître, dans la troisième, les poils ont disparu, le visage complètement découvert sourit de ce sourire bête qui donne envie de sortir de l'humanité, les cheveux sont ramassés en deux tresses et deux bracelets serrent les biceps rachitiques. Ça fait la publicité de quoi, cette fausse séquence intitulée « *all together but all different* » ? De Kana beach. C'est quoi ça ? Probablement un canular, une simple excuse pour le photographe. Il n'y a rien à vendre. Rien que de l'art pour l'art. L'art pour l'art qui reprend du poil de la femme.

Pas de dés

À Broadway, un œuvre qui met en scène des dialogues entre Bohr et Heisenberg à propos de la mécanique quantique. Du jamais vu : principe d'indétermination, équation de Schrödinger, fonctions de densité de probabilité, constante de Planck. Du sérieux. Pas le dieu galvaudé d'Einstein avec ses dés.

Kasimir

Aimeriez-vous vous appeler Kasimir ? Certainement pas, à moins d'avoir été engendré par Edène Ediaksit et être ainsi frère de Mengounken.

Celle qui monte un jeune cheval, nuée blanche,
Qui ne laisse nulle trace
Sur la neige duveteuse profonde de trois doigts.[136]

Kasimir si lourd, si vide, si Kasimi rien.

Lourd de bang, de tangue, de rang.

Vide de bide, de ride, de Gide.

Kasimir est un nooleptique. Prenez un Kasimir avant de vous toucher (ou une demi-heure après le

136 *Le preux Sodani, Le preux Develtchen – Épopées orale des Évenks de Sibérie*, Gallimard, collection L'aube des peuples, 2000

trépas) et vous êtes tranquille comme un je de pille. Il est très connu, parmi les hosties et pâtes, que : Kasimir le soir, Vladimir y lit tch… tch… tchou… tchou… tchou… le train, ce révolutionnaire de fer. Marc Use *dixit*.

Kasimir comme Bède le Vénérable est un bar bitte oh man. Comme le vénéré vieillard Begandar. Un Kasimir doit être un Évenk. « *Il crut voir des pierres, il se révéla que c'était des vaches*.137 » Véronique aussi. C'était une journée de septembre extraordinaire, pure comme le sourire d'un enfant. Les marmottes diligentes sifflaient, hiératiques, les corbeaux planaient, des bribes d'ouate sans trop de conviction tâchaient de voiler notre astre chéri. Serein, un troupeau de vache ruminait derrière la Casa San Marco, dans les paisibles pré-alpes italiennes qui protègent la vallée de mes ancêtres.

— Regarde ces vaches placides, mon amour.

— Où sont-elles, mon chat ?

— Derrière le chalet, chérie.

— Je ne vois que des pierres, mon petit rat préféré !

Comme le vénéré vieillard Begandar et pourtant Véronique n'est pas sibérienne. Sybarite non plus. Elle n'est ni Kasimir, ni Quasi Miro, ni Dégâts, ni Pic à sot.

Kasimir !

Il aurait pu prendre un blanc pour un banc ou un carré pour un taré. « *C'est pourquoi ce que nous appelons Réalité est l'infini qui n'a ni poids, ni mesure, ni temps, ni espace, ni absolu, ni relatif, et n'est jamais tracé pour devenir une forme.* » La Réalité est-elle une couds l'œuvre ? Avec du fil blanc, de la batiste blanche, sur une table blanche, assis en t'as ailleurs, sur un blanc banc du quartier blanc, de la maison de Blanche (et pas la Maison Blanche), de la ville blanche. « *L'homme appelle tout apparence objet ; ainsi l'objet n'existe pas dans le prouvable et l'improuvable.* »

Homme blanc sur femme blanche. Pas assez pur. Homme blanc sur homme blanc. Parfait. « *Étudier la réalité, cela veut dire étudier ce qui n'existe pas, ce qui est incompréhensible, et ce qui est incompréhensible pour l'homme est ce qui n'existe pas ; par conséquent est l'inexistant qui est soumis à l'étude.* » Aimeriez-vous vous appeler Kasimir ? Tu nous les gonfles avec ton Kasimir ! Faites attention, il y a un Kasimir qui vous attend, vous aussi. Quasi mirez, quasi mirez. Sans batoude. Sans boutade ? Non, sans batoude. Vous irez vous jeter dans l'inappétence sans batoude. À moine que Kasimir rêve hyène.

P. C. Q. N. O. P. D.138

À moins d'indication contraire, les citations ont été tirées de *Dieu n'est pas détrôné*, du suprême autiste Kazimir Malévitch, édité en 2002 par L'âge d'homme

137 *Ibid.*

138 Pour celles qui n'ont pas deviné.

VII

Assise auprès du feu, dévidant et filant… (Pierre Ronsard)

La jeune fille imbue de sa beauté et le jeune narcisse orgueilleux de sa force oublient que la rose perdra ses pétales. La vielle et le vieux, depuis longtemps sans pétales, inventent sagesse et connaissance pour chasser peur. (Selma Mafharero, lettre à un vieil ami)

Inutiles

Vieillir, ce n'est pas retourner en enfance. Vieillir, c'est le retour de l'enfance. Des lieux, des visages, des mots aimés. Retour des peurs que les années ont polies, de la solitude que les rencontres ont inutilement assiégée. Retour des temps et des espaces énormes qui se rétrécirent subitement dans la jeunesse lointaine — lointaine de l'enfance. Retour des monologues qui remplissaient les moments inutiles. Retour de ce qu'on croyait ne jamais avoir été là.

Vieillesse, c'est l'enfance qui reprend la place que les années lui volèrent et couvrirent d'inutiles souvenirs du présent.

Vieillesse, c'est enfance. C'est être libre — comme nous ne le fûmes pas dans celle qu'on appelle enfance et qui n'est que préparation pour l'enfance de la vieillesse.

Souvenir

Pendant la nuit entre le 10 et le 11 novembre, des pacifistes ont écrit des slogans contre la guerre sur un monument à la mémoire des morts de la Première Guerre mondiale. Les anciens combattants sont indignés. On leur a gâché les quelques minutes de recueillement pour commémorer leurs camarades (et les camarades de leurs pères) qu'on enterra dans les cimetières de la querelleuse Europe.

Valait-il la peine de leur gâcher la cérémonie ? Pourquoi ne pas laisser tranquilles ces vieux que les souvenirs des amis tombés sous le feu allemand enveloppe de nostalgie, de tristesse et de regrets ? Pourquoi ne pas avoir un peu de compassion pour leurs blessures que l'âge re-ouvre, pour la peur qui ne craigne plus de se montrer, pour les restes d'orgueil que les années n'ont pas réussi à ensevelir ?

Et leurs larmes ? Comment ne pas être sensibles à leurs larmes ?

C'est ce que je pensais en écoutant les nouvelles à la télé. Je pensais cela et je me disais qu'un tel événement permet de voir que les différences entre les générations ne sont pas les inventions de jeunes lions de l'économie qui veulent se défaire des baby-boomers, ni les refrains de vieux réactionnaires qui méprisent les sottises de la jeunesse. Il est vrai que les jeunes lions sont incapables de voir plus loin que leur portefeuille et que les vieux réacs ont la cataracte, mais ces dégénérations ne doivent pas nous faire oublier ce que les années bâtissent et détruisent au gré d'événements qui échappent au contrôle même des individus les mieux armés.

Trop de « progressistes » oublient que dans notre société l'âge — et la jeunesse surtout — est une

marchandise. Il suffit d'avoir de l'argent et à cinquante ans on peut acheter un look de vingt et à quatre-vingts prendre une allure de quinquagénaire.

Dans ce monde où l'on voudrait rendre virtuelles même les générations, il est difficile de donner des jugements politiques en tenant en considérant l'âge sans tomber dans les stéréotypes les plus rebattus. Et pourtant. Et pourtant cette histoire de graffitis monumentaux est un bon exemple de la nécessité de connaître l'âge des « coupables » pour donner un jugement politique. Jugement politique dans le sens de compréhension comme une étape avant l'action qu'une autre compréhension suit, qu'une autre action…

Si les « coupables » étaient jeunes (jeunes d'âge et non d'âme ou de corps), leur action devrait être louée par tous ceux qui sont contre la guerre. La guerre pour ces jeunes est plus importante que toute considération psychologisante sur la souffrance des anciens combattants et c'est ce manque de considération qui permet de faire avancer la lutte contre la guerre. C'est la croyance, propre à la jeunesse, dans le pouvoir des abstractions qui permet des changements à la vie concrète des individus139 ; c'est le mouvement de ces vies qui n'ont pas encore trouvé leur place qui peut entraîner des changements « impossibles » pour ceux qui réfléchissent dans les creux de l'expérience.

Si les « coupables » étaient vieux (vieux d'âge et non d'âme ou de corps), ils démontreraient une pauvreté d'esprit, un manque de compréhension et un égocentrisme qui ferait désespérer même les moins naïfs parmi ceux qui croient qu'il y a une évolution possible du rapport des humains à l'homicide.

Aujourd'hui, je n'écrirais pas ces slogans. À vingt ans, oui.

Aujourd'hui, je ne suis pas plus sage, je ne connais pas plus le monde, je suis seulement plus vieille.

L'holocauste des vieux

Les vieux ne passent plus le test de la rentabilité. Ils ne sont pas les héros des médias ivres de jeunesse. Esthétique et économie les condamnent. L'horreur n'est pas loin. Comment sauter par-dessus le sinistre fossé des générations ?

Il n'y a plus de vieux. Quand les vieux sont vieux, ils ne sont plus des vieux, mais des aînés qui se rangent dans des centres d'accueil et, mémoires inutiles, se clôturent derrière des sourires abêtis.

Il est facile de s'indigner de l'isolement des vieux dans les centres d'accueil. Il est facile d'avoir chez soi une belle grand-mère, boute-en-train et spirituelle qui, par-dessus le marché, garde la petite Émilie. Il est moins facile de changer deux fois les couches par jour de papi, ou, simplement de l'avoir devant soi avec ses yeux honteusement humides, sa peau jaunâtre et flasque et ses rides couveuses de vers. Il n'est pas facile de se regarder dans le miroir du futur, surtout si

139 Pourquoi propre à la jeunesse ? Parce qu'il s'agit de la découverte du pouvoir de l'intellect que l'on fait une seule fois dans la vie et qui, comme toute découverte, déclenche un enthousiasme initial qu'il est difficilement atteignable ensuite.

cela nous empêche d'aller en vacance ou d'inviter les Dupré pour la fête de Jeanne. La chatte, on peut toujours la laisser chez le voisin, mais papi, il est si fantasque qu'il commencerait à jouer au docteur avec la petite Sylvie !

Les vieux furent jadis les privilégiés des dieux : ceux que le destin avait épargnés pour garder les butins de l'expérience. Sournoisement, l'écriture détrôna la voix et s'empara des plus beaux joyaux — croyait-elle — et laissa la pacotille aux cultures inférieures. Science et technique ont parachevé naguère l'opération en cédant la place des vieux à des spécialistes du son et de l'image qui se sont arrogé le pouvoir de raconter et ont ainsi emballé la fabulation. L'engouement pour la nouveauté balaye aujourd'hui les traces frêles du passé qui n'ose plus revenir sans un cortège d'outils complexes, demandant savoir faire et professionnalité, comme on dit. Effectivement, on tire beaucoup plus d'un bon documentaire, ou d'un film subtil ou d'un livre intelligent que des anecdotes serinées par notre vieille grand-mère. Il va sans dire qu'à l'aune de l'esthétique et de l'économie courantes, les vieux sont perdants.

Retour en arrière ? Impossible

Ceux qui crient contre un monde réduit à l'économie et regrettent le temps ancien où l'on respectait les vieux et on les écoutait devraient faire attention. Ils devraient savoir que respect et considération sont les conséquences des modes de vie et pas l'inverse et que les modes de vie actuels ont été créés (si l'homme ne peut jamais créer quelque chose) surtout par ces vieux-là. Ils devraient savoir que ce n'est pas par un retour en arrière — retour en arrière que les vieux aiment tant — qu'on peut leur redonner ce qui leur était propre à une autre époque. Laissons les réactionnaires attendre inutilement le salut qui traîne dans de vieux sentiers plus souvent baignés de sang que de rosée. Mais, éloignons-nous aussi de l'autoroute des idéologies post-modernes qui, dans leur aveuglement contre la modernité, mettent trop l'accent sur l'esthétique et ignorent que l'esthétique —surtout elle ! — n'est pas sans règles et sans contingences.

L'esthétique et l'économie, marchanti, arrogantes, sur le terrain de la réflexion, peuvent entraîner les effets les plus pervers. Bien sûr, l'économie et l'esthétique ne sont pas mauvaises ou dangereuses « en soi » : elles sont vides, « en soi ». C'est l'esthétique des médias (ce que les médias appellent beau et surtout ce qu'ils montrent comme beau) et l'économie, celle qui conditionne notre vie quotidienne, qui nous entraînent vers l'inimaginable. Cet inimaginable, qui en fait n'en est pas un, je l'appellerai l'holocauste des vieux. Ne pas l'avoir imaginé n'excuse rien : on ne nous a pas donné un cerveau pour le faire tourner à vide, que je sache ! Nos synapses peuvent aussi travailler en fonction d'un projet émancipatoire, n'est-ce pas !

Des grands-parents qui vieillissent à vue d'œil !

Vieux et jeunes, blancs et noirs, adultes et enfants, gras et maigres, tous, nous tous, nous sommes en train de préparer les fondations de l'élimination systématique des vieux. Nous et tous ceux qui nous ont précédés. On ne sapera pas de telles fondations par un acte de bonne volonté : on ne peut qu'attendre, rester très attentif, ne rien laisser échapper — comme une machine —, écouter dans les messages qui nous enveloppent tous les bruits légers qui attendent de nouvelles oreilles : des bruits peut-être encore trop faibles, sûrement trop souvent confondus avec les bruits urbains tombant du bât de la technique.

L'organisation du travail qui nous oblige, si nous avons une profession intéressante, à faire les enfants très tard quand notre carrière est réglée ou, si nous sommes moins chanceuses, très tôt, quand on ne veut pas crever de solitude, est le moteur principal de notre course vers l'inimaginable.

Il fut un temps où l'enfant de dix ans avaient des grands-parents de soixante qui laissaient à leurs propres fils l'exercice du châtiment nécessaire. Pour calmer le petit, effrayé par le courroux paternel, ils chantaient des cantilènes ou contaient des historiettes. Plus tard, septuagénaires, ils hochaient la tête devant le jeune homme qui regrettait son escapade et l'invitaient à se reposer pendant qu'ils parlaient à papa. Dix ans plus tard encore, homme mûr, il passait de longs après-midis à les écouter désarmés, exactement comme lui dans l'enfance, et il repartait rassuré : le torrent, même après les terribles orages d'août, laissait encore deux ou trois points d'appui solides. Tout cela n'était pas toujours vrai, mais souvent l'était.

Il fut ensuite normal que les grands-parents frôlassent les soixante-dix ans quand l'enfant entrait dans sa dixième année. Ils n'avaient presque plus d'autorité sur les parents désormais amis de leurs petits. Craintifs, ils observaient le gamin, dégoûté par la goutte sur leur lèvre tremblotante, résister à la demande du nouvel ami de maman d'aller les embrasser. Dix ans plus tard, le jeune homme s'ennuyait aux fables — toujours les mêmes — des vieux gâteux. Dix ans plus tard encore, homme mûr, il avait oublié l'emplacement de leur tombe : en passant à côté du cimetière il pestait contre la nouvelle administration qui avait installé un nouveau stop ne servant absolument, mais absolument à rien.

Il sera normal, dans pas si grand temps, que les grands-parents ne soient plus là quand l'enfant aura dix ans. Les parents seront les grands-parents dans un mélange de rôles qui ne permettra plus ni le châtiment nécessaire ni la nécessaire compréhension. Dix ans plus tard, le jeune homme crachera sur des parents défaits qui oseront lui implorer de l'amour. Dix ans plus tard encore, poire mûre, il sera ramassé par la psychotrieuse du quartier. Et, à ce moment-là, pourquoi pas une euthanasie généralisée que nos débats sur le choix — libre, disent-ils — de la mort préparent lentement ?

Le fossé des générations est un gouffre

L'horreur légère, inspirée par le basculement de l'euthanasie vers la protection des droits des individus, oublieuse de la protection des faibles, n'aide pas non plus la réflexion : tout comme l'indignation, elle manque de souffle. Et les personnes cultivées qui, à l'ombre de leurs *Universalis*, nous signalent que l'euthanasie, déjà pour Francis Bacon dans un lointain 1613, devait « aider les agonisants à sortir de ce monde avec plus de douceur et de facilité » oublient que les hôpitaux, une fois passés des mains puissantes des chevaliers à celles plus déliées des bourgeois, oscillent imperturbables entre le mandat de faire durer l'agonie et celui d'appeler la mort.

Des voix se lèvent pour contrer la bêtise des jeunes comptables de l'UQAM qui, dans le numéro du 28 mars 1994 de l'action, proposent une pharmacopée pour les maux de tête qui causeront les *baby-boomers* à la retraite, mais, malheureusement, elles ne semblent pas aller au-delà d'une invitation à créer l'année de la grand-parentalité (bonnes intentions), ou, d'une mise en gardeii contre la tentation « de remplacer la grand-parentalité (sic !) par la science et la technologie ». Mais cette mise en garde, provenant des pros de la psy, doit nous faire dresser les oreilles : ne savent-ils pas que les vieux sont leurs pires ennemis ? Pourquoi font-ils semblant d'oublier que les individus en détresse ont bien plus besoin d'entendre des fables contées par grand-maman que de bavarder de leur vécu sur le divan des bousilleurs de l'âme ? Ne savent-ils pas que cette « laideur », avant-coureuse de la mort, est un antidote puissant contre l'angoisse ? C'est surtout leur science (sic !) et leur technique qui remplacent la grand-parentalité ! Et, le jour où les vieux retrouveront leur position de trait d'union entre jeunesse et maturité, les temps seront durs pour les trésoriers de la psyché.

Remettre le trait d'union ne sera ni immédiat ni facile et surtout cela ne dépendra pas seulement de la bonne volonté des individus. Ce que nous pouvons faire, timidement, c'est réfléchir sur le soi-disant fossé entre les générations : un fossé bien plus artificiel que le fossé ethnique ou celui des classes ou du sexe pour ne citer que les trois qui arpentent le plus souvent nos terrains. Un fossé bien plus dangereux, mais qui pourra être rempli si, dans notre lutte pour une société un peu plus juste, nous ne tombons ni dans une nostalgie onctueuse ni dans une rationalisation froide. Si nous n'oublions pas que les vieux, surtout le vieux, sont autre chose que des vieux : ils sont le souvenir d'une bataille, d'un sourire, d'une grève, d'un homicide... d'autres vieux. Et, pour ne pas oublier, nous devrons penser et lutter, sans timidité cette fois, pour avoir du temps, beaucoup de temps pour faire autre chose que travailler pour faire travailler.

Politique-fiction... mais pas trop (Dans un pays normal en 2042)

Le chef de l'opposition progressiste : (...) nous proposons que la loi 1111 soit amendée comme suit : « toute personne ayant atteint l'âge de 85 ans et qui ne peut pas démontrer son utilité sociale à moyen terme, doit être transférée dans une des maisons du passage pour être dissoute ». Le

nouveau texte est fruit d'une large consultation populaire et ne devrait pas être rejeté à la légère, car son rejet pourrait créer de graves conséquences pour l'unité nationale. Et surtout, n'oubliez pas que la maison de sondages Hector donne un appui de 87 % à notre amendement.

Le chef du parti au gouvernement : Nous sommes estomaqués par la futilité, l'incohérence et le manque de sérieux de l'opposition qui démontre encore une fois qu'elle est incapable de se libérer de ses attaches à une vision romantique et irrationnelle de la vie. Pourquoi changer l'âge du passage de 75 à 85 ans ? Par pitié ? Mais, la pitié a déjà été bannie par le référendum de 2010 ! L'effet pratique de cet amendement est de diminuer du 82 % le gaz philotique généré dans les maisons du passage. Est-ce que l'opposition est prête à accepter l'augmentation de la pollution causée par une synthèse industrielle du gaz ? Sûrement non. L'autre partie de l'amendement est complètement ridicule : qu'est-ce que le moyen terme pour des vieux de 85 ans ?

Qu'est-ce que ?

Un vieux

Un être courbé par le poids de l'existence, se remémorant l'espoir agile de son enfance. Un jeune par les saisons trempé. De la chair désagrégée. Des os toujours plus fragiles. Une machine inutile. Une fleur à arroser. Une mine à exploiter. Un poids économique. Un mystère laconique.

L'holocauste ?

Le massacre systématique d'un peuple. La précision de la science au service de la folie. La honte de l'Occident. Les bas-fonds de l'Allemagne. Nos monstres en liberté. Notre paresse chérie.

L'holocauste des vieux ?

Une atrocité dont nous sommes en train de préparer des fondations si solides qu'elles sauront résister à bien des tentatives de démolition.

Vieillir bien

Vieillir bien, c'est laisser que le va-et-vient des années dépose les plus étranges coquillages sur la plage de la conscience ; c'est rendre fluides les représentations du monde sans que l'immédiateté de ce qu'on est — notre rigidité résistante — se liquéfie ; c'est regarder les nouveaux points de vie écraser nos coquillages afin que, sur le sable attentif, nouvellement vide, d'autres formes se dessinent ; c'est accompagner l'action des jeunes sans démangeaisons ; c'est savoir que les désirs sont l'essence des humains, monades nécessairement seules.

Mal vieillir, c'est vieillir.

Jeunesse pauvre, pauvre vieillesse

Ces hommes qui bêchent leur âme et labourent leur corps craignant l'hiver de la vie ;
ces fanfarons qui disent bander comme quand l'amour n'habitait que les couilles ;
ces cacochymes qui croient travailler comme quand la carotte de l'argent les attirait dans le bourbier de la carrière ;
ces vieux fermés qui croient comprendre mieux que dans l'ouverture de la jeunesse ;
tous ces quinquagénaires me font de la peine.
De la peine pour leur ridicule refus de la vie et pour la jeunesse pauvre et chétive qu'ils ont eue.

J'ai bossé toute ma vie pour…

« Ça fait trente ans que je travaille sur la physiologie du cerveau.
— Et alors ?
— Et alors, je sais de quoi je parle !
— Je n'en doute pas. Mais ça ne veut pas dire que vous en parliez de manière… de manière… comment puis-je dire ? de manière…
— Vas-y. Dis ce que tu penses vraiment.
— J'ai trop de respect pour votre âge
— On ne le dirait pas.
— Ne confondez pas le respect de l'âge avec le respect de l'autorité. Je n'ai aucun respect de l'autorité. J'ai l'impression que vous employez vos trente ans d'étude comme une arme et vous ne semblez pas vous apercevoir qu'elle est une arme à double tranchant.
— Continue.
— Vous voulez vraiment ?
— Certes. Vas-y. Je veux voir jusqu'où un bas-bleu prétentieux et impertinent peut aller.
— Très loin. Il est même possible qu'elle aille plus loin que vous qui, vous devez l'admettre, manquez parfois de souffle.
— Effrontée !
— Et sans souffle on ne va pas loin. On croit trotter et on clopine.
— T'es vraiment une petite effrontée !
—Je suis effrontée quand on me provoque, surtout quand des personnes âgées n'ont pas la décence de se taire quand elles n'ont rien à dire. Ne me regardez pas comme ça. Je peux arrêter quand vous voulez. Il suffit que vous arrêtiez de vous cacher derrière des arguments d'autorité.
— Je ne me suis jamais caché et je ne me cacherai surtout pas devant une petite fille qui a encore aux lèvres le lait de sa mère.
— Vous l'avez voulu. Je vous dirai tout ce que je pense de votre travail. De votre vie passée à étudier

le cerveau en y mettant beaucoup de cerveau, mais pas assez d'esprit. Le travail et l'étude sont importants, personne n'en doute, même pas une petite morveuse comme moi, mais ils ne sont pas suffisants pour réaliser quelque chose d'intéressant. Comme vous diriez, ils ne sont pas une condition suffisante. Pour faire quelque chose qui vaille la peine d'être regardé ou étudié par les autres, il faut quelque chose de plus, il faut des neurones qui chantent. Le travail permet de découvrir les détails, d'analyser et analyser et analyser. Je ne doute pas que vous aviez analysé toutes les possibilités qui s'offraient à vous. Vous connaissez le cerveau comme vos poches, je le sais. Trente ans, c'est long. Vous avez tout analysé, mais, malheureusement, vous êtes incapable d'une synthèse qui ouvre de nouveaux horizons. Vous avez fait un travail machinique. Vous n'êtes qu'une machine à éplucher des articles. Je vais arrêter. Le respect pour la vieillesse est plus fort que la haine de l'autorité. Malheureusement.

— Tu n'es qu'une petite morveuse prétentieuse. À soixante-dix ans, tu seras bien « pire » que moi avec tes synthèses qui s'ouvrent sur le n'importe quoi. Nettoie-toi les lèvres.

— Vous aimeriez le faire, hein ? »

Passé

Un des effets intéressants du vieillissement c'est que les époques qui ont précédé la naissance deviennent toujours plus proches. Quand j'avais dix ans j'avais l'impression que la Deuxième Guerre mondiale (qui se termina seulement trois ans avant ma naissance) faisait partie d'un passé passé. Maintenant je trouve que la Révolution française n'est pas tellement lointaine (elle bouleversa l'Europe il y a à peine quatre fois mon âge). Si je continue comme ça dans quelques années je trouverai que Léonidas se sacrifia aux Thermopyles avant hier. Mais, tout cela est bien normal. Les livres mettent sur le même plan tout ce qu'on n'a pas vécu. Qu'ils vivifient ou qu'ils aplatissent, le résultat final est le même : ils annulent le temps que la biologie, avec trop d'insistance et de constance, s'acharne à rendre efficace. Comme toutes les drogues, ils nous aident à ignorer la course vers le grand vide.

Survivre

« Un peu de respect, s'il vous plaît. » Exhortation fêlée, s'il y en a une. Si, en plus, on y ajoute une référence aux cheveux gris, alors on tombe carrément dans le ridicule. Les cheveux gris, en Occident, ont perdu leur pouvoir symbolique depuis que la génération qui a passé sa vie dans l'ouate (celle de l'après-guerre) commence à grisonner. Ce qui n'est peut-être pas une perte, comme disent certaines tête grises. Ce qui est certainement très sain. Pourquoi la lutte quotidienne pour la survie devrait-elle donner une aura de respect ?

La psychanalyse a énormément contribué à la chute des cheveux gris et non pas, comme on serait

tenté de penser, en montrant que la raison est meilleure dans les justifications que dans la conduite de la bête inconsciente, mais en amplifiant, outre mesure, la portée des souffrances de la civilisation. Un texte sublime (sans exagération et sans ironie) d'Althusser : « *Que ce petit être biologique (…) survive enfant humain (ayant échappé à toutes les morts de l'enfance, dont combien sont des morts humaines, morts sanctionnant l'échec du devenir-humain), telle est l'épreuve que tous les hommes adultes ont surmontée (…) beaucoup de ces anciens combattants en restent marqués pour la vie.* » Si tous participent aux batailles pour le passage du biologique au culturel, il faut alors respecter l'humain en tant qu'humain, indépendamment de l'âge. La vie en tant que vie. On est tous d'accord — d'un certain point de vue. Mais les cheveux gris symbolisaient plus que la lutte pour entrer dans l'enfer de la culture. Ils indiquaient que tête grise, dans la lutte pour *faire survivre,* avait appris à traiter avec ironie et condescendance ses petits bobos. Ils faisaient espérer que la couleur perdue se fût accumulée dans le cerveau en le rendant ainsi attrayant et sage.

Signes

Il semble qu'une manière très simple de voir le vieillissement d'une personne c'est de regarder la peau de ses coudes. Personnellement, je trouve que la manière de marcher, de tousser, de parler, de manger, de boire, de pisser, de travailler sont des signes plus clairs. Il y en a un autre que je préfère oublier.

Nos acteurs préférés

Elles ont onze et douze ans, portent des pantalons à taille basse, sont filles de profs d'université et s'agitent en parlant de Johnny Depp et d'autres acteurs que je ne connais pas. Deux exemplaires parfaits de préadolescentes. Ces acteurs ont vingt, trente ans plus qu'elles.

Mes amis dans la cinquantaine bavent devant des actrices de vingt ou trente ans plus jeunes qu'eux. Encore un signe que la vieillesse est un retour à l'enfance. Ou est-ce tout simplement le fait que dans la vingtaine et la trentaine les corps des humains sont au zénith ?

L'âge

J'avais toujours pensé que l'âge est l'ombre de la vie qui nous accompagne dès les premiers vagissements. À propos d'une vieille folle qui n'a jamais eu peur de son ombre elle dit : « À soixante-dix-sept ans l'âge l'a attrapée. » La course contre l'âge est une course folle que seuls ceux qui meurent jeunes gagnent.

209

On a 209 ans à quatre, et de l'âge du plus vieux à celle des plus jeunes il y a moins que quatre pas. On parle

des vieux cons : de ceux qui trouvent les nouvelles générations beaucoup moins… qui critiquent l'école qui n'est plus… ; de ceux dont les rides ne sont qu'un pâle reflet de la crispation de l'âme. Nous aussi nous sommes vieux, mais nous ne sommes pas cons, dans ce sens-là au moins. On arrive même à définir la sagesse : ce qui permet d'accepter de ne pas comprendre. On espère être de cette race-là, de la race de ceux qui coupent l'herbe sous les pieds de la hargne. Triste situation que celle des vieux qui ne se croient pas cons : ils passent leur vie à essayer d'apprendre à marcher sans trop se cogner contre les rebords de la détresse et ils savent qu'ils ne peuvent rien en tirer pour ceux qui les suivent quelques tournants plus bas. Au moins avant, quand les métiers étaient stables, quand le monde ne changeait pas à une vitesse folle on pouvait… Aïe ! Difficile de ne pas être des vieux cons à un certain âge.

On a

En vieillissant le danger nous guette de nous refermer sur les choses que l'on a aimées, surtout quand il s'agit de « choses » de l'esprit. Quand on dit que l'on **aime** quelque chose, bien souvent on veut dire que l'on **a aimé** ce quelque chose. Pour la littérature, par exemple : la banque d'écrivains que l'on s'est péniblement bâtie commence à être excessivement ample ; la mémoire prend une allure un peu trop écervelée ; le temps devient toujours plus précieux ; la nostalgie des découvertes de la première jeunesse nous fait relire avec un mélange de plaisir et de regret les classiques… tout cela ne facilite pas de nouvelles rencontres. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne puisse pas en faire. Dans la quarantaine j'ai découvert Réjean Ducharme et dans la dizaine qui suit, John Berger et Thomas Pynchon qui ont vite intégré mon monde et, sans trop de bruit, se sont hissés au sommet, rejoignant le manipule d'écrivains qui ne me refusent jamais un conseil et ne me laissent jamais solitaire dans les plaisirs solitaires

Vanité

Peut-être que je serai vieille,
Répond Marquise, cependant,
J'ai vingt-six ans, mon vieux Corneille
Et je t'emmerde en attendant…

nous chantait le classique Brassens en allant puiser ses vers dans les classiques d'antan…
La jeune fille imbue de sa beauté et le jeune narcisse orgueilleux de sa force oublient que la rose perdra ses pétales. La vielle et le vieux, depuis longtemps sans pétales, inventent sagesse et connaissance pour chasser la peur. Qui est le plus vain dans ce vain concours de vanité ? Question vaine : personne n'est vain quand tout est vain. Mais, si tout est vain, pleurer sur la vanité est simplement vain, tandis que créer un monde dans l'au-delà est vain, débile et scélérat.

Son dû

À chaque âge son dû. Aux jeunes le cul (et le sourire), aux vieux les mots (et le sourire). Derrière les

vieux mots qui rabaissent les jeunes il n'y a qu'une pensée vide. Et derrière les jeunes culs circule une vie que les mots n'ont pas encore délavée. Comme quoi les jeunes qui pensent sont des perroquets et les vieux passionnés par le cul, des cons.
Le comble du malheur — être jeune et épris de la pensée ou être vieux et épris des culs — et le comble de l'imbécillité — pensailloter quand on peut jouir ou jouichailler quand on peut penser — sont moins lointains qu'on ne le croit.

Et la Shoah ?

« Si tout revient, comme dit Nietzsche, est-ce que la *Shoah* reviendra ?

— Oui. La prochaine sera la *Shoah* des vieux. Les discussions sur l'euthanasie et les efforts pour garder en vie des vies mortes sont les deux facettes de la même médaille : celle de l'impudeur de l'économie et de l'efficacité. Un jour on se posera la question : pourquoi garder en vie les vieux ? Et la réponse sera là, prête depuis des décennies. Nous l'aurons bien préparée, soignée et protégée. Elle sera là, vigoureuse et vitaminée, prête à lutter avec n'importe quel moyen pour survivre. »

Vieux rusés

Une réflexion aux allures pessimistes déclenchée, peut-être — aussi — par les confrontations entre Israéliens et Palestiniens. Pourquoi les vieux ne meurent-ils pas plus jeunes ? Si c'est la continuation de l'espèce qui compte, il serait préférable, du point de vue de l'espèce (si un tel point de vue a un sens quelconque) qu'à partir d'un certain âge les vieux soient « laissés mourir ». Mais l'espèce humaine baigne aussi dans la culture et là-dedans, on a toujours dit que les vieux sont utiles. Le sont-ils encore ? De moins en moins. Actuellement ce n'est plus la capacité de reproduction qui fait sortir les individus du groupe des « utiles à l'espèce », c'est leur capacité de travail. Ce qui pourrait être bien pour les vieux : une vielle de 60 ans ne peut pas reproduire, mais peut très bien travailler. Ça pourrait être bien. À moins que la technique… Si on développe la technique pour diminuer le travail et une partie du savoir-faire est intégré dans les machines on peut se débarrasser des vieux. Si on développe la technique pour augmenter les possibilités de travail et une partie du savoir-faire est intégré dans les machines on peut se débarrasser des vieux. Quoi ? La technique, cette championne des faibles élimine les vieux, les faibles par excellence ? Possible.
Et si la continuité de l'espèce était beaucoup moins importante que ce que notre espèce pense ? et si c'est la continuité des individus qui compte ? Alors les vieux ne lâcheront pas. Ils proposeront sans doute une nouvelle manière de calculer l'âge qu'on appellera *âge réel* pour le différencier de l'*âge solaire* lié aux détours de la terre. Par exemple, jusqu'à quarante ans l'âge réel et l'âge solaire seront

les mêmes. À partir de quarante ans, à chaque année solaire on ajoutera la réciproque de l'âge solaire. Une personne de 60 ans solaires aurait à peu près 40,4 ans réels, à 80 elle en aurait 40,7 et à 100 seulement 40,9. Quels avantages ! Si, par exemple, vous avez un fils à 40 ans, quand il aura 40 ans votre différence d'âge avec lui sera de 0,7 année seulement. Ce qui vous permettra, à 80 ans, de draguer ses amies sans vous sentir ridicule.

Berger

J'aime John Berger parce que je suis encore d'accord avec lui, même quand je suis en désaccord complet, comme quand il écrit : *l'une des raisons qui font que les gens âgés sont rarement obéis, c'est peut-être qu'ils insistent trop peu sur la justesse de leurs observations, car ils considèrent toutes ces petites vérités partielles comme sans importance comparées à l'immense et unique vérité dont ils ne peuvent jamais parler*[140]. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas atteint de FRC, qu'il n'est pas un pamplemousse même s'il lui arrive d'écrire dans *Le Monde diplomatique*.

Déçu

Courriel reçu hier : *J'ai trouvé votre paragraphe […] noir, pessimiste et facile. Un paragraphe qui aurait pu être écrit par les réactionnaires imbéciles que vous visez si souvent. Vous semblez ignorer qu'il y a beaucoup de souvenirs doux et agréables qui aident à vivre et que la mémoire, loin d'ajouter poids aux poids, donne des ailes à la vie*. Le paragraphe auquel le courriel fait référence est le suivant : *pourquoi les vieux perdent-ils la mémoire ? Pour ne pas se faire écraser par le poids de la vie*. L'auteur de cette affirmation « noire, pessimiste et facile » étant dans un village perdu de la Mauritanie, je vais essayer de répondre pour elle. Qui peut douter qu'il y a des souvenirs agréables ? Personne. La mémoire manipule n'importe quel type d'événement et elle ne se gêne pas pour nous étonner avec des souvenirs agréables quand on est déprimé ou de nous donner à mâcher des idées noires dans des moments très gais. Le sens de la phrase était plutôt que, indépendamment de la teneur du souvenir, quand on accumule trop de souvenirs à cause de l'âge, une manière de ne pas s'enfoncer dans le passé (et donc dans la mort) est d'oublier pour continuer à vivre dans l'erreur. Trop simple ? Presque banal ? Sans doute, mais quel est le médecin de l'âme qui a dit que les idées pour être vraies doivent être intelligentes ? Mais, si notre interlocuteur est un adepte de réflexions plus intelligentes, il peut s'amuser à répondre à la question suivante : pourquoi plus les souvenirs sont doux et plus la vie nous échappe ?

140 John Berger, « Dédié aux survivants », *La cocadrille*, ChampVallon,1992.

Histoire d'histoires

Simone Sartre n'a jamais brillé par sa profondeur (ni par sa superficialité), elle a toujours été plutôt un gris char d'assaut. Rien d'étonnant que, dans un livre sur la vieillesse, elle puisse dire des âneries du genre « *à vingt ans on n'a pas d'histoire* ». C'est dommage qu'elle soit morte, car je lui aurais volontiers donné un cours de pensée 101 où je lui aurais enseigné qu'à vingt ans le poids de l'histoire est tellement lourd qu'il empêche de vivre et que les quatre-vingts années suivantes, dépendamment de la capacité de résistance, on les passe à se libérer ou à s'habituer.

Avant

Ce ne sont pas que les vieux cons et les réactionnaires qui pensent qu'avant…

Avant, *Chez Pablo* on mangeait mieux, on respectait les vieux et les glaces étaient naturelles.

Avant, il y avait plus de neige, on pouvait marcher tranquille le long du boulevard Thiers et, à neuf ans, on connaissait les accords des participes —pour montrer comment, à son époque, on maîtrisait la langue il demande si on sait que « boulevard » peut aussi s'écrire « boulevart ».

Avant, avec un bâton et un torchon, les enfants s'amusaient plus qu'aujourd'hui avec leurs bidules électroniques, la famille était une vraie famille et les tomates étaient des vraies tomates.

Avant, les femmes ne changeaient pas d'hommes comme elles changent de kleenex, les saisons étaient des vraies saisons et on ne donnait pas le prix Nobel à des pornographes, femelles par-dessus le marché.

Avant…

Ce ne sont pas que les vieux cons, qui sont tirés en arrière par l'« avant ».

On est tous, plus ou moins pris, avec l'avant. On est tous plus ou moins cons. Pourquoi ? Sans doute parce que, à moins d'avoir eu les premières années marquées au fer rouge de l'indifférence, on oublie les tracas de l'enfance et, comme l'écrivait François Marie Arouet141 : « Tel on déteste avant, que l'on adore après ».

Passé proche

L'oubli du passé proche, loin d'être un défaut, est la qualité qui permet aux vieux de trouver, aux sources de l'enfance, l'illusion que la vie est éternelle. Que le détail d'il y a dix minutes ait moins d'importance que le souvenir de l'orangeade qu'il y a soixante ans lui achetait papi en sortant du barbier n'a rien d'étonnant. Les orangeades furent, pendant des années, les étés de ses rêves de marin ; sa nièce qui, avec son nouvel ami, vint en coup de vent, il y a dix minutes, pendant cinq

141 Pourquoi pas écrire Voltaire ? Mon côté con qui affleure. Avant…

minutes, dire bonjour à mamie ne soutient aucun rêve dans la tête blanche qui pompe des images du puit de la jeunesse dès que la tribu cesse de la sortir de la vie.
« Elle n'est plus comme elle était…. On ne la reconnaît plus…Vous n'avez pas connu la vraie Madeleine… Elle, si présente ! est maintenant indifférente à tout. »
Ils en disent de conneries ces jeunes qui ont passé la cinquantaine ! L'idée que quatre-vingt-dix ans d'histoire personnelle sont lourds de mémoire et que les traces du passé proche ne sont que des rides dans l'Himalaya des souvenirs ne prend pas pied dans leur tête.
Et si vous insistez et si vous leur dites que ce n'est pas de l'indifférence ni une perte de capacité intellective, ils se défendent en disant que vous n'avez connu que son ombre et qu'ils l'aiment trop, pour accepter. Pour accepter quoi ? Je ne l'ai pas connu, mais je la connais et son ombre est bien plus lumineuse que leur vie.

Métro

J'arrive dans la salle de classe en lisant le quotidien *Métro*. Une étudiante s'étonne. Vous lisez *Métro* ! Je lui réponds que je le considère bien plus intéressant que *Le Devoir* ou *Le Monde*. Elle ne me croit pas. Même si elle ne me le dit pas, elle pense que c'est une coquetterie d'intellectuel, une provocation qu'il est bien trop facile de faire devant des jeunes étudiantes. Je lui dis que c'est trop long à expliquer, et c'est vrai : chaque mot aurait besoin d'un commentaire qui devrait être expliqué et ensuite commenté et expliqué… mais n'ayant devant moi que trois heures, je préfère les employer d'une façon plus variée. Ici, loin de la salle de classe il est plus facile de le dire en très peu de mots que, à un certain âge, quand on risque d'avoir réponse à tout, les réflexions des autres ne servent qu'à raidir l'esprit, à nous mettre sur la défensive. Une possibilité, pour ne pas être un vieux trop con, c'est de laisser que le hasard des données brutes engendre des pensées sans penser

Les vieux, derrière

Je me suis trompé, il y a eu un seul mort à Gênes. Il a été frappé à la tête par une balle tirée par un carabinier de vingt et un an. Ils ne feront jamais un procès aux officiers qui ont jeté dans la mêlée ce jeune (sans doute avec des tendances fascistes) contre d'autres jeunes (aux tendances incertaines). Il n'y avait pas seulement des jeunes. Sans doute. Mais les « vieux » étaient derrière

Insouciance

« Chaque âge a ses plaisirs, dit-on. Le président [Joseph Kabila] saura-t-il s'arracher à l'insouciance et à la désinvolture propre au sien (…) ? » Il n'a pas trois ans, il en a trente ! Et, généralité pour généralité, on a souvent plus de désinvolture et d'insouciance à soixante-dix ans qu'à trente. On a beaucoup moins de choses à perdre. Je pourrais dérouler quelques kilomètres de noms de personnes

qui ont fait l'Histoire (bien ou mal, ça dépend des points de vue) dans l'âge de « l'insouciance ». N'empêche que j'aimerais connaître l'âge de ce journaliste généraliste qui termine son article avec une autre perle : « [Le Congo] a besoin de sang neuf, d'audace et d'imagination créatrice », ce qui demande, des hommes, disons, pour ne pas exagérer, ayant entre trois et onze ans.

Drogué

Le marathon de New York pour la catégorie de 80 à 89 ans a été gagné par l'anglais Toby Green âgé de 83 ans, en quatre heures et dix minutes. Le français Lucien Thirion âge de 76 ans a gagné pour la catégorie de 75 à 79, mais il est arrivé 35 minutes après Mister Green. Il semble que la France veuille déposer une plainte contre Toby Green qui se drogue depuis 1935. Un irresponsable. Depuis soixante-cinq ans, il met en péril sa santé pour gagner des courses ! Quel exemple pour notre jeunesse ! Jospin devrait demander une intervention du grand Croisé de la Sainte famille, Tony Blair, pour écraser ce vieux déguelasse.

Apprendre

Il est plus facile pour un chameau de résoudre une équation différentielle que pour un homme de ne pas penser qu'on apprend en vieillissant. D'où vient une telle absurdité ? Comment, des êtres de raison peuvent-ils proférer semblables inepties ? Comment sommes-nous arrivés là ?
Je ne le sais pas.

VIII

> *Depuis que la culture s'est détachée du culte et a créé son propre culte, elle n'est qu'apostasie, et le monde entier, après en avoir bu comme un templier pendant cinq-cents ans, est déjà las et exténue.* (Mann, Thomas. Docteur Faustus)

Se taire

J'ai lu quelque part que « De ce que l'on connaît, il faut se taire ». Vous pensez sans doute qu'il y a une erreur de transcription de la célèbre formule attribuée à Wittgenstein « De ce que l'on ne connaît pas il faut se taire » qui est souvent employée pour s'opposer à l'ultracrépidarianisme. Non aucune erreur de transcription. Mais, j'aimerais y faire une légère modification, y ajouter une touche d'espoir: « De ce que l'on connaît, il faut savoir se taire. »

Je relis : *de ce que l'on connaît, il faut savoir se taire*. Il y a quelque chose qui ne va pas. Trop sage. Trop jeune engagée-sérieuse-modérée. Autre tentative : *De ce que l'on connaît, on peut se taire*. Fade. Une autre encore : *De ce que l'on connaît, on veut se taire*. Trop tirée par les cheveux. Trop littéraire comme dirait une jeune engagée-sérieuse-modérée. Non. Une dernière ? *De ce que l'on veut connaître, il faut pouvoir se taire*. Trop complexe. Comme d'habitude la première idée est la meilleure : « De ce que l'on connaît, il faut se taire. »

Livres

« Tu aimes n'importe quel livre !

— Oui, mais de manière différente. Dans des temps différents. »

Comme j'aime : la montagne escarpée à la cime éperonnant les nuages ; la colline indolente déposée entre les bras du fleuve désœuvré ; la plaine jaune qui meurt à l'infini ; la tremblotante clairière dans une ancienne pessière ; le lac tombé parmi des montagnes altières ; l'alpage ruminant au soleil de juillet, paisible ; la vigne quadrillée au-delà du clocher grinçant ; la vallée arrêtée par un mur de granit ; le vallon où bivouaque le troupeau absent ; la rivière envahie par le torrent instable ; le village abandonné par les hommes que l'argent draine ; la grise route ceignant le mamelon déboisé ; la gorge protégée par une ruine, qui fut jadis château ; le fossé boueux orné de saules dociles ; la plage minuscule volée à la falaise ridée ; la toundra aux vierges lichens baignée par la mer algide ; la savane brûlée par un ciel sans taches ; la banquise ignorant le tiède fourmillement ; l'intersection de la Ve *avenue* et de la 52e *street* ; la jungle désormais ignare des traces des pachydermes ; Anacapri ; le dôme tacheté de toits en pointes, rouges ; la grève qui brûle les pieds de fillettes gazouillantes ; la mouillère aux moustiques turbulents ; l'adret où se bronzent souples vipères ; l'ubac aux mousses chatouillantes ; la futaie raide comme des recrues allemandes ; la ville que le smog cache ; le marécage créateur d'échasses ; le pacage apetissé par des capricants arbustes;

le hameau couvant ses étables fumantes ; la ville qui cache la baie d'or ; la côte aux échancrures impudiques ; le sentier qui jamais ne vit de pas légers ; la châtaigneraie appelant les cèpes de septembre ; le ciel fouetté par tramontane ; les nuages métamorphosés en monstres.
Oui, je les aime. Tous.

Culture

Début d'une lettre à un magazine italien, seins au vent et soi-disant de gauche : « J'ai connu une personne qui, bien qu'elle ait arrêté l'école à huit ans et elle ait commencé à travailler à neuf ans, a créé un empire industriel avec plus que deux mille employés et qui vaut des centaines de millions. »
Très bien. Finalement un peu de justice, je me suis dit. Enfin quelqu'un qui relativise l'importance de l'école ! Voilà de l'espoir pour ceux qui n'ont pas eu la chance ou l'envie d'étudier !
Malheureusement mon contentement n'a pas duré plus deux secondes. Voilà ce qu'il ajoute : « Pour faire de l'argent, souvent, la culture est une entrave ; ce qu'il faut c'est une mentalité mercantile, astuce, avidité et cynisme. » Est-ce que ce monsieur, comme les éditeurs de la revue, comme la majorité des gens cultivés aimeraient mieux que la culture serve à faire de l'argent ? Sans doute. Mais alors leur culture ne serait qu'un moyen pour acquérir le pouvoir et elle ne serait pas la « haute culture » dont ils jaspinent. Mais la culture est déjà un moyen pour acquérir du pouvoir. Existe-t-il un pays dans lequel les hommes d'État ne sont pas scolarisés142 ? Je parie que même Trump a fait l'Université !
« La culture ne se mesure pas avec le nombre d'années d'école.

— Ah, non ? Donc le mec qui a arrêté son école à huit ans…
— Non, mais lui il a toujours refusé la culture…
— Celle de l'école ?
— Pas seulement…
— Comment peux-tu dire qu'il l'a refusée ? Parce qu'il a fait de l'argent ? Parce qu'il est cynique, avide et rusé ?
— Ce n'est pas facile de le définir. C'est un ensemble de choses. Il a du mépris pour ceux qui étudient…
— Comme toi envers ceux qui n'ont pas étudié. Mais si ceux qui étudient pensent comme toi…
— Que veux-tu dire ?
— Que les gens cultivés sont avides exactement comme les non-cultivés. Mais toi, tu crois que si toi, avec ta culture, tu faisais de l'argent ça serait différent. Tu as souffert pour avoir un

142 On dit que Joseph Kabila n'a pratiquement pas fait d'école. Oui, mais on est en Afrique, un continent dans lequel on peut encore espérer. Pas à cause de Kabila, bien sûr.

doctorat ! Tu n'as pas étudié pour rien ! La culture doit bien servir à quelque chose ! À faire de l'argent, par exemple. »

École d'écriture

Turin, école d'écriture Holden. Première journée d'un atelier organisé autour de John Berger. D'entrée de jeu il est très clair : il n'est pas là pour théoriser ; il partira des travaux des étudiants pour, éventuellement, donner des conseils en partant de son expérience. Approche pédagogique qui, quand elle n'est pas simple démagogie, devrait être tout ce qu'il y a de plus normal, mais à laquelle je ne suis pas sûr que les étudiants aient été habitués par les écrivains qui sont venus leur parler. Mais c'est aussi une approche qui n'a de valeur que si l'écrivain supposé savoir, après une phase de réchauffement, ne se laisse pas mener par le bout du nez par son ego, comme cela arrive dans presque tous les amphis du monde.
À un certain moment Berger emploie le mot « réalisme » en réponse à une question. Pause déjeuner. Retour. Un étudiant svelte de corps et de parole commence la séance en lui demandant s'il peut réexpliquer le réalisme parce que ce matin il n'était pas là. Il répond qu'il ne réexpliquera pas. Que toute explication serait simple exercice pédagogique. Que s'il a parlé de réalisme, c'était dans un contexte bien défini que l'on ne pourrait pas recréer artificiellement. Que si son interlocuteur du moment ne savait pas ce qu'il avait voulu dire ce matin par réalisme, ce n'était pas très important.
Dans la voix, une détermination sans concessions et une légère irritation. Une hypothèse : la détermination fut le fruit de la certitude que le travail sur les mots n'a aucun intérêt s'il n'est qu'exercice académique en réponse au pédantisme juvénile ; le style intellectuel BCBG du jeune homme fut à l'origine de l'irritation.

École Holden. Deuxième journée. Un étudiant vient de réaliser un documentaire sur les luttes des chômeurs napolitains pour le droit au logement. Luttes auxquelles, injustement, toute la presse italienne a collé l'étiquette infamante de N'drangheta (la « mafia » napolitaine). Lors du tournage du documentaire, il a rencontré une femme exceptionnelle qui, lentement, est devenue l'une des leaders. Il aimerait faire un film qui mélange le documentaire et la fiction avec cette femme comme protagoniste. Il lui demande s'il peut lui faire des suggestions sur la manière de mélanger les deux « types » de scénarios.
Un très long silence.
« Est-ce que cette femme est morte.

— Non. »

Un long silence.

« Alors il ne faut pas que tu le fasses. » et il lui explique que s'il dit tout ce qu'il croit qu'il faut dire, s'il dit la « vérité », il peut la blesser et ça ne vaut pas la peine. S'il renonce à dire quelque chose parce qu'elle est vivante et qu'il a peur de la blesser, alors ce ne sera pas un bon film.

New York

Il est neuf heures et quart et j'attends l'ouverture de *Strands* à l'intersection de la 12e rue et Broadway. Avec moi attendent : un vieil hippy dans la cinquantaine, en short et sandales, qui fait des flexions en sifflotant ; un type dans la trentaine, cravate orange et chemise verte, lunette à la Arthur Miller, regard immobile ; une femme mûre, habillée comme une femme dans la cinquantaine nostalgique de la vingtaine, les coudes appuyés à son chariot rempli de livres (47, j'ai les est contés. Les quatre du dessus sont de grosses briques féministes) ; un Noir avec des ressorts dans les pieds (le stéréotype du jeune Noir new-yorkais) qui décrit des ovales au rythme de son walkman ; deux adolescents, appuyés à la cabine téléphonique, qui ont l'air de régler des problèmes de cœur (quand une touriste, accent français, leur demande si elle peut téléphoner, ils se déplacent de cinquante centimètres sans répondre et sans la voir) ; une grosse Noire souriante (le stéréotype de la jeune mère noire new-yorkaise) avec des enfants qui jouent à se voler les casquettes. À neuf heures et vingt-cinq, quatre employés sortent de la porte de service avec quatre bibliothèques sur roue, qu'ils placent devant les vitrines. À neuf heures, j'entre dans la librairie la plus poussiéreuse que je n'ai jamais vue.

Pour arriver à la librairie j'ai traversé 42 rues. Assez de temps pour m'émouvoir.

J'aime New York.
J'aime la casbah de l'Occident.
J'aime sa foule, ses gratte-ciels, ses magasins, sa publicité, ses taxis, ses restaurants.
J'aime ses librairies, ses musées, son métro (et ses bouches), son trafic (de voitures).
J'aime ses vendeurs de châtaignes (quand c'est le temps des châtaignes).
J'aime ses autres vendeurs de rue (quand ce n'est pas le temps des châtaignes).
J'aime son rythme, ses odeurs, sa musique, ses couleurs.
J'aime sa tronche.
J'aime les touristes. Même les touristes, j'aime à New York.

J'aime New York parce que je suis en même temps à Athènes en -399, à Rome en -45, à Constantinople en 527, à Aix-la-Chapelle en 813, à Malte en 869, à Pékin en 1030, à Damas en 1170, à Oulan-Bator en 1206, à Florence et 1492, à Xaquixaguane en 1548, à Londres en 1658, à Paris en 1788, à Moscou en 1916, à New York en 1952 et à New York en 2001.

J'aime ses Noirs.

J'aime ses Portoricains, ses Italiens, ses Chinois, ses Scandinaves, ses Brésiliens, ses Cambodgiens, ses Russes, ses Vietnamiens, ses Bulgares, ses Zimbabwéens, ses Portugais, ses Espagnols, ses Colombiens, ses Thaïlandais, ses Algériens, ses Polonais, ses Mauritaniens, ses Mongols, ses Israéliens, ses Argentins, ses Palestiniens, ses Zambiens, ses Yougoslaves, ses Indiens (de l'Inde), ses Indiens (d'Amérique, que je n'ai jamais vus), ses Français (fort peu nombreux), ses Allemands (indétectables), ses Anglais, ses Nigériens, ses Marocains, ses Botswanais, ses Suisses, ses Chiliens, ses Autrichiens, ses Afghans, ses Iraniens, ses Malgaches, ses Égyptiens, ses Mexicains, ses Cubains (même ses Cubains), ses Libanais, ses Congolais, ses Sénégalais, ses Canadiens (même ses Canadiens) et ses Namibiens.

J'aime New York.

J'aime ses prêtres et ses rabbins, ses mollahs et ses moines (bouddhistes).

J'aime ses églises, ses mosquées et ses synagogues.

J'aime New York.

J'aime ses temples (chrétiens, du sexe, hindous, de la mode, juifs, du sport, musulmans et des chaussettes).

J'aime ses auto-ambulances, ses hôpitaux, ses centres (du cancer, de l'AIDS, de la ménopause, des os, des cheveux et des yeux).

J'aime ses parcs (son parc central aussi).

J'aime son espoir, sa vitalité et sa dureté.

J'aime sa pizza, sa choucroute, ses tagines, son poulet général Thao, sa tarte aux poires, sa glace (celle qui nous rafraîchit la langue), ses T-bones (et aussi ses T-shirts, ses T-cables, ses T-books et ses T-cars).

J'aime New York parce qu'il y a Harlem et le Bronx d'où partira ce qui fera pâlir 1789 et 1917.

J'aime ses filles (décontractées, coincées, dévêtues, sportives, femmes d'affaires, blondes, brunes, noires, blanches, délavées, maigres et grosses)

J'aime ses gars (décontractés, coincés, dévêtus, sportifs, hommes d'affaires, blonds, bruns, noirs, blancs, délavés, maigres et gros)

J'aime New York.

J'aime son sang, ses idées, ses ponts, ses trottoirs, ses artistes, ses expositions, ses bars (sombres, éclairés, malfamés, à la mode, grands et pas grands)

J'aime ses pompiers. Même les pompiers, j'aime à New York (je n'aime pas ses policiers, ça non. Même à New York, je n'aime pas les policiers)
J'aime ses journaux, ses jardins, ses villas, ses charcuteries, ses bijouteries, ses magasins (de vêtements, d'ordinateurs, d'alimentation naturelle, d'alimentation non naturelle, de cahiers, de condoms, de tournevis, de voitures, de pain, de fruits et légumes, de fruits sans légumes, de pilules et de légumes sans fruits).
J'aime sa saleté, ses instituts de beauté, sa merde (de chiens, d'humains, de chats, de serpents et de lapins.)

J'aime New York.

Je ne sais pas très bien pourquoi, mais j'aime New York (probablement j'aime New York parce que toutes les autres villes sont plates et pleines de soi.

Matrix

Il y a une formule facile pour que les autres vous trouvent intelligents : vous prenez un livre, une émission, le comportement d'un homme politique, un film, le bavardage de votre cousin, n'importe quoi qui fait partie du spectacle quotidien et vous allez mettre au foyer les images qui ne nécessitent pas de souffle pour prendre feu ; vous allez enchaîner des mots lourds qui écrasent le sens critique des touristes de la pensée, que nous sommes. Le film Matrix, par exemple, est la piste idéale pour un ballet de mots qui flattent notre désir de pénétrer la vérité. Quelques phrases grandiloquentes sur le « vrai » et sur le « réel » ; un héros positif et divin qui nous sauve et voilà que la marmite est bien remplie. Prête à déborder au moindre feu.
Voilà que des gens du calibre de Žižek peuvent danser autour du feu et lire le monde dans les formes de l'écume qui déborde. C'est aussi à cause de sa capacité de lire le futur dans le ventre de la banalité que Salvoj Žižek est l'un des grands maîtres actuels de cet art qui fait tourner les papeteries et les peurones des philosophicacteurs..

Chemise et aubergiste sales

Yankel, un *schnorer*143, se réchauffe dans l'auberge de Haïm, un riche avare qui a bien voulu lui permettre de s'asseoir à côté de la cheminée, mais qui n'a aucune intention de lui donner à manger. Le parfum du yokh144 est si bon… si intense… et Yankel a si faim qu'il ne peut se retenir de

143 Schnorer : pauvre qui quémande de foyer en foyer et qui permet à ceux qui le nourrissent de faire une bonne action. Cette histoire apparaît en *Contes yiddish de Chelm à Varsovie*, édition Neuf, 2000
144 Soupe au poulet.

demander à Haïm si… Mais l'aubergiste joue au malin : « Non, ce n'est pas du yokh qui cuit, là… c'est une marmite avec quelques chemises ». Et alors Yankel fait la seule chose qu'un pauvre, marqué par un fatalisme et un persiflage millénaire, puisse faire : « Il enleva sa chemise […] et, devant Haïm médusé, il la jeta dans le yokh fumant et parfumé. » Je donnerais ma chemise pour pouvoir agir comme Yankel, quand ils se croient malins à Télé-Québec.

Châtaigniers

Celui qui retranche un nouveau domaine de connaissance, celui qui met un nom et libère ainsi un ensemble de discours que d'autres discours suffoquaient, connaît tout du nouveau domaine. Comment pourrait-il être autrement si c'est lui qui l'a créé ? Lui qui l'a créé… disons qu'on le déclare *père du domaine* tout en sachant que l'on ne sait pas quel fut le spermatozoïde qui toucha la cible, Même pour un cas facile comme celui de la psychanalyse on n'est pas sûr sûr — l'éjaculation précoce joue en faveur de Freud, il est vrai, mais on n'est pas encore sûr sûr.

Un nouveau domaine attire les médiocres comme la célèbre merde les mouches et les médiocres sont souvent si médiocres qu'ils peuvent planter un châtaignier dans un pot d'un tiers de litre pour découvrir, après des années de recherches, que le pot est trop petit. Ils peuvent faire n'importe quoi, car dans les nouveaux domaines il n'y a pas d'erreurs possibles.

S'ils restent dans la châtaigneraie, les apprentis châtaignistes peuvent toujours écrire un article sur l'impossibilité de faire pousser un châtaignier dans un pot minuscule ou sur la difficulté de trouver le bon pot ou (ceux qui privilégient une approche plus théorique) sur la difficulté d'épouser contenant et contenu ou encore (pour les théoriciens des fondements) sur l'ontoarbrologie de la contenulogie des châtaigniers.

Je n'exagère pas.

Je n'aime pas exagérer : eussé-je aimé que j'aurais suivi mon meilleur ami dans le département d'exagérologie comparée.

Mais que se passe-t-il si, un jour, arrive quelqu'un qui a déjà vu des châtaigniers ?

— Hors de mon domai…ai…ai…ne… ! crie le père.

— Hors de soooooooon domaine… ! crient les fils.

Et on lui lance des cupules.

Le père écrit, les fils écrivent.

Écrivent les fils, les petits fils et le père des pères écrit.

Des milliers et des milliers de pages, sur du papier de châtaignier.

Pensée unique

Il faut vraiment avoir la citrouille complètement vide pour déverser des banalités plus fadasses les

unes que les autres. Et puis quelqu'un, même mon meilleur ami qui, à cinquante ans, se comporte comme une gamine de seize, ça me fait bouillir. Les états d'âme, à cet âge-là on se les met dans… Il vient de découvrir que la « pensée » de la clique du *Monde Diplo* est encore plus « unique » que la pensée dominante. Gros effort intellectuel ! Il a oublié combien de fois on est tombé d'accord sur le fait que le *Monde Diplo* tourne sinistrement en rond. « Cette fois, c'est différent » qu'il dit « L'article du sous-commandant Marcos, passe toutes les bornes. » Là, j'ai raccroché. S'en prendre encore une fois au concombre masqué, c'est du temps perdu. Même si, cette fois, le concombre aggrave son cas en ajoutant son grain d'insipidité à la soupe *diplo*. Qu'il remette son « oxymoron » dans sa braguette et qu'il retourne dans son maquis, nom de Dieu. Mais, y'en a marre de parler de ça entre-nous. Pourquoi faut-il encore qu'on s'indigne des âneries des intellos de maquis relayées par celle des salontards ? Surtout ne pas se regarder penser et devenir la pensée unique de la pensée unique de la pensée unique !

C'est vrai qu'ils se citent toujours entre eux, qu'ils réimpriment leurs turlutaines de mois en mois, qu'ils sont incapables de regarder par-dessus leurs maudites lunettes noires, qu'ils n'ont jamais le moindre doute de leurs positions, qu'ils découvrent un « concept » et l'appliquent à tort et à travers. C'est vrai que Virilio, pour en prendre un qui se targue de penser de manière un peu moins conformiste, ne sait pas de quoi il parle, mais que de vindictes gaspillées contre lui, comme l'autre jour, dans ce courriel mémorable : « S'il y avait un semblant de justice il aurait dû naître à Bugeat dans le plateau de Millevaches au début du XIXe siècle, fils débile de père débile et de mère inconnue. Analphabète et sourd-muet, il aurait passé sa jeunesse avec La Rousse, (la vache du curé) que, malgré ses efforts monstrueux, il n'aurait pas réussi à enceinter. Mais, comme tous les lecteurs du Monde Diplo le savent, il n'y a pas de justice en ce bas monde où les intellectuels qui connaissent la vérité n'ont aucun pouvoir. Paul Virilio est donc né au XXe siècle, il a appris à écrire (mal), etc. Et nous, lecteurs masochistes de tout ce que les BCBG produisent dans la capitale de l'Hexagone, nous retrouvons sa prose à tous les carrefours. » Garde ta rage pour d'autres causes, ma cocotte. Arrête de lire le *Monde Diplo* si ça t'emmerde, mais n'en fais pas un plat aux amis.

Tourner en rond

Je suis assez vieux pour avoir côtoyé des gens qui croyaient qu'on doit progresser et que *tourner en rond* était un péché capital. Il n'y avait pas d'excuses pour ceux qui continuaient à tourner en rond : même aux plus paresseux et aux plus débiles la nature avait donné la force et la volonté de faire un ou deux pas en avant.

Avec ces idées qui ont très mal vieilli — au moins dans certains milieux —, ces gens seraient très mal à l'aise dans notre monde où tourner en rond ce n'est plus *tourner en rond*, mais une progression

circulaire. Ils risqueraient de casser la figure à ceux qui diraient qu'« une progression circulaire est bien plus importante qu'une avancée linéaire » en laissant poindre, sans finesse et avec mépris, derrière leur sourire de circonstance, que le progrès n'est bon que pour les simples d'esprit —pour ceux qui, comme eux, aveuglés par le progrès de la technique, pensent que l'humanité entière avance. Et si on avait ajouté qu'il était impossible de continuer à tourner en rond parce que, comme l'énonce la première (et la seule ?) loi de la psychologie, *on trouve toujours un sens à tout*, ils auraient répondu, sans trop de détours, qu'il se foutaient des lois de la psychologie et qu'il suffisait de ne pas avoir les yeux dans le cul pour voir qu'il y avait des gens qui tournaient en rond toute leur vie parce que cela faisait leur affaire ; parce qu'ils pouvaient renoncer à regarder autour d'eux et continuer ainsi à s'exalter devant la beauté de leur nombril.

Les nouvelles idées ne sont sans doute pas fausses (mais est-ce que les vieilles l'étaient ?) et sont certainement plus subtiles et plus nuancées que les vieilles. C'est vrai : il y a *tourner en rond* et *tourner en rond*. Qui n'a pas croisé des gens qui font de si nombreux tours et tournent tellement vite que les traces laissées par leurs pieds deviennent leur tombeau ou d'autres qui tournent si légèrement qu'ils ne laissent aucun signe ni dans leur vie ni dans celle des autres ? Mais, nul besoin de considérer ces cas extrêmes145 : il est notoire que le diamètre du cercle est, parfois, tellement grand que même les plus malins ne voient pas que, pendant toute leur vie, ils n'ont fait que marcher sur un arc de cercle — la majorité des philosophes et des fous appartiennent à ce genre de tourneurs en rond ; d'autres fois le cercle est tellement petit que le rond dessiné par un chien qui se mord la queue paraît énorme en comparaison — les artistes et les bonnes vieilles mères de famille sont de bons exemples de cette condition que l'on pourrait appeler « de vrille ». Il va sans dire qu'il y a aussi ceux qui avancent sur un cercle en tournant sur eux-mêmes146 sans se demander s'ils tournent en rond ou s'ils avancent en ligne droite : ce sont les plus nombreux et j'aurais envie de les appeler la *majorité silencieuse,* si cette expression n'avait pas été ternie par la majorité bavarde.

À bien y penser, c'est notre père le langage qui nous oblige à tourner en rond et ce n'est certainement pas en écrivant un article qu'on avance.

Pyrénées et Amazonie

Mon amie aime beaucoup Henri Lefebvre, aime beaucoup les voyages et aime beaucoup lire. Je ne connais pas Henri Lefebvre, je n'aime pas le voyage, la lecture m'amuse. Mon amie aime les Pyrénées, moi aussi. Depuis des années je lui répète que, dans les villages des Alpes, je trouve le

145 Le premier cas, bien qu'il soit assez morbide est très répandu. Les pessimistes disent même que c'est le seul vrai cas.

146 Tout lecteur attentif se demandera pourquoi j'ai forcé la métaphore du chien et n'ai pas suggéré celle de la rotation et de la révolution terrestres ici. Pour plusieurs motifs : 1) parce que je la trouvais drôle ; 2) parce que cela me permet de dire (en note) que le chien avance en troquant le temps pour le plaisir, ce qui est une des choses les plus plaisantes qu'un être vivant (indépendamment de sa position dans l'arbre de la vie) puisse faire ; 3) parce que l'image de la terre est trop facile à exploiter ; 4) pour introduire, plus ou moins subrepticement, les chiens sur lesquels je vais me vautrer dans les prochains jours.

moyen âge, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Elle trouve ça louche. Elle trouve que c'est trop taillé sur mesure. Sans doute. Que me dira-t-elle, après avoir lu cette phrase de Henri Lefebvre : « *Je ne partage pas les nostalgies de Robert Jaulin qui va chercher dans le bassin de l'Amazone ce que j'ai trouvé, sans chercher, dans les villages des Pyrénées* » ?

Poètes

Il y a un élitisme que j'aime et un autre que je n'aime pas. Je n'aime pas celui des poètes qui après avoir dit que la poésie (écrite) est une activité mystérieuse une « voie pérenne pour dire l'indicible » humilient les mots, croyant humilier les simples qui écoutent la télé et jouent en Bourse. Messieurs les poètes, un peu de respect pour la vie qui vous livre les mots à papouiller ! Pour la vie, berme pérenne de vies passagères faisant un signe vers l'indicible.

Creux

Parfois j'en veux aux « grands » hommes de parole. Je leur en veux parce qu'ils permettent à des masses de rachitiques de se gonfler les pectoraux et de faire peur aux âmes simples comme la mienne ou celle de certains de mes copains et beaucoup de mes copines. Les Heidegger ou les Nietzsche, les Wittgenstein ou les Derrida, les Joyce ou les Mallarmé, tracent de nouveaux sentiers dans la forêt indécente de l'humanité… *Oui, si j'enlève cet arbre-là, on n'aura pas besoin de passer à côté du ravin : « passe-moi la tronçonneuse de Saint-Thomas »…. Ici je pourrais creuser entre ces deux roches pour arriver au pic du midi, une mine devrait suffire… C'est dommage de traverser cette clairière je vais faire un détour par la côte… Un pont serait parfait ici…* Ils nous donnent plein de choix. Nous avons même le choix de tracer de nouveaux sentiers si nous en avons l'envie et la force.

Si on n'est pas de grands défricheurs, on peut se contenter de se promener, de regarder le paysage et d'admirer les travaux de nos prédécesseurs. Mais. Mais il y a aussi les *Creux* — je les appelle Creux par économie d'écriture et, si vous continuez à me suivre dans mon allégorie, vous verrez pourquoi. Donc les Creux se promènent sur les sentiers, parfois fraîchement creusés, comme vous et comme moi, mais… Mais, les Creux ne se contentent pas de flâner et de nettoyer le sentier tout en marchant : avec l'air très concentré, propre aux grands ou aux débiles, ils cherchent une branche cassée que le vent de la nuit a fait tomber ou un caillou que la pluie a abandonné ou une bouteille vide que des fêtards ont oubliée… quand ils ont trouvé leur butin au lieu de faire simplement ce que vous auriez fait (déplacer la branche sur le bord, donner un coup de pied au caillou, ramasser la bouteille), ils prennent la posture regardez-moi-faire du *gorilla gorilla* et ils font des danses et ils crient et ils déclament et ils disent au monde la portée de leur découverte, l'importance de leur pensée… *Si je n'avais pas déplacé cette branche, les gens auraient pu se blesser… à quoi sert un sentier sale ? C'est bien*

plus important d'enlever les branches que de creuser des sentiers qui polluent le paysage… il faut écouter les traces du passé… Mais contrairement à ce qu'ils disent, ils n'écoutent rien. Ils se regardent faire semblant d'écouter. Il y a même ceux qui ne font même pas l'effort de déplacer un caillou et qui restent assis pour déplacer quelques aiguilles de sapin avec la pointe de leur bâton. Ils n'écoutent pas les fourmis avec les oreilles de leurs yeux, ils se contentent de regarder la pointe de leur bourdon. Ils ne pourront jamais être des fourmis, jamais être assez grands pour construire des cathédrales d'aiguilles. Ils n'ont pas la grandeur de Proust qui des fourmis comprit la force ou de Walser qui avec des feuilles construisit des cabanes… Les Creux se prennent pour d'autres. Surtout pour d'autres qu'ils ne connaissant pas sinon dans les formules vides qu'ils ont su extraire de leurs textes. Et alors ? Est-ce ton problème ? Eux aussi ont droit à la vie ! Bien sûr. Ils ont même le droit à la parole, comme moi. Comme tous. Et j'oppose ma parole à la leur. Je l'oppose avec un seul espoir : que ma langue ne soit pas une langue de bois comme la leur. Comme leur langue de bois creux147.

Souvent j'en veux aussi aux grands hommes d'action. Mais ça c'est une autre histoire. Beaucoup moins simple.

L'Atlas

Il a gagné un concours pour Grenoble même s'il a eu seulement 0,5/20 en dessin. Il étudie et il s'emmerde, mais au moins il n'est pas obligé de faire le Ramadan pour montrer aux petits Français riches qu'il est différent d'eux, comme il faisait à Casa. Il gagne quelques francs en donnant des leçons de maths à un petit couillon qui a une mère très belle. Belle et gentille avec lui. Elle lui donne continuellement de bons conseils. Mais, elle lui en donna aussi un très mauvais : « Tu dois marier une femme de l'Atlas, pas une française. » C'est ça qu'il a fait. Après trente ans, sa femme de l'Atlas l'emmerde encore, avec des histoires de Ramadan. Il n'aurait pas dû écouter la mère du petit couillon ; mais, comment aurait-il pu faire autrement ? elle était si belle et gentille, avec lui. À Midelt il était habitué à voir des ânes qui tiraient des charrettes. La première fois qu'il alla à Boudnib avec son père, quand il avait sept ou huit ans, il vit des ânes à deux pattes tirer des charrettes : « Papa est-ce qu'ici les ânes parlent ? »

L'âme à la plage

Pour connaître un pays, il est inutile de lire des essais. Si l'essai a le moindre intérêt, on n'apercevra que la bourre des idées dont l'auteur a garni le « réel ». On ne lit pas un chef-d'œuvre littéraire non

147 Les creux ne sont pas des pamplemousses, même si les deux font partie de la catégorie des sphères molles.

plus. L'émail148 de l'écrivain aura trop lissé la surface pour que les ongles du lecteur puissent avoir prise. On ne fait pas du tourisme, surtout pas du tourisme intelligent, où on cherche les événements hors des circuits normaux, loin des « quartiers latins » pour japonais ou pour candides montagnards, dans les « petits bleds » ou dans les banlieues « culturelles ». Et le cinéma ? Un documentaire n'est qu'un essai plastifié et qu'est-ce qu'une fiction sinon un roman aux rêves bandés ? Pour connaître, il ne faut surtout pas interroger quelqu'un du pays. Le besoin de décrire quelque chose d'intéressant ou d'inintéressant — dépendamment de ses rapports au pays — crée une situation si artificielle qu'on ne connaîtra ni lui ni son pays. Il y a un moyen sûr pour commencer à connaître un pays dans lequel on n'a pas passé son enfance : y vivre au moins 165 ans — ce qui, avec l'espérance de vie actuelle, est donné à très peu de gens. Impossible donc de connaître un autre pays ? Non. Il y a une manière simple et gratuite : il suffit d'observer la « même » publicité dans son pays et dans l'autre pays et d'en étudier les différences. Pourquoi ce privilège pour la publicité ? Parce qu'elle doit être efficace et aller toucher les cordes les plus sensibles de gens : elle doit réveiller l'âme profonde, celle qui tient les cordons de la bourse. Elle-même est l'âme du pays.

La semaine passée, dans L'*Espresso*149 et dans le magazine du *New York Time,* il y avait un très bon exemple de la « même » publicité. Deux photos prises sur la même plage pour une pub de Versace : dans l'une deux hommes et deux femmes et dans l'autre les mêmes quatre personnes plus quatre autres jeunes hommes.

Première publicité : un homme aux longs cheveux noirs, au regard ténébreux, assis sur les talons avec le bassin vulgairement projeté en avant, pantalons et maillot Versace, cache l'appareil génital d'un mec nu qui regarde une fille, aux cuisses grosses comme ses chevilles, en train d'observer le mini soutien-gorge qu'elle vient d'enlever (ou qu'elle veut mettre). Une autre fille, en monokini, est couchée devant elle.

Deuxième publicité : en premier plan le pied et la jambe d'un homme qui semble vouloir enlever son slip ; couché à côté de la jambe le même jeune homme nu de la photo précédente tourne le dos au lecteur, les fesses cachées par un sac à main (Versace ?). La fille, qui dans la première photo était en train d'enlever son soutien-gorge, est maintenant assise en train de le désagrafer et laisse poindre le quart de sphère sous le mamelon. La fille en monokini de la première photo est toujours en monokini, mais est assise et tourne le dos au lecteur.

Question. Laquelle des photos est apparue dans le magazine italien ? Celle avec les filles aux seins en l'air ou celle avec l'homme qu'on dirait prêt à se dénuder ? La réponse est bien trop facile. Mais

148 Émail et non e-mail !

149 Hebdomadaire italien de gauche modérée qui ne lésine jamais sur les nudités féminines.

que disent ces photos sur l'Italie et sur New York150 ? De milliers de choses qu'aucun essai ne pourra jamais dire. La publicité est l'âme d'un pays, c'est connu.

Experts

Quand un sourire ironique répond à votre tentative de montrer que Ducharme et Sollers, Heidegger et Adorno, Nietzsche et Lénine, Jésus et Sade, etc. ont *énormément* de points en commun, ne vous en faites pas. Et si on ajoute : « La seule chose en commun, c'est que tu les aimes », vous devriez vous réjouir, car ils vous donnent raison sans le savoir. Par contre, quand vous lisez des comparaisons entre des auteurs faites sérieusement, selon tous les canons de la scientificité du moment ; quand on voit l'expert du domaine trouver, avec une finesse extrême des points communs qui excitent l'intelligence (je ne l'avais pas vu et pourtant…) ou quand vous entendez des gourous des médias dire nonchalamment que… vous devriez peindre sur vos lèvres un court sourire ironique du type « J'en ai vu d'autres ». Ne vous faites pas avoir. Mais retournons au premier sourire : ce petit sourire en coin, qui, de manière paternaliste, semble vouloir protéger ce « petit animal qui *aime* tout, en partant de ses excitations du moment », ce petit sourire n'a sans doute pas compris que « cet amour qui unifie » n'est pas quelque chose de subjectif, de volontariste, de farfelu, etc. Celui qui aime est inséré chair et os dans le monde et ce qu'il voit ne relève pas de l'arbitraire, mais du social et du naturel qui a pris corps en lui. Ce naturel est infiniment plus fort que l'exercice de l'expert (qui n'arrivera à la même conclusion que quand des millions d'idées de ce genre seront dans l'air). L'expert, par définition (c'est-à-dire à cause de la prudence qui le fait expert), ne trouvera jamais de nouveautés. C'est tellement normal de s'exciter (intellectuellement) en lisant Heidegger et ses défenses du passé et de la contemplation et en même temps aimer l'apologie de l'action (et du futur) de Bloch ; d'aimer l'éternel retour du même et l'utopie du socialisme…

Concision

Les formules concises ne sont pas nécessairement à rejeter, même quand elles s'apparentent aux slogans et aux clichés. Il y a des slogans qui aident la pensée en ouvrant, dans les murs des mots, une fente d'où la réalité crie sa présence niée (cette « présence niée » n'est pas loin d'un cliché, mais elle ne l'est pas ; même « présence absente » ne l'aurait pas été).

Les slogans, avec leur brièveté, sont parfois l'avant-garde mobile de la pensée.

Les producteurs de paroles, ceux qui mesurent la valeur en nombre de lignes écrites, n'aiment pas la concision. Elle n'est pas payante, du point de vue culturel, entendons-nous bien ! C'est du *fast-writing*

150 New York et non États-Unis.

et ce qu'ils aiment, eux, c'est le *fat-writing*. Leurs rondaches arborent ceci n'est pas un cliché, autrement comment s'en apercevoir ? Ils ont besoin de temps, de beaucoup de temps ! et d'espace, de beaucoup d'espace ! En bons intégristes de la pensée, ils la voilent. Ils la voilent pour lutter contre le simplisme de notre société marchande, contre une université asservie à l'économie, contre des médias vendus au pouvoir, contre les financiers sans âme… c'est ça qu'ils disent. Si c'est ça, voilons ! Voilons, pour avoir le plaisir de dévoiler.

Dévoilons, maintenant.

Un voile, un autre, un autre… enfin ! une petite boîte. Leur boîte à pensées.

Ouvrons.

Un tout petit cliché maigrichon et pervers.

Ils nous ont eus !

Chiens

Taiwan est bien plus civilisée que la Chine (continentale). Dans cette île chinoise la vente et la consommation de viande de chien ont été déclarées illégales. Qu'est-ce qu'ils ne feraient pas pour se différencier de la Chine !

Injection létale

Il a l'air de savoir de quoi il parle, lui qui, en compagnie de son frère, en 1991, tua, de manière pas tout à fait catholique, deux hommes et qui depuis huit ans vit dans le couloir de la mort d'un des pénitenciers les plus courtois des États-Unis, celui de l'Arizona : « À toute personne condamnée à mort avant le 23 novembre 1992, il est offert le choix d'être exécuté par injection létale ou gaz létal. Les détenus condamnés à mort après le 23 novembre 1992, doivent être exécutés par une injection létale. » Robert Murray a été condamné le 26 octobre 1992 et il doit choisir même s'il est loin de croire que choisir est le signe d'une civilité quelconque. Choisir la méthode de son exécution est d'un si horrible mauvais goût que c'est imaginable seulement dans des peuplades auxquelles on a imposé les médias comme filtre dans tous les rapports publics. Selon les bonnes âmes qui ont introduit l'injection létale parce que « la mort par injection létale n'est pas douloureuse », il serait naturel que Murray la choisisse. Mais ce n'est pas la douleur du moment de la mort qui compte pour lui : « La douleur réside dans les années, le mois, les jours, les heures, les secondes, qui conduisent au moment de l'exécution. La douleur est dans le choix de sa propre méthode d'exécution. » Il n'y a pas d'exécutions humaines. L'homicide d'État symbolise l'inhumanité d'une humanité incapable de faire le moindre pas en avant. Aux âmes qui se croient sensibles, Murray montre qu'il n'y a pas de différence entre exécuter quelqu'un par injection létale ou en le jetant

d'un avion : « Supposez qu'on me dit que le trois de novembre, quelqu'un vient me prendre dans ma cellule, m'accompagne jusqu'à un avion et à trois heures, me jette de l'avion sans parachute. Après quelques minutes, mon corps frappera la terre et je serai mort. Une mort facile, instantanée, sans douleur (…) comme une injection létale. » La douleur c'est l'attente et de savoir qu'Elle sera donnée. Même si enveloppé et enrubanné de façon artistique, ce *don-là* est irrecevable. L'État devrait être là pour montrer que la mort ne se donne pas. Devrait. La douleur c'est de savoir que le train ne fera pas de détours, ou que, si détours il y a, ils sont comptés ; qu'une machine qui ne connaît ni hasard, ni pardon avance télécommandée par une folle abstraction — l'État — qui de la justice ne garde que le squelette sans vie.

Encore la comparaison de l'injection avec l'avion : « La peur de tomber pendant deux minutes n'est aucunement différente de la peur d'être lié sur une table (…) il y a la même attente avant l'exécution. » ! Les âmes sensibles croient que l'injection est plus humaine ! Drôle de sensibilité, plus insensible que l'insensibilité ! Quand on sait des années à l'avance qu'un jour, dont l'éloignement ne dépend que des joutes oratoires d'avocaillons, un sale bourreau nous foutra sur un lit pour nous injecter une sale merde, mourir ce n'est pas comme s'endormir. Ceux que la vie condamne à mort peuvent mourir tranquillement dans le sommeil, ceux que l'État condamne non. Pour eux il n'y a pas de tranquillité. Il y a seulement la douleur du laps établi, l'odeur de la vengeance et la froide inhumanité de la compassion étatique : « La mort par injection létale n'est pas douloureuse et le détenu s'endort (*goes to sleep*) avant les effets fatals du *pavulon* et du chloryde de potassium151. »

Indignation

L'indignation — la vraie, celle qui emporte toutes les protections patiemment dressées pendant des années de dur labeur, celle qui libère de mégatonnes de vitalité — est déclenchée (au moins, dans mon cas) par l'imbécillité des ignorants-instruits. Heureusement (pour l'indignation) que la communauté des ignorants-instruits attire des adeptes à un rythme prodigieux (si ça continue comme ça, dans pas longtemps tous les instruits y seront intégrés). Qu'il s'agisse d'une communauté ne fait pas de doutes : tous les mécanismes d'hébétement et de dévitalisation des vraies communautés (celles des *Asini asinos fricant)* sont là.
Exemple.
Un tas de fumier (sur les tas de fumier ne naissent pas que les fleurs). Un quidam qui sort en vrille. Virilio. Trois feuilles sales de châtaigner disposées en pelure de banane sur la tête, les yeux fermés

151 Tiré de la description donnée aux détenus pour leur permettre un choix avisé de la méthode de mise à mort.

et le front plissé par la profondeur des pensées, la bouche pas encore complètement sortie de la merde : « Aujourd'hui on se dit qu'il n'y a plus besoin de guerres pour tuer la réalité du monde. » Quel apophtegme ! Il est hors de doute qu'un jour il sera célèbre comme la réponse de Diogène à Alexandre ou le rappel de Socrate à propos de la poule ou *alea jacta est* de César.
L'apophtegme naît d'une considération d'Agatha Christie : « Les années de guerre ne semblaient pas être de véritables années. Elles faisaient partie d'un cauchemar durant lequel la réalité était abolie. » Si on suppose que le traducteur d'A. Christie était seulement un *traditore* et pas un assassin (ce qui, vu les antécédents de Mme Christie, est tout autre que sûr !) on voit comment M. Virilio ne sait pas ce qu'il dit. Il cite probablement A. Christie parce qu'actuellement, dans le palud post-moderne, ça fait plus branché de citer un écrivain « populaire » que l'éternel Heidegger.

Têtes

Pluie fine comme la mélancolie de l'enfance. Les têtes de deux fauvettes ballottent derrière le comptoir de Gallimard.
La tête aux yeux bleus : « Ils finiront par accrocher la photo de l'employé du mois. »
La tête aux yeux noirs : « Et, on nous fera vendre des hamburgers. »
Les deux têtes espiègles, ensemble : « Ce ne sera pas nous. Ce sera, là là là… »

Johnny Cash

Je ne supporte pas le mépris en général et celui envers les Américains en particulier. Surtout quand il s'agit de chansons. En écoutant *I walk the line* de Johnny Cash, je me suis demandé si les Français et les francophiles qui encensent Brassens et Ferré parce qu'ils ont mis en musique Rutebeuf, Apollinaire, Aragon ou je ne sais pas quel autre poétastre pour lycéens acnéiques, savent que Johnny Cash a retravaillé *über die Linie*[152] d'Ernst Jünger et la réponse à ce texte formidable de Heidegger (*Zur Seinsfrage*). Sans doute que non.

Radio et musique

J'ai trouvé pire que *Passages* (l'émission intellectuelle de mauvais ton qui vient de disparaître). C'est une émission du matin animée par un con, au nom à consonance italienne, et par deux ou trois conasses qui rient de n'importe quoi d'une manière si artificielle qu'on a envie de… je suis trop bien élevée pour dire de quoi. Mais, *Passages*, me permet, en passant, d'ajouter :

1. La radio n'est pas faite pour la parole.
2. La parole accompagnée du son, mais sans la présence d'images, est fausse. Elle a besoin

152 Je ne traduis pas les titres des livres pour ne pas offenser mes lecteurs français qui sont loin d'être des *Cornes d'Auroch*.

d'artifices pour être vraie, mais elle devient ainsi doublement fausse.

3. La radio est faite pour la musique.

Sommets

Les sommets des montagnes ne sont pas d'accès difficile en soi. Il est souvent plus facile d'atteindre le sommet d'une montagne de 4 000 mètres en prenant une voie déjà tracée que de dépasser quelques mètres de rocher devant chez soi. Cela est encore plus vrai pour les sommets culturels : l'école nous emmène facilement sur les plus hautes cimes, mais elle ne peut rien contre les clichés les plus résistants. Elle ne peut rien, car les clichés sont ses fils chéris.

Sauter

Depuis une semaine elle se promène entre Dostoïevski et Hegel, et elle se sent bien.
Elle se sent. Et elle les sent.
Par ici ça bouillonne, par là ça coupe et elle aime ça. Elle recule pour mieux sauter.
Sauter où ?
Sauter.
Qui saute ne s'embourbe et celui qui parasite ne saute point, dit-elle. Simple trop simple. Vrai.

Taylor

Il y a pire que le terrorisme intellectuel. Il y a le taylorisme intellectuel. *Le Devoir,* qui a perdu les deux ou trois qualités de quotidien qu'il avait il y a quelques années pour acquérir tous les défauts des manuels universitaires est un exemple vivant (sic !) de taylorisme intellectuel : c'est-à-dire d'une chaîne de montage de la pensée où chaque manœuvre donne un coup de clef aux boulons conceptuels. Même si la chaîne permet une interchangeabilité complète des ouvriers-automates, il faut admettre qu'il y en a deux ou trois qui ont si bien intégré les automatismes de la pensée-lourde qu'ils peuvent se permettre de serrer un boulon de temps à autre avec une nonchalance aristocratique. Prenons, à titre d'exemple, l'article *Coqs plumés*. Toute la mécanique est là : une ironie facile placée sur des mots apprêtés, un mépris pour les représentants de toute culture non livresque, une mise en contexte pédante, un regard altier sur l'histoire, des jeux de mots éculés. Les coqs sont deux humoristes québécois, Anthony Kavanagh et Michel Courtemanche qui « ont ergoté sur leur place respective au panthéon franco-français des géants de la blague ». Deux coqs que le professeur remet sur leur perchoir avec force vulgarité « Et, puis Mack Sennet, ça vous dit quelque chose ? » Et puis, dans son pondoir, il caquète en citant le dictionnaire du cinéma qui narre les exploits du grand Mack. Je dois confesser que les amphigouris de ces ouvriers de l'intellect sont pour moi une porte magique vers les mondes qu'ils méprisent à cause de leur courtepensée et

que, moi aussi, parfois j'ai tendance à oublier à cause de mon courtemps.

Joyce et les pamplemousses

Ça fait déjà deux ou trois jours qu'elle m'a dit : « Tu ne trouves pas que tu exagères avec cette histoire de pamplemousses ? J'ai l'impression que tu crois que tous sont des pamplemousses, excepté toi ! ». Je réponds seulement aujourd'hui parce que c'est le jour de Bloom et que Joyce (comme Bloom et Stephen) n'est pas un pamplemousse. Comme tu vois, on est au moins deux. Trois avec le Che, quatre avec Nadia, cinq avec toi, six avec Josée (Blanchette), sept avec Gilles (Gagné), huit… je ne dis pas son nom par pudeur. Je pourrais compter jusqu'à quelques milliards. Pour être pamplemousse il faut des conditions qu'il n'est pas facile de retrouver dans le même individu. Il faut se prendre au sérieux ; avoir le poids d'au moins deux dizaines d'années d'école dans la cervelle et être encore ignorant comme une taupe ; être lourd et profond (surtout profond !) ; manquer de style et être incapable de présenter de manière personnelle la moindre idée. C'est pour cela que les pamplemousses abondent dans les plantations des universités et des journaux. Voilà les noms de deux pamplemousses québécois qui risquent de vieillir très bien (c'est-à-dire de rester pamplemousses leur vie durant) : Stéphane Baillargeon et Solange Lefebvre. Jamais une étincelle. Leurs écrits sont une pâte à *gnocchi* insipide qui fait perdre leur saveur même aux mots les plus savoureux. Dans *Le Devoir* du 5 juin, par exemple, après nous avoir ennuyés avec des banalités teintées de paternalisme Solange Lefebvre cite Aristote (ce n'est pas pour rien qu'on est payé par une université !) : *c'est manquer de formation que de ne pas distinguer ce dont il faut et ce dont il ne faut pas chercher de démonstration*. Impossible de trouver une citation plus plate ! Mais il fallait bien parler de formation. (J'ai oublié de dire que les pamplemousses donnent une grande importance à la formation — s'il n'y a pas de pamplemoussets pour les écouter, ils risquent de se suicider).

Pour Joyce, le jour de Bloom, une chansonnette à chanter sur l'air de la ballade yiddish Tum-Balalaïka que vous pouvez trouver dans les Cantiques : Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed

J. Lacan : « Lire ne nous oblige pas du tout à comprendre. Il faut lire d'abord ». Facilement applicable à *Ulysse*, célébré comme un livre difficile par les lecteurs qui ne lisent pas d'abord.

La fraise des dentistes

Il fut un temps où j'enviais ceux qui n'avaient pas de caries. Quelle sotte ! Apeurée par fraises, curettes, daviers et pulvérisateurs, obnubilée par ces espèces d'osselets (qui ne sont pas des os, en

vérité) formant un collier pour la langue, sensible à mon mal comme s'il était la seule chose qui comptait au monde, en un mot, toute prise par le matérialisme « des choses », j'étais incapable de voir les bénéfices spirituels des visites chez le dentiste. Ce n'est que depuis une semaine que j'ai compris la portée des caries. Depuis l'illumination au 1800 Sherbrooke ouest, à Montréal. Maintenant je fais partie de celles qui savent. Que sais-je ? Je sais que le mal aux dents est un bien à l'âme, que les caries sont la porte d'entrée du monde de l'esprit, les déclencheurs du sens, la source de la vraie vie. Sourire radieux de jeunes filles qui ne connaissent pas les fraises des dentistes, je vous plains ! Dentitions impeccables de managers à la mâchoire carrée, vous me faîtes pitié ! Vive le tartre, les dents biscornues, les abcès, les traitements de canal, les ponts, la pulpe (dentaire), la pyorrhée, la parodontite ! Vive tout ce qui nous donne la chance de passer quelques heures dans la salle d'attente d'un dentiste ! C'est là qu'on mord à belles dents dans la réalité.

— Où veux-tu en venir ?

— Suis-moi.

J'avais rendez-vous à onze heures. Je suis arrivée à onze heures pile.

— Bonjour Hannah.

— Bonjour.

— Ça s'ra pas long. Le docteur Dassau est avec une patiente, mais ça sera pas long.

Dans la salle d'attente, il y avait seulement un monsieur dans la cinquantaine, l'air méditerranéen, myope comme une taupe, qui lisait *Elle Québec* avec une extrême concentration. Quand je lui passai à côté pour m'asseoir dans le divan qui faisait face à la porte, il avait son nez à quelques millimètres d'une publicité de maillot de bain et il ne leva même pas la tête quand je lui donnai un gros coup au genou avec mon sac. Je sortis le livre de Philip Roth que je venais de commencer, *The human Stain*. Ce vieux con qui étudie les maillots de bain… cet autre avec les histoires de Clinton… Non, je ne vais pas lire. Je remets Roth dans mon sac.

— Je m'excuse Hannah, mais le docteur Dassau doit s'absenter pour une petite heure. Il sera de retour à midi.

— C'est sûr qu'il sera de retour à midi ?

— Oui. Je peux vous commander un café.

— Non merci.

« Il n'y a plus aucun respect du temps. J'avais rendez-vous à onze heures dix et il est déjà onze heures douze ! » C'est le vieux con qui me parlait en évitant de me regarder. Moi, par contre, je le regardais, mais je n'avais aucune envie d'engager une conversation.

Sauvons-nous dans les revues. Il y en a une dizaine. Commençons par *Time*… Ça fait des années que je ne le lis plus. Des années? Je ne l'ai pratiquement jamais lu.

Time… Comme d'habitude, quand je feuillette les magazines, je commence par la fin. Minoque ? Ça doit être une nouvelle chanteuse : « En Europe quand une fille est sexy et peut danser, elle n'a pas besoin d'autre

chose pour alimenter son image ». Méchants avec les cousins ! Personnellement je ne suis pas sûre que la majorité des Américains demandent beaucoup plus. Si à leur Madonna on enlève le sexy et la danse on se retrouve avec pas grand'chose non plus… Entrevues sur l'Afghanistan… photos de la guerre… les héros… le général untel déclare… le colonel nous a confirmé… J'ai arrêté de feuilleter. J'ai commencé à lire attentivement le premier article sur la guerre. Pas mal. Les Américains sont vraiment les maîtres incontestés de l'ironie et de la désacralisation. Deuxième article. Même ironie, subtile, presque imperceptible. Troisième, une ironie encore plus subtile, pratiquement invisible, pratiquement absente. Absente ? En une fraction de seconde, la lumière se fit dans ma tête. Il n'y avait aucune ironie. C'est comme ça que les journalistes voient la guerre. Comme les enfants. Ils y croient. Et moi qui pensais que les Américains n'étaient pas aussi bornés que les Européens, que la guerre pour eux était un simple moyen de régler les conflits que les financiers ne pouvaient pas régler ! Non, ils jouent à la guerre et une écharde dans le doigt d'un soldat Américain est plus grave que la mort de trente non Américains. J'ai découvert qu'on écrit sur la guerre comme on a toujours écrit, comme des propagandistes de la supériorité de sa cause. Non… non… arrêtez ! Je ne veux pas ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai que le nationalisme est par définition vulgaire et raciste. Non ! Loin de moi images de mort… loin…

— Ça va mieux?
— Quoi ? Qui ?
— Madame, vous vous êtes évanouie.
— Évanouie ?
— Oui, en criant : « loin … loin ».
— Loin ?
— Loin.

On en a vu d'autres

J'ai beaucoup de difficultés avec ces « représentants » des anciens peuples qui se vantent de leurs capacités de réaction, qui n'ont rien à voir avec celles des nouvelles nations. Leurs réactions ne sont que des variations sur le thème « On en a vu d'autres, nous ».

On, qui ? Moi aussi, j'en ai vu d'autres : au cinéma, à la télé, dans les livres, dans les contes de mon père et de mon grand-père. Comme eux. L'Afgan qui dit « les invasions ont commencé il y a quatre mille ans » pour mettre en évidence que les Américains ne peuvent pas les plier, dit n'importe quoi. *Bull shit.*

Sans doute que les peuples n'existent pas, mais s'ils existaient, au fil des années ils perdraient leurs caractéristiques originaires dans la poussière de l'histoire. Ce qui implique, malheureusement, qu'un Américain pourrait être bien plus « Afgan » qu'un Afgan qui n'est jamais sorti de sa vallée. Malheureusement ? Seulement si on croit à l'existence des peuples.

Pouchkine

Je fais partie de la catégorie de personnes naïves, des gens simples, des bonnes pâtes, qui s'étonnent souvent et qui voient d'un bon œil tout étonnement. Étant naïve sans être débonnaire, je n'ai aucune pitié pour ceux qui ne s'étonnent jamais, pour les « tout est normal », pour ceux qui affirment que « tout cela est bien connu », même quand ils viennent de le découvrir. L'autre jour, pour la première fois de ma vie153, j'ai dû me confronter à une « vision négative » de mon étonnement : j'ai eu l'impression qu'il n'était que de l'ignorance crasse dans un toutou de « ho ho ». J'avais toujours pensé que seulement les ignorants ne s'étonnent de rien ; aujourd'hui je suis sous le choc de la découverte que mon étonnement est, peut-être, un pur fruit de l'ignorance (après ces considérations, qui, pour moi, sont souvent le prélude à la dépression, j'ai demandé à ma meilleure copine si elle pensait que les étonnements, que j'ai si souvent défendus contre la suffisance de Lorenzo, n'étaient pas, comme celui dont je vais vous parler dans quelques lignes, de l'ignorance à l'état pur. Elle m'a rassuré. « J'ai toujours pensé qu'entre toi et Lorenzo c'était toi la plus intelligente et la plus cultivée », qu'elle m'a dit).

Voilà le cas : je feuilletais *Africana*, une encyclopédie sur « l'expérience africaine et américano-africaine », quand je tombai sur *Pouchkine*. Pendant quelques secondes je fus sûre qu'il ne s'agissait pas du poète russe, mais d'un Haïtien ou d'un Brésilien qui avait emprunté un nom célèbre (j'ai bien connu un serveur de Sao Paolo qui s'appelait Eisenhower et un étudiant haïtien qui s'appelait Motpassant Flaubert). Et pourtant, trois quarts de la page étaient couverts par le célèbre portrait de Vassili Tropinin (le portait du Pouchkine romantique aux grands favoris et au regard perdu dans l'infini).

C'était bien lui, le grand poète russe, entre *Punt* et *Pygmy*154. Voir Pouchkine dans une encyclopédie « africaine », était comme si je voyais Mandela cité parmi les hommes célèbres norvégiens.
Sacrée ignorance, sacrée source d'étonnement.
Pour ceux qui, comme moi, aiment l'étonnement quand il n'est pas fils de la seule ignorance, voilà : Pouchkine était le petit-fils de Abram Hannibal un prince éthiopien — c'est ce qu'il disait — vendu comme esclave au début du XVIIIe siècle en Russie et qui devint un important général de l'armée russe — ce qui ne fait pas ombre de doute.

153 J'ai sans doute eu d'autres « premières fois », mais mon cerveau est ainsi fait qu'une « première fois » chasse l'autre, sans laisser de trace. Ce qui me donne une virginité éternelle, comme dit Lorenzo.
154 L'encyclopédie étant en anglais, Pouchkine est *Pushkine*. Pouchkine naquit à Moscou le 6 juin 1799 et fut tué en duel par un dénommé Anthès le 10 février 1837. Il est intéressant de relever que tandis que *Africana* ne dit rien sur le tueur, dans le *Robert* des noms propres on écrit qu'il est français. On se damnerait l'âme pour parler de son propre pays !

Baubô, bobo et boubou

L'histoire de Baubô est très connue. Perséphone, fille de Déméter la déesse de la fécondité, a été enlevée par son oncle Hadès, le roi des enfers, et violée en toute tranquillité dans le ventre de la terre. Déméter, catastrophée, bloque la chaîne de production de la nature et fait la grève de la faim. Sur terre la vie risque de s'anéantir, mais Baubô dansant devant Déméter, soulève la jupe et lui montre son ventre et son… Déméter s'esclaffe de rire. La vie revient et Perséphone aussi, au moins pendant un tiers du temps. Il faut dire que, n'ayant pas beaucoup de choses à faire dans les enfers, elle était tombée amoureuse de l'oncle que l'on dit fort en l'étreinte et que donc elle n'était pas si mal dans le règne des ombres.

Ce n'est pas pour ajouter une autre interprétation aux centaines d'interprétations que ce mythe a reçues que je parle de Baubô, même si je ne peux pas m'empêcher d'ajouter que, si Freud était une femme, il aurait sans doute mis Baubô à la place d'Œdipe155. J'en parle plutôt pour voir se Baubô a un lien quelconque avec « bobo » et « boubou ».

Demandez à n'importe qui de vous dire pourquoi on appelle « bobos » les douleurs enfantines et on vous répondra, sans hésitation, qu'il s'agit d'une onomatopée. Si tout le monde le dit, ça doit être vrai. Mais cela ne m'empêche pas de chercher un lien avec Baubô. « Bobo » provient de « Baubô » ? Ou l'inverse ? mais alors il faudrait montrer que les mamans grecques disaient « bobo » comme les françaises (et non « bibi » comme les italiennes).

Et « boubou » ? Dans ce cas-ci, boubou n'est pas l'ample vêtement traditionnel africain facile à retrousser, mais le nom, dans un dialecte des Alpes, du diable (d'Hadès). Et puisque dans ce dialecte on transforme souvent les « o » en « ou » on pourrait se retrouver avec un bobo qui enlève Baubô qui a bobo.

Assez d'idées sur la panse pour pouvoir travailler pendant des années autour du rire de Déméter et autour du bas ventre de Baubô. On pourrait, par exemple, parler de la peur des femmes…

« Pas encoooore !

— Oui, encooore. Je ne lâcherai jamais. »

Déchirure

Lu dans *Trois traités des passions* de J.-F. Peyret : « Quand il y a une déchirure du discours, un trou

155 Freud ne parle de Baubô que dans une courte note publiée dans le volume 4 de la *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoânalyse* de 1916. Il en parle à propos d'un jeune patient qui, toutes les fois qu'il voyait son père, pensait le mot *père-cul* et voyait l'image d'une femme sans tête et sans bras avec le visage du père dessiné sur le ventre. Le visage dessiné sur le ventre renvoya Freud au mythe de Baubô qui, selon une autre version, avait, elle aussi, un visage dessiné sur le ventre. Il y a même une version très peu orthodoxe publiée dans le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal (PUF, 1951) qui confond le derrière et le devant : « *Alors Baubô, pour manifester son mécontentement* [Déméter ne voulait pas manger le potage qu'elle venait de lui préparer*], ou pour égayer la déesse, retroussa ses vêtements, et lui montra son derrière* ».

et que quelque chose n'est plus dicible, il y a du montrable. Je ne vois pas comment parler autrement du pathétique, que dans cette interruption du discours et cette irruption du montrable. » On peut en parler autrement. Et cette citation est un très bon exemple de pathétique. Un discours qui se veut intelligent et qui n'est que répétition mécanique d'un discours qui fut déjà intéressant, n'est pas pathétique, il est emmerdant. Un discours sans déchirure qui parle de déchirures dans le discours n'est pas pathétique, il est pédant. Ce qui est pathétique, c'est un discours sans déchirure qui prend des allures intelligentes et n'est que répétition mécanique d'un discours dont la déchirure vient d'être recousue. Le pathétique naît d'un petit retard. C'est le fait qu'on arrive légèrement en retard et on fait semblant ne pas voir que la déchirure n'est plus là et au lieu d'essayer d'en faire une autre on s'accommode de celle qu'il y avait. C'est le rapport de temporalité « proche » à la vérité qui crée le pathétique. Si on arrive très en retard, il n'y a pas de pathétique. Il peut y avoir de l'acharnement, de la prétention ou de la bêtise, mais pas du pathétique. Il peut même y avoir de la génialité si le discours, après des années, se déchire exactement à la même place. La génialité qui ne craint pas de laisser surgir le même.

Lait

À propos du bon vieux temps des aliments naturels quand les gros producteurs n'existaient pas encore, une anecdote que mon grand-père me racontait trop souvent. *Dans les années 1920 quand les citadins arrivaient dans les alpages, on préparait des seaux de lait coupé avec un tiers d'eau. Ils en buvaient, et ils étaient* contents *! Ils disaient qu'il était tellement bon, si naturel et riche, le lait des Alpes. Toute autre chose qu'en ville ! Ils n'avaient pas compris que ce n'était pas le lait qui était important, mais comment ils se sentaient. Ils dominaient du haut d'une montagne des vallées et ça les euphorisait comme une bonne bouteille de rouge. Et, comme après une bouteille de rouge, tout était bon.* Il n'avait pas eu besoin des livres pour savoir que le physique et la psyché se chérissent, se taquinent et se disputent à longueur de journée. Il n'avait pas besoin des mots pour connaître ; il palpait la satisfaction déversée par ces gens qui se relevaient — loin de l'usine, du bureau, des lieux de leur ennui quotidien.

Zeus

Plutarque écrit qu'Euripide changea le vers :

> « Zeus ? — qui est Zeus ? Je n'en sais rien que par ouï-dire. »
>
> par
>
> « Zeus, — dont la vérité nous enseigne son nom. »

Euripide, un Galilée *ante litteram* qui n'a pas eu son Brecht ?

Bolivar

24 juillet 1783, naissance à Caracas de Simón Bolívar. Je ne connaissais pratiquement rien de lui, sinon qu'en 1821 il avait défait les Espagnols et assuré l'indépendance du Venezuela. Je le savais à cause de ma manie de 1821 : année de la révolution piémontaise, du bouillonnement napolitain, de la mort de Napoléon, de la naissance de Baudelaire, de Flaubert et de Dostoïevski, l'année où Goethe publia le *Wilhem Meister* et Manzoni son *5 mai* en l'honneur de Bonaparte —avec le célébrissime (pour les Italiens) incipit *Il fut*.

Quelle surprise ai-je eu en lisant, dans le cahier de l'Herne dédié au *Libertador*, cette citation de Karl Marx : « Cela aurait été excessif de vouloir présenter comme un Napoléon Ier, [Bolívar] la canaille la plus lâche, brutale et misérable. » Mon étonnement ne s'essouffla point quand je vis que fascistes et nazis l'avaient encensé. Ni quand je lus que Valéry avait écrit des phrases « assez vides de sens » sur Bolivar. Je m'empressai de les lire, ces phrases : « [Bolivar] appartient à la famille des puissants qui sont faits pour donner aux conceptions de l'esprit la valeur d'événements. Leurs pensées, si vastes soient-elles, s'achèvent en formules d'actes. » Vides de sens ? Trop pleines, éventuellement. Elles me permirent de comprendre pourquoi le *Libertador* avait fasciné Byron, Garibaldi et les fascistes. « Les trois grands emmerdeurs de l'Histoire ont été Jésus-Christ, don Quichotte… et moi. », on dit qu'il dit avant de mourir en 1830. Encore un qui ne se prenait pas pour le cul de la bouteille.

Parler

Il y a ce dont on doit parler (le temps qu'il fait ou comment préparer un civet de lièvre) ; ce dont on peut parler (notre premier jour d'école ou la baie de notre village natal) ; ce dont il est préférable de ne pas parler (le système de santé ou le dernier film) ; ce dont on ne doit pas parler (nos interprétations de notre comportement ou du comportement des autres) ; ce dont on ne devrait même pas dire qu'on ne doit pas parler (celui que vous honorez depuis votre adolescence et que les médias jettent dans l'auge à cochons pour faire grimper les ventes au centième anniversaire de sa mort156). Je m'excuse auprès de moi-même pour en avoir parlé, mais j'ai appris dans ses textes que l'harmonie est une simple calade qui prépare l'esprit au galop orageux dans la contradiction.

Reine

Élisabeth II n'est pas reine pour rien, elle sait de quoi elle parle. Elle n'a pas appris les mathématiques pour vérifier la monnaie de l'épicier. Elle sait que le millénaire ne s'est pas terminé en 1999, comme les commerçants ont voulu nous faire accroire. Dans son allocution de Noël en 2000 elle a très clairement dit que *This is the true millennium anniversary*.

156 Frederic Nietzsche.

En Angleterre non seulement on réclame des réformes de la monarchie, mais il y a même ceux qui quêtent la république. Des pauvres ignorants. Ne savent-ils pas qu'il a fallu quelques centaines d'années pour distiller le superbe accent d'Élisabeth II ? Se sont-ils demandé combien d'années il faudra attendre avant qu'un président s'exprime avec un accent si parfaitement doré ?

Contexte

Mettez-vous à ma place et imaginez que vous avez été au troisième étage de la librairie de Mc Gill où une espèce de bœuf, sorti directement d'un film américain des années cinquante, derrière votre accent « cute » réussit, dieu sait comment ! à décoder le message : « *You phonet to mee zat ze книга, pardon book, 'Compeenion to ze Cantos oz Erza Pound…* » et qu'au troisième étage, l'énorme brique de C.F. Terrel qui devrait vous guider dans le labyrinthe des *Cantos* sous le bras, vous avez jeté un regard lubrique vers la section philo en vous disant « Un petit tour, mais sans rien acheter ! » et, après avoir palpé quelques Rorty, vous vous êtes retournée vers la section à dominance rouge et noir des *Cultural Studies* et vous avez commencé à lire les titres, presque tous très intéressants, comme si *Cultural Studies* avait avalé tout ce qui s'écrivait de bon en Amérique, et que, à côté d'un *The Culture of the Copy* qui fait dans les cinq cent pages vous voyez un tout petit livre (qui arrive à peine à cent pages) et vous le sortez comme si c'était la vieille Barbie enfouie sous le tas de nounours oubliés dans la chambre qui continue à vous attendre chez vos parents et vous lisez son titre *Within Context of no Context* et que vous êtes stickée sur le contexte parce que vous venez de suivre un cours sur l'importance du contexte dans la science moderne et que le nom de l'auteur George W.S. Trow ne vous dit rien tandis que le nom de l'éditeur, *Atlantic Monthly,* vous dit beaucoup et que vous lisez la quatrième de couverture où quelqu'un que vous ne connaissez pas écrit qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre à mettre à côté de *La société du spectacle* de Guy Debord et de *Minima moralia* de Adorno, et que *ces* deux livres sont vos livres de chevet et que vous lisez le début où il parle du chapeau de son père, un *fedora hat*, et que vous ne savez pas qu'est-ce que c'est que *fedora* mais que le contexte vous fait comprendre que ça fait guindé « Pour porter un 'fedora', je dois auparavant le tripatouiller pour le déformer, de manière qu'il soit libéré de la gêne qu'il traîne » et que votre père porte souvent des chapeaux et que vous sentez très bien ce qu'il veut dire car vous n'aimez pas porter des vêtements neufs et vous connaissez très bien la gêne qui est votre fidèle compagne depuis toujours et imaginez donc de l'ouvrir au hasard et d'y lire hors contexte « Les Américains sont intéressés seulement à deux choses : l'astrologie et leurs boyaux » et que vous venez de lire, oh sacré hasard ! un livre de Adorno analysant le contenu des conseils astrologiques du *L.A. Times* et de le feuilleter et que vous aimez l'idée qu'il est, comme *Minima moralia*, plein de chapitres courts et qu'il y a des titres que vous aimez *Merci Roman Polanski* ou *Une vue d'ensemble pour un européen intelligent et perplexe* et que vous trouvez amusante l'idée que, parfois, le même titre se répète deux ou trois fois dans la même

page comme *L'esthétique du succès* ou *Le contexte sans contexte* qui apparaît huit fois (sur deux pages), et que vous lisez qu'il est constitué de deux parties une qui donne le titre au livre paru en 1981 (l'année de votre départ de Chikutimir, en Russie, pour la Colombie dans le panier de grand-maman comme aime répéter trop souvent votre mère) dans le *New Yorker* qui était le magazine préféré par votre père adoptif et d'une espèce d'introduction *Collapsing Dominant* de 1997 (l'année de vos vingt ans) et que vous décidez de l'acheter et, toujours pour vous mettre à ma place, imaginez qu'après deux heures de correction de travaux pratiques sur l'héroïsme vous rentrez chez vous pour le finir (le petit livre que vous n'avez pas encore commencé) et éventuellement en parler avec des amies et que vous tombez sur un ami que vous ne voyiez pas depuis quatre ans et que vous vous rappelez que votre copain a une réunion du *Pouls noir* sur l'anarque de Jünger et que vous n'êtes pas contente parce qu'il ne vous a pas proposé d'y aller et que donc vous êtes bien contente d'aller prendre une bière au *Bifteck* avec votre ex et que vous rentrez un peu soûle à minuit et que vous vous sentez… un pétard… mouillée… et que votre copain n'a pas l'air content quand vous lui dites avec qui vous avez pris une bière (bière qui s'était multipliée par six) et que sa main reste muette quand vous la traînez sur votre pénil et que vous allez donc dans votre bureau et vous vous faites venir pour pouvoir lire tranquillement et que vous allumez l'ordi et vous ouvrez votre petit bouquin blanc, car il était blanc — le seul livre blanc du rayon, car même *A return to Modesty* de Wendy Shalit qui, lui aurait dû être blanc ! et il était rouge ce qui, au lieu de vous faire penser à la pudeur, vous fait penser à une béguine, avec trop de rouge à lèvres dans une église de Bogotà — donc vous commencez à lire et pour ne pas vous faire briffer par le cafard vous mettez un CD *latino* et imaginez aussi que, dans sa longue introduction, l'auteur écrive que ce qui lui semble le plus important dans l'essai de 1981 c'est qu'il parlait de « deux grilles de la vie américaine — la grille de l'intime, d'une personne seule, et la grille des deux cent millions — (…) tellement éloignées que quelque chose aurait dû nécessairement apparaître au milieu » et qu'il dit ensuite que « la période de *Contexte sans contexte* est en train de finir » grâce au procès d'O.J. Simpson aussi et que vous vous dites : « Si je veux comprendre la nouvelle phase, il faudra bien que je lise ce maudit bouquin pour en comprendre les prémisses », et que l'auteur continue en écrivant qu'il y a un besoin d'autorité et que vous vous dites qu'il est réactionnaire et que vous avez envie d'arrêter quand l'œil se pose sur « tout ce qui est parti pour de bon est en train de revenir » et vous êtes intriguée par le paradoxe et vous continuez donc à lire et quand il décrit l'enfant sage qui connaît mieux que son père l'organisation de la maison vous pensez aux BD nazes de Wolinski mais vous continuez quand-même à lire et quand, avant de terminer l'introduction, il propose une devise « Blessés par millions; guéri un à un » vous êtes encore plus intriguée, car vous êtes d'accord, mais vous ne savez pas très bien pourquoi et pour terminer, imaginez, que je décide de prendre des notes :

L'Amérique le pays qui rêvait d'être le pays des merveilles et des grands trucs se retrouve presque seulement avec un grand marché… « Peut-il y avoir des merveilles là dedans ? »… L'histoire n'est pas terminée, mais elle n'est plus là pour unir les gens qui sont désormais réunis par n'importe quoi... Une histoire nouvelle où « les préférences d'un enfant ont le même poids que celle d'un adulte »… Une histoire qui est une non-histoire… Dans la non-histoire les hommes sont puissants s'« ils emploient la compétence de l'adulte pour faire respecter des accords enfantins »… La télévision : « archive de l'histoire de la non-histoire », purée, que c'est bien !… Ils ne veulent pas l'histoire, car elle fait mal, elle est remplie de « conflits et destruction »…Benjamin… Histoire réduite à l'intimité, à l'histoire de l'un… Fantastique comme il commente « *I like Ike* » !… C'est vrai : et la Deuxième Guerre mondiale ? et Eisenhower ? où sont-ils finis ?… La télévision a perdu même la force du mélodrame… Dans le mélodrame l'enfant malheureux est porté « dans le cercle autour du feu. Le cercle existe et le feu existe », à la télévision « l'enfant seul crée le cercle ». Cool !… Seuls les problèmes existent, et les problèmes flottent au gré des experts… D'accord, d'accord, d'accord : les experts me font chier, car ils ne voient jamais les vrais problèmes : la faim et la pauvreté… « Le bavardage avait un avant-plan de violation et un arrière-plan de dignité et la violation était une action de tous les jours. »…. Comparaison d'une couverture de *Life* des années cinquante (1951) avec une de *People* de 1980… Références à des spectacles que je ne connais pas, mais je comprends quand même ; dans *Minima Moralia* c'était la même chose pour la philo…Ça aussi c'est mortel : « Le problème est le seul contexte disponible aux gens ayant un problème »… « La télévision ment en nous faisant croire qu'il existe un contexte auquel elle nous fait accéder. Puisque les mensonges durent, d'habitude, pas plus qu'une génération, la télévision se reformera autour de l'idée que la télévision même est le contexte auquel la télévision donne accès ». Écoeurant !… « Un homme fait une entrevue à son fils de douze ans sur le sexe. Le père et le fils sont d'accord que ce qui est important c'est la communication » Trop bad. Ça m'emmerde la communication… J'aime l'idée que le vieux con qui se retire à la campagne est moins sain que les jeunes qui, pendant un concert rock, détruisent tout, mais pas d'accord que c'est parce qu'ils « sont impliqués dans une tentative légitime de former une aristocratie »… Naze. C'est parce qu'ils en ont marre de subir l'injustice… Pas très bien compris l'histoire du procès d'O.J. Simpson et le changement de la télé... Peut-être qu'il veut dire que le contexte racial a joué un rôle…. Oui, il a joué un maudit bon rôle.

Corps aux mots

Dans les écrits et les dessins de Berger bien des choses me font penser à Nietzsche. À un Nietzsche

sans moralisme. À un Nietzsche peintre plutôt que musicien de la parole. Je pris « *Les hommes sont faits pour danser* » de *King*, pour une confirmation. Donc, un jour de mai, dans un restaurant de Turin…

On était une dizaine, amis et admirateurs, assis autour d'une table et autour de lui et de Beverly, sa femme. (Je les avais rencontrés pour la première fois quelques heures auparavant, à l'hôtel, où ils arrivaient de Savoie, en moto.) Conversation animée, mais pas trop. L'atmosphère est au « on est entre nous », mais elle reste délicate et pas gênante. Rien de trop. Ce que l'on appelle convivialité, domine. Premier tour de gnole. L'eau-de-vie libère la question qui me picote la langue depuis que l'on est attablés.

« Je vais vous poser une question qui vous semblera sans doute incongrue, mais qui, pour moi, est très importante. Pourquoi une telle absence de Nietzsche dans vos écrits ?

— It's not incongruous. Hum… Hum… let me think. (Un silence d'une dizaine de secondes.) Je vais te répondre plus tard. Je ne peux pas répondre comme ça. Il faut que j'y pense. »

Le jour après.

« À propos de ta question d'hier soir. Je crois que je suis né trop tôt ou trop tard. Après la guerre, Nietzsche, dans un certain milieu était… Tu sais… Et quand il a commencé à être lu, étudié et apprécié par des philosophes de *gauche*, pour moi, c'était trop tard. J'avais d'autres intérêts. Je dois aussi dire qu'il m'irritait. Sans doute que si je le reprenais… peut-être. »

Ce ne fut pas seulement le « peut-être » qui me fit sentir qu'il y exprimait d'abord respect pour mon enthousiasme. Pour l'enthousiasme. C'était surtout cette concentration, lente et ferme, qui donne corps aux mots et qui, comme je le constatai ensuite, lui était naturelle.

Visière

Ils ont douze et sept ans. L'un vient de Bordeaux et l'autre de Montréal. C'est la première fois qu'ils visitent New York. Ils sont très orgueilleux de leur casquette qu'ils portent avec la visière en arrière. Un petit new-yorkais les toise. Quoi ! ils ne savent pas que la visière se porte sur le côté ! Comme le célèbre bicorne. Les grenadiers le portaient avec les ailes perpendiculaires aux épaules et Napoléon comme le petit new-yorkais.

Recherche

Les journaux, pour donner de la solidité aux idées, s'appuient souvent sur les recherches des universités ou des instituts des grandes compagnies. Mais les résultats de ce qu'on appelle recherche, surtout dans les sciences humaines, est, par définition et, heureusement, très instable. La solidité, si vraiment on la veut, est, comme toujours, du côté du sens commun qui n'est pas tellement la chose la mieux partagée, mais la plus « matérielle », celle qui a le plus d'inertie. Et l'inertie, dans les idées,

est nécessaire —dans les périodes de cécité.

On emploie les recherches comme on veut.

Abellio

« *En termes de philosophie, on dira que les empires ne peuvent plus être que constitués, non construits*. » Il me semble qu'il a raison, mais je ne suis pas très sûr si j'ai bien compris ce qu'il veut dire.

« *Si la politique est aujourd'hui vouée aux marchands de mots ou aux marchands tout court, et si le temps n'est pas venu de les chasser, ou si le temps est clos, c'est qu'il nous faut sortir de la politique.* » Décidément il fait partie de ceux qui ont peur des marchands. Comme Jésus. Personnellement, je n'ai pas peur des marchands, même pas des marchands de mots. Je crains beaucoup plus les bâtisseurs de mondes, de mondes dans l'autre monde. Je crains les ouvriers des mots et les maçons de l'esprit.

Sans fin

L'illusion de comprendre n'est que l'instant de la halte dans l'ascension de la montagne que naître nous a placé devant. On s'arrête, on s'appuie au rocher limé par les sueurs et on regarde dans le fond de la vallée : heureux, satisfaits par le sentier parcouru et insouciants, pendant un instant, de la route, qui, insouciante, attend. Aimer la halte et vouloir recommencer, c'est accepter la vie — être sage, comme ils disaient. L'effort pour rejoindre le prochain point d'arrêt, foulé par des millions d'autres vies, se dissout dans le plaisir de la nouvelle halte où, l'inextinguible illusion de comprendre, nous incite à reprendre l'ascension qui n'a pas de fin, sinon…

Seniment

L'intersection sémantique de *vouloir* et *pouvoir* varie énormément en fonction de l'époque, de la culture, de la classe, etc. et sa forme et sa dimension sont un indice extrêmement fiable de la couleur de la culture et de la politique. « Vouloir c'est pouvoir », dit Mussolini, pour enlever toute excuse aux perdants et pour tranquilliser la conscience des riches. « Je veux ne pas vouloir », disait John Cage, pour enlever toute autorité à sa présence. Pour écouter sans juger. Et, il ajoutait : « Il y a manque de noblesse toutes les fois qu'on exprime un jugement. Toutes les fois qu'il y a de l'esthétique », et surtout, toutes les fois qu'il y a de la morale.

On ne veut pas. On « est voulu » par les restes de volonté laissés dans le corps enfant par son entourage.

Dernière phrase de l'avant-dernier paragraphe de l'Homme sans qualité : « Ulrich se sentait aiguillonné par un seniment d'hostilité, un désir d'irriter cette femme souriante ». Ce « seniment » si

rondement parfait dans son opposition à l'anguleux « hostilité », me fit rêver le temps que mon regard ne frappa un rude « tmais » dans la ligne en dessous. J'espérais avoir découvert un nouveau mot. Un mot senimenal. Et, non…

Érudition

Lorsque l'écriture était apanage d'une minorité, il n'était pas rare de confondre érudition et génie. Mais, depuis que les filles des ouvriers lisent et écrivent, il faut vraiment avoir mangé trop de saucissons de Martigue pour prendre un érudit pour un génie. J'aimerais arriver à penser, comme Aldo, que l'érudition est incompatible avec un certain degré d'intelligence, mais je n'y arrive pas encore. Aldo exagère quand il dit que les érudits, avec leurs bottes merdeuses, salissent les salons de l'esprit ou qu'emmitouflés dans leurs grosses laines et dans leurs manteaux de double *Loden* sont incapables de suivre les caprices de la raison. Aldo exagère, et il a raison. Est-il utile de rappeler le vieux dicton allemand : « celui qui en sait plus en sait moins » ? Certainement pas. Que la vraie érudition soit lourde, qu'elle écrase l'esprit et que l'érudit qui veut être léger soit ridicule comme un éléphant à la chasse de libellules n'a pas besoin d'être redit — que Walt Disney puisse mélanger éléphants et libellules est un autre signe que l'érudit peut être léger seulement dans un monde disneyen.

Prenons Picasso, un des plus grands génies du XXe siècle, à titre d'exemple. Il est facile de constater comment sa légèreté, qui se manifestait avec une indifférence envers ce qui lui était indifférent qui ne laissait jamais indifférent, n'a jamais été entachée par l'érudition. Picasso, entre autres, était génial dans l'art de se moquer des érudits en les mettant en difficulté sur leur propre terrain. On n'a que l'embarras du choix… Prenons le célèbre *Les demoiselles d'Avignon*. Qui s'est déjà interrogé sur l'origine du titre ? Tout érudit qui se respecte. Demandez donc, aux érudits qui vous entourent, pourquoi Picasso a intitulé son tableau *Les demoiselles d'Avignon* et non *Les demoiselles de Besançon* ou *Les demoiselles d'Arcachon*. Ils vous répondront n'importe quoi. Par exemple, parce qu'Avignon fut déjà siège d'une papauté asservie à Philippe le Bel et qu'il dessina des laiderons pour ironiser sur la beauté du grand Philippe. D'autres, plus attirés par la corporalité, vous diront qu'à Avignon il eut l'occasion de toucher des demoiselles et que *Les demoiselles d'Avignon* est l'œuvre d'un génie qui a peint ce que les mains avaient vu. Et pourtant l'explication est fort simple — si on la connaît, bien sûr

Le 23 décembre 1957, à l'occasion du cinquantenaire des célèbres demoiselles, il écrivit une lettre à

Mireille Thibaudeau157, une jeune prof de lycée avignonnaise, qui lui avait demandé l'origine du titre du tableau : « (…) *Les demoiselles d'Avignon* sont des demoiselles d'Avignon et n'auraient pas pu être des demoiselles quelconques : des Parisiennes, des Bordelaises… (…) J'ai dessiné le tableau après avoir aimé, pendant quelques heures, une riche bourgeoise d'Avignon qui semblait tout juste sortie d'un tableau de Renoir. Comme vous pouvez facilement l'imaginer ce ne furent pas les formes douces de cette dame, marié à un très grand érudit, qui m'inspirèrent. (…) dans un livre qui traînait dans la chambre à coucher de la fougueuse et tendre crétine, je lus une anecdote inconnue en dehors du petit cercle des experts de l'histoire des infirmières de la première moitié du XVIIIe siècle dans le Sud-Est de la France. En 1722, pendant une épidémie de peste, cinq infirmières d'Avignon furent renvoyées par leur " inconduite " et, en particulier, pour avoir joué à saute-mouton avec des cadavres de pestiférés après s'être " lubriquement servies de leurs nez " pendant la grande messe du dimanche. (…) j'ai voulu rendre hommage à ces femmes dont le désir de plaisir ne connaissait pas la crainte. »

Tough guy

Les prévisions d'Adorno de 1945 ce sont avérées, le *Tough guy* (« Finalement, ce sont les *tough guys* qui sont les véritables efféminés ») est devenu le *Boy toy* homo du XXIe siècle (« des milliers d'hommes avec la fougue d'un corps body-building, gonflant leurs muscles158 »). Que sont les « femmelettes » comme Adorno devenues ? Des mélanges plus ou moins mâle réussis. Une chose est certaine : sous l'impulsion de la technique, la féminisation du monde est irréversible.

Les fleurs

Trois ans avant la mort de Napoléon, jour pour jour, naissait Karl Marx. Les deux hommes avaient bien plus de points en commun qu'on ne le pense ou, si on préfère une vision plus « objectivistes » de l'histoire, on peut dire que les deux hommes étaient parmi les plus belles fleurs que la modernité ait mises à sa boutonnière.

Camille Paglia

Elle est un des rares intellectuels qui, tout en écrivant et en prenant la parole, n'a pas peur de réfléchir et circule dans la jungle de la culture sans gilet pare-pensée.

C'était, c'est

Pamplona, pour moi, c'était la grande place de Hemingway et les gens piétinés par les taureaux.

---

157 Mireille deviendra la célèbre *lune argentée* des dernières années du vieux satyre. La lettre est présentement au *Museum of Modern Art* de New York (Cat. 12-27, P. K. Ass. Hol-1311, adm. 777q T)
158 Réal Menard dans *Le Devoir*.

Pamplona, pour moi, c'est : un café année 1930 qui donne sur la place de Hemingway pas loin du *Calle* des restaurants ; une vieille ville qui pourrait être mieux, mais qui aurait pu être bien pire ; une banlieue à faire vomir l'être le moins sensible de cette terre (on dirait la banlieue de Paris) ; la place du *castillo* (toujours celle de Hemingway) déserte à quinze heures ; le café *espresso* tellement meilleur qu'en France (on se dirait en Italie) ; les gens habillés comme à Milan ou à Brive ou à Paris ou à Raguse ou à Londres ou à Immensee (ce qui me fait dire que l'Union européenne se constitue indépendamment des constitutions) ; une langue que je commence à apprécier et dont les sons me sont presque aussi familiers que ceux de l'italien ; deux vieux Basques sombres, au béret basque noir, de noir vêtus, qui traversent la place du *castillo* comme deux carabiniers ; des messes de jour ouvrable fréquentées (ce qui me fait dire que l'Union européenne de la consommation est plus constituée que celle de la religion) ; une cathédrale fermée ; les arènes fermées de la *plaza de toros* ; deux jeunes qui roulent un joint à l'entrée d'une église où un vieux curé lève le calice de la messe de onze heures ; deux vieilles femmes laides comme des oiseaux très laids (comme des condors, par exemple) qui mangent une paella, voraces comme des truies ; un parc avec des chèvres paresseuses qui puent le bouc ; un serveur qui oublie de me rendre 3 euros 50 ; deux Arabes qui se disputent en traversant la place (toujours la même) ; des Noirs souples comme des Noirs New-yorkais qui rient comme seuls les Noirs savent ; une grande librairie où domine les livres étrangers et les livres en basque.

Roncevaux, pour moi, c'était une gorge serrée et Roland qui transmet son dernier souffle à Olifant.

Roncevaux, pour moi, c'est : un espace ouvert avant la descente dans une gorge serrée qui mène en *Francia* ; un minuscule bureau de tourisme où une jeune fille s'emploie à s'ennuyer ; une église grise du XIVe siècle ; un déambulatoire, de trois siècles l'aîné de l'église grise, qui tourne autour de je ne sais pas quoi ; deux restaurants logés dans des bâtiments excessifs ; une église (encore !) cachée par

un complexe solide (qui doit abriter les joueurs aux pèlerins de Compostella) ; une route déserte ; des tâches de neige ; un homme qui pisse contre un contrefort ; l'odeur de restauration de l'argent de la communauté européenne.

Chêne et châtaignier

C'était le chêne à l'ombre duquel Marie-Antoinette rêvait de parures, de danses, d'escapades en ville, de bosquets hors Versailles. C'était un tronc sec que l'on a extirpé de la terre avec plus de soins que les dents de Oubakalaia Malbataalania. Et, à la radio, ils nous font tout un plat, avec ce vieil arbre. Je soupçonne qu'on l'enterrera dans un musée.

Ce n'est qu'un châtaignier, il est vrai, mais il est encore plus vieux que le chêne de Marie-Antoinette. Il avait été planté en 1500 — c'est ce que l'on disait dans le petit village suisse qui aurait été submergé dans quelques mois. Mon père et moi le coupâmes à grand-peine (le diamètre était plus que le double de la lame de la tronçonneuse), mais sans états d'âme, sans histoires. Et pourtant, ce châtaigner aussi doit avoir eu des histoires ; lui aussi doit avoir vu des filles assises à ses pieds rêvant de parures, de danses, d'escapades dans la plaine, de bosquets tranquilles.

Des descendantes de ces jeunes filles, entourées de mômes, nous regardaient silencieuses.

— Passe-moi le fiasco du café, me dit mon père.

Je le lui passai. Il but une énorme gorgée. C'était le fiasco de l'huile de la chaîne.

— Dieu cochon ! Que m'as-tu donné ? Sale dieu ramoneur ! L'huile de la tronçonneuse !

Le fou rire commençait à me chatouiller les entrailles L'huile secouait celles de mon père.

Je ne sus pas freiner mon rire.

Mon père sut freiner sa colère.

Il me regarda comme un père qui n'a pas encore quarante ans peut regarder son fils prêt à s'envoler.

Brandissant la tronçonneuse qui grouinait de désoeuvrement, il mima un geste horrible.

Il ne sut pas freiner son rire.

Il mit à *off* la *Mc Culloch* que le rire secouait comme une couette et, quand le rire nous le permit, nous bûmes du bon fiasco.

Les braves mères suisses nous regardaient intriguées. Elles devaient se dire que ces Italiens étaient vraiment des fous.

Répandre des médisances, pour moi, c'était « dire pique et pendre ». Maintenant, grâce à une ouverture au hasard du dictionnaire, c'est « dire pis que pendre ».

Poireaux

Les poireaux, pour moi, c'était dégoûtant ; maintenant c'est un délice.

J'ai pensé à mes histoires de poireaux en lisant un petit livre — il n'a que 24 pages et sept dessins —

de Pierre Dumayet159. Un livre frais, marrant, songeur, léger, mais pas trop. Un livre qui vaut des dizaines de traités sociologiques sur l'alimentation, sur les rites gastronomiques, sur le symbolique des repas, sur la solitude dans la convivialité ; bien plus intéressant et utile que les traités psychologiques sur les manies, sur les obsessions, sur les titillations et les picotements de l'esprit. Après une bonne marche en montagne, en bonne compagnie, une belle journée de juillet, vous regardez le lac lointain vibrer dans la chaleur, votre amie vous tend la bouteille revivifiée dans le ruisseau, vous la portez à vos lèvres et vous vous laissez envahir par la fraîcheur du rosé. Ce fut l'effet du livre, sur moi.

Dans ce livre plein d'esprit, vous apprenez bien des choses sur les dégoûts alimentaires de l'auteur qui ne pataugent pas dans l'anecdote, mais giclent irréfrénables. Les dégoûts sont si particuliers, si injustifiables (à moins de les justifier avec les idées reçues), si personnels ; ils vous protègent si amoureusement,

Les dégoûts sont raffinés, nuancés.

Le dégoût du foie de veau rose n'est pas comparable à celui des haricots verts : « *Le bonhomme qui n'aime pas les haricots verts ne peut pas dire — raisonnablement — qu'il éprouve un "dégoût", s'il en mange. Il n'aime pas les haricots verts : un point, c'est tout. Il n'en fait pas une doctrine, Alors que le foie de veau rose »* le foie de veau rose peut brouiller vos amitiés. Comment faire confiance à un ami qui aime le foie comme vous, mais le préfère rose ?

J'aime le foie rose et les haricots verts, mais je sens que ce qu'il dit est vrai. « Vrai », mot lourd. Dumayet, même quand il parle du vrai ou de beau, est léger ; il ne dégoûte pas. « *Le jugement exprimé par le mot beau, le verdict exprimé par le mot laid ne fonctionnent pas dans le champ du goût ou du dégoût alimentaire. Un bon plat de tripes n'est pas beau, n'est pas laid (quelle que soit la présentation)* ».

J'arrête avec les citations, car, en le hachant, je fais perdre au livre tout son goût.

159 Pierre Dumayet, *Des goûts et des dégoûts*, L'échoppe, 1996 (dessins de Pierre Alechinsky)

IX

Gouverner un grand pays, revient à cuire un petit poisson.

[…]

Les gens ont faim ? Les gouvernements s'engraissent d'impôts et le peuple reste affamé.

(Lao Tseu)

Éthique politique

Supposez qu'une personne de culture A aille habiter dans un pays dont la culture dominante est la culture B et qu'un des éléments de la culture B soit en contradiction avec un des éléments de A. Supposez aussi qu'on veuille vivre en paix et que, bien qu'on ne lésine pas sur les efforts, on ne puisse pas se mettre d'accord. Qui doit faire des concessions ? Peu importe la réponse, il est évident que la décision de renoncer à l'élément de B ou de A ne relève pas de l'éthique. Si elle relevait de l'éthique alors A et B seraient en opposition seulement en apparence et il y aurait un principe supérieur auquel on pourrait faire appel pour régler le conflit.

Tous les conflits, même les conflits éthiques — surtout les conflits éthiques — si on ne veut pas les régler avec les armées, doivent être arrangés par des échanges politiques : c'est donc la politique qui guide l'éthique et pas vice versa, comme aimeraient nous le faire croire ceux qui n'ont pas le courage de laisser les choix à l'arbitraire du politique — ce qui, souvent, n'est que le déterminisme des rapports de force. Mais si le politique détermine les choix, quels sont les principes qui rendent un choix politique bon ou mauvais ? Ce sont bien sûr des principes éthiques. C'est donc l'éthique qui guide le politique. Ce qui est en contradiction avec ce que nous venons d'écrire et qui nous ramène au politique, le lieu des contradictions. Éthique et politique sont tellement mélangées qu'il est complètement arbitraire, surtout quand on se fait guider par la raison, de dire qui pilote qui ou quoi c'est quoi. Un facteur qui permet de faire un peu de lumière — pas beaucoup, seulement un peu — c'est le temps. Les temps courts colorent le politique, les temps longs l'éthique. Probablement.

Voici un exemple pour rendre ces considérations moins abstraites. Soit A la culture d'un groupe musulman qui pratique l'excision et B la culture d'un village québécois, habité pratiquement seulement par des francophones d'origine catholique, où l'excision est considérée comme une mutilation monstrueuse. Supposez qu'une famille de culture A vienne habiter dans le village québécois et que, dans la famille, il y ait une fille de deux ans qui doit (doit, selon la culture A) être excisée. Des représentants du village essayent inutilement de convaincre la famille immigrée que ce qu'ils veulent faire est non seulement contraire à la loi québécoise, mais aussi contraire à toutes les

valeurs de leur propre culture. Que faire, d'un côté et de l'autre de la barricade ? Je dis bien d'un côté et de l'autre car trop souvent dans les milieux « ouverts »160 on oublie que si les Québécois doivent apprendre à accepter la culture des autres, les autres aussi doivent apprendre à accepter la culture québécoise. Que faire ? Chercher un principe plus général auquel faire appel. Impossible. On est déjà aux sources de l'éthique (individus, communauté, corps, torture, enfance, etc.) à moins que, de manière hyper naïve, on ne croie qu'il existe un principe unique duquel tout provient. Essayons donc de voir « politiquement » comment on pourrait régler le conflit.

1) Démocratiquement en comptant les gens pour et les gens contre l'excision. Cette solution n'est qu'une manière hypocrite de laisser gagner les villageois.
2) En mettant en prison le père et la mère s'ils le font. Inutile de souligner les impacts d'un mal qui s'ajoute au mal sur la petite fille.
3) En demandant aux villageois de faire un effort pour accepter la diversité. Mais, où s'arrêter dans cette acceptation ? Peut-on renoncer à tous les principes et maintenir celui de la « diversité » en maître incontesté ?
4) Etc.

Il est clair qu'il est inutile de faire semblant de choisir rationnellement : le choix, comme tout choix qui n'est pas déterminé à l'avance, sera fondé sur les préjugés, les intérêts, les humeurs… sera arbitraire. Mais qu'est-ce qu'« arbitraire » sinon un synonyme de politique ? Je vais donner ma réponse, ma réponse personnelle, subjective, arbitraire, etc. : il faut empêcher qu'on torture la fillette et, si les parents le font quand-même, on les renvoie dans leur pays d'origine où, probablement, pour la petite fille, la vie sera plus facile (je souhaite bien sûr que la vie des parents, par contre, soit plus dure). Si j'étais au village, il ne me resterait plus qu'à tâcher de convaincre les gens de la justesse de mon choix, chose certes plus facile que d'essayer de convaincre la famille d'exciseurs. Le principe derrière mon choix ? Je ne sais pas s'il y en a un ou des centaines mais, si je devais résumer, je dirais que, quand un nœud est inextricable, on le défait comme nous l'enseigna Alexandre.

Nouveautés

Tout emploi du terme mondialisation contribue au relâchement de la pensée. Mais lorsque l'indignation dépasse le seuil de garde, il est préférable de se laisser aller si on ne veut pas imploser. Manuel Castells : « Une révolution technologique, avec, au centre, les technologies de l'information, est en train de donner une nouvelle forme, à une vitesse toujours plus grande, aux bases matérielles de la société. Les économies de tous les pays sont interdépendantes, introduisant ainsi de nouvelles

160 Les milieux fascistes qui refusent en bloc les cultures venant d'ailleurs ne méritent pas d'être considérés.

relations entre économie, État et société (…) les activités criminelles et les organisations de style mafia (…) sont aussi globales et informationnelles ». Le proustisme de bas étage qui, incapable de synthèse, analyse sociologiquement les pets des grillons pour nous conforter dans nos attentes du nouveau et pour justifier le salaire des chercheurs nous présente comme nouveau le fait que l'économie soit mondialisée. L'empire romain ou mongol, l'État français ou l'Islande, l'empire anglais ou la Grèce ancienne… l'économie a toujours été mondiale et a toujours agi de conserve avec la délinquance. La nouveauté, très relative, c'est que le monde est la terre entière et non seulement le patelin ou la nation — ce que les mouvements progressistes disent depuis que l'émancipation a été ramenée sur terre. Parlons donc d'économie terrifiée et terrifiante si on veut montrer un peu de précision et de sarcasme.

1969

En 1969 il n'y a pas seulement les manifs de deux cent mille personnes dans les rues italiennes ou américaines ; Jan Palach qui s'immole à Prague ; la publication de *Portnoy's Complaint* de Philip Roth ; l'élection d'Arafat à la présidence de l'OLP ; le prix Nobel à Samuel Becket ; l'atterrissage sur la lune d'Apollo 11 ; Golda Meir Premier ministre d'Israël ; les démissions de de Gaule ; Woodstock ; la mort de Ho Chi Min, de Jack Kerouac et de Theodor W. Adorno ; la découverte des ondes gravitationnelles ; la sortie d'*Easy Rider*, d'*If*, de *Satiricon*, de *M A S H* et de *Women in Love* ; le Canadien qui remporte la coupe Stanley ; la première exécution de *Stimmung* de Stockhausen, de *Sinfonia* de Berio et de *Transfiguration* de Messiaen.

En 1969 il y a aussi le rapport DR 69-059 593 : *First Homicide Investigation Progress Report*, de la West Los Angeles *Division*, sur la mort de 5 individus le 9 août entre 24 : 00 heures et 04 : 15 heures : « (…) Sa tête était vers le sud et ses jambes, qui étaient repliées contre le corps dans une position fœtale, étaient vers le nord. Plusieurs blessures par arme blanche ont été remarquées autour de ses seins, une blessure dans la région abdominale supérieure et une blessure par arme blanche sur la cuisse droite. Elle était clairement enceinte de plusieurs mois. Il y avait des traînées de sang sur tout son corps. » Elle, c'est POLANSKI, Sharon Marie, CC No.69-8796.

J'ai consulté le rapport de police après avoir lu le témoignage de Charles Manson paru dans *The politics of Everyday Fear*161. Charles Manson était le chef de la « famille » Manson responsable du meurtre de Sharon Polanski et de ses amis. Même s'il n'avait pas participé aux tueries, il a été condamné à mort — condamnation commutée en emprisonnement à vie lorsque la Californie a

161 Brian Massumi (ed.), *The politics of Everyday Fear*, University of Minnesota Press, 1993.

aboli la peine de mort.

Le juge : Avez-vous quelque chose à dire ?
Charles Manson : Oui.

Un oui, suivi de 14 pages de… de… de je ne sais pas très bien quoi. Incapable de commenter, j'ai choisi des extraits.

« Je ne pense pas comme vous, les mecs. Vous donnez de l'importance à votre vie.
…
Je sais que la seule personne que je peux juger c'est moi-même.
…
J'aime être avec moi-même.
…
Ces enfants qui sont allés chez vous avec des couteaux, sont vos enfants. Vous leurs avez enseigné. Je ne leur ai rien enseigné. J'ai seulement essayé de les aider à se tenir débout.
…
Vous avez fait de vos enfants ce qu'ils sont. Je ne suis que le reflet de chacun de vous.
…
Je suis assis et je vous regarde de nulle part, et je n'ai rien dans mon esprit, aucune méchanceté envers vous et aucun cadeau pour vous. Vous jouez le jeu de l'argent. Pourvu que vous puissiez vendre un journal, un peu de sensationnalisme, pourvu que vous puissiez rire de quelqu'un, vous moquer de quelqu'un et regarder du haut quelqu'un.
…
Ces enfants se sont drogués parce que vous leur avez dit de ne pas le faire. Vous leur avez donné seulement vos frustrations ; vous leur avez donné seulement votre colère.
…
Si je pouvais me mettre en colère contre vous, je vous tuerais tous. Si c'est coupable, je l'accepte.
…
Je suis ce que vous faites de moi, mais ce que vous voulez c'est un monstre ; vous voulez un monstre sadique parce que vous l'êtes.
…
Vous n'êtes pas vous, vous êtes des simples reflets, vous êtes des reflets de tout ce que vous pensez connaître, de tout ce qu'on vous a enseigné. Vos parents vous ont dit ce que vous êtes. Ils vous ont fait avant vos six ans, et quand vous étiez à l'école, et quand vous avez fait « croix de bois croix de fer », pour

l'allégeance au drapeau, ils vous ont piégé dans la vérité.

…

Mon père est votre système.

…

La vérité est maintenant ; la vérité est ici ; la vérité est cette minute-ci et en cette minute nous existons.

…

Hier — aujourd'hui vous ne pouvez pas prouver ce qui arriva hier, vous auriez besoin de toute la journée et alors il serait demain.

..

Je n'ai jamais rien vu de mauvais. J'ai cherché le mauvais et il est relatif.

…

La sémantique entre dans un jeu de discours dans la salle d'audience pour prouver quelque chose qui est allé dans le passé. Il est allé dans le passé, et quand il est allé, il est allé.

…

Les mots vont en cercle. Vous pouvez dire que tout est pareil, mais c'est toujours différent.

…

Je tue tout ce qui bouge. En tant qu'homme, en tant qu'humain, j'assume la responsabilité de cela.

…

Je n'ai jamais créé votre monde, vous l'avez créé. Vous le créez quand vous payez vos impôts, vous le créez quand vous allez au travail, et puis vous le créez quand vous mettez en place un procès comme celui-ci.

…

Je n'offre aucune image paternelle. Je lui dis : « Pour être un homme, petit, tu dois te tenir debout et être ton propre père ». Mais il a encore soif d'une image paternelle.

…

Je ne crois pas en ce que vous faites. Je ne dis pas que vous vous trompez, et j'espère que vous dites que je ne me trompe pas en croyant en ce que je crois.

…

Je me demande pourquoi [le jury] ne me regarde pas. Ils ont peur de moi. Et, savez-vous pourquoi ils ont peur de moi ? À cause des journaux. Vous avez projeté la peur. Vous avez projeté la peur. Vous avez fait de moi un monstre et je dois vivre avec, pour le reste de ma vie parce que je ne peux pas lutter contre.

…

Si un mec me dit « Les Yankees sont les meilleurs », je ne vais pas discuter, pour moi c'est parfait, je le regarde et je lui dis « Ouais, les Yankees c'est une bonne équipe ». Si quelqu'un d'autre dit : « Les Dodgers sont bons », je suis d'accord ; je suis d'accord avec tout ce qu'ils me disent.

…

J'ai montré aux gens ce que je pense avec ce que je fais. Ce n'est pas ce que je dis mais ce que je fais qui compte, et ils regardent ce que je fais et ils cherchent de le faire, et parfois ils sont rendus faibles par leurs parents et ils ne peuvent pas rester debout. Est-ce ma faute ? Est-ce ma faute si leurs enfants ont fait ce qu'ils ont fait ? »

Non.

Agora

Inscription au forum de discussion de *Libération* sur le freudisme. Sans intérêt. Et c'est normal. Les forums sont l'équivalent des discussions de café avec en moins la présence physique, donc ne sont rien — du point de vue de la discussion. Un lieu de cris et de plaintes. Utile, certes, comme le psy. De l'agora, au café, à Internet ? Internet comme une nouvelle agora ? Je ne vois pas comment. Ce qui me semble certain, c'est que les tenants de la démocratie électronique se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que les forums sur Internet font avancer quoi que ce soit. Comme les tenants de la démocratie tout court quand ils disent que celle-ci est fondée sur la libre discussion.

Désordre alphabétique

Dans les pages centrales d'un quotidien américain il y a les photos des cinquante-huit premiers morts de la guerre contre l'Irak. Elles sont présentées sans aucun respect pour la hiérarchie ; tous les morts, des simples soldats aux capitaines (le degré le plus élevé parmi les 58), sont pêle-mêle, au hasard, c'est-à-dire en ordre alphabétique, le seul ordre qui n'en est pas un. Pas mal. Vraiment pas mal. Pas mal parce que cela en dit beaucoup sur la société américaine. Bien plus que les appels de leurs présidents. Je l'espère.

Tilleuls, hortensia, bergers, technique…

« Peuple » m'a toujours fait des effets fort désagréables : que ce soit dans l'acception nietzschéenne de « populace » ou dans celle romantique de « chair et sang de la nation », le peuple m'a toujours donné une irrépressible envie de me gratter, comme quand on me parle de poux ou de chenilles. Quand j'entends « peuple », je vois un troupeau de moutons qui suit un berger, passablement débile, le long d'éboulis surplombant un torrent enragé. À vrai dire, il y a un cas, un seul, où j'aime le mot « peuple » : quand il apparaît sur les enseignes des armées romaines. Là, ni lui ni le Sénat ne cachent leur rôle d'excuse pour l'armée de l'Empire.

Pour moi « masse » est un terme de la physique que la philosophie politique a emprunté par erreur : la masse est un blanc magma gélatineux qui me donne envie de vomir par excès d'insipidité. Je ne dirai rien de « foule », parce que je la lie à la sortie des stades de mon pays natal et aux cris bestiaux des pro-taliban quand on lapide une femme adultère. Je suis donc fort heureux que les philosophes de la pensée-forte

italienne aient redoré le blason de « multitude ». La multitude n'a rien de sirupeux, ni de bête ; elle est un ensemble qui n'a besoin ni de glu ni de chaînes pour garder les individus réunis.
Elle est une fourmilière de cigales.
Allons à une des sources : « La multitude postmoderne est un ensemble de singularités dont l'outil de vie est le cerveau et dont la force productive est la coopération. » 162 Pour coopérer il suffit d'avoir quelque chose en commun : la langue, quelques millénaires de culture et quelques millions d'années de biologie. La multitude est dans le commun mais, dans le commun, elle ne se perd point. Je dois admettre que j'aime la tentative de comprendre les phénomènes politiques et sociaux, en faisant levier sur la multitude, aussi parce que cela permet à Nietzsche d'entrer, par la grande porte, dans l'auberge de la gauche et de régler ainsi, temporairement, l'épineuse question de son appartenance163. *Commun*, comme *multitude*, est un angle, une clef, des outils, un point de vue : disons un concept qui permet de comprendre la multitude et qui, en même temps, par celle-ci est éclairci. *Commun* est loin de *communauté* comme *multitude* l'est de *peuple,* surtout parce que, dans le commun, qui est sans moutons (et sans Être aussi), on n'a pas besoin de bergers. Le commun existe parce qu'il y a le langage, parce qu'on est des hommes. On est ainsi faits que, dès qu'on parle — en silence, avec des sons ou par écrit — on trouve toujours quelque chose de commun. Qu'il creuse les différences ou qu'il abstraie les similitudes, le langage ne peut se « libérer » du commun.

Quand je lève les yeux de mon ordinateur, je vois, dans le minuscule jardin qui me sépare des Dominicains, un énorme tilleul164 et un hortensia165 bien dodu. Qu'ont-ils en commun, que partagent-ils, ces deux hôtes de mon jardin ? Rien, qu'ils sachent. Beaucoup, que je sache. Dès qu'on en parle, le tilleul et l'hortensia ont beaucoup de choses en commun, le sol et l'air par exemple — pour ne pas parler d'un propriétaire ; mais ni le tilleul ni l'hortensia ne le savent, c'est là leur chance. S'ils le savaient, s'ils parlaient, j'ai l'impression qu'ils ne verraient pas ce qu'ils ont en commun mais qu'ils seraient sensibles surtout aux différences (on ne demande pas à des végétaux d'abstraire !) : le tilleul verrait une espèce d'arbuste, court sur pattes, avec de grosses fleurs blanches et vulgaires ; l'hortensia verrait un long tronc nu avec des fleurs rachitiques. Ils s'accorderaient sans doute pour dire : « Le fait que nous partagions le même terrain et le même arrosoir est sans importance, ce qui est important c'est notre diversité. » Mais on n'a pas besoin d'aller si loin pour parler du commun. Il suffit de considérer, que sais-je ? un berger sicilien166 et un berger des collines Matopos167

162 Toni Negri, « Multitude », en *Kairos, Alma Venus, multitude*, Calmann-Levy, 2001.
163 Ce qui m'étonne, c'est qu'on fasse comme si de rien n'était.
164 *Tilia platyphyllos,* vulgairement tilleul de Hollande.
165 *Hydrangea*, de son nom scientifique. L'hydrangea appartient à la famille des *saxifragacées,* sous-classe des *dialypétales,* classe des *dicotylédones* (classe des végétaux phanérogames angiospermes comprenant les plantes à ovaire renfermant deux cotylédons dans la plantule de leur graine).
166 Île appartenant à l'Italie depuis 1860 et située dans la méditerranée devant la Tunisie. Célèbre, entre autres, pour être la terre d'origine d'Archimède et d'Al Capone et pour avoir servi de cadre au massacre des Français lors des vêpres du 30 mars 1282 (Vêpres siciliennes).
167 Collines du Matabeleland dans le sud du Zimbabwe, célèbres pour les peintures Khoikhoi de la période 5 000 … 2 000 avant Jésus-Christ. Le Zimbabwe est aussi célèbre pour les restes de l'*Homo sapiens rhodesiensis* qui, quoi qu'en pensent les Anglais, est un ancêtre de Mugabe et non de sir C. Rhodes. Selon les dernières études réalisées à l'Université libre de Bulawayo en collaboration avec l'institut Trempet de l'UQAM, C. Rhodes, comme une très grande partie des Blancs européens, descendrait de *Simia stupida britannica* (des hommes

au IVe siècle avant Jésus-Christ, pour voir qu'ils avaient bien des choses en commun. Ils avaient le même sol, mais, surtout, le même besoin de survivre en se déplaçant avec des troupeaux : ce qui est plus que suffisant pour que des hommes aient à peu près les mêmes comportements, les mêmes ruses, les mêmes désirs… la même culture. Les deux ne le savaient pas même s'ils portaient inscrits dans leurs comportements et dans leurs pensées les fruits de ce qu'ils partageaient. Les deux sont comme mon tilleul et mon hortensia. S'ils s'étaient rencontrés ils n'auraient vu que les différences — de langue, avant tout. Mais, les humains ne sont pas des tilleuls, ou, si on ne veut pas trop insister sur les différences, les humains sont des tilleuls dont une partie (les commerçants et les philosophes, en particulier), pour survivre, parlent avec d'autres humains, même s'ils sont éloignés et, pour vendre leurs marchandises ou leurs idées, analysent les différences et cherchent les similitudes.

Avant que la technique ne permette de réduire toute la terre à un monde, le commun était donc, surtout, le commun de la proximité physique. Que le Christianisme et l'Islam aient trouvé un commun abstrait comme l'âme est beaucoup moins important qu'on ne le pense. La reconnaissance du commun, avant l'arrivée d'une technique qui permet de voir de ses yeux[168] les « autres » plus autres que les autres, était déléguée à des intellectuels, des prêtres, des penseurs, des gens instruits qui créaient un commun, soit comme un fondement abstrait soit comme un but, pareillement abstrait[169]. Maintenant que nous gagnons notre pain en parlant, en construisant des machines qui creusent la terre sans nous, qui sont même capables de construire d'autres machines ; en mettant au centre notre cerveau plutôt que nos muscles, on n'a pas besoin d'intermédiaires (sinon d'autres comme nous, qui ne portent aucune Vérité dans leur sac) pour voir les autres. Quand un Japonais, un Indien, un Français ou un Américain sont assis devant leur ordinateur pour écrire un programme, ils partagent certainement autant de choses que les bergers et les tilleuls, à une différence près : ils se voient, sans besoin d'intermédiaires, comme des individus qui coopèrent malgré la distance.

Malgré la distance, aujourd'hui, on partage (comme auparavant les gens instruits avec les livres), plus qu'avec les livres.

Aujourd'hui, à cause de la distance, on peut chercher un commun plus petit que la terre sans que le commun ne se transforme en un enclos communautaire (c'est l'espoir de la gauche politique), ou en un trou narcissique (c'est l'espoir de la gauche psychologique).

Liberté

Trois journalistes et un certain nombre d'anarchistes ont été arrêtés pour une manifestation contre

---

simiomorphes découverts par des chercheurs Zimbabweiens dans le sud de l'Angleterre) et non de l'*Homo sapiens*.

168 Avec l'aide d'instruments qui nous appartiennent, comme les yeux.

169 Mais dans l'abstraction *source* et fin sont complètement interchangeables, il suffit d'un peu de rhétorique. Les Grecs, maîtres ès rhétorique, le savaient tellement bien qu'ils parlaient de *cause finale* et *cause agente* comme de deux éléments de la *cause*.

la propriété privée. La fédération des journalistes justement s'insurge et, pour souligner l'idiotie des policiers, souligne que cela se passe à la veille de la journée mondiale de la liberté de presse. Mais les policiers ne sont pas plus idiots que les journalistes. Si ces derniers ont été arrêtés « dans l'accomplissement de leur travail », les policiers ont défendu la propriété privée « dans l'accomplissement de leur travail ». Les journalistes étaient censés couvrir la manifestation et non leur travail. Mais, ils ne font que se défendre en défendant cette liberté de presse qui empoisonne nos matinées avec l'arme de l'écrit, comme les méprisés fachos texans défendent leur propriété avec des *guns*.

Gratuité

Je me suis toujours demandé pourquoi on se scandalise tellement pour la violence « gratuite », la violence style *l'Orange mécanique*, pour nous entendre. Souvent on se sert d'événements de violence gratuite aux États-Unis, pour montrer comment une société qui a perdu toutes ses valeurs, fondée seulement sur la consommation, etc. ne peut qu'avoir comme résultat des mouvements de haine et de violence qui semblent sortir de *nowhe*re. Ces fous qui entrent dans une école et tirent sur les profs et les élèves… Je dois dire que je préfère cette violence à celle de l'armée américaine, à celle de Ben Laden, à celle de Putin, à celle de la police française, à celle des banquiers suisses… Je préfère la violence gratuite à celle qui est institutionnalisée. Je la préfère aussi (et ici je vais dire une énormité) parce que souvent la violence gratuite n'est pas si gratuite que cela mais est une conséquence de l'autre.

Enfer

Quand j'entends que Netanyahu veut remettre de l'ordre, ou que des fascistes détraqués ont encore envoyé des jeunes habillés de bombes se suicider pour une cause qui aurait pu être juste je vois la terre comme une mauvaise copie d'un bouge dantesque.

Exagération exagérée

N'importe quoi pour me convaincre de faire un enfant. L'autre jour, quand je lui opposai que l'enfant aurait limité mon activité politique, il eut le mauvais goût de me dire « Tu pourras lancer ton bébé contre les policiers. »

Russes et Québécois

En lisant les réponses de Tolstoï aux critiques faites à *La guerre et la paix,* encore une fois les Russes m'ont fait penser aux Québécois : *Tous ceux qui ont fait la guerre savent à quel point un Russe est capable de bien faire sa besogne au combat, et combien il est au contraire peu capable de décrire ses actes avec les vantardises et les*

mensonges de rigueur. Tout le monde sait d'ailleurs que dans nos armées, la mission d'établir relations et rapports est remplie surtout par des étrangers. J'ai pensé aux Québécois pas à cause de leur rapport à la guerre mais par leur peu d'aisance avec la vantardise.

Homme

L'homme est un animal politique, c'est-à-dire un animal peureux.

Manipulatrice

« Une vraie manipulatrice », elle dit avec orgueil, comme je venais de caresser sa chatte qui n'avait cesse de se frotter à mes mollets. Mon âme pria Dieu de la pardonner car elle ne savait pas ce qu'elle disait, et ma voix : « Sais-tu que *L'homme sans qualités* changea de carrière quand il lut qu'un cheval pouvait être génial ? » Elle me regarda avec un léger voile d'étonnement dans ses énormes yeux châtaigne : « C'est quoi que tu veux dire ? Crache. » Je lui dis que je ne savais pas ce que je voulais dire, mais qu'une chatte manipulatrice me faisait sourire ; je n'eus même pas la classe de lui épargner le jeu sur les mots que n'importe quel couillon aurait fait : « Elles préfèrent être manipulées ». Pour fermer cette parenthèse gênante, je lui demandai un café.

« Tu me prends pour une nouille. Tu crois que je ne peux pas te suivre dans tes contorsions intellectuelles et tu changes de discours… comme d'habitude.

— Ce n'est pas ça… c'est sans intérêt… c'est une association crétine, comme j'en fais à tout bout de champ.
— Quand ça fait ton affaire les associations, même les plus crétines, sont importantes. Elles permettent à l'inconscient de… comment dis-tu ? de… parler à l'inconscient de l'autre…
— Tu caricatures.
— Alors vas-y.
— C'est sans intérêt… mais… c'est simple. Pour moi « manipuler », c'est ce qui caractérise les humains parce qu'ils sont les seuls à avoir des mains. À l'origine, pour nos ancêtres les Romains, le « manipule » est une poignée d'herbe ou de foin assez petite pour pouvoir en faire quelque chose avec ses mains — pour pouvoir la *manier*. Les vaches mangeaient, tiraient ou ruminaient le foin mais ne le manipulaient pas. Les animaux ne peuvent pas manipuler car ils n'ont pas de mains… C'est par translation que, par la suite, on parlera des manipules dans les légions.
— Ça je le sais. Comme tu sais que *manipuler* a aussi une signification plus abstraite…
— Oui. Mais, même le sens plus abstrait d'*influencer* reste pour moi chargé de… de mains. Si tu veux que je dise une de ces idioties qui semblent profondes seulement parce qu'elles juxtaposent des concepts qui d'habitude ne se parlent pas ; du genre qui, sans doute, ne

mérite même pas le nom de contorsion, alors je te dis que, sans les mains, il n'y a pas de parole, que l'homme est l'animal avec des mains et seulement après un animal qui parle et donc politique.

— Je vois. Ça devient lourd.

— C'est à cause de cela que j'ai pensé au cheval génial de Musil. Comment un cheval peut-il être génial s'il n'a pas de mains ? Tu vois, c'est bien bête.

— Oui, c'est bien bête. »

Il y a des visages qui…

Cette fois je suis irritée contre moi-même. Je ne peux pas m'empêcher d'être contente que Ahmed Yassine ait été tué. Contente et irritée. Irritée parce que je sais que ce meurtre est une erreur politique très grave, mais… Yassine a une gueule si antipathique, il incarne tellement bien la haine de la vie, il est tellement dans la mort qu'il est difficile de ne pas se réjouir de la connerie de l'armée israélienne et des décisions politiquement suicidaires de cette brute de Sharon.

Ce visage de moine hypocrite et violent me fait gerber. *Le fait que je trouve belles les gueules de Condolleeza Rice, de Powell et de Mugabe devrait me faire réfléchir un peu plus, j'en conviens, mais j'ai l'impression que dans les visages de ces derniers il y a quelque chose de ce monde, un brin de vie que Yassine n'avait pas*. Cette aversion de Yassine et des gens qui envoient à la mort certaine des centaines de jeunes musulmans est tellement profonde que je ne crains aucun excès. Par exemple : je crois profondément que le comportement des SS est moins haïssable que celui de Yassine et des chefs qui l'entourent.

« Ne dis pas de bêtise !

— Ce n'est pas une bêtise. Comme Yassine, les SS étaient dans la haine et dans la mort. Mais, à différence de Yassine, les SS n'étaient que pour la mort des autres : des êtres qu'ils jugeaient nuisibles comme les Juifs, les communistes, les homosexuels… Yassine est aussi pour la mort des siens ! Assis sur le trône malade d'une chaise roulante, il envoie vers une mort sure une jeunesse pleines d'idéaux et vide d'argent,.

— Comme les Japonais leurs kamikazes

— Oui, mais là encore Yassine est moins excusable. Les kamikazes étaient envoyés contre des militaires tandis que les aspirants martyres musulmans sont envoyés contre des gens qui ne sont pas nécessairement en guerre. La pourriture actuelle des Islamistes me semble comparable seulement à celle de l'Inquisition catholique ou à la folie d'un Luther ou d'un Müntzer. »

Il faut que j'arrête, autrement je nous gâche la soirée. Je ne lui parlerai donc pas de ceux qui se sont fait sauter à Madrid pour aller plus vite au paradis, rejoindre Yassine.

On dit qu'il ne faut pas souhaiter la mort même à son pire ennemi. Je suis d'accord, à moins que celui-ci ne croit pas que la vraie vie soit après la mort.

Anti Œdipe

Ils disent que c'est lui, Joseph, qui a tué son père. Ils disent aussi que ce n'est pas son père : « Il n'a rien du Bantou, personne de plus Tutsi que lui ! ». Comme Brutus et César. Un jour, dans mille six cents ans, un Chèque Spire malien chantera la tragédie des Kabila. Sans ironie — de ma part.

Résister

Jeunes, beaux, forts, enthousiastes, ils me demandent de leurs donner un coup de main pour un manifeste contre…
J'ai habillé un mot, *résister*, qui revient souvent dans leurs conversations. Ils ont trouvé que je l'ai trop habillé.

Résister à la machine du travail qui génère du travail pour nous transformer en machines à sous de la consommation.
Résister à la résistance des États à la circulation des gens.
Résister à la flatterie d'une culture qui nous vide et transforme tout ce qu'elle touche en spectacle.
Résister à la peur du terrorisme que le terrorisme des États alimente.
Résister aux multinationales qui déplacent capitaux et usines sur une terre qu'elles transforment en une sphère sans reliefs.
Résister à une démocratie où nos représentants représentent leurs intérêts.
Résister aux « petites entreprises » qui essayent de nous avoir avec des slogans semblables aux nôtres.
Résister au moralisme des imbéciles que le capital place dans ses écoles, dans nos familles et dans leurs bureaux pour nous enrôler dans l'armée du conformisme.
Résister à la télé, au cinéma, aux concerts et aux livres qui rendent les manoirs du pouvoir toujours plus imprenables.
Résister aux réactionnaires qui crachent sur l'aujourd'hui pour nous ramener à un hier de violence et de pauvreté.
Résister à ceux qui font la révolution à coup de bière, à ceux qui la font dans les salons bourgeois, à ceux qui l'assènent dans les universités.
Résister aux vendeurs de lieux communs, de publicité, d'armes et de conseils. Résister aux vendeurs.
Résister au retour des religions que les vieux dans les derniers mètres de leur inutile course exaltent.
Résister à la destruction systématique de la nature par des boucheries-usines, par des coupes à blanc,

par des centrales nucléaires, par le tourisme.

Résister aux valets du capital qui bâtissent des monuments à l'impuissance.

Résister aux bureaucrates, aux psychologues, aux journalistes, à tous ceux qui imposent les règles des maîtres.

Attaquer ceux qui divisent notre résistance.

RÉXISTER

Raison économique

On ne peut pas critiquer l'État et sa bureaucratie parce qu'ils ne gèrent pas rationnellement la chose publique et, en même temps, être contre l'économisme ambiant. La raison de l'État et de la bureaucratie occidentale n'est que raison économique. Heureusement.

Madagascar

Il vient de passer un mois au Madagascar et il nous en parle sans prétendre de le connaître. Il nous parle :

Des routes qui, depuis le départ des français, n'ont plus été entretenues… de l'impossibilité de conduire une voiture sans un chauffeur indigène, car la police bloque tous les étrangers pour les taxer… de maisons où on vit à dix et qui sont un tiers de mon salon … du déboisement sauvage fait par les « sauvages » (et non par les Occidentaux) de l'eau potable qui n'est plus potable à cause des infiltrations de sel… de la pauvreté… de la pauvreté… et de la pauvreté, encore.

L'empire est loin. Après le départ de mon copain, je mets les trois mouvements de « Pétrouchka » dont « on n'a jamais retrouvé l'immense palette de couleurs et le dynamisme inexorable[170] » comme dans l'exécution de Pollini et je l'écoute en transe, à côté de mon compagnon qui garde les yeux fermés pendant les quinze minutes et 19 secondes bouleversants de l'exécution. Que l'empire est loin ! Pourquoi dis-je cela ? L'empire se fout des conditions économiques de la multitude. C'est sa force.

Et sa faiblesse

Centre.

Même en admettant que « gauche » et « droite » aient perdu leur importance politique, dans le corps des bipèdes pelés que nous sommes, la gauche et la droite restent bien distinctes, même si elles peuvent se serrer la main.

---

170 Tiré de la présentation de David Fanning pour la reprise sur CD de *Deutsche grammophon* d'un enregistrement de 1972 de Maurizio Pollini.

Dans le désir, gauche et droite comptent comme le deux de trèfle.
Dans le désir, tout se joue au centre près de la fourche.
Pas de désir à gauche, pas de désir à droite.
Je ne sais pas si une bonne société doit être organisée à l'image des humains, mais ce que je sais, c'est que ce qui fait des hommes des êtres vivants, ce qui bande le corps et l'esprit, est au centre.
Je sais aussi que, depuis quelques décennies, droite et gauche se rapprochent du centre pour tuer le désir dans le chaos.

Prière

Les Irakiens ont filmé le meurtre d'un civil italien qui travaillait pour les Américains en Irak. Voilà ce qui se passe quand on est en guerre. Mais il n'était pas un militaire !
Arrêtons de faire les andouilles ! Depuis quand, dans les guerres, on épargne les civils ? On les a toujours violées, rendu esclaves, torturés… Ce n'est que dans les livres de théorie militaire qu'on dit que les civils ne doivent pas être touchés. Ou dans les articles des nostalgiques d'une époque où…
Tout cela, c'est de la bouillie pour les chats. Ce qui me semble bien plus important, c'est qu'on parle d'héroïsme, que l'on demande qu'on dresser un monument à quelqu'un qui n'a rien fait, sinon essayer de faire du fric en exploitant une guerre. *Oh tempora, oh mores* ! Prions pour que son âme repose en paix mais, je vous en prie, prions surtout pour que le mot héros aussi repose.

Il se suicida en 1994

Si, dans les années cinquante, Diogène s'était baladé dans les rues de Paris il aurait sans doute eu plus de chance qu'à Athènes. Surtout s'il avait arpenté l'espace restreint défini « par l'intersection de la rue Saint-Jacques et de la rue Royer-Collard ; celle de la rue Saint-Martin et de la rue Greneta ; celle de la rue du Bac et de la rue des Commailles », il aurait trouvé au moins un homme : Guy Debord — surtout s'il était entré dans les bars et les cafés, comme il l'aurait sans doute fait. Guy Debord n'était ni un théoricien ni un essayiste ni un cinéaste ni… C'était un homme. Ce qui est trop, surtout pour professeurs et journalistes qui, ombrageux comme des bardots, s'effraient à la moindre prise de position sincère sur soi-même : « Rien n'est plus naturel que de considérer toutes choses à partir de soi. Choisi comme centre du monde : on se trouve par là capable de condamner le monde sans même vouloir entendre ses discours trompeurs. Il faut seulement marquer les limites précises qui bornent nécessairement cette autorité : sa propre place dans le cours du temps, et dans la société : ce qu'on a fait et ce qu'on a connu, ses passions dominantes. » Je dois confesser que moi aussi j'ai eu des difficultés lors de mon premier contact avec ses écrits. Mais des difficultés d'un autre genre : celle d'une jeunesse, passablement ignorante, qu'à la réflexion philosophique l'école ne formait pas et que

la rue traînait parfois dans une agitation que nous appelions politique.

Dans les années soixante-dix, je me baladais dans les rues d'Aix-en-Provence et, un jour oui et l'autre aussi, je me plantais devant la vitrine de la librairie *Vent du sud* où j'ai découvert pratiquement tous les auteurs auxquels je suis restée fidèle. J'y découvris aussi *La société du Spectacle*, un livre que je lus sans guère y comprendre et que je viens de redécouvrir vingt-cinq ans plus tard. Un livre dont les chapitres courts, denses, rigoureux, dépourvus de sensiblerie, incroyablement lucides et sans concession, rappellent obstinément que la société occidentale est fondée sur une véritable barbarie et que le spectacle en est en même temps le fond et le miroir. Un livre qui m'a redonné le goût de l'engagement et l'envie de lutter plus qu'avec des mots. De lutter contre les mots.

Panégyrique est un court texte autobiographique sans patelinage, à la démarche sûre et dont la lucidité le rapproche d'*Ecce homo*. Une autobiographie sans détours psychologiques ni complaisance qui décrit l'homme et l'époque dans un même élan : « Je vais dire ce que j'ai fait (…) les grandes lignes de l'histoire de mon temps en ressortiront plus clairement. » On s'en doute, si les citations foisonnent ce n'est pas « pour donner de l'autorité à une quelconque démonstration » mais « pour faire sentir de quoi auront été tissés en profondeur cette aventure, et moi-même ». Parlant des journalistes et des intellectuels critiques de ses écrits pas toujours faciles et lointains, en apparence, de la langue parlée, il écrit qu'ils « ne savent pas parler » et « leurs lecteurs non plus », pris comme ils sont avec un langage « moderne, direct, facile » qui « favorise une certaine solidarité rapide ». *Eux* et *leurs* lecteurs. Les ennemis. La majorité. Les souteneurs plus ou moins enthousiastes et plus ou moins dupes d'une société méprisable où les gens qui n'accordent « que très peu d'attention aux questions d'argent, et absolument aucune place à l'ambition d'occuper quelque brillante fonction » sont « si rare(s) parmi [ses] contemporains ». Son radicalisme comme son refus du compromis ou des nuances sont à la fois vivifiants et désespérants : « j'avais toujours dit franchement que ce serait tout ou rien (…) Quant à la société, mes goûts et mes idées n'ont pas changé, restant le plus opposés à ce qu'elle était comme à tout ce qu'elle annonçait vouloir devenir. » Il vécut dans la rue et loin des lieux du savoir abstrait, pour la révolution. Il vécut dans les bars où il buvait, il buvait, il buvait… vin, bière, rhum, punchs, akuavit, cognac… « on conçoit que tout cela m'a laissé bien peu de temps pour écrire, et c'est justement ce qui convient : l'écriture doit rester rare, puisqu'avant de trouver l'excellent il faut avoir bu longtemps ». Il voyagea, connut quelques amours et retourna aux ruines de Paris « puisqu'alors il n'était resté rien de meilleur ailleurs. Dans un monde unifié, on ne peut s'exiler ». Il s'est beaucoup intéressé au monde de la guerre qui « présente au moins cet avantage de ne pas laisser de place pour les sots bavardages de l'optimisme. » Un homme noir, donc ? Certes. Mais y a-t-il d'autres possibilités pour un homme qui voit que « la servitude veut désormais être aimée

véritablement pour elle-même ».

Vaches

Sachant que j'aime les vaches, elle m'en ramène une, du Dollorama du coin, très kitch, *made in China*, hollandaise, aux petits yeux rapprochés qui n'ont rien des yeux de vache. Deux clochettes, avec leur battant, bien sûr ! sont attachées à un collier de paille. Le tout pour 1 $.

Je commence par faire un constat banal, du genre : des vaches faites dans un pays qui n'a pas de vaches… et puis mon attention est attirée par les boucles parfaites du collier. Je commence à réfléchir à haute voix sur… l'espoir des mains paysannes des Chinoises qui ont fait ses boucles, une à une… l'humanité que ces boucles transportent en Occident dans les nombreuses maisons pauvres qui ne craignent pas le kitch et dans les moins nombreuses qui logent des petits enfants… le contraste entre la chaleur des bacs à paille que les doigts rapides effleurent et les machines qui crachent les vaches dans des lointaines usines…

Visiblement j'exagère.

Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de faire une théorie sur tout, qu'elle me dit et sa pitié légère me muselle.

Risque

Il déclare qu'il s'est entraîné dans les champs de Al Quaïda en Afghanistan, mais qu'on l'a arrêté parce qu'il est Arabe. Je trouve qu'il exagère. De telles affirmations sont terriblement dangereuses, elles risquent de rendre sympas les militaires américains.

Tas de…

De gens. Boèce (480-525) écrit que *peuple* et *tas* sont des unités obtenues par agrégation de *multitudes*. Il ne fait pas de différence entre *peuple* et *tas*. Vision d'aristocrate ? Je ne crois pas. Ignorant curieux, je parlerais plutôt de glissement de signification de *peuple*. Le peuple de *Senatus Populusque Romauss* n'était pas une communauté ethnique et n'avait pas d'âme nationale. Le peuple romain comme un tas de gens et les peuples du XXe comme des tas de consommateur ? À vous la difficile réponse.

De choses. On en dit de choses sur le terrorisme, sur les Américains (méchants), sur les Taliban (fanatiques), sur l'Occident (prétentieux), sur les Musulmans (intégristes)… On veut récupérer les « bons » musulmans pour qu'ils nous aident contre les méchants (Taliban). Grave erreur. Il n'y a pas de bons Musulmans, ni de bons Chrétiens, ni de bons Juifs. Il y a des gens (bons et méchants, si vous êtes intéressés à de catégories si mauvaises) que les religions rendent fanatiques. Dans un monde où on n'a plus besoin de religion, la religion ne peut qu'être artificielle — bien plus artificielle que la

technique. Mais, si « l'artificialité » de la technique nous déstabilise, celle de la religion nous ancre dans la haine de la vie (la nôtre) et de celle des autres. Vous me direz que c'est la « mauvaise » technique qui jette les gens dans les bras de la religion ! Que vous êtes mauvais (sans guillemets) !

Nouveaux barbares

Avant le 11 septembre j'avais décidé d'écrire quelques réflexions sur les nouveaux barbares. J'en parlai à des amies qui avaient l'air d'être à peu près d'accord. Après le 11, la plus engagée parmi elles me dit : « J'espère que tu n'écriras pas tes histoires sur les barbares. Ça porterait de l'eau au moulin du racisme et on n'en a vraiment pas besoin, en ce moment » Je l'ai écoutée. Mais après avoir constaté un degré de dénégation inimaginable parmi mes amis musulmans, je me suis senti autorisée, par le tribunal de la rectitude politique, à dire, moi aussi, mes quatre vérités sur l'invasion de l'empire américain. Pour ne pas déblatérer, je me limiterai à parler de l'invasion du Québec, la province de l'empire où je vis.

Les nouveaux barbares — des barbares psychologiques comme il se doit dans une société post-moderne —sont groupés en tribus reliées par un réseau acéphale d'affinités. Les tribus principales sont les Vandales171 (Maroc), les Ibérogoths172 (Espagne et Portugal), les Uns (Algérie), les Bructères et les Chattes (France), les Italotunisigoths (Italie et Tunisie), les Suèves (ex-Yougoslavie), les Grécogoths (Grèce) et les Alains (Moyen-Orient). Dans une province comme le Québec, caractérisée par un très grand sens de l'hospitalité et où la parole est rarement employée comme une arme, les nouveaux barbares imposent facilement leurs points de vue (souvent sans intérêt mais toujours bien aiguisés) à l'aide de discours-armes trempés dans la soif de pouvoir. Leurs opérations de nettoyages psychologiques, d'une efficacité redoutable, sont souvent appuyées par l'armée de réserve du mépris continuellement alimentée par des intellectuels asséchés. Les difficultés de vie dans leurs pays d'origine, donnent aux barbares une force que les Québécois ont canalisée sur d'autres choses que les luttes de coqs. Même si on commence à voir une certaine assimilation des Goths, il est clair que les Vandales, les Uns et les Alains conduisent des opérations de terrorisme173 culturel qui amenuisent toujours plus les espaces de paix. Les nouveaux barbares exploitent énormément le bluff (mais dans une guerre de paroles y a-t-il d'autres manières de gagner ?). Je dirai même que leur arme est le bluff. Mais si les barbares bluffent et les Québécois ne s'en aperçoivent pas c'est qu'ils ne sont pas très malins, pourrait penser quelqu'un parmi vous. Si tel est le cas ou bien vous êtes un barbare ou vous avez assimilé l'idéologie barbare sans vous en rendre compte. Contre le bluff, pour une

171 Pour ne pas trop alourdir le texte je n'écris pas les préfixe *Néo*, comme il se devrait.
172 Les Ibérogoths de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, tout en ayant des spécificités intéressantes, je préfère les considère comme des simples variantes de la tribu européenne.
173 C'est cette position sur le terrorisme intellectuel des barbares en provenance de pays musulmans que mes amis anti-américains trouvent très dangereuse.

civilisation qui ne veux pas retomber dans la barbarie psychologique, il n'y a que le choix du silence. Position extrêmement difficile à atteindre et surtout à garder. C'est pour cela qu'une partie des Québécois cède au bluff et se retranche dans des positions puristes d'où elle riposte avec des armes racistologiques. Ces Québécois sont malins, comme les barbares.

Zimbabwe

Au Zimbabwe le 2 % des blancs possédait plus que le 50 % de la terre. Toute la presse Occidentale attaque Mugabe qui, au lieu d'apaiser les esprits, pousse les vétérans de la guerre d'indépendance à occuper les terres des blancs : un dictateur exécrable —comme tous les dictateurs qui ne se plient pas aux diktats des démocraties occidentales. Ils ont le culot d'écrire qu'il faut indemniser les blancs et ils nous emmerdent avec l'éternelle comparaison avec les « bons » gouvernants de l'Afrique du Sud ! Le pourcentage de riches au Zimbabwe n'est pas très différent de celui des États-Unis. Et pourtant tout est différent. Dans l'ex Rhodésie la couleur de la peau est un trait encore moins secondaire qu'aux États-Unis et elle est bien plus importante que le bout d'injustice envers les quelques blancs qui perdent « leurs » terres. Il y a certainement des braves gars parmi ces blancs, des démocrates qui appuient les réformateurs, par exemple ; il est sans doute vrai que Mugabe vise surtout les opposants noirs mais il est surtout vrai que les noirs ne doivent pas oublier la tragédie de leurs ancêtres. Ceux qui participent à des manifs contre la mondialisation devraient plutôt manifester contre les blancs du Zimbabwe, symbole bien vivant d'une mondialisation qui persiste et signe depuis des siècles.

Lu dans un quotidien canadien : « Les Blancs ont dû abandonner 30 fermes qui ont été immédiatement pillées. » Et que veux-tu qu'ils fassent les Noirs sans terre, sans travail, sans argent, sans pouvoir, sans…

Lorsque la situation est dramatique il est de mauvais ton de peser ses mots même dans un quotidien sage comme *Le Monde*. La réforme agraire au Zimbabwe « tourne au nettoyage ethnique ». Pourquoi ? Parce que 215 fermiers blancs ont été arrêtés, ont été remis en liberté sous caution et devront se présenter devant un tribunal « qui pourrait les envoyer pour deux ans en prisons ».
Elle me dit : « Arrête ton charre ! T'en as pas marre ! Même Doris Lessing a dénoncé la folie de Mugabe. Même Bush a déclaré que le statu quo politique au Zimbabwe est inacceptable ».

Empire

Dans l'histoire de l'humanité, on retrouve des dizaines d'empires très différents par l'étendue, la durée, la cohésion, l'organisation politique, etc. L'Empire romain d'Orient dure plus de mille ans et

celui de Napoléon 1er une seule décennie, et pourtant tous les deux sont désignés comme des empires ; l'Empire mongol allait de la Corée à la mer Adriatique et l'Empire Torwa ne couvrait même pas tout le Zimbabwe, mais on nomme les deux « empires » ; n'est-ce pas un empire que celui du Soleil-Levant qui avait une cohésion que le Saint-Empire romain germanique ne pouvait même pas imaginer ? L'Empire britannique se targuait d'être démocratique, mais il est loin d'être sûr que, côté Russie, Ivan IV fût un grand démocrate quand il se fit appeler Tsar. Il faut dire que cette prolifération est due aussi aux conquérants occidentaux qui, dès qu'ils occupaient des terres, pour se donner un peu plus de gloire, appelaient « empire » toute organisation politique autochtone un tant soit peu complexe. À ce propos, il suffit de penser au nombre d'empires que l'Empire britannique défit dans ses conquêtes africaines ou asiatiques ! On peut résumer ainsi la signification d'*empire* telle que le XIXe siècle la solidifia pour les siècles à venir : une organisation de la souveraineté qu'à partir d'une métropole s'impose sur toutes les terres qui n'ont pas assez de force pour résister. Donc l'Empire n'est qu'un État-nation européen, qui s'annexe des colonies ne pouvant pas s'annexer d'autres États-nations européens — l'expérience napoléonienne et d'autres, bien moins glorieuses, sont les nécessaires exceptions. Que le XIXe et le XXe siècle, au moins jusqu'en 1960, aient été caractérisés par l'impérialisme des États-nations plutôt que par des empires est quelque chose qui est accepté même dans les pires familles. Il est beaucoup plus difficile d'accepter la thèse de Hardt et Negri selon laquelle aujourd'hui on ne peut plus parler d'impérialisme et, pour comprendre la politique actuelle, pour espérer changer quelque chose de fondamental dans les conditions de vie, il est important d'analyser la mondialisation à l'aide du concept d'un Empire « sans centre » plutôt que de la voir comme un acte impérialiste des USA qui continueraient ainsi, en quelque sorte, la politique européenne d'avant 1939.

Il n'est donc pas étonnant, vu l'étendue sémantique du terme *empire*, que Hardt et Negri mettent en garde les lecteurs contre une interprétation métaphorique : « [N]ous n'employons pas ici « Empire » comme une *métaphore* […] mais plutôt comme un concept, ce qui exige fondamentalement une approche théorique ». Mais, même si pour les deux auteurs il est important de considérer *Empire* comme un concept, il est clair qu'ils ne peuvent pas croire que la composante métaphorique puisse être complètement évacuée, surtout quand ils écrivent que « notre analyse relève essentiellement du modèle romain. » Ce que le « concept » leur permet, c'est de ne pas devoir démontrer les « ressemblances entre l'ordre mondial actuel et les empires de Rome, de la Chine, des Amériques, etc. » et de pouvoir ainsi diminuer le nombre de querelles académiques potentielles. Mais si le modèle qui trottine derrière le concept d'*Empire* et qui permet de mieux le saisir est celui de l'Empire romain, alors il nous semble qu'il n'y a pas de meilleure définition conceptuelle que

celle de Dante[174] dans *La Monarchie* : « L'Empire est un principat unique sur tous les êtres qui vivent dans le temps ». Puisque dans le moyen âge chrétien les anges étaient des vivants mais des vivants hors du temps « tous les êtres qui vivent dans le temps » est égal à « tous les êtres vivants » de notre époque ce qui est équivalent à ce qu'écrivent Hardt et Negri : « le concept d'empire est caractérisé fondamentalement par une absence de frontières. »

L'Empire est « la nouvelle forme mondiale de la souveraineté » qui prend la place des État-nations parce que ces derniers ne peuvent pas s'adapter aux nouveaux modes de production et d'échanges qui sont en train de bouleverser l'organisation politique et économique de la terre.

L'Empire n'est pas l'impérialisme mais son dépassement ; l'Empire est unique, les États impérialistes étaient légions ; les États impérialistes traînent avec eux les relents du racisme propre à tous les nationalismes, l'Empire n'a pas besoin d'écraser une race ; les États impérialistes déplaçaient des armées pour conquérir des terres ou mater des révoltes, l'Empire déplace des armées de police pour emprisonner (ou tuer) les méchants ; les États impérialistes cherchent de nouvelles terres pour les gens de la métropole, l'Empire cherche les lieux et les personnes les plus productives.

Mais il n'y a pas seulement des différences.

Il y a aussi une similitude très grande, qui facilite la diarrhée verbale de beaucoup d'adversaires de la mondialisation et qui leur fait oublier toutes les différences : *les États impérialistes emploient l'idéologie nationaliste et la religion pour épauler l'exploitation de la majeure partie de leurs sujets, l'Empire, lui, aux mêmes fins, emploie le spectacle*. Il est vrai, aujourd'hui il n'y a pas moins d'injustices qu'hier. Mais il est surtout vrai que ce n'est pas en suivant les chants de vieilles sirènes édentées qu'on trouvera le moyen de « changer les choses ». Les États-nations viennent de se vider de toute utilité et donc de toute crédibilité. Chercher dans ces carcasses vides des outils est non seulement réactionnaire (ce qui n'est pas un mal en soi) mais imbécile (ce qui est un mal en soi) et fasciste. Il ne s'agit surtout pas de nier la continuité dans l'exploitation entre les États-nations et la nouvelle organisation mondiale, mais Hardt et Negri ont bien raison quand ils affirment que c'est seulement en prenant conscience des éléments nouveaux qu'on peut mener une lutte qui ne soit pas une simple agitation juvénile dans l'attente de trouver une place au soleil sous le nouveau pouvoir.

Ce qui est intéressant dans le livre *Empire,* c'est qu'il n'y a pas de nostalgie pour un passé récent qui a été l'un des plus meurtrier de l'histoire ; c'est qu'il n'y a pas d'acceptation béate de l'organisation du monde actuelle et pas de solutions « toutes cuites ».

---

174 Poète florentin né en 1265 et mort en 1321. Son œuvre la plus célèbre, *La Divine comédie,* malgré son attachement à l'Empire, ne fut pas écrite dans la langue impériale, le latin, mais dans celle d'une nation qui attendra encore plus de 500 ans avant de devenir un État.

Il y a ceux qui disent : « Cette histoire d'Empire sans centre, d'Empire en réseau, c'est complètement faux. Non seulement l'Empire a un centre, mais il est une pure émanation des USA. L'Empire actuel n'est que l'impérialisme des USA à l'époque de la mondialisation. Il suffit de voir ce qui se passe actuellement175 avec l'Irak pour comprendre. Bush se comporte comme un Léopold belge quelconque avec l'Afrique ». Qui sait comment finira cette « histoire » avec l'Irak ? Mais quelle que soit sa conclusion temporaire, il est clair que les États-Unis, l'État-nation hégémonique est obligé à se plier à certaines exigences d'un droit international qui est plus que le résultat d'un équilibre diplomatique ponctuel entre États. La déclaration du 20 septembre 2002 de Georges Bush au congrès : « Nos forces armées seront assez puissantes pour dissuader tout adversaire potentiel qui voudrait établir une politique d'armement dans le but de surpasser ou d'égaler la puissance des USA », est la queue d'un discours du XIXe siècle qui ne semble pas infirmer les thèses de Hardt et Negri mais simplement confirmer le manque d'envergure du président des USA. Il est inutile de lui demander d'aller au-delà des intérêts immédiats de l'industrie de l'aviation, électronique et informatique. S'il y a une guerre du Golf II, elle sera comme celle de 1991, ou celle du Kosovo, ou celle d'Afghanistan en 2001 : une guerre « interne » pour mettre de l'ordre dans les échanges économiques. Il est vrai qu'il y a d'autres guerres (Congo, Tchétchénie, Indonésie, Sierra Leone, pour n'en nommer que quelques-unes unes). qui semblent cadrer moins bien avec l'Empire), mais elles ne contredisent pas les thèses du livre : dans leur localisme, la silhouette du nouvel Empire est plus difficile à cerner — mais il suffirait d'analyser qui arme ces nations et ces ethnies en guerre pour voir poindre l'ombre de l'Empire.

Peuples

Finalement un homme d'État canadien qui a le courage de faire une déclaration pro Russe. Jean Chrétien, devant Poutine, à propos du plan de défense (sic !) militaire américain : « la stabilité qui existe ne doit pas être sapée par le plan des Américains ». Après le réchauffage avec Chrétien, Poutine a rencontré le chancelier allemand Schröder, sur les gros problèmes de gros sous : les Russes doivent 20 milliards de Dollars aux Allemands. Russe ? Allemands ? Lesquels ? Ah peuples, que de conneries en votre nom ! Mieux vaudrait disparaître, n'est-ce pas ?

C'est ça (aussi) l'Amérique

Une journaliste d'une grande chaîne de télé : « pensez-vous qu'il est correcte de coucher avec son copain avent le mariage ? » Réponse : je pense que quand on est ensemble depuis deux ou trois ans,

175 20 septembre 2002.

qu'on est sûr que c'est pour toujours, alors…

La question n'a pas été posée à une jeune fille, timide, marocaine, de famille intégriste, mais à un *sex symbol* qui excite les adolescents de moitié de la planète : Britney Spears. Contrairement à mon compagnon, je ne crois pas que la réponse a été dictée par son manager ou par ses parents, que ça fait partie du spectacle : si spectacle il y a, ce n'est pas son spectacle.

C'est évident qu'elle y croit, qu'elle ne voit pas de contradictions entre ses déhanchements et ses coups de bassins sur scène et l'idée de la virginité. Et, effectivement, il n'y en a pas, ou, s'il y en a, ce n'est d'aucun intérêt. Ce qui est par contre intéressant c'est la relation entre spectacle et « vérité ». Une fille qui incarne le déchaînement et qui reconnaît, sincèrement, que ce n'est que de la frime, c'est du spectacle à son plus haut point de raffinement. Ce qu'elle dit dans l'entrevue ça ne fait pas partie de son spectacle, c'est sa vérité, c'est notre spectacle.

Quand les médias présentent les faits, les commentaires des faits, les commentaires des commentaires, les faits qui commentent les commentaires des commentaires, les commentaires des faits qui… on est dans le spectacle permanent, dans la fausseté absolue — si quelque chose d'absolu existe.

Ça non

Ça non. Envoyer des jeunes filles de seize ans se suicider. Non. Ça non. Non. Si j'avais une bombe atomique je la mettrais dans le cul de ceux qui les suicident. Non. Ça non. Pas ça. Ça non. Vieux cons de Palestiniens suicidez-vous, mais laissez les jeunes filles vivre. Ça non. On peut tuer. Ça oui. On peut même suicider des petits mâles exaltés. Mais, ça non. Ça non. Non. Ça non.

Saint Valentin

J'avais toujours cru que le massacre de la saint Valentin, qui eut lieu à Chicago le 14 février 1929, avait été une bataille de la guerre italo-irlandaise pour le contrôle du marché de l'alcool et que Al Capone en avait été le grand stratège. Eh bien ! non. Même si les retombées vont à Capone, c'est Mc Gurn (qui, à mon avis, n'a pas un nom tout à fait sicilien) qui prépare le piège où sept contrebandiers trouveront la mort. Quatre hommes, deux Italiens et deux Irlandais (ces Irlandais ne sont jamais solidaires !), habillés en policiers, à 10 :30, fusillent sept Irlandais venus chercher du whisky de bonne qualité dans un garage. Dans les affaires de pègre et de politique les choses sont toujours plus complexes qu'on ne le pense. Ça ne m'étonnerait pas, par exemple, que les Kennedy aient été impliqués d'une manière ou d'une autre. Ça, c'est du passé et le passé n'est pas bon pédagogue, comme on dit. Prenez Bush et Powell, par exemple. Que font-ils ? Soixante-douze ans après, ils jouent à Al Capone et Mc Gurn. Mais, contrairement à Capone qui eut la classe de ne pas se vanter du massacre — Moi ? J'étais en Floride ! Une gaupe m'a même donné la syphilis. Je n'en

sais rien. Je suis un homme d'honneur, moi —, Bush s'est vanté de l'attaque contre l'Irak. Il avait l'alibi du Mexique mais il ne l'a pas exploité. À moins que sa fille et son père, le couple diabolique bon à vendre vache foireuse, ne lui aient mis en tête une de ces idées… « Faites attention Mexicains ! On peut frapper même ici… ».

Ce n'est pas un nouveau Vietnam

C'est incomparable. Je parle de ma perception, de mes sentiments et de mes pensées par rapport aux deux guerres. Lors de la guerre contre le Vietnam j'avais vingt ans et n'avais pas de doutes. Je criais contre l'impérialisme américain, participais à toutes les manifs, trouvais cette guerre dégueulasse, et j'en passe. Aujourd'hui je trouve la guerre contre l'Irak dégueulasse et que l'arrogance du gouvernement américain ne mérite aucune considération mais…
Mais.
Cette guerre je la sens. Rien d'intellectuel, tout dans le haut ventre. Elle est partout. La guerre contre l'Irak me blesse, celle contre le Vietnam m'excitait. L'une me fait mal, l'autre était le plaisir de lutter contre un mal qui ne me faisait pas mal.

Bête

« *Je suis mort parce que je suis bête* », écrivis Nietzsche bien après son internement. Moi, je suis bête mais je ne suis pas mort. Je suis bête parce que, quand j'écoutais les nouvelles des assauts des Irakiens aux camions, je n'avais pas pensé que ces camions transportaient armes et victuailles pour l'armée d'occupation. J'ai beau rabâcher du nouvel Empire où tout se confond, de réseaux de pouvoir et de biopolitique. Caquète, caquète…
Dans la poussière de mes mots, je n'avais pas été capable de voir que les soldats et les civils se confondaient plus que jamais. Je suis plus bête que je ne le dis. Et penser que même les journalistes du *New York Times* en parlent comme des actions de guerre.

Guerre et politique

Que la politique internationale soit la continuation de la guerre par d'autres moyens, c'est une banalité. Que la guerre soit la continuation de la politique par d'autres moyens, c'en est une autre. Et les deux ne sont pas en contradiction. C'est comme l'histoire de la poule et de l'œuf.
Si l'histoire est un convoyeur qui transporte, depuis la nuit des temps, des briques de guerre et de la blocaille de paix, où est-ce le début ? Après cette guerre-là, si vous êtes optimiste ou après cette paix-ci, si vous êtes pessimistes. Ou le contraire.
Prenons ce qui se passe ces jours-ci autour de l'Irak. Ça saute aux yeux comme un coup de pied au cul que Chirac continue la guerre par d'autres moyens tandis que Bush continue la politique par

d'autres moyens. Mais il est aussi clair comme du lait de chamelle qu'un jour pas très lointain, leurs successeurs renverseront les rôles. Et alors ? Le convoyeur de l'histoire transporte des briques de guerre et de la blocaille de paix, et le convoyeur s'arrête seulement si les hommes disparaissent. Et alors ? Impossible d'enlever les briques de guerre ? Impossible. Quand les États sont les propriétaires des fours.

Bull

J'ai une certaine sympathie pour Bull qui a été mon premier employeur à une époque où, en informatique, IBM faisait le beau et le mauvais temps, comme aujourd'hui le font Microsoft et Apple. On était dans la vingtaine et tout client qu'on volait à IBM était une excuse pour fêter jusqu'à quatre heures du matin, jusqu'à quand Marino nous disait : « Chantons la dernière, vraiment la dernière ! L'ave Maria de Schubert ».

Il semble que Bull soit en difficulté et qu'elle doive rendre 450 millions d'euros à l'État français qui les lui avait « donnés » pour la sauver d'une faillite certaine. À cause des lois européennes, Bull est obligée à rendre l'argent à l'État qui s'empressera de lui passer 500 millions d'euro pour fin de restructuration. Ce qui veut dire un gain net de 50 millions. Tricherie ? Non. L'argent de la restructuration ne doit pas être rendu.

La loi européenne est respectée, la loi française aussi mais surtout, on a respecté la loi de l'économie. La mission d'une entreprise est de faire de l'argent et celle de l'État de l'aider. C'est ça la morale de l'histoire, et non seulement de cette histoire. Comme dirait Arnold : « C'est ça qui est ça » et à moi d'ajouter : quoiqu'en pensent les nouveaux Catons, qu'ils soient vieux ou jeunes.

Les Talibans

Un vrai dialogue

« Vous êtes déjà de retour ?

— Je ne suis pas partie.

— On m'avait dit que vous étiez partie pour l'Afghanistan.

— L'Afghanistan ? Je n'ai jamais songé à aller dans ce pays-là.

— Alain me disait que vous étiez amoureuse d'un Taliban.

— Amoureuse d'un homme… Pas moi… Je ne les aime pas…

— Mais, eux, ils ne sont pas des hommes ! »

Publicité

On dit que la publicité est l'âme du commerce. Tuons la publicité et le corps du commerce se putréfiera entraînant dans sa décomposition l'injuste organisation sociale qui le fait vivre, disent les

jeunes des mouvements antipublicité. Je crains qu'ils se trompent et que la publicité ne soit pas l'âme mais le corps bien portant d'un business sans âme. Imaginez ce que peuvent penser de l'âme du commerce ceux qui mettent en doute l'existence de l'âme des humains !

Un, deux

Engagement : un *excès* de *subjectivité* qui donne *continuité* à un *sens* partagé.

Non-engagement : un *excès* de *subjectivité* qui donne *continuité* à un *sens* non partagé.

Subjectivité : un point de vie qui donne continuité à l'espèce

Excès : ce qui est dans la vie et que le discours ne peut retenir.

Continuité : ce qui est assez loin pour qu'on ne voie pas les ruptures.

Sens : ce que l'homme ne peut ne pas créer.

Homme : animal sensogène.

Partagé : le lit des points de vie.

Suspension

Vous souvenez-vous de Blair ? De ce travailliste anglais, premier ministre de 1997 à 2007 qui, mécontent de la droite et de la gauche (comme bien de gens de gauche), ouvrit une troisième voie toute en descente vers le bonheur des marchandises ?

C'était facile de le critiquer, ça donnait un air pur comme celui des cimes afghanes, celui que respirent les restes des guerriers de Al Qaida qui respirent encore. Mais avant de l'attaquer, il faudrait considérer d'où il est parti (vous souvenez-vous de madame Thatcher ?) et où il est arrivé.

Si, à titre d'exemple, on considère sa « politique de l'enfance », il est aisé de voir que la législation du Royaume-Uni était une des plus avancées au monde. Pour punir un écolier il fallait suivre des procédures tellement compliquées qu'il aurait pu faire pipi dans l'oreille de sa maîtresse sans que l'on ait le droit d'envisager une suspension, même de quelques heures. Pour montrer que je n'exagère pas il suffit de penser au cas de Mary C. une fillette de neuf ans de Liverpool qui eut droit à un simple capucinade après que son sourire força son professeur à la violer ! Il est difficile de ne pas être d'accord avec une politique très stricte de protection de la jeunesse, à moins d'être un provocateur invétéré qui dit n'importe quoi pour ne pas s'aligner sur les idées de la majorité, d'être un vieux satyre ou un nazi ou n'importe quel autre rebut de la race humaine. La défense des faibles — et qu'y a-t-il de plus faible que les pousses humaines ? si faibles, si mignonnes — bien avant qu'elle ne devienne un des chevaux de bataille de la gauche vivifiait depuis la nuit des temples toutes les morales humaines. Inutile de dire que les adversaires les plus irréductibles de Blair, ceux qui critiquent sa politique internationale en disant qu'il n'a pas respecté les mêmes principes qu'il a

appliqués dans son pays, sont de mauvaise foi ou des imbéciles : on n'applique pas bêtement les mêmes principes dans des domaines si différents comme la politique internationale et l'école. Les principes, comme la mode, si on ne veut pas tomber dans le ridicule, doivent s'adapter aux situations — on ne porte pas des talons hauts et un corset Jean Dominique Vacher lorsqu'on nettoie une étable ! Considérons l'Afghanistan, où Blair a perdu beaucoup de plumes : si, avant de punir l'Afghanistan, il avait appliqué des procédures complexes comme celles qui sont appliquées aux écoliers londoniens, les bombardements n'auraient pas encore commencé176 et on risquerait d'être envahi par l'idéologie talibane : on verrait les femmes occidentales lutter pour porter la burqa, pour ne pas travailler hors de la maison, pour ne pas avoir des soins hospitaliers, pour ne pas aller à l'école, pour être violées sans qu'on n'en fasse tout un tabac... Ce qui provoquerait une crise économique sans précédents, et Blair le sait. Les catégories de « faible » et de « fort », si bien adaptées aux humains, ne sont pas applicables à des pays, à moins d'être de vieux nationalistes bornés. Dans chaque pays, il y a des faibles et des forts, ce qu'il ne faut pas enseigner à Blair — il n'est pas socialiste pour rien. Blair engage son pays à défendre les faibles de tous les pays. Coûte que coûte. Et ce n'est pas parce que ça ne lui coûte rien, personnellement, que c'est moins important (seulement de bas démagogues emploient de tels arguments sans valeur politique et intellectuellement nuls pour dénigrer les hommes de pouvoir). Si on est un tant soit peu connaisseur des choses politiques, il est difficile de ne pas être d'accord avec Blair sur l'Afghanistan. Certes la politique afghane est tellement simple qu'il ne faut pas avoir inventé la poudre… mais pour montrer que le flair de Blair est hors pair on peut considérer un exemple de politique internationale un peu plus corsé.

Imaginez que Blair, avec d'autres gouvernements du Commonwealth, doit juger un pays de onze millions d'habitants, une superficie de 390 759 Km carrés, avec 44% de la population de moins de 15 ans et une espérance de vie de 39, pour son comportement177 antidémocratique. Le fait que ce pays ait eu l'indépendance du Royaume-Uni seulement le 18 avril 1980 (20 après la grande vague de décolonisation) n'a aucune importance, je dirais même que cela le rend encore plus coupable car le retard a permis à sa classe dirigeante de rattraper certains standards de l'économie éclairée. Que 1 % de la population détienne 80% des terres cultivables est aussi sans importance. Ce sont des chiffres qui frappent l'imagination des têtes chaudes mais qui sont tout à fait normaux dans nos pays aussi. Il faut admettre que, dans notre178 pays, l'agriculture est encore très importante et donc que ces

176 Même si ce sont les Américains qui bombardent, tout est comme si…

177 Comportement d'un pays !

178 Notez la puissance des langues qui nous permettent de passer de « nos pays » à « nôtre » (un pays qui ne nous appartient pas comme les nôtres) avec une extrême facilité. Comme quoi la langue nous permet de jouer avec la propriété comme on veut. Ce qui semble confirmer qu'entre la parole et le monde il y a un clivage, quoi qu'en disent les tenants du « tout est interprétation ». Ce « notre », dans mon cas (j'ai eu la tentation d'écrire « notre cas », ce qui aurait rendu ma note encore plus baroque) est clairement employé pour donner un style familial avec

chiffres ont une signification fort différente qu'en Occident.

Il serait sans doute intéressant de savoir si les gens qui détiennent presque toutes les richesses du pays ont quelque chose en commun, au-delà du fait d'être riches. Pour le découvrir allons-y avec un dialogue, symbole de la démocratie :
« Ils ont tous mal au genou droit.

— Non.
— Ils souffrent d'hémorroïdes.
— Non.
— Ils aiment Bono.
— Non.
— Ils n'aiment pas la fondue avec du vacherin.
— Non, cela non plus.
— Ils s'appellent Mugabulélé ou Lalouboulouloulou
— Pas du tout. Ils s'appellent Smith, Cochrane, McCulloch…
— Ils aiment tricoter.
— Tricoteeer… au sens de tricoter ?
— Tricoter.
— Je ne crois pas.
— Ils aiment les aisselles poilues.
— Non.
— Ils aiment la jambonne de Bayon ?
— Non.
— Je donne ma langue aux hyènes.
— Ils sont tous des Blancs !
— Des Blancs ? Et alors ? La race est sans importance. Es-tu raciste, pas hasard ? Ils sont indépendants depuis seulement vingt ans. C'est normal.
— C'est normal. Je n'avais pas pensé à cela. T'as raison et Blair aussi. Il faut suspendre ce pays du Commonwealth si on ne veut pas que les Noirs prennent les terres des Blancs.
— Je viens de piger ! Tu parles du Zimbabwe et de son dictateur Mugabe. Il est clair que Blair a raison. Mugabe est un raciste de la pire espèce et le racisme n'est pas compatible avec la démocratie. Je crois qu'il faudrait arroser le Zimbabwe avec le gaz BpC-119Aus44-Witz pour arrêter cette peste raciste.

---

un soupçon d'ironie.

— Ça fait du bien de parler avec quelqu'un qui connaît la politique comme toi. Sans toi, je n'aurais jamais pensé que Mugabe était raciste. Mais tu m'as tout éclairci. Il faut que la communauté internationale ostracise Mugabe afin que les Blancs conservent la terre que Dieu leur a donnée pour les remercier de leur attachement aux vraies valeurs, qui ne sont pas de cette terre. »

L'Afghanistan et le Zimbabwe sont deux exemples typiques du solide fondement moral de la politique de Blair.

NOTE 1 : Les tergiversations du Premier ministre canadien sur la question des fermiers blancs montrent, encore une fois, la différence de stature politique des deux pigeons voyageurs de Bush.

NOTE 2 : Les terres qui n'appartiennent pas aux Blancs (le 20 %) appartiennent aux Noirs non racistes qui, pendant la domination coloniale, ont été des serfs fidèles et utile à la cause britannique.

Blair le démocrate

Que les États-Unis aient envahi l'Irak pour s'assurer les fournitures de pétrole pour les prochaines décennies est désormais un constat accepté même par les « idéalistes » les plus bornés. Cette explication, qu'au début n'était défendue que par ceux qui ne voyaient que les enjeux économiques, depuis quelques mois, c'est le cas de le dire ! fait tache d'*oil*. Il est facilement prévisible que la nouvelle dernière explication de Bush, quinze jours avant les élections, sera la suivante : « *L'invasion était la seule manière qu'on avait pour assurer que les pays industrialisés ne soient pas étranglés par les décisions d'un dictateur sans respect aucun de la dignité de l'homme* ».

Il n'y aura que Blair qui ne démordra pas et continuera à parler de lutte pour la démocratie.

Il est le plus honnête du gang : plus honnête que les représentants hypocrites de l'Hexagone, que ceux du pays des Germains ou que ceux de vastes étendues que l'Oural ne limite pas encore. Il suffit que je fasse un couple de mise au point pour que je sois complètement d'accord avec Blair. À « démocratie » j'ajoute « occidentale » : il s'agit d'une invasion pour les démocraties occidentales. Et puisque les démocraties occidentales sont gouvernées par les industriels179 (de toute sorte, même de l'industrie culturelle et agricole) envahir un pays pour les démocraties occidentales veut dire envahir afin que les échanges de marchandises permettent à une minorité d'Occidentaux de devenir toujours plus riche et à la majorité de vivre mille fois mieux que ce qui vivent hors Occident. Ce qui est bien

179 Et non des financiers comme répètent depuis des années fascistes, sociologues de gauche sans fantaisie et les pamplemousses du *Monde Diplo*. Ils sembler ignorer que les « méchantes » financiers sont tout cul et chemise avec les industriels et que les sous qui leur permettent d'acheter une photo numérotée de Newton ou d'acheter une villa à Pantelleria sortent du même trou.

plus que le pétrole. Ce qui implique toutes les industries qui travaillent pour la destruction : mécanique, avionique, informatique, mathématiques…

Staline

Pour souligner le cynisme, la brutalité, l'inhumanité, la cruauté de Staline, d'aucuns citent sa remarque : « La mort d'une personne est une tragédie, la mort de milliers de personne est une statistique ». S'il est vrai qu'il a dit cela, cette remarque, à mon avis, va plutôt dans le sens de l'humanité et du respect de la vie. Elle va dans le sens (sans doute tragique mais nullement cynique) que donne le sentiment « qu'on meurt toujours seules » ; dans le sens, humainement très vrai, de l'impossibilité d'additionner les morts sinon « hors de la mort », sinon sur un plan politiquement « abstrait » où seul comptent les statistiques.

Services secrets

Lorqu'on commence à se demander s'il faut croire aux dépêches des services secrets, il y a quelque chose qui ne va plus dans les têtes qui furent déjà tournées à gauche.

Edgar Varèse et l'Abbé Mugnier

Déconcertant. En 1915, Edgar Varèse, le maître à composer de Frank Zappa, rend visite à l'Abbé Mugnier. Deux mondes sans affinité aucune, dans ma tête. Manque d'imagination et de lucidité. Ces deux mondes sont deux seulement dans l'imaginaire sans imagination des cultivés-ignorants. La mondialisation et le métissage de la culture et du pouvoir datent au moins de l'*homo sapiens sapiens*.

Dommage

Bush déclare que les terroristes voulaient mettre à genoux l'économie globale. Quelle envie de devenir terroriste ! C'est dommage que terroristes et antiterroristes croient à la même économie.

Jenna

Que les journalistes soient des cruches sans anse, je le savais depuis ma plus tendre enfance, mais je dois confesser que leur myopie m'a dernièrement fort affecté. Leurs commentaires sur Bush ont encore réussi à m'étonner. Ils font un tas d'histoires sur le fait qu'il est fils d'un ex-président et les plus malins et engagés arrivent même à suggérer que la démocratie n'a pas tellement changé les manières de passer le sceptre. Que, en même temps, le petit Joseph Kabila remplace son lourdaud de père, leur donne la possibilité de faire de l'ironie facile. Et pourtant tout est si simple. Le mandat de Bush fils n'est d'aucune importance. Un zéro historique, si ce n'était pas qu'il est un pont vers le mandat de Jenna. Jenna Bush, cette fille qui connaît par cœur l'évangile selon Marc, qui a été

capable de dessiner une carte du monde avec tous les États180, qui… qui… la liste de ses exploits est si longue que John Willies l'a nommée l'Héraclès du troisième millénaire. Jenna qui, dès l'âge de deux ans, fut entraînée par son père W. à pratiquer des injections létales à ses poupées noires, est déjà prête pour devenir la première femme présidente des États Unis. Selon papi Bush elle serait bien plus à la hauteur que son père (c'est-à-dire son fils), mais les Américains ne semblent pas encore prêts à avoir une jeune fille intelligente, cultivée, courageuse et fougueuse *for president*. Ce que papi ne dit pas c'est que Jenna est sa fille et non la fille de son fils. Autour des bivouacs, au coucher du soleil, devant les pompes, les *petrolboys* chantent l'histoire de la naissance mythique de Jenna : ne trouvant pas *the Laura's fucking hole*, Bush Le Jeune demanda un conseil à papa et Bush Le Vieux, bien content de remettre le pied à l'étrier, sceptre en gaine, sa belle-fille à la forte encolure et ouverte du devant, sous le regard pénétré du fils, estrapassa et :

after two hundred
two hundred and seventy
two hundred and seventy five days
from the fucking
from the fuckiiiing
from the Laura's fucking hole
went out
went out
went ouuuuuut
the Jenna's fucking head
Jennaaaaaaaaaaaaaaaa's
Fucking hhhhhhheaddddddddddd

Multitude

Belle, très belle. Intelligente, très intelligente. Attentive, très attentive : « J'ai trouvé le livrer de Negri et Hardt sur l'empire très intéressant même si je trouve le concept de multitude trop flou. » Étonnant. Et pourtant rien de plus simple que le concept de multitude, en théorie. Il suffit de considérer un grand nombre d'individus et de les déshabiller. De leur enlever la langue, la patrie, la couleur de la peau, le sexe…
« Mais, il ne reste plus rien !

180 Elle oublia seulement le Vatican. Mais, est-ce une erreur ou le début de la formation d'une stratégie présidentielle ?

— Je me suis mal exprimé. On n'enlève rien, mais on considère les individus comme des singularités, des points de vies, des corps désirants et pensants et on va chercher ce qu'ils ont en commun. Ce qu'ils partagent.
— S'ils sont des singularités ils ne partagent rien, à moins de penser qu'ils partagent quelque chose en… en Dieu.
— Le concept de multitude est un concept politique et non métaphysique. Il souligne la quantité sans que cette quantité soit unifiée sous l'égide du peuple (qui n'est que le loup-État déguisé en agneau).
— Oui, mais il faut quelque chose qui unifie.
— Ce quelque chose est la capacité de parler. De vivre ensemble. C'est ce que les individus ont derrière eux. Ce qui les a fait vivre. »

Plus un concept est simple plus il est difficile à comprendre : ce vieux lieu commun de la philosophie est moins faux que l'on ne le pense. À moins que ce ne soit pas le sens de « comprendre » qui nous fait faire fausse route.

Spectacle

Ce serait étonnant et malheureux pour ceux qui voient les humains comme des êtres dotés de quelques milliards de neurones si, après des élections (dans n'importe quel pays), il y avait encore des gens qui doutent qu'on vive dans une société du spectacle : spectacle de préparation des élections, spectacle des sondages, spectacle de la présentation des résultats, spectacle des commentaires, spectacle des manifestations de gauche.

Sondages

Les sondages nous donnent des chiffres, fruit d'échantillonnages, qui représentent les intentions de vote. L'aruspicine des nombres, pour fonctionner, a besoin d'une participation passive et sans état d'âme des répondants. Comment s'étonner que beaucoup de personnes qui votent pour Le Pen ne le disent pas, dans une société où la majorité pense que c'est honteux d'être raciste ? Ce serait un hara-kiri moral. Mais on ne peut pas prétendre que nos commentateurs qui s'intéressent seulement à leurs commentaires puissent faire le moindre travail cérébral pour lire les entrailles des nombres. Ce manque de travail en « temps réel » aura même des retombées spectaculaires dans les départements de science politique qui se pencheront sur l'analyse des sondages et donneront des explications utiles pour le spectacle du prochain congrès ou de la prochaine entrevue à la télé.

Séisme

Dans une société du spectacle, il faut toujours qu'il se passe quelque chose. Il faut surtout qu'on dise

qu'il se passe quelque chose pour attirer l'attention qui autrement flânerait dans d'autres régions du politique : chaque aboyeur chante les caractéristiques exceptionnelles de ses femmes-canons, de ses mangeurs de feu, de son Albert tellement maigre qu'il passe par le chas d'une aiguille. Une fois qu'on est pris dans la logique du spectacle, on n'a pas d'autre choix que de choisir des termes toujours plus puissants, toujours plus percutants, toujours plus… spectaculaires. Séisme, par exemple. Séisme pour indiquer que les gens ne se sont pas comportés comme la police culturelle l'avait prévu. Un mec qui savait ce qu'est un spectacle aurait probablement dit : *Much ado about nothing*.

Honte

Première page d'un quotidien : un visage de pierrot, un masque, avec l'inscription « j'ai honte d'être Français ». Du spectacle, encore. Du spectacle plus spectaculaire que celui de Le Pen. Honte d'être Français parce que le 20 % de ceux qui habitent en France votent Le Pen ? C'est du cirque, encore une fois. C'est le fait qu'existent des nations comme la France, le Canada, les États-Unis… qui engraissent les tendances racistes. Continuer à employer le mot « France », c'est la vraie honte (si *honte* a un sens par rapport à ce que les autres font. Mais, sans doute que la honte n'est que la spectacularisation de nos sentiments).

Élections

Les élections sont un moyen de choisir, parmi ceux que les Partis nous présentent, ceux qui iront nous représenter (Cédant à la spectacularisation du genre, j'avais écrit ceux/celles. Je me suis rattrapé en me relisant. Faut-il lire et relire et relire et relire… jusqu'à ce que l'ennuie nous endorme pour sortir du spectacle ?) Je reprends et je précise : les élections sont un moyen pour choisir ceux qui jouerons un rôle de comparse en croyant jouer le rôle principal.

Cinéma

J'ai arrêté d'aller au cinéma quand trop de films parlaient de cinéma. Pourquoi ne devrais-je pas cesser de m'intéresser à la politique des partis quand ceux qui font la politique ne parlent que de politique ?

Sans ou avec frontières

Médecins sans frontières. Les médecins de l'Afrique du Sud s'en vont dans des pays où la vie est plus facile — au Canada il y en a 1 500. J'imagine qu'ils sont tous des Blancs, comme le docteur Vogel qui, en Alberta, raconte des *jokes* en afrikaans et qui dit : « Vous devez créer un environnement où les gens se sentent en sécurité, où ils peuvent se réaliser et prospérer ». Vous, qui ? Les Noirs ? Ceux qui ont pu « prospérer » sous la matraque des blancs ? Et les Vogel ont le courage de parler et nous

avons la lâcheté de les laisser parler.

Jeunes avec frontières. Ça va mal quand la jeunesse d'un Parti, avec des origines plus ou moins socialistes, cite Charles Maurras. Mais ça fait encore plus mal quand ils pensent démontrer qu'ils ne sont pas fascistes et disent que : « […] l'ultime idée qui prime, c'est l'indépendance de la patrie. » Patrie ? De *peuple* à *patrie* le glissement n'est pas indolore. Si le peuple est vide, la patrie est pleine de… merde.

Hommes politiques sans frontières. Rien d'étonnant dans le fait que Bouchard passe d'un parti à un autre ou que des marxistes-léninistes comme Duceppe deviennent les chefs d'un parti nationaliste. Mussolini, avant de fonder le parti fasciste, était bien socialiste.

Aide sans frontières. Suite à la poursuite contre IBM pour aide technologique aux Nazis, je propose des procès pour aide idéologique (Nietzsche), aide culturelle (Gallimard), aide spirituelle (Pie XII), aide politique (Poutine en tant que descendant de Staline), aide démocratique (le peuple allemand). Poursuivons, poursuivons le passé et, cagnards, attendons que le présent passe pour régler nos comptes. Pauvres de nous !

Sans complexes

Elle vient d'arriver d'Afrique du Sud. Elle y a passé trois mois à développer des sites WEB pour SASCO (South Africa Students Congress). La réconciliation fout tout en l'air ils ont les mains et les pieds liés aux compagnies anglaises et américaines elles possèdent aussi les réserves tout semble un peu trop théâtral ils ont des idées très différentes mais c'est comme si la réconciliation les obligeait à oublier à tout pardonner ils sont tous chrétiens un médecin qui avait fait des expériences sur les noirs comme s'ils étaient des rats il va au bureau de la réconciliation il confesse et il est blanchi on était à une fête dans un édifice qui avait déjà servi de prison et des gars disaient en riant qu'ils avait été là mais que maintenant tout était fini ils étaient plus de mille ils mangent du riz avec des pommes de terre mais on mange bien si on n'a pas peur d'avoir trop de bourrelets regarde il y a un type qui a fait goudronner une route qui arrive à la mer c'est la seule route asphaltée que j'aie vue les autres sont en terre battue pleines de trous une route goudronnée pour transporter ses femmes non je n'ai pas connu de mecs ils ne sont pas chaleureux si tu es blanche tu portes une tâche le soir tu ne te promènes pas seule ils te font les poches ils cherchent souvent des cellulaires j'ai préparé le site mais il ne l'ont pas rempli les premiers jours ce n'était pas dépaysant c'était comme être à Montréal excepté le soir les chauffeurs d'autobus et de combi eux ne sont pas dans le réconciliation quand ils arrivent à un arrêt il faut faire attention ils te font monter de force pataplan les portes tu sais les portes qui glissent oui coulissantes ils les enlèvent et puis pataplan tu es en boîte

Combien d'habitants ?

Je lui demande.

Consulte l'encyclopédie
Qu'elle me dit.

Sealand

Il y a ceux qui aimeraient devenir phalanstériens, ceux qui veulent squatter à Venise en Québec, ceux qui essayent de construire un État à l'intérieur de l'État colombien, ceux qui Kibbouzent, ceux qui fondent des républiques virtuelles et il y a lui : Roy Bates, le prince de Sealand. Il a occupé une plate-forme anglaise dans des eaux internationales près de l'Angleterre et y a fondé un État d'acier de quelques mètres carrés. Anarco-monarco-capitaliste comme seulement des vieux Anglais peuvent l'être, il veut y créer un paradis pour les internautes où personne aura accès à vos messages. Si un jour ça dérangeait la poupée Blair, elle déclarera une guerre sainte et envahira Sealand comme la Dame de fer le fit à l'île aux moutons.

Vous dites que ça change ?

19 Septembre 1903. Débats des chefs : « Sept trains du Grand-Tronc et deux bateaux spéciaux partirent de Montréal » pour assister à la joute de Laprairie entre Bourassa et Tarte. Question de tarifs et libéralisation du marché et de vaches malades. Dans la *Presse* du 18 septembre : « (…) l'Angleterre (…) prend la peine de mentir officiellement contre nous en désignant à l'univers notre bétail comme infecté d'une maladie qu'elle sait ne pas exister ! » Question des forêts québécoises. Le cabinet provincial est « en train de lapider notre domaine forestier au profit des yankees », c'était « un lambeau de la patrie qui s'en allait. ».

En 1872 au Québec, dans le programme du *Parti national* : « Droit absolu de faire et de défaire nos traités de commerce avec tous les pays. ». En 1903 au Québec, dans le programme de la *Ligue nationaliste* préparé par Asselin : « Droit absolu de faire et de défaire nos traités de commerce avec tous les pays, y compris la Grande-Bretagne et ses colonies. ». En 2002, dans le programme de n'importe quel Parti de n'importe quel pays : « Droit absolu pour nos entreprises de faire et de défaire leurs accords de commerce avec toutes les entreprises, y compris Microsoft et ses filiales. ». Dans tout ça, ce qui est immuable c'est le vide derrière « nos ».

Aaara

Je préfère les réflexions intelligentes de la droite au baratin de la gauche. Ça existe, les réflexions intelligentes de la droite. Je sais très bien que certains pensent non seulement qu'une droite intelligente n'existe pas, mais qu'on ne peut plus parler ni de droite ni de gauche et que désormais « tout est plus complexe et flou ». Et pourtant les réflexions de P. Ostellino sur la mort d'un jeune à

Gênes sont clairement de droite, intelligentes et justes. Dans le *Corriere della Sera* il écrit : « Celui qui lance des Molotov, détruit des vitrines […] n'exerce pas un droit démocratique, mais une violence opposée, antidémocratique. Il est, à sa manière, un révolutionnaire. […] Le jeune tué n'est pas un martyr de la démocratie, mais de la révolution. » Qui peut ne pas être d'accord ? Seuls des gens de « gauche » qui veulent avoir le beurre et l'argent (surtout l'argent !) du beurre. Seule une gauche confuse qui ne voit plus les différences, pourtant si claires, qui fondent la lutte politique. Sans doute qu'il ne faudrait pas leur en vouloir de cette confusion non-voulue, fruit d'un vieillissement cérébral ou d'une pauvreté neuronale innée, mais j'en suis incapable : j'ai l'impression que ne pas leur en vouloir est trop méprisant, c'est comme les libérer du minimum de responsabilités qui est le lot même des débiles. La démocratie est la démocratie parlementaire et elle appartient à la droite, voilà ce qui devrait être clair, au moins depuis l'existence du suffrage universel. On ne peut pas avoir de démocratie de gauche car à gauche il n'y a ni « cratie » ni « demo ». *That's all.* (Le fait qu'au XVIIIe elle ait appartenu à la gauche indique seulement que le point181 qui sépare gauche et droite se déplace sur l'axe de la politique, sans vouloir dire, pour autant, que la lutte pour l'émancipation soit relative. Pour voir qu'il y a une iniquité ahistorique qui donne un sens à *gauche* et à *droite,* il suffit d'un minimum de réflexion et d'intelligence pour aller lire, en dessous des mots courants, ceux que les perdants ont ensevelis. Après, que ceux qui se disent de gauche ne le soient pas nécessairement, c'est une tout autre histoire.) Donc, si on laisse la démocratie à la droite, que nous reste-t-il ? On reste avec le reste. Qui n'est pas petit, ni simple, ni facile à transformer. Qui, un jour, quand il aura un nom, ne sera plus un reste et à partir de ce jour-là la démocratie sera le reste. En attendant que le nom prenne place, je propose, dans cette période de transition, de nommer le reste *Aaara*. (À prononcer avec le « r » roulé pour rendre un peu plus sauvages ces doux « a » allongés).

Copyright

À ne pas confondre : VAGA (Visual Artists and Galleries Association Inc.), l'association américaine pour protéger les artistes contre le piratage, avec VIAGRA, l'association moléculaire pour protéger les vieux contre le pire de l'âge. Ce n'est certainement pas le poster de VAGA qui publicisa la semaine new-yorkaise du copyright en 1981 et reproduit dans *The Culture of the Copy* qui aide à dissiper la confusion : un cercle, avec un grand C à l'intérieur, entouré par des signatures qui ressemblent à des poils. VAGA et VIAGRA même Conbat.

P.S.

Ce qui est important, dans VAGA, c'est ce qui n'apparaît pas dans l'acronyme. Ce court mot avec un

181 Il s'agit d'un point au sens géométrique (sans dimensions) et c'est pour cela que la droite et la gauche proches du point de séparation semblent indifférenciées. Mais il suffit de s'éloigner de quelques pas et les différences sautent à la figure.

« I » majuscule. Cet « Inc. » qui synthétise superbement toute la problématique du *copyright*.

La Société du Spectacle

Ce n'est pas un livre pour tous. Ni pour personne. Il est pour une élite, pour ceux qui croient que les livres doivent aider à changer le monde : *À vrai dire, je crois qu'il n'existe personne au monde qui soit capable de s'intéresser à mon livre, en dehors de ceux qui sont ennemis de l'ordre social existant, et qui agissent effectivement à partir de cette situation*. Deux cent-vingt et une thèses écrites *dans l'intention de nuire à la société spectaculaire*. On ne peut être plus clair. Et pourtant il ne s'agit pas d'un ouvrage d'agitation, mais d'une œuvre philosophiquement solide, écrite dans un style qui ne flatte jamais la vanité du lecteur — même pas un clin d'œil, pas un sourire, pas un mot « doux », rien qui puisse encourager la passivité et la paresse que la société choie. Surtout pas de mépris pour le lecteur.

Debord a synthétisé dans un seul syntagme, *société du spectacle*, trois éléments fort différents et enchevêtrés : *Le spectacle se présente à la fois comme la société même, comme une partie de la société, et comme instrument d'unification. En tant que partie de la société, il est expressément le secteur qui concentre tout regard et toute conscience*. Comme certains de ses critiques ou de ceux qui ont pigé des idées dans son livre ont été trop facilement portés à le penser, il ne s'agit pas d'une critique des médias (Debord n'est pas Debray) qui se justifie avec un substrat théorique, mais d'un socle théorique fondé sur une analyse des mécanismes de production qui permet de comprendre les médias. Ni Marx ni Hegel n'ont traversé la vie de Debord sans laisser de traces.

Il est facilement compréhensible que la partie « média » du spectacle ait reçu le plus d'attention, surtout de la part des intellectuels qui, contrairement à Debord, ne croient pas que le seul moyen de sortir de la barbarie soit un changement violent de la société. La critique des médias peut même devenir un domaine de recherche universitaire pour ne pas voir que le spectacle c'est la société dans son entier et qu'elle — la critique — n'est qu'un support et un mécanisme d'amélioration qui préserve l'aliénation. Les universités sont spectacle. Comment pourrait-il en être autrement si le spectacle est *le secteur qui concentre tout regard et toute conscience* ?

Montréal avec sa concentration de festivals, de journées de…, de semaines de…, de fêtes de… est un lieu béni de Dieu pour « vérifier » les théories de Debord et comprendre les limites des interprétations qu'on donne de son livre. Que tant de scribouillards universitaires pondent des tartines contre la festivalerie touristique montréalaise en faisant appel à l'éthique n'a rien d'étonnant. Ça ne m'étonnerait même pas que certains aient le culot de citer à ce propos le *temps pseudo-cyclique consommable* ! Ce que messieurs les professeurs-journalistes n'ont pas compris c'est qu'ils sont encore plus dans le spectacle que l'organisateur du *Festival juste pour rire*. Les universités en tant que lieu de production de connaissances (et quoique les vieux grognons en disent, elles

produisent des connaissances) sont un des centres principaux du mécanisme spectaculaire. Et en remplissant leur fonction sociale de critique, de « travail du langage », d'invention de concepts qui entreront dans le marché afin que rien ne change, elles génèrent une richesse qui aide à garder intacts les mécanismes existants du pouvoir. La fusion des professeurs et des journalistes (si bien réalisée au Québec par *Le Devoir*) est ce qui peut arriver de mieux (et donc de pire) : l'industrie lourde et l'industrie légère de la pensée s'épaulant pour conserver le statu quo.

Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. C'est fort. Ça fait penser, aussi parce que ce n'est pas tout à fait vrai. Rien que des images et des mots pour parler d'images et de mots. Tout est interprétation, comme tous les penseurs post-nieztschéens n'ont cesse d'annoncer. Et même dans les moments plus corporels (plus objectifs), les images médiatisent les rapports. En soi cela n'a rien d'étrange. On ne fait plus l'amour de la même manière quand on a vu toutes sortes de positions, de vitesse, de frissons au cinéma. Mais cela pourrait être une richesse. Pourrait impliquer une augmentation des besoins et donc des requêtes plus fortes et donc des activités… Sur cela Debord ne serait pas d'accord. Il croit que l'augmentation des besoins n'est qu'un faux enrichissement (les pseudo-besoins), une ruse du marché. Oui, c'est certainement une ruse du marché, mais même le policier du coin sait que l'arroseur peut être arrosé.

Debord, comme les penseurs de la post-modernité, croit qu'il faut de nouveaux concepts pour saisir la spécificité de notre époque. Mais, contrairement à ces derniers, il en a trouvé un de bien solide, « spectacle », qu'il veut employer pour donner des armes théoriques aux ennemis du… spectacle. Des armes théoriques inutilisables si elles ne volent pas sur les ailes de l'action.

Cinquante ans après on peut s'étonner de la génialité de sa découverte qui a été desservie par le signifiant qu'il a choisi (« spectacle »), car « spectacle » avait et continue d'avoir, malgré les efforts de Debord, une connotation trop étroite. L'expression américaine *Knowledge Society* est bien plus forte et plus utile pour « les ennemis de la société ». Plus forte car elle permet de ramener la connaissance dans la société et de souligner la centralité du langage. Plus utile car plus vraie.

Entre l'optimisme bébête de *La société communicationnelle* ou de *L'intelligence collective* et le pessimisme de *La société du Spectacle*, il y a de quoi inventer.

Ignacio

31 Juillet, saint Ignacio de Loyola. Quatre cent cinquante ans après c'est encore un Espagnol, et encore un Ignacio qui est le champion de la foi. Comme son prédécesseur, saint Ignacio de Mondialisation publie ses exercices spirituels. Les derniers, parus dans *Manière de voir 52,* du *Monde diplomatique*, s'intitulent *Pour changer le monde* et font partie du dossier : PENSER LE XXIe

SIÈCLE

Titre vendeur ou attrape-nigauds, comme on préfère.

« Trop longtemps dépossédés de leur parole et de leur choix, des citoyens disent de plus en plus à travers la planète : « Assez ! » Ta ta ta taam ! Premier mouvement du cinquante-deuxième concerto pour trompes, cornes, tambours et olifants ou quatre « Assez ! », suivis par les mots d'ordre de la pensée pamplemoussienne182, scandent la mesure. « Assez de voir le marché décider à la place des élus. » Traduction : citoyens faites des manifs, criez afin que vos représentants (mes amis, ceux qui comme moi pensent qu'on peut encore gérer la *res publica* comme au XVIIIe siècle) puissent reprendre un pouvoir qui leur échappe. Citoyens aidez-nous à vous soumettre ! Le quatrième « assez » aurait pu être crié par n'importe quel dictateur du balcon de son palais, par des révolutionnaires dans des avenues grouillantes, par des prêtres tiers-mondistes, par des féministes… par n'importe qui en a marre de quelque chose (même par votre mère quand elle en a ras-le-bol du désordre dans votre chambre): « Assez de subir, de se résigner, de se soumettre ». Mais de tels mots d'ordre s'épuisent et épuisent s'ils ne sont pas suivis incontinent par l'action — de celui qui les lance aussi !

Dans le deuxième mouvement, il nous trace (comme d'habitude) un tableau apocalyptique où il perd même son français en présentant les nouveaux maîtres qui contrôlent le monde : « les marchés financiers, les groupes médiatiques planétaires, les autoroutes de l'information, les industries informatiques, les technologies génétiques ». Si on enlève les références aux nouvelles technologies on obtient une phrase classique du répertoire hitlérien où le souffle du locuteur prime sur le sens. Des autoroutes ou des marchés qui contrôlent ? Ça veut dire quoi ? Veut-il les parlements ? Derrière les autoroutes et derrière les parlements il y a des intérêts économiques (et non seulement financiers, comme il est si à la mode de dire) et des hommes. Surtout des hommes. Des hommes qui ne subissent pas, ne se résignent pas, et ne se soumettent pas (sinon à ce qu'eux-mêmes ont établi, comme l'Ulysse adornien). Le mouvement s'achève sur la liste des méchants : FMI (Fond Monétaire International), Banque Mondiale… J'ai oublié de dire qu'il avait débuté avec les bons : les ONG (Organisations Non Gouvernementales). Qu'un homme de la pensée pratique comme lui ne s'aperçoive pas que FMI et ONG c'est du pareil au même, en dit beaucoup sur le maître-penseur du Monde (diplomatique).

182 Il n'est peut-être pas inutile de souligner que la pensée pamplemoussienne — quand elle existe — n'est pas à rejeter « en soi » mais à cause de la présentation, le contexte, le style, etc. et surtout à cause du mélange d'éléments contradictoires mis émoussés qui donnent comme résultat un rata ranci.

Troisième mouvement. Le diable, c'est-à-dire les groupes privés (qu'il nous dit être comme l'ex URSS, le diable par excellence). Le diable est responsable de : « (…) l'effet de serre (…) sida, virus Ebola, maladie de Creutzfelt-Jacob, etc. » Et pour combattre le diable il faut mettre sur pied un « contre-pouvoir civique mondial » que les protestataires ont commencé à le construire à Seattle. En partant de ces protestations « la société civile internationale devrait occuper une place importante ». La société civile internationale, c'est-à-dire les soldats de la compagnie d'ONG ? C'est-à-dire les prochains experts qui travailleront pour les groupes privés ou qui blanchiront les consciences de ceux qui suivront à la télé les événements de leur quartier.

Quatrième mouvement. Même nos gènes deviennent des sources de profit. Mais ils l'ont toujours été ! Depuis que le corps est corps humain (dans l'histoire), il est source de profit et le corps contient des gènes… N'est-il pas préférable exploiter la description des gènes (j'imagine que c'est ça qu'il aurait voulu dire) que les gènes-mêmes ?

Cinquième mouvement. Ici il touche le point le plus haut de la mièvrerie : « il est temps de fonder une nouvelle économie (…) plaçant l'humain au cœur des préoccupations » et bien sûr les droits collectifs ne pouvaient pas manquer : « Droit à la paix, droit à une nature préservée, droit à la ville, droit à l'information, droit à l'enfance, droit au développement des peuples » C'est vraiment une citation littérale ! Ce qui est sûr, c'est qu'au moins pour les journalistes, le droit à l'enfance est un droit bien acquis ! Le mouvement prend fin avec quelques notes fortes et fort à propos mais qui, dans le bruit de fond du concerto, sont presque inaudibles : « Établir un revenu de base inconditionnel pour tous, octroyé à tout individu, dès sa naissance, sans aucune condition de statut familial ou professionnel. Le principe, révolutionnaire, étant qu'on aurait droit à ce revenu parce qu'on existe, et non pour exister. L'instauration de ce revenu repose sur l'idée que la capacité productive d'une société est le résultat de tout le savoir scientifique et technique accumulé par les générations passées ».

Sixième mouvement. Transformer les utopies en des « objectifs politiques concrets pour le siècle qui commence ». Et dans ce programme pour changer le monde le premier point est, retenez votre souffle ! la création d'une « Cour pénale internationale ». Déléguer et punir. Déléguer et punir pour guérir.

Cette introduction à penser le XXIe siècle ne promet rien d'excitant. Pour relever un peu le rata voici une suggestion moins ronde que les propos de saint Ignacio : ne plus considérer les compagnies comme des personnes morales et rendre les actionnaires et les gestionnaires responsables de tout ce

que les compagnies font. Et la punition ne devra pas venir d'une « Cour pénale internationale » mais…

Classifications

Quelle différence y a-t-il entre dire que quelqu'un est Russe, Français, Argentin, Canadien… ou dire qu'il est Noir, Arabe, Chrétien, Musulman, Juif, Ouvrier, Femme, Blanc, Pauvre, Hétérosexuel… ? Ma question est bancale puisqu'elle oppose un groupement homogène fondé sur la nationalité (et donc, pratiquement sur la possibilité d'avoir un passeport) à un amalgame où l'élément discriminateur peut être la race (noir ou blanc…), la religion (musulman, juif…), les sexe (homme, femme…), etc.

Mal posée « théoriquement », mais non politiquement car l'opposition de la nationalité au reste est dictée par les débats qui remplissent les tables rondes de la télé depuis que la « question » des communautés fait rage.

On a là un problème de classification (et comme dans tout problème de classification moindrement complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre), un problème politique (et comme dans tout problème politique moindrement complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre) et, pour ceux qui croient à une éthique indépendante de la politique, un problème éthique (et comme dans tout problème éthique moindrement complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre). Toute cette subjectivité est partiellement limitée par les débats que la télévision déverse dans la société et qui nous mouille jusqu'à la moelle, si l'on n'est pas protégé par des intérêts ou des problèmes plus solides.

Ce qui n'est pas du tout subjectif, c'est que ces ensembles ont des éléments communs : une personne pourrait, par exemple : être Canadienne, Noire, Chrétienne, Ouvrière, Femme, et Hétérosexuelle en même temps (Pour ne pas me faire attaquer par mes amis nationalistes, j'ajoute que j'ai écrit Canadienne et non Québécoise parce que j'ai lié la nationalité au passeport).

*Il est vrai qu'une nation est aussi une histoire et parfois une langue. Donc si on ne s'arrête pas à la forme un Suisse qui, après trois ans de vie au Canada, a la citoyenneté canadienne, n'ayant pas partagé l'histoire, n'est pas un « vrai » Canadien. Cette considération pourrait porter très loin et faire dire, par exemple, que les Français et les Anglais prisonniers à Guantanamo ne sont pas des Français et des Anglais. Et que les États qui sortent leurs « faux » citoyens font le jeu des Américain*s.

Considérons quelques-uns des ordres possibles pour décrire Fatima Dia, en considérant comme discriminateurs principaux la nationalité, la race, la tendance sexuelle, la religion. On aura :

A). Française, Sénégalaise, mère, noire, musulmane, femme, ouvrière, homosexuelle.

B). Noire, femme, Sénégalaise, musulmane, homosexuelle, ouvrière, Française, mère.

C). Homosexuelle, noire, musulmane, Sénégalaise, ouvrière…

D). Musulmane, noire, Sénégalaise…

Il est évident que le premier discriminateur en dit beaucoup plus sur celui qui opère la classification que sur les éléments classifiés. Un « bon » français choisirait certainement A) ; un bon fasciste français commencerait par homosexuelle et laisserait certainement Française en dernier ; une féministe se plaindrait parce qu'il n'y a pas femme en première place et une marxiste se demanderait pourquoi ouvrière n'est pas en première place. Mais le dernier discriminateur aussi est important, et le deuxième n'est pas sans intérêt, comme le troisième et le quatrième…

NOTA BENE. Avec les huit discriminateurs choisis il y a 40 320 ordonnancements différents et il suffirait de 12 discriminateurs pour pouvoir avoir un ordonnancement différent pour chaque européen (479 001 600). FIN NOTA BENE

« Avec ce bordel de classification où veux-tu en venir ?

— Aux *Indigènes de la République*.
— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Ce sont des Noirs et des Arabes qui ont signé un manifeste où ils accusent les hommes de pouvoir en France de défendre une République qui les considère des citoyens de second ordre, exactement comme on considérait leurs ancêtres dans les colonies. Des racistes.
— Un peu comme les Québécois de souche et les autres au Canada.
— Oui mais avec un renversement : c'est le québécois de souche qui se considère le colonisé.
— Quel est le rapport entre ces indigènes et ton préambule sur la classification.
— *Indigènes de la République* est une nouvelle catégorie transversale qui couvre plusieurs nationalités d'origine. Ce qui unit ces indigènes, au-delà de l'origine, c'est l'exclusion et la pauvreté.
— Donc un peu comme les prolétaires de l'époque marxisante ?
— Oui. Avec la communauté d'appartenance à la place de l'économie, communauté qui est donc étroitement liés aux origines des ancêtres.
— L'économie est toujours présente s'il s'agit, comme tu viens de le dire, d'exclusion et de pauvreté.
— Oui mais les conséquences économiques ne sont plus directement liées à la condition de travail mais elles passent par la colonisation des ancêtres de laquelle il est pratiquement impossible de se défaire ne fût qu'à cause de la couleur de la peau.
— De l'économicisme au culturalisme ?
— Si tu veux. Disons du communisme au communautarisme.
— Si on emploie le langage de tes amis comparatistes, c'est une nouvelle métaphore pour lutter contre l'exploitation. Un pas en avant pour un nouveau récit.

— Ou un pas en arrière. L'exclusion et la pauvreté ne sont pas réservées aux indigènes venus des autres continents. Les indigènes excluent les « exclus » indigène de France, les Français de souche pauvres. En plus leur exclusion est liée, très liée à l'appartenance religieuse, ce qui fait faire quelques millions de longs pas en arrière.
— Cette hargne contre la religion est tellement exagérée qu'elle devient suspecte.
— Pense ce que tu veux. On se reparlera dans quelques décennies.
— Optimiste !
— Je ne suis ni français ni indigène. Mais je suis un mâle, blanc, hétéro, cadre, athée, apatride, pas encore trop vieux. Un vrai privilégié, quoi et comme tout bon privilégié il faudrait donc que je me taise.
— Ou que tu te limites à jouer avec les classifications. »

Ovec

Écrire est parfois un moyen pour ne pas regarder les problèmes politiques en face. C'est bien beau parler de « flaques où on patauge depuis des siècles », mais petit n'est pas nécessairement beau et puis le beau seul est sans intérêt. Je suis loin de croire que le beau et le bien ont quelque chose en commun. Je comprends qu'on ne peut pas toujours être en train de prendre position, de se situer, de fixer des frontières, mais quand on ne se situe jamais par rapport à ce qui se passe, sinon de manière très oblique, on risque de parler seulement à soi-même ou à quelques amies qui, comme nous, ont renoncé aux grands discours. Je ne peux pas croire que Tallemant de Réaux, avec ses difficultés à pardonner la comtesse de Soissons qui « disoit toujours *ovec* pour *avec* », soit intéressant, même si on peut faire tout un discours sur la noblesse, son rapport au langage populaire, etc. Ceux qui tirèrent le moins de la révolution qui manda en faillite les perruquiers, n'étaient ni *avec* ni *ovec*, ils étaient *sans* — culottes. Et pas seulement *sans* culottes.

Les États-Unis d'Europe

On veut créer les États-Unis d'Europe ? Mais les États-Unis d'Europe sont déjà là : ils s'appellent France. La politique française en Europe est une copie conforme de la politique états-unienne dans le monde : même arrogance, même mépris des petits pays, même emploi de la politique extérieur pour endurcir la politique interne, même nationalisme barbare, même défense des privilèges de **ses** agriculteurs, de **ses** industries, de **sa** culture, même centralité de l'industrie nucléaire, même endettement, même culture de la guerre, même présidents caricaturaux. Une seule grande différence : l'Hexagone a un ministre des affaires étrangères fade comme un homme fade que l'entourage gonfle, les rênes de la politique extérieur du pays de la Coca-cola sont dans les mains d'un homme pas tout à fait Blanc, pas tout à fait Noir, d'un insaisissable

Mitterrand et Chirac

Le peuple, la presse, la télévision et les experts français sont contraires au projet des pyramides de l'architecte américain Pei. Ce n'est pas la première fois que le peuple, la presse et les experts français s'opposent au projet d'un architecte étranger pour le Louvre : en 1665 ils forcèrent Louis XIV à renvoyer Bernini et à charger du projet trois architectes pure laine. Mitterrand, qui connaissait l'histoire de son pays, rassura Pei : « Ce qui arriva à Bernini, ne vous arrivera pas. » Le risque était pourtant énorme.
Effectivement, tous les membres de la commission refusèrent le projet, mais Mitterrand fut moins influençable que Louis XIV et, à Pei, n'arriva pas ce qui était arrivé à Bernini. Je ne sais pas si le peuple, la presse, la télévision et les experts français remercièrent Mitterrand pour ne pas avoir subi leur influence mais, vu la qualité des résultats, ils auraient dû le faire.
Imaginez que le projet avait été commandité 20 ans plus tard, sous Chirac.
Bonne Mère !
Le projet d'un américain pour le Louvre ? Impossible ! « Ces Amerlos n'ont pas d'histoire », auraient crié tout bas Chirac et son valet de cour. « La France aux Français ! », aurait crié le peuple — ce même peuple qu'il n'y pas si longtemps criait « Algérie française ! »

Justice

Il n'y a pas de justice sur cette terre. Même pas en prison. Surtout pas dans les prisons à haute sécurité américaines où la majorité des détenus noirs ou hispaniques rendent la vie difficile aux Blancs. Surtout aux Blancs riches.
« Un juste retour des choses.

— Une justice juste n'est pas vengeance.
— Il ne s'agit pas de vengeance. Les Blancs riches payent pour leurs péchés, comme les Noirs pauvres pour leur révolte.
— Les Blancs riches payent deux fois.
— Les pauvres payent continuellement.
— Mais on parlait des prisons. Les Blancs payent plus cher parce qu'ils n'étaient pas habitués à cette dureté. Leur saut dans le malheur est plus grand.
— Pour une fois que la vie dure et difficile aide à quelque chose !183
— C'est ton côté gauchiste et simpliste qui te fait parler. »

Je dois admettre que, dans cette histoire de prison, il y a quelque chose où mes points de repère se liquéfient et qui me fait sentir impuissant comme quand je discute du port du voile en France. En fait, ce n'est pas vrai que les personnes les plus pénalisées en prison sont les Blancs riches.

183 Dans les camps de concentration nazis, jusqu'à une certaine limite, c'était la même chose.

Ce sont les Femmes blanches riches.

Et c'est sur « femmes » que le bât blesse.

Genre et richesse. Genre et race. Race et genre. Race et richesse…

Une vraie guêpière.

Géopolitique enfantine

Même si les analogies entre l'empire romain et l'empire américain sont si nombreuses que l'on en a marre d'en entendre parler, je vais en proposer une qui vient de jaillir de mes souvenirs de l'école primaire. Comme tout petit Italien j'étais pro Empire et comme tout enfant qui n'avait pas encore de télé, mes connaissances de géographie étaient généreusement influencées par mes sentiments.

Pour moi le monde ancien se divisait en quatre parties : les territoires de l'Empire dont l'extension variait en fonction de la méchanceté des voisins ; les territoires du nord où des barbares vivaient comme des bêtes et qui, un jour, auraient été domptés par la religion chrétienne , les territoires de l'Afrique profonde où il n'y avait pratiquement que des lions, des éléphantes et des singes ; les territoires de l'est où vivaient les méchants et cruels Parthes, insensibles à tout ce qui était beau, bon et généreux.

Une bonne partie des Américains pensent aujourd'hui comme le petit Italien de sept ou huit ans : les Irakiens, les Syriens, les Iraniens et les Palestiniens ayant pris la place des Parthes. Mais ce n'est pas cette charmante analogie que je veux souligner. L'analogie qui m'intéresse réside plutôt du côté des puissants : du côté des empereurs et des généraux qui, dans un cas comme dans l'autre, ne semblent pas avoir compris grand-chose. Comment pourraient-ils comprendre que pour gagner une guerre entre des pouvoirs dont les convictions sont profondément enracinées dans la pauvreté intellectuelle et la richesse économique (ceux qui disent que les pays des Parthes sont pauvres ne savent pas ce qu'ils disent), on ne fait pas de guerre armée ?

Les Parthes ne sont pas Allemands, ni Russes.

La guerre contre les Parthes ne peut se gagner qu'en arrêtant de les combattre et en laissant le temps dévoiler que les intérêts de leurs grands et petits chefs sont frères de ceux de nos chefs et, surtout, en ouvrant les frontières et laissant les gens circuler et les chaîne d'ADN se mélanger.

À l'époque où je pensais que le monde de l'Antiquité était divisé en quatre parties, je pensais que le monde moderne aussi était divisé en quatre : L'Europe (qui en effet couvrait les territoires de l'Empire romain), l'Afrique pleine de missionnaires et d'enfants qui mouraient de faim, l'Amérique, l'Australie et la Suisse qui étaient un seul pays où les Italiens allaient s'enrichir et enfin la Chine, le pays de Marco Polo. Les Parthes n'existaient plus. Entre l'Extrême Orient et l'Occident il n'y avait rien.

Géopolitique adolescente. Entre l'Extrême Orient et l'Occident il y a toujours eu et il y a encore un Moyen Orient extrême. C'est cet « extrême » non géographique qui rend l'entrée dans le monde de la technique plus difficile pour les Parthes que pour la Chine, le Japon et l'Inde. Le Moyen Orient extrême se bat comme une bête blessée pour garder des conditions de vie qui font l'affaire de bien de gens, en Extrême Orient et en Orient extrême comme en Occident. C'est une affaire d'or. Noir. Dans tous les sens du mot.

Trop

Il est midi. Sept employés de CGI (une société informatique) cherchent un restaurant rue Ste-Catherine. Ils sont agités comme des collègues qui s'entendent bien et qui parlent, euphoriques, des chaînes du clavier qui les statufie devant l'écran. Quatre femmes et trois hommes. Deux femmes aux souliers à talons trop hauts, aux jupes trop élégantes, à la coiffure trop soignée, au maquillage trop parfait, aux voix trop fortes, aux mouvements de tête trop décidés, aux regards sur les hommes trop admiratifs… Pourquoi ai-je écrit quatre femmes et trois hommes ? Par paresse. Deux secrétaires et cinq informaticiens. Et le trop ? Le trop est de trop parce que le pouvoir et l'argent fixent le goût et les paroles qui nous enrégimentent dans le quotidien.
J'aurais dû écrire deux personnes qui sont au service de cinq autres.

Queimada

Sans doute que *cause et effet* sont des inventions des hommes pour organiser le trop grand nombre d'événements qui se présentent à leur tête mais, parfois, trouver une cause est tellement grisant qu'on ne peut pas s'empêcher de la croire réelle. Ce qui n'est pas sans « causer » des conséquences fâcheuses quand les autres se grisent avec d'autres causes pour les mêmes effets. Qu'au XIXe siècle le cours du sucre à la bourse de Londres ait été la cause des interventions armées dans les îles des Caraïbes est une certitude grisante que le réalisateur de *Queimada*, Gillo Pontecorvo, réussit à transmettre aux spectateurs. On sort du cinéma et, pendant au moins dix minutes, on est sûr que c'est l'économie qui pilote la politique et que, pour les investisseurs, les conditions de vie des Noirs qui coupent la canne à sucre n'a aucune importance. Bien plus : « les conditions de vie » n'existent pas car ces Noirs n'ont pas de vie, sinon comme cause de changement des chiffres inscrites sur le tableau de la bourse. Une position marxiste, celle de Pontecorvo, de la plus pure orthodoxie, comme il l'avait déjà montré dans son film le plus célèbre, *La bataille d'Alger*. « Gillo m'aurait bien mis dans la bouche des citations du *Manifeste*, si je n'avais pas refusé de les dire », écrit Marlon Brando184,

184 Marlon Brando et Robert Lindsey, *Les chansons que m'apprenait ma mère*, Belfond 1994.

qui dans le film joue le rôle d'un espion anglais. Et pourtant cet engagement, ce « simplisme », cette causalité de premier niveau ne sont pas gênants. Impossible de prendre des distances : le jeu des acteurs et le rythme sont tels qu'on est dans l'île qui brûle (le film a été distribué avec le titre *Burns !)*. Si on était moins coincé à un certain moment on lancerait n'importe quoi contre l'écran pour manifester notre indignation. Mais cela n'est plus possible, l'image est en train de se désincarner de se « paroliser ». Ce film contrairement à *La bataille d'Alger* n'a pas eu de succès. Pourquoi ? Quelle est la cause ? Pontecorvo dirait probablement qu'il est dérangeant à cause de son engagement. Je le crois moi aussi.

Descansar

José Rizal Y Alonso (1861-1896), avant d'être fusillé par les Espagnols, dans son *Ultimos adios* : *Morir es descansar* (Mourir, c'est se reposer). Le Che avant de se faire assassiner : *no hay tiempo para descansar.* Le Che connaissait sans doute le poème de Rizal et, contrairement à l'interprétation courante, il voulait dire que ce n'était pas le moment pour mourir. Ça ne l'est jamais. Il y a toujours quelque chose à régler.

Analogies

Les analogies entre l'empire américain et l'empire romain (universalité, justice, police, paix, *panem et circenses*…) ne devraient nous faire oublier les dissemblances.

Par exemple.

L'empereur romain pouvait être Tunisien, Espagnol… ; l'empereur américain doit être né aux États-Unis.

Autre exemple.

L'empereur romain (même Dioclétien !) faisait des pieds et des mains pour ne pas tuer ces fous du Dieu chrétien ; l'empereur américain est un fou du Dieu chrétien, maniaque des piqûres létales et des chaises électriques.

Autre encore.

L'empereur romain envoyait des gouverneurs formés dans les écoles de la province grecque dans les provinces ; les gouverneurs « démocratiques » des provinces sont formés dans les écoles de la capitale de l'empire.

Autre encore.

L'empereur romain vivait dans la Ville de l'Empire ; l'empereur américain vit dans une maison blanche à la campagne.

X

[Avec l'âge] la capacité à tout coupler en un éclair disparaît [les animaux] peuvent, mieux que nous, tout synthétiser, faire les choses en un clin d'œil. (Miriam Rothschild)

Animal

Parfois le langage écrase notre animal, le tabernacle de notre âme ; d'autres fois il nous le soustrait pour le déposer sur la table d'opération de la conscience d'où il ne sortira pas vivant. Il arrive aussi qu'il donne au corps des sensations inconnues, des frissons que les doigts les plus experts ignorent.
D'une part le langage, maître ès illusions, nous éloigne de l'animal, de l'autre, maître ès sensations, dans l'animal nous enfonce.
L'animal que nous sommes se montre dans toute sa splendeur dans le rire et dans l'orgasme là où le langage se tait pour laisser que les secousses affirment notre présence unique, aphone, divine. Ces deux secoueurs nous ramènent là où on était avant que la conscience ne prenne la place qu'elle prit. Avant que la mort ne prenne la place qu'elle prendra.
Animal : être doté d'âme ; c'est l'étymologie qui le dit. Homme : être doté de corps, c'est le langage qui devrait le dire.

Cochons et chiens

Depuis des années je lui répète que les cochons sont très intelligents. Qu'ils apprennent beaucoup plus vite que les chiens, qu'ils s'affectionnent aux humains, qu'ils ressemblent aux hommes beaucoup plus que les singes… Il trouve que j'exagère. Hier, dans une émission scientifique sur les cochons, un expert disait qu'un cochon peut apprendre en dix minutes ce qui demande quinze jours à un chien très intelligent. Maintenant il fait mine de me croire.

Lait

Que les bébés, dès leur premier jour, puissent être nourris de lait de vache — de préférence allongé — en dit beaucoup sur les frontières entre les humains et les autres animaux.

Ânes

Je fais partie de cette partie de l'humanité qui n'aime pas les ânes. Aux défenseurs de cette bête, lente et forte en bite et en oreilles, j'ai toujours opposé le cheval rapide et élégant. Je n'avais jamais pensé de l'opposer au bœuf. Je fus donc fort étonné quand, dans l'*Aulularia* de Plaute, Euclio (le pauvre) répond à Megadoris, le riche qui lui demande sa fille en mariage, que le mariage n'est pas possible, car il est inutile d'élever la classe des ânes jusqu'aux bœufs. Et il ajoute : « *Si je devais porter un faix pareil au tien, moi, pauvre âne, je tomberais de tout mon long, et toi, le bœuf, tu ne daignerais pas me jeter un regard, comme si je n'existais pas.* »

Très facile d'imaginer la question espiègle d'Alexandre ou de Thierry : « Et alors, mon cher, l'âne ou le bœuf ? ».

À propos des ânes, toujours en lisant l'*Aulularia,* j'ai appris que certains de leurs fils, en l'espèce les mulets, à l'époque de Plaute185, valaient plus cher que les chevaux. Ce qui, à bien y penser, n'est pas étonnant, car la cavalerie romaine comptait pour du beurre, tandis que, pour les lourds carrosses des riches matrones, les mulets étaient les moteurs idéaux.

L'*Aulularia* nous dit aussi qu'en Grèce existait un préfet pour les mœurs des femmes, fascinée par les membres asiniens

Amour et amitié mouillée

Un zoologue de l'université de Cambridge parle de deux dauphins mâles qui, après avoir « rivalisé pour attirer l'attention de la femelle », se retrouvèrent quelques semaines plus tard, « se reconnurent aussitôt et nagèrent de concert avec frénésie. Ils restèrent inséparables plusieurs jours durant, sans prêter la moindre attention à leur compagne. » Il n'est peut-être pas trop tard pour envoyer la nouvelle à la revue *Equinox* qui, dans son numéro de mai 2000, se demandait si l'homosexualité était un phénomène normal parmi les animaux.

De la supériorité des humains

Dans le milieu que je fréquente, *supériorité* est un de ces mots qu'il faut utiliser seulement quand on a envie de se bagarrer. Si on veut rester dans les limites de la civilité courante, il faut troquer toute comparaison avec « égalité dans la diversité » sans, bien sûr, trop fouiller la diversité. La supériorité fait peur, et la peur se protège avec des lieux communs186 sur le racisme, le sexisme et, depuis quelque temps, sur le spécisme. Je n'ai pas beaucoup de certitudes dans la vie, mais je suis sûr de ne pas être raciste (même si je crois que les *Noirs* sont supérieurs aux *Blancs* dans presque tout ce qui touche à l'art de vivre) et de ne pas être sexiste (bien que je crie sur tous les toits que les femmes sont plus sensibles, plus intelligentes, etc. que les hommes), par contre, je n'ai pas honte de m'afficher comme spéciste. Je suis incapable d'accepter que les humains et les autres animaux — chiens, fourmis, crevettes, jars, marsupilamis, hyènes… — soient « égaux dans la diversité ».

Montrer que la femelle *sapiens sapiens* est supérieure aux femelles des espèces sans paroles et que le mâle de ladite femelle est supérieur aux mâles des autres animaux est si facile que je n'ai pas encore compris comment il se fait que même les résistances des plus bornés des animalistes, ceux qui ont chloroformé leurs cerveaux dans des jars pour ne pas penser mieux que des oies, n'aient pas été brisées. Et pourtant, pour ne pas défavoriser les animaux dès le départ, je ne vais pas chercher

185 Plaute naquit en 254 avant notre ère.

186 En effet ce n'est pas tellement la supériorité qui fait peur, mais son alter ego : l'infériorité.

cette supériorité dans la parole ou la conscience, mais je la cherche sur le terrain que nous partageons sans l'ombre d'un doute : celui du corps et du rapport au plaisir. Voilà donc ma démonstration irrécusable : *la femme est le seul mammifère qui non seulement n'a pas besoin d'être en rut pour chercher le plaisir, mais qui recherche le plaisir avec le plus d'insistance quand elle ne peut pas être fécondée (je parle des femmes qu'on n'a pas excisées, ni physiquement ni psychiquement) et l'homme est le seul animal qui a son plus grand plaisir quand il donne du plaisir à la femelle (je parle des hommes qui ne sont pas bêtes*). Plus que suffisant, n'est-ce pas ? Non ? Soyez moins bêtes, je vous en prie.

Des chiens, des saucisses et des femmes

Les animaux ne voient pas comme voient les humains. Donc ils ne voient pas. Leurs yeux, contrairement à ce qu'on dit, ne sont pas inexpressifs, mais ils expriment une seule chose et ils l'expriment avec une telle intensité que leur expression n'exprime que leur présence (Il ne faut surtout pas confondre cette expression avec l'expression hébétée des humains. Si vraiment on veut la comparer à des expressions humaines, il vaut mieux la comparer à certaines expressions des animaux humains dans les tourments de la jouissance).

Quand Trixie se poste devant la porte de la cuisine et me regarde sans me voir, je coupe des tranches de saucisse qu'elle voit comme un homme affamé les verrait. Je suis conditionné comme l'était Pavlov, pardon comme son chien. Trixie m'aime. Elle me suit partout comme une chienne. Je la laisse libre, la saucisse est ma laisse virtuelle (ma laisse ou sa laisse ?).

« C'est trop facile ! Tu l'as achetée avec tes saucisses ! Il n'y a aucun mérite. » Elle a raison. Mais y a-t-il plus de mérite à « acheter » une femme avec la gentillesse, les mots, les restaurants, les livres, les sentiments, le sexe ou n'importe quoi d'autre ? Qu'est-ce que le mérite sinon la saucisse qu'on nous tranche de la plus tendre enfance ?

Vaches

On est habitué à entendre des épithètes, tirés des bovidés femelles, collés aux femmes qui ne se comportent pas comme leurs gardiens — maris, pères, fils, amis, amants — le voudraient. Par contre, tous mes amis qui ont vu les vaches surtout sur la boîte de la *Vache qui rit,* trouvent étrange qu'on donne des épithètes tirées des *homines sapientes sapientes* femelles aux vaches qui ne se comportent pas comme leurs gardiens le voudraient. Et pourtant, le vaches sont des putes, des garces, des pouffiasses, des salopes si la nuit elles vont faire un tour du côté de la nouvelle herbe — quand j'ajoute que les plus vaches, pardon, les plus filles de putes, s'éloignent avec le cou tendu pour ne pas faire osciller leur clarine, ils ont le culot de me dire que j'ai vu trop de dessins animés ; elles sont coquines quand elles font semblant de ne pas entendre les cris du vacher pour pouvoir écrémer

le long de la ligne du pâturage du lendemain ; elles sont des tribades quand elles ne se lèchent pas seulement le cou ou les oreilles, des enjôleuses si elles vous caressent le dos avec leur mufle, des saintes nitouches quand elles excitent avec de rapides coups de langues les plus naïves pour qu'elles les sautent sous les yeux du vacher qui risquera de casser sa verge dans la fougue du châtiment ; des… La liste pourrait remplir des écrans et des écrans pour vous convaincre que les femmes et les vaches, dans certains milieux pas trop raffinés, je l'admets, semblent s'habiller chez le même tailleur de mots. Et que dire de ceux qui croient qu'un vache dagorne a une corne de trop ? Qu'ils sentent la vache à Colas ? Ils ne comprendraient pas. Et pourtant *la vache qui rit* a deux cornes : « mais c'est un simple dessin, ce sont les taureaux qui ont de cornes ! ».

Une autre chose très peu connue, c'est que, parfois, on donne aux vaches des noms masculins et pas parce qu'elles sont des tribades — toutes les vaches le sont — mais parce que… parce que je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que la vache de la tante de mon cousin Mario s'appelait *Renatou* (masculin) et non Renata (féminin) et ma vache préférée s'appelait Arditou (masculin) et non Ardita (féminin).

Formicophilie et d'autres bidules du genre

J'ai toujours pensé à la bestialité comme quelque chose de très lourd non seulement à porter, mais aussi à montrer. Mon étonnement a donc été particulièrement agréable quand, en lisant le livre de Midas Dekkers sur la bestialité[187], j'ai constaté qu'on pouvait écrire sur plusieurs registres sans qu'aucun ne soit particulièrement lourd. Je dirais même, si on voulait reprocher quelque chose à Dekkers, qu'il pèche, éventuellement, par excès du contraire : légèreté et ironie. Je ne lui ferai pas ce reproche, car l'ironie et la légèreté ne deviennent jamais futiles ; je me sens obligé, par contre, à lui en faire un autre : pourquoi ne nous dit-il pas quel est son rapport personnel à la bestialité ? Et ceci pas tellement par curiosité morbide des manies de l'auteur et pas non plus parce qu'au début du livre il nous dit qu'en 1565 Luigi di Gonzaga s'en alla à la guerre avec trois mille soldats et mille chèvres « parce que, trois ans auparavant, les Italiens qui assiégeaient Lyon ne désertèrent pas à cause de la paye, mais parce qu'il n'y avait pas assez de chèvres disponibles ». — j'aime que mes gens préfèrent faire l'amour même avec une chèvre plutôt que de massacrer leurs semblables — mais parce qu'un tel thème, tabou même dans les meilleures familles, aurait mérité une touche personnelle qui, entre autres, se serait intégrée à merveille avec le style du livre.

Le fil rouge de la bestialité permet à Dekkers de parcourir l'espace-temps de l'humanité sans jamais se perdre : des Mohawks aux anciens Grecs, de la brillante dame new-yorkaise au berger solitaire du Maroc, des soldats du Moyen Âge aux religieux musulmans, des Indiens aux Pygmées… (côté animal humain, comme on dit) ; des chiens aux araignées, des chats aux cygnes, des ânes aux fourmis, des singes aux poissons, des éléphants aux cochons, des oies aux ours… (côté animaux animaux) ; de la littérature mauvaise à celle qui fonde notre culture, des tableaux des peintres modernes aux figulines d'anciens potiers, des tableaux de la Renaissance

187 Midas Dekkers, *Dearest Pest - on bestiality*, Verso, 2000.

aux lithographies du XVIIIe siècle… (côté art) ; des documents historiques aux œuvres médicales, des traités d'anthropologie aux classiques de la sociologie, des réflexions psychanalytiques aux pamphlets de sciences politiques (côté sciences molles) et, tout cela, sans qu'à aucun moment on ait l'impression qu'il force la réalité pour l'adapter à son schéma, sans qu'on ne pense jamais à un tour de force. Tout est naturel, parfois tragiquement naturel, mais toujours naturel. Avec les femmes ce sont les singes (surtout dans les fantasmes) et les chiens (dans la solitude des villes) qui se font la part du lion ; avec les hommes les chèvres et les lapines jouent un rôle de premier plan. Pour ceux qui aiment les statistiques j'ai ordonné le nombre d'animaux cités en fonction de la fréquence des références et le gagnant a été… le gagnant a été… le gagnant a été le CHIEN avec 37 présences (pas de surprise !) suivi des vaches avec 30 (un peu moins attendu, n'est-ce pas ?), des singes avec 25188, des chats et des chevaux avec 22 et des chimpanzés avec 21. Ce peloton de tête est suivi par les chèvres avec 15, les ânes avec 13, les poules avec 12 qui dépassent d'un point les orangs-outangs, les gorilles et les cochons ; les ours n'arrivent même pas à deux chiffres (9) et ont un seul point d'avantage sur les lapins, les brebis et les loups (que les brebis et les loups aient le même score n'a rien de surprenant). Parmi ceux qui n'ont obtenu qu'un seul point il y en a de surprenants, comme, par exemple, le hérisson et le piranha (mais, encore une fois, on a une démonstration du polymorphisme de la sexualité humaine) ou le mille-pattes (je m'attendais à une meilleure performance de la part de ce petit être si délicat : comme quoi, dans le sexe, ce n'est pas la sensibilité qui a le palmarès ! Il y a plus de gens qui préfèrent le gros bâton de l'âne à la finesse des pieds d'un mille-pattes !). Pour que cette compétition ne prenne pas trop d'espace, je renvoie les lecteurs intéressés à la classification complète et non commentée à la fin.

La médaille d'or aux chiens, comme on pouvait le soupçonner, est due à leur fidélité (la femme hollandaise moyenne, nous dit Dekkers, vit trois fois plus longtemps avec son chien qu'avec son homme), à leur langue : « le chien est souvent employé pour le cunnilingus ; ils ont une langue idéale pour ce but », et à leur stupidité, car « un chien considère tous les membres de la maisonnée comme des chiens amis ». Si les accouplements sont moins nombreux que les lapements, ce n'est pas parce que, comme on serait porté à penser, après la jouissance le chien et la femme risquent de rester attachés un peu trop longtemps — ceci est un mythe populaire, fondé sur une analogie primaire, et sans aucun fondement scientifique comme bien d'autres histoires du peuple, car la femelle humaine, à la différence des chiennes, ne serre pas l'enflure qui se forme à la base du pénis du chien, même s'il est vrai que « le tissu interne délicat du vagin [de la femme], qui n'est pas fait pour ce genre de traitement, peut être endommagé si celle-ci panique lors du découplement ».

La deuxième position est bien méritée par les vaches et ce n'est pas parce que ces dernières sont moins expansives que les chiens qu'elles méritent les considérations, probablement plus dictées par l'ignorance que par le mépris, à propos de leurs sentiments envers les humains qui les aiment physiquement : « Avec les vaches il est difficile de comprendre ce qu'elles pensent, car elles montrent la même sérénité devant tout événement ». Il est vrai, par contre, qu'elles « ont les yeux à la mauvaise place » et que donc un homme amoureux ne peut

188 Si on considère les ordres, ce sont les primates avec 21 chimpanzés, 11 orangs-outangs, 11 gorilles, 9 babouins en plus des 25 singes génériques qui obtiennent la première place avec 78 points, suivis par les canidés avec 47, par les équidés avec 38 et les bovidés avec 31. Les félins, qui ont pourtant un air si sexy, n'ont que 28 points !

pas les regarder dans les yeux comme il ferait avec un orang-outang, mais depuis quand les hommes aux prises avec des secousses hormonales regardent quoi que ce soit ? Inutile d'insister sur les longs pis des vaches que, pendant quelques milliers d'années, paysans et paysannes ont caressé sans trop se demander s'il était normal que ces quatre pénis soient toujours collés à la poitrine.

Et puis viennent nos frères, presque humains, les singes dont s'amourachent les filles qui en demandent trop aux hommes (de se la fermer, par exemple) ou les anarchistes hirsutes et gueulards. Une différence fondamentale (la seule ?) dans l'accouplement des humains et des singes c'est que « les orangs-outangs baisent en silence. Le seul signe apparent de luxure est que le mâle emploie parfois son gros doigt pour insérer le pénis. Un singe ne dit rien, car il n'a rien à dire, un être humain parle pour le cacher ». Nos frères ? Peut-être maintenant, mais en 1905 le grand zoologiste Ernst Haeckel voyait surtout la fraternité entre les Noirs et les singes quand, à propos d'expériences d'insémination artificielle avec du sperme d'hommes noirs, il écrivit : « L'expérience physiologique de croiser les races humaines inférieures (Noirs) et singes […] est très intéressante. » Si on se fie au dessin de Jacob de Bondt (1658) reproduit à la page 41, les femmes aussi sont très proches des orangs-outangs : il suffit de les rendre un peu plus poilues et… les voilà. Toujours à propos des singes et plus précisément des gorilles, j'ai fait la découverte assez déconcertante que le « père » du gorille King Kong est l'orang-outang de la rue Morgue d'Edgar A. Poe, et j'ai aussi découvert que le premier gorille des montagnes à été découvert seulement en 1901.

Les chats et les chevaux se suivent à très peu de distance et à propos de ces derniers, avec une bonne dose de réalisme, Dekkers nous dit qu'il ne voit pas très bien comment une femme pourrait accueillir le sexe d'un étalon qui fait en moyenne soixante centimètres (ce qui me fait penser que les femmes qui aiment les baleines ne doivent pas trop penser à leur sexe, car les 2 mètres et demi de la baleine bleue sont décidément hors de leur portée même pour une mégalomane). Et pourtant ânes et chevaux ont une présence très marquée dans la littérature. Fantasmes d'hommes ? Probablement.

On apprend beaucoup de choses souvent amusantes. Sur les cygnes, par exemple. J'avais toujours pensé que Zeus avait choisi de se transformer en cygne pour séduire Léda à cause du grand cou de cet animal immaculé et l'expression goguenarde qu'il a dans la majorité des tableaux, je l'avais toujours interprétée comme un « J'ai peut-être une petite tête, mais quel cou ! Et dans certains cas c'est le cou qui compte ». Eh bien, ce n'est pas du tout ça. L'expression goguenarde était due au fait qu'il était en train de la pénétrer très normalement avec son pénis normal, comme celui des hommes, car le cygne, même si cela peut sembler étrange, fait partie des oiseaux dotés d'un sexe comme les hommes et les Dieux — si je comprends bien les manœuvres de ce malin de Zeus ! Toujours à propos d'apprentissage : saviez-vous qu'il y a « des femmes qui étalent du miel entre leurs cuisses pour attirer des mouches et d'autres insectes » afin que « le chatouillement de leurs pattes et de la bouche fasse le reste » ? Non ? Moi, non plus. Mais les hommes aussi doivent avoir certaines expériences avec des petits animaux sinon comment auraient-ils pu inventer l'expression « pattes d'araignées » ? Les hommes aussi ont donc leurs bestioles qui les rendent formicophiles — terme savant qui n'indique pas seulement les fourmis, mais qui « inclut les contacts sexuels avec les escargots, les grenouilles et d'autres petites créatures ».

Et Voltaire, a-t-il quelque chose à voir avec la bestialité ? Oui, bestialité et antisémitisme comme quand il écrit à propos des femmes juives errant dans le désert qui « à cause de leur odeur les boucs les prirent pour des chèvres. La ressemblance a sans doute favorisé les relations amoureuses entre les deux espèces189 ».

Parfois Dekkers fait des observations si simples qu'on se demande comment on n'y avait pas pensé auparavant. Vous trouvez étrange l'amour entre les hommes et les poules ? « Ce qui est assez gros pour un œuf l'est aussi pour un pénis. »

Avant de passer à la classification des animaux, je veux terminer ces considérations qui n'ont certainement pas réussi à donner une bonne image de ce livre riche, instructif et amusant avec ce que Dekkers appelle « le plus innocent exemple de sexe » : « les abeilles et les fleurs, est un cas extrême de rapport sexuel entre espèces ». Une dernière chose, assez importante : le texte est émaillé d'illustrations (118 au total) qui vont de l'omniprésent Picasso au non moins omniprésent Beardsley, de Riésener à Schütz, de Balthus à Abildgaard, des décorations de vases érythréens à des estampes indiennes, de dessins japonais à la pornographie romaine…

Voici les animaux ordonnés par l'amour que leurs portent les humains :
CHIENS (37) ; vaches (30) ; singes (25) ; chats (22) ; chevaux (22) ; chimpanzés (21) ; chèvres (15) ; ânes (13) ; poules (12) ; orangs-outangs, gorilles et cochons (11) ; babouins et ours (9) ; lapins, brebis et loups (8) ; grenouilles (6) ; dauphins, canards, oies et biches (5) ; cygne, tigres et crabes (4) ; lièvres, mulets, perroquets et dindes (3) ; pieuvres, souris, aigles, mouches, puces, abeilles, méduses, léopards, pigeons, crapauds et phoques (2). Suivent avec un seul point : grèbes, renards, hérissons, goélands, kangourous, coccinelle (ladybird !!), macaques, mandrills, mille-pattes, moustiques, paons, pingouins, piranhas, pluviers, rats, rhinocéros, araignées, baleines, pics, morses, ténias, cigognes, serpents, escargots et otaries

Cuisses

Le droit de chiénage était plus répandu, mais est moins connu que le droit de cuissage. Un autre exemple de l'anthropomorphisme impénitent de l'Occident qui donne plus d'importance à la cuisse d'un baron qu'à un être vivant — et mammifère par-dessus le marché.

189 N'ayant pas trouvé l'original j'ai traduit Voltaire de l'anglais !

XI

On ne compare pas les douleurs : la nôtre a toujours quelque chose de spécial qui la rend plus douloureuse

Russes

Je suis russophile.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'ai connu un Russe qui n'aimait pas les Russes. « Ils sont trop vulgaires », qu'il disait.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'ai lu un article d'André Glucksmann où il écrit que « L'armée russe n'a aucun autre principe sinon de faire de l'argent sur le dos du peuple [Tchétchène] ».

Les Russes, ah ! les Russes.

Ils ont créé un État complètement contrôlé par la mafia, dit-on plus ou moins clairement dans les milieux bien informés.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'aime les Russes, malgré leur mafia, leur armée et leur vulgarité.

Les Russes, ah ! les Russes.

J'aime les Russes, parce qu'ils sont Russes.

Mais si les peuples n'existent plus, qu'est-ce que les Russes ?

Les peuples n'existent plus, mais les Russes, oui.

Les Russes, ah ! les Russes.

À propos de la manière de libérer les otages dans un théâtre moscovite, *Le Monde* parle de « style soviétique ». Faut-il expliquer aux journalistes du quotidien maître ès pamplemousse que la Russie était là bien avant les Soviets ? Faut-il les inviter à lire les classiques russes pour leur faire comprendre que c'est du pur style russe ? Le style que j'aime. Un style sans dentelle, avec des dents.

Toc… Toc

Non seulement les choses douloureuses ne font jamais cavalier seul, mais, même celles qui ne font que chatouiller votre amour propre ou qui vous font reconsidérer vos idées les plus automatiques, arrivent souvent en gang. Hier soir, par exemple, j'ai eu une assez longue discussion autour des voyages. Des simplifications d'un côté et de l'autre, comme dans les vrais échanges, comme au tennis. Toc : *seulement en voyageant, on peut découvrir l'autre.* Toc : *quand on voyage les autres se présentent sous la lumière qu'ils pensent que nous nous attendons d'eux.* Toc : *certains paysages de l'Amérique du Sud m'ont ouvert l'esprit au sublime.* Toc : *je cherche le sublime dans les rapports humains.* Toc : *les odeurs, la confusion des villes indiennes et chinoises*. Toc : *le bordel dans la tête de*

ton amie et de ton voisin. Toc : *les voyages permettent de découvrir des choses en soi qu'on ne soupçonnait pas*. Toc : *on voyage parce qu'on a peur de s'engager*.

Dès que je me suis couché, j'ai commencé un échange entre moi et moi. Toc : *même si le voyage est une fuite, qu'as-tu contre la fuite ?* Toc : *je n'ai rien, mais je préfère…* Toc : *quand tu exprimes tes préférences, on a l'impression que c'est bien plus que des préférences*. Toc : *t'as raison, tout est pareil*. Toc : *Non, pas nécessairement. Mais tu construis toujours des théories faites sur mesure pour toi*. Toc : *Tu dois avoir raison*. Toc : *Tu me donnes raison pour me faire taire ?* Toc : *Non. T'as raison. On a tous raison. Il vaut mieux se taire.*

J'allume la lumière, je prends le livre avec des entrevues avec Julien Gracq et… voilà qu'il parle de voyages. Il dit que les paysages de l'enfance forment l'écrivain : que l'amour des nuances est alimenté par un paysage plat tandis que les hautes montagnes risquent de donner un amour pour les oppositions fortes. Il n'est pas un grand voyageur, mais les cimes des Alpes (de mes Alpes !) l'ont rapproché du sublime.

Je ferme le livre. Je ferme la lumière. Je m'endors et je ne rêve pas de voyages.

Au réveil je vais acheter le *New York Times* qui, cette semaine, contient un cahier spécial sur les voyages… la beauté sublime de Andes… les villes de l'Inde… les voyages pour découvrir les autres…

Poireaux

Voici une recette de mon invention dont je suis très fier. Plus fier que de mes biceps, de mes pieds de faune ou de ma fidèle myopie. Fier surtout à cause des poireaux. Mais n'anticipons pas trop, allons-y selon les canons recettiques.

Poireautage de lapin au lait en deux temps

- Deux râbles (avec les rognons) et quatre pattes postérieures de jeunes lapins mâles.
- Quatre blancs de poireaux.
- 60 ml (1/4 tasse) de lait entier.
- 30 ml (1/8 tasse) de crème 0 %.
- 75 g de brousse de brebis
- 4 c à soupe d'huile d'olive pressée à froid

- Une gousse d'ail.
- Sel, poivre du moulin.

Couper les poireaux longitudinalement en quatre. Sans détacher les parties, couper transversalement en rondelle de 3 mm max.

Mélanger dans un cul-de-poule les poireaux avec le lait, la crème, et la brousse.

Saler et poivrer. Attention : le lait étant un neutraliseur de sel, exagérer légèrement dans le salage.

Laisser reposer 10 min.

Préchauffer le four à 250 °C. Huiler la lèchefrite et ajouter l'ail finement haché.

Placer les pattes aux quatre coins de la lèchefrite et les râbles au centre.

Faire griller 3 min.

Tourner les morceaux.

Faire griller 3 min.

Ajouter les poireaux qui doivent couvrir la viande.

Faire griller 3 min.

Mélanger les poireaux en laissant tremper dans le lait les morceaux de lapin grillés.

Faire cuire 30 min à 220 °C.

Servir très chaud accompagné d'un jeune Bordeaux. Préférablement un Saint-Julien.

Avant de présenter la recette, j'ai écrit que j'étais fier surtout à cause des poireaux. En voilà l'explication.

Mes papilles se sont toujours révoltées contre cette espèce de faux oignon sans caractère. Enfant, je vomissais dès que je les apercevais dans l'assiette ; adulte je vomissais dès qu'ils touchaient ma langue. Maintenant comme vous pouvez le deviner je les adore. J'aime tellement les poireaux que même ma sainte mère qui est aux cieux aurait des difficultés à le croire.

Qu'est-ce qui a causé un tel bouleversement dans ma vie ?

Elle. Elle m'a convaincu. Rien d'étonnant, il arrive souvent qu'une Elle ou un Lui, quand ils aiment, convainquent Lui ou Elle ou Elle et Lui. Ce qui est étonnant dans mon histoire, c'est la suite. Quand, pour la remercier, je lui dis que m'avoir fait aimer les poireaux est important, très important, bien plus important que le fait que je lui ai facilité la rencontre d'un grand écrivain, elle dit que je charrie. Que je suis paternaliste. Que je méprise.

Non. Non. Mille fois non.

Au moins une fois par semaine je me régale de poireaux. Je relâche la bride de mes papilles qui ouvrent les vannes des plaisirs gustatifs. Comment penser que cela n'est pas fondamental. Pour qui les livres sont-ils plus importants que faire bonne chère ?

Oleg

Chaque année le hasard impose à la Mort un quota qui « en théorie » ne lui est pas dû. Des gens que tout rend étrangers à la vieille faucheuse : l'âge, la santé (du corps et de l'âme), les liens avec d'autres vies, l'envie de vivre… Et c'est quand elle frappe au hasard que l'on s'aperçoit que l'expression « nous mourons tous les jours » n'est pas si terrible que ça.

Quand elle frappe dans nos entours, ça fait mal, partout. Et ça fait penser.

Ça fait penser des choses du genre : *vaut-il la peine d'être toujours à la rechercher de la bête noire ? pourquoi ne pas laisser courir l'eau ? prenons ce qui arrive… c'est toujours moins important que l'on ne le pense…*

L'autre jour la camarde a frappé Oleg et sa femme. Un stupide accident de la route qui laisse deux jeunes filles et deux vieux parents orphelins. Il était Russe. La vie était dure en Russie et ça se voyait dans sa manière de travailler et de considérer les contrariétés de bureau.

Le 27 décembre dernier, le serveur était en panne. Je lui téléphonai.

— Oleg, s'il vous plaît.

J'entends parler en russe.

— Yes ?

— Salut, Oleg. Ivan à l'appareil.

— Je le sais. Ça fait une demi-heure que j'essaie de remettre en service le serveur.

— Est-ce que tu peux passer au département ? J'ai des e-mails d'Hydro avec des fichiers importants.

— Yes

Il arrive après un quart d'heure. Il n'a pas l'air content. Mais il l'a fait et il sourit. Il me dit qu'il a des amis italiens et qu'il aime le vin de mon pays.

À la rentrée je lui porte une bouteille. Il souffle pour me remercier et il sourit.

Je le rencontrais, en moyenne, deux ou trois fois par jour dans le couloir. Beaucoup plus souvent que la majorité de mes collègues sans horaires fixes — Oleg aussi était un collègue, mais un collègue avec des horaires fixes.

Je ne le rencontrerai plus. Quelque part, Elle a décidé que c'était son tour.

La Mort se fout de la dureté de la vie en Russie et elle s'est empressée pour rendre encore plus dure celle des parents d'Oleg — au Canada depuis quelques semaines.

Il y a tous les jours des Olegs qui meurent et, heureusement, je ne le connais pas. Je ne connaissais que le Oleg qui, tête baissée, m'accompagnait au laboratoire en maugréant contre le service des télécoms.

Il y aura quelqu'un qui prendra la place d'Oleg, quelqu'un qui n'est pas Oleg. Est-ce la vie ? Sans doute. La mort ne nous laisse pas beaucoup de choix.

Connaissance

Aristote : « On ne peut pas se connaître les uns les autres avant d'avoir consommé ensemble bien des boisseaux de sel. » Dans les villages alpins, avant la disparition des paysans : « On ne peut pas se connaître les uns les autres avant d'avoir partagé le fumier. »

Rothschild

Je ne me souviens pas quand j'ai vu pour la première fois le nom « Rothschild », mais, ce dont je me rappelle, c'est que sa graphie complexe et sa pauvreté de voyelles m'avaient énormément intrigué. Ma petite tête — petite surtout en termes d'âge et de circonférence, je l'espère — a donc commencé à nourrir une forte curiosité pour ce qui devait se cacher derrière ce nom si insolite qui échappait à toutes mes tentatives de prononciation. Un jour, en feuilletant un journal, j'ai su qu'il s'agissait d'une famille juive qui avait bien du foin au râtelier et, bien d'années plus tard, j'ai su que la branche française avait aussi bien des bouteilles au cellier, et pas n'importe quelles bouteilles ! Des bouteilles remplies de bordeaux de leurs vignobles avec une étiquette blanche — j'en étais sûr ! sur laquelle, en bas d'un château, en tout petits caractères, on pouvait lire : « Château Rothschild »190 Je m'empressai d'aller chez un célèbre marchand de vin de Milan :

« Avez-vous du Château Rothschild ?

— Certainement. Quel millésime, monsieur ?

— Beee… je ne…

— Avez-vous une année particulière en tête, monsieur ?

— Mille neuf cent cinquante-neuf.

— Attendez-moi un instant, monsieur. »

J'attendis et découvris que ce château n'était pas à la portée du portefeuille d'un étudiant fauché comme moi. Des années se sont écoulées, j'ai vu d'autres noms étranges, je me suis même accoutumé à *Swahborski* et *Nietzsche*, mais *Rothschild* continue à garder sa place privilégiée. Je n'ai donc pas été surpris quand, en lisant dans le livre de Derek Denton *L'émergence de la conscience* que Charles Rothschild « avait rassemblé une collection de trente mille spécimens de puces » et que Walter Rothschild avait une collection de deux millions de papillons et deux cent mille œufs, je me suis emballé comme le moteur d'une vielle Lada. J'avais bien raison : *Rothschild* est étrange ! Ces manies des Rothschild me replongèrent dans le règne des mots-vivants, dans l'enfance, où, si un mot est étrange c'est parce que ce qu'il signifie l'est. Si l'on pense à la fascination que l'excentrique et le lointain peuvent exercer sur une petite tête bien dressée, il n'y a rien d'étrange dans le fait que tous

190 Les vignobles *Mouton* furent achetés en 1853.

les mots étranges soient aussi étrangers.

Miriam Rothschid, fille de Charles, est une vieille dame anglaise très digne et comme toutes les dames anglaises très dignes elle aime beaucoup les animaux. Dans sa résidence (qui ne doit pas être un petit appartement dans un quartier populaire de Londres) elle a plein d'animaux domestiques ou domestiqués. Quoi de plus normal, pour la plus grande experte au monde en mécanismes de saut des puces (une autre confirmation que des Rothschild ne font pas des Dupont), que de préparer, pour ces petites bestioles, les terrains d'entraînement les plus variés ? Voilà donc qu'elle ne s'arrête pas, comme une Tremblay quelconque, aux chiens ou aux chats, mais elle a des chevaux, des pies, des perroquets, des canards, des renards, des hiboux… Mais, si on a des chiens pour faire sauter des puces, on affectionne plus les chiens que les puces191 et à partir de là on peut se mettre à réfléchir à la différence entre les animaux et peut-être même à la différence entre les animaux et les humains. Et comme nous dit Mme Rothschild : « [Les vieux] ne pensent plus en images, mais en mots. [Avec l'âge] la capacité à tout coupler en un éclair disparaît [les animaux] peuvent, mieux que nous, tout synthétiser, faire les choses en un clin d'œil. » Donc, en vieillissant, on ne devient pas nécessairement bêtes !

Bateaux

Le navire-hôpital de l'humanité avance, depuis des millénaires, dans l'océan du langage insensible aux changements de pilotes ou d'équipages et, surtout, indifférent à l'équipe médicale.

Des lentes maries-salopes déchargent au large notre vase.

Les machines à laver ont fait disparaître les bateaux-lavoirs et, avec eux, le mal au dos des femmes courbées sur le linge sale de la famille.

La technique nous a menés en bateau : le mal au dos a repris sa place devant les ordinateurs sans que les croupes felliniennes des lavoirs aient retrouvé leur place.

Pourquoi n'entend-on jamais parler de naufrage de pinardiers ?

Trompe

Rouge et trapu, l'engin avance boitillant mais orgueilleux de sa longue trompe qu'un cornac balance avec la concentration incontinente des soûls et des idiots. Dès que la trompe, molle et frétillante, s'approche des restes des soirées, le vent — un vent froid du nord-est qui s'oppose à l'invasion du printemps avec une haine ancestrale — les déplace. Songeur, le cornac observe la lutte entre le vent

191 À ce propos, il y a certainement un tas d'explications très savantes. Mais, même si je n'ai pas trop réfléchi à ce problème, je crois de ne pas me tromper en disant que les humains trouvent que les puces sont trop agitées et trop laides. Avez-vous déjà vu des puces agrandies ?

prisonnier d'une trompe branlée sans espoir et le libre vent du nord-est.
Aujourd'hui, le vent du nord-est a gagné.
Aujourd'hui, le trottoir gardera ses restes.

Montréal au printemps

Montréal est grise au mois d'avril et, vainement, les filles tâchent à mettre de la couleur.
Montréal est sale au mois d'avril. Vieux journaux et sacs en plastique que le vent lève, se posent après quelques cabrioles.
Montréal est laide quand, le dos à la Montagne, on s'engage entre deux files de maisons en carton que jamais le bon goût ne caressa.

Qu'elles sont laides les ruelles de Montréal, désertées par les humains et gardées par des objets anciens — anciens seulement parce que nés vieux et ridés ! On rêve des rues sales de Palerme et des rues violentes de Medellín.
Qu'elles sont laides, les ruelles de Montréal avec leurs ventes de garage chétives ! On rêve de la médina de Fez et du quartier espagnol de Naples.
Qu'elle est impudique Montréal, sans son vieux manteau blanc !
Qu'elle est laide Montréal au printemps !

Montréal et Rio

« Montréal n'est pas une ville laide, mais, quand on y vit trop longtemps, on oublie ce qu'est une belle ville. Rio, par exemple, est vraiment une belle ville, une vraie belle ville », me dit-elle quand je lui dis que je trouve Montréal jolie, en été.

Vesoul

Tu as voulu voir Vesoul/On a vu Vesoul… (Jacques Brel)

Pourquoi voulait-elle voir Vesoul ? Pour étudier les outils moustériens ou les monnaies de La Motte ? Peu probable, elle n'avait pas, semble-t-il, aucun intérêt ni pour la préhistoire ni pour l'antiquité. Parce qu'en 1162 Barberousse visita le château avant d'aller rencontre Louis VII (Le couillon) sur le pont de Saint-Jean-de-Losne ? Jamais elle ne montra un intérêt quelconque pour les bisbilles entre rois et empereurs du Saint-Empire romain germanique. Pour voir pourquoi, au XIVe siècle, les Héliots, banquiers juifs de Vesoul, ne furent qu'égratignés par l'antisémitisme ? Jamais sortie de sa Schaerbeek natale, ne avec ses pieds ni avec sa tête elle ignorait tout de malheurs juifs. Parce que, enfant, elle avait été intriguée par la ruse de Guillaume de Vaudrey et la stupidité de La Trémoille ? De la guerre des cent ans et des vaguelettes par celle-ci générées, jamais

elle ne s'intéressa. Pour lire le contrat de capitulation que Louis de Beauveau de Tremblecourt, émissaire d'Henry IV ne respecta point ? Elle n'aimait pas les hommes puants et imaginez donc ce qu'elle pensait Henry IV et de ses batailles par procuration. Pour se promener dans les ruelles par où Claude François de Mâcon d'Esboz, et ses 300 hommes, furieux contre les notables qui avaient choisi la capitulation, décampent ? De Louis XIV elle ne s'intéressait qu'à Versailles. Si elle n'avait jamais montré le moindre intérêt pour les 300 Spartiates de Léonidas, est-ce imaginable qu'elle parcoure les 544 kilomètres qui séparent Bruxelles de Vesoul pour les 300 soldats de Claude François de Mâcon d'Esboz ? Pourquoi donc ?
Parce que c'était Jacques, et pas sa Madeleine, qui voulait aller à Vesoul. Pourquoi voulait-il visiter Vesoul ? Madeleine, fort jalouse, croyait que c'était pour admirer une copie de la Phryné du Vesulien Jean-Léon Géromé.

Le reste.

Il n'y a que des rapports sexuels. Le reste, c'est de la cachonnerie.

Travaux publiques

Peu après Peel, la rue de Maisonneuve prenait des allures de rue industrielle du début du XXe siècle, se noircissait, se salissait, se new-yorkisait. Elle devenait intéressante. Maintenant c'est fini. Le pont-édifice qui enjambait le fleuve de Maisonneuve a disparu, mâché par des machines sveltes et affamées. La rue respire. Trop.

Lâches

Le dernier numéro de Media Studies Journal a comme thème le courage. Le courage des journalistes dont les actions « ont été embrouillées par le temps qui passe, cachées par les voiles de l'anonymat ou effacées par une répression systématique. » Malheureusement, il y a très peu de journalistes courageux. Il y avait un journal courageux : *Living Marxism*. Mais il a été condamné à mort par des journalistes lâches et exécuté par des tribunaux anglais.

Noms

Je ne suis pas sûr qu'Henriette Rosine Bernard aurait eu le même succès si elle n'avait pas changé son nom en Sarah Bernhardt.

Retour au pays

« N'aimerais-tu pas retourner en Italie ?

— Non.

— Rien qui pourrait te faire changer d'avis ?

— Si, l'introduction de la peine de mort au Canada. »

Pour moi, Italien qui essaye de parler français, le « si » (traduction en italien de « oui ») est tellement connoté que je ne l'ai jamais employé en vingt ans avant que je n'écrive l'échange précédent sur la peine de mort.

Le même

Il y a quelques jours j'ironisais sur un spécialiste de la symétrie qui n'avait pas osé penser à des femmes à quatre seins (deux devant et deux derrière). Ludwig Feuerbach osa davantage :

Mais pourquoi celui qu'on appelle homme

A un devant et un derrière ?

Pourquoi le dos n'a pas

Yeux et oreilles ?

Oui, pourquoi ?

Parce que :

Tu fus jadis enfant,

C'est pour cela que tu es aveugle derrière.

Comme Freud, il ne badine pas avec l'enfance. Ça doit être parce que la langue allemande n'est pas faite pour les rigolos. Personnellement, je ne connais pas de comiques (volontaires) allemands, ce qui, n'étant pas l'abbé Mugnier, ne veut pas dire grand-chose. Mais…

Comme moi et comme mon ex-tilleul :

Tu ne te libéreras jamais de l'origine,

Tu resteras toujours dans le ventre de ta mère.

Je ne me suis pas trompé d'auteur. C'est le même Ludwig Feuerbach qui écrivit *L'Essence du Christianisme*. Celui que Marx dépassa.

Irlande

Il est étonnant qu'une île comme l'Irlande ne soit pas reconnue pour ses plats de poisson. Sans doute que les Irlandais préfèrent pêcher les patates.

Écrivains bavards

Lorsqu'un écrivain célèbre commença à parler d'un de ses livres, irrité, j'éteignis la radio. Pour me calmer, je mis mon calmant préféré : La sonate 32 de Beethoven. Rien à faire. Rien à faire parce que personne ne me semble plus fat qu'un écrivain qui parle publiquement de ses livres. Même pas le bellâtre orgueilleux de sa viande. Même pas la peinturlurée poupée provoquant des paillards poupins. Même pas le médecin se pavanant parmi infirmières haletantes. Même pas l'expert télévisuel rempli de morgue. Même pas le radieux cycliste conscient d'être sur la bonne voie. Même pas…

Personne.

Liban

Béton, béton, béton. Pustules de béton qui déforment un visage qui eut déjà une peau soyeuse. Béton, béton et encore béton. Têtes des collines rasées sur lesquelles jadis poussaient les célèbres cèdres. Béton désordonné comme les signes que l'enfant excité par les couleurs jette sur papier. Béton, béton, béton et asphalte, Des îles d'antiquité (Baalbek, Byblos…) entourées de 2000 ans de vide. Et après le Béton. Rien que du béton. Rien que du béton ? Béton et gens. Des gens moins bétonnés que dans mon pays d'accueil, pourtant si accueillant.

Socrates et les bases de données

En cherchant la date de naissance de Sylvie Vartan dans une base de données que je mets à jour depuis des années, je me suis aperçu que l'ordre d'insertion des éléments était loin d'être anodin. Pour moi, bien sûr. Pour me connaître. Mais, rien n'est plus important du « connais-toi toi-même », comme disait le vieux renard grec aux tendances christiques. Rien. Pris dans le filet socratique, il y a même ceux qui frétillent en pensant que la seule façon de connaître, c'est de se connaître. Donc, pas de scrupules ! mon vieux. T'as les épaules bien protégées par l'armée maousse des psylosophes. Analyse-toi, comme une petite bourgeoise desséchée là où ça vit ! Vas-y ! cherche les pourquoi soporifiques comme n'importe quel fourbe universitaire.

J'y vais. Viens.

Ça commence avec Byron. Ouh lou lou ! Byron en premier ? Ça commence mal, donc bien — pour l'analyse. Byron. Pourquoi Byron ? Je ne l'ai pratiquement jamais fréquenté : quelques poèmes au lycée et le début du *Don Juan*, il y a quatre ou cinq ans. Je ne comprends pas… Je ne trouve pas d'explications… Ne fais pas l'andouille ! Quand on ne trouve pas d'explications, c'est que l'on ne veut pas en trouver. Fais attention, car tu es sur une mauvaise pente. Très mauvaise. Il faut être honnête, avec soi-même. Sonde, sonde. Mieux vaut trouver. N'importe quoi, mais trouve quelque chose à mettre sous les idées. Je sais pas… peut-être… Peut-être ? La seule explication possible… oui je crois que… que l'explication est dans la vanité… une vanité que je ne me connaissais pas. Vanité ? sois concret, ne te cache pas derrière les mots, des exemples ! des exemples ! Ok, ok, j'y vais : une de mes enseignantes du lycée, il y a deux ou trois ans, m'a appelé « mon splendide Byron ». Tu vois, tu te connais un peu plus. Maintenant tu sais que t'es coquet comme un Alain Delon de banlieue.

Le cas Byron n'est que la célèbre exception dont toute régularité a besoin. Ce qui suit est fort normal. Rien à en tirer donc. Vas-y, je ne suis pas sûr. Il n'y a rien de normal dans la vie. Rien d'anormal non plus. Donc, après Byron ? Dans l'ordre :

la famille de V., la mienne, Che Guevara, Brigitte Bardot, Laurence Jourde, Goethe, Proust, Joyce,

Baudelaire, Flaubert, Dostoïevski, Nietzsche, Chateaubriand, Valery, Ducharme, Dante, Rimbaud, Mallarmé.

Au début les familles, c'est bien normal, pour un mec très respectueux des conventions. Vaniteux et conventionnel, ça commence bien.

Ça va mal, ça va bien.

Suivent le Che et Brigitte, mes deux mythes des années soixante, mes deux amours d'adolescence : celui et celle qui me faisaient vibrer. Partout. Révolution et cul. Pas très original pour un adolescent.

Vaniteux, conventionnel et sans originalité.

Qui suit Brigitte ? Laurence, une amie qui fait partie de la famille élaguée de V. Pourquoi après Brigitte ? Ne me dis pas que c'est parce qu'elles sont nées le mois de septembre. Je ne le sais pas. Laissons en suspens. Question à re-étudier.

Suivent treize écrivains. Paroles, paroles, paroles.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité et livresque.

Un tableau pas très reluisant. Si tu continues, j'arrête. Ne me prends pas pour une nouille, tu sais très bien que je sais que tu ne peux pas arrêter avant d'avoir fini ta journée.

Que dire de ce qui suit ? Que, parmi les treize premiers écrivains, il y en a huit de langue française et un seul italien. Oses-tu encore m'accuser de chauvinisme192 ?

Conventionnel, vaniteux, sans originalité, mais pas chauvin. Ouf ! pas chauvin ? Pas sûr ; ce qui est sûr, c'est que tu es provincial.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque et provincial.

Proust précède Joyce. Difficile à croire, mais c'est comme ça. Joyce derrière Proust. Du jamais vu. Mais pourquoi ? Va savoir. Ça va mal, ça va bien. Nietzsche aussi est très en arrière. Pourquoi si loin ? Mon Nietzsche, mon saint Nietzsche. Pardon. Pardonne-moi. Je suis un traître. Mon inconscient de merde préfère les poètes et les romanciers aux philosophes.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial et traître.

Ça va mal, ça va bien. Ça doit être aussi parce que Goethe est romancier et poète qu'il a eu la première place. Je ne vois rien d'autre… à moins que ? N'est-ce pas Goethe qui disait que les hommes qui savent aimer ne sont pas poilus et ont une énorme pomme d'Adam ? Comme lui. Comme moi. Fat.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître et fat.

Et le vieux catho de Chateau que fait-il en si insigne compagnie ? Est-ce parce que Sollers, avant de s'enticher de Saint-Simon, le considérait la plus belle plume de France ? Peut-être. Ou est-ce parce

192 Je pourrais aussi ajouter que les cinq écrivains qui suivent Mallarmé sont tous des Français et que la série française est interrompue par deux russes : Bakounine et Pouchkine

que mon fond catholique de merde continue à me coller au cul.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat et catho.

Ducharme comprimé entre Valéry et Dante. Ça doit faire mal, à Ducharme. Mais c'est mon hommage au Québec. Lèche-cul.

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat, catho et lèche-cul.

Et Rimmé et Mallarbaud ? Entre le casse nez et le casanier, j'ai toujours oscillé. Avec des éloignements de Rimbaud quand Nadia m'emmerdait avec l'« Autre c'est moi ». Ou, « moi c'est l'autre » ? Je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est que moi c'est l'hôte. Jeu de mots faciles. Frivole, je suis frivole. En résumé :

Vaniteux, conventionnel, sans originalité, livresque, provincial, traître, fat, catho, lèche-cul et frivole.

Je me connais mieux, je dois bien l'admettre, et cela grâce à une base de données.

Se connaître, c'est facile : il suffit d'avoir une base de données et du temps à perdre.

Et Socrate, notre justification à nous tous, comment a-t-il fait ? Comment a-t-il fait sans base de données ? C'est connu, il ne se connaissait pas.

Ration

Le décret du cheik Abdel El Baader édicté à Damas en 1234 est très connu depuis que J. Størensen le commenta dans ses *Prolégomènes à la rationalisation des mots* et que la polémique dite « Querelles des mots damasienne » a rempli les pages culturelles des quotidiens français pendant tout un mois. Le paragraphe objet de la polémique était le suivant : *La ration de mots qu'un individu a le droit de dire en une semaine ne peut pas dépasser la ration qu'il écoute*. Les critiques de « droite » s'insurgèrent contre l'aplanissement artificiel des différences et les critiques de « gauche » s'attaquèrent à la traduction par « individu » d'un terme arabe qui, selon eux, aurait dû être traduit par « communauté ». Je ne sais pas si la traduction est bonne, mais je sais qu'un « individu » est une communauté et que je serais encore plus d'accord avec le décret du cheik Abdel El Baader s'il avait parlé de « quart d'heure » et pas de « semaine ».

[i] Peu importe si elles avancent bras-dessus, bras-dessous ou en ennemies jurées.

[ii] Willy Apollon : « Notre mémoire vive », *Le devoir* du 29 janvier 1994).